Jeunesse Dissidente
Mouvement Social Révolutionnaire

S'instruire pour vaincre.

SAINT LOUP

LES SS DE LA TOISON D'OR

Collection "Combattants européens" n° 1.

EDITIONS DU TRIDENT

J. D. - M. S. R.®
2004

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Le cycle de la montagne :

FACE NORD, roman.
MONTAGNE SANS DIEU, roman
LA MONTAGNE N'A PAS VOULU, récits.
MONTS PACIFIQUES, de L'Aconcagua au cap Horn
LA PEAU DE L'AUROCHS, roman
LE PAYS D'AOSTE, essai.

Aventures :

LA NUIT COMMENCE AU CAP HORN, roman.
LE ROI BLANC DES PATAGONS.
UNE MOTO POUR BARBARA, roman.

Sur la Seconde Guerre mondiale :

LES VOLONTAIRES, Histoire de la L.V.F.
LES HERETIQUES, Histoire de la SS Charlemagne.
LES NOSTALGIQUES, Aventures des survivants.
LES VOILIERS FANTÔMES D'HITLER, l'espionnage sur les océans.

L'épopée industrielle :

RENAULT DE BILLANCOURT.
MARIUS BERLIET L'INFLEXIBLE.
DIX MILLIONS DE COCCINELLES.

Le cycle des patries charnelles:

NOUVEAUX CATHARES POUR MONTSEGUR
LE SANG D'ISRAEL.
PLUS DE PARDONS POUR LES BRETONS.

SAINT-LOUP

LES S.S.
DE LA
TOISON D'OR

Flamands et Wallons au combat
1941-1945

ÉDITIONS DU TRIDENT
Diffusion : La Librairie Française
27, rue de l'Abbé Grégoire
75006 PARIS Tél. (1) 42.22.40.33

©1987 Editions du Trident / Librairie Française

Aux anciens et nouveaux chevaliers de la Toison d'Or qui restèrent fidèles à leurs dieux, à leur prince, à leur épée; montrèrent courage indomptable dans les camps, adresse supérieure dans les joutes, associèrent à leurs exploits le culte de leur dame, ne trahirent ni leurs armes ni la beauté, ne craignirent rien que de perdre l'honneur.

«Ceux-là seuls m'intéressent profondément qui
luttent contre leur époque et nagent à contre-courant. »

ANDRÉ GIDE
Prix Nobel, 1947.

« Ils avaient dépassé la patrie et retrouvé la race, mais les patries sont encore inscrites dans
les frontières et il est téméraire de suivre son sang
plutôt que son drapeau. »

JOHANNES THOMASSET
Écrivain

bourguignon.

CHAPITRE PREMIER

LES TROIS ORPHELINS BURGONDES

Le 10 mai 1940, Léon Degrelle se trouve à Bruxelles, dans Sa résidence de la Drève de Lorraine, à l'orée de la forêt de Soignes. La veille au soir, il est allé embrasser ses quatre enfants et les bénir avant qu'ils ne s'endorment dans leurs lits laqués bleu et blanc. Il a veillé dans son vaste bureau. Il a rêvé. Sa maison semblait rêver elle aussi, près d'un vieil acacia que blanchissait la lune, regretter les temps où elle appartenait aux terres d'empire de Charles Quint.

A 5 heures du matin, des bruits étranges l'éveillent. Une rumeur syncopée occupe le ciel. Des explosions montent de la terre jusqu'à lui. Degrelle sort sur sa terrasse. La lumière d'un printemps tout neuf frémit au-dessus de la forêt ointe de rosée. Piqués sur le bleu pâle du ciel, des centaines de papillons étincellent, très haut,

parmi les fleurs noires que les obus de la D.C.A. sèment sous leurs ailes en éclatant. Les dés sont jetés. Hitler répond à la croisade des démocraties après six mois d'appels à la paix qui n'ont reçu aucune réponse. Une cloche sonne l'angélus. Les sirènes d'alarme chantent sur un rythme affolé cependant que les avions allemands s'éloignent laissant derrière eux l'aérodrome d'Evere ruiné.

Comme député, Degrelle n'est pas mobilisable, bien qu'ayant refusé de signer la formule qui dégage les parlementaires de cette obligation et lui ayant opposé une demande d'engagement restée sans écho. Il décroche son téléphone pour appeler ses collaborateurs de Rex. Pas de tonalité. Sa ligne est coupée. Bizarre. Que lui veulent donc ses ennemis, nombreux et puissants dans les avenues du pouvoir? Il hausse les épaules, ouvre son missel et récite lentement les prières de l'office des morts pour ceux qui vont tomber dans la bataille engagée à l'Ouest... Femme inquiète. Enfants intrigués par tout ce fracas et qui caquettent dans leurs lits. Un quart d'heure plus tard le timbre de la porte retentit. La femme de service ouvre et annonce:

- C'est un Monsieur de la police!

Sous la Pietà en bois polychrome qui veille dans le vestibule, Degrelle aperçoit un policier en civil qui, très pâle, lui dit :

- Monsieur le Député, je vous prie de m'accompagner jusqu'au Palais de justice. L'administrateur générai de la Sûreté désire vous parler.

Le chef de Rex embrasse femme et enfants, le suit, étonné par cette demande insolite, vaguement méfiant au nom de presciences que rien ne justifie. Député, il ne peut être appréhendé au cours d'une session qu'après un vote de la Chambre. Et que pourrait-on lui reprocher? Depuis six mois il lutte farouchement à l'aide de son parti et de sa presse pour défendre la neutralité de la Belgique. C'est non seulement son droit, mais encore son devoir. Le style autoritaire de son action? Il n'est pas anticonstitutionnel. Ses relations avec l'Allemagne? Elles sont nulles. Hitler? Il l'a rencontré une fois, en 1936, autour d'une tasse de thé. Il ne l'a jamais revu.

Bruxelles est déjà plongée dans un silence d'outre-tombe. La peur a placé une sentinelle à chaque carrefour. Place du Palais déserte. Précédé par l'inspecteur, Degrelle franchit les portes de bronze du bâtiment. Silence. Le policier va aux nouvelles et revient. Il n'a rencontré personne. Il ne sait rien. L'intérieur du Palais semble plus froid qu'une crypte. Aucun administrateur général de la Sûreté ne se montre. Mais, au bout d'une heure, apparaît un gendarme qui le pousse le long des couloirs déserts et lui dit:

- Entrez là!

C'est un cachot. Degrelle proteste... De quel droit se permet-on de l'enfermer sans mandat d'arrêt? Qui ose toucher à la personne inviolable d'un député en exercice? ... Pour toute explication, le gendarme demande:

- Voulez-vous que j'emploie la force?

Degrelle s'incline. Un fracas de verrou scelle pour lui une nouvelle nature de silence.

*
**

Qui est Léon Degrelle? Il est né le 15 juin 1906 à Bouillon, en Belgique, mais tout à côté de la frontière française, d'une famille hautement prolifique dont trois enfants mâles sur cinq se faisaient traditionnellement jésuites, les deux autres se consacrant à la procréation. Le christianisme l'a marqué de manière indélébile. Quand il se penche sur les souvenirs de son enfance, il se revoit de préférence tout gamin, chaussé de sabots, marchant vers une église éloignée, cerné par la neige et le froid, pour assister à la messe.

Grand, large d'épaules, droit comme un sapin de sa forêt ardennaise, des reins virils, une nuque jamais courbée par les passions viles, une poitrine généreuse qui paraît soulevée d'amour pour la foule que malaxent ses mains de thaumaturge, sa voix d'or, il justifierait l'admiration des femmes qui le surnomment «le beau Léon», si le visage rond, empreint d'une naïveté déconcertante, ne rappelait celui d'un «angelo» de l'école italienne, détaché de sa toile pour se poser contradictoirement sur ce corps de chasseur issu de la forêt primitive et en faire un «saint Léon» de stricte obédience.

Saint Léon, priez pour nous et délivrez-nous du mal, c'est à dire des politiciens belges pourris qui nous tiennent en servitude, semble répondre la foule lorsqu'il clame:

- « En fait, la bonne démocratie n'existe pas, mais il n'y a que de la mauvaise démocratie: la démocratie à peine crée est aussitôt pourrie par les partis, les combinards, les profiteurs, les marchands d'argent!

Degrelle fut, et reste à ce jour, avec Philippe Henriot et Hitler, non pas le plus grand orateur - le Parlement français en vit passer d'exceptionnels - mais le plus grand envoûteur du siècle. C'est l'un de ces monstres sacrés que chaque époque produit à quelques exemplaires seulement. Après de bonnes et brèves études à l'Université catholique de Louvain, celui-ci s'est jeté dans l'action politique, soutenu par des dons exceptionnels d'écrivain, polémiste, poète et enchanteur public.

Il a fondé Rex, le mouvement du Christ-roi car, pendant longtemps, le silence et l'ombre des sacristies pèseront sur lui. Tout de suite, il catalyse les espoirs de foules considérables. Qui l'entend une seule fois s'inscrit à Rex. On ne résiste pas à ce magnétiseur d'assemblées. Cependant, ce n'est pas tellement l'originalité du discours qui plie les foules à la volonté de l'orateur, car Degrelle, comme les autres, prononce quantité de phrases banales. C'est la voix, l'attitude virile, une jeunesse éclatante de santé qui lui donnent les capacités d'un thaumaturge. Il ne leur dit en effet que des mots simples :

- «Nous sommes le peuple! Nous ne sommes pas avec le peuple, nous ne venons pas au peuple: nous sommes le peuple lui-même, qui se réveille, regarde avec audace et confiance l'avenir, parce qu'il veut vivre. C'est de l'intérieur du peuple que nous entendons faire jaillir le salut, non en lui reconnaissant une compétence

universelle, mais en l'amenant à consentir et collaborer aux solutions de salut public! »

A vingt-neuf ans, sans argent et sans être descendu des Croisés, le chef de Rex a obtenu des succès stupéfiants. Le 24 mai 1936, son parti est entré au Parlement belge avec 21 députés et 12 sénateurs. Ses journaux, l'hebdomadaire *Rex* d'abord, le quotidien *le Pays réel* ensuite, tirent à des centaines de milliers d'exemplaires. Tout le monde attendait de ce météore une carrière plus radicale que celle de Mussolini, plus rapide que celle d'Hitler. Degrelle cependant n'obtiendra rien. Il va perdre la bataille plébiscitaire imprudemment engagée contre van Zeeland. Car ce n'était jusqu'ici qu'un scout d'action catholique un peu démagogue. Il avançait au vieux cri de «pour Dieu et pour le roi». Il contemplait l'Eglise avec des yeux d'enfant de chœur et le palais de Laeken avec une politesse de grand commis. Il ne savait pas s'entourer, son immense orgueil préférant les courtisans aux collaborateurs de qualité. Pour un Pierre Daye, le mouvement Rex comptait cent mannequins porteurs d'uniformes.

A partir de 1936, il se trouva irrésistiblement poussé vers l'Europe autoritaire. Pour assurer sa volonté césarienne, il ne se tourna pas vers Hitler qui, cependant, l'avait reçu à Berlin devant une tasse de thé, disant à Ribbentrop après une demi-heure d'entretien avec le chef de Rex:

- Je n'ai jamais découvert des dons pareils chez un garçon de cet âge!

Il se tourna vers Mussolini dont la réussite paraissait correspondre à sa volonté d'équilibre entre la royauté, l'Eglise et le socialisme. En outre, un Degrelle francophone croyait au vieux mythe de la latinité. Par sa propre connaissance de notre langue, sa naissance qui en fit un Belge pour avoir vu le jour à trois kilomètres au-delà de notre frontière; ce Belge romanisé ne croyait pas au déterminisme de la race porteuse de la culture mais

tenait la culture pour déterminante en soi. Il se tourna donc vers le chef de la «sœur latine», réclamant son aide quand la caisse de Rex se trouvait vide, et Mussolini la renflouait amicalement; de même qu'il lui prêtait la radio Italienne quand les politiciens belges réussissaient à lui fermer l'accès de la radio de son propre pays.

Degrelle tourne toujours le dos au germanisme auquel il appartient cependant, car sa vision du monde est déformée par le prisme chrétien. Il n'est pas, et ne sera jamais raciste! Mais il possède le goût de la grandeur et l'ambition d'y soumettre sa petite patrie. Il dit à la foule:

- «Je ferai passer la Belgique du Manneken-pis à l'empire de Charles Quint!»

Il croit que l'avenir exige la réunion des « dix-sept provinces » des vieux « Pays bas », mais il n'en imagine guère le détail. C'est l'un de ses défauts. Il survole toujours le détail. Ses «terres d'empire» restent noyées sous un brouillard historique et ne connaissent pas de frontières. Il prendrait volontiers la succession de Charles le Téméraire, auquel il ressemble beaucoup, parachèverait le duché de Bourgogne qu'il évoque souvent dans ses discours, sans pour autant renoncer à l'héritage de

Louis XI, ce pays de France dont il parle la langue mieux qu'un Français. Une population respectueusement catholique habiterait cet empire qu'il dirigerait dans un style mussolinien...

Degrelle porte en lui le défaut de ses qualités. Ce grand poète se montre médiocre organisateur au niveau du combat politique. Comme l'oiseau évoqué par Baudelaire, « ses ailes de géant l'empêchent de marcher». Il a déjà manqué sa marche sur Rome. En 1936, il lui suffisait de prendre la tête de ses partisans et se rendre au Palais de Laeken pour imposer au roi son équipe gouvernementale, médiocre d'ailleurs. Ce n'était pas le courage qui lui manquait, mais l'aptitude à saisir le moment favorable. impressionné par le succès d'Hitler il préférait, comme lui, conquérir le pouvoir par des voies électorales. Il ne devinait pas qu'un tel accident ne se produirait plus jamais dans l'histoire des pseudo-démocraties. Car la « bête qui monte des abîmes» y veillerait désormais. Il ne connaissait pas la Bête qui tenait l'Europe â la gorge et allait la précipiter dans la guerre avant que le réveil de sa conscience raciale ne lui fasse lâcher prise et n'arrête, une fois de plus comme du temps des Pharaons, Titus, Mahomet, Philippe le Bel, et des rois catholiques d'Espagne, ou des tsars de Russie, sa marche vers la domination du monde.

Quand il termine un discours, le magnétiseur Degrelle dispose, une fois de plus, d'une troupe de choc dont il ne saura pas se servir. Les hommes réclament des armes, les femmes viennent lui baiser les mains, les mordre parfois, et il se retire alors avec du sang sur les doigts. Il ne se couche jamais avant 2 ou 3 heures du matin, arrive à tenir plusieurs réunions publiques chaque jour. Sa puissance physique se montre à la hauteur de sa volonté, de la confiance en soi qu'il affirme toujours et partout. Seulement il dilapide l'une et l'autre. Il travaille avec les méthodes de l'étudiant attardé qu'il reste depuis son passage à l'Université catholique de Louvain.

Quand il rentre chez lui, épuisé mais invaincu, il retrouve sa femme et les quatre enfants qu'il a pris le temps de créer entre deux réunions, deux éditoriaux, deux voyages vers Mussolini, deux visites chez les banquiers et

magnats de l'industrie belge. Ils l'aideraient volontiers s'il savait les manipuler, quitte à leur faire rendre gorge au lendemain de la prise du pouvoir, exercice dans lequel Hitler excellait. Mais il les rejette dans le camp adverse, à la fois par maladresse et sincérité profonde, les dénonce dans sa presse et ses réunions publiques avec une férocité exemplaire, trouvant pour les caricaturer des expressions qui ne le cèdent en rien à celles des meilleurs polémistes français, de Fréron à Paul-Louis Courier. Il prend encore le temps d'écrire des poèmes exquis, publier des livres et d'aller à la messe. Degrelle représente une force de la nature, mais qui se dévore elle-même, tenue en respect par une masse d'adversaires qu'il s'applique à grossir chaque jour, neutralisé par une vision du monde trop mystique pour peser sur le réel, une puissance de rêve peu soucieuse de vérifier si l'action suit.

*
**

Voici donc le député Degrelle aux mains de la police politique belge. Pour lui commence la plus ahurissante des aventures. Au début de l'après-midi, le gendarme pénètre dans sa cellule et ordonne:

- Donnez-moi votre main gauche!

Clac! Le voici enchaîné à une sorte de levantin au teint vert, cheveux en broussaille. Voiture cellulaire. Rues de Bruxelles. Prison de Forest. L'employé du greffe lève les bras au ciel

- Encore des politiques! Mais je n'ai pas le droit de vous emprisonner sans mandat!

Cet homme de bien embastille tout de même Degrelle! Au cours de la promenade organisée dans une sorte de jardin que vingt minuscules sentiers sillonnent, le député reconnaît des militants de son parti, le directeur d'un grand hebdomadaire politique et littéraire, des députés nationalistes Flamands. Lorsqu'il passe devant les gardiens, un vieux monsieur à cheveux blancs, très digne, répète comme un disque aux sillons endommagés:

- Mon fils est soldat! J'ai les papiers! ... Mon fils est soldat! J'ai les papiers! ...

Il s'adresse à une justice qui, déjà, n'est plus de ce monde. Comme le chef de Rex quand il invoque son droit de recevoir sa famille. Aussitôt un gardien fixe un petit rectangle rouge près du guichet de sa porte de cellule... Mise au secret pour trois jours, telle est la réponse du ministère de la Justice où, en apparence, mais en apparence seulement, règne une effrayante confusion.

Messe le 12 mai, dimanche de la Pentecôte. Dans sa cabine d'isolement Degrelle n'aperçoit que l'autel et le gardien qui sert le prêtre en gants blancs. Les avions allemands, maîtres du ciel, passent en rugissant sur Bruxelles. Les alertes se succèdent. Les gardiens disparaissent définitivement dans les souterrains de la prison. De vieux geôliers en uniforme bleu prennent la relève. Bruits de clé. Des portes s'ouvrent.

- Vous partez dans un quart d'heure!

Partout des soldats, baïonnette au canon, officiers, matons. Un civil -complet sombre, lunettes d'écaille- s'approche de Degrelle, le prend en charge, le fait ligoter avec une grosse corde qui meurtrit ses mains

ramenées derrière le dos. Le député de Bruxelles ne connaîtra jamais l'identité ni la fonction de cet homme représentant probablement les forces occultes attachées à sa perte.

Souterrains. Réapparition dans les couloirs de la prison Saint-Gilles. Embarquement sur une camionnette qui stationne dans une cour.

- Le premier qui bouge est abattu! annonce le mystérieux chef de convoi.

Par une petite ouverture, Degrelle peut apercevoir les rues de Bruxelles. Volets des boutiques clos. Rues sales, jonchées de papiers que semble pousser le vent d'une mystérieuse panique. Foule fantastique à l'entrée de la gare du Midi. Enormes titres des journaux. Le chef de Rex qui, bien informé, et objectif, savait que les armées occidentales voleraient en éclats dès le premier choc avec l'adversaire, comprend que l'invasion est commencée. Le spectacle de la route de Gand confirme. Milliers de fuyards penchés sur le guidon de leurs bicyclettes. Matelas sur le toit des voitures. Edredons rouges. Femmes poussant leurs enfants dans des brouettes...

Prison de Bruges. Séquestré depuis trois jours, Degrelle demande l'autorisation d'écrire à l'une de ses sœurs habitant près de la ville.

- Non!

Il voudrait prévenir un ami qui loge à cinquante mètres de la prison, à l'hôtel De Dijver.

- Non!

Recours au directeur. Demande réglementaire.

Il n'est pas là.

Ecrire.

- Faut la permission du directeur.

Prévenir le Parquet.

- On n'est pas le Tribunal.

Pourtant, les trois jours de mise au secret sont écoulés? Degrelle commence alors à se poser de redoutables questions. Prison comble. Tumulte dans les couloirs. Dans la nuit, quelque chose qu'on traîne sur le ciment passe devant la porte de sa cellule avec un bruit mou. Il entend les gardiens chuchoter entre eux: «On aurait quand même dû faire attention! » Plus tard, le vieil homme à cheveux blancs reprend sa litanie dans une cellule voisine:

- Mon fils est soldat! ... Mon fils est soldat!

Et ses poings battent la porte de fer, éveillant dans les profondeurs du bâtiment un roulement de tambour funèbre. Un gardien hurle, ouvre la porte du vieux. On perçoit une rumeur étouffée de coups. Celle d'une chute. Des gémissements. Puis, de nouveau, le silence.

Au matin, Degrelle est réveillé par l'irruption des gardiens.

- Habillez-vous en vitesse!

Des gendarmes furieux enchaînent les prisonniers deux par deux.

- Serrez fort! crie un sous-officier. Faut y aller dur! Chargez les fusils! Tas de bandits!

On pousse les compagnons du député vers trois luxueux autocars de tourisme réquisitionnés. Gifles, coups de poing, de crosse de fusil et de matraque s'abattent.

- Voyous! Bandits!

Et, comme la loi belge impose la stricte égalité linguistique, le sous-officier enchaîne:

- *Smeerlap! Smeerlap!*

Un coup pour les Wallons! Un coup pour les Flamands! Tandis que le vieux monsieur, maintenant couvert d'ecchymoses titube en répétant: mon fils est soldat! J'ai les papiers!

Brusquement, Degrelle aperçoit au premier rang de la foule enchaînée qu'on pousse vers les autocars, Joris van Severen et l'inspecteur Dinaso de Bruges Jan Rijckoort. Ce sont les premiers pensionnaires de la prison locale. Ils y ont vécu depuis le début les scènes abominables qui se sont déroulées là et portent les stigmates des sévices subis. Degrelle cherche à se rapprocher d'eux pour s'embarquer dans le même véhicule et y parvient enfin. Il note, de loin, les réflexes du « seigneur pauvre» des Flandres qui cherche à mettre un peu d'ordre dans sa toilette, renoue sa cravate, donne des chiquenaudes à son veston maculé, poudreux, désireux de paraître en public aussi digne que par le passé, aussi strictement habillé qu'autrefois. Le reste de son attitude ne traduit ni la peur ni la haine, pas même l'inquiétude.

Qui est Joris van Severen? Il est né en 1893, au 28 de la rue Molen, à Wakken, gros bourg proche de Courtrai. Fils de notaire et de famille traditionnellement francophone, élève au collège Sainte-Barbé de Gand, il serait peut-être devenu quelque grand bourgeois sans la Première Guerre mondiale. De son sang germanique et de son éducation chez les Jésuites, il tire en même temps qu'une grande souplesse dans la manœuvre, une énergie extraordinaire, une rigueur pour lui-même et ceux qui le suivent, comparables à celle de la noblesse d'épée médiévale ou des premiers moines.

Très maigre, assez grand, l’œil bleu et le cheveu châtain clair, un visage émacié, toujours vêtu avec une simplicité n'excluant pas l'élégance de bon aloi; jamais couché avant 3 heures du matin, levé après 7, Joris van Severen s'est fait reconnaître pour ce qu'il est, car, en Flandre occidentale, paysans et ouvriers l'ont surnommé: «le seigneur pauvre» (1).

Mobilisé en 1914 comme officier patrouilleur, il découvrit sur le front de l'Yser l'état de sous-développement dans lequel l'homme des Flandres était tombé, expliquant ainsi sans la justifier sa mise en servitude par l'État belge. 65% des hommes tenant les tranchées provenaient des Flandres et se battaient aux ordres d'officiers dont ils ne comprenaient pas la langue! Passe encore pour un rassemblement dans la cour de la caserne! Les Flamands qui, pour la plupart n'entendent rien au français, ne saisissent pas les ordres, mais se contentent de ricaner entre eux et de conclure:

- Pour les Flamands, la même chose!

Mais tout change quand tonne l'artillerie allemande. L'officier crie en fiançais:

-Attention! Planquez-vous!

Les Flamands ne comprennent pas et restent à découvert, se faisant tuer, tandis que les francophones cherchent un abri!

Une pareille injustice, un mépris Si phénoménal de l'homme dépassaient ce que pouvait tolérer Joris van Severen. Il adhéra au «Parti du Front», mouvement contestataire qui appelait le séparatisme. En représailles, il fut dégradé, relégué dans une compagnie disciplinaire combattant sur le sol français. Une fois la guerre terminée, il se demanda, comme Borms condamné à mort pour avoir négocié avec les Allemands, s'il s'était battu du bon côté au service des « démocraties». Durant des siècles, la France et l'Angleterre avaient surtout apporté aux Pays-Bas ce que l'on appelle par euphémisme les horreurs de la guerre. Par contre, les Flamands ne pouvaient rien reprocher aux Germains qui, depuis toujours, respectaient leurs croyances, commerçaient paisiblement avec les populations. Cette remise en cause des alliances ne cessera de se développer pour culminer, en 1939, dans l'esprit des nationalistes flamands qui se demanderont sur qui il apparaissait plus juste de tirer quand on connaissait l'histoire: les Allemands ou les Français!

Joris van Severen se lança donc dans la politique au lendemain de la Première Guerre et fut élu député en 1921. Il le restera jusqu'en 1929, s'éloignera progressivement du jeu démocratique, jugé incapable de rendre leur indépendance aux «bas pays». Il essaye donc plusieurs formules, allant du « Solidarisme chrétien» à la « Ligue nationale flamande» pour finir par créer, en 1931, son propre mouvement: le « Verdinaso».

C'était un fascisme qui prenait ses distances avec le catholicisme, tout-puissant en Flandres, et tendait à substituer à la croix du Golgotha l'épée des anciens chevaliers. Son premier lieutenant, le commandant François, créa les « Dinaso», milices formées d'étudiants, ouvriers et paysans, qui donnaient corps à cet idéal. Très vite s'établirent entre ces deux hommes les mêmes liens qui, au xve siècle, unissaient le seigneur Jean Rubempré à Charles le Téméraire, parce que tous deux chevaliers de la Toison d'Or.

Manquant d'ambition, le roi des Belges avait tout de suite interdit les milices Dinaso qui, par leur attitude et leurs idéaux, postulaient la renaissance de l'ancienne Bourgogne. Elles n'en continuaient pas moins à se battre contre les marxistes, toujours victorieuses pour peu qu'elles n'aient pas à lutter à un contre dix. Maintenant, le pouvoir belge venait de capturer le « seigneur pauvre» et tous les Dinaso qu'il avait réussi à découvrir après le 10 mai.

*

**

Le convoi de déportés politiques s'ébranle au bout d'une heure, précédé par la conduite intérieure noire du mystérieux civil qui le mène vers son destin. Hollandais et Belges en exode dorment encore, entassés à sept ou huit dans chacune des voitures cernant les statues de Brevdel et de Coninck. Des femmes plantureuses, à la Rubens, apparaissent aux fenêtres des maisons en encorbellement et, de leurs

yeux encore lourds de sommeil où s'allume une étincelle dorée, suivent ce mystérieux convoi

[20]

fuyant vers Ostende le long des canaux qui coupent les champs, de toits rouges en vieilles maisons espagnoles, sous un brouillard léger qui révèle la mer proche.

Le soleil se lève enfin dans un ciel fardé de poudre bleue. Campagnes rigoureusement plates mouchetées de petites fermes à murs blancs. L'exode reprend progressivement sa transhumance. Puis la mer du Nord ourle les dunes blondes. Etendues d'eaux vides. Plages vides. Contraste avec ces routes chargées de grands troupeaux d'hommes et d'engins en marche... Recrues beiges, jeunes gens pâles à joues roses portant couverture liée dans le dos, poussant des bicyclettes... Soldats français débandés, perdus, avançant comme dans un rêve. A partir de Middelkerke, le passage des autocars devient presque impossible, le flot de l'exode se figeant, comme touché par le gel. Des gens charitables descendent les grappes d'enfants des camionnettes qui viennent de partout, comme s'ils entraient en terre promise alors que l'armée allemande se trouve seulement à quelques jours de marche derrière eux.

Degrelle comprend que les puissances occultes vont le déporter en France, sans mandat d'arrêt ni chef d'inculpation. Il fait part de ses craintes à Joris van Severen qui répond:

- Avec les Français, nous devons nous attendre au pire! Souvenez-vous de la « Boeren Krijg»!

Cette « Boeren Krijg», ou guerre contre les paysans, explique en partie le peu de sympathie que les Flamands portent aux Français. Le souvenir en reste vivace, de Courrai à Bruges.

Par la loi du 9 vendémiaire, an IV, le Directoire avait réuni les pays flamands à la France, y introduisant la conscription à son profit, remplaçant l'Église par la « Déesse Raison», à l'ombre des « arbres de la liberté». Toucher à l'Église dans ce pays profondément inféodé au catholicisme produisit le même effet qu'un tremblement de terre. Paysans, artisans, intellectuels et bourgeois prirent les armes au mois d'octobre 1798. La France décréta qu'il s'agissait là d'une guerre de «brigands » et lança les mêmes colonnes infernales qu'en Vendée. Guerre atroce et brève sur laquelle témoigne encore de nos jours un monument élevé à O. Vermeire, près de Gand. Les indigènes marchèrent au combat sous la conduite de petites gens, brasseurs et fermiers, brandissant des drapeaux frappés à l'aigle impérial d'Autriche, du lion et des bâtons de Bourgogne. Les « sans culottes » employèrent la manière forte et, en dehors des batailles rangées qu'ils perdirent parfois, commirent un génocide. Notre cavalerie décapitait les paysans désarmés marchant le long des routes. Nos officiers prenaient des otages et les torturaient pour connaître l'emplacement des « maquis ». Les Bourgmestres flamands brûlaient les actes de baptême pour soustraire les jeunes gens à la conscription, et nous leur rendions la politesse en incendiant leurs églises comme celle de Langemarck qui, deux siècles

plus tard, donnera son nom à la Waffen-SS flamande. C'était le 26 octobre 1798. Pour faire bonne mesure, on éventra même une femme qui sonnait le tocsin. Deux cent cinquante morts à Courtrai. Atrocités à Ingelmuster, Iseghem, Audenarde, Malines. Quarante et un otages fusillés, dont une gamine de seize ans, devant Saint-Rombaud. Trois cents maisons incendiées à Diest. Au total, dix mille morts en moins de deux mois, chiffre énorme à cette

[21]

époque de faible peuplement, et supérieur aux pertes de l'armée belge en mai 1940 (2).

*
* *

Tandis que les policiers belges déportaient les chefs des mouvements susceptibles de redonner à leur pays la grandeur perdue au XVème siècle, les policiers français opéraient à l'extrême sud de l'ancien duché de Bourgogne, mais avec plus de modération que les « sans culottes »de 1798!

L'un d'entre eux vient d'arriver au petit village de Saint-Gilles, qui se dresse au bord de la route Chagny-Montceau-les-Mines, s'inscrit dans une demi-volte du canal du Centre, tout en le dominant par l'escalade mesurée d'une colline qui en souligne le parcours. Rarement ce canal porte une péniche, voire une barque de pécheur. La vie paraît se retirer du plan d'eau et fait à peine crédit à la route, en lui confiant les automobiles qui roulent encore en mai 1940. Au loin, des monts aimables exhaussent des chaumes roux et des bois, des monts qui ne servent à rien. Ce pays semble avoir renoncé à la création continue qu'exige la vie, et se fige dans une sorte de contemplation de ce qu'il fut. Un homme en occupe le point culminant, comme s'il tenait à veiller sur sa décadence, en noter le cours, avec une lucidité désespérée. Il habite ce qu'on appelle le château de Saint-Gilles. Mais ce n'est qu'une gentilhommière de style peu glorieux, simple corps de bâtiment jouxtant une ferme. Deux chapeaux pointus en ardoises lui confèrent la particule, selon l'idée que s'en fait M. Prudhomme. On l'aperçoit mal depuis le village, car les arbres ont poussé autour de lui et le cernent. Le propriétaire de ce château s'appelle Johannès Thomasset. Il ne l'a pas gagné à la pointe de l'épée, ou par spéculation, mais le tient d’une tante.

Qui est Johannès Thomasset? Né en 1895, il a étudié à Paris et, devenu professeur, enseigné pendant quelques années à Roanne, Nevers et Autun, mais sans conviction, prenant sa retraite prématurément pour venir se réfugier dans ce château où il vit médiocrement des revenus de la ferme qui dépend de lui. Peu de feu en hiver. Peu d'eau en été. On s'éclaire parcimonieusement au pétrole. Johannès

Thomasset refuse la lumière électrique, le téléphone, l'automobile, la III° République, mais aime les femmes et le vin dont il fait une grande consommation, malgré son impécuniosité. Les villageois disent de lui: c'est un vieil original; le notaire et le pharmacien : c'est un poète!

Johannès Thomasset compte en effet parmi les dizaines de milliers de poètes qui honorent la France, à raison d'un par commune! Contrairement à la majorité de ses pairs, il a publié quelques plaquettes! Ses alexandrins, issus du XIX° siècle romantique, se révèlent aussi médiocres que les millions d'autres par lesquels les Français expriment leurs nostalgies. Seulement, les nostalgies de Johannès Thomasset apparaissent radicalement différentes. Elles sont racialement fondées. Ce médiocre professeur, grand buveur bourguignon et coureur de jupons, a découvert

la patrie Burgonde selon la chair et le sang, dans un temps où Joris van Severen et Léon Degrelle essaient encore de l'appréhender selon l'histoire, se limitant ainsi aux effets, alors que lui détient la cause.

Johannès Thomasset reçoit rarement des visites. L'homme qui vient de demander le chemin du château dans la première maison de Saint-Gilles, en cet après-midi flamboyant, est un policier qui se déplace en tenue civile. Il transpire en gravissant la colline, escalade brève. Porte close. Il la heurte avec une décision toute professionnelle. Une vieille domestique répond et se présente en clignant des yeux, en raison de l'intense lumière. L'homme demande:

- M. Thomasset est là?

La paysanne, qui s'occupe de la ferme et, dans le même temps sert la famille, ignore les petites prudences d'une domesticité bien stylée et répond : oui. L'homme la repousse et s'introduit avec assurance. Johannès Thomasset apparaît presque aussitôt. Solide comme les paysans qui n'ont pas trahi la terre depuis plus d'une génération, encore empreint de la dignité du magistère, le visage barré par une moustache sombre, il introduit le policier qui n'a pas encore révélé sa qualité, dans ce cabinet de travail qu'il possède au premier étage du château, bien qu'écrivant plus volontiers dans la salle à manger du rez-de-chaussée en la maintenant dans un désordre indescriptible, au point d'en chasser sa famille vers la cuisine, et demande:

- Monsieur, que désirez-vous?

Le visiteur exhibe sa carte de police et réplique:

- Vous poser quelques questions.

Thomasset lui offre un fauteuil dont le crin émerge du velours et attend, pendant que le policier extrait une liasse de papier de son porte-documents et la déploie en disant:

- Monsieur, les Renseignements Généraux ont relevé, dans une petite revue, un article d'anticipation signé de vous et qui leur apparaît, non seulement original, mais encore tout à fait suspect.

Impassible, l'ancien professeur répond

- Si je me souviens bien, il s'appelle «les merveilleuses victoires de l'empereur Ulrich Ier ». Il est paru en 1933, dans la seconde livraison des «Cahiers de Bourgogne»!

L'inspecteur vérifie:

- Exact!

- Et vous me rendez visite en tant que flic ou critique littéraire?

L'homme fronce le sourcil. Le rude langage de Thomasset ne lui plaît pas. Il hausse le ton de sa réponse.

- Nous n'avons pas à connaître de l'aspect littéraire de cette publication, mais son inspiration politique, pour ne pas dire plus, nous intéresse. Qui désignez-vous sous le pseudonyme d'Ulrich Ier?

- Hitler, bien entendu!

Un peu désemparé par le caractère direct de la réponse, l'inspecteur ne la commente pas mais, ajustant ses lunettes entreprend de lire le récit incriminé sur le ton d'un avocat général en train de requérir...

« L'empereur Ulrich Ier trouva que s'en était trop. Il résolut de dompter la France, alors en pleine crise politique. Le gouvernement de la République était composé d'hommes qui n'ont laissé aucun nom dans

l'histoire. Le vice-président s'appelait Braun; quant au président je n'ai pu retenir son nom, assez difficile : c'était un Russe.

« Pour endormir les défenseurs et pacifier le pays l'empereur ne négligea rien. Il concentra d'abord une formidable flotte aérienne sur le Rhin, puis une armée, pas très nombreuse, mais solide et pourvue de moyens de communication rapides. L'armement ordinaire était remplacé par des canons, des fusils, des pistolets lanceurs de gros et petits projectiles qui, éclatant doucement, ne répandaient que le sommeil. Les avions étaient largement pourvus de ces projectiles à gaz soporifique. L'empereur ne déclara point la guerre, car cela ne se pouvait plus faire. Le premier choc devant décider de la victoire, on ne pouvait pas en prévenir l'adversaire.

« Par une calme nuit de printemps le raid fut ordonné. Paris fut submergé par le gaz ainsi que toute sa banlieue. Les habitants furent aussitôt plongés dans le sommeil.

« L'armée allemande faisait deux cents kilomètres par jour. Elle fut à Paris au moment où les Parisiens se réveillaient. Le vice-président Braun et ses ministres furent, avec beaucoup d'égards constitués prisonniers sur parole et ceux qui étaient académiciens furent autorisés à garder leur épée.

« L'empereur avait vaincu sans effusion de sang. Il n'y avait eu, dans son armée, que quelques collisions d'automobiles peu graves et, chez l'adversaire, aucun accident. La seule victime de cette guerre était une vieille dévote qui, voyant une jeune fille embrasser un Allemand, mourut d'indignation...»

Un silence pesant et prolongé souligna la dernière phrase. Puis, sur un ton agressif Thomasset demanda:

- Vous désirez un verre d'eau?

Il se lève, ouvre un placard, en retire une bouteille de vin blanc, la pose sur la table.

- A Saint-Gilles, l'eau se change toujours en vin. Il est bon. Goûtez!

Thomasset fait claquer sa langue en buvant mais ne trinque pas avec le visiteur selon la tradition, et dit:

- Alors?... Mon article ne vous plaît pas et vous vous dérangez pour me le faire savoir?

L'inspecteur hoche la tête.

- Monsieur Thomasset, jamais un patriote français n'aurait osé écrire un tel article!

- Moi, j'ose, car je suis seulement un patriote bourguignon. Vous avez lu ce que je pense de Paris, donc de la France telle qu'elle est devenue et je le maintiens!

Le visiteur hausse les épaules.

- Vous pouvez penser ce qui vous plaît, mais pas l'écrire en pleine guerre!

- Pardon! Ce récit est paru en 1933, alors qu'Hitler venait à peine d'être désigné comme chancelier. Alors?...

- C'est vrai. J'oubliais! Mais, justement ce décalage apparaît d'autant plus étonnant! Tout est en train de se dessiner, ou presque, comme prévu par vous, sept ans avant que n'éclate cette guerre! ! !... Alors, de deux

choses l'une ou vous êtes un prophète ou un agent de l'ennemi spécialisé dans les entreprises de démoralisation de l'armée!

Johannès Thomasset allume un sourire sous sa moustache.

- Et qui vous dit que je ne suis pas un prophète ou un agent de Charles, duc de Charolais, surnommé le Téméraire par les ignorants?

- Monsieur, parlons sérieusement! L'intelligence avec l'ennemi tombe sous le coup de l'article 75 du Code pénal et entraîne la peine de mort. Vous avez tort de prendre nos curiosités à la légère!

- Vous ne pouvez rien contre l'esprit éclairé par le sens de l'Histoire!

- Peut-être, mais beaucoup contre les espions initiés aux secrets de l'abominable Hitler!!!

- Je ne connais pas Hitler et, cependant, je sais déjà qu'il ne gagnera pas cette guerre dont la campagne de France n'est qu'un épisode tout à fait mineur. Ma patrie, hélas, ne recouvrera pas sa liberté!

- Vous ne parlez pas de la France?

- Je parle de la Bourgogne. La France? Ça n'existe pas, sinon pour détruire les peuples que ses princes ont soumis!

Le policier plongea dans une sorte de méditation, visiblement dérouté par l'aspect insolite des positions que Thomasset révélait, le caractère inquiétant de l'article prophétique incriminé qui, selon son optique professionnelle ne pouvait que relever de l'espionnage à l'échelle la plus élevée. Mais encore lui fallait-il en administrer la preuve! Il sortit un carnet de sa poche de veste, le feuilleta et demanda en cherchant à souligner le poids de sa question par un regard pénétrant:

- Connaissez-vous le SS Grupenführer Best?

- Je ne connais aucun «Grupenführer» et, d'ailleurs, ne sais à quoi correspond ce titre. Mais je connais un professeur Best, homme aussi aimable que cultivé.

- Connaissez-vous un certain von Tévenar?

- Parfaitement. L'un et l'autre sont des universitaires distingués. Ce sont eux qui, bien avant la guerre, ont rassemblé mes articles épars pour les faire publier aux éditions de La Phalange, à Bruxelles, sous le titre *Pages bourguignonnes.*

- Vous êtes donc lié avec ces hitlériens et cela pourrait expliquer vos prophéties, à vrai dire aussi remarquables qu'inquiétantes!

- Non. Pas du tout. Cette liaison spirituelle traduit seulement notre volonté commune de travailler à rétablir l'indépendance des pays flamands et bourguignons, deux termes coiffant la réalité d'un même peuple germanique!

- Mais elle ne peut exister sans une victoire d'Hitler?

- Parfaitement! Je souhaite donc la victoire d'Hitler!

- Vous osez?

- J'ose et déplore qu'elle ne soit pas déjà acquise.

- Vous n'avez pas honte d'accepter par avance l'esclavage promis par Berlin?

- Jamais Berlin ne fera peser sur les peuples un esclavage comparable à celui qu'exerce Paris!

L'inspecteur ramassa ses papiers, sincèrement indigné et dit:

- Monsieur, si j'avais le pouvoir de vous arrêter pour défaitisme je vous passerais les menottes sans hésiter! Malheureusement je ne détiens

[25]

qu’une simple mission d'information. Je ferai mon rapport. Mes chefs décideront de votre sort!

- Vous ne pouvez rien contre moi. Je vous échappe au même titre que Charles de Charolais tombé sous Nancy en 1477! Vos chefs ont peut-être le pouvoir de faire l'Histoire, pas celui de la refaire!

Puis, soudain menaçant, saisi par une colère aussi insolite qu'éclatante, Thomasset cria!

- Vous ne comprenez donc pas que je suis déjà mort!!!

L'inspecteur se retira sans demander son reste et, en franchissant la porte du château ouverte par la vieille paysanne il lui adressa un signe éloquent de la main vers le front en grommelant:

- Votre patron ne serait pas un peu cinglé par hasard?

*

**

Joris van Severen le seigneur pauvre, Léon Degrelle, Johannès Thomasset, trois hommes au-dessus du temps, comme Hitler. Ils vont tenter de redonner au germanisme occidental la place qu'il occupait au XVe siècle, c'est-à-dire la première. Je rapporte dans cet ouvrage leurs aventures, aussi étonnantes que leur dessein et celles des dizaines de milliers d'hommes qui les suivirent dans un combat gagné par la Russie et l'Amérique, perdu par l'Europe.

[26]

CHAPITRE II

LES ASSASSINS SONT DANS LA RUE

Confondu en France dans une même réprobation, les deux chefs politiques belges sont également unis par une même conception de l'Histoire, mais diffèrent par le style de leur action. Degrelle est un rassembleur de foules, Joris van Severen le promoteur d'une cohorte de chevaliers modelés dans l'homme moderne à l'image de ceux qui, au XV° siècle, rêvaient de porter le collier de la Toison d'Or. Il admire beaucoup plus Maurras qu'Hitler ou Mussolini. Il est raciste dans la mesure où le racisme se propose, non point d'anéantir des peuples plus faibles, mais de rassembler des frères sur un même territoire, alors que cette notion n'a pas encore touché Degrelle. Le chef wallon se méfie des hitlériens dont l'appétit de domination s'oppose au sien et le chef flamand les tient pour des démagogues; l'un comme l'autre réprouvant l'indifférence officielle, voire l'hostilité, que le III° Reich porte au christianisme. Les deux hommes éprouvent une grande estime l'un pour l'autre mais ne s'aiment pas. Bien que passant outre à la querelle linguistique, tenue pour secondaire, chacun se veut le rassembleur des XVII provinces de la Grande Nederland éclatée. Van Severen recherche les Flamands égarés en pays wallon, Degrelle prétend s'implanter en pays flamand et, pouvant difficilement y diriger Rex, il en a confié la mission à Paul de Mont.

Malgré la consigne de silence en vigueur depuis Bruges, Joris van Severen dit à Degrelle:

- J'ai l'impression que les Français vont nous faire un mauvais parti!

- Les journaux français n'ont jamais parlé de vous. On ne vous connaît pas! La haine de ces pauvres gens affolés retombe sur moi, malgré tout ce que j'ai fait pour empêcher cette guerre!

- Ah! Si nous avions seulement ici une centaine de Dinasos et le commandant François, je vous protégerais! Ces Français ne pourraient rien contre vous!

Jef François avait façonné les Dinasos à son image. En 1931, dés la création du Mouvement, il avait recruté cent cinquante garçons dans les milieux paysan, ouvrier, étudiant de Gand. Il les équipa d'une canne de bambou munie à sa base d'une petite rondelle de cuir et, surtout, leur

apprit à s'en servir! Dès qu'un volontaire sollicitait son admission dans le mouvement, il cessait de s'appartenir. Culture physique journalière à l'aube par la méthode Desbonnet, et histoire des Flandres le soir, après le travail. Quand il s'aperçut que certains jeunes paysans ne savaient même pas comment on se rasait, tombés au dernier stade du sous-développement, il ajouta des cours d'éducation élémentaire. Service obligatoire les samedi, dimanche et jours de fête. Toute absence non justifiée entraînait l'exclusion du militant. Cette discipline n'existait pas seulement sur le papier, comme dans la plupart des mouvements politiques français d'avant la guerre mais, prise en charge par des Flamands habitués à traiter sérieusement les choses sérieuses, inaptes à se retrancher derrière les faux-fuyants, à nier l'action par des discours, elle jouait implacablement.

Le commandant François adorait les marches de nuit et les imposait. Les Dinasos quittaient leur chantier, leur ferme, l'Université, se rassemblaient au crépuscule et,

chargés d'un lourd sac de soldat, parcouraient le pays, sans but apparent, mais en réalité sous une double impulsion psychologique. La première semaine, le militant épuisé par trente kilomètres de marche nocturne, savait qu'il en surmonterait trente deux la semaine suivante. La population des campagnes, qui voyait ou entendait passer ces colonnes venant de nulle part, allant on ne savait où, tels des fantômes shakespeariens, prêtait aux Dinasos des intentions redoutables ou bénéfiques, finissant par les tenir proches des anges exterminateurs ou interventeurs. Le commandant François utilisait ainsi la puissance processionnaire qui fait la force des religions. Les autres partis nationalistes flamands possédaient chacun un programme politique, aucun ne détenait comme celui de Joris van Severen, un « houding», un style qui était celui des époques fortes.

*
**

A Dunkerque, les trois autocars de luxe se sont engouffrés dans la caserne Jean-Ban. Foule inquiète et grondante qui semble douée de prescience quant au sort promis à sa ville. Officiers, soldats, médecins, cuisiniers tournent autour des déportés, ricanant et menaçant. La nouvelle de l'arrivée de Degrelle s'est répandue dans le quartier avec la même vitesse que celle des Messerschmitts 109 en train de le survoler. Désignant les avions, quelqu'un affirme;

- Ils ne le lâchent pas! Soyez tranquilles! Hitler veille sur lui! Beau salaud ce Degrelle!

De nouveau, Joris van Severen soupire:

- Ah! Si les Dinasos nous avaient suivis !...

Maintenant, les gendarmes belges, qui ne possèdent pas le moral des Dinasos, contiennent difficilement la foule et, petit à petit, perdent le contrôle de la situation sous la pression des autorités civiles et militaires françaises... Des journalistes se présentent. Puis le sous-préfet, étriqué dans son uniforme noir, avec son képi que le vent brusquement emporte, ses palmes et galons d'argent. Des estafettes l'approchent, puis repartent vers des bureaux et Degrelle se demande ce qu'on prépare contre lui. Alentour, la colère monte. Des hommes lui tendent le poing.

- Au poteau! T'en as plus pour longtemps, Hitler! Vivement douze balles, salaud!

Les chauffeurs des autocars ont fait le plein d'essence. ils s'impatientent, penchés sur leur volant et donnent des coups d'avertisseur. Mais le sous-préfet les retient car il attend des ordres concernant le député de Bruxelles. Enfin un capitaine au visage blafard et bouffi apparaît, très agité et commande:

- Amenez Degrelle!

Deux gendarmes s'emparent de lui et le poussent dans un bureau où l'officier l'interpelle d'une voix stridente:

- Degrelle, l'heure est grave! Des milliers de femmes et d'enfants ont été tués par votre faute! Vous étiez de connivence avec Hitler!

Degrelle lui répond qu'il a fait l'impossible pour éviter cette guerre et n'a pas le moindre rapport avec le chef de l'Allemagne. Pris d'une crise frénétique, le capitaine se rue sur lui, le frappe à tour de bras puis, arrachant son revolver à un gendarme belge, il le vise en pleine poitrine et hurle:

- Je vous tue! J'ai tous les pouvoirs! Je vous tue! Je vous tue! ...

Pendant quelques secondes les yeux du député affrontent ceux de l'officier qui finit par se rejeter en arrière en grondant:

- Je ne veux pas salir mon bureau avec une crapule comme vous! Je vous fais abattre à la porte!

On le pousse. Il franchit la porte, suivi par les gendarmes belges qui transpirent, accablés par la honte de laisser assassiner leur compatriote par des étrangers sans mandat. Degrelle leur reproche cette lâcheté avec des paroles véhémentes qui claquent comme des gifles. En vain. Quatre soldats mettent baïonnette au canon et l'entraînent. Il demande l'autorisation d'écrire un mot à sa femme avant de mourir. Refusé. Il réclame l'assistance du vieux moine qui se trouve dans l'un des autocars. Refusé. Degrelle se tourne vers le capitaine hystérique et lui dit :

- Vous allez commettre une injustice et faire quatre petits orphelins!

- Je m'en fous! Je m'en fous! Si vos enfants étaient là, je les abattrais moi-même, l'un après l'autre!

Le cortège se met en marche, officier en tête, deux soldats, baïonnette au canon, encadrant Degrelle poignets enchaînés, deux soldats fermant la marche. La foule hurle. Des hommes, des femmes, des officiers lui décochent des coups de pied avec une violence bestiale. Puis on le jette brutalement dans un cachot immonde. Au-dehors montent cent cris de mort.

Une heure s'écoule. Il entend des soldats confier aux gardes:

- C'est fini! Il est condamné à mort. On va le fusiller tout à l'heure.

Des bandes hurlantes s'introduisent dans le couloir. Elles insultent le prisonnier à travers la porte. Les barres des verrous bougent. Des voix de femme clament.

- On va lui couper les couilles!

La porte branle. Si elle cède, Degrelle va mourir mutilé tout vif. Il s'arc-boute contre elle de toutes ses forces. La porte ne cédant pas, les furieux s'attaquent à une cloison de bois qui forme séparation avec la cellule voisine. Degrelle pousse contre elle le cabinet infect et débordant pour la renforcer et le maintient à pleins bras, les deux mains enchaînées plongées

dans la merde. Il calcule avec une terrible lucidité les minutes qui lui restent à vivre avant le supplice. Car la cloison va céder... Elle ne peut pas ne pas céder...

Elle cède à l'instant où les pas d'une troupe résonnent dans le couloir. Des ordres claquent. Les assassins reculent, faisant place à d'autres qui se couvrent d'un minimum de légalité. La porte s'ouvre.

- Ça y est! crie le capitaine... L'heure est venue!

- Une balle dans la panse! clame le cuisinier de la prison qui apparaît rouge de

toute la chaleur de ses fourneaux et de sa frousse!

- Non, douze! précise le capitaine.

On entraîne le député. On le jette dans une voiture qui, aussitôt, quitte la caserne. Elle traverse le port, roule le long du canal reflétant de merveilleux nuages qui, à la surface des eaux bleues, paressent en gros nénuphars tombes du ciel. Elle stoppe. Le capitaine descend et annonce d un ton sec :

- Fini!

*

**

Degrelle ne regagnant pas son autocar, le chef du convoi a fini par donner le signal du départ. On roule en direction de Béthune, à travers un véritable chaos. Une terreur sans nom pousse des millions de pauvres gens sur les routes. Une panique telle que la France, la Belgique, la Hollande n'en avaient jamais connu de semblable au cours de leur histoire. Pour trouver une équivalence il faudrait, sans doute, remonter à l'âge des cavernes, alors que l'homme dominé par le milieu fuyait devant les invasions d'aurochs et de loups. C'est que les forces occultes ont réussi à matérialiser la Bête de l'Apocalypse par deux ans de propagande contre l'Allemagne hitlérienne. Elles ont acheté la plupart des journaux occidentaux d'une manière très simple: une page de publicité payante contre une page de mensonges rédactionnels. Hitler, dont les foules françaises se désintéressaient jusqu'en 1937 puisqu'il ne leur demandait rien, apparaissait maintenant sous les traits du Prince des Ténèbres, porteur du capital d'épouvante distribué à travers le monde depuis deux mille ans par le judéo-christianisme, c'était l'Antéchrist!

Le coq gaulois révèle le fond de son caractère. Après avoir tympanisé l'univers de ses cris de défi contre Hitler avec sa légèreté habituelle, appelé au combat singulier contre un homme dont il ignore tout, provoqué une guerre qu'il espère bien gagner sans la faire depuis septembre 1939, voici que sonne la minute de vérité, se révèle un combat techniquement révolutionnaire qui frappe de stupeur sa petite cervelle. Il prend aussitôt la fuite en s'égosillant, abandonnant la basse-cour, toutes plumes ébouriffées, crête verte de frousse. A part quelques unités, l'armée et la foule en exode ne connaissent plus qu'une stratégie, celle de la peur. La peur commet plus de ravages que les bombardiers en piqué, les chars ou l'artillerie. Et, comme à l'accoutumée, elle frappe en priorité les faibles et les innocents.

Le convoi d'autocars belges finît par déposer une partie de son chargement à la prison de Béthune. Geôliers professionnels, vieux soldats de la réserve qui, le vin rouge aidant, se découvrent une âme de

tortionnaires, les entassent, tout nus, dans une salle et s'amusent. Les coups de crosse brisent quelques membres. Un vieux moine bénédictin, nonagénaire et allemand, qui faisait une retraite à l'abbaye de Saint-André Bruges et y fut arrêté

comme van Severen et Rijckoort le premier jour de la guerre, reçoit un terrible coup de poing qui fait jaillir son oeil gauche de l'orbite. Il devra le remettre en place lui-même! Des femmes sont violées sans considération d'âge ou d'état. Le crâne rasé de Jan Rijckoort provoque l'humeur des bourreaux qui le décorent à l'aide de mégots incandescents en le traitant de «sale boche», simplement parce qu'ils trouvent qu'il ressemble à Eric von Stroheim! Cette vague de sadisme est un produit de la peur. Les bombardiers en piqué survolent la ville, faisant rugir leurs sirènes. Les torpilles pleuvent dans les environs, sur les colonnes d'engins, les voies ferrées, dépôts de locomotives. Les rumeurs incontrôlables causent plus de ravages qu'elles. La stratégie parachutiste, encore balbutiante à ce stade de la guerre, règne en maîtresse sur le plan des légendes. Les Allemands déposeraient sur les arrières des soldats déguisés en sœurs de charité! ... Chacun les a vues, de ses yeux vus! ... Des motocyclistes revêtus de soutanes roulent la nuit en direction de Paris!... La 5eme colonne paralyse l'arrivée des renforts! ... Les espions savent tout... Taisez-vous, méfiez-vous, des oreilles ennemies vous écoutent! Donc il est bon de violer les bonnes femmes pour s'assurer qu'il ne s'agit pas de parachutistes déguisés. Joris van Severen est un agent allemand richement payé pour voyager si bien habillé! La peur transcende tout, elle confère une extra-lucidité patriotique au dernier des voyous. En ces jours affolants les grandes simplifications populaires accomplissent des miracles: aucun parachutiste ne saurait lui échapper, elles devinent que tout homme affligé d'une sale gueule est un agent allemand, tout civil bien vêtu payé par Hitler, tout ce qui n'est pas « bien de chez nous» est « bien de chez lui»! Ainsi devaient raisonner aux premiers âges du monde les tribus barbares chassées de leur territoire par d'autres tribus plus véloces qu'elles.

Les autocars quittent la prison de Béthune dans la nuit du 19 au 20 mai. Les gendarmes belges désertent, peu soucieux de se voir pendus comme espions et laissent les véhicules poursuivre leur route sans eux vers Abbeville qu'ils atteignent après vingt-quatre heures de reptation routière. La prison surpeuplée refuse leur chargement. Epuisés, les chauffeurs ne se trouvent pas en état de poursuivre. Et, cependant, le temps presse! D'après la rumeur publique, les blindés allemands se trouvent à vingt kilomètres de la ville. Que faire? Les nouveaux gardiens, deux officiers français et quelques vieux réservistes, trouvent une solution de fortune. Ils enferment les déportés dans le sous-sol du kiosque à musique qui se dresse sur la grande place de la ville.

Une lampe tempête éclaire sommairement ce dortoir immonde. Soixante-douze hommes, femmes et enfants gisent sur le béton, trop affaiblis par quarante-huit heures de jeûne et leurs blessures pour s'organiser de manière décente. On n'entend plus que les plaintes, les pleurs. des enfants et, de temps à autre, la psalmodie inutile du vieux monsieur: mon fils est soldat... j'ai les papiers... mon fils est soldat...

Moins encore que les déportés belges, les vieux réservistes qui montent la garde autour du kiosque à musique ne font cas de ces références

patriotiques! Ils sont d'ailleurs fatigués, terrifiés par les rumeurs de la bataille qui se rapproche d'Abbeville et surtout les interventions des Stukas, de plus en plus proches. Pleins de vinasse, ils se dandinent sur place comme des fantômes menacés de désintégration par le lever du jour. Mais, quand le jour se lève, ils sont toujours là, munis de fusils Lebel déclassés que surmonte une gigantesque baïonnette, misérablement fagotés de capotes pisseuses datant de la Première Guerre mondiale et qui leur tombent sur les talons comme des robes de chambre.

Dans le sous-sol du kiosque à musique, quelques cris dominent maintenant les plaintes continues accordées les unes sur les autres en sourdine.

- A boire... A boire... A boire! ...

La porte de fer reste verrouillée de l'extérieur. Ces enfants, ces femmes, ces hommes sont enfermés là depuis plus de douze heures. Certains, martyrisés par des douleurs d'entrailles, se soulagent dans un coin du sous-sol. Il règne dans cet air confiné et vicié une odeur abominable. Mais n'existe aucune échappatoire pour la soif. Les yeux fiévreux, certains hagards, contemplent la porte avec une anxiété à double face, l'une appuyée sur l'espoir de la voir bouger pour laisser passer un secours, même un seau hygiénique sale mais plein d'eau comme à la prison de Bruges; l'autre lourde de méfiance envers cet huis qui bougera peut-être pour introduire une équipe de bourreaux, comme à Béthune, et le vieux moine ne se montre pas le moins attentif.

Enfin, elle s'ouvre vers midi. Un soldat français, un peu titubant, se penche après avoir reculé sous la pression des odeurs abominables qui l'ont frappé au visage.

- Quatre hommes de corvée pour aller chercher la bouffe!

Quatre volontaires se lèvent en titubant et sortent, poussés par le soldat qui referme la porte derrière lui. Malgré l'épaisseur des parois de béton et la rumeur presque continue des escadres allemandes survolant la ville, les déportés distinguent bientôt des cris d'épouvante, des supplications tout de suite couverts par une rafale de fusil. Le temps passe. Les hommes de corvée ne reviennent pas. Chaque prisonnier commence à se poser des questions redoutables mais n'ose pas les formuler tout haut pour que sa panique ne se transmette pas de proche en proche. Un quart d'heure plus tard, de nouveau la porte s'ouvre.

- A boire! A boire... gémissent les prisonniers.

Deux soldats s'encadrent cette fois dans l'ouverture lumineuse.

- Quatre hommes pour la corvée d'eau! hurle l'un des barbus engoncé dans sa capote de clown en retraite.

Personne ne bouge d'abord, puis le vieux moine se décide, se lève, avance vers la sortie, entraînant un gamin de douze ans grelottant de fièvre, accroché aux jupes de sa mère et le vieux monsieur bloqué sur une phrase unique depuis le 10 mai, comme si elle relevait du traumatisme lié à son arrestation... Mon fils est soldat... Mon fils est soldat...

- Soldat chez Hitler, ma vache! gronde un homme de l'escorte.

Tout le monde comprend très vite le sens du feu de salve qui claque tout près du kiosque quelques minutes plus tard. En fait de corvée de ravitaillement... Une stupeur profonde cloue chacun sur son lit de béton. Les Belges sont trop affaiblis pour prendre une attitude de révolte

et l'énormité de l'injustice qui leur est faite les prive de réaction. Ils se contentent de se rapprocher les uns des autres, par affinité ou selon leur origine. Les Flamands reconstituent les Flandres, ceux du Borinage se sentent plus Borins que jamais et les enfants serrent étroitement les jambes de leur mère. Aucun André Chénier ne se trouve là pour stigmatiser «les bourreaux barbouilleurs de loi». Aucun tableau n'immortalisera cette scène qui rappelle les heures les plus tragiques de la Terreur. Un grand cri de désespoir monte tandis, qu'une fois de plus, la porte s'ouvre.

- Je vais faire arrêter ça! gronde Joris van Severen en se dressant.

Jan Rijckoort le voit une fois de plus tirer sur les pans de son veston. épousseter ses manches maculées et réajuster sa cravate avant de se diriger d'un pas ferme en direction de la porte.

- Je vous suis, chef! crie l'inspecteur des Dinasos de Bruges.

Il lui emboîte le pas, titube légèrement sur le seuil inondé de soleil et se met en marche derrière le « seigneur pauvre» des Flandres que deux soldats ont saisi sous les bras. Il l'entend crier:

- Je vous interdis! ...

Et, la réponse de l'officier qui couvre le reste de la phrase:

- Cause toujours salopard!

Fusillé à bout portant, Joris van Severen s'écroule sur le tas de corps gisant à la limite d'un massif orné de fleurs. Un Stuka passe au ras des toits. Le vent d'Est transmet les aboiements des chars allemands. Quelques voitures anglaises disparaissent au fond de la place.

- Ça c'est un vrai Boche! crie l'un des soldats en désignant la tête rasée de Jan Rijckoort... On va rigoler avec sa boule de billard!

Et il lui perce le crâne d'un coup de baïonnette, bientôt imité par les autres qui en font une boule ensanglantée.

- Pressons! Pressons! crie l'officier.

Une femme âgée, originaire de Bruges, arrêtée avec sa fille et sa petite-fille, est extraite du sous-sol, poussée vers le massif et massacrée. On relèvera trente-deux coups de baïonnette dans sa seule poitrine, témoignage aberrant sur l'infernale panique qui soulevait les bourreaux.

Une heure plus tard, les chars allemands occupaient la ville et les vedettes motorisées découvraient là vingt et un cadavres. Ni les motocyclistes feldgrau ni les soldats assassins ne pouvaient savoir que celui de Joris van Severen renaîtrait sur place quelques décades plus tard, à travers un monument qui le proclamait « père de la patrie»... Un père de la patrie flamande dont la disparition prématurée allait freiner la renaissance (3).

*

**

Léon Degrelle qui, logiquement, devrait se trouver sur ce tas de cadavres, au côté du « seigneur pauvre » des Flandres comme toute la presse allemande va l'annoncer

par erreur, est resté le long d'un canal

[33]

voisin de Dunkerque. Le capitaine français qui se prépare à le supplicier de sa propre initiative vient de tirer un bandeau blanc de sa poche et le serre autour des yeux du prisonnier, qui commence à prier en attendant le choc des douze balles qui, parait-il, font moins de mal qu'une piqûre d'épingle. Une minute passe. Pas de choc. Pas de balles. Rien que des bruits de voix étouffés, puis un commandement... et les soldats rejettent le député dans la voiture qui repart. Chaleur étouffante. Minutes de plomb. Le funambulesque capitaine retire le bandeau et gronde:

- Tu vas vider ton sac avant qu'on te règle ton compte! On t'inculpe d'espionnage! Loi du 27 juillet 1939! Peine de mort!

Comediante? ... Tragediante? ... Degrelle arrive à Lille. Voici la rue Solferino, des militaires qui semblent l'attendre sur le pas d'une porte. Immeuble résidentiel. Bourgeois.

- Voilà le fameux Degrelle! crie le capitaine. On le fourre au trou noir?

- Salaud! lance un sergent qui le happe.

Le voici enfermé dans une chambre d'un rez-de-chaussée. Sept à huit personnes l'occupent déjà, assises, têtes affalées entre les bras repliés sur une table. Soldats, baïonnettes au canon, dans les coins. Degrelle reconnaît un politicien belge capturé à Bruxelles en même temps que lui. A ses côtés, prostrée, une jeune Chinoise. Pourquoi une Chinoise? On ne sait pas. On ne comprend pas. La peur-panique ne connaît plus de patrie.

En fin d'après-midi, du haut de l'escalier étroit qui monte à l'étage, on appelle un nom. Les têtes se redressent. Tous les prisonniers prêtent l'oreille. Du premier étage tombent des éclats de voix. Bruits de coups de poing. On perçoit les gémissements d'un vieillard. Aou... Aou... Aou...

Dans cette salle d'attente où se trouve Degrelle. rien ne se passe. Les têtes se réfugient de nouveau entre les bras pour ne plus entendre... Aou... Aou... Quelqu'un court là-haut... Des meubles tombent... Un corps se traîne sur le plancher... Aou... Aou... Puis le vieillard dégringole du haut en bas de l'escalier, la tête en avant et ne bouge plus. Alors il passe une main pleine de sang sur sa tête et en retire des poignées de cheveux blancs.

A minuit, nouvel appel. Un homme revient de la salle des supplices, crachant ses dents, vomissant des gorgées de sang dans le verre qu'un jeune soldat, pris de compassion, lui a tendu. Enfin, voici le tour de Degrelle. Il monte l'escalier. Il se trouve devant les boxeurs en manche de chemise. Leur chef, un colosse vêtu de brun, possède des mains de lutteur professionnel. Il paraît de bonne humeur et apostrophe le prisonnier.

- Ah! C'est ce mec-là Degrelle!

Il le contemple de ses yeux durs et semble le déguster avec des presciences de gourmet.

- Ça va! On se reverra !

Revenant en salle d'attente, le déporté Degrelle tâte ses dents intactes avec une sorte de bienveillance. Le lendemain, le voici traîné devant un conseil de guerre improvisé. Le capitaine de Dunkerque se trouve là, une main bandée à force d'avoir

frappé les prisonniers. Questions et réponses s'enchaînent.

- Vous êtes payé par Hitler! assure le colonel-président.
- J'ai fait condamner sévèrement par les tribunaux belges tous ceux

[34]

qui s'étaient permis d'émettre des insinuations de cet ordre! réplique Degrelle.

- Vous receviez pour vos journaux des articles écrits en Allemagne!
- Jamais reçu ni imprimé quoi que ce soit venant d'Allemagne!
- La preuve de votre haine de la France, c'est la photo des mulets parue dans votre journal!

Interdit, Degrelle ne répond pas, puis réfléchit intensément et enfin se souvient... Il a effectivement publié un cliché d'agence représentant des mulets français partant pour la désastreuse équipée de Norvège. Un rire intérieur le décontracte et il explique puis conclut

- Messieurs, je ne suis pas poursuivi pour outrage à mulets mais espionnage. Il vous appartient de nourrir l'accusation. Je voudrais des faits. Lesquels?

On lui demande s'il connaît X. et Y., des noms qu'il n'a jamais entendu prononcer.

- Alors, Messieurs, c'est tout?

Vexé, le colonel affirme:

- On verra bien!

Encore une nuit sinistre dans la maison des tortures. Un jeune homme d'Anvers s'ouvre les veines du poignet avec un morceau de verre. Devenu fou de douleur après avoir subi «la question extraordinaire», un homme profite d'une porte ouverte et s'enfuit. Ruée farouche de policiers et de soldats. On entend des cris, au loin, puis des pas assurés et les râles d'un malheureux qu'on traîne sur le sol et qui ne reviendra jamais. Pendant ce temps les avions allemands passent au ras des toitures, jettent des bombes sur les points stratégiques voisins. La peur qu'ils inspirent couvre tout et nourrit l'acharnement des bourreaux.

Le lendemain, Degrelle est enfermé dans la prison de Loos, toujours étroitement garrotté. On lui rend son missel et sa médaille en or de député, le tout orné de petites ficelles portant son nom écrit en belle ronde. Il sursaute et pense : « Où commence l'administration s'arrête le crime».

Les instructions qui le suivent ne doivent pas exiger formellement sa mort mais plutôt la suggérer, la lier soit à un hasard plus ou moins sollicité, soit à une condamnation en régie prononcée par qui voudra bien en prendre l'initiative. Donc: nouveau conseil de guerre. La citadelle. Escalier de grandes pierres bleues. Terrasse. Bâtiments délabrés. Plâtras et bouts de cigarettes dans la salle où le Tribunal l'accueille en la personne du commandant Lauweryns de Roosendael, juge d'instruction qui, l'œil rêveur et bleu, moustache blanche, pantalon de cheval gonflé comme un aérostat, bondit à son entrée et lui crie, au comble de l'excitation:

-*Heil* Hitler! *Heil* Hitler! *Heil* Hitler!

C'est la pièce maîtresse de l'acte d'accusation. Le reste apparaît d'une pauvreté

affligeante... Degrelle a-t-il des relations avec M. Streicher? ... Connaît-il le Bureau Mondial? Il répond que ces interlocuteurs lui sont aussi inconnus que les causes du décès de Zarathoustra. Le juge s'écrie:

- Vous êtes protestant!

Protestant, donc Allemand. Psychologie sommaire. Après la question rituelle concernant le nombre de millions qu'Hitler verse tous les lundis

dans la caisse du *Pays réel,* le commandant reste coi et chasse l'accusé aussitôt reconduit à la prison de Loos.

*
**

Le dimanche 19 mai, réveil au bruit des bombes. Départ mains enchaînées, les anneaux des forçats aux chevilles. Le premier camion charge trois condamnés à mort, sept jeunes filles et femmes dont l'une allaite un bébé de sept mois. Degrelle se trouve dans le troisième engin aux cloisons de fer bien closes, sauf la porte à coulisse bloquée par les gardiens qui distribuent volées de gifles, coups de poing et de pied à la ronde.

Le convoi plonge dans l'arrière-garde, de l'exode qui, ayant épuisé les moyens de transport classiques, utilise maintenant les attelages ruraux, chariots de gare, locomobiles à roues de fer, voitures de livraison pour la glace portant les fuyards allongés dans leurs coffres tapissés de feuilles de zinc, des corbillards et des brouettes.

Le convoi des déportés n'avance presque plus malgré les *Come boys* des vedettes anglaises postées aux carrefours. Il finit par s'immobiliser dans une côte, à trente kilomètres d'Abbeville. Dès que la foule détecte son caractère, les cris s'élèvent :

- A mort, les espions!

- A mort les parachutistes!

Un commandant de l'armée française qui cherche à régler la circulation se précipite, revolver au poing :

- Non! Les espions ne passeront pas!

Il ne tire pas mais rallie une meute de soldats qui cernent le camion où se trouve Degrelle et réussissent même à le pousser vers le bas-côté. L'un d'entre eux prétend que les soldats belges ont tiré sur les Français à Cortemarck d'où il vient. La foule hurle.

- C'est Degrelle! A mort Degrelle!

Effrayé par ce déferlement qui menace sa propre personne, l'un des gardiens se penche à la portière et crie

- Non, non! Degrelle se trouve dans le camion de tête!

Joli cadeau fait à ses camarades matons et aux femmes qu'ils convoient! Mais la foule ne fait pas de détails.

- C'est sa bande! C'est la même chose! A mort la bande à Degrelle!

Lui se tient le plus loin possible de la porte, la tête cachée entre ses bras. Un gigantesque Noir sénégalais brandit un coutelas qu'il cherche à introduire par l'ouverture et vomit des imprécations en « petit nègre ». Des femmes hurlent et le député de Bruxelles comprend qu'il se trouve en grand danger de perdre une fois de plus ses « précieuses» si la porte du camion cède. Elle ne cède pas, mais la fin paraît cependant proche car un groupe de furieux est parti à la recherche d'essence pour incendier le véhicule.

Tout à coup le camion démarre, le chauffeur ayant réussi à remettre son moteur en marche après plusieurs tentatives vaines. Très pâles, les gardiens se taisent jusqu'à ce que l'engin soit parvenu au sommet de la côte, puis le plus féroce des deux donne une accolade à sa bouteille de vin rouge et confie à son collègue

[36]

- Ah, merde alors! J'ai bien cru qu'ils y passaient tous! Qu'est~ce que tu aurais fait toi s'ils avaient foutu le feu?

- Je me serais tiré! Et toi?

- Moi aussi. Ils pouvaient bien crever ces salauds! Rôtis ou coupés en tranches, qu'est-ce que ça pouvait bien nous foutre!

Les gardiens de prison sont courageux mais pas téméraires.

[37]

CHAPITRE III

LES «FILLETTES» DE LOUIS XI

Si, au mois de mai 1940 le député de Bruxelles avait pris en charge la « vieille patrie » avec la même force de conviction que Joris van Severen, certains rappels historiques l'eussent frappé. Mais l'actualité lui fermait encore les grandes perspectives. Il sortait tout frémissant d'un combat politique livré dans le cadre belge, contre la démocratie et le capitalisme apatride, n'évoluait pas encore aux altitudes porteuses de grands desseins. Le grand dessein attendait en lui son révélateur, alors que, déjà, ses adversaires le perçaient. Les forces obscures qui gouvernaient la France avec une lucidité prodigieuse tenaient cet homme pour dangereux, dans la mesure où elles devinaient en lui un séparatiste de grande envergure. Rien ne liait entre eux des

hommes comme Daladier, Paul Reynaud ou Pétain, rien, sauf une fidélité exemplaire à Louis Xl le centralisateur. Pétain pouvait succéder à Paul Reynaud et, plus tard, de Gaulle à Pétain, d'accord sur rien sauf sur la nécessité de maintenir l'unité française. Pour y parvenir, ils n'hésiteront jamais sur le choix des moyens, y compris les plus bas, comme Louis XI.

Même s'il l'ignorait encore, Degrelle suivait son sang, comme Joris van Severen et, à tout instant, la revendication raciale pouvait balayer les drapeaux, briser l'œuvre des «quarante rois qui firent la France» au profit de la République; la dissoudre dans un Occident germanique d'où elle tirait, sans jamais l'avouer, l'essentiel de son génie! Louis XI ressuscitait donc à travers Paul Reynaud, c'est-à-dire Georges Mandel! On venait d'assassiner un duc de Bourgogne en puissance, à travers Joris van Severen, emprisonner l'abbé Gantois, champion du retour des Flandres françaises à la mère patrie; il s'agissait maintenant de liquider Degrelle avec une hypocrisie digne de celle que Louis XI eût affichée.

Si Degrelle avait compris ce dessein, il eût opéré le rappel historique qui s'imposait, se fût souvenu de ce que Louis XI appelait ses « fillettes », c'est-à-dire ces chaînes d'acier dont il accablait ses ennemis politiques. Il eût pressenti l'impitoyable incarcération qu'il allait subir à travers la France.

[38]

*
**

Le 20 mai, Degrelle est enfermé dans la prison d'Evreux qui se trouve au sommet de la ville. Il y restera jusqu'au 10 juin, tout nu la nuit, vêtu le jour d'un sarrau en toile à voiles, recevant un morceau de pain sec le matin, une gamelle d'eau tiède et noirâtre à midi, un bol de lentilles aux cailloux à 6 heures du soir. La cure d'amaigrissement est commencée et va se poursuivre au rythme de l'univers concentrationnaire. Secret absolu. Deux visites entre le 20 mai et le 7 juin. D'abord le mystérieux civil à lunettes qui l'a pris en charge à Bruxelles. Degrelle le dévisage avec des yeux chargés d'une telle fureur que l'homme ne dit mot et s'éclipse... Ensuite, un inspecteur divisionnaire de l'administration pénitentiaire qui se contente de l'observer en se dandinant sur ses jambes puis de crier aux gardiens

- S'il dit un mot, foutez-lui quatre-vingt dix jours de cachot noir!

Dans quatre-vingt-dix jours, le destin de l'Europe sera bouleversé mais cet homme, pas plus que Degrelle, ne peut le deviner. Aucune nouvelle ne filtre. On n'entend passer que les condamnés à mort traînant leurs chaînes dans les couloirs. Un petit Tchèque inculpé d'espionnage comme lui â Lille, tombe un matin sous les balles. La vie se retire lentement de la prison au fur et à mesure que progresse l'armée allemande. Attaque aérienne le 7 juin. Une bombe frôle la prison. Un pan de verrière s'abat. Les vitres volent en éclats. Encore un coup et les prisonniers périront dans les cellules où les gardiens les maintiennent. Degrelle végète entre la vie et la mort. Famille? Néant. Amis? Néant. Juges? Néant. Ecrire? Pas d'argent. Le papier à lettres gratuit? Aucune réponse des gardiens. Un prêtre consolateur? Le surveillant chef le contemple, stupéfait.

- Un prêtre? Un prêtre? Mais... c'est pour quand on est presque mort?

Après le bombardement du 10 juin la prison est évacuée. Voici de nouveau Degrelle sur les routes, à bord d'un camion de la Garde mobile, en compagnie de quinze prisonniers, dont un député de Rex, industriel bruxellois qu'il n'avait encore jamais rencontre.

- Chargez vos mousquetons! crie le capitaine.

Ces gendarmes mobiles apparaissent moins féroces que les gardiens de l'Administration pénitentiaire. Ce sont des méridionaux et l'adjudant s'appelle Beausoleil! Il contemple la prison qui se perd, au loin, dans la lumière généreuse et dit

- Les Boches ne l'ont pas touchée!

- Pensez donc, fait remarquer son compagnon, les Boches savaient bien que Degrelle s'y trouvait! Ils ne voulaient pas lui faire de mal!

La légende meurtrière suit le député! Après la prison d'Evreux, celle de Lisieux. Le très catholique Degrelle connaît bien la ville. Il est maintes fois venu prier dans sa basilique. Mais, aujourd'hui, Dieu est en réparation. Et lorsqu'il hésite à jeter ses vêtements sur le ciment ensanglanté d'un couloir, le gardien crie:

- Ça ne fait rien, c'est du sang de boche!

Ici, on matraque les soldats allemands faits prisonniers. Cellule noire. Marée d'excréments sur le sol. Deux planches pour lit. Pas de couverture. Nu comme un ver de terre, Degrelle grelotte toute la nuit.

[39]

Le lendemain, à 17 heures, branle-bas de fuite. Les soldats allemands sont giflés, boxés, projetés de tous côtés, contre les murs, dans les escaliers, pour accélérer l'évacuation. Au moment de monter dans le camion, le chef de Rex reçoit un petit morceau de pain dur. Il n'a pas mangé depuis trente heures. Quant à l'eau, il peut toujours attendre qu'il pleuve!

La Normandie s'est parée de bleuets, coquelicots, feuillages frais, colliers de roses; les châteaux et résidences brillent sur l'étendue des pelouses rases. Les oiseaux chantent, comme si la nature cherchait à cadrer dans un décor apaisant les hommes enfermés dans l'univers concentrationnaire.

Gendarmerie de Caen. Sur le camion qui stationne, un gamin vient dessiner une croix gammée. On arrête aussitôt ses parents, deux Alsaciens que les gendarmes prennent, bien entendu, pour des Boches! Au «trou» avec Degrelle et autres dangereux espions!

- Fous-toi à poil! lui crie un gardien que protègent plus de quinze gendarmes massés à l'entrée de la prison. Examen ignoble. Grasses plaisanteries.

- Fous-toi à poil! Fous-toi à poil! Fous-toi à poil!...

L'ordre indéfiniment répété s'en va d'écho en écho, touchant un lot de soldats français que les gendarmes ont ramassés sur les routes. On les accable de cris furieux et d'outrages.

Toute la nuit, les coups résonnent dans les cellules. Les gardiens frappent les soldats français, torturent les prisonniers allemands. Le lendemain, un gardien apporte un morceau de pain noir à Degrelle et lui dit:

- Un beau salaud, ton roi Léopold, pis que Louis XVI!

Ce rapprochement insolite n'émeut guère le prisonnier mais l'éclaire sur le développement de la guerre. La Belgique a donc capitulé, comme la Hollande, et peut-être depuis longtemps. Lors de sa visite du soir, le maton referme la porte d'un air plein de sous-entendus qui n'annoncent rien de bon pour la nuit. Une heure plus tard, la rumeur de lourds sabots descendant l'escalier de fer éveille Degrelle. L'électricité s'allume. Les clés grincent dans la cellule. Encore mal tiré de la torpeur d'un premier sommeil, il aperçoit un colosse s'avancer vers lui, bras courts et musclés émergeant des manches de chemise relevées, visage injecté de sang et qui demande:

- C'est-i-toi qui fais du téléphone?

N'ayant jamais mis les pieds dans une prison, le déporté ne sait pas que les vieux détenus communiquent de cellule à cellule, d'étage à étage, en frappant sur les tuyauteries, épelant chaque lettre des mots par un nombre de coups équivalent à la place qu'elles tiennent dans l'alphabet.

- Téléphone? Quel téléphone? Mais je dormais!

- Répète un peu que tu dormais!

Il répète et aussitôt le colosse saute sur lui. Un coup l'atteint à la tempe et l'oreille gauche. Il cesse d'entendre. L'homme lui laboure le visage, lui martèle les côtes, les reins, les jambes. Degrelle ne bouge pas car il aperçoit un gardien armé qui se tient immobile dans l'encadrement de la porte, prêt à tirer Si on lui fournit l'alibi rébellion pour justifier son assassinat. Le gorille pousse des hurlements formidables.

[40]

- Crapule! Salaud! Bandit! Gueule de vache!

Degrelle ne répond rien et ne bouge pas. L'homme de choc a retiré son sabot et l'en frappe à grands coups.

- Lève-toi si t’es un homme!

Le Belge a fort bien compris que se lever n'est pas être un homme mais un mort.

- Tu ne sortiras pas vivant de cette prison, j’te l’dis!

Le sabot massue frappe de plus en plus fort. Degrelle s'évanouit.

Il passe la nuit dans une demi-inconscience, devine qu'un gardien l'observe à travers le guichet de la porte pour voir s'il a réellement son compte ou s'il va falloir de nouveau frapper. Il ne bouge donc ni bras ni jambes jusqu'à l'heure où le personnel administratif de la prison reprend son travail. Il a maintenant compris que le mystérieux civil qui le suit depuis Bruxelles ne possède pas d'instructions formelles pour l'exécuter. En haut lieu on souhaite bien entendu sa mort, mais on laisse aux exécutants le soin d'en provoquer la condition nécessaire et suffisante. La place qu'il occupe devant l'opinion internationale exige qu'elle apparaisse naturelle ou justifiée. Après l'échec du conseil de guerre de Lille, voici la provocation de Caen. Désormais, Degrelle se le tiendra pour dit!

Il n'a cependant pas fini de s'étonner et de craindre le pire en raison des

manœuvres subtiles qui vont succéder à l'action brutale.

Il se voit bientôt chassé de Caen par les bombardements, pour Nantes, *via* Rennes, puis Angers. Le fourgon cellulaire emporte deux prisonniers dans chacun de ses placards prévus pour un seul. Dans le couloir central s'entassent les femmes de gardiens et leur progéniture. Elles tiennent de joyeux propos sur le genre de supplice qu'elles voudraient infliger à leurs compagnons de voyage. Préférant l'action directe à la dialectique, leurs charmants bambins jettent des allumettes enflammées par les trous qui permettent aux détenus de respirer. L'un de ces fils de matons y introduit une longue aiguille à tricoter, cherchant à crever les yeux du député belge qui, par impossibilité de se tenir assis ou debout, à deux, dans ce placard de tôle, garde sur ses genoux un jeune Italien condamné a mort pour espionnage qui, désormais, le suivra partout. C'est la technique de l'amalgame chère aux forces occultes. Puisque Degrelle se trouve lié à un espion, que son nom figure sur la même fiche, il va de soi qu'il s'agit là de deux espions destinés à mourir ensemble. Avec un peu de chance, quelque chef de peloton distrait, ou léger, risque de les passer par les armes dans le même temps! En outre, ce député de Rex, l'industriel bruxellois découvert quelques jours plus tôt, doit jouer un rôle très précis. Une nuit, malgré la surveillance, les deux hommes réussissent à prendre langue et demeurent ébahis. L'industriel a été arrêté comme «témoin à charge contre Degrelle ». Il ne comprend goutte à ce qu'on désire de lui. Ça ne fait rien. Un témoignage obtenu par la torture peut toujours servir contre le chef de Rex et justifier une peine de mort régulièrement prononcée par un tribunal qu'on finira bien par trouver!

Les trois hommes glissent donc lentement d'est en ouest. du nord vers le sud. Prison de Nantes. D'Angers. De Tours. Le lundi 17juin. Degrelle se trouve en compagnie de cinq cents condamnés de droit commun évacues de la prison centrale de Poissy. Dans le fourgon de queue qu'il occupe

- quarante hommes, huit chevaux en long - un relégué lui dit en clignant le l'œil

- Toi, j' te reconnais, j'ai vu ton blaze dans *l'Il1ustration!*

Après vingt-quatre heures de stationnement en gare, sous la menace des bombes et près d'un train de luxe chargé d'officiers en déroute qui, fraternellement, au coude à coude avec les bagnards, pillent les trains de ravitaillement - beurre, corned-beef, charcuterie, champagne, cognac – une locomotive asthmatique happe le convoi et le traîne vers La Rochelle. Degrelle fait bon ménage avec une dizaine de députés communistes internés depuis septembre 1939. Le train bientôt stoppe. Le convoi d'officiers fournit un parti de justiciers qui viennent relancer le député belge revolver au poing, pour l'exécuter... une fois de plus! Un des députés communistes leur barre l'accès du fourgon et crie :

- S'il y en a un qui touche à Degrelle, on est tous là, méfiez-vous!

L'Allemagne hitlérienne n'a pas encore attaqué l'U.R.S.S.! Une solidarité profonde efface toute nuance entre prisonniers politiques et droits communs. Degrelle en fait bientôt l'expérience. Alors que le train roule à petite vitesse, que le soleil se couche, rouge et or, sur le bocage vendéen, un bagnard de Poissy saute du fourgon où se

tient Degrelle, sous le nez même du gardien, se relève avec souplesse sur le ballast et disparaît dans on boqueteau mouillé de brume. Après quelques secondes d'hésitation le député tente de le suivre et, déjà, se penche à la porte quand une main le happe par le bras et une voix le met en garde.

- Fais gaffe! C'est un mouton qui vient de filer. Y a un maton qui te zieute depuis la loco!

Degrelle stoppe son élan et aperçoit un gardien qui, carabine haute, attend l'instant de le tirer comme un lapin. Quelques heures plus tard, le mouton devait rallier paisiblement le convoi près de La Rochelle. Les provocateurs continuaient leur besogne et, avec un peu de chance...

*
**

Port de La Pallice. Foule de bateaux gris arborant pavillons anglais, français, belge, polonais. Une île longue et basse rampe sur l'horizon marin. Degrelle est jeté dans un bateau de pêche avec les neuf députés communistes qui, eux, purgent cinq ans de prison. Voici l'île de Ré, célèbre dans l'histoire du bagne. Le chef de Rex pense: je vais continuer ma guerre en prison sous les tropiques... ou bien en Angleterre... Non... Le 19 juin, on le ramène sur le continent, toujours mêlé à ses frères ennemis, les communistes. Puis c'est Bordeaux que soulève une fièvre étrange depuis que le maréchal Pétain a demandé l'armistice. Degrelle juge Sa libération prochaine et se trompe. Le voici enfermé dans le camp de concentration de Bassens. Peuplé de juifs, qui, eux, seront libérés le lendemain et prendront leur course vers la frontière espagnole. L'un d'eux, pour tout bagage, emporte un violon!

Degrelle n'emporte rien, car il ne possède rien, hormis le costume de bagnard et les sabots « prêtés» par l'Administration pénitentiaire, sa médaille de député, son missel, un chapelet confectionné avec des bouts de ficelle. Retour en ville. Les Allemands larguent quelques bombes sur Bordeaux, histoire d'accélérer les négociations d'armistice qui, chez les

Français, traînent en longueur! Mais le camion reste stationné devant le fort du Hâ, le député livré à la curiosité d'une foule haineuse. Son regard aigu, sa barbe noire comme la nuit intriguent les femmes qui crient:

- Raspoutine! Raspoutine!

Raspoutine repart en fourgon cellulaire. Direction Tarbes. Quelques jours de halte en la prison locale, toujours en compagnie du jeune Italien condamné à mort. Lorsque Degrelle demande s'il peut assister à un office religieux, le surveillant-chef lui signifie gravement :

- La République ne reconnaît ni ne subventionne aucun culte.

Après la prison de Tarbes, la prison de Toulouse, Degrelle poursuit son tour de France des cachots. Après Toulouse, voici Albi. Toujours accompagné par les neuf

députés communistes, il arrive au Puy-en-Velay le 29 juin. Il se trouve dans un état pitoyable. Il a perdu quinze kilos et atteint le poids réglementaire de l'univers concentrationnaire. Couvert d'ecchymoses, de nombreuses dents cassées, sourd d'une oreille après les coups de sabots reçus à Caen, la plante des pieds à vif à force d'avoir arpenté couloirs et cachots cimentés, presque paralysé d'une jambe, rongé par la gale et les poux, il obtient enfin l'assistance d'un médecin. Il explique devant cet homme civilisé et cultivé ce qu'il vient de subir. Le praticien n'en croit pas ses oreilles et prend langue avec les Belges réfugiés au Puy parmi lesquels Degrelle compte de nombreux partisans.

Cinq jours plus tard, le bâtonnier de l'Ordre des avocats de la Haute-Loire prend le train pour Vichy, alerte les gouvernements français et belge repliés. La nouvelle d'une résurrection de Degrelle éclate comme une bombe. La prison du Puy-en-Velay entre en folie. Tailleur, chemisier, cordonnier, directeur de banque l'investissent. Voici le prisonnier habillé et chaussé en homme libre, traité comme un ambassadeur par le directeur de la prison qui lui dit:

- Vous sortez ce soir à 9 heures!

A l'heure dite, des clés s'agitent, un surveillant crie : « ça y est! » le député de Bruxelles monte les escaliers quatre à quatre, atteint le portail qui s'ouvre sur la liberté. Mais à peine a-t-il humé les parfums savoureux du crépuscule que deux gendarmes le happent et le jettent dans un corbillard automobile qui, aussitôt, prend sa course vers les montagnes!!!

*

**

Le gouvernement de Vichy vient d'ordonner: libérez Degrelle, le pouvoir occulte, toujours puissant, répond: supprimez Degrelle!

Etendu sur l'emplacement du cercueil, veillé par deux gendarmes armés, le député médite sur cette confiscation de sa liberté et lui trouve un caractère tout à fait inquiétant. A-t-il survécu aux sévices prodigués dans vingt prisons, au lynchage par des foules apeurées et furieuses pour finir cette nuit dans un guet-apens tendu quelque part dans la montagne?... Un homme politiquement bien informé comme lui sait qu'il existe des précédents. Il pense à Codreanu, conduit vers sa perte de la même manière que lui!

Le corbillard automobile suit des ravins, escalade des pentes abruptes. Le froid se fait plus vif au fur et à mesure qu'on prend de l'altitude. Routes pâles que les phares balayent. Un fin brouillard voile des talus

d'herbe rase, des rochers, formes inquiétantes. Pays perdu. Pas un village. Pas une maison sur ces étendues dont le prisonnier ignore l'emplacement.. Plateaux d'Auvergne?... Causses? ... Des lapins débouchent dans la lumière des phares, restent prisonniers du faisceau pendant quelques secondes, puis d'un écart brusque, plongent dans la nuit tandis que d'autres les remplacent. Les gendarmes s'intéressent à ces jeux et finissent par vanter les joies de la chasse devant le prisonnier. Degrelle se tait et fait semblant de dormir. Les gendarmes insistent, font stopper le fourgon mortuaire, ouvrent toutes grandes les deux portes par où les croque-morts introduisent les cercueils.

- On descend! assurent-ils... Vous venez?

Pas de réponse.

- On va tirer quelques lapins, ça va vous distraire!

Degrelle hésite en se demandant si ces militaires sont de bonne foi ou obéissent à quelque funèbre consigne. Puis il n'hésite plus en pensant qu'on ne tire pas le lapin avec un mousqueton de l'armée française ! ... Mais on peut fort bien tirer un député belge! Comme Codreanu! Il aperçoit en imagination son corps mouillé de rosée, étendu sur l'herbe, drapé dans le brouillard... Il entend les termes du rapport que les gendarmes feront demain à leur chef de brigade...

- Le prisonnier a sauté de la voiture et cherché à fuir en profitant de la brume. Il fallait bien tirer! C'est regrettable mais, que pouvait-on faire d'autre?

Et l'autre compte rendu, celui qu'on fait aux véritables meneurs du jeu, très bref.

- Mission accomplie, chef!

Degrelle pense qu'un Codreanu suffit et reste immobile comme un rocher décidé à se faire tuer dans la voiture plutôt que de descendre. Les gendarmes insistent pendant cinq minutes puis, constatant l'inutilité de leurs invites, abandonnent en maugréant. Le corbillard automobile repart. Il stoppe dans un village perdu, deux heures plus tard, sous la pluie qui tombe toujours. Les gendarmes finissent par s'endormir, ou peut-être utilisent-ils l'argument sommeil pour tenter le prisonnier, réussir ce que la partie de chasse promettait et n'a pas tenu. Mais Degrelle reste ferme dans son dessein. Il ne bouge pas et finit par s'endormir lui aussi.

Le corbillard se remet en route au lever du jour, sous la pluie qui se raréfie, puis cesse au fur et à mesure qu'ils roulent en direction du Sud, abandonnent la montagne pour les grandes plaines lumineuses où les rangs de vigne inscrivent leurs sillons verts. Ils traversent Toulouse, longent la prison mais ne s'arrêtent pas et poursuivent leur course vers le Sud. Degrelle pense qu'on va le livrer aux autorités espagnoles et se réjouit, espérant que le camp de Miranda ou les prisons de Barcelone ne peuvent égaler l'enfer concentrationnaire découvert à travers la France. Il se trompe car le camp qui l'accueille dans la soirée, alignant ses baraques sur la toile de fond des Pyrénées casquées d'argent, s'appelle le Vernet.

CHAPITRE IV

LE CAMP DU VERNET

L'enclos dans lequel on le poussait faisait partie d'un vaste complexe de baraquements noyés dans une poussière aveuglante. S'y pressaient à cette époque environ 5 500 personnes appartenant à quarante nationalités différentes. Degrelle, général honoraire de la Phalange espagnole, s'y retrouvait avec les survivants du *Frente popular,* au quartier B. Les hommes de la FAI et du POUM représentaient les fondateurs de l'établissement. Refoulés par Franco durant les ultimes semaines de la guerre civile, accueillis sans ménagements par la police française, l'administration leur avait offert cet ancien camp de prisonniers datant de la Première Guerre mondiale, soit quelques bâtiments vermoulus, baignant dans la boue par temps d'orage. Il n'existait au Vernet rien pour assurer un minimum de vie concentrationnaire, pas une paillasse, une couverture, un lavabo, une cuisine, une tinette. Quand les vaincus du *Frente popular* réclamèrent, gardes mobiles, gendarmes et autres matons répondirent:

- Démerdez-vous!

Ils se le tinrent pour dit. Ils avaient tenté d'épouser la patrie des «Droits de l'homme» et découvraient une nation pourvoyeuse des bagnes dont elle avait peuplé l'univers, depuis Nouméa jusqu'à Cayenne, en passant par Poulo-Condor, Colomb-Béchar, Foum-Tataouine, Gurs et le Vernet! Pataugeant dans la boue et la pierraille, disposant de moyens de fortune, sans rien connaître du métier, crevant de froid en hiver, déshydratés en été, les Espagnols rouges avaient relevé quelques baraquements, improvisé des cuisines de nomades, quelques latrines primitives, obligés de tout se procurer par eux-mêmes, y compris les moyens d'éclairage - lambeaux de vêtements imprégnés de graisse - système qui provoqua l'incendie de quatre baraques où s'étaient concentrées leurs dernières ressources d'exilés. Sur un terrain vague jouxtant le camp, quatre cents croix de bois témoignaient sur ce calvaire.

*

**

On loge Degrelle dans une baraque d'Espagnols rouges, probablement

dans l'espoir que ces ennemis politiques réputés farouches et déjà chargés de crimes assureront une liquidation physique que la police secrète n'ose pas mener à bien. Erreur grossière. Amalgamé aux condamnés communistes, le député beige s'était vu protégé par eux. Les miliciens espagnols ne lui tombent pas dans les bras, certes, gardant leurs distances politiques, mais le tiennent pour un compagnon de misère, une victime comme eux du «fascisme assassin ». Ils lui donnent une niche au fond d'une baraque, hangar long et bas, traversé de bout en bout par un chemin de terre et totalement privé de fenêtres; des planches prévues pour pivoter légèrement vers l'extérieur en tenant lieu. Deux cents internés vivent dans une baraque, sur deux étages de niches pareilles à de grosses boîtes de cigares, chacune haute d'un mètre à peine. Seules les niches supérieures permettent de se tenir à genoux, mais elles sont déjà occupées par les « señoritos », les Espagnols élus par leurs camarades en raison de leur grade dans les milices ou de leurs exploits, jugés peut-être selon le nombre de curés fusillés ou de carmélites déterrées. Les déterreurs de carmélites se montrent bons camarades de misère et personnages pittoresques, insurpassables dans l'art d'aménager le dénuement. Après deux ans et demi de confinement, ils ont installé de véritables salles à manger de poupées dans leurs niches et ils y dégustent l'ignoble rata réglementaire avec des airs de grands seigneurs. Le soir, ils modulent des chants nostalgiques ou clament de sauvages mélopées qui poignent Degrelle dont tous les poils de la chair se hérissent.

Il ne dort pas. Il n'a touché ni paillasse, ni couverture, pas même une poignée de paille et rêve, allongé sur les planches, crevant de chaleur au crépuscule et de froid à la pointe de l'aube. Cette population désœuvrée est réglementairement réveillée à 5 h 30 du matin. Dégringolant de son perchoir, chacun se lance aussitôt dans une course frénétique vers les lavoirs, quelques auges rappelant celles des écuries de fermes mal tenues. Une auge par baraque de deux cents hommes. Atteindre le filet d'eau qui coule parcimonieusement reste réservé aux coureurs olympiques. Laver son linge, pour la minorité qui en possède encore, dans ces caisses de bois verdies et sales, requiert une patience qui doit nourrir vingt-quatre heures d'attente parfois, car l'eau coule seulement à certaines heures. Degrelle qui, depuis longtemps, ne dispose plus du moindre morceau de savon, découvre que la terre ne récure pas mal du tout!

A 7 heures, distribution d'un breuvage tiède et verdâtre baptisé café par l'administration. A 10 heures, partage d'un pain noir entre cinq hommes pour vingt-quatre heures. A midi et le soir, chacun reçoit une louche de soupe empuantie par la présence de graisse végétale rancie, et sur laquelle nage une feuille de chou mal cuite, parfois quelques grains de riz ou de haricots charançonnés. Deux fois par semaine, on y découvre un minuscule morceau de viande adipeuse. La sous-alimentation est tellement éclatante que des cas de paralysie par manque total de vitamines B se signalent chaque jour à l'attention d'un service de santé qui s'en désintéresse et ne saurait être accusé d'encombrer les hôpitaux dont l'accès reste pratiquement interdit. Qui possède encore un peu d'argent peut soulager Sa fringale à la cantine qui pratique des tarifs scandaleux et, comme les robinets d'eau, ne s'ouvre qu'à certaines heures. Pas plus que les autres internés belges, Degrelle ne possède d'argent, les qua-

rante francs qu'il avait en poche au moment de son arrestation ayant été administrativement volés dés Bruxelles. Mais recevoir une louche de soupe pose des problèmes pour un nouvel interné comme lui. Il n'a reçu aucun ustensile, aucune gamelle, aucun gobelet. Quand il a signalé cette carence, on lui a répondu:

- Démerdez-vous!

Il ne fait pourtant l'objet d'aucun sévices particulier. L'homme qui s'est présenté dans son sillage a reçu la même réponse:

- Démerdez-vous!

Degrelle se... démerde, comme les anciens, et trouve une vieille boite de conserves sur un tas d'ordures. Il l'utilise après récurage mais note la présence de déportés moins... démerdars! Ceux-là recueillent le contenu de la louche directement... dans leurs souliers!

Démerdage. Combines. Ce n'est plus la France de « nos ancêtres les Gaulois qui avaient les cheveux blonds et les yeux bleus», mais celle de Georges Milton *: j'ai ma combine!*

*

**

Le camp A renferme des condamnés de droit commun et le C une population aussi hétéroclite que celle du B dans lequel se trouve Degrelle. Toute communication entre les trois espaces concentrationnaires est interdite, et le député belge le déplore car, à travers les réseaux de fils de fer barbelés, il aperçoit en C de nombreux Belges déportés en même temps que lui, des industriels, des administrateurs, des hommes politiques. Il aperçoit même Borms, le vieux séparatiste flamand, condamné à mort à l'issue de la Première Guerre mondiale, bien oublié aujourd'hui malgré ses heures de gloire, mais pas au point d'avoir échappé à la grande rafle. Très vieux maintenant, malade, il ne se déplace qu'appuyé sur des cannes. Dans ces conditions, a-t-il réussi à découvrir une vieille boite de conserves ou doit-il manger lui aussi son rata dans sa chaussure, se demande Degrelle. Longtemps plus tard, le chef du Rex connaîtra les détails de son odyssée, l'existence d'un «train infernal» plein de déportés belges où certains mourront de déshydratation par confinement, et entraînant Borms qui, reconnu aux arrêts, se voyait arraché de son wagon, battu sur le quai ou contraint de s'agenouiller devant des soldats français qui s'amusaient à uriner sur sa tète.

Pas plus que Degrelle, aucun de ces internés ne savait de quoi on l'accusait, ce que la France lui voulait, ce qu'il devait faire pour se voir libérer. L'état de guerre maintenant n'existait plus. Le maréchal Pétain avait signé l'armistice mais personne encore ne savait que les forces occultes restaient toutes-puissantes à Vichy, pratiquant la même politique sous des étiquettes dialectiquement adaptées à l'ordre nouveau. Degrelle ignorait qu'une certaine police tentait de le transférer en Afrique du Nord où les bagnes du Sud Algérien et du Sud Tunisien finiraient par avoir raison du futur candidat à la succession des ducs de Bourgogne!

Le camp B n'était pas plus le fief exclusif des Espagnols rouges que le camp C celui des déportés belges. Quarante nationalités se côtoyaient dans l'un comme dans l'autre, des Espagnols, Italiens, Russes, Tchèques, Hongrois, Polonais, Persans, Egyptiens, juifs de tous les horizons, même

des Japonais et des Chinois. Degrelle frayait le plus volontiers avec les Russes blancs qu'on avait internés - nul ne savait pourquoi - au lendemain du pacte germano-soviétique. C'étaient des êtres charmants, cultivés et fatalistes comme il se doit. Leurs enfants n'avaient jamais vu la Russie et les parents avaient suffisamment donné de gages à la République française pour mériter un sort meilleur. Certains, vétérans de la Légion étrangère, portaient la médaille militaire. Ils se trouvaient là depuis septembre 1939. On ne leur avait jamais rien dit d'autre que :

- Démerdez-vous!

Degrelle découvrait au fil des entretiens des situations effroyables qui lui faisaient paraître banales ses propres aventures. Un citoyen yougoslave, d'origine serbe, avait en septembre 1939, convoyé une vingtaine de chevaux de Belgrade à Paris pour le compte de la remonte. L'intendance française lui devait, de ce fait, 280 000 francs et ne l'avait pas encore payé cinq jours après la livraison des bêtes. Il s'était présenté dans un commissariat de Paris pour réclamer. Au vu de son passeport, la police des étrangers l'avait dirigé sans commentaires sur le Vernet. Presque un an plus tard, il s'y trouvait toujours, pleurant à la fois ses chevaux, son argent et sa liberté, ne recevant qu'une seule réponse à ses demandes justifiées

- Démerdez-vous!

Un Tchèque, travaillant depuis de nombreuses années à Saint-Étienne comme technicien de l'industrie, veuf et père de deux petits garçons, avait été appelé par son commissaire de police quelques jours après la déclaration de guerre à l'Allemagne. Pour fournir un renseignement, précisait le message. Comme Degrelle à Bruxelles. Il avait donc fermé soigneusement à clé le pavillon qu'il occupait en banlieue, laissant ses deux petits enfants dormir. Dès son arrivée au poste. on lui passa les menottes et les gendarmes l'embarquèrent au pied levé dans un train. Personne ne s'intéressa à ses protestations, n'entendit ses cris d'alarme concernant les deux enfants abandonnés dans le pavillon fermé.

- Démerdez-vous!

Les deux enfants, trop jeunes pour se « démerder» en l'absence de leur père, avaient été retrouvés morts de faim quinze jours plus tard. Et les enfants internés au Vernet, nombreux, parfois très jeunes, mouraient encore plus vite que les vieux miliciens du *Frente popular.* Sur trois petits Luxembourgeois apportés par la vague de proscription belge, un déjà reposait au pied d'une croix, dans le grand cimetière que jamais les caméras de la conscience universelle ne devaient photographier!

*
**

Au camp de concentration du Vernet, l'oisiveté rongeait les hommes plus que la promiscuité, la famine et les maladies de carence. Ce néant quotidien revêtait un caractère infernal. Impossible de vivre dans les baraques étouffantes pendant la

journée car il y faisait presque complètement noir. Les concentrationnaires se tenaient sur les étroites bandes de terrain qui les séparaient les unes des autres; à peu près nus quand brillait le soleil, mais glacés, suffoquant dans les trombes de poussière cendrée que soulevait le vent de tramontane par mauvais temps. Les jours de

pluie, les cohortes captives pataugeaient à travers les marais noirs qui rongeaient toute la plaine.

Impossible de rêver, lire, ou se recueillir parmi ces cohues. Toute conversation que le déporté Degrelle pouvait tenir avec les pensionnaires de cette tour de Babel portait sur des thèmes d'une impérieuse banalité: la nourriture, le sommeil, le vêtement, la libération. On ne parlait jamais d'évasion. Depuis la fin de la guerre civile espagnole, bien des miliciens l'avaient tentée. Presque tous reposaient maintenant dans le cimetière. Doués pourtant comme de vraies bêtes sauvages, transfigurés comme elles par leur appétit de liberté, la plupart n'avaient jamais réussi. Les rondes de gardes mobiles armés surveillaient la triple muraille de fils de fer barbelés, de jour et de nuit. Du haut des miradors. les mitrailleuses ouvraient le feu dès qu'un prisonnier supérieurement doué réussissait à la franchir, Qui échappait à leur tir se voyait rejoint par les patrouilles attachées à leur piste grâce au flair des chiens bergers allemands, et abattu sur place bien avant d'atteindre la frontière espagnole où le même destin d'ailleurs l'attendait quand il s'agissait d'un milicien chargé de crimes.

Degrelle n'écoutait jamais les voix de sirène qui chantaient à ses oreilles les charmes de l'évasion. Il savait d'avance que toute fuite permettant de l'abattre sans procès comblerait ses ennemis politiques, et cela justifiait son refus, même en l'absence d'informations sur le système de provocation organisé par le chef de camp, un juif habile et décidé nommé Bernheim. Ses coreligionnaires internés, juifs russes, tchèques, hongrois, roumains ne se contentaient pas d'animer les petits trafics leur permettant de survivre mais constituaient un réseau admirablement ramifié et vigilant. Toute conversation suspecte, tout projet d'évasion parvenait aux oreilles de Bernheim dans le délai le plus bref.

Degrelle ne pouvait donc qu'attendre en essayant de survivre. Son grand corps sain réagissait avec une terreur panique à la promiscuité, parmi ces corps porteurs de virus et de microbes. Il redoutait surtout les poux qui, chaque nuit, s'abattaient sur lui depuis les niches supérieures, le rongeaient jusqu'à la prochaine séance d'épouillage qu'il tenait chaque matin lorsque le temps le permettait. Il savait qu'en quelques heures ils pouvaient lui inoculer n'importe quelle maladie. Beaucoup d'Espagnols traînaient des syphilis incurables, d'autres crachaient leurs bronches, la dysenterie rongeait la plupart des hommes internés depuis octobre 1939.

Dés 5 h 30 du matin, les dysentériques s’alignaient au pied des édicules plantés dans les allées et que les odeurs fécales, de loin, identifiaient. Ils offraient une planche surélevée, percée d'un trou, et qu'on atteignait par deux escaliers. Sous la planche, un énorme bidon de fer recevait les excréments. Deux fois par jour, les prisonniers désignés à tour de rôle pour cette corvée, sans égard à l'état de santé, l'âge ou le rang social, venaient retirer le tonneau de son poste.

- Degrelle, corvée de chiottes!

- Von Bismarck, corvée de chiottes!

- Monsignore Della Merda, corvée de chiottes!

Le déporté belge saisissait le tonneau merdeux à main nue, en compagnie d'un prélat italien de rang élevé, ou d'un professeur allemand six fois docteur en quelque chose, ou d'un anarchiste catalan assassin, et s'en allait au-delà du camp, escorté par un garde mobile armé, toujours

très porté sur la gâchette, marchait jusqu'à la rivière dans laquelle il entrait pour vider le récipient et le laver à grande eau, toujours à main nue, puis il revenait dare-dare le remettre en place, insulté par les files de prisonniers malades qui, pliés sur leurs intestins labourés par la dysenterie, le visage convulsé, attendaient son retour, jugé trop lent, avec une douloureuse impatience. A chaque fin de corvée Degrelle vomissait, harcelé par les escadrons de féroces mouches bleues qui peuplaient l'espace autour des latrines.

Telle se présentait la vie en 1940 dans un camp de concentration bien de chez nous. Degrelle acceptait tout sans protester ni gémir. Protester eut attiré les coups de crosse de fusil que les gardes mobiles distribuaient avec enthousiasme. Gémir ne convenait pas à un scout d'action catholique dont la fierté naturelle virait â l'orgueil après les étonnants succès politiques remportés. Haïr n'entrait pas dans le mental d'un chrétien comme lui. Il pardonnait à ses bourreaux dés 1940, et ce travers lui restera collé comme une tunique de Nésus jusqu'aux jours de l'exil.

*
**

Le 22 juillet, à 8 heures du matin, un garde mobile l'aborde près de sa baraque.

- Chez le directeur en vitesse!

Soucieux, pressentant un nouveau drame, il se met en route, poussé sans ménagement par le prétorien casqué d'acier noir, mousqueton de cavalerie sur les reins. Bernheim l'accueille avec un rictus et glapit, furieux;

- Vous êtes libre! Foutez le camp! Voilà une feuille de route pour Carcassonne!

On le pousse rudement hors des barbelés. C'est tout juste si Bernheim ne lui montre pas le chemin à l'aide d'un bon coup de pied dans les fesses. Il s'éloigne, les mains nues, car il ne possède rien. La feuille de route lui désigne comme point d'atterrissage : hôtel de la Cité, Carcassonne.

Il se laisse tomber sur l'herbe. De l'herbe vraie! De vraies fleurs! Des champs roux, au loin, qui roulent des odeurs de moisson. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Il se méfie de cette liberté gagnée d'une manière fort insolite... Que se passe-t-il?... Un ordre de Vichy? ... Mais on lui a déjà fait le coup à la prison du Puy-en-Velay. Une liberté, débouchant sur un corbillard automobile et une proposition gendarmesque de «corvée de bois», la nuit, en montagne.

Il se met en marche comme un somnambule, trouve une gare, un train. Il change

de train à Toulouse, descend à Carcassonne vers 2 heures du matin. Il marche vers la cité, l'œil aux aguets, épiant les rues sombres, craignant de voir surgir une équipe de gendarmes prêts à le replonger dans l'enfer concentrationnaire. La lune règne maintenant, silhouettant la vieille forteresse et ses pas claquent sur le pavé de Trencavel... Cours d'amour et seigneurs cathares... croisades contre les albigeois et nouvelle inquisition démocratique... Degrelle menacé de monter sur quelque bûcher rajeuni à Montségur...

Voici une église. Au pied se dresse une bâtisse, toutes portes et fenêtres closes, et portant une enseigne en tôle rouillée: Hôtel de la Cité. Il tire la

sonnette. Pas de réponse. Il heurte l'huis à plusieurs reprises. Finalement, à une fenêtre de l'étage, apparaît un homme en bonnet de nuit, les yeux gonflés de sommeil.

- L'hôtel de la Cité?

- Oui, c'est ici, mais il est fermé depuis deux ans!

Les volets se replient avec un claquement de branche brisée. Tout retombe dans la nuit, le silence. Degrelle fait demi-tour, quitte la cité, traverse la route nationale, passe devant la prison en frissonnant, regagne la ville moderne et se laisse tomber sur un banc. Il comprend que la France vient, une fois de plus, de se moquer de lui. Mais il ignore l'origine de cette nouvelle nasarde. Le directeur du camp de concentration avait en effet reçu un télégramme annonçant le départ d'une voiture officielle pour le Vernet. Elle venait libérer Degrelle pour le conduire d'abord à Vichy, puis Bruxelles. Pour brouiller les cartes, une fois de plus, donner une nouvelle chance aux services secrets décidés à transférer Degrelle en Afrique du Nord, Bernheim l'avait libéré prématurément et dirigé sur un hôtel de luxe pour qu'on ne puisse l'accuser plus tard d'avoir manqué d'égards envers un hôte de marque, tout en le rejetant à la rue, donc au vagabondage, donc en prison, puisque fermé depuis 1938, l'hôtel de la Cité ne pouvait le recevoir. Le plan était diabolique mais ne pouvait rien contre le destin qui venait de changer de style.

Inquiet à cause de sa tenue de clochard concentrationnaire, ne possédant pas un franc sur lui, pas une adresse d'amis capables de le tirer d'affaire, Degrelle s'attendait de nouveau au pire. Il avait déjà évité plusieurs rencontres avec la police et cheminait le long d'une avenue, barbu, coiffé d'un vieux feutre noir ramassé dans les ordures au Vernet, quand le grincement des freins d'une voiture stoppant au ras du trottoir le fit sursauter.

- C'est lui! cria une voix qu'il connaissait bien.

Quelques secondes plus tard, l'écrivain Pierre Daye le serrait dans ses bras puis le contemplait avec effarement, découvrant son chef maigri de quinze kilos, rongé par la gale, marbré de coups visibles à travers les haillons pendus à ses épaules, plaqués sur ses hanches.

- Votre femme et vos gosses sont repliés dans le Limousin! On ne leur a rien fait! dit-il, répondant à la première interrogation muette transmise par les prunelles du chef rexiste.

Ils l'embarquèrent dans la voiture qui rentrait du Vernet, venait de rôder tout le jour sur ses traces, à travers Carcassonne où Bernheim avait espéré le faire tomber dans un piège. L'aventure concentrationnaire s'achevait. L'automobile roulait vers Vichy et,

dans son sillage, Degrelle entendait cliqueter les « fillettes » de Louis XI définitivement brisées.

[51]

CHAPITRE V

UNE AMBASSADE SS EN BOURGOGNE

Johannès Thomasset a passé la guerre franco-allemande en son château de Saint-Gilles. Le policier des Renseignements généraux n'est pas revenu. Georges Mandel ne l'a pas fait embastiller, comme les écrivains de *Je suis partout* ou de *l'Action française,* les militants du séparatisme breton ou ceux des Flandres thioises; sans doute pour l'avoir jugé inoffensif, ou bien embarrassé par la faiblesse d'une accusation articulée sur un texte antérieur de sept ans à l'événement qui l'actualisait.

Mais il ne perd rien pour attendre.

Le 22 juin 1940, Thomasset a célébré la signature de l'armistice en hissant un drapeau sur l'une des tours du château. Non pas celui de la République française, bien entendu, ni la croix gammée comme des témoins hystériques le prétendront à son procès, mais l'étendard des ducs de Bourgogne.

Quelques semaines après l'armistice, il reçoit une visite que les habitants de Saint-Gilles tiennent a priori pour dangereuse. Un SS en uniforme noir est arrivé, conduit par un chauffeur dans une Kubelwagen, la Volkswagen de guerre révélée par la campagne de France. L'inquiétant personnage s'est arrêté plusieurs fois dans le village, demandant en bon français où logeait «Monsieur le Professeur Johannès Thomasset». Toutes les réponses ont concordé: aucun professeur n'habitait Saint-Gilles! Avec la chance insolente qui suit l'armée allemande depuis le début de la guerre, le SS finit par le découvrir sous la forme d'un paysan rustre et mal vêtu qui traverse la petite place et qui, interrogé à son tour, répond;

- C'est moi!

Le SS s'incline et dît:

- Je vous apporte le salut de vos amis, l'Obergruppenführer Best et le docteur von Tévenar.

Thomasset réagit de manière stupéfiante pour les habitants de Saint-Gilles qui l'observent. Il donne l'accolade au SS et l'embrasse, paraphrasant en quelque sorte la conclusion du récit d'anticipation incriminé par les Renseignements généraux: la mort d'une vieille femme traumatisée par la vision d'une jeune fille embrassant un Allemand!

[52]

Il ramène le SS au château, l'installe dans son cabinet de travail, lui offre l'hydromel. Quand Thomasset reçoit un visiteur ordinaire, il le régale d'un « coup de blanc» mais, pour honorer ceux qu'il considère comme liés à lui par la race, l'histoire ou la légende, il leur verse le « Met » que les Walkyries réservent aux dieux et aux héros installés dans le Walhalla! Cet hydromel qu'il fabrique lui-même en secret avec le miel de ses abeilles, selon une recette qu'il ne dévoile jamais, est bu dans des coupes pour souligner le caractère solennel, presque religieux de l'accueil et le respect que l'hôte porte au visiteur.

Thomasset lui demande:

- Que devient le docteur Best?

- L'Obergruppenführer Best se trouve actuellement à Copenhague, nommé gouverneur du Danemark par le Führer.

- Et mon ami von Tévenar?

- Il occupe un poste important au SS Führungshauptamt à Berlin. Il m'a chargé de vous demander des précisions concernant votre position.

- Quelle position?

- Eh bien, votre position idéologique qui pourrait avoir souffert de cette lamentable guerre entre la France et l'Allemagne.

- Inchangée! Les guerres de la France ne sont pas les miennes, et celle-ci relève du peuple juif qui l'a mobilisée pour défendre sa cause contre Hitler!

- Donc, vous restez avec nous sur le plan supérieur de l'Histoire?

Thomasset se lève, saisit sur une étagère la dernière édition de ses *Pages bourguignonnes,* l'ouvre en disant:

- Je vais essayer de vous faire comprendre le fond de l'affaire... Voici ce que j'écrivais bien avant cette guerre... : «Barbares nourris d'hellénisme, Burgondes, nous gardons une double nostalgie: celle du Nord et celle du Sud. Nous aimons d'un égal et mélancolique amour et les eaux sombres du Rhin et les eaux claires du Rhône. Notre cœur cherche la patrie primitive, hyperboréenne, et nos yeux quêtent la patrie promise vers la Méditerranée. Ainsi nous attirent les hommes du Nord et les choses du Sud. C'est pourquoi nous aimons si fort le soleil et si profondément nous pensons aux choses de Germanie. Fervents de l'azur, nous sommes inconsolables des brumes. Mais nous savons unir ces contrastes: nous faisons du soleil avec le vin et notre tristesse nous est un brouillard plus précieux et plus fort que celui des rives scandinaves. Ainsi placés sur l'axe du monde, entre la mer divine et les saintes forêts, nous portons l'inquiétude des pensées qui oscillent entre deux certitudes. »

- C'est également la tendance de la Germanie! murmure le SS. Mais nous devons dominer notre mélancolie et résister à la promesse d'une patrie en Méditerranée. C'est la grande pourrisseuse qui a étouffé au cours de l'Histoire les civilisations supérieures. Pour réhabiliter racialement les Burgondes, il nous faut d'abord gagner cette guerre que les Cosmopolites, ennemis de toute patrie charnelle, nous ont imposée.

- Je sais. Mais, personnellement, je ne puis vous être d'un grand secours. Personne ne m'a suivi et ne me suivra en Bourgogne française!

- Croyez-vous? L'Europe aryenne est en train de se rallier au Führer! Les Danois, Flamands, Hollandais, Norvégiens, même des Suisses,

veulent entrer dans la SS. Le Reich führer Himmler prépare les structures d'accueil. Et vous?

- Orphelin des Burgondes, Bourguignon de France, ne représentant que moi-même sur le plan de l'Histoire, je ne puis devenir chevalier de l'Ordre nouveau. J'ai quarante-cinq ans. Trop vieux pour faire un bon soldat, trop isolé dans cette nébuleuse politique qu'est devenue la France pour orienter l'action du gouvernement Pétain, je représente à peine un philosophe du racisme. Vous n'en manquez pas, que je sache?

- Nous ne connaissons que vous sur le plan du germanisme français, avec l'abbé Gantois pour la Flandre et quelques Bretons pour la Celte.

L'envoyé de l'Algemeine SS, qui porte un grade supérieur et se fait appeler Winkler, doit appartenir aux initiés de l'Ordre noir. Il traite les problèmes à l'échelle la plus élevée et insiste:

- Vous devez devenir un représentant qualifié de la pensée nationale-socialiste, monsieur Thomasset!

- Mais je n'ai pas la nationalité allemande!

- Qu'importe! Le Führer a depuis longtemps dépassé le cadre des nations périmées. Il dit au plan public «celui qui voit seulement dans le N.S.D.A.P. un mouvement politique se trompe complètement». Mais, au plan initiatique, il nous dit que, s'il utilise le peuple allemand, c'est pour une finalité supérieure. L'Allemagne sur laquelle il s'appuie sous sa forme actuelle de IIIe Reich, ne représente qu'une fraction de l'ethnie germanique. Il s'agit de rassembler ses rameaux épars dans une troupe unique, agressive, capable de défendre l'espace vital de l'homme blanc, voire reconquérir les parties qui en furent perdues au cours de l'Histoire. Il ne reconnaît qu'une seule noblesse : celle du sang. L'ancienne aristocratie qui plaça l'Europe à la tête de la civilisation est morte pour avoir laissé corrompre le sang primitif par ignorance ou métissage destiné à « redorer le blason». Les futurs chefs de la croisade seront donc rassemblés dans une troupe porteuse du meilleur sang et soumis à la sélection raciale pour retrouver l'antique supériorité des Germains. Telle est la conception du monde pour laquelle Hitler se bat (4).

Johannès Thomasset hoche la tête et dit:

- Je sais tout cela, monsieur. Mais, pour se battre, encore faut-il des troupes! Ce n'est pas en Bourgogne française que vous les trouver. Voici ce que j'écrivais, sept ans avant cette guerre, et rien n'a changé.

L'orphelin des Burgondes reprend son livre et lit:

«A voir passer les peuples, à voir venir les conquérants et partir les esclaves, notre sens national s'est affolé. Au Sud, au Nord, inclinant tour à tour, y voyant toujours quelque patrie perdue ou rêvée, l'âme des ancêtres blonds, hésitante, naïve, est devenue sceptique. Nous avons gardé une attirance étrange, invincible, pour des mondes divers; et cependant nous avons fixé notre rêve ainsi : notre patrie n'est plus de ce monde. »

Le SS se lève et se met à marcher à travers le cabinet de travail, disant:

- Vous avez sans doute raison en ce qui concerne la Bourgogne française, monsieur Thomasset, mais les forces germaniques éparses à travers le monde, nationalisées de gré ou de force, ont besoin de vous. Le

[54]

Führer prétend mener une défense globale du monde blanc qui, demain, sera menacé par le pullulement démentiel des races de couleur, tombera dans le dénuement et l'esclavage s'il ne conserve pas la supériorité culturelle et technique acquise au cours des siècles passés. Pourquoi n'entrez-vous pas dans l'Algemeine SS ? ?

- Je vous réponds une fois de plus, à travers mes textes anciens « Une génération maudite le séparait des aïeux. Il alla dans le passé, au-devant de ceux dont le rêve le poursuivait. Il les rejoignit d'un bond, et sa bonne volonté fit qu'il sauta quinze siècles. Il avait dépassé la patrie et retrouvé la race. Il lui sembla que la contrainte des frontières était faible, devant cet absolu de sang, de culture et de foi qu'est la race. Mais il garda en lui ce songe inévitable. Car les patries sont encore inscrites dans les frontières et il est téméraire de suivre son sang plutôt que son drapeau. »

- C'est vrai, admit le SS. Mais le national-socialisme tente d'accomplir la plus grande révolution de l'Histoire en faisant coïncider les nouvelles patries avec la race. Vous réfléchirez, monsieur Thomasset. Je dirai à l'Obergruppenführer Best que vous

réservez votre réponse mais nous vous attendrons aussi longtemps qu il le faudra.

Johannès Thomasset ne dit pas toute la vérité à l'ambassadeur de l'Ordre noir. L'homme qui, sept ans avant le début de la Seconde Guerre mondiale a écrit « Les merveilleuses victoires de l'empereur Ulrich 1er **»** est un visionnaire. Lui sait probablement que la guerre est perdue avant même que le combat contre la Russie ne soit engagé. Il juge tout nouvel effort pour remodeler le monde selon les races inutile, puisqu'il sait que le champion qui se lève se trouve condamné d'avance. Sauf miracle. Peut-être croit-il, dans le fond de sa folie supérieure, au miracle? Peut-être adhérera-t-il secrètement à un Ordre noir plus jaloux de ses secrets que l'Abwehr, l'Intelligence service ou la Kabbale? Nous ne sommes jamais arrivés à le savoir.

Le SS a déjeuné au château et repris la route dans l'après-midi, pour regagner le Danemark, rendre compte de sa mission. Dans le courant de la nuit suivant son départ, Thomasset a lui aussi quitté Saint-Gilles, mais pour quelques heures seulement. Nul ne sait s'il va retrouver secrètement quelque servante du voisinage ou marcher à travers les bois. Son comportement reste étrange, ses rencontres avec la famille, brèves et peu chaleureuses. On le croise dans les escaliers, portant quelque flambeau. Il s'arrête à peine pour recevoir un baiser qu'il ne rend pas et poursuit son ascension, serrant autour de ses jambes les pans d'une robé de chambre usée. Trahissant, par sa non-violence, les grands barbares blonds qu'il évoque dans ses écrits, armé non de l'épée mais du porte-plume, son visage rond exprime la tristesse et l'abandon. Son impuissance à vivre dans la grandeur se traduit par une mélancolie morbide. Il se complaît dans le silence et le désordre. Il prend le contre-pied de tout ce que recommande Paris, refuse la mode en s'habillant plus grossièrement qu'un paysan, et le progrès de plus en plus coûteux en cultivant la pauvreté. Deux hommes habitent en lui, le Bourguignon et le Burgonde; le premier devenant fou de haine et de désespoir quand il prend acte de ce que l'Histoire a fait du second.

CHAPITRE VI

LES FLAMANDS SE RÉVEILLENT

A la terrassa du café *Le panier d'or,* enchâssé dans le décor de la Grand-Place à Bruges, trois hommes groupés autour de trois pots de bière dorée semblent occuper la place jadis tenue par Joris van Severen. Le soleil décline. Une poudre de lumière bleue baigne le pied des monuments dont les façades à pignons se parent d'une dentelle de pierre que les dernières clartés du jour mettent en relief, comme les briquets du collier de la Toison d'Or. Les carillons détaillent toujours leurs vieux chants mais, cette fois, à l'heure de l'Europe allemande. Beaucoup de soldats et officiers de la Wehrmacht aux terrasses des cafés. Ils reprennent en sourdine les airs qui tombent des beffrois accompagnés par les Flamands qui semblent ainsi, à travers le chant, retrouver avec eux de très anciennes alliances. La guerre a traversé Bruges sans rien détruire, comme porteuse d'un message visant à la réintégrer dans la civilisation germanique. Allemands et Flamands qui la repeuplent rêvent de paix, les premiers parce qu'ils souhaitent se débarrasser le plus rapidement possible de leur uniforme de soldat, les seconds parce qu'ils espèrent voir partir, puis revenir les premiers, en touristes privilégiés. Van Buyds, Gérard Dirt et de Berloy ne partagent pas l'euphorie générale. Ces trois chefs de section du Dinaso voudraient bien prolonger la guerre, y reconnaissant justement la politique poursuivie par d'autres moyens. Ils parlent flamand en étouffant du mieux possible les inflexions vibrantes de cette langue forte.

- Tu as prévenu le commandant François? demande de Berloy.
- Non! Il nous aurait refusé l'autorisation!

Désorganisé par la mobilisation, décapité par l'assassinat de Joris van Severen, le Verdinaso n'a pas complètement disparu grâce à Jef François, le commandant de ses milices. Il reforme leurs rangs au fur et à mesure que l'Allemagne libère les prisonniers flamands. Cependant, malgré ses efforts, il ne peut espérer retrouver une influence politique comparable à celle que viennent d'acquérir les autres grands partis représentant le nationalisme flamand. Les « Jeunesses d'Action catholique » répugnent au séparatisme, acceptent un Etat belge libéral, mais luttent contre le communisme. Pour elles, c'est « Rome ou Moscou».

[56]

Le chef de file du mouvement «de Vlag», le professeur Jef van de Wiele, docteur es-lettres, se situe aux antipodes de l'action catholique. Sa pensée trouve depuis toujours un accord parfait avec celle des Allemands philologues, Lutz Pesch, Kart Schaeffer, Rolf Wilkening, qui possèdent une sérieuse influence politique dans le IIIe Reich. De Vlag réclame la réunification des « dix-sept provinces » et leur intégration

dans l'espace germanique. Son étendard est frappé à la fois du lion des Flandres et de la croix gammée.

Situé à mi-chemin du Verdinaso et de Vlag, le V.N.V., de beaucoup le plus puissant, cherche le compromis entre la tendance catholique et l'absolu du « de Vlag». Il refuse à la fois l'Etat belge et le Gau allemand, tout en réclamant, lui aussi, la réunification des « dix-sept provinces ». Mais son chef, Staf de Clercq, doit naviguer entre les modérés majoritaires du parti et ses extrémistes, les députés Gérard Romsée, Elias, Tollenaere, ses sénateurs Dieren et Borginon qui, eux, cherchent l'alliance allemande. Staf de Clercq, parfait honnête homme, va se dépenser sans compter pour le V.N.V. et se tuer a la tâche. En 1936, c'était avec Staf de Clercq et non van Severen, que Degrelle avait conclu un accord pour réaliser un Etat fédéral. Le peuple le pousse en avant. Les Flamands, comme les Hollandais, certains Danois et certains Suisses ne connaissent pas l'équation posée par le Bourguignon français Johannès Thomasset:

«il est téméraire de suivre son sang plutôt que son drapeau », ou, s'ils la connaissent, ils optent dés 1940 pour le sang, contre le drapeau, et il y faut un certain courage.

Entre les Flandres et le IIIe Reich, l'Histoire avait dressé bien des barrières pour séparer ces pays germaniques, la dernière, haute et puissante, représentée par la rupture de l'hitlérisme avec la vieille mythologie chrétienne qui restait le ciment des Flandres, mais toutefois, pas au point d'effacer la loi d'identification la plus profonde, refouler le cri des hommes qui se flairent comme les bêtes: « nous sommes du même sang toi et moi ». Les Allemands tant soit peu cultivés, et ils apparaissaient très nombreux, ne pouvaient oublier que, pendant des siècles, la Flandre représenta le plus beau fleuron du Saint-Empire germanique. Les Flamands savaient que le Saint-Empire leur donna Maximilien, le Mainteneur, peut-être en échange du tenace Chartes Quint, le Fédérateur! Un Memling, un Rubens, nés en Allemagne, s'étaient tout naturellement épanouis à Bruges et Anvers. Mercator, fils d'Anversois, avait terminé son oeuvre à Duisbourg, et Beethoven, issu de parents flamands, vu le jour sur la rive gauche du Rhin. Des dizaines de cités glorieuses éparses entre Malines et Cambrai, portaient toujours dans leurs armes le vieil aigle bicéphale de la Germanie. La Flandre parlait toujours le « thiois » ce vieil allemand que les soldats de la Wehrmacht ne connaissaient plus, mais reconnaissaient et reparlaient très vite; les Flamands eux-mêmes passant sans effort du thiois à l'allemand moderne. Les conditions d'une entente cordiale existaient donc avant même d'avoir été sollicitées et les Allemands en prenaient acte. En 1940, la « Zivil Vervaltung» allemande choisissait tous les gouverneurs et bourgmestres de Flandre parmi les militants du V.N.V. Ils envahissaient les hôtels de ville, imposaient avec rigueur la loi sur la séparation linguistique, obtenaient la suppression des derniers quotidiens et hebdomadaires de langue française, poussaient en

masse ses militants dans l'administration, l'enseignement, la gendarmerie.

- Il paraît que ça ne marche plus du tout entre Staf de Clercq et Degrelle ! annonça Gèrard Dirt.

- Ca ne marche plus, en effet, confirma van Buyds. Degrelle a l'impression que le V.N.V. cherche à subjuguer la Wallonie avec une férocité égale à celle des Fransquillons dominant autrefois la Flandre. C'est bien fait pour lui d'ailleurs! Pourquoi a-t-il passé un accord avec le V.N V. au lieu de s'entendre avec notre chef? Face aux Allemands, jamais van Severen n'aurait suivi une telle politique.

- C'est ce qu'affirme le commandant François!

- Il ne veut pas qu'on se jette à la tête des Allemands. Il dit : entente, pas mariage!

- Il a raison! Dans un mariage, nous apporterions la dot la plus riche. Et qu'ont-ils à donner? Leur travail, leur courage certes, mais aussi leur pauvreté!

Van Buyds murmura:

- Et le national-socialisme, ça ne compte pas?

- Rien ne prouve. répliqua de Berloy qu'ils nous feront cadeau du national-socialisme, et certaines déclarations d'Abetz à Paris font présumer du contraire. Les faits sont là. Ils ont nommé von Falkenhausen gouverneur de la Belgique, et c'est un vieil aristocrate conservateur, qui déteste le peuple. Je me méfie!

Tout justifiait en effet une telle réserve. Abetz allait répétant «le national-socialisme n'est pas un article d'exportation », et seul, le chef du mouvement socialiste belge, Henri de Man, croyait à son avenir en pays occupé, brûlant ses vaisseaux, avec une rare imprudence, dans un message fracassant:

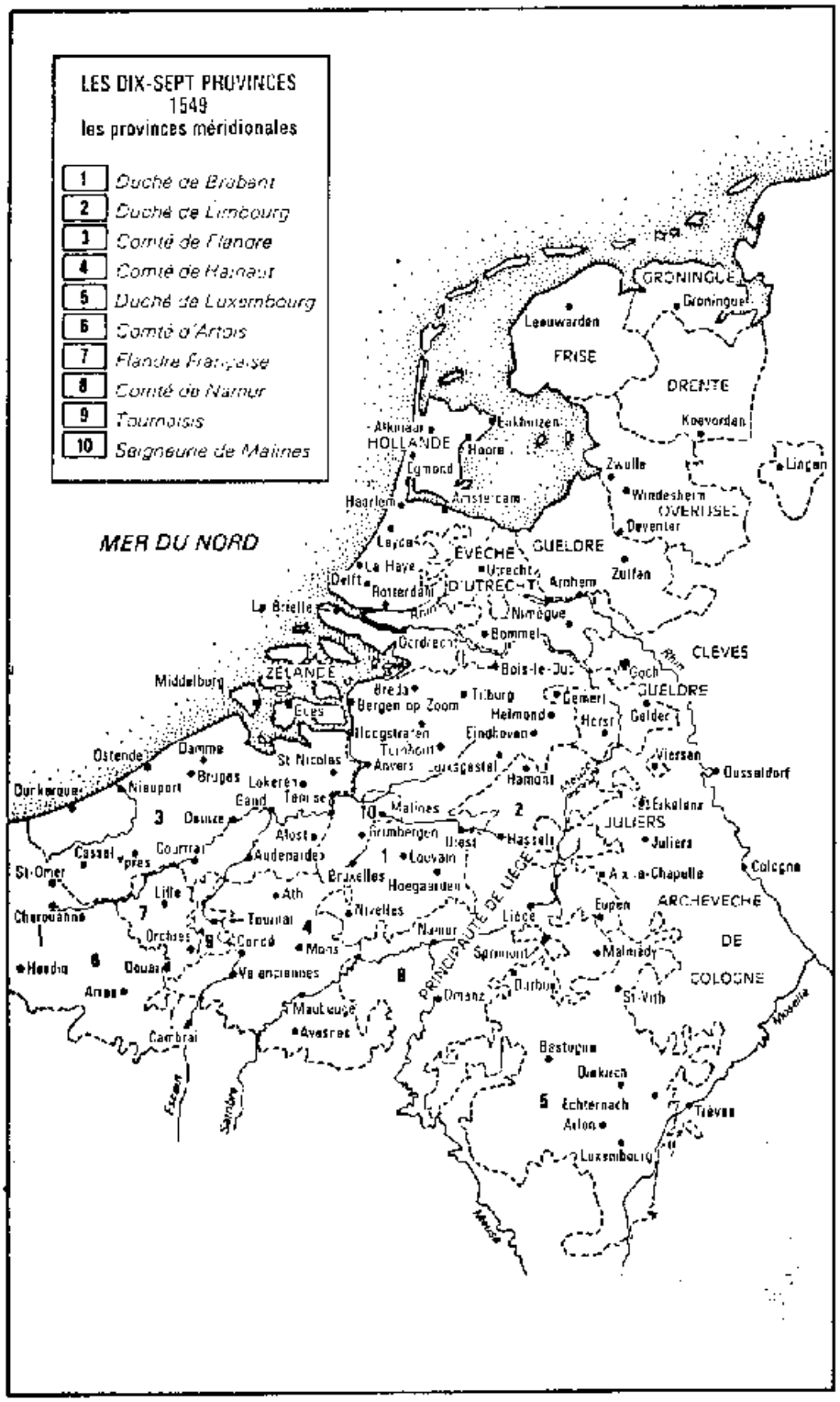
« Ne croyez pas qu'il faille résister à l'occupant. Acceptez le fait de sa victoire! Cet effondrement d'un monde de décrépis, loin d'être un désastre, est une délivrance ». Il annonçait de surcroît l'Europe du marché commun qui n'allait guère connaître plus de succès que l'Europe d'Hitler! Comment le petit peuple flamand eût-il refusé ce que le président du parti socialiste belge, le commandant Henry de Man, « officier à la suite du roi », préconisait?

- Jef François connaît bien nos amis d'outre-Rhin, reprit de Berloy, leur tendance à tout accaparer dés qu'ils se trouvent en position de force, leur ignorance des âmes étrangères. Nous sommes d'accord entre Dinasos pour refaire l'unité du germanisme, mais pas à n'importe quel prix!

- Tu étais à la réunion d'Anvers quand Jef François a interdit de s'engager dans la SS? demanda van Buyds.

- Non, mais j'ai reçu la note de service. Je l'approuve.

De Berloy connaît bien l'ensemble du problème posé aux Flandres par le germanisme. Le Verdinaso se trouve en porte à faux entre la tendance modérée postulant une Flandre indépendante alliée de l'Allemagne, tendance représentée par le V.N.V. que soutient discrètement l'Eglise, et les extrémistes qui appellent l'incorporation pure et simple au IIIe Reich. Ceux-là vont s'engager à titre individuel dans la « SS Standarte Nordwest» créée par Himmler pour les Hollandais et Flamands, ou suivront René Lagrou, un dominicain défroqué dans « l'Algemeine SS Flamande» qu'il organise, ou encore un certain Raymond Rouleau dans les « Formations



Le Verdinaso de Joris van Severen le V.N.V. de Raymond Tollenaere et le De Vlag de Jef van de Wiele luttaient pour la résurrection des « dix-sept provinces » telles qu'elles existaient au XV^e^ siècle.

de combat », à moins qu'ils n'aillent militer à de Vlag. Ainsi les Flandres, bien unifiées sur le plan racial, se trouvent-elles profondément divisées sur celui de la politique.(5)

- Laissons tomber la politique, intervint van Buyds, et reparlons de notre affaire. Ou se trouve le jouet?

- chez moi, précisa Gérard Dirt. Tu penses qu'il fonctionnera?

- Je l'espère. La minuterie tourne bien, reste à savoir si la mise à feu suivra... Je ne peux tout de même pas l'expérimenter dans ma chambre!

- La valise n'est pas trop encombrante?

- Non.

Ils poussèrent des soupirs qui traduisaient leur incertitude. Ils s'étaient souvent battus contre les marxistes, mais jamais à coups de bombe à retardement! A l'aide de celle qu'ils venaient de préparer, ils espéraient faire sauter la maison de Vervaet, procureur du roi, responsable de l'arrestation de Joris van Severen et attendaient l'heure où le magistrat regagnerait son domicile. L'oubli des offenses, le pardon des injures pouvaient constituer la règle d'or du mouvement Rex, chef en tête qui allait pardonner sa déportation dés son retour à Bruxelles, mais ils n'entraient pas dans la loi morale du peu chrétien Verdinaso. Lui s'en tenait à la vieille coutume oeil pour oeil, dent pour dent, mais les trois conjurés tenaient leur projet secret, sachant que Jef François ne manquerait pas de l'interdire pour des raisons politiques.

Toutes lumières occultées, la ville plongeait maintenant dans les profondeurs confidentielles d'une nuit sans lune. Ils abandonnèrent la terrasse du *Panier d'or.* Le beffroi sonnait 21 heures.

- Il est sûrement rentré chez lui, dit van Buyds. Allons chercher le jouet!

Les trois hommes avaient discuté politique, tantôt en flamand, tantôt en français, mais ils resserrèrent leur garde dialectique dès qu'il s'agit d'évoquer le sort du procureur du roi Vervaet. Ils le désignaient maintenant d'un mot *Smeerlap!* (6).

Ils se dirigèrent vers l'appartement de Gérard Dirt qui logeait tout près du «jardin de Bourgogne», dernier domicile du «seigneur pauvre» des Flandres. Le cœur étreint par les souvenirs, ils ne disaient mot. Ils ne retrouvèrent la parole qu'une fois ouverte la valise posée sur la table de la salle à manger.

- Tu crois qu'elle sera suffisamment puissante pour souffler la maison? demanda van Buyds.

L'artificier improvisé haussa les épaules.

- Deux kilos de T.N.T., ça compte! répliqua-t-il avec certitude.

Une pile de tartines beurrées se dressait sur la table, à côté de la bombe et ils l'attaquèrent à belles dents. De Berloy désigna le rouleau de grosse ficelle posé prés de la valise et demanda

- Tu veux commander la mise à feu par traction directe?

- Non, par minuterie. Mais la ficelle me permettra de descendre la bombe dans une cheminée. Placée à l'extérieur du pavillon elle manqu-

erait d'efficacité. J'ai tout repéré! Escalader le mur côté jardin ne présente aucune difficulté. il faut liquider le Vervaet à coup sûr!

De Berloy haussa les épaules.

- C'était plus simple de le descendre dans la rue!

- Trop spectaculaire!

- *Smeerlap!* répéta van Buyds en pensant au procureur du roi.

Il était 10 heures du soir. Aucun bruit ne montait de la ville, mais des escadres de la Luftwaffe partant bombarder l'Angleterre traversaient le ciel, traînant dans leur sillage invisible des rumeurs syncopées de moteur. Ils prirent la valise et descendirent dans la rue. Le risque de se heurter à quelque patrouille demeurait faible car, à Bruges, la Wehrmacht se considérait à peine en territoire occupé. Ils marchèrent longtemps, portant la valise à tour de rôle, car le procureur du roi habitait loin de la ville. Une rangée de peupliers exhalant une haleine humide leur masqua une partie du ciel étoilé. La nuit paraissait ici plus claire que dans les rues. Gérard Dirt posa la valise et dit :

- Je vais déclencher la minuterie.

- Est-ce prudent?

- Mais oui, la mise à feu est réglée sur 2 heures. Nous avons tout notre temps.

Ils entendirent le tic-tac du mouvement d'horlogerie qui entrait en transe et ce bruit leur parut énorme, comparable à celui des treuils des jacquemards qui animaient les carillons des Flandres. Mais personne ne pouvait l'entendre derrière les volets clos des pavillons. Ils avancèrent pendant quelque temps.

- C'est l'allée suivante, dit Gérard Dirt à ses camarades qui donnaient des signes de lassitude.

Van Buyds qui se tenait à droite du porteur de la bombe, brusquement stoppa et dit :

- *Het ruikt hier aangebrand* (7).

Gérard Dirt marqua son étonnement en hochant la tête, haussa les épaules et poursuivit. Ils firent encore quelques pas jusqu'à l'angle de l'allée et s'immobilisèrent d'un commun accord.

- *Non de Dju!* gronda le porteur de bombe d'une voix étouffée (8).

A vingt mètres à peine d'eux, devant l'entrée du pavillon occupé par le procureur du roi, ils aperçurent une silhouette maintenant familière, celle d'un homme dont le vêtement se confondait avec la nuit et qui se tenait rigide, le dos à la porte, solidement campé sur deux jambes ouvertes en ciseaux, portant sur l'épaule un long bâton qui, par intermittence, brillait sous la caresse de la lune enfin levée: une sentinelle de la Wehrmacht! L'armée allemande assurait la sécurité de Vervaet qu'elle savait ou devinait menacé.

- *Smeerlap!* gronda Van Buyds.

Le compliment ricochait sur le procureur du roi et s'adressait maintenant à l'armée d'occupation. Impossible de mettre la bombe en place. Ils ne pouvaient que renoncer. Ils firent demi-tour et se replièrent

en étouffant le bruît de leurs pas. Ils regagnèrent Bruges. Soudain, alors qu'il approchaient de la Grand-Place, Gérard Dirt poussa un juron :

- *God verdomme!*

Il avait oublié de stopper la minuterie! Il ouvrit la valise et, pour plus de sûreté, coupa les fils de mise à feu avec une paire de pinces.

C'est bien fait pour nous! annonça van Buyds. Si nous avions demandé conseil à Jef François, ça nous aurait évité tout ce travail et tout ce risque! Lui devait déjà connaître la position des Allemands sur l'affaire d'Abbeville!

Il connaissait surtout fort bien la mentalité allemande et savait que la Wehrmacht ne renoncerait pas à faire la lumière sur l'assassinat de Joris van Severen en laissant ce soin à un quarteron de Belges vaincus. Une enquête menée sur place permit à la police militaire de retrouver une partie des soldats responsables du massacre et l'un des officiers qui les commandait. Quelque chef du S.D. décida que ces hommes relevaient de la justice du IIIe Reich. C'était elle qui devait dire le droit. Elle le dit. Un tribunal militaire, régulièrement constitué, se réunit pour juger l'officier accusé de meurtres. Il fut condamné à mort et exécuté quelques jours plus tard. Si les Allemands s'étaient mêlé de leurs affaires, laissant aux Flamands le soin de liquider le bourreau de leur chef, au lieu de fabriquer un « martyr de la barbarie nazie », ils auraient gagné des amis. Maintenant, ils récidivaient et aggravaient leur cas en protégeant contre la juste colère des Dinasos le procureur du roi responsable de la déportation de van Severen, Jan Rijckoort et leurs compagnons martyrs.

[62]

CHAPITRE VII

OPTION SECRÈTE SUR HITLER

La radio des immigrés belges à Londres vient d'annoncer: «Salué par les postes allemands, Degrelle, toujours dans la voiture d'Abetz, est rentré à Bruxelles, ivre à l'avance de la puissance qu'il espère conquérir... » La vérité apparaît plus terne. Le chef de Rex a quitté Paris dans la voiture d'un réfugié rencontré à la terrasse du *Fouquet's.* A la frontière qu'aucun Allemand ne garde, il fraternise avec les gendarmes belges et leur offre un pot de bière au café le plus proche. Puis, la voiture tombe en panne à Soignies et Degrelle atteint Bruxelles en auto-stop. Il monte prosaïquement dans un tramway brinquebalant de l'avenue Louise au boulevard Saint-Michel, mais grâce à sa carte de député, voyage gratuitement. A 9 heures du soir, il demande l'hospitalité à l'une de ses sœurs résidant à Etterbeek, car la Drève de Lorraine est réquisitionnée par des aviateurs allemands.

Après deux jours de pourparlers, il obtient la restitution d'une chambre à coucher dans sa propre maison. Impossible de dormir, les joyeux aviateurs vidant avec fracas les dernières bouteilles de sa cave jusqu'au petit jour. Il mange à la diable dans les gargotes, obligé d'emprunter mille francs à sa sœur jusqu'à réception d'un chèque couvrant dix fois la dette. C'est la Chambre des Députés qui se réveille! Du moment qu'il n'est pas mort, contrairement aux rumeurs, il émarge toujours au budget du Parlement, avec trois mois de rétroactivité!

Il s'adresse à un avocat pour se faire restituer la Drève de Lorraine. Quelques semaines plus tard, l'escadrille atterrit ailleurs, laissant une maison aux parquets râpés, peintures écaillées par les appareils de radio. La plupart des meubles ont disparu, enlevés par les pillards belges qui mirent à profit la grande peur du mois de mai. Le choix de cette résidence, à l'orée de la forêt de Soignes, montre assez qu'en

Degrelle existe en rêve un Charles Quint, car la Drève est un ancien pavillon de chasse de l'empereur... Trente-deux mètres de long, murs blancs, toit d'ardoises pentu, parc, pelouses, arbres athlétiques. Les chambres se trouvent au premier étage, nombreuses pour une famille nombreuse. Au rez-de-chaussée, on découvre d'abord, à la naissance du corps de bâtiment, un grand salon du XVIIIe siècle signé Jacob; puis un petit salon, une salle à

[63]

manger et un autre salon, empire celui-ci et dans lequel s'allonge, accroché au mur, la canne de billard en ivoire de Napoléon Ier**.** La cuisine jouxte curieusement le hall d'entrée. Enfin, on pénètre dans le grand bureau du chef de Rex. On affronte d'abord une cheminée monumentale dans laquelle tous les enfants peuvent entrer en même temps. Le long du mur Ouest, deux bahuts romans encadrent une mappemonde géante. L'espace resté libre sur ce mur est occupé par une carte du monde qui aurait été coloriée de la main même de Blaue, célèbre géographe de l'école hollandaise. A l'Est, une baie vitrée remplace le mur sur toute sa longueur et ouvre sur le parc. Derrière le bureau du chef on découvre deux toiles de Pillement et, bien au centre, accrochée verticalement, l'épée de Tolède offerte par le général Franco. Sur des pupitres, plusieurs atlas des XVIe et XVIIe siècles, exhibent leurs précieuses enluminures. C'est que Degrelle cherche à vivre à la fois dans l'histoire et la géographie de la grande Bourgogne, non pas simplement en homme cultivé et amateur d'art, mais en conquérant. Pour que nul n'en ignore, il a disposé son bureau comme celui de Mussolini, au palais de Venise. L'imperator se tient derrière le plateau de bois sombre qui occupe toute la largeur de la pièce, spectaculairement dépouillé, et attend le visiteur qui, depuis la porte d'entrée, doit parcourir exactement dix mètres avant de parvenir jusqu'à lui. Cette disposition emphatique d'un cabinet de travail, l'environnement issu de l'antiquaille, cet effort enfantin pour, à l'aide d'un décor, conférer des lettres de noblesse au petit provincial de Bouillon, prêtent à rire en 1940. Qui pourrait imaginer qu'ils seront légitimés quatre ans plus tard? Que ce poète, cet artiste du rêve politique, va réellement conquérir la Toison d'Or et la porter, selon les exigences formulées par les statuts de l'Ordre que Philippe le Bon, grand duc d'Occident, octroya cinq siècles plus tôt?

*
**

Une vie à peu près normale reprend avec le retour de la femme et des enfants. Mais le parti Rex n'existe pratiquement plus, le quotidien *le Pays réel* ne reparaît pas, bien que son personnel soit à pied d'œuvre, le rédacteur en chef Victor Matthys, le secrétaire de rédaction Ernest Jamin, le doctrinaire Jean Denis et le chef des services de politique étrangère Serge Doring. A plusieurs reprises, au nom d'une politique systématiquement appliquée dans tous les pays occupés, la Propaganda Staffel a lancé au journal plusieurs invitations à reparaître. Ne les voyant pas suivies d'effet, elle a réquisitionné ses stocks de papier pour les attribuer à *la Nation belge,*

dirigée par une équipe nouvelle qui oubliera de les payer.

La presse flamande se trouve en pleine expansion avec le *Vooruil,* quotidien socialiste de Gand, devenu grâce à Henri de Man, plus national-socialiste que le *Volkischer Beobachter*. Les catholiques ont placé au service de l'ordre nouveau le puissant réseau de presse du *Standard.* Le public flamand se passionne pour le *Volk en Staat,* bourré de dynamite par le V.N.V. Chaque tendance politique des Flandres possède maintenant son quotidien ou son hebdomadaire. Même prospérité dans la presse francophone. Un agent du Reich, vaguement bulgare, fait rouler sur les magnifiques rotatives de *la Meuse* à Liège, un quotidien de présentation semblable, baptisé *la Légia*. Sous l'influence d'Henri de Man, le *Journal*

de Charleroi est passé en vingt-quatre heures du socialisme au national-socialisme. A Bruxelles, *la Nation belge* et *le Soir* ont revu le jour.

Victor Matthys voudrait bien faire reparaître *le Pays réel* et compte sur une réponse favorable du roi Léopold que Degrelle a fait toucher, par l'intermédiaire du baron Cappelle, ami intime de Pierre Daye chef du groupe parlementaire rexiste. Victor Matthys vient aux nouvelles et Degrelle l'accueille dans son immense bureau dont les pillards n'ont laissé que la table, impossible à déménager en raison de ses dimensions.

- Alors, Chef, quelles nouvelles?

- Bonnes pour vous. Là réponse du roi est positive.

- Vous êtes content?

- Même pas. Un journal de plus ou de moins en Belgique, voilà qui ne changera pas le destin du pays! Cependant, puisque le roi s'est prononcé pour, vous faites reparaître le journal, mais en supprimant la manchette « Directeur Léon Degrelle ». Je n'en suis plus que le fondateur.

- Vous vous retirez?

- Je fais acte de présence, mais ne participe pas. Les conditions politiques pour sauver notre pays, en cas de victoire allemande définitive, ne sont pas réunies. Je ne veux pas que l'histoire puisse un jour me juger sur la même base que ce personnel collaborationniste qui suit les Allemands sans aucune garantie de survie. Il prend une option sur Hitler sans même savoir s'il possédera les moyens de la lever. Cela ne m'arrivera pas!

- Cependant, Chef, le Führer et vous...

- Hitler ne m'a rien promis. Je ne lui ai jamais rien demandé. Il ne me doit rien. Politiquement, c'est le seul homme qui compte en Allemagne. On peut seulement traiter avec lui, mais encore ne faut-il pas se présenter les mains vides. Demander audience à cette vieille baderne de Falkenhausen, travailler avec cette armée de petits agents dépendant du S.D. revient non seulement à perdre son temps, mais encore à déshonorer la Belgique.

Degrelle méprise von Falkenhausen, homme d'ancien régime, homme de caste qui vit avec la princesse Ruspoli, et refuse de rencontrer ce gouverneur de la Belgique qui pousse le grotesque jusqu'à se faire fabriquer des cigarettes de tabac anglais portant imprimé sur leur tube, le portrait de sa petite chienne! Le chef rexiste

reprend :

- Le nombre de lettres que je reçois chaque jour pourrait me faire illusion quant à mon droit de gouverner la Belgique... Plus de mille ce matin, en trois sacs postaux! Rien ne les justifie, sauf le bruit qui court dans tous les milieux : Hitler va recevoir Degrelle! Le pays entier se tient par conséquent derrière moi, mais en quémandeur. Tous les partis, tous les milieux attendent de tirer quelque chose de cette entrevue qui existe seulement dans leur imagination. Même si elle se réalisait, jamais je ne deviendrais l'homme de la collaboration telle que chacun l'entend aujourd'hui... Mon pauvre Victor, si vous lisiez ces lettres, si vous receviez les invitations à déjeuner que je reçois, vous auriez envie, comme moi, de vous laisser mourir sur le fumier de Job! Tout le monde voudrait bien collaborer à travers Degrelle, des financiers aux maçons, des communistes aux socialistes en passant par les catholiques qui craignent que le diable hitlérien ne ferme leurs écoles. Les barons de presse, et même les baronnes, comme la belle Marie-Thérèse Rossel, qui m'offre le

thé, cherchent à s'embarquer dans le train de la collaboration. Je ne réponds jamais ni aux uns ni aux autres, sauf aux femmes de prisonniers qui réclament leurs maris, même au prix du déshonneur, car une mère garde un caractère sacré dans cette cohue avide de jouer à la bourse hitlérienne! Je vous assure que, politiquement, je n'entreprendrai rien avant qu'un événement exceptionnel ne modifie le jeu auquel les Allemands se livrent en Belgique!

- Pourtant, chef, il me semble que les Flamands tiennent le bon bout d'une véritable entente avec l'Allemagne! Nous pourrions les aider?

Degrelle risqua un geste las derrière son bureau mussolinien.

-Nous nous sommes battus pendant des années aux côtés du V.N.V. et nous pourrions les appuyer. Malheureusement, ils se sentent vainqueurs et ne veulent plus d'aide de quiconque.

- Pourquoi ne pas réaliser avec eux et les Allemands l'unité du germanisme?

- Ce serait souhaitable, mais traiter avec les Allemands sans de fortes cartes en main peut réserver de cruelles surprises. Le V.N.V. s'en apercevra. Il se jette dans les bras de gens pour qui la victoire militaire donne des droits politiques imprescriptibles. Il se retrouvera seul et sans les alliés que nous aurions été le jour où l'Allemagne tentera d'annexer les Flandres, tout comme la Hollande!

Degrelle se leva pour signifier à son rédacteur en chef que l'entretien était terminé.

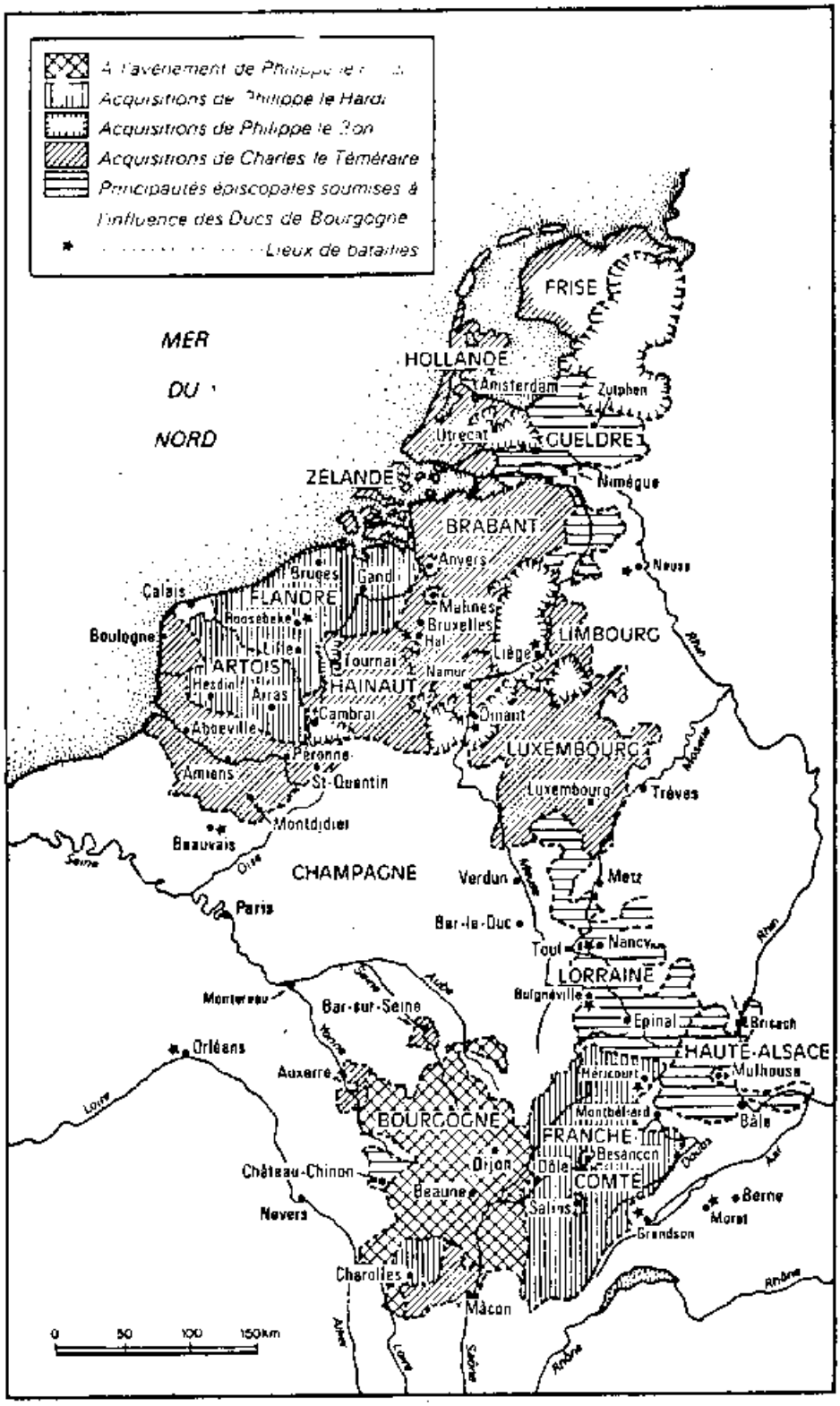
*

**

Il n'a pas dévoilé l'espoir qu'il conserve. Il attend un signe d'Hitler. En 1936, ce n'est pas lui qui a sollicité une invitation, mais le maître de l'Allemagne l'a prié d'accepter une tasse de thé à l'ancienne chancellerie de von Bulow. Entrevue unique, mais Degrelle connaît l'opinion qu'Hitler s'est faite de lui par un contact direct. Le chancelier du IIIe Reich n'a jamais rencontré aucun autre homme politique

belge, même pas encore le roi Léopold.

Degrelle a-t-il raison d'attendre quelque chose du conquérant national-socialiste? En un premier temps les événements semblent jouer en sa faveur. Des travaux d'approche commencent à Bruxelles dès le mois de septembre 1940. Une mystérieuse volonté en confie l'ouverture à une jeune femme, Mme Didier, très liée avec Henri de Man et de Becker. Elle passe pour l'agent de Max Liebe, lui-même homme de confiance d'Abetz en Belgique. Elle reçoit le chef de Rex, allongée sur une peau de lion. C'est une très jolie femme blonde, à la peau soyeuse piquée de taches de rousseur, aux jambes de diane chasseresse, et qui tire un charme supplémentaire des premiers filigranes qu'un automne prochain inscrit sur la chair du visage, au coin des yeux. Le poète Degrelle reconnaît en elle la femme-fleur qui, tout en le complétant, s'oppose au chêne, symbole de puissance dont il tient le rôle sans fausse modestie. Beaucoup de romantisme attardé dans toute cette mise en scène. Quelques arrière-plans aussi. Degrelle prétendra, sans préciser s'il tient l'information de source personnelle ou de tiers, que cette Mme Didier se montrait capable de satisfaire un partenaire quinze fois en trente heures, ce qui donnait un



Léon Degrelle voit plus loin que les Flamands et lui rêve d'un duché de Bourgogne tel que le présente cette carte, à la mort de Charles le Téméraire, pour servir de base à une renaissance du germanisme occidental.

aspect assez redoutable à la politique de collaboration quand elle abattait toutes ses cartes sur une peau de lion! (9)

Les cartes sont abattues. Abetz invite officiellement Degrelle qui prend la route de Paris. Mme Didier se trouve déjà dans les salons de l'hôtel de Beauharnais qui abrite l'ambassadeur d'Allemagne. Des fleurs merveilleuses leur donnent une ambiance confinée de serre. Offertes par le Tout-Paris en ces semaines de lune de miel franco-allemande, elles confirment l'existence, sur les bords de la Seine, d'une course à la collaboration qui ne le cède en rien à celle de Bruxelles. L'aristocratie, les lettres, l'argent, les loges, la droite et la gauche, communistes compris, quémandent les faveurs d'Abetz. Il n'a pas invité Degrelle pour jeter dans ses bras l'égérie qui, cette fois, porte une voilette presque invisible mais filtrant cependant l'éclat de ses yeux dorés, mais pour lui faire rencontrer Henri de Man, qui vient de passer à grand fracas du socialisme au national-socialisme. Aussi étonnant que cela puisse paraître, les deux hommes ne se connaissaient pas. Passé maître dans le domaine des rapprochements féroces, Degrelle lui trouve une tête de curé en goguette. Il le tenait déjà pour un hors-la-loi intellectuel, un aventurier de génie, sachant qu'après avoir traqué la loutre au Canada, fabriqué des paniers d'osier, il est devenu le confident de la reine Elizabeth qu'il n'a pas quittée un seul jour pendant la guerre, conseiller du roi, maître du P.O.B. et du plus puissant des syndicats belges contrôlant sept cent mille ouvriers, ce qui ne l'empêche pas de préférer à la puissance et la gloire son mois de sports d'hiver annuel en Suisse. Abetz lui dit:

- Monsieur de Man, vous avez effacé le marxisme sans vous couper de la classe ouvrière pendant que M. Degrelle réussissait la conquête des classes moyennes et des jeunes. Je pense qu'en vous unissant, vous pourriez constituer une solide équipe gouvernementale.

Scrutant le visage de son futur équipier, Degrelle pense: ta masse ouvrière, je la mettrai dans ma poche en un mois!

Dîner aux chandelles dans la salle à manger de la reine Hortense. Meubles de style empire parfaitement dépouillés. Tapis somptueux, honneur des Flandres et de la Savonnerie. Tableaux fins et discrets. Fleurs. Roses sensuelles. Camélias gainés comme de la peau. Azalées prodigieuses atteignant deux mètres de hauteur. Fleur vivante, Mme Didier fait partie du décor. Les messieurs parlent politique. Degrelle retourne aux sources comme à l'accoutumée, rappelant à l'ambassadeur allemand que, pendant mille ans, les Germains de l'Ouest représentèrent un peuple de maîtres (il n'emploie pas le mot « Herrenvolk » car il ignore l'allemand) qui répandit sur le monde la richesse, la civilisation, la beauté autant que Venise, Cologne ou Mayence, bien avant que Berlin ne devienne autre chose qu'un village isolé au milieu des dunes.

Le crépuscule rosé, mêlé de gris, a depuis longtemps cédé sa douceur de pastel du XVIIIe siècle à la nuit qui plombe sur les gloriettes de la reine Hortense d'où l'on peut encore distinguer la Seine entre les platanes écaillés de blessures dorées. Une fois de plus, Degrelle dessine les plans d'une politique de grande envergure. Sa première phase s'achève avec Rex, réaction d'ordre moral contre la pourriture des partis. En un second temps, il s'agit de prendre conscience de la nécessité des grands espaces, donc rassembler les dix-sept provinces. Enfin, on débouchera le plus tôt

possible sur les vérités historiques retrouvées... Le germanisme est en devenir, mais il possédait déjà une conscience avec l'empire de Charles Quint. Les Wallons sont des Germains. Enfin, il lance cette flèche du Parthe qui blesse les Allemands du IIIe Reich: l'Occident a constitué et constitue encore le noyau le plus important du germanisme! C'est, à peu de chose près, la conception du monde qui orientait l'action de Joris van Severen. Degrelle lui doit beaucoup et, tout particulièrement, la notion de cet impératif racial qui lui manquait à travers son éducation catholique.

Il est arrivé de Bruxelles avec un chargement d'atlas des XVIe et XVIIe siècles. Il les ouvre à l'appui de ses thèses. Il les a toujours feuilletés devant les personnalités qu'il désirait convaincre, Mussolini en particulier... Atlas de Mercator qui arpenta les routes de Gand à Bruges, Alost à Ypres, pendant trois ans avant de dresser la carte des Flandres... Atlas de de Visscher avec la carte des Etats-Unis titrée « Novum Belgium» puisque découverts par les Wikings et régulièrement touchés par d'autres Aryens, marins d'Amsterdam, paysans du Hainaut, tous fils de la même patrie... Atlas de Kaerius, pièce maîtresse de sa revendication historique, sonnant comme l'écho du dernier soupir de van Severen, groupant dans sa *Germania inferior* les dix-sept roses des dix-sept provinces bourguignonnes. Et aussi le Steedenboeken de Blaeu où, sous des nuages cendrés et roses, s'étalaient les plans des vieilles cités, de Luxembourg à la Zélande, de Béthune à la Frise, cités hautement civilisées déjà en un temps où Berlin ne représentait qu'un misérable village.

Henri de Man se montre peu sensible à ces arguments développés en faveur des Grands Pays-Bas bourguignons que Degrelle rêve de grouper, comme Philippe le Bon et Charles le Téméraire. Il contemple ces témoignages de gloire d'un oeil distrait. Il n'a pas l'âme éthique. C est un statisticien, un dresseur de plans, on dirait aujourd'hui un technocrate. Erudit, madré aussi, doué d'une patience de professeur, possédant la pratique des fiches et le goût de l'abstrait, il apparaît complémentaire du romantisme degrellien, l'homme qui dégage une électricité capable de survolter les foules. Abetz, ami passionné de la France, artiste aimable, mondain cultivé et spirituel beaucoup plus démocrate que raciste et pas le moins du monde national-socialiste, ne suit pas plus que de Man le chef rexiste dans la perspective Grande Bourgogne, mais se réjouit des qualités complémentaires des deux hommes capables, de ce fait, de former une grande équipe gouvernementale.

Il demande la communication téléphonique avec Berlin. Degrelle et Henri de Man se promènent dans les jardins de l'ambassade. L'eau d'arrosage perle encore sur les gazons. La rumeur affaiblie de la ville souligne l'accord des deux chefs politiques en vue de gouverner la Belgique, avec la bénédiction du roi Léopold qui ne décide rien d'important sans l'avis du syndicaliste Henri de Man. Abetz les rejoint. Von Ribbentrop a promis d'exposer toute l'affaire à Hitler. Degrelle regagne l'hôtel modeste où il loge à trente mètres de l'église Saint-Philippe-du-Roule. Le lendemain, entre deux tournées chez les antiquaires, il retrouve Abetz. Hitler approuve. L'entrevue avec Degrelle aura lieu dans une dizaine de jours. Le rexiste doit regagner Bruxelles, ne plus bouger, se tenir à la disposition de l'officier de liaison qui

viendra le prendre en voiture à la Drève de Lorraine.

[69]

*
**

L'annonce de l'entrevue organisée par Abetz a filtré dans les services de la *Militar Vervaltung à* Bruxelles et chez Staf de Clerq, soulevant une féroce opposition. Comment! Ce Degrelle qui ne s'était même pas présenté au général von Falkenhausen, allait être reçu par Hitler, sans que les dirigeants du V.N.V. aient été appelés avant lui? Impossible! Une guerre au couteau se déchaîna. Staf de Clerq fait savoir que les Flamands unanimes se soulèveraient contre un gouvernement dirigé par un Wallon.

Les innombrables fonctionnaires de la *Militar Vervaltung.* qui jouaient la carte flamande, assurèrent la plus large publicité à cette forme d'opposition. Ils n'oubliaient pas de rappeler l'existence du Flamand Borms qui avait plaidé pour l'indépendance d'une Flandre germanique à la fin de la Première Guerre mondiale. Ce rappel d'une fidélité exemplaire pesait lourdement auprès de la SS germanique dirigée par Himmler auquel Degrelle se heurtait ainsi pour la première fois. Le S.D. tourna contre lui des armes décisives. D'abord le mouvement Rex lui-même, mais présenté comme l'arme secrète du roi Léopold il s'agissait par son titre même de couvrir le roi des Belges et non le Christ-roi! faisant ainsi de Degrelle un royaliste honteux au service d'un prince qu'Hitler méprisait particulièrement. La Propaganda Staffel exhuma des archives et les dirigea sur Berlin, les exemplaires du *Pays réel* publiés en mai 1940. Ils représentaient, en première page, un Hitler déguisé en brigand, mains dégoûtantes de sang, en train de dévorer l'innocente Belgique; caricature inspirée par la propagande alliée, alors que Degrelle était incarcéré depuis la veille!

Abetz remporta donc sa première défaite et fut prié d'annuler l'entrevue. Hitler interdit à Ribbentrop toute initiative concernant les pays de l'Ouest et lui dit

- Je réglerai moi-même la question belge en trois minutes quand le moment sera venu!

*
**

Le moment ne venait pas et, s'il ne devait jamais venir, personne ne le savait encore sauf, probablement, le roi des Juifs, Iaveh le Terrible! Les mois passaient. Degrelle poursuivait ses rêves de grandeur médiévale et se demandait comment il lèverait l'option prise sur Hitler. Sa pensée cheminait avec une lucidité incomparable. Déjà il avait compris, seul de tous les agitateurs politiques ou chefs d'Etat européens~ qu'un seul homme comptait en Allemagne, et qu'Hitler restait un soldat, le chef d'une tribu germanique en guerre. Pour se faire entendre de lui, collaborer

avec lui, voire le dominer, il n'était d'autre voie que de se faire hisser sur le pavois par une autre tribu de guerriers aussi valeureux que les siens. Orateur, écrivain, poète, Degrelle se trouvait loin de compte, n'ayant jamais accompli un jour de service militaire ni tiré un coup de fusil, même à la chasse! Il dévorait en silence son tourment et s'en ouvrait rarement devant deux ou trois fidèles qu'il admettait à sa table, en famille.

Un jour, il dit à Félix Francq, son secrétaire privé:

- Les Flamands nous dament le pion. Combien comptent-ils de volontaires maintenant, dans le régiment SS Nordwest?

- Une centaine, Chef.

- C'est pas terrible car, en mai 1940, SS Nordwest comptait déjà quelques Américains, trois Suédois et quarante-quatre Suisses! Mais nous n'y avons personne!

Francq hausse les épaules.

- Plus de quatre cents Flamands s'étaient présentés, mais la commission médicale en retint seulement un sur dix... Taille minimum 1,78 m... Analyse sérologique... filiation nordique... etc.

- Je sais. Ils sont hypnotisés par le nordisme et refusent de reconnaître le caractère germanique du sang qui coule dans les veines de nos Malinois ou Liégeois. Pourtant, les ancêtres de von Falkenhausen couraient encore à moitié nus dans les bois pendant que les nôtres construisaient leurs cathédrales! Quels idiots!

Degrelle n'a pas pardonné à l'administration allemande le décret qui lui interdit de parler en Flandre, après avoir contraint Rex-Flandre à fusionner avec le V.N.V., seul parti reconnu comme national-socialiste. Le philologue allemand Lutz Pesch, tout-puissant maintenant en Flandre, n'a pas digéré non plus la réflexion que Joris van Severen lui faisait avant la guerre, la même que celle de Degrelle sur les hommes nus et les cathédrales. Il a obligé Jef François à rallier le V.N.V. avec les débris du Verdinaso, faisant plus ou moins détester les forces d'occupation.

Victor Meulenijzer partage le repas du chef et de son secrétaire. C'est l'ancien secrétaire de rédaction du journal clérical *Le XXe siècle* qu'il a quitté en claquant la porte pour prendre le même poste au *Pays réel.* Il intervient :

- D'ailleurs, Chef, ça ne marche pas tellement bien entre la SS allemande et les volontaires flamands. On les a traités comme des bêtes au camp d'instruction, près de Münich. Mais ils ont tellement râlé auprès de Tollenaere, Lagrou et François, qu'Himmler a ordonné une enquête et s'est lui-même déplacé.

- Et qu'est-ce qu'il a prêché?

- La modération, en comprenant que ces Flamands venaient chercher à la SS des pouvoirs politiques afin de gouverner la Flandre et non la croix de fer pour acte de courage sur un champ de bataille!

Eh bien, ils ont tort, affirme Degrelle, les pouvoirs politiques futurs passent par la croix de fer!

- Mais c'est une décoration purement allemande, Chef!

Plus maintenant! En posant la svastika au centre de la croix de fer, Hitler lui donne un sens universel pour le monde aryen. Ceux qui la recevront, recevront en même

temps les anciens pouvoirs des chevaliers de la Toison d'Or. Francq, savez-vous ce qu'il fallait représenter pour recevoir la Toison, quand notre duc Philippe le Bon créa l'ordre, le 10 janvier 1430 ?

- Non, Chef.
- Au terme des statuts, nul ne pouvait devenir chevalier de la Toison d'Or s'il n'était «de noblesse immémoriale et d'origine exclusivement guerrière». Elle sanctionnait donc la pureté de la race liée au sol, et les vertus suprêmes du courage. Hitler prétend détruire un monde basé sur l'argent et le remplacer par un autre que dirigerait une nouvelle

aristocratie surgissant du peuple. Elle remplacera celle qui, depuis le XVe siècle, a dérogé.

- Mais la Toison d'Or existe encore en dehors d'Hitler, Chef?

- Oui, mais elle ne représente plus rien. Des fumistes l'ont même décernée à un président de la République français! La vraie Toison ne peut que renaître à travers la croix de fer, au profit d'une nouvelle noblesse issue du peuple, grâce à une guerre vitale pour l'Occident. Hitler s'y emploie.

Degrelle se lève, quitte la table, entraîne Francq et Meulenijzer dans le parc. Il marche vite. Sa longue foulée sportive révèle un homme dans toute la force de l'âge, rompu aux longues randonnées dans les Ardennes où il devait, chaque jour, parcourir en sabots quelque huit kilomètres pour aller et revenir de la messe. Le triste jour d'automne fait pleuvoir quelques gouttes de pluie sur les sapins du parc et la forêt de Soignes souffle son haleine de mousses humides. Degrelle dit à ses invités:

- Je gagnerai la course engagée entre nous et les Flamands, mais je prends mon temps. Eux se livrent poings et pieds liés au pangermanisme et disparaîtront dans la communauté allemande; moi, j'entrerai par la grande porte, avec Hitler lui-même comme parrain, et ferai triompher le germanisme occidental qui conserve sur Berlin l'avance prise au XVe siècle!

Les deux invités ne répondent rien, bien que désireux de contrer leur patron tellement ses prétentions paraissent folles. Il ajoute

- Seulement, pour réussir, il me faudrait une grande guerre et, maintenant, il ne se passe plus rien.

Francq reprend haleine depuis que le chef de Rex a stoppé ses allées et venues et risque une objection.

- Mais l'Allemagne n'a pas encore gagné la guerre, Chef, et je ne vois pas où Hitler va chercher la décision!

- Il a du génie, donc il trouvera!

Meulenijzer pense sans mot dire : le chef a parcouru un sacré chemin depuis Rex 1936, allant du catholicisme au national-socialisme, de Mussolini en Hitler! Je me demande s'il osera faire le point *dans le Pays réel*.

Il ose. Le 1er janvier 1941 paraissent sous sa signature ces lignes qui engagent

son destin et celui de ceux qui le suivent:

« Ce n'est plus une guerre militaire qui étreint le monde, mais une guerre de religion où des milliers de jeunes hommes se sentent solidaires, quel que soit leur pays natal. Tous sont unis dans un même idéal politique et social par la même mystique. Ils s'élancent avec la même foi débordante à l'assaut d'un vieux monde égoïste et pourri, où tout était désordre, injustice, sénilité... Ce sera l'œuvre suprême d'Hitler, de cet ouvrier pauvre et inconnu, devenu le plus grand bâtisseur politique et social des temps modernes, de ce simple caporal qui, de la Vistule à la Gironde balaya les plus prétentieux des généraux et des maréchaux, de ce conducteur de peuples, Si extraordinairement complet : homme d'Etat, stratège, poète grandiose... à lui nos vœux, notre confiance, notre espérance. En sauvant l'Europe il nous sauvera! *Heil* Hitler!»

Dans la semaine qui suit la publication, quarante pour cent des lecteurs du *Pays réel* résilient leur abonnement!

[72]

- Ça n'a pas d'importance, affirme Degrelle à Pierre Daye qui veille avec lui à la Drève de Lorraine, c'est l'équivalent d'une visite médicale d'incorporation pour une armée qui se prépare à combattre. Il s'agit d'éliminer les faibles et les lâches. Voilà qui est fait!

Le 5 janvier 1941, il récidive à Liège et termine la réunion publique qu'il y tient par ce cri, tenu pour sacrilège:

- *Heil* Hitler!

Les profiteurs de la collaboration, eux aussi, crient « *Heil* Hitler », mais du bout des lèvres, en fonction des marchés profitables qu'ils traitent avec les Allemands, des places qu'ils prennent dans les journaux, des haines qu'ils assouvissent. Degrelle veut se démarquer de ce monde devenu aussi sordide que celui d'avant-guerre pourfendu par Rex. Il s'engage à son tour dans la SS au mois d'avril 1941. C'est une erreur. Keitel qui, lui, sait l'attaque de la Russie prochaine mais ne peut le dire, refuse ce geste prématuré. Une chance pour Degrelle et sa légende. SS pendant une guerre endormie, il ne serait qu'un Belge qui se soumet; soldat pendant une grande guerre réveillée, il deviendra l'allié d'Hitler, peut-être son *alter ego,* peut-être son héritier.

[73]

CHAPITRE VIII

LES PLACES SERONT CHÈRES

Tout change le 22 juin 1941. Comme Hitler l'annonce, tôt le matin, le monde entier a retenu son souffle en apprenant que, sur un front de trois mille kilomètres, l'Allemagne et ses alliés se jetaient sur la Russie pour écraser le « judéo bolchevisme». Personne ne peut encore deviner l'équivoque pesant sur cette offensive. Staline a déjà liquidé le judaïsme dans son gouvernement depuis les procès de Moscou. Hitler annonce confidentiellement à son ambassadeur Rhan «je vais conquérir les Indes européennes». Le jour même, Jef François réunit les hommes des milices Verdinaso qui, bien qu'officiellement absorbées par le V.N.V., font bande à part et leur dit:

- Je vous avais interdit l'engagement dans la SS et exclu ceux qui passaient outre, car se mettre au service de l'Allemagne seule, et sans contrepartie, relevait de la trahison! Tout est changé! L'Allemagne, aujourd'hui, se bat pour l'Europe, donc la vieille patrie flamande. Le SS Flamand ne sera plus le cireur des bottes prussiennes, mais le bâtisseur d'une Europe national-socialiste où chaque ethnie, petite ou grande, trouvera sa liberté selon l'âme de la race qui la définit. Vous pouvez vous engager dans la SS!

Un peloton le suit vers les bureaux de recrutement. Au V.N.V. la position des dirigeants apparaît plus nuancée. Le député Tollenaere dit

- Nous avons déjà plus de quatre cents Flamands à la SS Westland et qui, depuis le mois de mars, sont en train de passer à la Nordwest avec les Danois et les Hollandais. Il nous en faut deux mille Si nous voulons être pris en considération.

- N'est-il pas préférable de mobiliser nos jeunes gens sur le front intérieur, objecte Gustaaf Velsch, qui représente la tendance modérée.

- Non! Non! reprend Tollenaere. Il ne faut pas rester en retrait de l'Allemagne. L'avenir de la vieille patrie dépendra de notre combat. Il faut prendre sur le Führer l'option du sang versé. Moi, je pars!

- Comme Baudin?

- Quel Baudin?

- Mais le député français Baudin. C'était d'ailleurs un Bourguignon puisque né à Nantua. Connaissez pas'? Il s'est fait tuer sur une barricade

[74]

le 3 décembre 1851 en criant: «Venez voir comment un député meurt pour 25.francs! »

- C'était l'indemnité parlementaire de l'époque? Je me ferai peut-être tuer en Russie pour moins cher! La prime de combat est de 1 mark par jour dans la Wehrmacht ou la SS (10).

- Je pars avec toi, affirme Elias, son collègue du Parlement.

Une mode nouvelle est en train de naître sous la pression de cette folie de courage qu'Hitler souffle sur les jeunes, celle des députés et autres politiciens qui risquent leur vie en témoignage de sincérité. Instant fugitif à travers l'histoire moderne de l'Europe!

On discute au V.N.V. Les modérés repoussent la perspective d'un engagement massif dans la SS car elle effrayerait l'église qui, en Flandre, représente la seule direction de conscience efficace. L'opinion moyenne tient le combat contre le bolchevisme pour une croisade en défense de la chrétienté, et il ne faut pas la décevoir.

Après beaucoup de discussions, non seulement entre Flamands mais encore fonctionnaires des services d'occupation et Berlin, la création d'une légion de volontaires politiquement neutre est décidée. Mais elle dépendra, de toute manière, du SS Hauptamt, non de la Wehrmacht. L'Eglise accepte, mais du bout des lèvres, et son ministre le plus célèbre en Flandre, Cyriel Verschaeve, dénonce ses réticences. il proclame:

- Les mêmes ecclésiastiques, les mêmes responsables des groupes d'action

catholique qui, il y a trois ou quatre ans, lors de la guerre civile en Espagne, plaidaient pour la destruction par le fer et le feu, du bolchevisme dialectique, se taisent maintenant comme si on venait de les assassiner! »

Âgé de soixante-sept ans, Cyriel Verschaeve est volontairement resté toute sa vie un humble curé de campagne, bien que docteur *honoris causa* de l'université de Louvain: fidèle à sa cure d'Alveringen, petit village des Flandres de l'Ouest. Militant séparatiste de la première heure, il compte parmi les plus grands écrivains de la littérature néerlandaise moderne, prosateur, poète, critique d'art, lui-même sculpteur de talent. Ce curé nietzschéen vole très haut, comme l'aigle de mer, Zeemeuwe, la mouette qui représente l'un de ses pseudonymes. Il la chante dans *Zeesymphonieën :*

Là où l'infinie ne peut s'apercevoir
Mais où seuls subsistent encore
Le ciel aux nuages mouvants,
La mer qu 'entraîne les vagues
Là, elle les accompagne et plane.

L'appui de Verscbaeve devrait porter la légion flamande à l'échelle d'une division. Mais le prêtre se heurte à la tendance profondément pacifiste du peuple. Deux hommes cohabitent en chacun de ces rudes marins et paysans, l'ancien «Gueux» du XIVe siècle qui ne rêvait que plaies et bosses, abordages en haute mer, conquêtes lointaines, et le Flamand complexé par un siècle de domination « fransquillonne » devenu

[75]

citoyen de seconde zone. Quand le premier rêve de partir pour la guerre, le second lui dit: *Denk maar eens gaat wat anders* (11)...

Le statut de la légion Flandre est signé le 4 août. Douze cents volontaires s'étaient déjà présentés. La plupart d'entre eux se seraient de toute manière directement engagés dans la SS, car ils proviennent du Verdinaso, formation de combat, milice thioise. Ce sont des convaincus. Seuls, quatre cent cinquante réussiront à doubler le cap de la visite médicale. Sérieuse. Une dent cariée vous élimine! La guerre est une affaire sérieuse, battre le Russe apparaît plus difficile que de défiler en uniforme noir dans les rues de Gand. Les voici prêts à partir pour les camps d'instruction. Ils se rassemblent au Palais des sports à Bruxelles. Une délégation de Flamands qui servent déjà dans la SS Nordwest accueille ces « civils en guenille » dans un style aussi rigide que celui de la SS Leibstandarte Adolf Hitler et avec un complexe de supériorité bourré d'orgueil. Entre SS et Wehrmacht existe un abîme. On ne mélange pas les torchons avec les serviettes! Les drapeaux à croix gammée tombent du toit jusqu'à terre. Un orchestre militaire joue *Wach am Rhein.*. Staf de Clerq remet à Raymond Tollenaere le drapeau historique des pays thiois qui porte le lion

héraldique et rugissant. Un sentiment de fierté inouïe soulève les volontaires. C'est la première fois depuis longtemps que les Flamands possèdent leur propre troupe combattante et l'espoir de reconquérir la « vieille patrie».

*
**

La légion Wallonie s'est formée quelques jours plus tôt que celle des Flandres. Raymond Rouleau, remarquable organisateur des « formations de combat» recrute pour la lutte contre le bolchevisme. La guerre est redevenue une affaire saine en opposant la liberté à la conscription nationale. Se bat qui veut! Les Allemands ne demandent rien. A chacun sa chimère... ou sa vérité! Les volontaires défilent devant les tables des bureaux de recrutement des grandes villes belges. A Liège, par un éclat de rire de l'histoire, un des premiers à se présenter est d'origine russe!

- Capitaine Tchekov Officier de la marine impériale de Sa Majesté le tsar pendant la Première Guerre mondiale!

- Situation actuelle?

- Chargé des relations extérieures, département pistolets automatiques, fabrique nationale d'armes d'Herstal!

Quand cette recrue de choix, hautement spécialisée dans les armes à feu, est invitée à déjeuner par un membre du Comité, elle se comporte de façon superbe... Hors d'œuvre, trois cognacs... Plat de viande, trois vodkas... Fromages... trois mirabelles... Dessert, trois bouteilles de champagne... Dieu sauve le tsar!

Puis, c'est le tour d'un certain Barbier.

- Profession?

- Mineur de fond.

- Parti politique?

[76]

- Rex vaincra!

Faux. Lui est communiste et s'engage comme touriste désireux de comparer la vie du Donetz avec celle du Borinage!

- Nom, prénoms?

- Vermeire Jean.

- Grade dans l'armée?

- Lieutenant en second.

- Profession?

- Etudiant et rédacteur au *Pays réel.*

Avec un sentiment de surprise et d'admiration le recruteur examine ce jeune homme qui, détenant un poste de choix dans l'administration de Rex, au lieu de persuader les autres de partir au casse-pipes par de belles envolées de style, vient chercher un fusil pour remplacer son stylo. Il lui serre la main.

- Au suivant!

Les suivants sont deux, Lassois et Closset.

- Professions?

- Pilotes à la S.A.B.E.N.A.

Intrigué, le recruteur les dévisage et dit :

- Vous croyez que les Allemands vous donneront des avions? Attention, la légion Wallonie, c'est de l'infanterie! D'où descendez-vous?

Nous, on revient de Londres. Enfin, il y a un bout de temps!

Lassois et Closset ont conduit en Angleterre de hautes personnalités belges en 1940. Le ministre des Finances Gutt entre autres. Un peu surpris, le sergent qui remplit les feuilles d'engagement demande, presque malgré lui:

- Et vous n'êtes pas restés là-bas?
- Non.
- On vous a laissés repartir?
- Oui.

Bons pour la Russie puisque allergiques au Capstain et à la Royal Air Force. Un troisième pilote s'engagera qui, lui, avait seulement accompli l'aller et retour Bruxelles-Montpellier Adolf Renier. Quelques années après la fin de la guerre, il deviendra Frère Pierre dans l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu; peut-être pour retourner au ciel plus vite qu'il en était descendu. Au suivant.

- Lieutenant Lippert, breveté d'état-major dans l'armée belge.

Au suivant.

- Buyds.
- Grade dans l'armée belge?
- Pâtissier.
- Pardon? Tapissier?
- Vous êtes dur d'oreille, sergent? Je suis pâ-ti-ssier!
- Domicile?
- Capitaine.

Buyds est également dur d'oreille, et cette infirmité provoquera sa mort à Gromowajabalka. C'est le propriétaire de la célèbre « Pâtisserie du Finistère » à Bruxelles. Puis, trois volontaires se présentent, appartenant à la même famille, le grand-père, qui a dépassé la soixantaine, le fils et le petit-fils, qui n'a pas dix-sept ans. La Commission médicale éliminera le

vieux jugé hors d'âge et le jeune, pour la même raison, mais en sens opposé. Le grand-père en mourra de chagrin quelques semaines plus tard!

Il existe aussi à Bruxelles un volontaire, non pas prisonnier de guerre, mais de paix. Il s'appelle Genest, il a seize ans, prépare son baccalauréat et falsifie d'urgence la signature de son père sur l'autorisation d'engagement exigée de tout mineur. Un copain la lui a procurée. Le père s'en doute et, farouchement opposé aux intentions du fils, le séquestre maintenant chez lui, avenue Louise. Pensant qu'un jour ou l'autre il arrivera cependant à s'évader pour accomplir l'irréparable, il lui a retiré tous ses vêtements. Genest vit donc en caleçon de bains et pantoufles, en attendant de revêtir l'uniforme. Mais lui n'y parviendra pas à travers les centres de recrutement où les volontaires se présentent.

- Jacob.
- Grade?
- Capitaine dans l'armée belge.

C'est un riche patricien d'Anvers qui surprend par sa petite taille. La légion l'adoptera sous le sobriquet de P.P.M. (pauvre petit Major!)

- Jourdain!

C'est un tout jeune homme qui fait partie d'une puissante famille bruxelloise propriétaire du quotidien La *Libre Belgique.* Elle avance ses pions sur les deux tableaux, comme les Polignac qui, en France, se feront à la fois représenter dans la L.V.F. et la « résistance ».

- Montgomery!
- Grade?
- Rien du tout.
- Vous vous trompez d'adresse, mon ami?
- Je suis belge, malgré mon nom britannique!

La légion Wallonie comptera aussi un Rommel, et même un Victor Hugo! Le SS Montgomery sortira vivant du front russe et, engagé dans la Légion étrangère en 1946, tombera pour le compte de la France en Indochine! Il y a aussi les éternels grincheux qui se présentent.

- Moi je m'engage dans la Wehrmacht! La Wallonie, connais pas! Qu'est-ce que c'est des volontaires wallons? Une peuplade? C'est où la communauté culturelle wallonne? Au Congo?

Le sergent qui tient les fiches d'engagement ne peut donner de précisions.

La majorité des hommes qui se portent volontaires, plus de deux mille, qui ne dépasseront pas tous le barrage des commissions médicales allemandes, appartiennent à toutes les classes sociales, y compris celle des officiers de l'armée belge libérés des camps de prisonniers. Presque tous sont, comme les volontaires flamands, politiquement très avertis car formés par les campagnes de Rex et anxieux de rallier le front de l'Est. Idéalistes et romantiques, ils se lancent dans cette guerre sans bien savoir ce qu'elle leur réserve. Ils craignent seulement d'arriver trop tard pour figurer dans le défilé de la victoire à Moscou, comme les Français du premier contingent de la L.V.F.! Le destin en décidera autrement.

Léon Degrelle a gardé un silence absolu sur ses intentions. C'est seulement à la veille de l'embarquement des volontaires qu'il dit aux militants de Rex, à la fin d'une réunion publique, à Liège:

- Les meilleurs d'entre vous partent pour le front de l'Est, eh bien, je pars avec eux!

Sa femme ne connaîtra sa décision que le lendemain, comme tout le monde, en lisant la presse du matin. Elle ne fait pas écho aux Bruxellois sceptiques ou légers qui répètent: le Léon est bien obligé de s'engager dans la collaboration symbolique mais, pas fou, on ne le verra jamais en Russie! Elle connaît bien son partenaire et exerce son oreille à subir le long silence d'une séparation qui, après quatre ans de maturation. va durer toute une vie.

*

**

Le 8 août 1941, une colonne composée de huit cent soixante volontaires wallons progresse à travers Bruxelles. La foule s'arrête à peine sur les trottoirs et accorde à ces hommes un coup d'œil privé de sympathie car, en un an, la radio anglaise a fait échouer un mariage d'amour possible entre Paris, Bruxelles et Berlin, que redoutaient les mondialistes.

Marchent en tête les formations de combat de Rex qui, grâce au prestige de leur uniforme noir bien coupé, leurs bottes éblouissantes, font encore battre le cœur des jeunes filles, puis les officiers de l'armée belge en uniforme kaki, puis la piétaille qui assure au beau Léon un anonymat dont il n'a pas l'habitude. Il part en effet comme simple soldat, alors que la Wehrmacht d'où la légion Wallonie dépend, reconnaît les grades préexistants et que, pour lui qui n'a jamais servi dans l'armée belge, existe la promotion automatique au grade de lieutenant accordée à tout chef politique étranger prenant volontairement du service. C'est un coup de génie qui garantit sans controverse possible, dans les luttes entre factions aussi bien que devant l'histoire, sa sincérité et, d'un politicien fait un homme. Parmi les candidats de l' «Ordre nouveau», personne n aura le courage de l'imiter. Mais ce sacrifice confine à l'habileté suprême car, désormais, Hitler ne le quittera plus des yeux!

La colonne traverse toute la ville, passe devant la statue de Godefroy, né à Bouillon comme Degrelle. Chacun salue le premier roi de Jérusalem, le bras levé. Puis les hommes se dirigent vers la gare du Nord où les attend un convoi de wagons de troisième classe. Les portières s'ornent d'inscriptions: vive la légion Wallonie! A Moscou! A bas le judéo-bolchevisme! Malheureusement, au lieu des graffiti équivalents qui, sur les wagons emportant la L.V.F. ont été barbouillés par les légionnaires français, il s'agit de slogans soigneusement peints par les Allemands, et cette rigueur du trait retire la spontanéité émanant du barbouillage.

Les voyageurs ordinaires qui entrent et sortent de la gare reprennent un commentaire lancé le matin même par la radio de Londres et, bien entendu, mensonger.

- Degrelle est là?

- Mais oui! Je viens de le voir!

D'accord, mais soyez certain qu'il va descendre du train en gare de Schaerbeek!

Schaerbeek, station de banlieue ne verra pas descendre du train le simple soldat Degrelle. Il se trouve maintenant casé dans un compartiment et raconte des histoires amusantes qui font la joie des sept volon-

taires pressé autour de lui. Le train va partir. On voit alors déboucher sur le quai un extravagant jeune homme, chaussé de pantoufles, sommairement vêtu d'un caleçon de bains. C'est Genest qui a réussi à quitter le troisième étage de l'avenue Louise, où son père le séquestrait, et prendre pied sur le trottoir en s'agrippant à un tuyau de descente des eaux.

Il cherche maintenant dans ce train une place libre, qui n'existe pas, et crie, comme Degrelle la veille:

- Je pars avec vous! ... Je pars avec vous! ...

Des mains charitables enfin l'agrippent et l'attirent dans un compartiment où chacun se serre pour accueillir ce volontaire de la vingt-cinquième heure qui, hors d'haleine, finit par crier:

- Ah là, là, les places sont chères, sais-tu!

C'est un prophète qui s'ignore car, de tous ces hommes qui partent avec l'enthousiasme de croisés, trois seulement termineront la guerre en ayant mené tous les combats dans la légion Wallonie, devenue Brigade d'assaut puis division SS Wallonie, et tous plusieurs fois blessés, comme il se doit.

*
**

Trois jours plus tard ils se retrouvent stoppés dans l'ombre grise, le long d'un quai de débarquement desservant le camp militaire de Regenwurm qui s'élève à huit kilomètres de Meseritz, petite ville allemande campée le long de l'ancienne frontière polonaise. Décor de sapins noirs. Ciel léger. Solitude. Le commandant du Regenwurmlager accueille le premier contingent de la légion Wallonie. Un fou errant sur le quai parait commenter, par sa seule présence, cette arrivée insolite. L'officier allemand demande:

- Où se trouve *Herr* Borms?

Ses curiosités datent probablement de la Première Guerre mondiale, car il confond le chef de Rex avec le séparatiste flamand qui, en 1918, réclama au péril de sa vie l'indépendance des provinces de la Flandre. Une fois le problème actualisé, la situation éclaircie, la légion débarque et s'installe.

L'instruction va durer deux mois et permettre de mesurer l'importance du hiatus ouvert entre le rêve de l'unité germanique et ses modalités d'application. Sans aucun doute, instructeurs allemands de Meseritz et volontaires wallons descendent des mêmes tribus qui, jadis, transhumèrent d'Est en Ouest pour se Fixer entre l'Oder et la Loire. Mais leurs idiomes ont évolué au cours des siècles, leur comportement s'est plié aux disciplines des climats, alangui ou durci; les hameaux, puis les villages, puis les villes, situés sur les axes de pénétration militaire ou commerciale ont emprunté une part des mœurs propres aux étrangers de passage, jusqu'à rendre très différentes les unes des autres ces populations qu'unissaient au départ les liens du sang. Au camp de Meseritz il n'est pas facile de mettre l'accent sur ce qui rapproche les anciens Germains, et d'exorciser ce qui les sépare. Le travail des millénaires ne s'efface pas en trois semaines.

Le divorce le plus éclatant entre les deux communautés se révèle par les différences d'attitude devant la vie. Les Allemands s'imposent une stricte discipline vestimentaire et les Wallons aiment la fantaisie. Ils endossent l'uniforme de la Wehrmacht avec réticence, moins butés cependant que les

Français de la L.V.F., se rendant plus vite qu'eux aux bonnes raisons des officiers allemands : les volontaires de douze pays ne peuvent recevoir des uniformes différents, c'est techniquement impossible. La grande déception, d'ailleurs, se

cristallise autour des bottes. Les militants des « formations de combat » rexistes doivent quitter les leurs, éblouissantes, taillées sur mesure et payées de leurs deniers, pour chausser comme tout le monde de vulgaires brodequins serrés à la cheville par une guêtre de toile. Mais, quelques jours plus tard, les bottes rexistes de nouveau flambent aux jambes des simples soldats. Les tenues de fantaisie se multiplient. Légalisées par les officiers wallons malgré les remarques des Allemands. Le lieutenant Jean Vermeire donne le ton. Lui porte une veste de Général privée d'insignes, et une culotte de cheval mauve que, de Frédéric II à Keitel, nul ne découvrit jamais dans l'armée allemande. Le capitaine Georges Jacob monte à cheval en oubliant ses gants mais pas sa pipe, désinvolture sans précédent dans l'histoire allemande depuis l'épopée des chevaliers teutoniques!

Quand les troupes allemandes reviennent d'une marche d'entraînement, elles chantent et, presque toujours, une intense poésie anime les couplets. Ils invoquent l'esprit de sacrifice, l'amour du Vaterland, les vertus de petite Monica, la dignité d'Erica. Les Wallons rentrent aussi de manœuvres mais chantent:

Bonsoir Marie Clap sabote
Trossé ben vos schot
Quand vos irez tchire
Quand vos irez tchire

Joignant pour ainsi dire le geste à la parole, après la première semaine où tout le personnel reste consigné dans une solitude monacale, les Wallons investissent la petite ville de Meseritz et rendent hommage à toutes les femmes qui l'habitent, Allemandes des marches de l'Est, y compris celle du général commandant la région et la châtelaine locale.

Les Wallons donnent libre cours à leur esprit frondeur, ne pouvant encore en appeler à l'humeur batailleuse qui les anime aussi. Les surnoms fleurissent. Le futur commandeur Georges Jacob devient P.P.M., ce qui signifie « pauvre petit major». Léon Degrelle, « Modeste Ier duc de Bourgogne». Jean Vermeire « Mademoiselle Swing». Chacun essaye de trouver une idée de génie pour contrer la discipline allemande. Certaines relèvent du plus mauvais goût. Il existait dans la Wehrmacht une tradition visant à établir des liens presque familiaux entre l'officier et la troupe. Quand l'officier se présentait à elle, pour la première fois le matin, généralement de fort bonne heure, il prenait le garde-à-vous, saluait les soldats et criait:

- Bonjour la compagnie!

Les hommes rendaient le salut et répondaient:

- Bonjour, mon lieutenant, ou mon capitaine!...

Devançant la grossièreté des futurs contestataires, certains Wallons préféraient répondre:

- Brin d'vin t'geu!

Ce qui signifiait « Merde pour ta gueule».

Ainsi allait la fronde, tantôt mal embouchée, tantôt riche de fines astuces. Les

instructeurs allemands avaient mis au point un ingénieux système pour passer les revues d'uniforme. La première fois qu'ils l'appliquèrent aux Wallons, ils remportèrent un plein succès. L'adjudant se faisait présenter la troupe et commandait;

- Baïonnette au canon!

Puis,

- Pour le premier rang, un pas en avant!

Le premier rang avançait d'un pas.

- Repos!

Les Wallons plaçaient le fusil en position de repos, crosse au sol, fût retenu dans la main, la baïonnette s'inclinant ainsi vers l'avant. L'instructeur passait devant le premier rang, vérifiait l'uniforme de chaque homme avec une lucidité basée sur une longue expérience. Il s'arrêtait de temps à autre.

- Légionnaire, j'ai l'impression que ce bouton de tunique ne tient plus que par un fil!

Il saisissait le bouton suspect et le tirait à lui. Automatiquement, le légionnaire reculait d'un pas mais se piquait à la baïonnette de celui qui se tenait derrière lui. La revue ne fut efficacement passée qu'une seule fois. A la seconde séance, au lieu d'avancer d'un pas au commandement, le premier rang en marqua deux. Il devenait ainsi impossible de se piquer en reculant!

Les commandements se donnaient parfois en allemand, et quand un instructeur voulait obtenir un quart de tour à droite sur place, il criait:

- *Rechts...um!*

La troupe, utilisant la consonance de recht avec Rex, enchaînait sur l'ancien slogan politique et répondait:

- Vaincra!

Cette petite guerre entre le laisser-aller wallon et la rigidité prussienne ne pourra jamais se déclarer chez les volontaires flamands, non point que les Flamands soient moins astucieux ou leur langue plus fermée aux jeux de mots, simplement existait entre eux une différence fondamentale, non de race, mais de culture. Grâce à la francophonie, les Wallons avaient absorbé le poison français qui n'atteignait pas les Flamands protégés par la barrière de la langue!

Existaient aussi les barrières de l'ignorance, également hautes de part et d'autre du Rhin. Les Wallons commençaient à découvrir les Allemands dont ils ignoraient jusqu'ici presque tout et, du haut des tourelles de leurs chars de combat, les Allemands découvraient l'Europe dont ils ne savaient presque rien.

Pour l'instant, cette irruption de fantaisistes étrangers dans leur armée figée par un rituel presque religieux, les navrait. Un monde solidement construit par la Prusse s'écroulait sous leurs yeux et ils tiraient de cette constatation un véritable désespoir. Le hiatus s'ouvrait encore plus largement avec la jeunesse. Un camp de « Hitler jugend » se trouvait établi non loin de Meseritz. Les petits hitlériens invitaient souvent les Wallons, le soir, autour d'un feu de camp. Chants et jeux. Le plus populaire consistait à mimer un personnage du camp jusqu'à le faire reconnaître par l'assemblée. Un soir, un des jeunes hitlériens ficha une

pipe dans le coin de sa bouche et accomplit le tour du feu en caracolant. Un rugissement s'éleva des rangs allemands.

- *Der Major Jacob!... der Major Jacob!*

Sans hésiter, ils avaient reconnu l'officier wallon qui montait à cheval sans gants, la pipe à la bouche. Malgré la correction réglementaire du ton, on pouvait deviner dans le cri, sous-jacent, un vif sentiment de tristesse et de réprobation.

Les Allemands déploraient la fantaisie des Wallons, mais ne se lassaient pas de les instruire. Beaucoup cherchaient à s'exprimer en français avec une certaine coquetterie, allant répétant

- Monsieur, tout dans l'armée allemande est toujours exactement exact!

Les Wallons souriaient et le capitaine Jacob notait dans un carnet les phrases fantaisistes que les Allemands construisaient laborieusement, mais avec une immense bonne volonté.

Soucieux d'hygiène, l'unter-officier Merck passait en revue les chambrées des Wallons et demandait :

- Tout le monde a bien son balai de bouche?

Les brosses à dents perdues étaient aussitôt remplacées. Une consigne écrite spécifiait : « Il est interdit de mettre un cheval dans une prairie verte et vice versa». Quand l'instructeur d'infanterie Klaus désirait placer une section en file indienne, il commandait;

- Mettez-vous sur un fil!

Quand il faisait ramper ses hommes, après avoir commandé en allemand : *Hinlegen ! ,* poing tendu et pouce baissé pour désigner le sol, il essayait de commenter la manœuvre en français:

- Le nez doit faire un sillon dans la terre!

Il exagérait, bien que n'étant pas bavarois d'origine, c'est à dire marseillais.

Au mess, les officiers allemands donnaient amicalement des conseils à leurs camarades wallons sur l'art de boire civilement.

- Cassez-vous la nuque pour trinquer, le verre à la hauteur du deuxième bouton de la tunique!

Cette raideur de bon aloi, observée en Prusse mais pas dans les Ardennes, Degrelle ne réussira jamais à l'acquérir. Il lèvera toujours son verre à la hauteur de son nez : à la bonne vôtre!

Pour l'instant, il est ravi. Arrivé à Meseritz sans jamais avoir enfilé un uniforme ou touché un fusil de son existence, ignorant tout de l'armée belge, il trouve parfait ce qui vient de l'armée allemande, y compris cette raideur qui irrite ses camarades. Il est monté au stand de tir pour la première fois, bourrelé de complexes. Du premier coup il réussit un excellent groupement, crie à Matthieu, son chef de peloton;

- Tu as vu ça? C'est formidable, non?

Il laisse éclater une joie d'enfant devant Matthieu. C'est le seul homme qui le tutoie et qu'il tutoie. Il évite toute familiarité autant avec le personnel de la légion Wallonie que celui de Rex. Quand il surprend une gaudriole lancée dans le rang, il soupire et dit:

- Encore une wallonerie!

Lui n'émettra jamais une plaisanterie salace pendant toute la durée de la guerre. Il garde sa pudeur de scout d'action catholique. Devenu premier

[83]
tireur à la mitrailleuse, il porte maintenant, sans jamais se plaindre, pendant les marches, un fourniment de trente kilos, y compris la M.G. 34 et cinq cents cartouches.

*
**

Le 29 août 1941, la légion Wallonie qui a reçu un premier renfort de trente volontaires, prête le classique serment de la Wehrmacht. Le capitaine commandant d'infanterie Jacob est nommé commandeur de l'unité en formation. Durant le mois de septembre et la première quinzaine d'octobre, l'instruction de ce premier bataillon légionnaire qui figure sur les états de l'O.K.W. comme « Walloniche Infanterie Bataillon 373 » se poursuit, puis s'achève. Il s'embarque pour la Russie le 17 octobre, à l'effectif de 19 officiers, 850 sous-officiers et soldats ainsi répartis: un état-major aux ordres du premier lieutenant Lucien Lippert, quatre compagnies confiées aux capitaines van Damme, Heyvaert, Tchekov et Dupré, deux médecins coiffant le service de santé : Jacquemin et Miesse.

[84]

CHAPITRE IX

BONS BAISERS DE MOSCOU

Le 3 novembre 1941, la légion Wallonie débarque à Dniepopetrosk, commandée par le capitaine Georges Jacob, dit « P.P.M. », « pauvre petit major». Dans le train qui les conduisait vers la Russie, déjà, ils avaient amorcé une partie des exploits qui devaient les rendre célèbres de l'Estonie au Caucase, mais en commençant par le petit côté, faute de pouvoir appréhender le grand dans l'immédiat. Leur convoi s'était immobilisé en gare de Lemberg, en Pologne, durant prés de vingt-quatre heures. Assaillis comme tous les autres soldats par la foule juive concentrée dans cette ville depuis des temps immémoriaux, les Bourguignons avaient ouvert un marché: une boite de conserve Wehrmacht contre une douzaine d'œufs, un paquet de cigarettes contre un poulet. Truquées de longue main, ces boites de conserve contenaient bien une couche de pâté en surface, mais aussi une importante quantité de sable en profondeur; quant aux cigarettes, elles illustraient déjà le slogan qui, pendant quatre années immortalisera les pays d'outre-Quiévrain: « Tant qu'il y aura de l'herbe en Belgique, l'Europe ne manquera pas de tabac! » Les Juifs de Lemberg négociaient avec enthousiasme, n'imaginant pas qu'ils perdaient une bataille sur un terrain où, d'ordinaire, les Goïms ne font pas le poids.

Maintenant, ils contemplaient le Dniepr aussi large qu'un bras de mer luisant comme une épée d'acier bleui posée sur les perspectives ukrainiennes et qui semblait pourfendre la ville moderne édifiée en avant du fleuve. Au premier plan, un cimetière allemand, huit cents croix portant les casques d'acier des soldats tombés pour la conquête de Dniepropetrosk.

Parmi ces morts se trouvaient déjà des Flamands, originaires de l'ancien régiment

SS Westland, maintenant dissous, et incorporés à la division SS Viking. Elle venait de briser la résistance russe devant la ville et le fleuve. Le Flamand Théo Pasquis, lui, avait survécu à l'attaque dans des conditions parfaitement insolites. Il représentait maintenant, pour l'histoire, le premier de tous les citoyens du royaume belge à porter la croix de fer, devenue maintenant pour eux la Toison d'Or par un processus qu'illustrera notre récit.

Premier tireur à la mitrailleuse lourde dans la 12e compagnie, il
[85]

occupait une position légèrement dominante au moment de la contre-attaque Russe. Un de ses pourvoyeurs tomba presque aussitôt. Le second engrena les bandes de cartouches à sa place. Théo Pasquis continua de lâcher de longues rafales qui couchaient l'ennemi comme des épis sous la faux, mais à droite et à gauche de sa position, les lignes allemandes cédèrent. Quelques minutes plus tard, il se trouvait dépassé par les Russes. Sans broncher il fit virer cap pour cap le canon de sa mitrailleuse et se remit à tirer dans le dos des vainqueurs provisoires. Puis la Viking reprit aux Russes le terrain perdu, dépassant la position de mitrailleuse, Théo Pasquis retournant son engin une fois de plus pour soutenir l'élan de ses camarades. Le flux et le reflux des troupes d'assaut se produisit cinq fois et, à chaque fois, le Flamand impavide virait lof pour lof le canon de sa M.G., comme un bateau. A la fin, son tir se ralentit car, tous ses aides gisant morts ou blessés autour de lui, il devait engrener ses bandes de cartouches sans assistance. Mais il tirait toujours, protégé par une étrange providence qui l'avait choisi pour ramener dans le duché de Bourgogne, déjà ressuscité en rêve, la croix de fer, cette nouvelle Toison d'Or porteuse des mêmes valeurs que l'ancienne : courage inflexible, privilège du sang aryen le plus pur!

Les Wallons cantonnèrent dans un Dniepropetrosk endommagé par le feu. Les rues demeurées intactes, gardaient fière allure, alignant leurs grands immeubles collectifs sur la perspective Karl Marx rebaptisée bien entendu Adolf Hitler. C'était Manhattan revue et corrigée par Staline. Les Bourguignons partirent à sa découverte. En avant des groupes marchait Jean Barbier.

Né en France en 1890, père de cinq enfants, le doyen de la légion Wallonie, mineur en pays borain, s'était engagé pour voir si le pays des Soviets représentait bien le paradis des travailleurs, avec la ferme intention de déserter s'il en était ainsi. Il avançait à travers Dniepopetrosk, allant de surprise en surprise, de déconvenue en constatations horrifiées et, de temps à autre, se retournait vers ses camarades en disant:

- *Wét el tableau!*

Contempler ce tableau ne pouvait que décourager un bon communiste occidental. Les orgueilleuses bâtisses ne comportaient aucun environnement aménagé, mis à part les trottoirs de bois. Les blocs baignaient leurs fondations dans un marécage de boue. Leurs parois de ciment se lézardaient du haut en bas bien que de construction très récente. Les marches des escaliers s'effritaient. Le chauffage central prévu dans les minuscules logements comportait bien ses tuyauteries, mais pas de radiateurs. Les urbanistes avaient bien dressé des statues de Lénine et Staline sur les places publiques mais jugé inutile de mettre en place des égouts. Les canalisations des sanitaires débouchaient directement sur les abords des maisons devenus champs

d'immondices, celles des gouttières à plusieurs mètres de hauteur sur les façades, crachant ainsi des trombes d'eau sur la tête des passants, comme aujourd'hui encore à Moscou.

- *Wèt el tableau!* répétait le père Barbier à chaque découverte de ces malfaçons.

L'intérieur des immeubles confirmait. Chaque minuscule cuisine, prévue pour l'utilisation collective par plusieurs familles vivant à l'étage, possédait bien un fourneau électrique, mais ses résistances avaient depuis

longtemps fait long feu. Les câbles d'alimentation étaient simplement accrochés en guirlandes le long des murs et de fréquentes surtensions en avaient brûlé l'isolant. Tout le matériau utilisé apparaissait d'une qualité déplorable, les cloisons posées de guingois, les portes mal encadrées par leur huisserie, serrures absentes, les rares vitres encore en place truffées de crapauds, les toitures non étanches.

- *Wét el tableau!* répétait Barbier, le communiste, en éprouvant la solidité des cloisons par un seul coup de baïonnette qui les traversait de part en part. Comme les statues des carrefours, elles étaient faites de torchis et chaque Bourguignon s'amusait à les perforer à tour de rôle. Aucun clou ne pouvait y prendre un appui solide. Le fumet des abords merdeux entrait par les fenêtres et les soldats pressentaient qu'il représentait l'odeur même de la vie russe qui n'allait plus se détacher d'eux jusqu'à la fin.

- Eh ben!... Eh ben!... disaient ces volontaires wallons qui, à soixante pour cent, provenaient du milieu ouvrier et s'y connaissaient en matière de travail bien fait. Ils restaient stupéfaits en comparant l'image de la civilisation technicienne parachevée que venait de leur donner le IIIe Reich avec celle de l'U.R.S.S. « en construction ». Jamais une telle masse de travailleurs occidentaux n'avait eu jusqu'ici l'occasion d'entreprendre pareil voyage d'étude!

Au bout de vingt-quatre heures, après avoir jugé sur pièce en honnête mineur de fond, le père Barbier accordait plein crédit à l'histoire que Degrelle racontait en réunion publique celle de ces Belges invités par leurs camarades stakhanovistes du Donetz et qui, descendant dans les mines russes pour comparer leur talent avec celui de leurs frères communistes, tout en piquant le charbon au rythme d'écoliers en vacances, dépassaient automatiquement les « normes » des stakhanovistes, héros du travail en U.R.S.S.!

- *Wét el tableau!*

Tableau mélancolique. Présenté de loin par la propagande soviétique, il révélait, vu de près, l'âme même de la Russie éternelle plus qu'un produit du marxisme, mais les Bourguignons de la base l'ignoraient! Ils ignoraient l'histoire de la Russie, donc l'existence de ce courtisan Potemkine qui, précédant l'impératrice dans ses voyages, faisait planter chaque soir le décor d'un village modèle puis, le démontait dés que la souveraine l'avait aperçu et loué, pour le remonter plus loin durant la nuit. Le véritable promoteur de Dniepropetrosk s'appelait Potemkine et le père Barbier confondait la propagande avec la nature des choses. En 1941, l'étude de l'histoire

sous un éclairage racialiste n'était pas encore imaginée pour apporter sa révision des valeurs admises. Barbier ne savait pas que les malfaçons constatées relevaient beaucoup plus des tendances naturelles et constantes de l'ethnie slave que de l'application des doctrines marxistes, aussi aberrantes soient-elles, et il condamnait celles-ci avec une rigueur d'autant plus grande qu'il s'était naïvement laissé abuser par elles! Il n'était plus question pour lui de déserter mais de combattre afin de racheter ses erreurs. Il combattra donc comme un vieux lion et recevra trois blessures.

[87]

*
**

Au bout de vingt-quatre heures, la légion Wallonie compte quatre-vingts hommes de moins. Elle n'a pas livré de bataille rangée, ni subi quelques attaques de partisans, personne n'a sauté sur une mine et la Kommandantur n'a imposé aucun travail cyclopéen comme il en adviendra par la suite. La Russie met simplement en jeu les défenses naturelles qui, toujours, lui permirent de repousser les assauts de l'Occident : le dépaysement, la misère, la vermine, le climat, l'espace. Quatre-vingts soldats, officiers et sous-officiers, atteints de dysenterie, sont évacués.

Et pourtant, les Bourguignons excellent dans l'art de s'organiser en pays conquis. Un sergent et deux hommes en administrent la preuve. Mezets, Boni et Koeyerts logés chez un Russe « collaborateur » (et Dieu seul sait combien il y en eut, ici comme dans toute l'Europe à l'heure des victoires d'Hitler!) ont immédiatement noté la présence suspecte d'une couche de foin dans un angle de la salle qu'ils occupent. Le Russe loge ailleurs mais leur rend périodiquement visite, et de préférence le matin. Curieux, les Bourguignons dégagent la couche de foin. Apparaît alors une trappe. Sous la trappe ouverte on découvre un stock considérable de pommes de terre. Dès la première nuit, les trois hommes vident le silo, leurs camarades de la 1re compagnie formant la chaîne pour évacuer les précieux tubercules vers la maison occupée par l'adjudant chargé du ravitaillement.

A l'aube survient le Russe. Il sait déjà que la légion Wallonie n'est pas une unité allemande. Ce sont des « Francs», non des « germanskis». Il voudrait les saluer dans leur langue et demande comment on dit « bon matin » en wallon. Mezets répond :

- *Dja na pu pom de Canada* (12).

Le Russe articule avec effort;

- *Dja na pu pom de Canada!*

- On le sait ben! réplique Boni avec la plus grande politesse.

Le lendemain matin le Russe se présente de nouveau, inquiet quant au sort de ses pommes de terre. Il jette un coup d'œil sur la couche de foin remise en place. Elle apparaît intacte. Le voici rassuré et il demande comment on dit en wallon: soyez les bienvenus chez moi.

- On m'a happé mes Canada! répond Koeyerts en riant (13).

Le Russe s'incline en répétant:

- On m'a happé mes Canada!

- C'est nous aut qui les avant happé! précise Boni.

Le dialogue dure encore vingt-quatre heures, puis la légion Wallonie fait ses bagages et, le 6 novembre 1941, franchit le Dniepr sous une terrible tempête de pluie et de grêle.

*
**

Pour gagner la guerre, l'armée allemande doit progresser à vitesse presque touristique: au moins vingt kilomètres par jour. Il lui faut «tenir la moyenne». Si elle tombe, la victoire change de camp car le temps se

met alors à jouer en faveur des peuples riches contre les pauvres dont Hitler s'est fait le champion. En Pologne, en France, dans les Balkans, l'inspirateur de la Volkswagen a gagné les batailles à partir de l'automobile et de la moto. Elles lui permirent de jouer à la fois contre l'espace et le temps. Mais Dieu n'aime pas les pauvres et le fait savoir dés le mois de novembre. L'armée motorisée des nationaux-socialistes vient de s'enliser dans la boue russe. C'est elle, et non point le gel, qui casse l'offensive.

L'armée blindée s'est ruée à toute vitesse vers le Donetz et s'immobilise maintenant à l'heure fixée par les pluies d'automne. Un mois supplémentaire de temps sec porterait les chars allemands sur la Volga dès 1941, à travers une armée rouge débandée, incapable de s'accrocher aux plaines de l'Ukraine, aux steppes du Kouban. Mais, tout ce qui pouvait rouler en octobre ne roule plus en novembre. La boue happe les motos jusqu'au sommet du moteur et les voitures du châssis. Les roues des camions creusent sur place des fosses profondes et, seuls les engins chenillés réussissent à se déplacer à vitesse réduite, sur de petites distances et au prix d'une effroyable consommation de carburant.

Le front du Donetz s'est donc figé selon une ligne ne devant rien à la stratégie et tout au hasard, chaque unité blindée stoppée par les pluies sur les positions atteintes. Il ne comporte que des points d'appui isolés les uns des autres, donc très vulnérables depuis le Donetz jusqu'à Taganrog.

Le bataillon du commandeur Jacob arrive le soir à Novo-Moskow, ville industrielle, après un effrayant combat contre la boue livré sur plus de trente kilomètres. Il laisse les hommes épuisés, hagards, démoralisés. Cette boue huileuse apparaît en certains points si profonde que les soldats lourdement chargés enfoncent jusqu'au sommet

des cuisses. Chaque jambe doit être extraite du piége l'une après l'autre, avec un effort terrible et mille fois répété. La légion Wallonie a reçu l'équipement d'infanterie Wehrmacht avec un train de combat, un « tros» comportant des « sthalem », lourds chariots à roues de fer aussi peu adaptés que possible à la piste russe, qu'elle soit sèche, mouillée ou gelée. Il faut tripler les attelages, se mettre à vingt hommes pour désembourber les fourgons tous les cinquante mètres. Les puissants mais fragiles chevaux pomméraniens ne s'adapteront jamais à la Russie. Dès la première étape, la légion Wallonie doit abandonner plusieurs bêtes. On les achève d'un coup de pistolet. Bien que la résistance des hommes se montre incroyablement supérieure à celle des animaux, certains renoncent dès cette première étape hautement sélective. L'un d'entre eux, comme foudroyé par cette révélation du vrai visage de la guerre qui se plaque sur celui dont il rêvait - interminable reptation dans la boue contre chevauchée héroïque - plongée dans la vermine des isbas peuplées de femmes puantes contre filles de rêve disponibles en château féodal pour le repos du guerrier - pousse brusquement un rugissement inhumain et se tire un coup de fusil dans la bouche. Les sections défilent lentement devant ce corps à demi immergé et qui semble flotter sur un lac de sang étale autour de lui, auréolé par les reflets de franges huileuses qui lui prêtent les couleurs de l'arc-en-ciel.

A l'entrée de Novo-Moskow le bataillon essaye de retrouver quelque peu d'allure sous les yeux d'un général allemand qui, planté au bord de la

route, prés de sa Mercédès prisonnière de la boue, arrête Jean Vermeire et lui demande :

- Quelle est cette unité?

Vermeire claque les talons.

- C'est la légion Wallonie, mon général!

- Très bien! Et dans quelle partie de la Croatie l'a-t-on recrutée?

Le Bourguignon sursaute et comprend que ce général amalgame la troupe étrangère aux trente mille Croates volontaires qui se trouvent déjà sur le front du Donetz, erreur absolument incroyable mais vraie qui se répétera plusieurs fois au cours des prochains mois. Alors, riant sous cape, Vermeire affirme:

- De la Croatie du Sud, mon général!

Très bien! Très bien! ... Légion Wallonie... Combien de bataillons?

On ne sait pas, mon général! Mais nous, c'est le premier!

Et le seul! Perdu parmi la piétaille, portant stoïquement ses trente kilos d'armes et de munitions, tombant dans les trous et se relevant couvert de fange, le mitrailleur Degrelle n'assiste pas à cet entretien à base d'humour noir. Peut-être n'a-t-il pas besoin de cette leçon de modestie pour mesurer la place insignifiante que son bataillon tient sur le front de l'Est, inconnu, perdu parmi des millions de combattants, suspect comme toutes les unités de volontaires étrangers aux yeux du commandement suprême de la Wehrmacht. Comment imaginerait-il qu'à partir de ce

néant, il arrivera, poussé par le seul héroïsme de ses camarades faisant bloc avec le sien, à devenir l'un des chefs d'un IIIe Reich enfin pensé à l'échelle de l'Europe? Ses camarades l'ont surnommé Modeste Ier duc de Bourgogne, devançant peut-être l'intervention de l'histoire qui lui permettra de redresser la situation compromise par Charles le Téméraire, ressusciter la Lotharingie, voire l'empire de Charles Quint!

*
**

A Novo-Moskow, la légion Wallonie perd encore sans combat une cinquantaine d'éclopés qui n'ont pas surmonté l'épreuve d'initiation. Le 10 novembre, la 1re compagnie repart pour le gros village de Karabinovka. Elle couvre les vingt-cinq kilomètres de piste noyée en quatorze heures de marche et reprend contact avec une compagnie italienne déjà rencontrée à Dniepropetrosk. Le souvenir du Chianti bu en compagnie des Transalpins attendrit les Bourguignons. Ils avaient en effet découvert les premières troupes fascistes au terminus de la voie ferrée, rassemblées autour d'un foudre juché sur une plate-forme. Ces deux mille litres de vin italien leur étaient sans doute destinés, mais sans attendre la permission de l'intendance, ils les avaient attaqués avec une ingéniosité qui en remontrait aux Wallons pourtant nés malins. Un minuscule trou foré dans les douves, puis équipé d'un fétu de paille, permettait de vider le foudre, sans perte, en tétant la paille comme un enfant sa nourrice.

Les Wallons se plaisaient en leur compagnie, conquis par l'intelligence, la sensibilité de ces hommes, et même la hargne qu'ils témoignaient contre les Allemands et que certains Bourguignons partageaient. Italiens et Allemands, engagés ensemble sur le front de l'Est, se détestaient cordialement. car ceux-ci prenaient la guerre au sérieux, comme le reste, et

ceux-là utilisaient leurs magnifiques camions Fiat pour transporter du Chianti et des citrons plutôt que des munitions! Les Russes le savaient et ils en tireront la conclusion à Stalingrad en enfonçant le front italien par priorité.

Du 15 au 20 novembre, profitant des premières gelées qui dévorent la boue pour quelques jours ou quelques heures, car le redoux s'abat très vite et de manière imprévisible, le 1er bataillon assure la sécurité du territoire entre Novo-Moskow et la rivière Samara. En se retirant à grande vitesse, l'armée rouge a perdu de petites unités qui ont échappé à la captivité et des hommes qui, individuellement, se sont incorporés aux villages, déguisés en paysans. Ils continuent la guerre et, de ce fait, le front se trouve partout. Le combat de partisans est commencé, non point en violation des conventions internationales de La Haye, du point de vue des Russes qui ne les ont pas signées en 1907, mais au contraire, avec la bénédiction des chefs communistes qui le fondèrent stratégiquement dès 1920 pour lutter contre les « Blancs».

C'est la guerre où tous les coups sont permis, celle qui transforme en héros le civil qui se cache pour tirer dans le dos d'un soldat en uniforme partant en permission, fait sauter les trains, pille les fermes et autorise chacun à massacrer son voisin au nom d'affinités politiques différentes. C'est la guerre des voyous. Elle fait partie de la conception de l'homme dominant en U.R.S.S., mais offense la civilisation occidentale et les valeurs de l'humanisme Si péniblement préservées au cours des siècles. En l'adoptant, de 1942 à 1944, les démocraties occidentales ont violé les conventions de La Haye signées par elles et, en la sublimant pour baser leur pouvoir sur la « résistance » au lendemain de la guerre. elles se sont constituées en satellites de l'U.R.S.S. Aucun grincement de plume ne peut rien contre cette vérité que l'histoire établira si l'avenir permet encore aux hommes libres de l'écrire.

De faibles détachements de partisans, retranchés dans les forêts proches, attaquent donc les pelotons Buydts de la 3e compagnie et Lesein de 4e**,** sur les rives de la Samara. Facilement rejetés, ils coûtent cependant quatre blessés à la compagnie du capitaine Dupré et l'un d'eux meurt quelques jours plus tard. C'est le premier Bourguignon tué par l'ennemi.

La neige commence à tomber le 25 novembre à l'aube. Le 26, les détachements répartis sur le terrain en mission de sécurité sont rassemblés à Karabinovka avec la 1er compagnie, et mis en marche vers Pavlograd, petite ville presque intacte qu'occupe le corps italien du colonel Ninchi. Un brusque dégel a fondu la neige et ressuscité la boue monstrueuse. En fin d'étape, Degrelle accueille ses camarades couverts de fange, épuisés par vingt-cinq kilomètres d'exploits généralement réservés aux batraciens, et leur parle dans ce style épopée napoléonienne qu'il conservera jusqu'à-la fin.

- Comment ça va, Bourguignons'?

- Pas mal, Chef mais ça irait mieux si on n'avait pas les deux pieds dans la merde!

Alors, superbe, le chef de Rex et mitrailleur Degrelle tend un bras vers le ciel. Il crie :

[91]

- Qu'importe la merde, Bourguignons, quand on a ce merveilleux ciel sur la tête!

Le ciel russe apparaît en effet chargé de poésie mouvante, de couleurs pathétiques allant du mauve moelleux soutaché du vif argent de l'aube, aux lacs vermeils où plonge le soleil couchant; parfois tendu de draperies roses que la bise froisse, ou traversé par des nuages dramatiques porteurs de neige. Degrelle se nourrit de poésie autant et plus encore que de pain. Le Bourguignon de base préfère les nourritures terrestres. Le lyrisme du chef l'agace parfois et il témoigne sa mauvaise humeur en l'affublant de sobriquets, ou bien en reprenant le salut de rigueur à Rex « au chef! », mais en en faisant un ironique « au Jef! ». Il faudra

interdire la chanson amère « Redis-moi tes mensonges ». Mais ces reproches camouflés resteront empreints de romantisme et d'une affection jamais défaillante, car « Modeste Ier » partage, comme soldat, leurs risques et leur misère sur un pied d'égalité jamais démenti. Placé dans une situation ambiguë, car il ne représente que peu de chose comme mitrailleur dans ce bataillon qu'il domine d'autre part en tant que chef politique, Degrelle n'a pas une tâche facile en ce début de campagne. Il lui faut tenir en bride ses meilleurs élans. La seule poésie qu'il peut exprimer tient dans le chant de l'amour et de la mort du cornette Maria Rilke, légèrement transposé:

Ma mère, ma bonne mère
Soyez fière, je porte la mitrailleuse
Soyez sans in quiétude. je sers la mitrailleuse.

Mais il se laisse aller parfois jusqu'à prononcer des morceaux de bravoure. Dressé au côté du colonel italien à l'entrée de Pavlograd, couvert de boue comme ses camarades, il leur jette au visage l'empire de Charles Quint.

- Bourguignons! ... La grande patrie... Un espace à la mesure de ce que vous avez été et de ce que vous restez! ... Faire éclater la Belgique, cette patrie étriquée! ... Acquérir des mérites éclatants dans le combat contre l'Asie barbare et décadente... *Heil* Hitler!

Il prononce *Heil* Hitler et pense « vive Degrelle »! La fanfare italienne joue la *Brabançonne* et *Giovinezza.* La neige se remet à tomber, lente, lourde, solennelle. Le rêve passe...

*
**

Entre le 27 et le 30 novembre, le bataillon parcourt soixante-quinze kilomètres en trois étapes qui le mènent successivement à Pétropavloska, Merschewaja, Slavianska. Les conditions de transit s'aggravent. La boue s'est brutalement figée selon des profils qui restent tels que le gel les a trouvés. La fange malaxée par le passage des troupes et des engins chenillés forme des vagues atteignant un mètre de hauteur, aussi dures que les coulées de lave refroidie, avec les ravins qui leur correspondent, ou bien des patinoires que la neige maintenant recouvre en épaisseurs encore trop faibles pour faire appel aux traîneaux. La légion Wallonie ne possède d'ailleurs pas de traîneaux, mais ces diaboliques sthalwagens que la Wehrmacht mettra plus d'un an à réformer avant d'adopter la brichka russe, immuable dans ses structures d'Ivan le Terrible à Staline, faite pour la Russie.

[92]

Les hommes n'avancent plus en soulevant les pieds qui accrocheraient ces profils, Ces crêtes glacées, mais les traînent. Glissades innombrables. Chuter et se relever, chargé à trente kilos, représente une épreuve épuisante. Les efforts multipliés brûlent les tendons, tétanisent les muscles et chaque chute sur ces étendues de marbre ébranle le cerveau. Des soldats ont crevé au couteau l'arrière de leurs brodequins pour soulager les pieds. Les mâchoires se font douloureuses à force de serrer les dents. Et, comme le mercure du thermomètre s'enfonce

rapidement vers les 20° au dessous de zéro, oreilles et nez commencent à geler, les hommes à grelotter dans leur uniforme d'été coupé dans un méchant drap synthétique incapable de résister au froid, tout comme à la pluie.

Souffrir sur la route n'est rien quand la perspective d'une bonne nuit vous soutient. La nuit est depuis longtemps close lorsque les colonnes font étape. Pénétrer dans une isba russe en hiver réclame un effort de volonté aussi tendu que pour sauter en parachute; mais les Wallons se jettent tête baissée dans ces deux pièces exiguës où bêtes et hommes vivent parfaitement intégrés à cette ambiance de sentine que le caca des enfants opérant à même le sol de terre battue, l'urine des veaux que les femmes essayent de recueillir dans une casserole presque toujours présentée trop tard, les excréments des poules et des cochons, entretiennent à longueur d'hiver car, du moins, il y fait chaud! Les Wallons couchent à trente sur ces vingt mètres carrés, serrés à terre les uns contre les autres, coincés entre les bardas, fusil à portée de la main, et trouvent difficilement le sommeil. Ils avaient rêvé de combats éblouissants, d'avances fulgurantes et n'accomplissaient que d'effrayantes corvées merdeuses à chaque étape du voyage au bout de la nuit russe, sous le regard ennuyé et sceptique de généraux qui les prenaient pour des Croates!

Ils eurent encore le courage de fêter la Saint-André en atteignant Slavianska le 30 novembre. Dénués de tout, ils ne pouvaient ni boire, ni bâfrer selon Breughel pour honorer le saint protecteur de la Grande Bourgogne. Mais ils avaient encore assez de voix pour chanter, à travers leurs lèvres gercées par le gel et d'où un pus jaunâtre, déjà, s'écoulait.

Flandre jolie
et Wallonie
toujours unies,
legs des aïeux,
lambeau fameux
de la patrie...
Grand Neerland,
Somme, Zeeland, Vieille patrie
Tu renaîtras,
Prés des beffrois,
De la patrie...

Au-dehors, la tempête de neige soufflait sur les toits de jonc des isbas et faisait claquer leur drapeau; non pas le pavillon belge aux couleurs de l'Etat étriqué, noir, jaune, rouge, ni l'étendard de guerre du IIIe Reich frappé de la roue solaire, le plus vieux de tous les symboles religieux de l'univers aryen, mais les étendards des ducs de Bourgogne, magnifiques, brodés dans la soie et dont la confection avait coûté une petite fortune...

*
**

Etape de quarante-deux kilomètres le 1er décembre. Tempête de neige par 20° au-dessous de zéro. Le plus grand hiver que la Russie va connaître depuis cent cinquante ans est commencé. Devant Moscou, il fait déjà 40° au-dessous de zéro. Les colonnes se sont formées â 4 heures du matin, dans le froid noir. Chevaux accidentés. Nombreux coups de grâce. Chariots en panne. Les 1re et 2e compagnies s'égarent, car la neige maintenant plus haute, a submergé les poteaux indicateurs plantés par le service des étapes, et le balisage que les Russes assurent ordinairement pour matérialiser le tracé des pistes n'est pas encore en place.

En fin d'étape, le capitaine Dupré qui, à cheval, précède sa compagnie, saute sur une mine. Les hommes voient la bête et le cavalier s'élever à plus de trois mètres de hauteur et retomber dans une pluie de sang. Dupré gît sur la neige, les deux jambes déchiquetées, auprès de son cheval éventré. On le transporte dans une isba vide. Il attendra pendant vingt-six heures qu'une ambulance tout terrain se présente pour le ramener à Grichino-Selo. Les médecins ne peuvent rien pour réduire les onze fractures ouvertes qu'ils découvrent, ni réanimer ce corps exsangue. Les hommes de sa compagnie viennent tour à tour le saluer pendant qu'il agonise sans une plainte, un mot de regret. Il lutte contre la douleur qui fait ruisseler ses tempes en tirant sur les cigarettes qu'on place entre ses lèvres, l'une après l'autre. Il meurt en silence dans une dernière bouffée de fumée bleue.

Fumée bleue des isbas. Neige bleue quand le soleil perce pour quelques minutes. Neige noire des tempêtes. Froid noir. Isbas noires de crasse et de nuit. Misère noire. La pauvreté de ces demeures croît au fur et à mesure que le bataillon s'enfonce dans le Donetz... Sol de terre nue. Une table. Quelques bancs. Pas de lits, d'armoire ou de coffre. Tout le monde couche sur le four, imposante masse de briques tenant la moitié de la pièce mais chef-d’œuvre thermique qui dégage une chaleur douce et constante au prix d'une consommation de bois remarquablement faible. Il sert à faire la cuisine. Des assiettes rustiques, deux ou trois pots de terre, une « choucoune », marmite en terre, représentent presque toute la richesse du ménage. Aucun vêtement de rechange car, en hiver, les Russes portent sur eux la totalité de leurs hardes pleines de poux. Parfois, il est vrai, les Wallons découvrent un chef-d’œuvre dans ces temples de la misère, une icône des XVe ou XVIe siècles, accrochée aux rondins de bois, sous une guirlande de papier vert. Les paysans se signent frénétiquement en passant devant elle ou bien, sortant de leur torpeur hivernale, ouvrent quelque livre de prières maculé, privé de couverture, et méditent. Il est de ces miniatures ravissantes, aux fonds ornés de châteaux verts et que traversent quelque bête bondissante. ou bien des saints Georges terrassant un dragon poilu, des vierges aux yeux d'almées orientales.

Les Bourguignons négocient ces antiquités avec enthousiasme et les emportent parfois en échange d'un étui d'aiguilles à coudre, denrée encore plus rare que les clous, les outils ou les bonbons vitaminés.

Profitant des deux jours de repos qui suspendaient la marche infernale et permettaient à la 1re compagnie perdue de rallier, Degrelle fit rassembler la légion Wallonie et l'apostropha dans son style habituel.

- Bourguignons! J'apprends que certains d'entre vous n'hésitent pas à s'approprier les icônes trouvées dans les isbas d'étape. J'entends bien que vous ne les volez pas, sinon le commandeur Jacob vous ferait passer en conseil de guerre! Cependant, en les échangeant contre ces objets de première nécessité qui font si cruellement défaut à nos amis russes, vous commettez une mauvaise action! Comment? Bourguignons! Vous n'avez pas honte de priver de leurs icônes ces malheureux paysans dépouillés par le communisme, ces damnés de la terre russe qui ne possèdent plus rien en dehors de leur religion et ne trouvent aucune consolation en dehors de la prière devant les saintes images? ... Quel sacrilège! ... Quel scandale! ... Et je vous dis: malheur à celui par qui le scandale arrive! ... Cela doit cesser aujourd'hui même! Bourguignons! Je contrôlerai désormais chaque départ d'étape et procéderai à la fouille de certains bagages! Vous voilà prévenus!

Effectivement, le lendemain, Degrelle se tient à la sortie de Grichino-Selo et jette des regards soupçonneux sur le « tross» du bataillon partant pour Novo-Ekonomitcheskoje. Mais il a commis une faute en alertant les hommes et bien malin qui découvrirait tout de go une icône dans les bagages!

*
**

La marche hallucinante prend fin brusquement le 10 décembre 1941 à Tcherbinovka (Dzenzinskoje), grosse bourgade du bassin minier comptant 25 000 habitants. Le bataillon y prendra ses quartiers d'hiver et heureusement car, entre le Dniepr et le Donetz, il a perdu, sans même combattre sérieusement, cent cinquante légionnaires et plusieurs officiers. Il fait maintenant partie du dispositif de défense du VIe corps d'armée, chef d'état-major Generaloberst Dörr établi à Gorlovka. L'armée allemande et ses alliés se trouvent maintenant dans une situation périlleuse, tenant un front stabilisé de 3000 kilomètres, de Petsamo à Taganrog, avec un peu moins de 600 000 hommes.

La légion Wallonie met la ville en état de défense contre les assauts qui ne peuvent guère tarder en raison de l'arrivée de troupes sibériennes, bien armées contre les rigueurs d'un hiver qu'elles connaissent depuis longtemps. Les Wallons établissent la liaison avec les Allemands Fixés à huit kilomètres dans le Nord-Est et les Italiens occupant des points d'appui à quinze kilomètres dans le Sud. Situation précaire. Le thermomètre indique maintenant 30° au-dessous de zéro. Les convois de ravitaillement mettent plus de cinquante heures pour aller à Konstantinovka où se trouvent les dépôts. Plus un motocycliste ne passe. Les chevaux crèvent en route dans l'océan de neige que les tempêtes referment sur eux.

Ville immonde. En se retirant, les techniciens du sabotage ont incendié les mines de charbon sous-jacentes, mines primitives dont l'équipement en est resté au matériel acheté en 1905 avec l'argent des emprunts français et dont les puits d'aération s'ouvrent à même les rues, au pied des façades, vaguement couverts de quelques planches. Les chevaux - et peut-être les mineurs! - ont été abattus au fond des fosses. L'odeur des chairs en décomposition jointe à celle du sulfure de carbone émis par le charbon en

combustion s'échappe du puits et stagne sur la ville. L'électricité n'arrive plus. Là aussi, les malfaçons apparaissent inconcevables car la haute tension n'est pas acheminée par câbles, mais par... des barres de fer!

Misère encore plus effrayante que dans les campagnes. La population russe se dispute les cadavres des chevaux, même ceux des bêtes mortes de maladie. Dès que l'un d'eux s'abat, cent vieillards, femmes et enfants se jettent sur lui, hache ou couteau à la main, taillent, arrachent, pataugent dans les entrailles. Les plus faibles se partagent la tripaille. Le lieutenant Vermeire vomit en apercevant deux vieilles femmes se disputer un estomac et des intestins, tirant à hue et à dia, luttant à qui emporterait le gros morceau; ne bronchant pas lorsque la panse éclate projetant des giclées vertes sur les visages, la gagnante fuyant sans prendre le temps de s'essuyer, poursuivie par les malédictions de la vaincue.

La troupe est logée dans les bâtiments d'une école moderne où, comme partout ailleurs, pas un clou ne tient dans les cloisons de torchis. Le souffle des tempêtes s'engouffre librement dans les pièces à travers les fenêtres béantes et rôde sous les planchers posés en surélévation. Le 15 décembre, un brusque dégel transforme tout en marécage. Les Bourguignons doivent improviser des passerelles avec des caisses et des planches pour circuler entre les trois bâtiments qu'ils occupent. A l'odeur des mines en feu qui stagne, s'ajoute le relent des immondices dégelés autour de tous les édifices, au fond de la moindre cour, le long des trottoirs de bois. Puis le gel, de nouveau, fige tout le 20 décembre. En quelques heures, le thermomètre retrouve les 30° qu'il accusait une semaine plus tôt. Ce climat expert en douches écossaises assomme les Wallons que la nuit de Noël trouve prostrés, presque complètement démoralisés. Degrelle parle encore à ses Bourguignons car, lui, jouit d'une santé de fer, d'une chance insolente, courage échevelé, optimisme à la mesure de ses ambitions. Mais d'autres voix couvrent maintenant la sienne. Celle d'Alfred Lisein, lieutenant à la 1re compagnie, à partir du 3 janvier, francophile acharné égaré parmi ces reîtres de la haute époque bourguignonne, et qui va répétant depuis le début de la campagne:

- Ah! les Allemands, ne m'en parlez pas! Ne m'en parlez pas! ...

Un chansonnier, sans doute Chomè, est en train de parodier un refrain populaire dans les légions de volontaires étrangers. Il remplace:

Nous sommes partis fiers et joyeux
Nous reviendrons victorieux…

par:

Nous sonnes partis bien gâteux,
Nous reviendrons tuberculeux …

C'est un optimiste. Car la plupart des Wallons qui sont en train de sombrer dans le nihilisme russe à Tcherbinovka, ne reviendront pas du tout!

Certains hommes et officiers luttent à leur manière contre cette plongée dans l'abîme noir qu'ouvre le plus terrible hiver subi par les Russes depuis le passage de Napoléon.

D'abord l'aumônier Salesse. Originaire du Luxembourg, il portait beau, parlait parfaitement l'allemand et tirait de substantiels avantages de cette aptitude rare au bataillon. Même en période de crise, comme à Tcherbinovka, son ordonnance, excellent cuisinier, disposait d'une valise bourrée de « délicatesses», beaucoup plus importante que l'autre, qui contenait l'autel portatif. Ce prêtre épicurien rêvait aussi d'unir plus intimement en lui la chair à l'esprit. Pour y parvenir, il inventa une méthode d'initiation à la langue russe que n'eût pas désavoué Berlitz pour un cycle de formation accélérée. Chaque jour, il envoyait son ordonnance quérir une jeunesse locale, de préférence récemment épouillée, et la leçon commençait.

Salesse posait un doigt sur le nez de la jeune fille, le sourcil interrogateur, et elle annonçait le nom russe. Ensuite, l'oreille. Puis le menton. Pour connaître le nom russe des lèvres, il posait sa bouche sur la sienne. Puis il tripotait un sein. Ensuite les fesses. Il se trouvait bientôt devant deux éventualités. Ou bien le jeune professeur de langue russe ne quittait pas le logement du prêtre avant midi, ou bien il s'échappait et courait dans les rues comme une flèche en criant « au satyre! ». Nul ne s'inquiétait d'ailleurs, côté indigènes. parce que les Russes ne crachent pas sur l'œuvre de chair et côté soldats, parce que les Bourguignons entendaient encore mal la langue de l'ennemi!

Le capitaine Tchekov, lui, ne perdait pas son temps avec une « panienka » locale, car, s'il commandait la 3e compagnie, il surveillait dans le même temps la bonne marche d'un alambic fabriqué avec le système de refroidissement d'un char de combat détruit. Tchekov est le fils d'un amiral russe, aide de camp du dernier tsar. Lui-même a servi dans la marine impériale comme officier. Egalement ingénieur civil, il a survécu pendant l'exil comme employé de la F.N. (Fabrique nationale d'armes belge) comme délégué aux relations extérieures de la section pistolets. Bâti en bûcheron sibérien, portant beau, follement courageux comme ses compatriotes, il utilisait sa voix de stentor pour obtenir une discipline qu'il aurait gâchée s'il avait laissé poindre sa vraie nature, bienveillante et tendre. Il sauvait ainsi une réputation bien établie. On le savait perpétuellement déshydraté et certains prétendaient qu'il possédait une éponge à la place du cœur. Lui entrait en U.R.S.S. pour chasser Staline et rétablir une lignée de tsars, éternelle par définition comme la Russie elle-même. A peu près invulnérable, tel Raspoutine qu'il fallut tuer trois fois, rien ne pouvait diminuer ou menacer sa vitalité, même pas l'alcool distillé à partir de l'écorce de bouleau qu'il buvait bien frais (pas de problème!), parfois relevé par une pointe de gas-oil. Il trinquait volontiers avec son ordonnance, Léon, qu'il traitait avec la même courtoisie que les clients de la F.N. avant la guerre... Vent d'Est, vent d'Ouest! La nuit, quand ils sont arrivés tous les deux au point de saturation exigé par le jeu, ils sortent dans le froid polaire et Tchekov ordonne:

- Cours devant moi!

Léon s'élance, suivi par le capitaine qui dégaine son pistolet et, tirant à balles réelles, vide un chargeur dans sa direction. Ils pratiqueront encore ce jeu trois ans plus tard, à Wildflecken, mais comme Léon ne file jamais droit, et pour cause, qu'il existe un Dieu des ivrognes, qu'on peut être-le

[97]

fils d'un aide de camp du tsar, un distingué préposé aux relations extérieures en même temps qu'un exécrable tireur au pistolet, Léon terminera la guerre sain et sauf!

Les Allemands des deux compagnies détachées par la division Das Reich au nord-est de Tcherbinovka donnent l'exemple de ces jeux barbares. Enfouis sous la neige de leurs petits postes très éloignés les uns des autres, abreuvés par le silence de la steppe figée, privés de ravitaillement deux jours sur trois, de courrier depuis deux mois, rongés par l'inaction que leur impose un ennemi aussi présent qu'invisible, ils ont, pour se distraire, imaginé un jeu qu'ils appellent « dum-dum... ! » Il s'agit de s'attaquer mutuellement par surprise, la nuit, d'un poste à l'autre, à la grenade offensive. Et comme ils opèrent à jeun, les grenades font des dégâts!

Degrelle refuse de devenir loup parmi les loups et lutte à sa manière contre la mort blanche qui menace ces troupes accrochées au Donetz dans des conditions stratégiques et climatiques parfaitement insensées. Une inlassable curiosité le pousse à découvrir la vie locale qui se poursuit malgré l'invasion. Un jour, il visite une boulangerie. Elle ne possède pas de pétrin mécanique. Les mitrons brassent d'énormes masses de pâte, comme au XIXe siècle, ahanant, pliés en deux sur des caisses ayant six mètres de long, formées de planches clouées, non rabotées, qui plantent leurs échardes dans les mains. Ces deux douzaines de travailleurs se déshabillent avant la besogne, hommes et femmes réunis, dans un réduit noir, infect, ouvrant au-dessus du four; défectant en commun le long des murs extérieurs en se bombardant joyeusement, garçons et filles, avec des papiers souillés.

Marché en plein air. Par 30° au-dessous de zéro. Les foules qui s'y pressent dans un grouillement sombre ne paraissent pas souffrir du froid. Le chef de Rex se mêle à ces femmes, ces enfants, ces vieillards qui promènent entre les tréteaux des marchands une curiosité attendrissante parce que sans objet. L'offre reste dérisoire par rapport à la demande. Une vieille paysanne, visage sévère, très beau, très noble, serré dans le « platok » de lin sombre, attend qu'un passant s'intéresse à la minuscule boîte de clous rouillés qu'elle voudrait échanger contre quelque chose, car les roubles anciens n'ont plus cours et le mark d'occupation reste méprisé. Une autre, aussi vieille, aussi noble, a parcouru, peut-être trente kilomètres à pied, dans la nuit glacée, pour négocier un oeuf, un verre de myrtilles ou un litre de lait. Trois ou quatre assiettes fendues et recollées font l'objet de surenchères lancées par deux douzaines d'amateurs loqueteux. Ailleurs, une antique serrure détraquée excite les convoitises de jeunes garçons coiffés d'énormes casquettes crasseuses...

Degrelle finit par découvrir deux peignes et les achète pour l'équivalent, en marks,

de dix-huit francs belges 1942, riant sous cape à l'idée qu'il en fera cadeau à d'élégantes Bruxelloises de ses amies, comme échantillon de ce que la Russie communiste offrirait à la coquetterie féminine dans une ville aussi importante que Bruges ou Namur si la Belgique tombait sous le joug communiste. Ils sont en effet taillés dans des couvercles de boites à sardines portant encore la marque du produit, repliés au marteau sur deux fils de cuivre qui en constituent l'armature. Les femmes russes qui contemplaient ces objets dont aucune négresse n'aurait voulu, avec des

yeux lourds de désir, lui jettent des regards sombres et réprobateurs lorsqu'il s'éloigne pour se diriger vers la polyclinique de Tcherbinovka. Il a miraculeusement découvert un dentiste et désire faire soigner sa mâchoire démolie dans les prisons françaises en 1940. Car ses plombages sautent comme les fusibles d'une ligne électrique court-circuitée.

La polyclinique. Salle d'attente offrant deux fauteuils râpés et branlants. L'équipement du cabinet comprend un porte-lancette à forets actionné par une pédale, quelques outils baignant dans un verre qu'emplit une sorte de café au lait. Au mur brille une collection de râteliers qui paraissent en or. Le mitrailleur Degrelle s'étonne de cette richesse et, laborieusement, finit par comprendre les explications du praticien: il ne s'agit pas d'or mais de cuivre. Un examen plus attentif confirme. Certains dentiers sont déjà vert-de-grisés! Le mitrailleur Degrelle s'installe dans l'antique fauteuil, un peu inquiet. Heureusement qu'il s'agit aujourd'hui d'un simple plombage car le dentiste russe opère sans anesthésie locale. Pas d'eau pour se rincer la bouche. Les clients crachent simplement leur sang en quittant la polyclinique. Voilà qui explique l'origine de ces taches roses auréolant la neige sur les deux cents mètres du chemin d'accès. La dent une fois plombée, l'homme de l'art se lance dans une longue explication à laquelle le soldat n'entend rien. Il s'énerve et va quérir une assistante parlant un peu de français.

- Monsieur le docteur... dire que vous... rester sans manger... deux ou trois mois.

Un haut-le-corps.

- Pardon?
- Deux ou trois mois.

Degrelle finit enfin par comprendre que c'est le plombage qui tiendra seulement deux ou trois mois... *Woina! Nitchevo!* Seule, la Russie est éternelle!

*
**

Ils ont célébré Noël dans leurs dortoirs glacés. Sur un mur de torchis maculé, un artiste a dessiné une crèche. L'aumônier Salesse a dressé son autel portatif sur la selle d'un vélo, car la légion Wallonie, comme le reste de la Wehrmacht, pousse laborieusement dans la boue, puis la neige, de lourds vélos d'agents de liaison,

parfaitement inutiles. Après la messe, ils ont chanté.

Lille, Douai
Arras, Cambrai, vieille patrie,
Nous vous rendrons
le fier lion, de la patrie.
Duikerke flamand
Ravi sanglant, à la patrie
Fleuris tes flots,
Des vieux drapeaux,
de la patrie.

Ils ont ensuite écouté les disques de Charles Trenet et Jean Sablon. Puis ils ont essayé de trouver" le sommeil, couchés sur le parquet, cinglés par les

courants d'air glacé, les pieds comprimés dans les chaussettes gelées, une méchante couverture de coton tirée jusqu'au nez, casqués des passes montagnes qu'ils viennent seulement de recevoir, avec les gants, minces gants tricotés clans la laine synthétique, peu efficaces mais tout de même salvateurs. Malheur en effet à qui perd ses gants et manipule une arme car la peau reste collée au métal!

Les évacuations se multiplient et le moral du bataillon vire au noir absolu. Le commandant Jacob essaye bien d'enrayer cette marche à la catastrophe mais l'action du « Pauvre Petit Major» reste limitée. Bon organisateur, chef intelligent, il ne fait cependant plus le poids devant un univers de glace, de dépaysement où les vertus d'organisation et d'intelligence n'ont plus cours, un monde qui justifie ce *nitchevo,* cet «à-quoi-bon » des Russes, cet appétit pour l'esclavage entretenu par les tsars ou les Soviets (c'est toujours le même!) qui limite leur devenir aux immeubles construits pour cinq ans, à l'urbanisme sans égouts, aux marchés sans marchandise, aux dentiers de cuivre.

Les milieux dirigeants de Berlin ont profité de cet enlisement dans le froid et la misère pour tenter de coiffer la légion Wallonie par un commandant allemand, le major Lépine, ou bien de la dissoudre purement et simplement. Ce genre de manœuvres qui reflète bien l'infantilisme de la psychologie allemande, victime de l'impérialisme prussien, se renouvellera périodiquement jusqu'en 1945, et recevra toujours la même réponse de l'irascible Degrelle. il proteste auprès de l'O.K.W., comme il protestera plus tard auprès d'Himmler et d'Hitler, au fur et à mesure que croîtront ses pouvoirs. Résultat immédiat le major Lépine est éliminé et sera tué quelques jours plus tard, mais Jacob, démobilisé, regagnera sa maison patricienne d'Anvers. Jean Vermeire l'accompagne à Stalino d'où un train sanitaire les ramènera en Belgique. Le lieutenant Vermeire est chargé de rameuter des renforts pour éviter la dissolution de la légion Wallonie, unité devenue squelettique après tant de pertes provoquées par la misère et le froid, non par l'ennemi (14).

*
**

Le 3 janvier 1942, le capitaine breveté d'état-major de l'armée belge, Pierre Pauly, remplace donc Jacob démobilisé en même temps que six officiers et soixante hommes de troupe jugés inaptes à vivre en enfer. C'est un commandant de bataillon de valeur exceptionnelle. Originaire de Tournai, petit, nerveux, montrant en toute occasion un courage élevé, il entreprend dés son arrivée d'enfermer la légion Wallonie dans une discipline de fer. Il donne l'exemple. Sous les yeux des Bourguignons et des Russes stupéfaits, il accomplit chaque matin, vingt minutes de pas gymnastique en slip, même si la température avoisine 25° au-dessous de

zéro. Il rétablit le salut quotidien au drapeau de Bourgogne, depuis quelque temps négligé. Chaque fois qu'un obstacle tente de nier son pouvoir réformateur, il prend des colères terribles, arrache sa casquette et en frappe le sol. Aussi, quand on vient lui annoncer un matin, au rapport des officiers, que les Feldgendarmes allemands ont pincé deux Wallons en train d'opérer clandestinement quelques emprunts dans un magasin de l'intendance, se met-il à hurler :

- En conseil de guerre! En conseil de guerre, ces voyous!

Degrelle, qui se trouve au rapport en tant que chef politique, attend que Pauly ait terminé son numéro. Quand il juge calmé «l'homme de la pierre polie» qui, sous le rapport de la rudesse, porte bien ce sobriquet immédiatement décerné par les soldats, il lui dit :

- Mais non, Pauly! il ne s'agit pas de donner aux Allemands le spectacle de nos faiblesses! La pente à remonter dans l'opinion de l'O.K.W. est suffisamment raide comme ça!

- Alors, je les fais fusiller sans formalités, tout de suite! crie le commandant.

- Mais non, mais non!

- Alors? le conseil de guerre? le camp de représailles?

- Je suis contre les emprisonnements préventifs qui n'en finissent plus, les peines prononcées avec mille scrupules qui punissent le mal, certes, mais n'écrasent pas les instincts malsains jetés dans les foules comme des herbés mauvaises. Il s'agit de les frapper par des méthodes touchant l'imagination. Quand je serai au pouvoir...

Le mitrailleur Degrelle prend le commandant de la légion Wallonie par le bras, l'entraîne hors de la salle et lui dicte ses instructions.

Le dimanche 18 janvier, les deux coupables sont extraits de leur cachot, conduits sur l'esplanade de manœuvres, un terrain vague jouxtant l'école, où la légion Wallonie au complet, moins les hommes tenant les postes de sécurité autour de la ville, les attend, formée en carré. Au centre, on a élevé un pilori. Un sergent fait placer dos à dos les deux coupables, puis les lie l'un à l'autre avec une grosse corde. Il accroche ensuite au cou de chacun une pancarte portant l'inscription: «je suis un

voleur». Le nouveau commandeur s'avance alors jusqu'au centre du carré et s'écrie, tourné vers les soldats

- Qui sont ces hommes?

Dans une rumeur profonde toute la troupe répond:

- Des voleurs!

- A l'honneur de qui ont-ils porté atteinte?

- A l'honneur de la légion Wallonie! clament d'une seule voix les Bourguignons.

Mais, la plupart d'entre eux rient sous cape car chacun a déjà plus ou moins chapardé ce que réclamait son estomac depuis l'entrée en Russie! Le commandeur se tourne alors vers l'officier de jour et ordonne:

- Lieutenant de jour, souffletez ces hommes!!!

L'officier enfile ses gants et, à deux reprises, gifle les coupables. C'est fini. La légion défile devant les voleurs de chocolat aussitôt remis en liberté.

[101]

*
**

L'activité des partisans devient plus intense au cours du mois de janvier. Elle correspond aux préparatifs de l'armée rouge qui va se lancer à l'attaque dans la région d'Isjum-Artemosk pour tenter d'encercler la petite armée européenne du Donetz. Ils opèrent de préférence la nuit, visitent des villages au large de Tcherbinovka et, depuis la ville, on peut contempler sur le ciel glacé les toits des isbas, imprimés en masses de feu mouvantes sur les fonds de neige que l'incendie mordore. Ils se rendent par surprise maîtres de hameaux isolés, non gardés, et en quelques heures, exécutent les collaborateurs russes, s'il s'en trouve, ou les soldats en maraude. On a ramené quelques jours plus tôt un jeune lieutenant de la Wehrmacht, surpris par les partisans au cours d'une mission, et tombé victime de leur cruauté assyrienne, car ils lui avaient scié les deux jambes tout vif. A Grichino, ils ont surpris un groupe de « Blitzmädel », jeunes filles auxiliaires de l'armée qu'en France on baptisera « souris grises» en raison de la couleur de leur uniforme. Ils les ont jetées nues dans les rues et arrosées d'eau par 30° au-dessous de zéro. Toutes ont péri.

Les Bourguignons ne prennent cependant pas très au sérieux les histoires de loups-garous qui se racontent en ville. Ils se gardent, certes, dans leurs postes avancés, mais sans se départir d'une certaine désinvolture. Exemple : les hommes de corvée, estafettes, vaguemestres, qui se déplacent de points d'appui en dépôts, se souviennent rarement du mot de passe. Quand ils abordent une sentinelle, ils se contentent d'annoncer:

- Bourguignon!

- Passe! réplique l'homme de garde en abaissant le canon de son arme.

Admirablement informés, les partisans connaissent cette pratique et espèrent en profiter. Une nuit, un Russe qui vient de la forêt, affronte le secteur surveillé par la 3e compagnie, se heurte à la sentinelle et lance le mot magique. Il ne peut savoir que les citoyens belges, en général, sont experts en querelles linguistiques, qu'une sentinelle wallonne se montre très puriste en matière de prononciation. Un gosier russe ne peut physiquement prononcer le «gnon» du mot de passe standard, et il annonce:

- Bourguillion!

La sentinelle ricane

- Ah! t'es ti d'cheux nous? Alors, chante la *Brabançonne!*

Le Russe ne répond pas, reçoit un coup de fusil tiré à bout portant qui le couche sur la neige. Son *âme* ira prendre des leçons de prononciation chez Berlitz.

Au laisser-aller relatif des Wallons correspond celui des Italiens, absolu, qui tiennent les points d'appui dans le Sud, entre Tcherbinovka et Stalino. Pour les visiter, il s'agit d'affronter les solitudes de la steppe pendant deux heures, car il n'existe que le vide entre la ville et eux. Les Bourguignons s'y risquent souvent, bravant les tempêtes qui hurlent, griffent les visages, modèlent des colonnes de glace sous le nez et fardent de givre les paupières qui se soudent l'une à l'autre. Le risque de tomber sur de forts partis russes reste vif, mais ils le prennent. Montés sur des chevaux rapides et infatigables, les cosaques apparaissent merveilleusement équi-

pés. Sur les prisonniers déjà faits, les Wallons ont trouvé des sous-vêtements de soie, des vestes fourrées, uniformes de qualité, bottes de feutre légères, survêtements de camouflage réversibles. Leurs selles ultra-légères sont faites d'osier et d'aluminium pour ne pas fatiguer les montures. Comptant sur leur rayon d'action et la rapidité de leurs déplacements, ils se risquent loin derrière le front occidental et commettent beaucoup de dégâts. Les Bourguignons prétendent les ignorer car la compagnie des Italiens leur plait. Chez eux, ils ont l'impression de se trouver en vacances... voir Naples et mourir!

On les accueille avec des cris d'enthousiasme: *viva il Duce!* Mais le salut à Mussolini n'implique aucune ambition de leur part. Ils ne voient pas en lui le dernier des Romains reconstruisant l'empire, mais seulement le meilleur d'entre eux, le plus glorieux, le plus digne d'estime et d'amitié. Le lieutenant Arthur Buydtz s'est lié avec un capitaine transalpin et lui dit;

- Mais enfin, si nous perdions la guerre, vous perdriez aussi vos colonies?

- Bah! pourquoi se battre pour des colonies? Le bonheur se trouve chez nous. Nous avons les fruits, le vin, l'amour!

- Pourquoi détestez-vous les Allemands?

- Ah! ça nous fait mal au ventre de les voir se mettre au garde-à-vous et crier des ordres comme ils le font! Ils cherchent à plier le monde entier sous la loi de l'effort! Pourquoi veulent-ils nous faire aimer le travail, nous obliger à leur ressembler? Ça use le travail!

Sur le front de l'Est, Allemands et Italiens se détestent cordialement. Les Italiens ne leur pardonnent pas de les avoir jetés dans cet enfer de neige et de violence qu'ils n'appelaient pas de leurs vœux. Raffinés, cultivés, humanistes jusqu'au fond de l'âme, les soldats de Mussolini pressentent l'approche de la catastrophe qui menace l'Europe, savent que la grandeur impériale appartient au passé et que Rome n'est plus qu'une superbe ville où l'on peut attendre joyeusement la fin du monde. Les Allemands ne comprennent rien à ce laisser-aller des troupes italiennes, leur mépris du règlement, leur constante recherche des menus plaisirs dans les isbas, leur tenue fantaisiste, leur façon de prendre la garde sans fusil, de tenir l'ennemi pour quantité négligeable, ce manque de sérieux méditerranéen tellement éloigné de la rigidité prussienne. Si l'amour est une question d'épiderme, la camaraderie de front l'est aussi, et les Italiens ont perdu le goût de la peau de l'aurochs.

Les cosaques le savent et le font savoir. A l'heure où les sentinelles de Karabinovka, petit village du dispositif italien, dorment dans les isbas au lieu de veiller, un parti de cavaliers se présente et détruit tous les occupants étrangers. Quand la colonne de sécurité mobile, partie de Tcherbinovka, arrive sur les lieux, l'ennemi a depuis longtemps disparu et un spectacle extraordinaire se fige sous les yeux des hommes. Empruntant les seaux d'eau conservés dans les isbas, les cosaques ont méthodiquement aspergé le corps de leurs prisonniers, aussitôt transformés en blocs de glace. Allemands et Bourguignons défilent maintenant devant une trentaine de statues, debout ou assises sur la neige, modelées dans la position où le gel les a figées. Les corps restent bien visibles par transparence, tels ces petits objets noyés dans un bloc de verre, poupées,

voiliers, modèles réduits de tour Eiffel qu'on vend aux touristes en Occident... Souvenir de Paris... Souvenir de Karabinovka... Bons baisers de Moscou! ... Les visages témoignent sur d'hallucinantes agonies. Bouches tordues par la souffrance ou arrondies par la surprise. Visages gris de peur. Questions posées par des regards qu'un étonnement sans bornes anime toujours. Car les yeux restent ouverts, parfaitement conservés par le froid et gardent l'apparence de la vie, semblant contempler maintenant les sauveteurs qui passent et n'osent, eux, les regarder, ne pouvant plus rien pour les ramener à la vie? Certains prisonniers, blessés avant congélation, ont laissé derrière eux sur la neige, des gouttes de sang pareilles à des étoiles. La colonne réquisitionne des traîneaux, charge les morts enfermés dans leurs cercueils de glace transparents et reprend la piste de Tcherbinovka.

*

**

L'activité des espions et partisans ne cesse de croître pendant les derniers jours du mois de janvier. Aux officiers de la légion Wallonie qui critiquent la justice militaire allemande pour sa rigueur, Degrelle répond :

- Qui viole les lois de la guerre doit payer le tarif le plus élevé! On ne rend pas seulement la justice pour châtier des coupables mais pour prévenir les mauvais coups qui se préparent!

Les mauvais coups se multiplieront0. Pendaisons et fusillades leur répondent. Ainsi s'enchaîne le cycle sans fin de la violence dont, seuls, les vainqueurs de la guerre s'arrogeront le droit de désigner les responsables qui seront, bien entendu, les vaincus! Jamais, au cours de l'histoire, des hommes n'auront dit le droit et rendu la justice avec plus d'hypocrisie qu'à Nuremberg!

A Tcherbinovka le tribunal militaire allemand a jugé cinq Russes convaincus d'espionnage. Condamnés à mort.. ils seront pendus. Les Bourguignons, anciens ouvriers de chez FN. , mineurs, petits ou grands bourgeois, professeurs, épiciers ou avocats, ces officiers de carrière provenant de l'armée belge ont tellement souffert depuis trois mois, contemplé tant de scènes violentes, subi tellement de tempêtes, que rien ne peut plus les étonner, hérisser leur sensibilité endormie. On les désigne pour le service d'ordre pendant que des Feldgendarmes, venus des unités croates, procèdent aux exécutions. Voir pendre cinq de ces loqueteux qui scient les jambes des soldats tout vifs n'est pas une affaire. Mais la scène va se présenter d'une manière plus dramatique qu'ils l'imaginent. Car les condamnés y participent avec une étonnante bonne volonté. Le premier d'entre eux grimpe sur la chaise et, sans hésiter, parfaitement impassible, saisit le cercle de chanvre et se le passe autour du cou. Un coup de pied culbute la chaise Le corps tourne lentement sur lui~même et l'urine mouille aussitôt le pantalon. puis gèle en quelques secondes. Sous la neige qui tombe avec une lenteur solennelle, les torches brandies par le service d'ordre crachent du sang. La foule indigène est rassemblée plus loin, sur une place, et forme une masse de couleur sombre d'où ne monte aucun cri, pas le moindre commentaire. On emporte un corps enveloppé dans une couverture. Il sera jeté, sans elle, dans la fosse commune ouverte aux portes de la ville. Le thermomètre accuse toujours 25° au-dessous de

[104]

zéro et, de chaque bouche, s'élèvent des colonnes de brume. Les soldats dansent sur place pour maintenir la circulation dans leurs pieds que le gel menace et se battent les flancs à grand renfort de bras.

Quand le dernier condamné tombe dans le vide, la corde trop sollicitée par les exécutions précédentes casse. L'espion russe se retrouve sur le plancher, puis se relève en se frottant le cou. Impossible de lire dans ses yeux si l'accident l'enchante ou le déçoit. Une indifférence suprême le fige sur place. Il attend avec patience que le soldat fixe à la poutre une corde neuve. *Voïna! Nitchevo !*... Une fois l'appareillage rétabli, sans attendre un ordre, marquer une seconde d'hésitation ou, par un geste, traduire le plus petit sentiment de crainte, le condamné remonte sur la chaise et, de ses propres mains, remet en place la boucle de corde autour de son cou. *Nitchevo !* Et les Bourguignons commencent à se demander avec inquiétude si ces hommes, capables de mourir dans un pareil style, peuvent ou non se retrouver un jour vaincus. La neige tombe au rythme lent des illusions menacées...

[105]

CHAPITRE X

LA BATAILLE DU VOLKHOV

Pendant que les Wallons hivernaient au Donetz, dans le sud de l'U.R.S.S., les Flamands se battaient au nord. On a voulu découvrir dans cette partition géographique un exemple de la mauvaise foi allemande, un signe avant-coureur d'annexion pour la Flandre, de rejet pour la Wallonie. Les Allemands ne sont pas toujours «francs du collier » mais ils ne finassaient pas en implantant les deux unités aux antipodes l'une de l'autre. Tout simplement, la légion Wallonie dépendait de la Wehrmacht et la légion Flandern du SS Hauptamt. Voici pourquoi.

Au moment de fédérer dans une seule unité militaire représentative de la Flandre les forces déjà ralliées aux armes allemandes, certaines depuis 1940, et celles qui allaient adhérer à la lutte anti-bolchevique, il avait fallu ménager toutes les nuances de l'opinion collaborationniste. Pour les Flamands servant déjà dans la SS Nordwest, puis la SS Nordland, combattre la Russie dans une légion équivalait à se laisser dégrader. Dans leur esprit, légion signifiait pagaille, et non sans raison, car les aventures d'unités comme la L.V.F. ou la légion Azul allaient en administrer la preuve. Plus germaniques que les Allemands eux-mêmes, les Flamands tenaient le laisser-aller et la débrouillardise en sainte horreur. Catholiques et pacifistes dans leur immense majorité, ils ne pouvaient cependant se rallier à la lutte contre le bolchevisme directement à travers la Waffen SS. Pour concilier les deux tendances, le « Rome ou Moscou » des chrétiens du V.N.V. et le « Ni Rome ni Moscou » de l'Algemeine SS de Lagrou, on créa donc la légion Flandern en la rattachant aussitôt à la Waffen SS. Le tour était joué et les Flamands prenaient en même temps une avance considérable sur les Wallons dans une évolution irrésistible.

Vives au début entre volontaires relevant de mouvements politiques opposés, les divergences s'atténuèrent très vite pendant l'instruction au camp d'Arys, pour disparaître complètement dés que les unités formées pénétrèrent en Russie où l'esprit SS l'emporta Les volontaires avaient quitté Arys le 9 novembre 1941, en convoi motorisé. Ils traversaient Riga le surlendemain, couchaient à Pleskau le 13. Faisant partie de la 2^{e} brigade d'infanterie SS à l'effectif de cinq compagnies, Flandern comptait

maintenant 1005 volontaires, mais commandés par une majorité d'officiers et sous-officiers allemands. Elle payait ainsi, par cette carence du commandement, le long pacifisme du peuple flamand qui ne traduisait nullement un manque d'agressivité vitale, mais la haine d'une armée belge fransquillonne qui les avait dégoûtés du métier des armes et détournés du désir de former leurs propres officiers! Dès le premier coup de feu, ils allaient bien redevenir les célèbres « gueux » du temps de Guillaume 1~~, les lansquenets de Charles Quint, mais jusqu'au dernier jour de la guerre, il leur manquera un Degrelle pour le faire savoir et jamais les Allemands ne leur feront de cadeaux, justifiant ainsi les anciennes réserves de Joris van Severen sur la collaboration à fonds plus ou moins perdu!

Si la Wehrmacht a longtemps ménagé la légion Wallonie qui n'a pas encore livré une vraie bataille, la Waffen SS jette immédiatement Flandern dans le bain. Noblesse oblige! Toute la Ire compagnie avec un peloton des 2e et 3e, se retrouve sur le front d'encerclement de Leningrad, face à l'armée rouge. Les groupes occupent des points d'appui à Pogostje, Maluksa, Barachy, Olomno. Jef François se présente à son chef de secteur. C'est un capitaine allemand qui le reçoit dans son bunker, misérable fosse coiffée par des troncs d'arbres empilés et recouverts de terre. Il le contemple avec bienveillance et lui dit:

- Je connais votre beau pays de Flandre!

Puis:

- Et vous avez quitté le paradis flamand pour vous battre volontairement dans cet affreux pays? C'est inconcevable!

Il lève son verre de schnaps:

- *Prosit* quand même, et que Dieu vous garde!

François est agnostique et se sent mieux protégé par le diable de la SS que par le Bon Dieu! Mais, comme tous ses camarades, il partage le jugement du capitaine sur la Russie. Ils n'ont pas encore eu le temps de découvrir sa beauté particulière, la démesure des espaces qui tient les hommes en respect, l'âme slave qui se nourrit d'elle et cherche à la dépasser à travers une suite d'élans et de renoncements contradictoires où vie et mort offrent un même visage. Ils n'ont retenu d'elle que la misère paysanne, les chemins primitifs, la crasse des isbas remplaçant brutalement la netteté de la Prusse et des pays baltes. Ils découvrent maintenant les forêts oubliées sous leur linceul de neige, avec leurs arbres qui meurent de vieillesse debout, puis s'effondrent sur la futaie sous-jacente plus jeune, dans un enchevêtrement inextricable. Ils prennent la mesure d'un continent qui n'appartient plus à l'Europe et se sentent une âme d'explorateurs. Us avalisent l'esprit de cette guerre qui, au-delà de la lutte politique, thème officiel, représente une conquête brutale où le soldat fraye le chemin au laboureur, puis au missionnaire chargé d'implanter la nouvelle religion. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil et Hitler ne fait que moderniser l'âge de la pierre polie!

Pendant une quinzaine de jours, Flandern occupe les points d'appui qu'on vient de lui assigner sur le front de Leningrad. Il ne se passe rien. Seulement quelques escarmouches secondaires à Olomno. C'est tout de même la guerre, donc un mois d'attente, un mois d'ennui et une heure de bataille terrifiante, exaltante, mortelle. La guerre somnole devant Leningrad et les Flamands ont le temps de réfléchir, de se mesurer avec le froid

avant de tâter des Russes. La division publie chaque jour un bulletin météorologique. La colonne de mercure des thermomètres est déjà tombée 40° au-dessous de zéro! Comme presque toute la Wehrmacht et la Waffen-SS. les Flamands ne possèdent qu'une méchante capote en fibranne, une paire de gants tricotés, pas toujours un passe-montagne ou une casquette à oreilles pour se protéger. Une surprise profonde

les cloue au seuil de ce froid qu'ils n'ont jamais connu, dont ils ne pouvaient imaginer l'existence et les effets.. Le pain, la saucisse, le beurre qu'on leur apporte le soir doivent être débités à la hache ou la scie. Seul, le schnaps reste fluide et il se trouve à l'origine de malentendus entre eux et les Allemands. Les uns et les autres parlent théoriquement la même langue, mais celle des croisés de Cyriel Verschaeve a pris quelques siècles de retard sur la dialectique hitlérienne. Parmi ceux qui aiment discuter du sexe des anges pendant les interminables nuits dans les bunkers, les tranchées, les isbas de l'arrière front, les uns affirment que le néerlandais possède ses lettres de noblesse tirées de l'histoire, les autres qu'il ne représente qu'une langue germanique sous-développée. Mais tous doivent reconnaître, à la lumière de l'expérience, que la confrontation entre le néerlandais et l'allemand moderne ouvre des hiatus fâcheux pour la bonne entente entre Flamands et leurs officiers ou sous-officiers allemands.

C'est ainsi qu'au début, lorsqu'un officier allemand accomplissait Sa ronde du soir dans les isbas occupées par les groupes de Flamands, il demandait parfois, avec les meilleures intentions du monde:

- *Bist du sat geworden?...* Etes-vous rassasié?

Il voulait savoir si le ravitaillement était bien parvenu, les saucisses correctement coupées à la hache, les estomacs satisfaits. Seulement, *Zat* en flamand signifie « ivre » et possède la même consonance que *Sat* en allemand. Les Flamands prenaient la mouche, fronçaient le sourcil et répliquaient avec humeur:

- *Ich habe nicht getrunken!* Je n'ai rien bu!

Et quand l'officier se retirait, déconcerté par la réponse qui ne correspondait pas à sa question, le chœur des Flamands entonnait:

- Ça c'est encore un «moffen».

En néerlandais, Boche se dit Moffen. Pour les Flamands, précurseurs de la Waffen-SS internationale, Boche désignait le type d'allemand qui n'avait rien compris à la révolution hitlérienne, à l'Europe qu'elle prétendait fonder sur les hiérarchies raciales et non nationales. L'Allemagne d'hier était un pays de « Boches », n'ayant que morgue et mépris pour les volontaires étrangers qui le leur rendaient avantageusement. Mais la Waffen-SS comptait de moins en moins de Boches, de plus en plus de camarades qui se rassemblaient comme les bêtes de la jungle, au nom desquelles la panthère Baghera disait, selon Kipling «nous sommes du même sang toi et moi». Lés Flamands, tout comme leurs camarades venus d'autres nations, possédaient donc un complexe de supériorité sur la Wehrmacht que, de temps à autre, l'événement confirmait.

Quelque temps plus tard, au cours d'une inspection menée en compagnie d'un colonel allemand de la Wehrmacht, François sera abordé par un très jeune volontaire nommé Vermeulen qui lui demandera à brûle-pourpoint:

- Untersturmführer, peux-tu me dire si l'offensive contre les Russes va

bientôt commencer? A mon âge, sais-tu, l'offensive contre les poux ne suffit pas!

Engagé à dix-sept ans, Vermeulen brûlait de se mesurer avec l'ennemi. Le gel féroce qui cernait les lèvres d'une pellicule de glace rendait le moindre rire douloureux et François préférait répondre par un léger haussement d'épaule. Plus loin, il va se réfugier dans un abri avec le colonel qui, revenant sur l'incident, lui dit

- Vous avez de la chance que vos Flamands demandent à se battre! Quand ils viennent me trouver, mes Bavarois demandent plutôt «Colonel, quand m'accorderez-vous une permission? »

Il commandait un régiment formé de réservistes qui, de toute évidence, préféraient les séjours à Garmich-Partenkirchen au patinage artistique sur

Ladoga! Ancien membre de la secte païenne de Ludendorf et du N.S.D.A.P., ce colonel ne se faisait aucune illusion sur le pourcentage de surhommes existant dans son unité!

Les semaines passaient. Comme les Wallons de Degrelle au Donetz, les Flamands ne connaissaient que deux ennemis vraiment redoutables, le froid et les poux. Un homme de garde à l'extérieur ne pouvait résister plus de trente minutes malgré l'appoint de la capote et des bottes spéciales à semelle de bois prévues pour ce poste. Uriner en plein air ne se concevait pas sans une longue préparation. Il fallait d'abord retrouver le membre viril, rétracté, puis opérer très vite, sous peine de le voir saisi par le gel. Exposer le nez, les oreilles ou les doigts au vent, c'était les perdre à terme, après de longues souffrances. Le froid ne représentait plus une sensation, comme en Occident, mais une sorte de plongée dans un monde de densité différente exerçant une pression élevée sur chaque centimètre carré de peau exposé. Le corps ne jouissait plus du même espace vital. Il se rétractait, comme enrobé de béton en voie de solidification.

Les poux! Jamais les Flamands n'avaient juré avec autant d'énergie.

- *Smeerlap!...*

Le saligaud interpellé n'était qu'un énorme et dévorant poux qui progressait en tête de colonne dans le pli d'un gilet de corps!

- *Verrekt!!! Barst!!!* Crève!!! Éclate!!!

Froid noir. Neige noire ou grise, selon l'heure et l'état du ciel. Garde au pôle Nord! Garde au pôle Sud! Peary - Amundsen, n'avaient rien vu! L'ennemi qui venait du froid, le Russe, n'existait plus. Les lignes de mire des mitrailleuses ne perçaient que des espaces vides. Les coups de fusil qu'on tirait, de temps à autre, pour se distraire, faisaient seulement tomber la neige qui pendait aux sapins, plantés devant eux, autour d'eux, comme autant de cierges dégouttant de cire fondue. L'ennemi ne se trouvait nulle part et partout dans le même temps. Il rôdait, rampait, s'effaçait, dormait sur place drapé de neige, s'éveillait ou mourait dans quelque champ de mines. On ramassait loin derrière les lignes des patrouilleurs qui s'étaient infiltrés pendant la longue nuit de décembre. Disloqués par l'explosion d'une mine, le gel avait appareillé leur jambe cassée, leur bras rompu et même recollé la tête pour peu qu'elle tint encore au tronc par un muscle, un filet de chair devenu plus solide qu'un fil de fer. Ce vide apocryphe entretenait un sentiment de panique chez les volontaires les plus sensibles, les plus imaginatifs. Un soir, Gérard Cools dit au jeune Gustav Poullard:

- Cette forêt me fait peur. Dés que j’arrive à dormir, j'en rêve. Et tout de suite, c'est le cauchemar. Je me trouve seul dans la forêt et, tout à coup les arbres se mettent à bouger et marcher. Ce sont les fantômes des Russes morts. Le vent fait voltiger leur grande tunique de camouflage blanche. Je tire tout ce que je peux sur eux. Je balance des grenades. Je demande l'intervention des Stukas. Mais pas un fantôme ne tombe. Ils me cernent de plus en plus étroitement. Alors, je me réveille! Et toi? Tu comprends quelque chose à cette forêt toujours vide et toujours pleine d'ennemis? Tu n'as pas la trouille?

- Pas du tout! réplique Poullard.

Lui s'est engagé dans la légion Flandern tout jeune également, comme national-socialiste. Il a lu *Mein Kampf* comme d'autres entrent en religion. Il cohabite depuis avec les mythes nordiques ressuscités par Hitler. Païen, il trouve asile dans la grande forêt germanique qui servit d'ultime refuge aux Lituaniens refusant de se convertir au christianisme en plein XVIe siècle. Ils n'avaient plus le choix! C'était l'asile forestier ou la mort!

- Non, reprend-il, la forêt n'est pas mon ennemie, car il n'y a pas de forêt russe. Seulement une forêt germanique. Découverte en Allemagne, elle m'accompagne depuis et me protège, même devant Leningrad! En elle, je suis chez moi. Je me sens d'accord avec ces sapins, ces bouleaux, ces hêtres. Je me bats pour eux parce que nos dieux dorment sous leurs branches et se réveilleront une fois les Russes chassés. Non, je n'ai pas peur.

- Tu as bien de la chance!

A travers Poullard, pourtant francophone. s'affirmait le caractère romantique des Flamands, le solide appétit mystique sur lequel l'église catholique avait fondé sa puissance en Flandre, mais qui était en train de passer à l'ennemi, donc à la SS, pour lui fournir sa nourriture spirituelle!

Ainsi naissait une religion qui venait du froid. La guerre dormait devant Leningrad. Le haut commandement décida d'utiliser cette pause pour parfaire l'instruction des Flamands et les envoya en Lettonie.

*

**

La légion Flandern se rassemble à Tarassova le 15 décembre. En quinze jours de front, elle n'a perdu que cinq hommes, avec un camion tombé dans une embuscade, mais le gel a déjà pratiqué des coupes sombres dans ses rangs. Elle se dirige, par courtes étapes, vers la frontière lettone, campant dans les villages russes dont la misère, une fois de plus, fend le cœur des volontaires. La 2e compagnie marche en tête, aux ordres du lieutenant allemand Breymann, parce que naturellement plus rapide, plus économe en pauses que les autres, agitée par une sorte de transe que lui communique son chef. De ce fait, elle porte le titre de « cirque Breymann». Breymann est d'origine autrichienne et national-socialiste fanatique. Il a joué un grand rôle dans le putsch contre Dolfuss à Vienne. Par sa taille moyenne, ses cheveux châtains, sa voix rauque, il rappellerait quelque peu Hitler si une attitude volontiers cassante ne le rapprochait des Prussiens plus que des Viennois. C'est un chef incroyablement exigeant et juste. Jamais une distribution de vivres ne s'effectue sans qu'il la contrôle et le carré de pain attribué à Breymann ne saurait peser deux

grammes de plus que celui des hommes qui le maudissent quotidiennement mais l'adorent. Un soir, dans un village d'étape, le caporal Cools ose lui faire part des sentiments qu'il éprouve pour la misère russe. Cools n'a pas encore adhéré aux grandes simplifications SS et un certain humanisme veille en lui. Breymann réplique:

- Une armée pauvre comme la nôtre ne peut s'offrir le luxe de nourrir l'ennemi! Tout prélèvement sur nos réserves pour sauver un Russe compromettrait la vie d'un SS!

Les deux hommes se retrouvent dans une isba vidée de ses occupants naturels et, tout service achevé, se tiennent sur un pied d'égalité autorisant n importe quelle confrontation amicale ou violente.

- Cools, reprend Breymann, avez-vous réfléchi à l'échelle de valeur que la nature nous impose?

- Que voulez-vous dire?

- Exemple... Supposez que, par suite de circonstances exceptionnelles, vous soyez dans l'obligation de supprimer un être vivant dans l'espace de commandement que vous tiendrez en tant que SS au lendemain de notre victoire... Vous avez le choix entre un chêne séculaire mais encore en pleine vigueur, et un homme très laid, hérédosyphilitique porteur de nombreuses tares héréditaires, effréné baiseur au surplus et naturellement décidé à laisser derrière lui une douzaine d'enfants... Abattez-vous le chêne ou supprimez-vous le bonhomme?

- Le chêne! parce que lui ne' souffre pas.

- Qu'en savez-vous?

- Mais l'homme est à l'image de Dieu!

- Tant pis pour Dieu! Je l'aurais cru plus ambitieux. Cools, vous n'avez rien compris. Laisser procréer un taré c'est offenser les dieux de la santé, de la beauté ou du génie! Nourrir les Russes, c'est travailler à la défaite du SS! Je vous interdis!

Cools persévère quelques jours plus tard. Hébergé par une famille misérable (une « mamka », un ancêtre, quatre enfants), il réussit à tuer un chat et demande aux Russes comment ils le préfèrent. Ces gens ont déjà bu de la vodka distillée à partir de l'écorce de sapin, mangé parfois des vers de terre, mais jamais de chat. Ils n'ont pas d'opinion.

- On le fait en gibelotte? propose Cools au camarade qui l'assiste.

- Et comment vas-tu faire rôtir les morceaux? Il faudrait du gras!

Cools repense à son entretien avec le commandant de compagnie et n'ose passer outre à l'interdit lancé contre l'utilisation du ravitaillement au profit des Russes. Mais une idée de génie lui tombe du ciel.

- Vas me chercher de la graisse d'arme, demande-t-il à son cama-rade... Ça doit marcher.

Ça marche! Il fait revenir les morceaux de chat qui grésillent dans ta graisse d'arme en propageant dans l'isba une odeur abominable. Deux heures plus tard, la famille se régale de ce chat cuisiné par Cools, aussi lourd de charité que l'enfer est pavé de bonnes intentions! La dernière bouchée avalée, la course commence, chacun se tenant le ventre à deux mains. Les enfants d'abord, la «mamka » ensuite, le vieux, plus coriace, enfin. Chacun fume le jardin en pensant aux récoltes futures...

La légion Flandern aura depuis longtemps disparu vers la Lettonie que les Russes courront encore! Intoxiquée, une famille occidentale serait déjà morte,

[111]

mais les Russes se contentent de courir. *Nitchevo!* C'est la guerre! Dieu sauve le tsar!

La légion Flandern est arrivée chez les Lettons. On lui a réservé un cantonnement dans une grosse agglomération qu'avec leur manie de tout germaniser, les Allemands appellent Zabeln sur les cartes de la Wehrmacht mais qui se nomme dans la réalité locale Sabile. A l'entrée de la rue principale où s'élève une sorte d'arc de triomphe, une banderole toute neuve annonce quelque chose.

- C'est pour nous? demande l'un des volontaires au lieutenant Breymann.

Breymann l'ignore et réclame l'aide de l'interprète.

- Mon lieutenant, ça veut dire «Ici il n'y a plus de Juifs ».

Cette précision laisse les volontaires indifférents. S'il existe beaucoup de Juifs à Rotterdam, ils ne s'implantèrent jamais ou presque en Flandre, dont les habitants ignorent par conséquent l'antisémitisme. Il n'en est pas de même des Lettons qui, depuis des siècles, haïssent également Juifs et Russes parce que cohabitant avec les premiers, craignant la domination des seconds. Dès le 22 juin 1941, a l'annonce de la guerre contre l'U.R.S.S. tombant des postes de radio, les habitants de Sabile ont purement et simplement égorgé tous les Juifs de la ville. Ils attendaient cette occasion depuis longtemps et devaient payer cher pour l'avoir saisie! Car, si en 1941 il n'y avait plus de Juifs à Sabile, en 1946 il n'y aura plus de Lettons, Staline les déportant on Sibérie (15).

Les cruels Lettons réservent un accueil chaleureux aux hommes de la légion Flandern qui les protègent contre l'ennemi russe. Chaque foyer loge son Flamand, le gave de bonnes choses et, pour installer dignement l'état-major, on lève les scellés apposés sur la synagogue. Les Juifs ont bien été assassinés mais leurs meubles non pillés, et les autorités en disposent au profit des soldats.

Les Flamands, qui sortent de l'enfer glacé de Leningrad, sont traumatisés par une certaine civilisation retrouvée et se livrent à de surprenantes constatations. On peut donc encore manger à sa faim?... Dormir?... Vivre à la surface du sol et non sous la terre à la manière des taupes?... Cesser de trembler à la fois de peur et de froid?... Caresser la tendre chair des femmes? La légion Flandern vit un rêve qui, très vite, va retourner au cauchemar d'où elle sort.

*

**

Le 13 janvier, en effet, les Russes avaient attaqué et percé le front allemand au sud de Leningrad, sur le Volkhov, au point de jonction entre les l26e et 215^{e} divisions d'infanterie. A 13 h 30, ils lançaient une tête de pont à Gorka, dans le secteur du

422e. Le colonel Hoppe réussissait de justesse à verrouiller le sud de la brèche, sans pouvoir toutefois rétablir la

[112]

ligne du front. Le 14 janvier, l'ennemi commence à jeter par l'étroit couloir de quatre à cinq kilomètres pratiqué au nord de Tjutizy, des forces considérables provenant des 59e armée et 2e année de choc, 327e division et 57e brigade de choc, soit plus de cent mille hommes qu'accompagne une formidable artillerie, à défaut de chars inutilisables dans ces forêts. De toute évidence, cette offensive combinée avec celle de la 54e armée cherchant à percer à Pogostje, se propose de faire tomber par encerclement toutes les lignes allemandes établies au sud de Leningrad. Stratégiquement bien pensée, l'opération reste tactiquement fragile tant que le couloir pratiqué ne sera pas élargi et solidement tenu. Les Russes s'y engouffrent avec une énergie farouche. Ils vont perdre quinze mille morts devant les seules positions de la 126e division qui le verrouille. Pour que l'offensive soviétique tourne au désastre, il suffirait que les Allemands referment ce couloir par lequel transitent renforts, munitions et vivres. Les Russes le savent d'avance. Les combats qui s'engagent sur la rive ouest du Volkhov vont donc présenter un acharnement qu'aucune opération n'aura dépassé depuis le 22 juin 1941.

Les Flamands sont rappelés pour se voir jetés dans cette chaudière où bouillonnent les troupes que la Wehrmacht draine dans un large périmètre autour de ce secteur vital pour la poursuite du siège de Leningrad. La 2e compagnie de Flandern, suivie de la 4e roule en avant du gros. C'est actuellement l'unité la mieux préparée au combat, mais celle qui, dans le même temps, jouit du plus faible crédit auprès du major Lippert dont elle dépend. Lippert porte le même nom que le futur chef de la légion Wallonie, mais ne lui ressemble pas. Cet officier de réserve allemand, issu de la grande bourgeoisie, ne se trouve pas à sa place dans la Waffen-SS dont l'esprit sportif et révolutionnaire lui échappe. Militariste dans le plus mauvais sens du terme, il ne connaît de l'armée que la lettre de la tradition. La 2e compagnie ayant perdu dans un incendie en Lettonie quelques-unes de ses armes lourdes - et par négligence il faut bien le dire- il avait décidé qu'elle n'aurait pas l'honneur de monter au front. Son chef Breymann semblait l'approuver mais manœuvrait en sous-main pour passer en tète avec son « cirque » et la situation grave créée par la percée russe aidant, il arrivait le 19 janvier à Podberesje avant tout le inonde avec quelques éléments de la 4^{e} compagnie. Breymann marchait au canon!

- Ça sent la bagarre et la poudre! dit Raymond Tollenaere, le député et avocat flamand qui va, comme son collègue français Baudin «mourir pour vingt-cinq francs ».

Le chef adjoint du V.N.V., commandant de la Milice flamande dépendant de cette organisation, maintenant lieutenant en second et chef de peloton dans la 2e compagnie, représente le grand espoir politique des Flamands après la disparition de Joris van Severen. C'est le seul homme qui pourrait occuper auprès des Allemands une place comparable à celle de Léon Degrelle.

Ça sent en effet la poudre! Les Espagnols de la 250e division Azul ont attaqué par le sud le couloir ouvert par les Russes à travers l'ancien front allemand et la Rollbahn. Les soldats ont donné ce nom ambitieux à la route Leningrad-Novgorod parce qu'elle ouvre une tranchée rigoureusement rectiligne à travers les grandes forêts, mais il ne s'agit là que

d'une méchante chaussée de rondins. Flandern tentera la percée à partir du Sud. Faible force. Déjà se dessine l'infériorité en effectifs et matériel des Allemands et leurs alliés, qui dominera toute la guerre.

Dans la nuit du 18 au 19janvier 1942, la 2e compagnie et les pelotons des mitrailleuses lourdes de la 4e commandés par le lieutenant flamand de Wilde sont transportés en traîneaux vers Tjutizy. Leur attaque doit déboucher le long de la rollbahn, combinée avec celle d'un régiment dépendant du colonel Hoppe et un faible appui d'engins blindés. Des hameaux brûlent au loin. Les Russes lancent des fusées éclairantes qui se balancent sous leurs parachutes, révélant des forêts enneigées qui, sous leur lumière froide et blême semblent appartenir à quelque planète où l'homme se trouverait interdit de séjour. Le bulletin météorologique de l'armée a salué une progression du froid : - 48°.

A 9 heures du matin, l'aube se dessine et la 2e compagnie se met en marche en direction de Kopzy, suivie par deux pelotons de mitrailleuses fournis par la 4e. Breymann marche en tête, debout, la mitraillette sous l'aisselle bien que les balles commencent à chanter, les torpilles de mortier à pleuvoir. Il répète: *Vorwart ! ... Vorwart!* En avant!

Les patrouilles ont signalé l'existence de trois lignes de défense russe échelonnées en profondeur. Si les Flamands ne connaissent pas encore le prix que l'ennemi se dispose à payer pour conserver ses positions, ils pressentent que la journée sera chaude, même par 48° au-dessous de zéro!

En vue de la première ligne de défense, ils plongent et progressent par bonds successifs. Durant les semaines d'instruction, ils avaient maudit Breymann qui multipliait ce genre d'exercice : A terre! Un bond en avant!*Hinlegen! Auf!* Marche!... sans égard à la boue ou la neige couvrant le sol. Ils le bénissent maintenant que l'épreuve se présente en grandeur nature.

Les Russes sont enterrés dans les faibles éléments de tranchées qu'ils ont eu le temps d'ouvrir à coups d'explosif et, plus souvent, à l'abri de bunkers sommairement bâtis avec des troncs d'arbres empilés les uns sur les autres. Le paysan russe est né

bûcheron. En vingt-quatre heures, les hommes d'un village reconstruisent l'isba qui vient de brûler; en deux heures ils édifient un bunker. Ces « auberges de la jeunesse » crachent le feu. Pour les volontaires qui en revendiquent la possession, sonne le quart d'heure de la vérité. Ils se disaient descendants des « gueux» les plus téméraires, des artisans de Gand ou Bruges édifiant des barricades contre leurs princes abusifs, ou suivant ces princes sur les champs de bataille pour former la grande Bourgogne et l'empire de Charles Quint. Ils se disaient nationaux-socialistes, sectateurs d'un ordre nouveau, soldats idéologiques de Joris van Severen, Cyriel Verschaeve et, brutalement, la gorge serrée, ils s'aperçoivent que rien de tout cela ne peut exister, dépasser la fiction grammaticale, Si chacun d'entre eux ne jette pas sa peau dans la balance de l'histoire! Une vérité qui fait mal! Prouver qu'ils ont une âme, c'est-à-dire qu'ils sont de noble race exige un sacrifice total. Ils rampent, bondissent à l'assaut des bunkers et tombent. Ce qui tactiquement devrait être écrasé par l'artillerie exige l'attaque frontale de la part d'une armée pauvre en puissance de feu, comme la leur.

- *Het wordt hier warm!* constate le premier mitrailleur van de Walle.

- Ça commence à chauffer? dis-tu, réplique son aide Gustav Poullard... Pour les Ivan’s peut-être, mais pas pour notre M.G.!

[114]

Ils ont mis leur mitrailleuse en batterie dans un fossé bordant la rollbahn, cherchent à rafaler les positions russes, mais en vain. Par 48° sous zéro, la culasse gelée de la machine refuse d'éjecter les douilles de cartouches. L'ordre de dégraisser les parties mobiles avec du pétrole n'a pas touché les compagnies.

- Il te reste de la vodka? demande van de Walle.

- Oui.

- Passe-moi ton bidon.

Van de Walle est un « vieux». Vingt-six ans. Lui a servi dans l'armée belge. Grand, blond, très mince, très nordique, il reprend à son profit une partie de l'admiration que les jeunes portent aux Allemands. L'image du SS flamand qu'il fournit les libère de leurs complexes. Poullard lui tend son bidon. Van de Walle le vide sur la culasse de la mitrailleuse, allume la vodka. Les courtes flammes bleues fondent la graisse gelée, libèrent les pièces mobiles. Une fois la cadence automatique retrouvée, les balles fouettent les sous-bois.

- *Vorwart! Vorwart!* crie Breymann qui, toujours debout, désigne les futaies enneigées de part et d'autre de la rollbahn.

Mais la compagnie qui, d'abord, s'était déployée en forme réglementaire et progressait en éventail, comme à l'exercice, se trouve déjà fractionnée en groupes de combat se débrouillant chacun comme ils peuvent. Les points noirs posés sur la neige, derrière eux, représentent automatiquement un mort ou un blessé. Les torpilles russes descendent du ciel en chuintant avec une impressionnante régularité. Percutant la neige gelée, dure comme du ciment, elles élargissent autour d'elles, en vol rasant, des éclats qui balayent tout. A partir du terrain déjà conquis montent plaintes et appels.

- *Hilfe ! ... Hilfe...*

Les brancardiers ramassent dans un même élan Flamands et Russes. La douleur des hommes n'a plus de nationalité, de chef, de programme politique. En allongeant sur la toile un grand gaillard à chapka portant l'étoile rouge, l'infirmier Verstrepen récolte un éclat de torpille au cœur. La fonte, comme la Croix Rouge internationale, n'a pas de patrie!

Breymann a reçu une balle de mitrailleuse en plein visage. Elle a traversé ses deux joues. Après avoir répondu à ses ordres qui les galvanisaient depuis le début de l'action, les Flamands croient entendre ce qui est maintenant devenu son silence, qui les déconcerte. Titubant, mais toujours debout, il va malgré tout de l'avant et, par de grands gestes des bras, désigne le terrain à conquérir. La compagnie a tout de même perdu une partie de son mordant. L'aile droite est stoppée. Les groupes 7 et 8 conduits par les sergents Ritzau et Sauer se trouvent isolés dans les buissons enneigés. Un flottement se dessine et la compagnie cède du terrain, tout comme les deux chars d'appui qui font marche arrière sur la rollbahn sans d'ailleurs cesser de tirer de leur mitrailleuse et canon.

La flamme qui brillait haute et claire dans l'imagination du jeune Poullard, tend à vaciller et s'éteindre. Lui s'était engagé en tant que sectateur de l'église hitlérienne, dans une SS composée de dieux faits hommes et qui, par définition, ne pouvaient reculer. Ils reculent et la terre, par conséquent, vacille. Qui restaurera les idoles? Qui relèvera

les tabous, puisque Breymann disparaît? On l'a vu partir vers l'arrière, seul, et refusant l'aide des brancardiers...

La réponse à l'angoisse du prosélyte vient enfin. Des commandements retentissent à l'aile droite de la ligne flamande qui se modifie de minute en minute. C'est la voix de Raymond Tollenaere, le député, qui commande le premier peloton. Elle souligne celle du lieutenant de Wilde. Pour la première fois depuis quelques siècles, un commandement flamand tombe sur un champ de bataille... En avant! Ce n'est plus *Vorwart!,* mais:
Voorvaart! Pour un grammairien, la nuance apparaît faible, mais pour un soldat flamand qui entend seulement la prononciation, la résurrection du pays à travers cette voix justifie tous les sacrifices... L'aile droite est repartie. En avant! Elle accroche bientôt les Russes sur leur première position de résistance. Puis, sur la seconde. Le démantèlement de la 3e suivait presque aussitôt grâce à cet élan retrouvé. La masse des Russes prenait la fuite par grandes vagues de manteaux de camouflage blancs qui semblaient écumer contre les troncs des sapins noirs. Seulement, pour dix Russes délogés des tranchées, deux s'accrochaient. L'armée rouge, elle aussi, possédait des « supermen». Des cris retentissent maintenant sur tout le front de combat.

- Grenades!

On se bat au corps à corps sur un plan parfaitement déshumanisé. Les Flamands ne sont plus des hommes, mais des SS! Les Russes ne sont plus des hommes, mais des « héros de l'U.R.S.S. »! Pas un « Ivan» ne cesse le combat s'il n'est foudroyé. Un seul éclat de grenade semble lui faire moins de mal qu'une piqûre d'épingle. Une seule balle ne l'arrête pas, il exige tout le chargeur de la mitraillette. Aucune décision n'est acquise tant qu'un Flamand n'a pas donné sa vie contre celle d'un Russe. Le sang ne coule pas. Il fait trop froid. Les adversaires s'ensevelissent mutuellement dans un enfer noir et gris où tout se fait plus dur que la pierre. Les infirmiers ne peuvent rien contre la douleur. La morphine gèle instantanément dans l'aiguille des seringues. Les 50° sont dépassés. Les points d'appui de l'armée rouge également et le combat change de caractère.

Conduite par Raymond Tollenaere, la pointe de l'attaque se dégage des bois, remonte la rollbahn, investit le village de Kopzy. Avant que la nuit ne tombe, le «cirque» Breymann le conquiert et le perd à trois reprises. Le village est détruit à l'exception d'une petite chapelle où l'on entasse tout de suite les blessés. La rollbahn qui traverse Kopzy apparaît recouverte d'un tapis du plus bel effet, vert et gris, formé par les cadavres de Russes et d'Allemands tombés lors de la percée de la 2e armée de choc soviétique et figés depuis. Toute la forêt alentour se plaint.

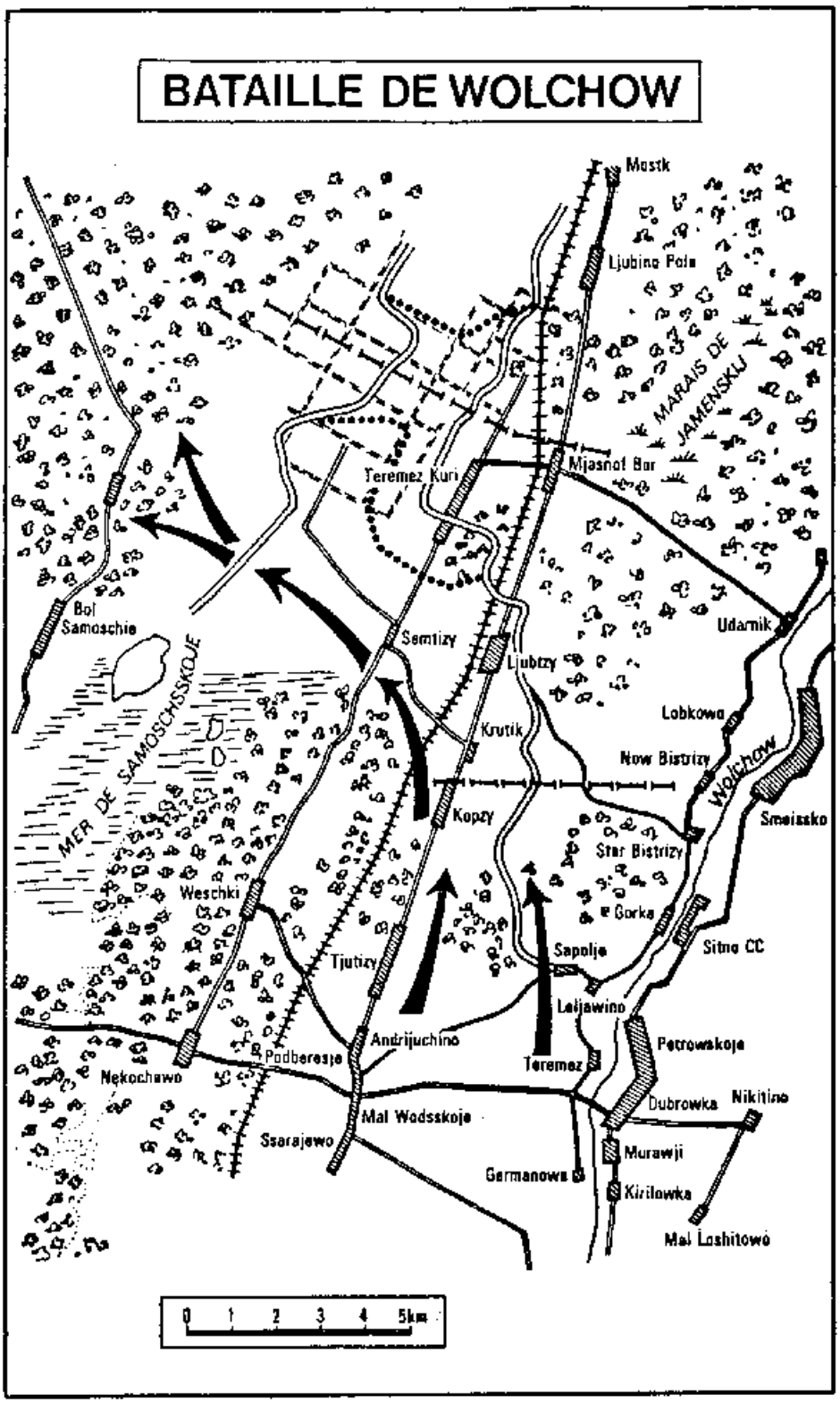
-Hilfe! Kameraden ...

Par petits groupes, les Flamands repartent à travers les bois à la recherche des blessés. Ceux qu'on retrouve sont allongés sur des traîneaux bientôt formés en convoi. A l'heure où le soleil se couche, énorme et rouge, celui~i s'allonge sur près d'un kilomètre, bouleversé de temps à autre par une torpille, car l'ennemi tire toujours et les dieux ont soif!

*

**

Le 21 janvier. avant même que pointe l'aube anémique et sale, la forêt



Les volontaires flamands mettront neuf mois pour parcourir les quelques kilomètres portés sur cette carte du Volkhov en laissant près de 80 % de leur effectif sur le terrain!

cerne déjà Kopzy avec plus d'hostilité que la veille. Les groupes flamand et allemand du AA 20 sont répartis dans les éléments de tranchées abandonnés par les Russes, des bunkers improvisés, derrière des parapets dressés à l'aide de boites à munitions en tôle vidées de leur contenu, empilées les unes sur les autres, recouvertes de neige sur laquelle chaque homme est venu uriner à tour de rôle pour la convertir en béton. Il fait encore nuit quand les positions russes s'animent. On entend la voix des «politrouks» en train d'exhorter les hommes, leur expliquer pourquoi il s agit d'écraser les chiens fascistes. Dés que la rollbahn se distingue, les clameurs montent.

- *Hourrè! Hourré! Pobiéda !!!*

Les torpilles cessent de matraquer le village et la vague d'assaut apparaît. Les mitrailleurs de van de Walle et ceux de Tollenaere déchirent des kilomètres de toile, tandis que glapissent quelques pièces de D.C.A. que les Allemands utilisent comme appui au sol. Ces feux croisés stoppent l'ennemi à moins de dix mètres en avant des lignes! Quelques groupes réussissent même à pénétrer dans les positions et il faut s'en débarrasser au corps à corps, comme la veille. Une fois de plus, les plaintes des blessés s'élèvent en deux langues, mais durent peu de temps car tout homme non relevé dans le quart d'heure qui suit se tait. Le froid anesthésiant d'abord, tuant ensuite.

Jusqu'à 3 heures de l'après-midi, «orgues de Staline» et mortiers classiques prennent la relève de l'infanterie. Aussi astucieux que vaillants, les Russes cherchent à priver les occupants de Kopzy de tout ce qui pourrait les abriter du froid durant la nuit. A coups de torpille, ils les délogent des bunkers, incendient les dernières isbas, contraignent les volontaires à se réfugier sous les monceaux de débris qui ressemblent de plus en plus à des tanières pour bêtes sauvages.

Périodiquement, Tollenaere envoie des patrouilles pour tenter de localiser un ennemi qui devient invisible dés qu'il cesse d'attaquer. Le lieutenant Vieneger, un Autrichien de vingt-deux ans, découvre entre Kopzy et Sapolje, maintenant tenu par une partie de la 4e compagnie, un chemin qui borde le ruisseau Pila. Il constitue une excellente liaison entre ces deux points d'appui qui supportent le sud du couloir ouvert à travers le front allemand par la 2e armée de choc russe. Si on réussit à fermer ce couloir, les cent mille hommes déjà en action à quatre-vingts kilomètres sur les arrières du front ne recevront plus ni une cartouche ni une graine de tournesol! On commence à jouer à l'encercleur encerclé, mais chaque phase du jeu réclame des flots de sang aux partenaires.

A peine Vieneger est-il rentré avec sa troupe que suivent sur ses talons les groupes de choc russes. Les voilà dans les lignes flamandes, et les hommes de Tollenaere obligés de se battre à revers. Les corps à corps reprennent, aussi furieux, aussi implacables que le matin ou la veille. Une sorte de désespoir vertigineux étreint les défenseurs de Kopzy. Chacun se bat maintenant pour sauver sa vie et presque sans espoir de victoire. On ne peut opposer aux Russes un courage, une résolution, une intelligence, une perfection technique qui leur ferait défaut car, précisément, ils possèdent eux aussi tout cela, qualitativement ou presque, et avec une énorme supériorité quantitative. Dès la bataille du Volkhov il apparaît évident que la coalition européenne ne peut pas gagner cette guerre qu'elle

vient d'engager avec une folle imprudence. Déjà, quelques volontaires le pressentent.

Mais les dés ne sont pas encore jetés. Saignés à blanc eux aussi, les Russes ne risquent plus d'attaques de grand style le lendemain, 22 janvier, ni les jours suivants. Ils continueront de harceler Kopzy pendant la nuit, en lançant quelques patrouilles, de l'écraser de jour et de nuit sous un déluge de projectiles dont ils semblent posséder d'inépuisables réserves. Les trajectoires courbes de leurs torpilles donnent des effets plus meurtriers que les feux d'infanterie. Elles ne balayent pas les compagnies flamandes en train de s'incorporer l'une après l'autre au front du Volkhov, mais les rongent, homme par homme, officier par officier. Alors qu'il inspectait les positions, craignant que les combats ne reprennent, le lieutenant Tollenaere s'était réfugié contre le froid dans une petite grange à moitié détruite qui servait de poste avancé pour l'artillerie. Une torpille atterrit en plein entre les cloisons du bâtiment, tuant tous les occupants.

La mort de Tollenaere fut ressentie par chaque volontaire comme une monstrueuse injustice, comparable à celle du froid. Ils pensaient : Dieu décidément n'est pas avec nous, comme si cette devise gravée sur la boucle du ceinturon de la Wehrmacht portait malheur à la Waffen-SS dont ils dépendaient! Jef François, qui connaissait les dessous de la politique, percevait plus encore l'injustice du destin. Lui savait que l'ordre du SS Hauptamt rappelant Tollenaere en Belgique, où on lui confiait de hautes fonctions politiques, se trouvait depuis la veille parmi les télégrammes que la division venait de recevoir. C'était par suite d'un retard dans les transmissions que Tollenaere se trouvait encore là et, parmi les morts.

On l'enterra avec les honneurs militaires dans une fosse qu'il avait fallu creuser à coups d'explosifs sur quatre-vingts centimètres de profondeur seulement. La croix runique fut posée sur la neige, consolidée par quelques pierres. Verbeke s'en approcha et récita le célèbre lied de Cyriel Verschaeve, connu depuis la Première Guerre mondiale.

Ici reposent leurs corps
Comme grains dans le sable
Espère en la moisson
Au pays de Flandre...

Mais, au lieu de réciter le dernier vers qui semblait confirmer les Flamands dans leur ancien pacifisme, il termina par la nouvelle version que Cyriel Verschaeve avait donné de son appel en 1934 et cadrait mieux avec sa prise en charge morale de la division Flandern:

Ne les laisse pas pourrir en terre de Flandre.

A travers le prêtre, ce n'était plus le Christ soutirant qui se penchait sur Raymond Tollenaere, mais le Christ combattant. Les volontaires qui formaient le carré autour

de sa tombe, raidis par le gel, reprenaient avec Verbeke: « Ne les laisse pas pourrir en terre de Flandre. »

C'était en somme le «debout les morts » d'une histoire militaire en train de renaître. Il faisait toujours 53° au-dessous de zéro et, si les

Flamands avaient disposé de clairons, ils n'eussent tiré aucun son des anches gelées pour réveiller ce Tollenaere qui représentait le seul homme sur lequel ils eussent pu, avec les Allemands, fonder une politique d'amitié dans l'indépendance.

*
**

Après Joris van Severen, les Flamands ont donc perdu Tollenaere. Une obscure fatalité parait, leur refuser les chefs capables de convertir leur vieux combat contre l'Etat belge et le combat acharné qu'ils mènent sur le Volkhov en libertés politiques. Ils travaillaient avant la guerre pour le roi des Belges, se feront-ils tuer maintenant pour quelque roi de Prusse caché derrière la croix gammée? Les Flamands devront-ils éternellement prêter leur génie et leur sang à d'autres? Né à Bruges, le plus grand maître de la statuaire de toute l'histoire, Sluter, ne passe-t-il pas aujourd'hui pour Français, après avoir servi les Valois de Bourgogne et empêché Dijon de sombrer dans la laideur? A quoi peut donc servir désormais la légion Flandern? Qui pourra maintenant empêcher Hitler de régler, comme il l'a dit, la question belge en cinq minutes?

Les volontaires les plus intelligents se posent ces questions et ne songent pas à y répondre autrement que par leur grosse fidélité traditionnelle. Sur le Volkhov ils sont, et sur le Volkhov ils restent. La 1re compagnie se trouve en réserve à Osjeja. La 5e**,** avec deux sections de la 3e à Podberesje, sous le commandement du lieutenant Weingärtner, un Autrichien qui aime bien non pas «les» Flamands mais «ses» Flamands. L'artillerie russe l'accable sous le même poids de torpilles que les autres points d'appui, Gorka, Sapolje, Kopzy. L'ennemi n'attaque plus en masse, sans doute n'en a-t-il plus les moyens, mais fait du détail, patrouille après patrouille, de jour et de nuit, avec un acharnement extraordinaire.

Le 1er, février, Kopzy tient toujours, à cinquante mètres des lignes russes qui le menacent, défendu par le «cirque Breymann» qui, fort de deux cents hommes au départ, n'en compte plus que vingt-quatre! Le sous-lieutenant Vieneger, qui remplace Breymann évacué après s**a** blessure, intervient auprès du commandeur Lippert et lui dit :

- La plupart des survivants sont malades, atteints de gelures et, si « Ivan » attaque sérieusement nous perdrons Kopzy. Ces hommes doivent absolument être évacués.

Lippert ne répond pas. Vieneger regagne la porte de l'isba qui sert de P.C. en

titubant. Lui aussi devrait être évacué et, s'il ne demande rien pour lui-même, il n'en pense pas moins. Le major Seita, commandant le 424e régiment de la Wehrmacht intervient à son tour, et dans le même sens. Lippert ne répond toujours pas, car il ne peut rien promettre. Lui aussi a réclamé des renforts et ne les reçoit pas.

Les artisans de la conquête de Kopzy s'effacent un à un. Le premier mitrailleur Vermeulen, cet ancien de l'armée royale belge dont le prestige en impose aux jeunes qui n'ont pas encore atteint vingt-six ans comme lui, Poullard particulièrement, se prépare un matin à quitter le bunker dans lequel il dort avec lui. Alors qu'il gravit les quelques marches qui le ramènent au niveau du sol, une torpille pénètre dans l'abri, explose sous

son nez et lui emporte la tête. Poullard qui le suit, miraculeusement indemne, n'arrive pas à se dégager de l'amas de débris précipités sur sa tête par le coup de souffle. Il réussît à passer son bras droit au travers des matériaux, érige son poing à l'air libre pour signaler sa position difficile et se faire repérer par les camarades. Un éclat d'obus lui emporte l'avant-bras jusqu'au coude. Depuis l'attaque victorieuse du 20 janvier, un jeune mitrailleur dont le nom est perdu, rafalait régulièrement les patrouilles russes, de jour comme de nuit, présent vingt-quatre sur vingt-quatre auprès de sa machine, dormant ou s'éveillant à la demande, mangeant lorsqu'il en avait le temps et que le ravitaillement arrivait. Un jour, il dit à son premier pourvoyeur:

- C'est curieux, Georg, je ne sens plus mes jambes!
- Elles sont gelées parbleu! Fais-toi évacuer!

Pas de réponse. Le lendemain:

- Et tes jambes? demande le camarade.
- Je ne sens plus rien.

Le surlendemain:

- Peux plus bouger du tout.

Pas de réponse au nouveau conseil d'évacuation qu'on lui donne. Le 1er février, soit une semaine plus tard, l'homme tirait toujours dés que les chapkas des Russes apparaissaient sous les futaies. A la fin, les brancardiers se saisissent d'autorité de cet homme-tronc déjà paralysé jusqu'au bassin, lui refusant ainsi le droit de mourir sur l'emplacement qu'il avait élu. Il devait ultérieurement disparaître dans l'armée anonyme des culs-de-jatte.

*
**

Le 26 février, une conférence se tient au P.C. du Kampfgruppe Lippert. Dans la petite salle d'école sauvée de la ruine totale par les hommes du génie, on aperçoit autour du chef, les lieutenants Vieneger, Weingärtner, le médecin Prix et d'autres engagés dans la bataille du Volkhov. Lippert leur dit:

- Messieurs, nous voici parvenus à un tournant décisif de la lutte. La brèche que la 2e armée de choc soviétique avait pratiquée dans notre front, au mois de décembre, est maintenant refermée. Les cent mille Russes qui comptaient prendre à revers l'aile sud-ouest du groupe d'armée Nord, se trouvent eux-mêmes encerclés.. Encerclement jusqu'ici quelque peu théorique, car le verrou rétabli manque de profondeur. Nous devons l'étoffer, donc livrer une seconde bataille du Volkhov pour rendre notre front impénétrable.

Puis, il descend au niveau du détail opérationnel... L'ennemi tient encore les forêts à l'ouest de la rollbahn, contrôle la route Wescki-Semtizy et, plus au nord, la zone des pare-feu baptisés Caesar, Dora, Erika. La découverte aérienne fait état de l'existence d'au moins deux régiments puissamment fortifiés à l'est du grand marécage de Samoje encore gelé bien entendu. On devra enfoncer ces positions, la tâche en est confiée à la légion Flandern actuellement regroupé à Podberesje.

- Mise à part la 1re compagnie, jusqu'ici tenue en réserve, Flandern n'a plus les effectifs nécessaires, fait remarquer le lieutenant Vieneger.

[121]

Il se tourne vers Lippert qui a dressé l'état des troupes nécessaires et lui demande :

- Qu'en pensez-vous?

- Je ne suis pas d'accord avec Vieneger. Le personnel de Flandern peut remplir cette mission.

La voici résumée. Flandern formera deux unités d'assaut marchant en pointe devant le régiment 422. Elles devront s'emparer des positions ennemies sur la route Wescki-Semtizy et, mille trois cents mètres au nord-ouest du point géographique 41.09, implanter leur propre ligne de résistance. Divisée en deux groupes, la pointe flamande recevra, outre l'appui des canons anti-chars de la 5e compagnie, celui des pièces 3-7 D.C.A. du bataillon Reichsführer SS. La 674e compagnie du génie suivra à quatre cents mètres, pour détruire les fortifications abandonnées par l'ennemi.

Commentant cet ordre de bataille, le lieutenant Weingärtner demande à Lippert:

- Êtes-vous bien sûr que Flandern dispose d'une puissance de choc suffisante?

- Certain. Les effectifs disponibles correspondent à l'effort demandé.

- J'en doute!

- J'en doute également! Les compagnies flamandes vous ont bien communiqué l'état de leurs pertes?

- Elles furent normales!

Le lieutenant Weingärtner se trouve au bord du désespoir et de l'indignation. Il réplique, sur un ton qui frôle l'insolence :

- Vous n'avez sans doute jamais inspecté les positions de Kopzy et de Sapolje?

Mais Lippert semble rejeter tout ce qui modifierait son plan d'affectations. Il se lève et dit d'un ton sec :

- *Nicht feige werden !*... Nous ne devons pas devenir des lâches!

A la sortie de la conférence, le lieutenant Weingärtner s'approche de François et lui dit :

- Lippert envoie les Flamands au massacre, car vous n'avez plus assez d'hommes pour couvrir une attaque de cette envergure! Il ne faut pas laisser

commettre cet assassinat! Ici, nous ne pouvons rien contre lui. Partez pour Berlin. Tâchez de faire annuler ce plan par le SS Hauptamt!

- Moi. je veux bien, mais ne puis aller à Berlin sans un ordre de mission! Et, comme c'est lui qui les signe...

Accablés, les officiers subalternes ne peuvent rien, sinon rejoindre leurs hommes regroupés autour de Podberesje. Beaucoup de volontaires se retrouvent là pour la première fois depuis le début de la campagne et n'en finissent plus d'échanger leurs impressions. de s'informer sur les camarades encore inscrits dans les listes d'effectifs retenus par le commandant Lippert mais qui, en réalité, ne sont plus que des SS fantômes désormais bien tranquilles!

Lippert a-t-il, en toute bonne foi, commis des erreurs ou détestait-il les Flamands au point d'aider à leur disparition? Certes, il s'entendait mal avec ces « Auslandern » parce qu'il n'arrivait pas à les comprendre, mais de là à les faire volontairement décimer... La question se posera

[122]

ultérieurement à Berlin. Lippert se verra muté dans une formation purement allemande. Diplomatie ou sanction? On n'a jamais su.

*

**

Dans la nuit du 2 mars 1942, les Flamands occupent leur position de départ. Placé sous le commandement du lieutenant allemand Nussbaum, le premier groupe d'assaut formé par la 1re compagnie, que renforcent un peloton de mitrailleuses lourdes et un de mortiers lourds, se trouve sur le chemin de Weschki-Semtizy. Le second, aux ordres du sous-lieutenant Eckenbrecher, dispose de la 3e compagnie avec un appui de feu égale provenant de la 4e. L'artillerie allemande se trouve en position, à droite du village de Weschki. Son chef attend l'ordre d'ouvrir le feu pour préparer le terrain.

- Non, dit le commandeur Lippert... La neige fraîche permet d'aborder les lignes russes par surprise. Une préparation d'artillerie en règle leur donnerait l'alerte, car ils ne se doutent de rien. Niais, Si vos canons se taisaient complètement, l'effet produit serait le même. Vous allez donc tirer un coup de temps à autre, selon la routine habituelle.

Les deux groupes démarrent pendant qu'un seul canon envoie un obus qui passe par dessus la tète des volontaires de cinq en cinq minutes. Puis, quelques explosions non prévues grondent. Mines! Les sections évoluent parmi des mines non repérées, non désamorcées. Alertés, les Russes envoient des fusées lumineuses. Le clair de lune aidant, ils repèrent ces formes qui se déplacent sur la neige.

- En avant! En avant! crie Nussbaum qui progresse, debout, dans le même style que Breymann.

Tous les tubes, maintenant, crachent. L'effet de surprise est perdu. L'épreuve de

force se dessine. Les arbres, au loin, semblent multiplier des gestes désordonnés comme pour égarer les Flamands. L'axe de progression n'apparaît plus évident. L'attaque s'enlise, bientôt reprise en main par le lieutenant Weingärtner qui, à l'encontre de Lippert, s'est assimilé aux Flamands au point de les commander dans leur langue.

- *Vlamingen woorruit!*

En prenant leur tête, il leur a dit, comme Nussbaum

- Aujourd'hui, c'est la croix de fer ou la croix de bois!

Slogan souvent répété au cours de ces premiers mois de guerre contre la Russie. Mais Nussbaum, lui, va décrocher presque tout de suite la croix de bois.

Le deuxième groupe d'assaut, moins gêné que le premier par les mines, progresse plus rapidement. Deux cents mètres sont parcourus, quelques positions russes réduites au passage, l'une après l'autre, car elles sont échelonnées en profondeur, et les Flamands débouchent à l'orée d'une clairière. Déjà, l'ennemi s'est réorganisé sur la rive opposée, là où, selon les plans, il devrait être pris en tenaille par un bataillon de la 250e division espagnole Azul, venant du Nord. Mais il ne se trouve pas au rendez-vous!

Toute l'artillerie allemande concentre ses feux sur la rive ennemie. Déluge d'obus et de torpilles que les Russes rendent! Traverser la clairière à découvert serait mortel. Le lieutenant Weingärtner, qui tente de forcer le passage, manque à la fois la croix de fer et la croix de bois, mais tombe

grièvement blessé. Il faut attendre la nuit. La journée a déjà' coûté neuf sous-officiers et cent dix hommes tués, blessés ou gelés vifs, soit le tiers de l'effectif engagé le matin. La liaison avec les Espagnols est établie à 23 heures. N'ayant trouvé aucune résistance devant eux, ils s'étaient enfoncés profondément dans la forêt, vers le Nord, manquant ainsi le rendez-vous.

Le combat doit reprendre le lendemain, 3 mars, à 7 heures. En attendant, les Flamands regroupent leurs forces. Le lieutenant Vieneger prend le commandement de l'unique pointe d'assaut qu'on peut constituer avec les restes des 1re et 3e compagnies, et un groupe de mitrailleuses lourdes. Le second groupe de choc sera remplacé par une unité de reconnaissance prenant les Russes de flanc, par un mouvement tournant. Mais eux se sont renforcés pendant la nuit en amenant de grosses pièces d'artillerie.

L'attaque ne démarre pas à 7 heures du matin, comme prévu. Les hommes pensent que les Espagnols dorment encore! Sur le front Nord, tout le monde sait qu'ils attaquent quand il leur plait, et dans la direction qui leur convient, quels que soient les ordres reçus!

- Mais, quand ils attaquent, ça fait du bruit! assure le sergent Ritzau, qui commande le groupe de reconnaissance. Pour peu qu'ils prennent les « Ivans » de flanc, comme nous, on arrive à Semtizy l'arme à la bretelle. L'action commence à 14 h 30. Ritzau a réussi à se glisser sur les abords de quatre nids de résistance russes et les réduire après une lutte acharnée. Les positions de mitrailleuses, qui interdisaient le franchissement de la plaine, se taisent maintenant et Vieneger réussit

à prendre pied avec ses hommes sur la rive opposée. Huit cents mètres plus loin, les Flamands trouvent le bataillon espagnol et son commandant, Romano, leur crie:

- Adelante! Adelante, hombres, vamos hastà Semtizy.

Marcher directement sur Semtizy?... Pourquoi pas, puisque les Russes se replient avec une immense bonne volonté, peut-être pour sauver leur artillerie en grand risque de se voir enlevée par les « Azul» qui menacent aussi leur flanc gauche; peut-être aussi déjà dominés par la puissance des légendes qui courent dans leurs rangs, tout comme dans ceux de l'armée allemande... Elles prétendent qu'au départ des camps d'instruction de Pologne, les hommes de la division «Azul» ont commencé par vendre leurs canons à la « résistance» polonaise en disant :

- Que vamos a hacer con estos tromblones?

Que peut-on faire de ces tromblons de différents calibres, puisque l'arme décisive c'est la « navaja », le poignard de la tradition? Et l'on assure que lorsqu'ils affrontent l'ennemi, les Espagnols jettent leur fusil, sortent de leur ceinture de longs poignards étincelants et s'offrent en un tournemain une collection de têtes coupées. En ce début de guerre, de telles légendes traînent encore dans la forêt russe et Ivan, profondément superstitieux, leur fait crédit au point de se retirer vers le Nord presque sans combat. La journée a cependant coûté deux officiers grièvement blessés, quatre sous-officiers et onze hommes, blessés ou tués. Le sous-lieutenant de Wilde, dont la réputation de talent et de courage commençait à consoler les volontaires de la disparition de Tollenaere, se trouve parmi les morts après une brève agonie. Ses dernières paroles furent :

- Allez dire à ma mère que je suis tombé pour la Flandre.

[124]

Les derniers vœux, les ultimes professions de foi de ces volontaires, jetés dans l'effrayant holocauste du Volkhov, se ressemblaient toutes et témoignaient sur la pureté des intentions qui les avaient animés. Aucun de ces hommes, issus d'un peuple profondément marqué par le catholicisme, ne s’en remettait à Dieu, aucun ne combattait en défense de la civilisation chrétienne, tous mouraient pour une patrie charnelle, la Flandre, image dernière remplaçant celle de la Vierge Marie, soulignant l'authenticité du message que Cyriel Verschaeve, leur père spirituel, venait d'envoyer:

«Enfin la Flandre possède de nouveau ses propres soldats! »

*

**

Le 5 mars, quatrième jour de l'offensive, la légion SS Flandern relève le premier bataillon du régiment 422 qui tient la route conduisant à Semtizy, le second restant

sur place pour soutenir les Flamands qui en ont bien besoin. Sur les positions originellement tenues par les Russes, perdues, reconquises, reperdues et reconquises, règne un chaos figé dans l'immobilité sidérale du froid qui se maintient toujours au-dessous de 50°. Durant les pauses, entre deux assauts, deux bombardements, la forêt donne une réplique aux armes par mille détonations. L'écorce des sapins et bouleaux éclate en effet sans relâche sous la pression du froid qui saisit ces arbres, plantés comme autant de piliers soutenant une cathédrale de glace où les hommes deviennent, un à un, autant de gisants qui n'en sortiront que par l'issue de la tombe. Le froid cause autant de pertes que le feu de l'ennemi. Les Russes souffrent aussi, mais bien pourvus en tenues hivernales -bottes de feutre, vestes fourrées, chapkas, moufles - ils ne risquent pas le gel au second et troisième degré, comme les croisés de Cyriel Verschaeve... Les Flamands rêvent... des bottes de feutre contre un empire!... Les bottes de feutre dont sont équipés les Russes font l'objet de toutes les conversations et des suprêmes convoitises!

Le volontaire bruxellois Deus découvre, en fin d'après-midi, l'objet de son rêve. Un cadavre étendu à quelque dix mètres de la position qu'il occupe exhibe une paire de bottes toute neuve. Le Russe gît au centre d'un champ de corps raidis par le froid et laissés par le dernier assaut comme l'écume d'un flot qui s'est retiré. Secteur calme. Le crépuscule se forme, préparant des linceuls bleus pour tous ces gisants. Deus demande à son chef de peloton:

- Sergent, est-ce que je peux récupérer les bottes de l'Ivan étendu là-bas?

Le gradé étudie le terrain à l'aide de ses jumelles et, comme rien ne bouge, que le flux et reflux des assauts a déjà fait sauter les mines pouvant exister dans le « no man's land», il donne l'autorisation.

- Vas-y, mais découvre-toi le moins possible. Ivan a toujours quelque tireur muni d'un fusil à lunette et perché dans un arbre!

Deus émerge de son trou, rampe sur la neige gelée vers le champ de cadavres d'où la paire de bottes convoitée pointe vers le ciel. Il en saisit une et la tire avec l'âpreté d'un homme qui, privé de nourriture depuis huit jours, volerait un chapelet de saucisses sur l'étal d'un charcutier! Mais... que se passe-t-il?... Miracle sur le front russe! *Hosanna!* Christ est ressuscité!... Le mort se redresse, arrache sa botte à l'étreinte de Deus et

bondit sur ses pieds. Dans le crépuscule qui déforme toutes les perspectives, il prend la taille d'un géant mythologique. Deus pousse un crie d'épouvante car le voici, seul et sans armes, au pied du formidable adversaire qui lui a tendu le piège dans lequel il vient de tomber. Le Flamand crie:

- Rouki verkh! Rouki verkh!

Mais, la surprise prend les dimensions d'un cauchemar car, devant lui, autour de lui, les morts un à un se redressent et le cernent. Deus se sent perdu, puis sauvé quand il constate que ces hommes ressuscitent dans la position de soldats désireux de se rendre, sans armes et les bras levés. Il crie encore:

- *Rouki verkh!*

Puis, le cœur battant, encore bouleversé mais tout heureux d'avoir sauvé sa peau, il pousse ses huit prisonniers vers les lignes flamandes. Une fois retrouvée la paix

relative du bunker, il n'arrive pas à surmonter la panique précédemment ressentie. Il vomit et fond en larmes. Le sergent lui fait octroyer une ration exceptionnelle de schnaps. Il va bientôt entrer, un peu saoul, dans la gloire promise au super-Flamand qui, seul et désarmé, captura huit Russes, ce qui ne lui donnait tout de même pas la paire de bottes convoitée car Ivan l'avait conservée pour prendre la direction de Berlin!

Pour la première fois depuis le début de l'action, l'ennemi donnait des signes de découragement. Mais il ne s'agissait là que de réservistes arrivés sur le Volkhov seulement depuis trois jours. Ils ne donnèrent aucun renseignement intéressant et, le lendemain, 6 mars, il fallut envoyer des patrouilles qui découvrirent de nouvelles positions aussi bien aménagées et défendues que les précédentes. Comme devant, on ne pouvait par conséquent, progresser vers Semtiry qu'en rampant. Deux cents mètres parcourus sur les coudes et sous le feu des bunkers par 50° au dessous de zéro, donnait aux Flamands une notion terrifiante de l'espace-temps. Peut-être n'eussent-ils jamais réussi la percée si une aide n'était venue selon la troisième dimension et sous la forme des Stukas bombardant en piqué les positions russes. Ils étaient tombés une première fois sur l'ennemi, le 5 mars, plaçant leurs bombes à cent mètres en avant des sections d'assaut, avec une audace et une habileté stupéfiantes. Ils revenaient le lendemain mais, impavides, les Russes reprenaient leurs assauts à 16 h 15, comme si de rien n'était.

- *Hourré! Pobieda!*

Ils menaçaient de tout submerger, après avoir investi le poste d'observation avancé, ce qui n'empêcha pas le lieutenant Moyen, de la 3e compagnie, de les stopper par des feux croisés d'artillerie remarquablement conduits.

Il ne restait plus aux débris des 1re, 4e, 5e compagnies flamandes et à ceux du IIe bataillon du 422e régiment, que deux cents mètres à parcourir pour atteindre l'objectif assigné au départ: Semtizy. Pas moins de vingt et un blockhaus les défendaient! A vingt et une reprises, il fallut se jeter dans la gueule du lion. Chaque opération exigeait que chaque homme jouât s**a** vie à pile ou face. Les survivants, peu nombreux, se rappellent encore, trente ans plus tard, l'horreur de ces approches, revoient ces taupinières enneigées cachées

[126]

entre les troncs de sapins, crachant le feu et qu'il fallait réduire au silence. Besogne de damnés, de condamnés à mort par les dieux et par les hommes, dans une ambiance polaire où plus rien n'existait que le souci de sauver sa peau en sachant d'avance que chacun possédait fort peu de chance d'y parvenir. Croix de fer, croix de bois, la vieille loi des combats singuliers ressuscitait dans son antique et terrifiante splendeur!

Enfin, le 8 mars, une semaine après leur départ de Weschki, les Flamands achevaient de parcourir les dix kilomètres qui les séparaient de Semtizy. A 12 h 30, le premier groupe tenait le Sud du village, et dix minutes plus tard, le second atteignait le Nord par un mouvement tournant. Victoire? Pas du tout! Les Russes contre-attaquaient par trois fois dans le courant de l'après-midi, ouvrant une brèche dans les positions flamandes à 20 heures. Il fallut jeter même les blessés dans la

lutte pour la refermer. Mais l'ennemi semblait disposer de forces inépuisables. Par neuf fois durant la nuit, il poussa son cri de guerre:

- *Hourré!Pobieda!*

Mais, chaque fois, le cri allait s'affaiblissant. C'était la ruée de la dernière chance. La clameur du désespoir. Après la conquête de la ligne Weschki-Semtizy puis le bouclage définitif des brèches Caesar, Dora, Erika par la SS et la Wehrmacht au Nord, les Russes se trouvaient dans une position stratégique indéfendable. Définitivement encerclées, quatorze divisions de tirailleurs, trois de cavalerie, sept brigades d'infanterie et une brigade blindée russes allaient bientôt, non pas se rendre, mais s'enfoncer et périr dans le marécage ressuscité par le printemps. Cet avenir douloureux ne tenait aucun compte des trésors d'héroïsme dépensés, de l'intervention prochaine de Vlassov, le plus grand général de l'armée rouge à cette époque.

*
**

La légion SS Flandern s'était également sacrifiée. Sans compter les pertes consenties pour la conquête préalable de Kopzy, entre le 2 mars, 1 heure du matin et le 9, 2 heures du matin, elle avait payé sa conquête de dix kilomètres de forêt par deux cent quatre-vingt-sept morts et blessés sur un effectif de trois cent quatre-vingt-huit combattants effectivement engagés au départ. Aucun élan joyeux, aucune ruée épique, aucun débouché sur un champ de bataille grandiose n'était venu alléger son morne travail de bûcheron de la mort, et il avait fallu la silencieuse ténacité du Flamand pour le mener jusqu'au bout. Qu'est-ce donc qui justifiait cet étonnant sacrifice? Probablement la volonté de paraphraser le message de Cyriel Verschaeve : « Enfin la Flandre possède de nouveau ses propres soldats. » Et les Flamands prenaient une revanche sur l'histoire en accédant, d'un seul coup, à la classe supérieure du soldat moderne: la Waffen-SS. Cela valait-il tant de sang versé, et qu'est-ce que l'histoire leur accordait en échange? Deux attentions contradictoires.

D'abord une citation, non pas à l'ordre de l'armée ou du groupe d'armées, satisfaction mineure, mais de « l'Oberkommando der Wehrmacht » lui-même, honneur qu'aucune formation de volontaires étrangers n'avait encore obtenu : «Les attaques de l'ennemi sur différents secteurs du front Nord sont restées sans résultat. La SS légion Flandern a réussi à

[127]

rejeter l'adversaire de ses positions par des luttes au corps à corps, prenant d'assaut vingt-cinq bunkers durant ces opérations.»

L'injustice se présentait tout de suite après. Le haut commandement avait accordé vingt-huit croix de fer à la SS légion Flandern. Le commandeur Lippert les attribua, pour la plupart, à ses officiers allemands, ses agents de liaison, même ses bureaucrates. Ce représentant d'une caste pangermaniste n'avait pas encore compris que l'Allemagne seule ne pouvait gagner la guerre contre la Russie et que

les volontaires étrangers ne s'engageaient pas pour le roi de Prusse, mais pour que la Waffen SS devienne une force européenne irrésistible, garante de l'ordre et de la justice, ce qui sera compris et tenté plus tard. Trop tard!

CHAPITRE XI

UN COMBAT DE FOUS

C'est à partir du 18 février 1942 que le destin change pour les Wallons, poignée d'hommes perdus sur le front russe, confrontés depuis trois mois avec l'hiver le plus effrayant du siècle, couverts de poux sous leur uniforme d'été, rongés par les plaies, grelottant non seulement de froid mais aussi de fièvre, tous plus ou moins atteints de gelures d'où le pus déjà coule; mais farouchement décidés à poursuivre cette aventure décevante, outrepasser le seuil de l'impossible pour déboucher, en pleine gloire, devenir la troupe légendaire que l'histoire n'oubliera plus.

Quand le bataillon parvient à Gromowajabalka, avec pour consigne de tenir ce village pendant vingt minutes en cas d'attaque, il est rattaché au groupement tactique du lieutenant-colonel Tröger qui comprend un bataillon «SS Germania», un bataillon d'infanterie croate, une compagnie d'éclaireurs sur traîneaux, douze chars, un groupe d'artillerie armé de « 105 », une batterie de canons légers 'infanterie I.G. 7,5 et une escadrille de Stukas. Le Kampfgruppe Tröger a été envoyé en renfort de la 100 division légère commandée par le général Sanne, un cousin germain de von Ribbentrop. Elle occupe une ligne avancée couvrant la position stratégique importante de la Samara, poste de commandement à Stepanovka.

Quand le commandeur Pauly et ses hommes occupent Gromowaja-Balka, le village contient encore de nombreux blessés provenant de la ligne avancée et qu'on évacue avec des moyens de fortune. Pauly adopte le dispositif de défense suivant. Pour couvrir la localité étirée sur deux kilomètres de part et d'autre d'un vallon (balka), large de deux cents à deux cent cinquante mètres, selon un axe ouest-nord-ouest, il place la 1re compagnie au nord, sur des positions de crête. La 2e compagnie défendra les accès ouest et le kolkhoze. La 3e compagnie tiendra le débouché est. La 4e compagnie est répartie en renfort. Deux batteries de canons de 105, une section croate dotée d'I.G. 7,5 sont placées en appui direct au sud-est du village. Le bataillon croate et le reste du Kampfgruppe Tröger se trouvent à trois kilomètres en retrait de Gromowajabalka dont un champ de mines protège l'accès par le nord. Très en avant, les débris du 1er Bataillon SS Germania que commande

le Sturmbahnführer Dickmann, assurent une grand-garde terriblement exposée. Le peloton de l'adjudant Ruelle assurera la liaison entre elle et le gros des forces wallonnes sur un espace vide de deux kilomètres.

Gromowajabalka souhaite la bienvenue à ses occupants dans le meilleur style de la fantaisie slave. En éventrant un tas de fumier moins coriace à ouvrir que la terre gelée pour installer une position de résistance, les pionniers découvrent une caisse de champagne dissimulée par l'ennemi lors d'une occupation précédente suivie de retraite. Le contenu des bouteilles brisées réclamera de longues heures de soins pour se dégeler sur la cuisine roulante. Après le champagne... les pruneaux! Le village se trouve dans la zone battue par l'artillerie divisionnaire de l'armée rouge et subit un bombardement qui ne cessera plus pendant dix jours.

Le temps s'est mis au beau fixe. Le thermomètre oscille entre moins vingt-cinq et moins trente. Chaque jour un prodigieux soleil rouge se lève sur la steppe. Steppe rouge. Steppe bleue quand revient la nuit. Les coups de départ des projectiles russes se perçoivent avec une netteté précieuse, et l'air glacé chante comme un verre de cristal inlassablement choqué. Les isbas, impossibles à chauffer, car la dernière vitre de la dernière fenêtre a volé en éclats, perdent leurs relents de basse-cour, vides de bêtes, toutes enfuies ou mortes. Trois chevaux congelés le long des parois extérieures constituent un écran pare-balles et pare-éclats pour celle qu'occupe le caporal Degrelle. Une lourde botte de pilote de chars allemand, ramassée au hasard des pistes. appareille son pied fracturé dans un bombardement en piqué. Il se déplace à l'aide d'un bâton, mais reste la plupart du temps allongé sur une sorte d'étagère fixée aux rondins de l'isba. à un mètre au-dessus du sol. Il ne se fait aucune illusion sur la valeur militaire qu'il représente avec la double entorse qu'il a gagnée dans un bombardement, mais maintient sa présence, offrant sa souffrance au destin politique du bataillon dont il est le garant.

Le ravitaillement n'arrive presque plus, car l'artillerie bat les pistes d'accès pendant le jour et les convois, la nuit, s'égarent. Misère extrême. Le pain, béni quand il franchit les barrages, doit être coupé à la hache et la viande, congelée à la fabrication, se voit recongelée à la puissance cinq ou dix, selon les fantaisies du thermomètre, quand elle arrive. Impossible de dormir plus de quelques minutes d'affilée entre deux explosions ou deux tours de garde. Rongés par les « plaies russes » qu'entretiennent les ongles grattant les chairs pour soulager les démangeaisons, sous-alimentés, choqués par les coups d'arrivée, hantés par la présence potentielle de l'armée rouge qui ne se montre pas encore mais se tient à quelques kilomètres sous l'horizon, les Bourguignons cependant survivent alors que les bêtes renoncent. Les chevaux meurent sur place ou le long des pistes, laissant les « panjewagen» de ravitaillement posés sur les vagues de neige, comme le vaisseau du Hollandais volant sur celles des mers lointaines. De temps à autre, atteinte de plein fouet par une torpille, quelque isba se volatilise avec ses occupants.

Pendant que la préparation d'artillerie modifie graduellement la silhouette du village, enclavé dans la « balka» de Gromowaja, on se bat déjà à trois kilomètres dans le Nord-Ouest. Installés dans le hameau d'Otchérétino, les survivants du bataillon SS Germania, une centaine d'hommes, livrent un combat extraordinaire dont le peloton Ruelle

constituera le dernier témoin. Les Russes se tiennent à quelques centaines de mètres, lovés dans des positions de départ astucieuses: hautes meules de foin coiffées de neige, facilement pénétrables, chaudes la nuit, à l'épreuve des balles de fusils le jour. Dans les isbas qu'ils occupent, les SS jouent paisiblement aux cartes. Lorsque l'ennemi quitte ses meules de paille et se lance à l'assaut, eux consignent la marque provisoire du jeu sur un morceau de papier, sautent sur leurs armes, courent au corps à corps, rejettent les Russes décimés sur leurs bases de départ puis, rentrant chez eux, se regroupent paisiblement autour des cartes. Le jeu reprend. Mais, après chaque sortie, il manque presque toujours un quatrième au bridge!

Les Russes accrochent aussi le peloton Ruelle chargé de garder le terrain entre la position avancée des SS et Gromowajabalka. Des hommes tombent. L'adjudant qui vient rendre compte de la situation au commandeur Pauly, profite du déplacement pour visiter l'aumônier Salesse. Il le découvre dans une isba relativement abritée, après une longue recherche car il se tenait caché sous un tas de foin. Il lui dit

- Mon Père, je viens d'un coin où le diable rigole. La-bas, j'ai deux blessés qui demandent votre assistance avant de mourir. Vous m'accornpagnez[9]

L'aumônier réfléchit tout en se débarrassant des brindilles de foin accrochées à sa veste d'uniforme, le sourcil froncé, l'air ennuyé et répond :

- Voyons... Voyons... Dans quelle direction se trouve votre unité?

- Dans le nord-ouest, mon Père. Environ à deux kilomètres. En marchant vite, c'est l'affaire de vingt minutes.

- Inutile, affirme Salesse.

Il ramasse ses ornements sacerdotaux dans un coin, les revêt, consulte une boussole, s'oriente au nord-ouest, trace dans l'air glacé un grand signe de croix en récitant quelque prière. Puis il pousse l'adjudant Ruelle vers la porte et lui dit :

- Voilà! Faites savoir à vos camarades qu'ils peuvent mourir en paix. Je viens de leur donner l'absolution.

Pendant que le champion de l'absolution télécommandée opérait, Mezetta disait à son camarade Bonnivert dit « le Dur» :

- Ah c' qu'on s'emmerde ici! Moi je vais m'offrir une petite patrouille!

Mezetta grelotte de froid et demande à Bonnivert, justement surnommé «le Dur» parce qu'il se hissera jusqu'au grade de commandant de bataillon en démontrant ses vertus guerrières:

- Prête-moi ta veste en peau de lapin!

Bonnivert possède en effet une précieuse veste fourrée qui fait l'objet de mille convoitises. Il la prête, mais à regret en pensant : Mezetta ne reviendra pas et ma veste est foutue! A la tombée de la nuit, Mezetta s'équipe soigneusement et, sur le cuir de la veste, écrit : « A rendre à Bonnivert en cas d'accident. » Il part à la nuit close, seul, en direction des lignes russes et revient au lever du jour poussant devant lui trois prisonniers.

- Tiens, dit-il à Bonnivert, je te rends ta veste. Merci!

Tel était le futur prévôt de la Jeunesse qui succédera à John Hagemans!

Les trois prisonniers se montrent tout de suite coopératifs, en vertu du

fatalisme slave dont la Russie éternelle se nourrit! Le lieutenant Lippert choisit le plus éveillé des trois, et par l'intermédiaire d'un interprète, commande :

- Tu vas retourner à ta batterie (ce sont en effet des canonniers) et rapporter des renseignements sur le nombre de pièces, les calibres, les positions, l'importance des réserves d'obus, tout ce qui peut tenir dans ta petite tête! Vu?

Le prisonnier adhère à la proposition. Mais comment s'assurer de son retour? En général, les Allemands donnent à ces gens la moitié d'un billet de cent marks en monnaie d'occupation, l'autre moitié n'étant remise qu'en fin de mission. La plupart du temps, ce genre de hameçon laisse filer sa proie. Il faut donc trouver autre chose. Le lieutenant Lippert tire brusquement un briquet de sa poche.

- Je te le donne quand tu reviens!

Le Russe en prend aussitôt possession par un regard émerveillé. Il désire cet objet rare avec une telle force que la sueur coule sur son visage. Il part et revient, deux jours plus tard, avec des renseignements fragmentaires valant tout de même un briquet de vingt francs belges. On le lui donne. L'enfant des steppes de Samarcande passe une journée merveilleuse, allumant et soufflant sans répit la petite flamme. Le lendemain, on le trouve plongé dans l'affliction la plus profonde. Quand le premier lieutenant Arthur Buydts, ancien officier de l'armée beige, devenu le plus célèbre pâtissier de Bruxelles après 1918 et commandant de la 4e compagnie à Gromowajabalka lui en demande la raison, il répond:

- La bête est morte!

Le briquet, en effet, ne s'allume plus. Au cours du déjeuner auquel le Russe participe pour répondre à de nouvelles questions posées par les officiers de l'état-major, Buydts rencontre des difficultés insurmontables pour lui expliquer ce qu'est une pierre à briquet, et comment on la remplace. Par contre, dès qu'on en fait la démonstration sous ses yeux, il devient capable de la répéter aussitôt correctement et, de même qu'il s'est adapté à la manœuvre d'un canon dans l'armée rouge, il se met à utiliser très vite une fourchette, instrument dont il ne connaissait pas l'usage avant de quitter l'Asie dans un camion de recrutement du N.K.V.D.

Progressivement, l'interminable préparation d'artillerie que subit le village, change de caractère. Les projectiles à trajectoire courbe, torpilles de mortiers ou fusées jusqu'ici prodigués, se raréfient. Des pièces à tir tendu se sont rapprochées et tonnent. On entend le commandeur qui traverse le village à cheval en criant.

- C'est du 105 ! ... C'est du 105 !!!

Effrayé par une explosion rapprochée, le cheval fait un écart, Pauly vide les étriers et embrasse la neige, tel Guillaume le Conquérant baisant la terre de Grande-Bretagne en déclarant: elle est à nous. Pour les conquérants de l'Est, il ne s'agit pas d'acquérir un nouveau village mais seulement de conserver Gromowajabalka tandis que l'armée rouge reprend son offensive d'hiver.

*
**

Le 28 février, à la pointe de l'aube, l'adjudant de jour pénètre dans

l'isba où le caporal Degrelle souffre en silence parmi ses camarades, et crie avec un enthousiasme que tout le monde ne partage pas:

- Les Russes arrivent!!!... Les Russes arrivent!!!

Deux régiments de l'armée rouge, à plein effectif, et accompagnés par quatorze chars de combat T 34 se sont présentés devant Otchérétino, balayant les bridgeurs de la SS Germania. On peut apercevoir une douzaine de survivants en train de se replier, toujours posément, couverts par les tireurs du peloton Ruelle. Les unités russes dessinent ensuite, autour de Gromowajabalka$_1$ un vaste mouvement d'encerclement par le nord, leurs chefs ayant fini par retenir les leçons allemandes de l'été 1941! Aussitôt, la 2e compagnie attaque au nord-ouest pour tenter de casser la manœuvre avec un effectif squelettique de deux pelotons. Ils se battent à un contre dix.

A 7 h 30, déjà, malgré l'intervention d'un peloton mitrailleur de la 4e**,** elle cède le four à briques qui constitue le saillant nord-ouest. Le peloton de l'adjudant Closset s'accroche au kolkhoze et réussit à le tenir grâce aux renforts envoyés par l'état-major et qui marchent aux ordres... du lieutenant-médecin Miesse! La 2e compagnie, qui a subi le choc initial, perd vingt-cinq tués et vingt blessés, soit plus de la moitié de son effectif, en trente minutes. Le troisième peloton n'existe pratiquement plus et son chef, l'adjudant Brasseur, figure parmi les morts. Celui du deuxième peloton, l'adjudant Nicolas, aussi. Commandée par le lieutenant Buydts, la 4e compagnie fournit des renforts aux unités les plus menacées. Cet officier prend la tête d'une section et progresse en direction du kolkhoze perdu qu'il serait urgent de reconquérir, suivi du fidèle Graf, vieux sous-officier hargneux et pointilleux. Il possède le même accent que Buydts et quand il dit:

- Chaime les prunes!

Buydts répond:

- Et moi, chaime les kateaux!

Il répond d'instinct, lisant les paroles sur les lèvres de son complice car, dur d'oreille, il les entend mal. Depuis Meseritz, Buydts et Graf se disputent sans relâche sur les bases d'une camaraderie viscérale, se tendent mutuellement des pièges et, suivant le tonus maintenant plus élevé du combat, se portent de mauvais coups.

Ils progressent maintenant à travers la zone dangereuse.

- On téménache! assure Graf.

Déménagement menacé par l'artillerie russe qui tire à la cadence la plus rapide, les 105 lointains soutenus par les canons des chars qui labourent la «balka » en poursuivant les débris de la 2e compagnie. Buydts distingue mal les coups de départ des coups d'arrivée. Aussi, lorsqu'il perçoit une rumeur, demande-t-il à Graf:

- Chai un tépart?

ou bien:

- Chai une arrifée?

Graf se moque de son lieutenant et, quand il perçoit un coup de départ, annonce:

- Chai une arrifée!

Et réciproquement. De sorte que les explosions d'obus trouvent

toujours Buydts debout et Graf plaqué au sol! Le lieutenant finit par lui allonger un coup de botte dans les fesses en disant:

- T'es un fieux salaud!

D'explosion en explosion, ils progressent jusqu'à la butte qu'il s'agit de reconquérir sur le flanc ouest de la « balka». Arasés sur le versant opposé, invisibles, les Russes attendent l'assaut que Buydts commande sans hésiter, marchant en tête de son peloton. Le voici maintenant allongé sur la crête, cherchant à repérer l'ennemi. son ouïe défaillante le trahit. Il n'a pas entendu le bruit des culasses de fusils manœuvrées par les Russes plaqués au sol dans la contre-pente. Il se dresse, s'élance et reçoit une balle en pleine poitrine. Risquant sa vie, cette fois sans maugréer, pour ramener son chef en zone moins exposée, Graf le tire en arrière et recueille ses dernières paroles :

- Est-ce que je rêve?

Et il meurt aussitôt. On identifiera son cadavre six semaines plus tard seulement, grâce aux bottes de l'armée belge, lacées par-devant et qu'il portait toujours depuis Meseritz.

Le caporal Degrelle venait d'être expulsé de son isba par l'incendie. Le toit de chaume flambait, gerbant vers le ciel bleu et glacé des paillettes d'or, d'étranges fleurs roses enrobées de fumée noire. Clopinant, appuyé sur un fusil il traversa le terrain dénudé qui le séparait de son poste de combat. Des masses de Russes défilaient en trombe, cent mètres plus loin, criant; *Hourré!... Hourré!... Pobieda !...* Les Wallons pouvaient constater que certains ne portaient aucune arme, comme les troupes de la Première Guerre mondiale à Tannenberg. Il ne s'agissait point là de pénurie mais de tactique. La manière dont les Russes attaquent s'avère très coûteuse en vies humaines. Si l'assaut est donné à raison de deux hommes pour un fusil, la puissance de feu risque de se maintenir et, en cas d'échec suivi de repli, un minimum d'armes reste sur le terrain. Degrelle atteignit son poste de tir aidé par un jeune caporal de son peloton, Henri Berkmans. Par longues gerbes roses leurs balles traçantes s'envolaient maintenant vers l'ennemi avec l'agilité de lucioles supersoniques. La M G. 34 est abritée entre deux chevaux crevés, plus durs que le granit, fortification que les balles ou les obus des chars russes ne peuvent entamer. Mais des ricochets menacent parfois l'illustre tireur et son pourvoyeur. Déjà protégé par une chance insolente, Degrelle reçoit la première d'une série de « bonnes blessures », une estafilade qui plaque sur son visage un masque de sang vermeil et spectaculaire. Les Russes se trouvent tout près, à moins de cinquante mètres. Berkmans qui, depuis quelques minutes, ne cessait de répéter: « faut décrocher, chef!... faut décrocher! » cesse de ravitailler la mitrailleuse dont le canon brûlant devrait être remplacé. Il passe derrière Degrelle, le saisit par les pieds et, sans considération pour ses rugissements de douleur, le traîne sur la glace jusqu'à la prochaine isba où s'abritent une dizaine d'hommes appartenant à la 1re compagnie.

Lui-même recevra, quelques minutes plus tard, des éclats de grenade dans le pied et finira par mourir, exsangue.

Le feu russe atteint maintenant une densité insoutenable, balles et obus de char, grenades et torpilles provenant de presque tous les azimuts, s'abattent sur ce village qui brûle de bout en bout. La glace sautille autour des hommes en mille éclats qui semblent se poursuivre comme des feux

follets polaires, matérialisant les impacts des tirs fauchants. Chacun s'abrite comme il peut, derrière des pans de murs fumants, des panjewagen, des tas de fumier gelé, des buissons, mais toujours en répondant du mieux possible au feu ennemi. On s'abrite même derrière les camarades morts qui gèlent très vite. Un jeune voltigeur de la 2e compagnie utilise un mort allongé comme affût pour son fusil qu'il exploite posément, coup par coup, afin d'économiser les munitions. Pendant une pause, il découvre le visage de l'homme de pierre, contemple ses yeux bleus et s'évanouît. C'était son père, tombé dès les premières minutes du combat. La chance aveugle, qui condamne les uns, absout les autres. Elle sépare à jamais une autre famille, le père Degas, quarante-trois ans, tailleur à Bruxelles, et son fils qui vient d'avoir dix-huit ans. Il leur faut l'un et l'autre décrocher de l'isba qu'ils défendent et que les Russes occupent maintenant, à quelques mètres d'eux, franchir à découvert un glacis d'une trentaine de mètres. Le père s'élance le premier et se fait tuer. Le fils passe.

Au cours d'un mouvement offensif qui permet de reprendre aux Russes une trentaine de mètres, un autre jeune, Henri Dothée, découvre un excellent emplacement de tir. Le voici embusqué à l'angle d'une isba, à l'abri d'une fortification originale. Depuis deux semaines que les Wallons occupent ce cantonnement, ils urinent automatiquement à l'extérieur, contre un des angles, observant chaque fois avec curiosité le petit jet qu'ils projettent sur la glace déjà formée. Il coule lentement comme une tramée de lave et se fige presque aussitôt, élevant et renforçant à chaque séance cet iceberg malpropre. Quelqu'un bondit au côté du tireur et lui crie :

- Dothée, passez-moi quelques cartouches de fusil!

Dothée reconnaît Degrelle qui, malgré la surveillance bienveillante dont il faisait l'objet, s'est échappé de l'isba ralliée quelques minutes plus tôt et a repris un fusil pour remplacer sa mitrailleuse. Dothée lui cède deux chargeurs. Comment ces hommes, après semblable démonstration de courage réfléchi, ne prendraient-ils pas le chef de Rex au sérieux? Et comment ceux qui se savent promis à la mort n'admireraient-ils pas ce fils de la chance?

La chance jongle avec Steenbruggen, un ancien de la guerre 14-18 qui tire sur l'ennemi comme un forcené. Il reçoit une balle dans la nuque, s'écroule, lève le bras en disant « Adieu les camarades! » Un quart d'heure plus tard, au grand étonnement de son groupe qui se bat toujours dans le voisinage, il se redresse et constate d'une voix qui sort d'un rêve en forme de cauchemar : « mais, nom de Dieu, ça marche! »

Malgré sa balle dans la tête, il se traînera pendant plusieurs kilomètres jusqu'à un poste de secours et en réchappera.

L'aumônier Salesse court cependant plus vite que lui. Dès le début de l'attaque, il s'est jeté sur la valise garnie de ravitaillement, qui ne le quitte jamais, et abandonnant celle qui contient l'autel portatif de campagne, a pris ses jambes à son cou. Il se trouve maintenant assez loin de Gromowajabalka pour céder au sentiment de sécurité qui l'apaise. Il s'arrête, se retourne en direction du village qu'il aperçoit encore et donne une absolution globale, comme s'il reprenait à son compte la formule célèbre « Mourez d'abord, je ferai le reste! »

[135]

*
**

Dès 8 h 30, la 1re compagnie découverte par le repli de la 2e**,** a cédé du terrain. Une contre-attaque montée spontanément par le sergent van Eyec, l'héroïque peloton Closset qui, depuis l'aube fait merveille, et les hommes du lieutenant-médecin Miesse, freine pour quelques minutes la retraite qui bientôt reprend. Les Russes débordent Gromowajabalka par le sud où le peloton Bosquion de la 4e compagnie contre-attaque en vain. Ces poignées d'hommes sont, de toute manière, rejetées vers le centre du village, au niveau du P.C. de la 4e compagnie.

A 11 heures, la défense se réorganise sur les abords du P.C. de bataillon, ce qui signifie qu'une moitié du village se trouve maintenant aux mains des Russes. On se bat isba par isba, plus exactement autour de ce qui en reste c'est-à-dire le four à briques et sa cheminée. Le commandeur Pauly consulte fébrilement son chronomètre. Le temps passe et la situation se dégrade irrésistiblement. L'état-major du groupement Tröger lui a demandé de tenir Gromowajabalka pendant vingt minutes, le temps pour les Stukas et chars allemands d'intervenir, et la légion se bat depuis cinq heures sans autre soutien que celui de l'artillerie croate, de plus en plus faible au fur et à mesure que le contact avec l'ennemi se fait plus étroit.

A 11 h 15, Pauly monte une contre-attaque avec les groupes dispersés de la 3e compagnie encore peu menacée. Conduite par le lieutenant Thys, elle gagne du terrain à l'ouest du carrefour central, reprend quelques isbas mais, très vite, s'enlise dans la masse russe. Les survivants se replient sur le P.C. de bataillon où le lieutenant Thys est tué par éclat d'obus.

A 12 h 30, un grondement solennel emplit le ciel. L'escadrille des Stukas se présente enfin, saluée par les hourras des Bourguignons. Les avions plongent sur les chars ennemis, mais sans résultat et, après deux ou trois passes infructueuses, se retirent. Le moral des hommes fléchit sérieusement.

A 13 heures, le PC. de bataillon doit se replier. Un convoi de traîneaux qui apporte des munitions, permet d'évacuer les blessés graves. Les autres restent sur place et la plupart retourneront au combat s'ils sont encore capables de soulever un fusil et appuyer sur une détente. Il ne reste en effet guère plus de soixante-dix à quatre-vingts Bourguignons valides en train de se replier sur les positions de l'artillerie croate. Ceci signifie que Gromowajabalka va tomber entièrement aux mains des Russes.

Brusquement, le feu de l'ennemi cesse. L'infanterie et les chars rouges ont tellement tiré depuis l'aube qu'il ne reste plus une bande de mitrailleuse, plus un obus de char disponible. Mais les Russes ne se découragent pas facilement. Si leurs chars manquent d'obus, il leur reste de l'essence pour se lancer dans une effrayante chasse à l'homme. Tout Wallon surpris à découvert se voit relancé par un T 34. Il a beau courir comme un lièvre, poussant des cris d'épouvante qui s'entendent de loin, le voici très vite rattrapé et passé au laminoir des chenilles. L'air est plein d'appels désolants... A moi... A moi, camarades... Traînant derrière eux des fumées bleues qui sentent l'essence, les chars labourent la neige et y ensevelissent les vivants, les blessés, les morts, tournant autour des isbas

qui achèvent de crouler. Ruines rouges. Neige rouge. Chenilles de char rougies par le sang...

Un homme de la 1re compagnie, Louis Bertiaux, qui se dissimulait encore dans le village occupé par l'ennemi, tente de rallier le bataillon en retraite. Il sort de sa cachette. Un char l'aperçoit et se lance sur ses talons. Bertiaux court vite sur la neige gelée, mais le char aussi. Le Wallon se débarrasse de son fourniment pour courir plus vite, mais le T 34 accélère lui aussi. Le fugitif ne possède plus que son fusil. Il le jette. L'écart entre l'homme et la machine diminue toujours. Hors d'haleine, Bertiaux ralentit maintenant après avoir sans doute battu plusieurs records du monde du cent mètres plat que n'homologueront jamais les associations sportives internationales. On entend de loin les cris d'épouvante qu'il profère. Malgré des efforts désespérés, il entend mûrir derrière lui le grondement de la bête féroce. Elle va l'atteindre. Elle l'atteint. Alors se produit une chose extraordinaire qui témoigne sur la fureur de vivre, la naïveté de l'homme devant la mort... Bertiaux s'arrête brusquement, se retourne face au char de combat et, bras tendus, pose ses deux mains sur le blindage frontal, comme si, promu démiurge, il avait le pouvoir de stopper les cinq cents chevaux du monstre. Il ne stoppe rien, bien entendu, et le char le renverse. Il tombe dans l'axe de la machine, à distance égale de l'une et de l'autre chenille. Couché sur le dos, assourdi par le grondement du moteur, le grincement des chaînes, il voit passer au dessus de lui ce plafond mouvant d'acier souillé d'huile et de sang. Dès que réapparaît le ciel, il saute sur ses pieds et la fuite reprend en direction opposée à la

route que le char poursuit sur son élan. Ecœuré sans doute par les manigances de sa proie, le chef du T 34 abandonne la chasse et rentre dans le village. Mais Bertiaux court toujours, hagard, poussant des cris sauvages. Il fuit vers le sud. La terreur lui confère des forces surnaturelles. Il dépasse l'aumônier Salesse... Il court... Il court... On le retrouvera à douze kilomètres de Gromowajabalka, épuisé, choqué, atteint d'une rétention d'urine dont il ressentira les séquelles pendant plus d'un an!

Au cours d'une bataille, la fortune change vite de camp. Quelques minutes plus tard, une seconde intervention des Stukas, précise celle-ci, détruit une partie des chars homicides. Au spectacle grandiose du bombardement en piqué, les Bourguignons reprennent courage. La colère du commandeur Pauly fait le reste. Il a retiré s**a** casquette et, plié par la rage, s'est mis en devoir de frapper la neige avec le couvre-chef en criant:

- Bande de zinneken!!! Tas de zinneken!!!(16)

Puis il a donné l'ordre de repartir à l'assaut, de reconquérir Gromowajabalka. Ils sont partis en poussant des cris effrayants. Certains survivants prétendent que «Rex vaincra» faisait l'unanimité. Ce n'est pas certain. Ils devaient surtout lancer des injures fort grossières à ces Russes qu'ils affrontaient à un contre dix depuis le lever du jour. Mais c'était des hommes dont les autres Belges disaient «ils sont plus Boches que les Boches». En effet, l'assaut qu'ils donnaient dans ces conditions relevait de la « furor teutonicus » que l'Allemagne moderne ne possédait plus à un niveau aussi élevé. L'armée hitlérienne, au cours des années qui viennent, aura l'occasion de vérifier le bien-fondé de cette impression première. A

Gromowajabalka, les soldats de Pauly n'appartenaient plus au siècle, ni à Degrelle, mais à la population des bonnes villes qui parfois se révoltaient contre Philippe le Bon. C'était les compagnons-artisans de Bruges, de l.iège, de Gand qui se formaient jadis en milices hautement agressives, décidées à signifier par les armes aux grands ducs d'Occident qu'elles trouvaient les impôts trop lourds ou leurs franchises menacées. En cinq siècles, ils n'ont pas vieilli d'un jour, et se montrent comme soldats de la légion Wallonie, tels que le vieux germanisme les mit au monde pour la plus grande gloire des Bas-Pays, justifiant par avance la politique de Degrelle qui imposera au IIIe Reich la reconnaissance d'un germanisme d'essence supérieure à celui des petits états allemands, convaincra Hitler de donner à Bruxelles les mêmes chances qu'a Berlin.

Immobilisé sur place par son pied blessé, le chef de Rex ne peut suivre l'assaut qui progresse, participer à l'accès de « furor teutonicus » qui balaye tout devant lui, mais il dit à Pauly :

- Ils crient. Tant qu'ils crient tout va bien, mais malheur à nous s'ils se taisent!

Quand les chars de la 100e division légère dont trois portaient des lance-flammes terrifiants atteignirent Gromowajabalka. ils trouvèrent les ruines de nouveau occupées par la légion Wallonie. Ils devaient l'appuyer vingt minutes après le

déclenchement de l'attaque russe et, pour des misons stratégiques, engagés sur des points plus menacés, ils ne l'avaient assistée qu au bout de dix heures. La petite armée des Bourguignons a tenu. Mais avec soixante-deux tués et cent dix blessés. elle a sacrifié soixante-cinq pour cent de son effectif combattant, perte énorme si on considère la durée de l'engagement.

L'armée allemande le reconnaît et ne marchande pas les honneurs. La division envoie les survivants au repos à Blagodach. Au cours de la prise d'armes du 13 mars, le général décerne trente-sept croix de fer de deuxième classe dont l'une revient à Degrelle, devenu adjudant-chef depuis le 28 février. La légion Wallonie est citée, non par le communiqué du Grand Quartier Général comme Degrelle l'affirme à tort, mais à l'ordre de la 100e division légère.

Cependant, pour spectaculaire qu'elle fût, la première victoire des Bourguignons ne possédait aucune valeur stratégique. La défense de Gromowajabalka apparaissait même absurde du point de vue tactique. Sacrifier un petit bataillon pour tenir le fond d'un ravin sous le feu d'un adversaire placé en position dominante relevait d'une hérésie imputable à des officiers d'état-major, on ne savait exactement lesquels. La meilleure preuve en sera donnée par les Allemands eux-mêmes, qui perdront Gromowajabalka quelques jours plus tard, et ne tenteront plus de le reprendre.

Fermé a ce genre de considération, Degrelle exultait. Pour lui, la guerre relevait seulement de la politique conduite par d'autres moyens. Il voyait sa légion enfin tirée du ghetto dans lequel elle s'enlisait parmi trois millions de soldats de haute valeur et savait maintenant qu'elle représentait le levier qui lui permettrait un jour de peser sur les décisions de l'Allemagne, quand viendrait l'heure de définir le nouveau visage de l'Occident.

Le commandeur Pauly ne partageait pas sa joie. L'étendue des pertes

[138]

subies pour conserver ce village merdeux lui donnait à réfléchir. Il s'en ouvrait au chef politique tout comme aux Allemands, préparant ainsi sans le savoir sa disgrâce. Et il avait des comptes à régler sur le plan de l'honneur militaire. Un soir, il s'enferma dans une isba de Blagodach avec le chef de Rex et lui dit:

- Je vais faire passer l'aumônier Salesse en conseil de guerre!

Haut-le-corps de Léon Degrelle pour qui tout prêtre représente une personne sacrée.

- Vous êtes fou?

Pauly raconte l'odyssée de l'aumônier et affirme:

- L'aumônier est un soldat au même titre qu'un autre. Seul l'objet de sa mission apparaît différent : lui n'est pas chargé de tuer mais d'assister les mourants. Il possède cependant une arme: l'autel portatif de campagne qui le justifie. En l'abandonnant aux mains de l'ennemi pour sauver à sa place un ravitaillement d'origine louche, Salesse a commis le même crime qu'un soldat jetant son fusil pour courir plus vite. C'est un cas de conseil de guerre clair et net. Je vais donc l'arrêter et le livrer au tribunal de guerre allemand. Il sera condamné à mort et fusillé.

- Vous n'en ferez rien! réplique Degrelle. Avez-vous pensé au scandale? J'aurais

toute la Belgique catholique contre moi!

- Ça m'est égal! affirme Pauly, nos soldats se sont fait tuer sans recevoir l'absolution! Salesse paiera peut-être cette faute au ciel, mais je suis pressé et préfère une bonne punition terrestre!

Après une longue discussion, Degrelle réussit à sauver son aumônier. Quelques jours plus tard, il le fera démobiliser et renvoyer en Belgique.

[139]

CHAPITRE XII

SUR LES TRACES D'ALEXANDRE LE GRAND

Le 10 mars 1942 la Grand-Place de Bruxelles présente un aspect original. Elle apparaît déserte ou presque, comme si elle refusait de souscrire à quelque invasion de barbares ou bien, au contraire, s'ouvrait à la joyeuse entrée d'un grand duc d'Occident. Elle a pris ses distances avec l'actualité tout en l'intégrant puisqu'elle rassemble les troupes de John Hagemans partant pour la guerre. Elle habille ce départ d'un décor issu de la Renaissance flamande. De hautes colonnes drapées de blanc supportent chacune, à leur sommet, une fille issue des rangs de la «Jeunesse» et qui paraît ainsi aventurée en plein ciel, comme un ange. Les gigantesques drapeaux des « Dix-sept provinces» faseyent le long des mâts. Les hauts tambours de lansquenets battent. Cent cinquante garçons dont la plupart n'ont pas atteint leur vingtième année défilent, portant les quatre fanions de compagnie et le pennon du bataillon, soie blanche frappée aux armes de Bourgogne, confectionnés par une maison d'art sacré de la rue du Lombard et offerts à la légion Wallonie. Ils ont coûté cinq mille francs belges chacun, somme énorme pour l'époque, mais on assure que la qualité de la soie, la finesse de la broderie ne le cèdent en rien à celles des étendards qui flottaient sur les camps de Charles le Téméraire. C'est John Hagemans qui les a dessinés et une souscription nationale en a soldé le prix (17).

Au cours de la brève cérémonie qui vient de se dérouler, Hagemans a reçu l'hommage des jeunes filles déléguées par les mouvements flamands. Elles honorent en lui le fédérateur des deux communautés linguistiques, l'élève de Joris van Severen qui tient de lui la hauteur de vues capable de transcender un problème insoluble à l'échelle régionaliste, mais inexistant au niveau de ce qu'il appelle l'Empire thiois, la Grande Nederland ressuscitée. Comme le prophète de la Bourgogne française, Johannés Thomasset, le prévôt de la Jeunesse Hagemans pense qu'il vaut mieux suivre sa race que son drapeau et tout en connaissant la témérité du choix,

lui le pousse jusqu'à ses dernières conséquences. Il sait aussi bien que Degrelle et le ressent avec plus de force que le chef de Rex, un peu noyé dans la politique, que l'unification des «dix-sept provinces» dépend d'une victoire des volontaires belges au côté des armées allemandes sur le front de l'Est.

Entraîner cent cinquante garçons en culotte courte dans un «grand jeu» n'est pas toujours facile pour un chef scout, mais en faire des soldats alors qu'aucune contrainte ne les pousse et les jeter dans une guerre dont on commence à connaître la férocité, exige les pouvoirs d'un thaumaturge. John Hagemans doit les posséder. Il ne les tient pas de pratiques magiques, pas plus qu'Hitler les siens, il est simplement comme lui ce qu'il veut que les autres soient! Il a donné à ses jeunes l'exemple d'une âme fière et noble détachée de tout calcul. Il les a exorcisés en les plongeant par la

parole et l'action dans un univers peuplé de paladins, de soldats et de héros. Il en a fait des candidats à la Toison d'Or et va, comme Jason, les conduire à sa conquête en direction de l'Asie. S'il n'a pas eu le temps et les moyens matériels d'élargir la Belgique à la dimension des « dix-sept provinces», il a ressuscité une valeur essentielle du monde germanique, déjà perdue au XVIe siècle la conscience et le respect du lien féal. A travers le microcosme de l'A.C.T. (18) renaît l'esprit chevaleresque de l'occident médiéval.

Il se veut, comme Hitler, Joris van Severen ou Degrelle, fils d'un peuple de maîtres et de créateurs d'empires. A la différence des historiens qui donnent de l'insurrection du XVIe siècle une interprétation libérale - lutte pour la liberté de conscience, aspiration démocratique contre l'absolutisme royal - il y voit le soulèvement du peuple thiois contre l'oppression étrangère de l'Espagne. Il hausse les épaules quand il entend parler de la «latinité » des Wallons.

Le prévôt de la Jeunesse marche vers la gare du Nord, en tête de s**a** troupe. Bien peu de ceux qui le suivent seront appelés à survivre. Parce que jeunes, ils mourront aimés des dieux. Mais les survivants formés par lui, tels un de Goy et quelques autres, resteront des chevaliers. Comment Hagemans, cet ancien militant des Jeunesses communistes, peut-il aujourd'hui conduire sa troupe à la conquête de la Russie? Tous les jeunes gens nobles et généreux entrent dans la vie par la porte de gauche. Il n'y faillit point. L'amour du peuple, l'appétit de justice sociale donnent aux jeunes communistes des vertus qu’on ne saurait nier. Mais, il devait tout de suite se montrer trop sensible à l'héritage des aïeux, au patient effort séculaire qui a créé la civilisation, au langage de la terre et des morts, pour se contenter d'une révolution limitée au transfert des moyens de production, aux mirages d'une dialectique brillante et creuse. Il lui fallait passer des aspirations sentimentales et anarchiques de l'extrême gauche à la conception d'un ordre réel où le peuple pouvait s'épanouir dans la continuité et selon son génie propre. De l'âme du peuple en général, il passait à l'âme d'un peuple, le sien! Ce qui soulevait les garçons qui le suivaient maintenant dans la guerre, c'était l'amour qu'il leur avait porté.

[141]

La Compagnie du prévôt de la Jeunesse chante:

Il n 'est chez nous de mercenaires
Nous ne vendons ni n’offrons
Car notre enseigne austère
Fuit la compromission.
Bien plus que dans toute autre cause

Nous avons mis notre foi
Dans la lutte grandiose
Pour l'ordre impérial thiois.

Hagemans chante aussi, mais son cœur reste lourd d'angoisse et de regrets. Car cet apologiste des vertus viriles est un tendre. Dur pour lui-même. détestant la frivolité et plus encore l'anarchie en raison des hautes passions qui l'animent, il ne méprise pas les petites satisfactions quotidiennes. Sa dureté morale reste sans raideur. Jamais il ne campe un chef jupitérien, tonnant et terrifiant. Il possède une âme trop délicate pour se laisser prendre au sérieux. Il pratique un art lié à une civilisation raffinée, celui de se regarder vivre avec un sourire aux commissures des lèvres. Cette subtile ironie tempère la foi et l'ardeur d'une réserve où l'intelligence critique prend sa revanche. Sa force réside dans une naïveté supérieure, celle que les hommes prêtent aux saints. Poitrine offerte, buste redressé, la tête au fin visage un peu rejetée en arrière, faisant plus que son âge en raison du cheveu rare, le prévôt de la Jeunesse marche à la tête de ses garçons, extériorisant une volonté sacrificielle qui couvre le regret parfaitement humain de quitter femme et enfants, amis et parents, un pays encore riche en douceur de vivre et l'angoisse déchirante d'envoyer ses fidèles dans une guerre. Il espère, comme beaucoup de volontaires, qu'elle les nourrira de vertus viriles et débouchera sur la victoire avant de les frapper cruellement. L'élan qui l'anime, la volonté qui le soulève, l'extrême pureté de ses intentions s'impriment sur son visage à tel point qu'il traduit ce qui n'est pas de ce monde en chacun de nous, la prescience d'un en-deçà et d'un au-delà qui nous échappent, pour lui donner le style dans lequel l'histoire de la légion Wallonie conservera sa mémoire, celui de l'archange qui sourd à travers son visage d'homme.

La troupe de gamins qui marche derrière lui émeut la foule. Le départ du second contingent de volontaires Wallons ne ressemble pas à celui du premier. Peut-être que les habitants de ce pays de gros bon sens et de bonne soupe, devinent qu'un tel défilé renoue avec les grandes processions médiévales qui témoignaient sur l'unité de la race, l'unanimité de la foi en un dieu sauveur désormais contesté.

Aux cent cinquante volontaires des formations de jeunesse se sont joints trois cent soixante engagés nouveaux qui, par le même train, sont dirigés sur le camp de Regenwurm, près de Meseritz. Entre les deux groupes existent non seulement de grandes différences d'âge mais encore de mentalité. John Hagemans, qui ne possède aucune vocation particulière d'adjudant, laisse aux instructeurs allemands le soin d'initier ses jeunes mais les confirme dans leur orientation idéologique. Il les rassemble souvent le soir dans les chambrées de dix hommes qui fleurent le bois de sapin, et leur parle de l'Empire thiois pour lequel ils vont combattre.

[142]

Un soir, dans la salle des fêtes du camp, il organise une cérémonie où chœur et récitant commémorent le massacre d'Abbeville et le souvenir de Joris van Severen.

Tous les Wallons et beaucoup d'Allemands désœuvrés s'y pressent. Un chevalier en armure entre sur la scène et tend son épée au fondateur du Verdinaso qui l'apostrophe ainsi:

- Salut! Homme de guerre, qui es-tu? Le chevalier se redresse brusquement et déclame

- Je suis le grand dessein d'Occident, l'esprit, le rêve d'Empire. Mais je salue les héros tombés en ce jour... C'est grande joie aussi, dans les chaumières et sur les marchés aux provinces belgiques, car semence de sang, c'est récolte de gloire!

Puis, montrant le héros d'Abbeville « Joris van Severen »:

- Celui qui est tombé aujourd'hui n'est pas tout à fait mort... Il revivra le héros d'Abbeville.

Puis, montrant la coulisse de gauche:

- Et le Français vaincu connaît déjà son châtiment.

Le chœur, sourdement:

- Peuple millénaire, marche, pays d'Empire, réveille-toi.

Le chevalier s'appuie sur l'épée et, penché en avant, âpre:

- Il ne sera pas dit que de tes fils tu laisseras rouiller les armes.

Le chœur reprend sourdement:

- Voici l'épée, l'écu et l'outil... Voici les symboles... Il ne sera pas dit que de tes Fils tu laisseras rouiller les armes.

Le chevalier, face au public, clame

- Non, sans doute! Où sont-ils donc les Belges de la Sambre, ceux qui mirent César en échec... Et les guerriers de Clovis qui seuls arrêtèrent le Sarrasin, où sont-ils les preux de Charlemagne, ses meilleurs barons? Où sont-ils pour le combat d'Empire?

Le chœur:

- Où sont-ils donc?

Le héros d'Abbeville:

- Présents!

Le chevalier:

- Où sont-ils les gens du petit peuple, les humbles, les marins, les tisserands de Flandre et les dinandiers wallons, ceux-là qui furent à Woeringen et à Courtrai, où sont-ils les gens des Communes?

Le chœur:

- Où sont-ils donc?

Le héros d'Abbeville:

- Présents!

Le chevalier, même jeu :

- Où sont-ils les soldats de Philippe le Bon, et du Téméraire son fils, avec la plus belle artillerie du monde et les bandes d'ordonnance que nul n'a vaincues? Où sont-ils les gens de Charles le Cinquième, ceux qui furent à Pavie et à Tunis?

Le chœur:

Où sont-ils donc?

Le héros d'Abbeville:

- Présents!

Le chevalier:

[143]

- Où sont-ils les Gueux de Mer et ceux des forêts, les vainqueurs de La Brielle et de Berg-op-Zoom. Où sont-ils les guerriers de la Besace et les marins du Croissant?

Le chœur:
- Où sont-ils donc?
Le héros d'Abbeville:
- Présents!
Le chevalier:
- Où sont-ils Mansfeld et Bucquoy, t'Serclaes de Tilly et Paul-Bernard de Fontaine, celui-là que Condé voulut saluer mort?... Où sont-ils les meilleurs capitaines de leur temps?
Le chœur:
- Où sont-ils donc?
Le héros d'Abbeville:
- Présents!
Le chevalier:
- Où sont-ils les colons et les marins qui ont planté la bannière thioise en Chine et aux Indes, où sont-ils les soldats d'au-delà des mers, les gens du Cap, de New York et de Batavia?
Le chœur:
- Où sont-ils donc?
Le héros d'Abbeville:
- Présents!
Le chevalier:
- Où sont-ils les Boers et Krueger, les héros du Transvaal et les frères de toutes les latitudes qui ont combattu quand même ils savaient la lutte désespérée... Où sont-ils ceux qui ont marqué l'Anglais au front?
Le chœur:
- Où sont-ils donc?
Le héros d'Abbeville:
- Présents!
Le chevalier
- Présents! Tous présents! Ainsi à Abbeville vingt et un de nos camarades sont tombés, tous présents pour le sacrifice. Ainsi nous avons relevé la garde, ici prés de notre peuple, car semence de sang est récolte de gloire !
Le chœur:
- Abbeville!
Le chevalier:
- Jamais oublié!
Le chœur:
- Jamais oublié!
Les trompettes sonnent. Toute la troupe entonne le chant: «Vers l'avenir » qui est repris par la salle.

*
**

Les survivants de Gromowajabalka attendent avec impatience le second contingent qui termine son instruction à Regenwurm. Degrelle espère constituer avec cet apport un régiment à deux bataillons, mais il restera
[144]

loin de compte car l'effectif combattant qu'on dénombre à Blagodach s'élève tout juste à deux cents légionnaires, celui des services généraux et du train cent cinquante.

L'incompatibilité d'humeur entre Belges et Allemands a chassé vers Bruxelles le commandant Pauly après Jacob. Un troisième commandeur est intronisé le 8 avril, le capitaine Georges Tchekoff, mais lui non plus ne surmontera pas les difficultés attachées à ce poste délicat. Tarass Boulba sans moustaches, véritable officier de métier, cavalier remarquable, il se signale à l'attention des légionnaires par sa haute taille, ses airs bourrus qui défendent un cœur tendre, le menu de son petit déjeuner: un oeuf battu dans un quart de litre de schnaps, le tout poivré par une pincée de poudre, son accent rocailleux et sa façon particulière de répondre aux saluts. Sous l'uniforme allemand, il maintient sans aucun complexe la tradition de l'armée impériale russe, porte la main à sa casquette, mais sans la toucher, salue par un mouvement de la tête de gauche à droite, la main restant figée au niveau de la visière. Quand les sections reviennent de l'exercice, il apostrophe les traînards :

- Bourdelle de bourdelle, serrez les rangs!

Quand il se retrouve devant une bouteille de schnaps ou de champagne vide, il gronde sur le même ton :

- Bourdelle de bourdelle, y a pu rien dâ boire!

Cette situation dramatique se présente rarement. L'une de ses ordonnances est exclusivement affectée à la prospection des boissons fortes. On raconte que, pendant un exercice, mécontent de la tenue de Sa compagnie, il avait privé les hommes de *marketen derei.* Le *marketen derei* représente un supplément à l'ordinaire périodiquement fourni à la troupe, mais payant. Celui du groupe se retrouva, parait-il, dans la chambre du capitaine Tchekoff. Il en solda le prix, versa les provisions de bouche aux cuisines, mais les bouteilles disparurent sans laisser d'autre trace en lui et autour de lui qu'un ton de commandement plus élevé. A la légion Wallonie, tout le monde aimait bien Tchekoff, un peu comme on aime un ivrogne qui sait se tenir.

Commandant provisoire de la légion, le capitaine Tchekolf ne se battait pas contre la Russie qu'il portait en lui, celle du sang, de la forêt et de la steppe, mais le régime usurpateur. Dans le même temps, il imposait à l'Occident la supériorité naturelle de son peuple lorsqu'il se trouve sur son terrain, son aptitude à boire n'importe quelle sorte d'alcool ou d'eau polluée sans en mourir, bâfrer ou jeûner selon les circonstances, ouvrir ou fermer son cœur selon des inspirations indéchiffrables, se rendre invisible pour l'ennemi ou marcher face aux mitrailleuses en criant « *Hourrè ! »,* flirter avec la mort en jouant à la « roulette russe », ou l'accepter avec une superbe indifférence.

Deux douzaines de prisonniers russes servaient déjà dans la légion, conduisant les panjewagen, ces légères voitures paysannes seules capables de dominer les pistes gelées ou les fleuves de boue du dégel. Elles remplaçaient petit à petit les lourds fourgons métalliques allemands tirés par les chevaux russes infatigables, increvables qui, eux aussi, se substituaient aux percherons et poméraniens en voie de disparition. L'un de ces prisonniers venait de déposer un trésor de fidélité au pied de

Degrelle. Vassili couchait, la nuit, en travers de sa porte ou sur le seuil de sa guitoune.

Le 5 mai 1942, la légion est rattachée à la 97e division bavaroise de chasseurs de montagne. Marcher avec cette unité célèbre représente une promotion qui récompense les sacrifices de Gromowajabalka. Le corps d'armée de von Mackensen est chargé de réduire l'importante tête de pont soviétique Isjum-Barenkovo-Slaviansk, rejeter l'ennemi au nord du Donetz pour donner des bases de départ à l'offensive de grande envergure qui se prépare. Le 17 mai, un détachement d'assaut wallon, appuyant une compagnie du 101e d'infanterie s'empare de Jadlenwkaja et Nikolajevka après un vif combat qui le prive de quatre morts et dix-sept blessés. Le front se déplace de quarante-cinq kilomètres jusqu'au Donetz. La légion bivouaque en forêt de Dolgenskaja, accablée non par les Russes mais les moustiques responsables de l'épidémie de malaria qui va suivre. Le 24, elle cantonne à Brachowka et se trouve à l'effectif de 450 hommes. C'est là que le second contingent, 450 hommes également, la rejoint, arrivant en deux étapes de Slavjansk.

La 2^{e} compagnie, dissoute après Gromowajabalka parce qu'exsangue, est reconstituée avec les éléments du nouveau contingent. Les jeunes sont répartis dans les autres unités. Ce saupoudrage provoque d'étonnantes rencontres. Un matin, l'adjudant van Overstraeten, chef des écuries, voit arriver un gosse qu'il connaît bien. C'est son fils. Il lui dit :

- Qu'est-ce que tu viens foutre ici?

Inquiet, presque penaud d'avoir suivi son idole John Hagemans jusqu'au fond de la Russie, le garçon ne répond pas. Emu jusqu'aux larmes, l'adjudant confie à Dothée :

- Vous vous rendez compte? Quinze ans et demi! J'avais pourtant signifié à sa mère de ne pas le laisser s'engager! Ah! Les femmes sont faibles!

Et, brusquement, il prend son fils dans ses bras, le serre contre s**a** poitrine, l'embrasse et lui demande :

- Tu n'as pas faim? Tu ne veux rien.

L'atmosphère se détend. Bientôt tout le monde festoie avec les nouveaux venus, sans tenir compte des Russes installés sur l'autre rive du fleuve qu'ils traversent la nuit en petits commandos agressifs. Mais l'humeur de la légion est accrochée à l'optimisme, limpide comme le printemps enfin souverain. Car de grands événements se préparent. La guerre entre dans une phase nouvelle qui effacera le souvenir de ce terrible hiver passé au Donetz dans l'incertitude, la puanteur des mines incendiées. le froid noir, l'assaut de la vermine, sous la menace des partisans, des fièvres, des gelures. Cependant, il faut se garder. Le Russe est toujours là malgré les espoirs que certains caressaient de défiler victorieusement dans Moscou, Rostov ou Stalingrad. avant la fin de l'année.

Russe lui-même, le commandant Tchekoff se trouve bien placé pour le savoir. Sa vigilance ne se relâche pas et chaque nuit le trouve sur les positions de la rive droite, inspectant chaque trou de fusilier, chaque emplacement de mitrailleuse, suivi de son ordonnance portant le carburant indispensable pour animer la randonnée, schnaps ou vodka... chaleur à l'intérieur, froid à l'extérieur... Tchekoff possède pleine

confiance de qui le suit, l'alcool qui l'imbibe paraissant lui conférer une extra-lucidité surnaturelle. Une nuit, dans un petit poste, il entend la sentinelle qui veille à l'extérieur et lance des sommations :

- Halte!... Qui va là?

Pas de réponse, mais déjà la porte du poste enfoncée livre passage à l'un des jeunes de Hagemans qui, pâle, hagard, tête nue, crie en haletant:

- Mon commandant!... Les Russes!... Me suis sauvé!... Bonnet de police...

Il finit par dominer son affolement et explique... En patrouille, avec trois camarades... Profitant de la nuit sans lune, un commando russe venait de traverser le Donetz, pénétrer dans les lignes, encerclant les Wallons sans tirer un coup de fusil... Un Russe l'avait saisi par le calot qu'il portait au lieu du casque réglementaire! Mais, comme le calot adhérait à peine au crâne rasé à l'ordonnance selon les instructions du prévôt de la Jeunesse, seul il était resté aux mains de l'ennemi! Le jeune volontaire, originaire de Verviers, venait malgré lui d'échanger un trophée contre sa liberté, sauvé par la rigueur de John Hagemans. Le garçon riait maintenant et donnait l'accolade à la bouteille que Tchekoff lui tendait. On ne devait plus jamais entendre parler des trois autres patrouilleurs.

Le 26 juin, alors que les pointes avancées de l'armée allemande ont fait tomber Isjum par une attaque enveloppante, la légion Wallonie, toujours en réserve de la 97e division de chasseurs de montagne, reçoit un nouvel officier instructeur et officier de liaison. C'est le Rittemeister von Rabenau. Homme charmant, très ouvert à la pénétration des âmes étrangères, il annonce la poursuite d'un entraînement intensif par cette déclaration:

- Dans ma famille, depuis deux siècles, tous les garçons ont gagné la croix de fer!

Mais le «Drill» habituel sera remplacé par une épreuve de course-poursuite de 1150 kilomètres, l'une des plus fantastiques de toute l'histoire militaire car, après une prise d'armes qui, le 4 juillet, permet au général Rupp de remettre aux Wallons quelques décorations bien gagnées, la légion franchit le Donetz, en bac, dans la nuit du 10 au 11juillet. Resté célèbre pour les survivants, la Vormarsch commence. Le bataillon se trouve à l'effectif de 900 combattants renforcé par des « Hiwis », ces volontaires russes qui conduisent les panjewagen, soignent les chevaux, cuisinent, ou couchent devant la porte d'un Léon Degrelle qui leur fait confiance. Un nouveau commandant prend la tête, le premier lieutenant Lucien Lippert. Plus que Degrelle ou John Hagemans il deviendra, sur le plan militaire et humain, la figure de proue de la

légion puis de la brigade d'assaut Wallonie. Sorti de l'école de guerre royale premier de Sa promotion, il donnera jusqu'au bout l'exemple des antiques vertus comme s'il traduisait à la fois le courage de Léonidas, l'humanisme d'Hadrien, la justice de Salomon. Un état-major composé de Albert Lassois, Degrelle et Jean Vermeire l'assiste. Service de santé assuré par les lieutenant-médecins Jacquemain et Albert. D'autres lieutenants commandent les compagnies. Jules Mathieu pour la 1re; Léon Closset se trouve à la tête de la 2e; la 3e marche aux ordres de Georges Ruelle et sera reprise par Jean Vermeire en septembre. Camille Bosquion se trouve responsable de la 4e compagnie.

[147]

*
**

Les soldats d'Alexandre le Grand partant à la conquête de l'Asie, ses fruits éclatants, sa végétation tropicale, ses montagnes bleues, espéraient eux aussi qu'au terme de leur miraculeuse chevauchée se trouvait la victoire. Sans doute dominèrent-ils les mêmes fatigues surhumaines et affichèrent-ils le même optimisme flamboyant que les Wallons durant la célèbre Vormarsch de 1942. Officiellement, elle commence à l'aube du 12juillet vers 1 h 30, alors que des lueurs vertes, pâles et dorées, fragiles comme des portées de verre filé, naissent à l'Orient qui fait l'objet de la conquête. Marchant à la fois de jour et de nuit à la poursuite de la 97e division qui a pris de l'avance, la légion Wallonie traverse la région sablonneuse de Krasni-Liman à Novo-Astrakhan en deux étapes très rudes, soixante-dix kilomètres en tout, et par une chaleur torride. Du 14 au 19 juillet, elle poursuit vers Kamensk, couvrant cent soixante-dix kilomètres en cinq étapes avec un seul jour de repos, le 18 elle atteint Progow, par la rive gauche de l'Aidar et du Donetz. Grand beau temps. Russes en fuite. Pas d'autre ennemi que l'énormité des étendues, la chaleur, la soif et la poussière.

Le thermomètre se maintient autour de 40° à l'ombre. Ayant connu pendant l'hiver passé au Donetz 40° au-dessous de zéro, les vétérans du bataillon étalent maintenant un écart de température égal à 80°, épreuve à laquelle aucun cheval originaire des pays occidentaux n'a résisté. La soif! Ils progressent parfois de dix à vingt kilomètres sans rencontrer une goutte d'eau, sinon quelque mare boueuse, croupissant sous le féroce soleil. Qui se laisse tenter par ces cloaques repartira porteur d'une bonne dysenterie. La piste sablonneuse traverse parfois un village possédant un ou plusieurs puits capables d'alimenter les indigènes et le bétail de quelques isbas. Mais la légion Wallonie est imbriquée dans une colonne comprenant plus de vingt mille hommes dont certains, motorisés, progressent plus vite que les fantassins. Les unités les plus rapides assèchent par conséquent les puits. Les traîneurs de brodequins ne peuvent plus que se disputer la boue. Un moulin anime parfois une pompe à grand débit. Il faut alors attendre son tour pour s'abreuver,

pendant cinq ou six heures parfois, la bouche dure, la langue gonflée et passer avant les chevaux qui consomment des quantités de liquide fabuleuses. Monica, la jument de von Rabenau et Caucase le grand cheval de Degrelle, exigent chacun le contenu de quatre grands seaux, soit plus de quarante litres. Et le problème lancinant de l'eau ne sera pas résolu avant l'entrée au Kouban. Là, ils découvrent des millions de pastèques longues comme le bras et ils expriment le liquide contenu dans leur pulpe juteuse et fraîche. Certains ne s'en privent point, même pendant la marche et avancent le bas du visage dissimulé sous ces fruits qui portent des bandes vertes et rouges comme l'aube qui, chaque jour, recule les limites de leur effort surhumain.

Ils marchent, noyés dans les grands fonds du fleuve de poussière qui se déplace avec eux et dont la surface roule à plusieurs mètres au-dessus des têtes. Des visages uniformément noirs, jaillit le blanc des yeux qui paraît éclatant, tandis que de grosses lèvres modulent des rires de nègres dans le style de l'affiche célèbre « y'a bon Banania ». Mais après une cure de

pastèques, une fois rejetée l'écorce du fruit, le bas du visage se révèle propre, rose ou barbu.

Mais l'élan de la marche parait convertir en joie les servitudes qu'elle impose!... La joie et la force... et la force par la joie! C'est inscrit dans l'éthique du national-socialisme... D'abord la satisfaction d'appartenir à des armées tellement bien conduites qu'elles progressent comme un clan de loups obéissant à des lois inscrites dans le code des forces naturelles. De temps à autre, émergent du fleuve de poussière que le soleil dore des motocyclistes porteurs de nouvelles cartes qu'ils distribuent aux commandants d'unités. Elles ont été imprimées durant la nuit, à bord de camions spéciaux. L'avance foudroie l'espace comme l'éclair le ciel d'orage, à une cadence tellement forcenée que les cartes tombent en désuétude, l'une après l'autre, chaque fois ou presque, que l'aube naît. Quand il s'agit de surmonter les passages obligatoires, défilés des « balkas », ponts de campagne hâtivement jetés en travers des cours d'eau, un ordre rigoureux règle les priorités. Un mouvement d'horlogerie semble les animer:
d'abord les chars de combat que soutiennent les bombardiers en piqué, puis les camions et citernes qui les ravitaillent en carburant et obus, encadrés par les unités motorisées; puis l'artillerie tractée, puis les canons hippomobiles et l'infanterie, enfin le train des services généraux. Les nouveaux Gengis-Khân, lancés dans un mouvement de reflux contre les anciens - car c'est maintenant l'Europe qui marche contre l'Asie -n'improvisent pas l'invasion mais la règlent avec minutie. Derrière le fer de lance des Panzers qui ouvrent la route, marchent les balayeurs, puis les civilisateurs. Chaque armée de soldats traîne derrière elle une armée de techniciens prêts à remettre en service les puits de pétrole de Bakou et le pipe-line de Maïkop; de chemineaux prêts à ramener l'écartement des voies ferrées à la norme occidentale, de colons prussiens, saxons et surtout hollandais, capables de faire de

l'Ukraine le grenier à blé de l'univers et qui représentent des sociétés anonymes ou coopératives fiévreusement constituées. Viennent aussi les ingénieurs spécialisés en autoroutes, car Hitler a déjà tracé sur la carte les grands axes des voies rapides qui uniront Berlin à Moscou et Vladivostok par des chaussées surélevées sur piliers de béton, afin que les automobiles circulent en hiver hors d'atteinte de la glace et de la neige. Ils ont même prévu le chauffage électrique du tablier des ponts jetés au dessus des grands fleuves pour éviter la formation du verglas (19). Urbanistes et architectes suivent également, car si Moscou doit être châtiée, rasée et noyée dans un lac artificiel pour avoir fabriqué et jeté à la face du monde le poison bolchevik juif, la frénésie créatrice du IIIe Reich compte faire surgir des villes nouvelles au fond des steppes. Hitler a confié à l'ambassadeur Rahn qui me rapporta le propos quelques jours plus tard:

- Je suis en train de conquérir les Indes européennes.

Le Prométhée déchaîné qui prétend établir un ordre durable pour mille ans ne travaille pas uniquement pour l'Allemagne mais l'Europe entière, un seul pays ne pouvant mener à bien cette lutte de géants contre la vacuité russe et sibérienne. Degrelle et ses compagnons savent qu'ils portent à la pointe de leurs baïonnettes la prospérité future du Borinage,

de la métallurgie liégeoise et luxembourgeoise marchant de pair avec le sauvetage des dentellières de Malines et Bruges, la résurrection de l'école flamande et des « Gueux de mer ».

Les années de la coalition occidentale ont tout prévu, même ce qui ne devrait pas l'être et, en se dépassant, le génie du IIIe Reich se perd. Car suivent aussi les cohortes d'une administration militaire fermée à toute psychologie, toute perception des âmes étrangères. Depuis juin 1941, elle a bouché toutes les perspectives de collaboration avec les Russes, comme un an plus tôt en France avec les Français, en Belgique et Hollande avec les Belges et les Hollandais qui, les uns et les autres, en juillet 1940, par réaction contre le mensonge universel qu'ils percevaient, ne demandaient rien d'autre que de se jeter dans les bras de l'Allemagne. En Russie comme en France, au lieu de se présenter porteuse du travail contre le capital apatride, du réalisme biologique contre les superstitions, du socialisme positif contre le socialisme dialectique, elle a reconduit les régimes anciens, comme honteuse de sa révolution En Russie, au lieu de rendre la terre aux paysans, elle a maintenu les kolkhozes, trouvés bien pratiques, en leur donnant une enseigne différente. Au lieu d'exécuter sur place et sans jugement les partisans déjà condamnés par les conventions de La Haye, l'administration militaire leur a donné une existence officielle en placardant sur les murs les affiches fameuses «pour un soldat allemand assassiné, dix otages exécutés ». Au lieu de proclamer le régime stalinien déchu et

d'inviter les populations à élire un gouvernement de leur choix, avec un tsar, un ataman de cosaques, un balayeur de rues de Karkov, peu importait, l'Allemagne est restée immobile et comme paralysée, faisant peser sur l'avenir un silence équivoque.

Lorsque Hitler affirmait devant des hommes intelligents comme Doriot et Degrelle « Pour faire l'Europe il faut d'abord gagner la guerre », il ne comprenait pas la profondeur de leur réplique tenue pour simple boutade « Pour gagner la guerre, il faut d'abord faire l'Europe. » A trop organiser systématiquement, une armée se perd. Celle qui marche maintenant sur Stalingrad, drainant la légion Wallonie dans son flot, comme une rivière ses cailloux, ne sait pas encore qu'il lui faudra plier les épaules devant le soldat russe portant pour tout bagage sa mitraillette, dix kilos de cartouches, trois betteraves crues et pas de brosse à dents. Elle traîne avec elle les véhicules de la Bundpost avec leurs postiers, beaucoup de gendarmes au lieu de commissaires politiques résolus, et même des camions chargés de «capotes anglaises», d'autres de baignoires dont la présence posera, deux ans plus tard, des problèmes d'évacuation, heureusement résolus par leur abandon à Tcherkassy!

*
**

Durant quelques jours, la 97e division et les Wallons marchent sur Rostov qui n'est pas encore tombée. La colonne oblique vers le sud, traverse le plateau de Krasni-Soulin-Artemovski pour atteindre le Don inférieur en quatre étapes et parvient à soixante-cinq kilomètres de la ville qui, enfin, tombe. changement de direction. Le 26 juillet, les records de marche sont battus. La division a reçu l'ordre de franchir le fleuve à Melekhovskaja alors qu'elle se reposait, vers 15 heures, venant d'accom-

plir depuis l'aube ses trente-cinq kilomètres habituels. On repart. Avance épuisante sur une plaine marécageuse, par une température de 480 centigrades. Ils atteignent le fleuve en pleine nuit. Le général Rupp traverse le premier, tout nu, gardant seulement sa mitraillette en travers des épaules. Il atteint l'autre rive à la nage avant que le génie ait déployé son pont de bateaux. De lourdes draperies vertes et roses, bordées de liserés d'argent, annoncent l'aube et pèsent sur le Don paisible enfin dépassé. Mais il s'agit d'atteindre Kalinine, objectif assigné à la légion Wallonie. Ils occupent le cantonnement alors qu'il fait grand jour, vers 8 heures du matin. Depuis la veille, ils ont couvert plus de cent kilomètres en vingt-quatre heures, malgré la soif, la poussière, les pistes détestables et quelques attaques d'avions russes, aussi peu efficaces que d'habitude.

Le secret de leur force réside, bien entendu, dans leur entraînement mais s'appuie également sur le romantisme de l'action, cette marche alexandrine comportant en fond historique les images de Jason conducteur des Argonautes, d'Alexandre le Grand, des croisades pour la libération de Jérusalem, toutes les entreprises de l'homme blanc contre l'Asie toujours menaçante, toujours tenue en respect par une poignée de héros. Le tonus idéologique existant au départ de Bruxelles se voit

confirmé par la progression de la croisade en Ukraine, puis maintenant au Kouban. La nature semble collaborer avec les croisés. Quand les gigantesques champs de tournesol s'éveillent, le soldat trouve naturel de les imiter et se mettre en marche. Il avance, comme porté par cette marée de cœurs bruns et de pétales d'or, ces millions de têtes qui se dressent vers le soleil levant, tournent avec lui, sollicités par **Sa** force. Des forces neuves dispensées par cette puissance tellurique née avec le jour, se gonflant en même temps qu'il monte, semblent lier le sol au ciel, à la gigantesque floraison et distiller dans les veines des soldats une énergie inépuisable. Le col de la tunique largement ouvert, narines frémissantes, ils hument le parfum de ces forces aussitôt assimilées et chantent, progressant de plaines de tournesol en champs de mais aux tiges plus hautes que des lances. Quand la végétation s'ouvre pour révéler un village, des cris de joie montent des rangs, car l'enfer russe du Donetz hivernal s'efface derrière des images plus aimables. Les isbas du Don se dressent plus confortables que celles du Donetz et deviennent de vraies maisons rurales au Kouban. Chaque ferme possède maintenant des poules, un peu de bétail, mais surtout le blé provenant du kolkhoze, pillé dès le départ du fonctionnaire communiste. Quand les chevaux affamés repèrent ces tas de grains qui font le gros dos non loin des pistes, rien ne peut les retenir. Ils se jettent à corps perdu dans cette houle blonde. Immergés jusqu'au poitrail dans le froment, l'orge ou l'avoine, ils boivent à longs traits plus qu'ils ne mangent ce grain dont la Vormarsch les prive depuis longtemps. Monica, la jument de von Radenau y perd sa mélancolie habituelle et Caucase son flegme.

Mais, certaines unités de l'armée rouge ont incendié ces tas de grain en se retirant. Ils n'en finissent pas de se consumer et, la nuit, rougeoient comme autant de terrils en feu sur le carreau des mines de charbon.

Les Bourguignons s'entourent d'un brouhaha guerrier à chaque étape. Les pistolets claquent. Les mitraillettes crépitent. Les hommes crient, courent, plongent sur les oies abattues et les poulets trucidés. Les

fermières rôtissent ou mettent en cocotte leurs propres volailles sans protester. Car l'attitude des populations s'est modifiée au fur et à mesure que les colonnes progressent vers le cœur de la Russie. A l'apathie complète des prolétaires du Donetz industrialisé a succédé l'accueil cordial du Don puis la réception chaleureuse du Kouban. Les Wallons sont accueillis en libérateurs et leur faconde, leur bonhomie, recueillent l'élan d'une tradition d'hospitalité paysanne qui s'en vient du fond des âges et qu'une absence de contact avec la Russie politique a sauvegardée. Pour les honorer, les patriarches revêtent fièrement leurs vieux uniformes de cosaques délavés aux cartouchières pectorales bourrées de papier pour leur conserver les formes anciennes.

Cette fraternisation entre dans le cadre des nouvelles instructions données par l'O.K.W. En attaquant les Russes en juin 1941, soulevé par une haine historique

fondée en tant que Balte, Alfred Rosenberg croyait découvrir un communiste dans chaque moujik. D'où les ordres rigoureux primitivement donnés par lui, édulcorés depuis que des milliers de témoignages prouvaient que la majorité des paysans russes ne possédaient pas la plus petite notion de marxisme, pratiquant comme aux époques lointaines le «Mir», cette solidarité d'isba à isba, de village à village, politique d'assistance mutuelle indispensable pour doubler le cap des hivers rigoureux, étaler les famines, éloigner les loups et les commissaires du peuple.

Inutile de s'excuser auprès des paysans quand on chasse la volaille, une chasse qui, en langage Wehrmacht, s'appelle pillage. Les Russes offrent spontanément ce qu'ils possèdent. Avant même que les colonnes abordent un village, les vieilles « mamkas », les jeunes « panienkas » ont déjà posé devant les portes de grands seaux d'eau, édifié des pyramides de pastèques et, plus rarement, accroché des quartiers de lard tirés des silos profondément creusés dans le sol et aussi efficaces que des réfrigérateurs. A l'étape, inutile de réclamer un bain si l'eau par hasard abonde. Les Russes le préparent spontanément et les jeunes garçons de John Hagemans, encore vierges pour la plupart, rougissent quand la « mamka» leur frotte le dos nu en tout bien tout honneur. Une puissante solidarité s'installe dans les villages entre envahis et envahisseurs, ceux-ci arrivent en effet les mains vides mais riches des connaissances acquises par une civilisation supérieure. Les galettes que les femmes cuisent dans les fours ne lèvent pas, car elles ignorent l'existence du levain. Les Wallons initient alors ces pauvres gens à des techniques déjà connues de leurs ancêtres bien avant le Moyen Age! Chose incroyable, les naturels du Kouban qui possèdent des millions d'arbres fruitiers, ne savent pas les greffer et se contentent de ramasser leurs minuscules fruits sauvages! Les paysans wallons leur enseignent les procédés qu'un enfant de douze ans connaît déjà dans la banlieue de Bruxelles. Une fois de plus se vérifie l'adage; « Orient moins Occident = zéro! »

Les Bourguignons, qui vont organiser une surenchère sur le courage de l'armée allemande, éclipsent aussi sa gloutonnerie. Sous les yeux du lieutenant Degrelle médusé, un jeune de la 3e compagnie absorbe coup sur coup trente oeufs sur le plat, une cruche de lait, et s'endort paisiblement au pays des Kalmouks, repu et débraillé, dans une attitude que n'eût pas désavouée Bruegel. Beaucoup de jeunes provenant de la 6e compagnie

dissoute se contentent chacun, au petit déjeuner, d'un kilo de lard passé à la poêle. Deux gaillards ont englouti, en trois jours, vingt-et-une poules « zabralées ». En « petit nègre », germano-russe, ce verbe couvre toute activité qui, en clair, s'appellerait pillage pour l'administration militaire allemande et «nécessité n'a pas de loi » pour. un volontaire belge ou français. Les zabraleurs d'oies accomplissent des prouesses de discrétion dans le domaine de l'appropriation lorsque la « mamka » locale a oublié d'offrir la bête et préfigurent le héros de la société de consommation quand il s'agit de la manger. Une oie par homme pour un petit casse-croûte, sur le

coup de 9 heures du matin, constitue la règle.

Les Wallons, comme les Français de la L.V.F. en Russie blanche, laisseront dans les villages du Don, ou du Kouban, des souvenirs inoubliables. Pendant des générations, les « mamkas » chargées d'évoquer devant les enfants rassemblés le soir autour du four les exploits du passé reviendront sur l'appétit formidable de ces hommes qui surgissaient de l'Ouest et, l'affabulation aidant, finiront par leur faire manger un bœuf ou un porc chaque matin. Elles rappelleront aussi leur gentillesse, leur aptitude à se mettre à la portée de chacun, s'intéresser au petit ou grand malheur des uns et des autres, malgré leur vocabulaire russe limité. On reparlera des assauts de générosité qui se livraient au passage des troupes. Elles zabralaient les oies mais offraient des bonbons vitaminés aux enfants, du schnaps au grand-père et, trésor fabuleux, des paquets d'aiguilles à coudre aux femmes, sans rien leur réclamer en échange, alors qu'elles se trouvaient résolues à s'offrir d'elles-mêmes pour les obtenir...

Une gamine de Tchélina, devenue bien vieille, racontera son aventure... Elle paissait un grand troupeau d'oies dans les champs autour du village, baguette en main pour maintenir la discipline dans la horde glougloutante. Elle regardait passer les soldats, ouvrant de grands yeux pervenche où la curiosité le disputait à l'admiration. Une troupe, qui ne parlait pas la même langue que les autres, défila devant elle. Un des soldats lui tendit une image qu'elle prit et se mit à contempler. C'était le portrait du tsar de l'occident qu'elle avait déjà vu sur les affiches posées dans son village. Il avait l'air sévère et, dans le même temps, bienveillant. L'un de ses yeux condamnait les méchants et l'autre souriait aux hommes de bonne volonté. Le soir, elle mettrait ce portrait d'Hitler dans le coin aux icônes où se trouvaient déjà les photographies de ses deux frères en uniforme de l'armée rouge. Elle aimait bien les icônes. Elle aimait bien ses deux frères, glorieux soldats de l'armée rouge. Elle aimait bien Hitler qui succédait au méchant Staline... Relevant les yeux après une longue méditation, elle regarda autour d'elle. Le troupeau d'oies n'existait plus. Les Bourguignons venaient de passer comme le vent d'orage qui soulève le sable des steppes et l'emporte on ne sait où... Elle était restée là, un peu interdite mais pas autrement émue car le sentiment de la propriété n'existait pas dans sa famille soumise à l'enseignement des icônes - Dieu nous a repris ce qu'il nous avait accordé - mais elle restait cependant lourde de crainte respectueuse pour la manière dont Dieu s'était manifesté. Pour les Wallons, lancés dans la marche alexandrine, elle ne représentait plus qu'une tache claire sur l'étendue des grands espaces; pour les troupes qui leur succédaient ce n'était qu'une jolie petite fille aux yeux bleu pervenche, casquée de longs cheveux blonds, qui brandissait une baguette

inutile, composait avec le ciel nimbé de draperies roses, la forêt dorée et brune des tournesols en arrière-plan, un tableau sur lequel Millet qui l'avait brossé, faisait sonner l'angélus.

*
**

La marche alexandrine adopte progressivement un style touristique au fur et à mesure que des Bourguignons astucieux découvrent les moyens de lui donner corps. Le sergent Farine et ses hommes ont réussi à remettre en marche un tracteur agricole semi-diesel, muni de sa remorque. Le moteur, qu'on démarre à la lampe à souder, fonctionne avec ce mazout noir qui abonde encore en Russie après un an de guerre parce qu'impropre à la consommation dans les moteurs diesel allemands. On en trouve dans tous les kolkhozes. Doté d'un tuyau démesuré rappelant celui des premières locomotives, l'engin procède par bonds qu'anime une série d'explosions syncopées et monstrueuses... pom... pom... pom...! Tout vibre, branle, se déglingue, mais l'équipage progresse triomphalement, intégré à la meute des fantassins au-dessus de laquelle il navigue, rappelant par sa cheminée et ses roues les vieux bateaux du Mississipi! C'est aussi le radeau de la Méduse car de vingt à quarante éclopes ou tireurs au flanc s'entassent dans la remorque, en descendent quand on aborde un poste de feldgendarmerie tenu par des Allemands, reprennent leur place cent mètres plus loin, pom... pom... pom... Le char insolite fait l'objet d'innombrables quolibets et répand la terreur parmi les cochons que les paysans ont libéré des kolkhozes, pom... pom... pom...

On ne tire plus depuis longtemps. Aussi épuisés que leurs poursuivants, les soldats de l'armée rouge ne se défendent pas mais se rendent par dizaines de milliers. Ils attendaient les Wallons, ou les Prussiens, les Saxons ou les Danois, assis au bord des pistes, suçant leurs orteils nus et ensanglantés. Soldats raflés en Asie pour la plupart, ils présentaient de bonnes têtes de cannibales et, pour ne pas être mangés à leur tour, répétaient « Staline kapout... Staline kapout... » n'arrêtant leur litanie que juste le temps de dévorer leurs yeux de perdrix tuméfiés.

Les commandants d'unités n'avaient guère les moyens de rassembler et surveiller ces troupeaux. Ils choisissaient parmi eux un ou deux Moscovites dégourdis et leur donnaient un fusil. Promus gardiens, les Russes bombaient alors la poitrine. On leur indiquait le nom d'une ville située à trois ou quatre cents kilomètres dans l'Ouest, et ils se mettaient en route pour l'atteindre, ravis.

Le bataillon wallon a maintenant rattrape son retard initial sur le gros de la 97e division, provoquant ainsi l'enthousiasme du général Rupp cependant prêt à se séparer de lui une semaine plus tôt, quand il se trouvait à la traîne, passant comme tous les Allemands en général et les Bavarois qu'il commande en particulier, de l'excès d'indignité à l'excès d'honneurs, sans mesure et sans transition.

*
**

Le 26 juillet, on franchit le Manytch et en cinq étapes de trente-deux kilomètres, on atteint Bielaïa-Glina sur la voie ferrée du Kouban à
[154]

Stalingrad. Villages riches. Populations de plus en plus accueillantes. Mais il faut tout de suite repartir. Les hommes marchent comme le vent, en tête de la 97e division. Au passage de la rivière Laba, ils prennent un bain dans l'eau glacée qui témoigne sur la proximité des montagnes. Elles n'apparaissent pas encore mais viennent à eux par ce flot tourbillonnant aux muscles verts qui enlace les corps nus, les mord pour les vivifier en fouettant le sang et les roule sur les grandes pierres polies par le courant. Ils repartent et cantonnent à Labinskaja, dans la nuit du 8 au 9 août.

Un matin, enfin, à des altitudes qui leur paraissent ésotériques, se révèle le Caucase qu'ils prennent d'abord pour une barrière de nuages bleus sertie par des filets argentés, mais dont la consistance, au lieu de se dissoudre avec la montée du soleil, se renforce. Ils restent médusés par cette apparition que cependant ils attendaient jour après jour et qui dissipe en eux l'accoutumance aux étendues plates, génératrice de nausées après un an de fréquentation. Le Caucase s'inscrit maintenant dans le ciel comme une fresque destinée à glorifier leur victoire. Des paris s'engagent entre les officiers qui connaissent maintenant les objectifs assignés à la 97e division : Adler puis Succhum, c'est-à-dire la frontière avec la Turquie d'Asie!

- A la Noël, nous sommes à Tiflis, assure le commandeur Lippert.

Degrelle fait monter les enchères.

- Au printemps, c'est Babylone!

Tout le monde rêve quand Degrelle, le poète, leur fournit une bonne ration d'histoire pour sublimer leur appétit devenu légendaire entre Donetz et Kouban... Sur le Tigre!... Sur l'Euphrate!... Ils vont saluer les fleuves sacrés! Ils y retrouveront l'Afrika Korps du maréchal Rommel remontant du Sinaï!... La guerre se terminera au berceau du monde! Et leur randonnée démentielle s'appellera dans l'histoire la marche alexandrine!

Mais le soir, alors que les kilomètres semblent compter double pendant les dernières heures avant l'étape, le chef politique du bataillon doit raffermir les volontés, effacer les mots hargneux que ses Wallons, rouspéteurs par vocation, prodiguent. Campé sur le bord de la piste, il les apostrophe avec sa superbe habituelle:

- Alors, Bourguignons! Vous râlez, mais quel est le bourgeois de l'avenue Louise qui peut, comme vous, s'offrir des vacances au Caucase?

Ou bien, désignant l'étendue d'un geste large;

- Bourguignons! Quand vous rentrerez au pays, les rues de nos villes vous paraîtront trop étroites!!!

Les soldats ressemblent aux enfants, un rien les décourage, un rien les enthousiasme. Le moral, de nouveau, flambe comme le soleil d'été lorsqu'ils aperçoivent leur premier chameau! Ils se croient désormais maîtres de l'Asie et ils donnent une accolade à la bouteille de vodka qui loge difficilement dans leur « tape-cul ». Sur la voie ferrée de Maïkop ils ont en effet remonté, pendant plus de vingt kilomètres, des convois russes bloqués par les attaques des bombardiers en piqué. Des milliers de fourgons, des milliers de plates-formes chargées de moteurs d'avions, pièces détachées, chars inachevés, camions, machines-outils, stocks de matières premières et de ravitaillement, le tout intact mis à part les

wagons citernes incendiés. En abordant la voie ferrée, chaque unité collait une étiquette aux portes des wagons pour affirmer son droit de propriété. Sceptiques quant à l'évolution du droit en matière de prises de guerre, les Wallons avaient préféré se servir immédiatement plutôt que voir venir, s'intéressant prioritairement aux chargements de caviar en bocaux et aux trente mille flacons de vodka qui dégringolaient en cascade des fourgons. Degrelle avait trouvé là une belle occasion pour les haranguer de nouveau.

- Bourguignons! Quel est le bourgeois de Bruxelles assez riche pour s'offrir comme vous quatre kilos de caviar en guise de casse-croûte et un flacon de vodka pour en faciliter la digestion?

Mais, bien que fin gourmet et grand bâfreur en campagne, ce poète évoque rarement les nourritures terrestres!

Le 13 août, ils occupent enfin Maïkop, dans la foulée de la division blindée qui vient d'en chasser l'ennemi. L'artillerie des chars a détruit peu de maisons. Elles apparaissent basses, enfumées, toutes cernées par des barrières de bois, pas très différentes de celles qui peuplaient les villages gris de poussière traversés sur plus d'un millier de kilomètres. Mais, depuis le Kouban, L'environnement s'est modifié. Absents du Donetz et d'Ukraine, les oiseaux semblent ressusciter et chantent. Une végétation luxuriante et verte cerne la ville. Depuis leur entrée en Russie, ils n'avaient reçu révélation esthétique comparable, mise à part la vision des cieux pathétiques, des icônes anciennes, des coupoles dorées de Krasnodar et du Caucase.

Ils n'avaient rien dégusté non plus de comparable à l'alcool de prunelles de Maïkop. L'énergie qu'il confère au lieutenant Degrelle apparaît d'une telle qualité qu'à peine planté sur la selle de son grand cheval Caucase, il bascule de l'autre côté. Il ne songe pas à paraphraser Guillaume le Conquérant baisant la terre anglaise et renouvelle ses tentatives pour reconquérir un équilibre qui ne veut plus de lui pour quelques heures.

Bien que disposé autrement que celui des isbas ukrainiennes, l'intérieur des maisons révèle la même pauvreté affligeante... Quelques meubles branlants. Murs tapissés de papier journal. Pas d'eau courante, mais des réservoirs en faïence d'une dizaine de litres accrochés aux cloisons et qu'on remplit avec l'eau recueillie aux fontaines des carrefours. Cependant, les pots enfumés remplis de « karassine», huile grossière qui assure l'éclairage des isbas, ont disparu, remplacés par une ampoule électrique faiblarde pendue au bout d'un fil. Avec l'odeur insistante de mazout qui flotte dans l'air, ce progrès leur rappelle qu'ils pénètrent dans la région pétrolifère sur laquelle compte Hitler pour alimenter ses chars et ses avions, incapables sans elle de poursuivre leurs efforts. Hitler se trouve en effet d'accord sur un seul point avec Staline quand celui-ci déclare: «La guerre sera gagnée par celui qui fabriquera le plus de moteurs.» Encore faut-il posséder de l'essence pour les faire tourner! Bakou et ses puits, Maïkop et ses pipe-lines doivent être conquis, remis en état de marche pour que la coalition occidentale poursuive sa marche et débouche sur les paradis pétroliers du golfe persique.

La légion Wallonie campe en lisière d'une forêt de chênes, à quelque distance de

la ville. Depuis le 12 juillet, elle a parcouru mille cent cinquante kilomètres d'après la carte, les agents de liaison et les groupes

[156]

égarés beaucoup plus. Trente pour cent de l'effectif se trouve encore à la traîne, mais petit à petit, va rallier le gros actuellement réduit à plus ou moins cinq cents combattants. Un léger vertige saisit le légionnaire qui passe devant le poteau indicateur planté par un loustic en face des tentes de l'état-major: « Maïkop, 3 kilomètres, Bruxelles 4500 kilomètres.»

Le haut commandement ne leur laissera pas le temps de réfléchir. Deux jours après la prise d'armes organisée pour célébrer l'anniversaire de leur départ du Donetz, ils devront poursuivre, avec un effectif augmenté de trente prisonniers russes «intégrés» et un légionnaire devenu célèbre pour les avoir capturés dans des circonstances exceptionnelles. Une fois le camp établi en lisière des bois, un caporal de la 1re compagnie s'était aventuré sous les couverts, sollicité par un besoin pressant. A l'instant où il se reprochait son étourderie, car ainsi qu'il est dit dans la chanson... «il n'avait pas de papier», incapable d'en finir à la manière des paysans russes qui, d'un puissant coup de sphincter, tranchent la crotte avec la netteté d'un morceau de saucisson coupé au couteau, il avait vu émerger des fourrés un Russe qui, précisément, lui tendait ce qui lui manquait. Mais c'était l'un de ces tracts que l'aviation allemande lançait sur les territoires occupés par l'ennemi. Les spécialistes de la guerre psychologique, encore balbutiante, invitaient les Russes à se rendre en toute confiance, assurés de trouver bon accueil, bon gîte, bonne table. Depuis plusieurs jours, le Russe détenait ce papier mais hésitait à le présenter à ces guerriers aux visages noirs de poussière et de mazout, en train d'investir Maïkop. Apercevant le caporal wallon installé dans une position non équivoque quant à ses intentions pacifiques, il s'était enfin décidé. Effrayé à son tour par l'apparition du candidat déserteur, le Bourguignon bondit sur ses pieds, dévisageant avec inquiétude ce Russe qui survenait à point pour lui éviter de chanter... «j'em... les gendarmes et la maréchaussée...». Il comprit la situation en une fraction de seconde, saisit le papier tendu, en fit bon usage, puis réajusté, offrit une cigarette à l'adversaire qui renonçait. Le prisonnier donna un coup de sifflet et apparurent alors, un par un, dix-neuf candidats au voyage vers l'Allemagne, tous désarmés et pieds nus. Le caporal les forma en colonne, prit leur tête et déboucha en vue du camp, plus fier que l'empereur Vespasien.

Interrogés par les interprètes, les prisonniers racontaient maintenant leur odyssée. Détenus de droit commun dans la prison de Touapsé d'où les commissaires du peuple les avaient extraits, on les avait habillés et chaussés, puis lancés dans la nature après trois jours d'instruction militaire. Coupés du gros par la rapidité de l'avance allemande, ils avaient jeté les brodequins qui les gênaient, les armes qu'ils ne désiraient pas utiliser, ramassé les tracts lancés par l'aviation allemande et terminé la guerre pour leur compte. Maintenant, ils n'auraient pas besoin de

brodequins pour conduire les panjewagen de la légion Wallonie et ils partaient volontairement avec elle en direction du Caucase. Le légionnaire qui marchait au côté du héros de cette aventure lui dit

- Toi, au moins, tu t'es pas emmerdé à Maïkop!

Ce n'était qu'un mot de soldat et nullement une fine allusion!

Les Bourguignons marchaient maintenant vers le col de Tuapse qu'ils avaient pour mission de dégager après avoir forcé le défilé de la Pchich

[157]

avec le 32e corps d'armée. Ils représentaient pour l'instant la réserve tactique de la 97e division de montagne. C'était le 16 août 1942. Les hautes chaînes du Caucase les dominaient, bleues et noires d'abord, puis blanches et roses, auréolées de neige, très haut dans le ciel... Par-delà cette barrière, les attendaient Succhum, son littoral et ses palmiers, Tiflis et ses maisons accrochées aux rochers de la Transcaucasie, les lacs lunaires de l'Azerbaïdjan. puis la descente sur des sables cristallins vers le golfe Persique...

Ils étaient arrivés au bord d'une rivière fraîche et verte dont le courant bondissait sous les ruines d'un pont en partie dynamité. Depuis leur départ du Donetz, ils n'avaient perdu que fort peu de camarades et la plupart par accidents. Un des éclaireurs entreprit de franchir l'obstacle en progressant à califourchon sur un longeron du tablier déchiqueté. Un coup de feu lâché depuis la rive opposée claqua. L'homme bascula et tomba dans le torrent. Un second qui tentait l'aventure subit le même sort. Puis un troisième. Alors, la légion Wallonie marqua la pause et se prit à réfléchir. Cette guerre du Sud, que les Bourguignons menaient avec leurs jambes depuis plus d'un mois, commençait-elle seulement au lieu de finir comme ils l'espéraient?

[158]

CHAPITRE XIII

LA ROCHE TARPÈIENNE

Entre le chemin déjà parcouru et celui qui reste à couvrir, le Caucase, cette roche Tarpéienne et le Capitole, cette Asie d'où sourd le pétrole c'est-à-dire la victoire, la distance apparaît faible. Les armées de la coalition occidentale ne la franchiront jamais! Chaque division a reçu un champ d'action fantastique. Dans l'esprit du haut commandement de la Wehrmacht, il compense la faiblesse des effectifs. La 97e doit traverser et tenir, avec ses deux régiments d'infanterie et la légion Wallonie, une zone vaste comme deux fois la Belgique, franchir des montagnes s'élevant à 3 200 mètres et ressortir de forêts de chênes atteignant deux cents kilomètres de profondeur! Une des deux formations s'est enfoncée en direction de Touapsé et le régiment Otte dont les Wallons forment l'arrière-garde, vise Adler sur la mer Noire. Couvert seulement par une mince compagnie d'état-major, le général de division marche entre les deux avec une audace incroyable. Les Russes ont laissé passer plus de deux mille hommes sans donner signe de vie, puis refermé l'espace derrière

eux. Ils se trouvent maintenant à l'affût derrière tous les rochers, les bords des ravins et aux lisières des forêts. La situation apparaît donc inversée et la légion Wallonie, qui ferme la marche, se retrouve en position d'assaut pour rétablir les communications.

La 1re compagnie progresse vers Pruskaja, qu'il s'agit de reconquérir.

Dans la nuit du 18 au 19 août, les Russes révèlent les errements stupéfiants qui les empêchent encore de donner toute leur puissance. Ils accablent le bivouac de la 1re compagnie sous un tir de mortiers qui, cependant, passe inaperçu en tant que tel. Les Wallons entendent seulement le floup-floup d'objets lourds tombant autour d'eux. A l'aube, ils découvrent les torpilles fichées intactes dans le sol. Ce n'est pas la boue qui les a empêché d'éclater, mais une carence stupéfiante: les artificiers russes ont oublié de les munir de leurs fusées, à moins que ne les ayant pas reçues à temps, ils aient décidé d'expédier tout de même les projectiles. *Voïna! Nitchevo!* C'est la guerre et la fantaisie slave reste éternelle, comme la Russie!
[159]

Elle paraît aussi régler la pluie et le beau temps. Tandis que la 1re compagnie, appuyée par le peloton mitrailleur de la 4e, s'apprête à dégager la route de Pruskaja, une tornade crève sur la région. Un fleuve parait descendre du ciel. Quand le soleil se dégage des nuées, les ruisseaux ont pris le volume des rivières, quinze centimètres de boue argileuse interdisent les chemins. La compagnie progresse alors en forêt sur les deux rives d'un pare-feu que cernent la solitude et le silence. Les rafales claquent sans préavis. Personne n'a rien vu, rien deviné. Les hommes plongent en se rappelant les conseils de l'instructeur allemand qui, à Meseritz, recommandait: le nez doit faire un sillon dans la terre! Les cris prennent la relève des coups de feu.

- En avant! Attention dans les arbres!

Mais les Russes se sont évaporés depuis que l'embuscade tendue a réussi. Vu la faible densité du feu, leur parti ne devait pas compter plus de quatre à cinq hommes. Résultat positif: Abrassard a reçu une balle en plein front. La perte semble faible à l'échelle des effectifs engagés mais navre la compagnie qui voit disparaître un camarade connu pour son idéalisme militant. On l'enterrera le lendemain et Degrelle improvise une oraison funèbre qui va droit au cœur des hommes. L'incorrigible poète ajoute:

- Il portait tout le ciel dans ses yeux!

L'image est mieux reçue par ses compagnons que les remarques touristiques formulées lorsqu'il désigne le ciel rose ou brun auréolé des flammes du couchant.

- De quoi vous plaignez-vous, Bourguignons? Avec un pareil ciel de nougat sur la tête!

On peut rejeter d'un hochement de tête les discours de Rex-Imperator, mais le lieutenant Degrelle qui succède au soldat mitrailleur se fait prendre très au sérieux. Lorsque les trois colonnes parviennent en vue du carrefour qu'elles doivent balayer dans l'après-midi du 19 août, il ne se trouve pas en train d'écrire un livre sur les arrières mais parmi les groupes de choc. Les Russes occupent des positions dominantes que les Wallons essayent de tourner. Degrelle rampe vers le sommet d'un mamelon et tout à coup identifie l'officier qui se tient à quelques mètres de lui.

C'est un Russe. Les deux pistolets claquent en même temps. La chance désigne le Wallon.

Le village de Pruskaja, déjà dépassé, brille comme une carrière de craie. Pour interdire la traversée d'une vallée, les Russes larguent depuis les crêtes trois camions de munitions capturés la veille aux Allemands. Feu d'artifice. Par un mouvement tournant, le chef de Rex et son groupe délogent ces artificiers des positions privilégiées qu'ils tenaient. La route entre Pruskaja et Chirvanskaja est dégagée. L'offensive continue.

Degrelle certes, ne subit qu'une part des servitudes militaires. On ne le trouve pas toujours en train d'éplucher les pommes de terre (quand elles arrivent!). Il ne porte pas la responsabilité tactique des combats, mais il s'engagera personnellement contre l'ennemi. de préférence en période de crise. Dés la campagne du Caucase, il a découvert le rôle qu'il allait jouer jusqu'à la fin, celui d'un animateur des combats. Il n'est spécialisé dans aucune arme, ne connaît rien aux techniques d'utilisation du terrain. Incapable de manipuler des troupes impor-

tantes selon les lois qu'on enseigne dans les écoles de guerre qu'il n'a jamais fréquentées, il fait la guerre à son corps défendant mais comme bête politique. Sur ce plan, la réussite est parfaite. Jamais l'Europe n'a sans doute vu paraître au cours de l'histoire un écrivain de talent, orateur prodigieux, chef de parti politique, capable de rester à la tète de ses fidèles quand la politique ne peut plus s'exprimer qu'à travers la guerre, conservant du début jusqu'à la fin son rôle d'entraîneur comme soldat, puis sous-officier, puis officier, puis officier supérieur exceptionnellement courageux.

*
**

Les régiments Otte et Lefort, de la 97e division, se couvrent par une série de points d'appui face aux montagnes dominant la zone pétrolifère de Neftegorsk, à quarante-cinq kilomètres de Maïkop. Pour éviter de nouvelles surprises, la légion Wallonie verrouille derrière eux la vallée qu'empruntent les voies de communication vers Tcherjakow occupé par l'ennemi. Comme tous les autres villages, il se dresse au centre d'une clairière ouverte dans l'immense forêt de chênes, couverte par des champs de maïs géant et de tabac qui cernent les isbas.

Dans la journée du 22 août, le bataillon marque la pause dans un village appelé à laisser aux survivants d'aimables souvenirs, Poporotny, baptisé «le village aux fruits» par ceux qui vont y séjourner, tandis que le peloton Mezetta se porte en avant-garde afin de reconnaître Tcherjakow. Ici, la vigne abonde, et aussi pruniers et pommiers donnant des fruits merveilleux, non encore frelatés par la civilisation industrielle. Mais

on ne peut s’attarder car, revenu, le peloton Mezetta rend compte. Tcherjakow est tenu par au moins deux compagnies disposant d'artillerie légère et de mortiers.

La marche reprend. L'objectif se dessine bientôt, perché sur un éperon rocheux d'abord malaisé, moins bien défendu au nord que sur les autres faces, car les champs de mais et de tabac permettent d'aborder les premières maisons par une marche bien défilée. Le troisième peloton reste un peu en retrait, aux ordres de Bonnivert, chargé de déclencher soit une manœuvre de diversion, soit une poussée en soutien, selon les circonstances. L'attaque est prévue pour midi, débute à l'heure par une marche rapide et silencieuse, obtient un effet de surprise total. Les Russes s'échappent en catastrophe à la dernière seconde, laissant des prisonniers sur le terrain, et jusqu'aux cuisiniers tellement affairés autour de leurs roulantes, qu'ils n'ont rien compris aux événements se produisant autour d'eux. On les engage énergiquement à pousser la cuisson du mélange de « singe» et millet mijotant dans la cuve. Ils le livreront bien à point en révélant l'état des rations prévues pour le soir: 304.

Mais, à peine conquis par surprise et sans pertes, Tcherjakow se voit immédiatement réinvesti. Il semble que, sortis par une porte, les Russes rentrent aussitôt par une autre. Il s'en faut de peu que cette réaction fulgurante ne réussisse! L'un des sous-officiers de la 1re compagnie les aperçoit le premier et les accueille à coups de mitraillette. Les Russes le criblent de balles. Vomissant le sang, il tire cependant toujours et ne meurt qu'une fois ses camarades en action. Pour beaucoup de jeunes,

arrivés avec le renfort du 10 mars, c'est le baptême du feu. Ils hésitent à se lancer dans ces corps à corps impressionnants. Degrelle reprend son rôle d'animateur et court vers le kolkhoze en entraînant une douzaine de « bleus». Il court à tombeau ouvert, lâchant au passage des rafales de mitraillette dans les fenêtres des isbas.

Une collaboration parfaite s'établit de la base au sommet de la hiérarchie, révélant l'homogénéité de la formation. En voici un exemple. Quand les Russes contre-attaquent, ils surprennent la 3e compagnie en train de s'installer dans le kolkhoze. Le chef du groupe des mortiers de la 1re se trouve à ce moment en train de fureter dans le bas du village. Alerté, il fait demi-tour, remonte à toute allure, rencontre une équipe inexpérimentée essayant de mettre en batterie un mortier léger au milieu d'une grande confusion. Par chance, lui connaît son affaire. En un tournemain il ajuste le tube sur sa plaque de base et ouvre le feu. Mais il ne dispose pas de bonnes vues sur le kolkhoze et tire trop long. Vingt mètres au-dessus de lui, Lippert, le commandeur de la légion, se tient à découvert, se trouvant en mesure de rectifier son tir et il hurle les corrections nécessaires.

- Frisschen... Plus court 50 ... A droite 15 ...

Immédiatement, le tir du mortier trouve son efficacité et les assaillants du kolkhoze tourbillonnent sous un déluge d'explosions tandis que la 3e compagnie contre-attaque. Le soir même, ce Frisschen, capable de passer en un clin d’œil de la

maraude au soutien d'artillerie, reçoit la croix de fer de deuxième classe que Degrelle en personne agrafe à sa tunique.

Les Russes commencent à se rendre en masse et Degrelle leur fait distribuer des morceaux de papier journal en criant:

- *Dokument!... Dokument!... Dokument!*

Les Russes témoignent d'un respect magique pour le « dokument » quel qu'il soit. Les voici, marchant vers le gros du bataillon tenu en réserve, plus bas, brandissant les fragments du *Pays réel* ou du *Soir,* comme autant de lecteurs enthousiastes de la presse belge!

La soupe n'a pas eu le temps de brûler. Les Wallons remettent les cuistots russes au travail et aménagent des points d'appui à la périphérie du village qui paraît désormais solidement tenu. Ils ne savent pas que leur conquête relève d'un provisoire qui va durer cent vingt-six heures!

Le crépuscule tombe. De grands aigles noirs tournent majestueusement au-dessus de la vallée. Les monts du Caucase se dissolvent dans des océans de couleur mauve à l'est, safranés, ourlés de fulgurances rouges a l'ouest, que Degrelle magnifierait en grandes envolées lyriques si l'ennemi lui en laissait le loisir. Pas de loisirs! A 8 heures du soir, l'ennemi attaque de nouveau, débouchant des forêts, glissant du haut vers le bas à travers les champs de maïs et tabac qu'il utilise à son tour. Les Bourguignons ouvrent le feu à bout portant, retournant contre l'adversaire les pièces de P.A.K. conquises sur lui et l'accablent d'obus. Vers minuit, le feu des armes automatiques s'apaise, les Russes se replient dans la forêt et disparaissent. Les Wallons restent maîtres du terrain mais ont perdu tout le personnel d'un point d'appui retrouvé broyé sur ses armes.

Vers une heure du matin, vacarme effrayant en direction du nord. Ce sont les trois pelotons maintenus au large de Tcherjakow, aux ordres de Bonnivert, qui tentent de se frayer un passage vers Poporotny pour rallier

le gros. Des estafettes apparaissent, fébriles. Elles réclament du renfort. Des centaines de Russes tentent de les encercler en tronçonnant les longues files du train de combat qu'ils protègent. Les renforts partent. Vers 3 heures du matin, le convoi passe et apparaît, riche en blessés qui s'agitent sur la paille rougie des panjewagen en racontant leurs aventures ou leurs exploits. Jusqu'au lever du jour on percevra le grincement des chariots du régiment russe qui, battant en retraite sur les pistes forestières, s'est heurté par hasard aux groupes de Bonnivert.

Au lever du jour, des volontaires partent dépanner les véhicules qu'on a dû laisser sur place. Le spectacle qu'ils découvrent témoigne sur la violence de la rencontre. L'aube verte se reflète sur les visages de deux officiers russes encore accrochés à une panjewagen et qui n'ont pas lâché leur grande mitraillette à tambour, malgré le choc de la douzaine de balles qui les ont percés.

Dimanche paisible. Les Bourguignons enterrent leurs morts près de l'église. Parmi eux, figurent beaucoup de jeunes provenant de la 6^{e} compagnie amenée par John

Hagemans, dissoute puis répartie entre les autres unités. Leur inexpérience ou leur courage juvénile ont payé le prix du sang. Le prévôt de la Jeunesse donne les signes d'un véritable désespoir. Son visage ordinairement figé dans le détachement surhumain que l'art religieux prête aux archanges, apparaît maintenant amer et tourmenté. On sait que, veillant comme un père sur ses cent cinquante jeunes garçons, il avait accepté de les engager dans la légion Wallonie avec l'arrière-pensée qu'une existence virile, la participation à un « grand jeu» authentique d'une guerre vite gagnée, parachèverait leur formation sans les décimer. Existait-il un accord secret entre lui et Degrelle réglant ce genre de participation? On ne sait. De toute manière, le chef de Rex ne possédait, à cette époque, aucune influence sur les décisions des états-majors. Contrairement aux prévisions, la guerre prenait un visage atroce, refusait tout espoir de victoire prochaine et il fallait une certaine dose de naïveté pour croire, comme Hagemans l'avait cru, que les Allemands prendraient des précautions particulières pour ménager cent cinquante engagés volontaires en considération de leur jeune âge! Hagemans redoutait de plus en plus le style imposé par Degrelle et qu'il venait de découvrir: vers la puissance et la gloire, au prix de tout le sang nécessaire!

*
**

Le lendemain, au lever du jour, un hurlement désormais bien connu arrache les Bourguignons au demi-sommeil qui les accable:

- Hourré!... Pobieda!

Hourrah pour la victoire! Deux bataillons russes, qui se sont glissés à travers les maïs géants, attaquent. Les mitrailleuses se remettent à moudre la graine d'hommes. Les Wallons surveillent avec angoisse la montée du jour qui leur permettra de se reconnaître dans cette terrible confusion. Personne n’a vu ni même entendu les Russes avant la clameur de l'assaut. Personne ne pouvait deviner l'importance des effectifs qu'ils possédaient encore et qui semblent inépuisables. Aucune sentinelle n'avait surpris le craquement d'une branche, le frôlement des légères sandales en peau de cochon sur le sol. Les armées soviétiques du Caucase sont composées des
[163]

bataillons de choc repliés du Donetz, renforcés par un recrutement local, oeuvre des commissaires politiques qui ont puisé les hommes dans les prisons, les camps de concentration, les tribus kirghizes. D'où ce mélange (le combattants expérimentés et de primitifs puissants à visage de gorille, mais qui n'ont jamais vu une montre-bracelet de leur vie. D'où également cette incertitude dans le comportement d'adversaires capables de lancer un assaut féroce en enjambant les cadavres accumulés devant eux, pour finir par se rendre simplement parce que le vent a tourné.

Les deux bataillons engagés devraient logiquement balayer les Wallons. Ils ne réussissent qu'à occuper quelques isbas d'où on les délogera. Pas un poste de défense n'a cédé, même ceux qui sont implantés au seuil de la forêt. La vague d'assaut les a dépassés dans un mouvement de flux et les laisse derrière elle dans

son mouvement de reflux. En se retirant, elle emporte l'un des cuisiniers de la 1re compagnie qui se trouvait en première ligne, car en période de crise, tout le personnel combat, depuis les secrétaires jusqu'aux maréchaux-ferrants et, bien entendu, le chef politique. Degrelle et trois soldats ont poursuivi les Russes qui traînaient le cuistot déjà blessé parmi les racines et la pierraille. Sur le point d'être rejoint, ils l'ont lâché. Degrelle s'est penché sur lui. Ses plaies s'ouvraient et se fermaient régulièrement comme les branchies d'un poisson. Avant de l'abandonner, les Russes lui avaient crevé la poitrine de dix coups de couteaux. Les mouches tourbillonnaient déjà autour de sa bouche qui allait répétant; Maman... Maman... Maman... Puis les yeux pleins de larmes se sont refermés. Les Bourguignons ont couvert le visage du mort d'une moustiquaire avant de l'enterrer dans le cimetière que de solides pieux défendraient cet hiver contre les loups. Beaucoup de tués à l'ennemi l'accompagnaient. Ils n'étaient pas beaux à voir avant qu'on les ait roulés dans les toiles de tente, avec leurs visages arrachés, leurs crânes éclatés sous l'effet des balles explosives dont les Russes paraissaient abondamment pourvus.

Vers midi, un troisième bataillon soviétique s'est installé sur l'autre versant de la vallée. Entièrement dissimulé par les forêts de chênes, il domine le village et possède une arme extrêmement dangereuse; ces mortiers individuels de petit calibre, mais portant bien et assez loin, et qu'on utilise en prenant comme point d'appui la cuisse repliée pour supporter la plaque de base. Le bombardement par une centaine de lance-grenades commence et ne cessera plus jusqu'à la fin.

Les blessés affluent dans les postes de secours. Pour être épargné, il s'agit de quitter le moins possible les « bunkers » qu'un mètre de terre supporté par un plafond de rondins protège contre les perforations. Mais, quand l'infanterie attaque, il faut tout de même en sortir! En fin d'après-midi cette infanterie mordante a réussi à conquérir le bas du village. A 17 heures, elle se jette sur le kolkhoze situé à quarante mètres des défenses centrales et réussit à l'occuper. On déloge les Russes sous une avalanche d'obus tirés par les deux pièces de P.A.K. qui en rougissent. Par la toiture crevée jaillissent des torrents de poussière et de flamme qui tiennent en respect le crépuscule naissant. Les Soviétiques se sauvent dans les maïs, glissent vers la forêt. Les Wallons se réinstallent une fois de plus dans le kolkhoze, parmi un extraordinaire enchevêtrement de corps déchiquetés, chevaux éventrés, poutres fumantes.

Dans la nuit du lundi au mardi, ils se convertissent en paysans avec l'espoir de neutraliser ces maïs géants dont chaque épi se balance plus haut qu'une tête d'homme, constituant ainsi des couverts qui permettent un défilement parfait des assaillants. Armés de serpettes, pelles de tranchées, couteaux de poche, les hommes rampent, chaumant en silence le terrain, mètre par mètre. Mais les Russes, eux aussi, aiment besognes et randonnées nocturnes. De terribles rencontres se produisent, sanctionnées par les coups de pistolets, les rafales de mitraillettes. Puis

le ciel prend la teinte cadavérique du visage de ceux qui restent sur le terrain; des chenilles d'argent rampent sur les crêtes, dessinant des embrasures entre les montagnes. D'ordinaire, on s'enferme dans les bunkers vers 4 heures du matin, mais probablement surpris par la disparition des couverts qui facilitaient leurs assauts, les Russes tardent à se manifester.

Par contre, une fusillade nourrie éclate au loin, en direction de Poporotny. Une des patrouilles de reconnaissance, composée d'un sous-officier et dix hommes, vient de se faire accrocher. Elle accompagnait deux spécialistes des transmissions, partis réparer la ligne téléphonique coupée comme chaque nuit, entre Tcherjakow et Poporotny. Opération classique. Les deux hommes marchent au milieu du groupe en laissant courir le mince fil de couleur verte entre leurs doigts. Rien ne se produit jusqu'au moment où le fil, coupé, s'échappe des mains. La fusillade éclate aussitôt. Les patrouilleurs plongent et répliquent. Le feu cesse. Les Wallons bondissent vers les couverts et n'appréhendent que du vide. Cette fois, les Russes ont laissé un mort sur le terrain. Les Bourguignons comptent deux blessés qui regagneront le village par leurs propres moyens. C'est le processus habituel d'embuscade. Le fil coupé sert d'appât. La fusillade éclate au point choisi. L'autre extrémité du fil, retrouvé roulé en boule et caché sous les feuilles, et la ligne rétablie, la patrouille fait demi-tour, chaque homme gardant le doigt sur la gâchette, prunelles affûtées comme des rasoirs, gorge serrée. Ils savent que l'ennemi ne les perd pas de vue, accompagnant leur marche à découvert par une progression que le mur épais des chênes et un art merveilleux du camouflage rendent invisible.

Le Russe est partout. Il se dissimule à moins de cent mètres du kolkhoze de nouveau tenu par la 3^{e} compagnie où figurent, assez nombreux, les jeunes de John Hagemans. Le commandeur Lippert pense qu'il faut absolument en dégager les abords car, de sa possession, dépend tout le dispositif. Attaquer les Rouges en plongeant sur eux équivaudrait à sacrifier la moitié du bataillon. C'est un luxe coûteux que les Bourguignons ne peuvent s'offrir. Le meilleur plan c'est de tourner l'ennemi. Remarquable stratège, Lippert opte pour lui. On se glissera par le petit passage au nord et, après avoir avancé profondément vers l'ouest, il s'agira de revenir à travers bois dans le dos des Russes. Les garçons de Hagemans descendent donc dans le ravin et disparaissent sous les couverts. Deux heures passent. Rien ne se produit. Au début de l'après-midi, la troupe d'assaut réapparaît, fourbue par la marche sur ce terrain accidenté.

- Manœuvre irréalisable, commente le lieutenant qui dirige l'affaire. La forêt est infestée de patrouilles russes. J'ai ordonné le repli.

Mais la situation apparaît si dangereuse que Lippert ne peut se

contenter d'un échec. Degrelle joue donc une fois de plus son rôle de meneur de jeu, relève le moral du lieutenant, harangue les jeunes dans son style habituel où l'appel à l'épopée se pare des fleurs de la poésie. Les yeux des gamins lancent des éclairs.

Certains ont reçu le matin même une croix de fer de deuxième classe et brûlent de la transformer, comme un joueur de rugby l'essai marqué quelques instants plus tôt. La croix de fer de deuxième classe ne reste en effet accrochée aux tuniques que quelques heures, la croix de première classe demeure et préfigure celle de chevalier qui renoue avec la Toison d'Or! Pour ces jeunes dont Hagemans a fait des croisés, le duché de Bourgogne commence à Tcherjakow! L'expédition au complet repart. Deux heures s'écoulent de nouveau. A 17 heures, les Russes lancent leur cri:

- *Hourré! Pobieda!...*

Ils partent à la reconquête du kolkhoze, position clé que leurs chefs veulent tenir avec une énergie égale à celle du commandant de la légion Wallonie qui, lui, prétend la conserver! Mais, alors que leur assaut déferle, les jeunes rexistes leur tombent dans le dos, poussant des cris plus faibles que les leurs, mais nourris d'une volonté égale. Tournés, les Russes se replient et s'égaillent dans toutes les directions. Le gros tombe dans le champ des mitrailleuses et de la P.A.K. wallonne qui les foudroient depuis le plateau. Des géants aux yeux bridés se rendent. Mais beaucoup de jeunes garçons manquent â l'appel. Ils ont aussi été foudroyés à leur sortie du bois. Une moitié d'entre eux gît sur la berge de la rivière, tandis que d'autres s'éloignent, sans vie, au fil de l'eau, en clapotant sous les cascades. Ils sont morts comme de vrais jeunes aimés des dieux.

Après la bataille, les cochons échappés du kolkhoze patrouillent à leur tour et, de préférence, dans les lignes soviétiques. Ils se régalent de tripailles répandues sur le sol en écheveaux verts et bleus. A la tombée de la nuit, les Kirghizes réussissent enfin à capturer l'une de ces bêtes. On entend bientôt jusqu'au claquement de langue de ces hommes devenus anthropophages par cochon interposé!

Après les horreurs, les miracles! En voulant assister un blessé de la « Jeunesse » tombé au bord de la rivière, l'infirmier Brohet est capturé par les Russes. Parlant assez bien la langue, il leur tient de nombreux discours, échappant ainsi à une liquidation immédiate, les Rouges ne faisant pas de prisonniers dans ce secteur du Caucase. Ils l'entraînent sur leurs arrières, ce qui permet à Brohet de localiser les positions, puis les lignes de communication, l'importance et la nature des réserves. La nuit tomba. La piste maintenant ourlait un ravin profond. Sans hésiter, l'infirmier sauta dans le précipice, salué par des rafales dont aucune ne porta. Regagner Tcherjakow sur ce terrain montagneux, à travers ces forêts peuplées d'ennemis, sans point de repère ni boussole, représentait une gageure. Brohet se trompa dix fois de direction mais, aux premières lueurs de l'aube, les sentinelles wallonnes aperçurent une tête émergeant d'un marécage à cinquante mètres devant elles. Elles pensèrent : encore un Ivan candidat à la collaboration symbolique! Elles raillaient ainsi, une fois de plus, les naïfs qui, un an plus tôt, s'étaient engagés dans la légion Wallonie en croyant qu'il s'agissait là d'une « collaboration symbolique». Mais, le batracien émergeant du marécage ne s'appelait pas Ivan ou

Popov. C'était Brohet qui rentrait, plus limoneux qu'un hippopotame nigérien.

Les renseignements qu'il donna permirent de pilonner efficacement les concentrations russes. Chacun se mit à respirer plus librement. Mais il devenait urgent d'en terminer avec le bataillon équipé de mortiers individuels. S'il ne pouvait submerger la légion Wallonie, il la grignotait. Les petites torpilles tuaient ou blessaient chaque jour quelques hommes, faisant peser sur l'ensemble du bataillon une menace potentielle qui rendait l'existence intolérable. Une attaque fut donc montée contre les forêts de chênes du sud-est qui servaient d'abri au bataillon diabolique. Elle réussit, refoulant plus loin ces porteurs de mortiers qui suspendaient au-dessus des têtes wallonnes autant de menaces qu'une épée de Damoclès, version moderne. Car, une fois dépassée la portée réduite des trajectoires courbes de leurs projectiles, leurs engins perdaient toute efficacité. Mais l'attaque avait coûté cher. Paul Jourdain, membre de la famille propriétaire du grand quotidien *La libre Belgique,* pas capitaliste lui, pour deux sous, puisqu'il s'était engagé contre la volonté des siens, par idéal, et pour suivre fidèlement le prévôt de la Jeunesse, se trouvait parmi les morts, tout en continuant de jouer les vivants pendant quelques heures. Il s'éveilla pendant la nuit, coincé entre des cadavres refroidis et poussa un cri terrible. Alerté, l'infirmier Brohet accourut et le dégagea sans plus s'étonner. Un miracle venait de s'accomplir en sa faveur et Dieu officiait maintenant pour un autre que lui! En fait, Jourdain avait reçu un petit éclat qui s'était logé dans la paroi du cœur. Il se réveillait maintenant, faible mais lucide...

A l'aube, on l'installa confortablement sur la paille d'un panjewagen pour l'évacuer vers l'hôpital de campagne de Poporotny. La patrouille qui l'accompagnait adoptait le style d'une garde d'honneur et c'est tout juste si les Wallons ne criaient pas... *Hosanna!* Jourdain est ressuscité! Dieu est avec nous... La formule figurait sur la boucle de leur ceinturon: *Got mit uns*. Déposé à l'hôpital, cramoisi, non pas de souffrance mais de honte, Jourdain murmura une seule phrase:

- J'ai sali mon caleçon!

C'était la réaction d'un homme bien né, bien élevé par une famille porteuse de mille ans de civilisation et pour laquelle, en n'importe quelle circonstance, un enfant ne doit pas faire dans sa culotte. Ce furent ses dernières paroles. Un infirmier l'assit afin de lui retirer sa tunique et il retomba. L'éclat au cœur venait de terminer son travail.

Il n'y eut pas de miracle, pas même de sursis pour le sergent Hagemans. Le prévôt de la Jeunesse venait de tomber, lui aussi, au cours de l'assaut, comme s'il avait décidé de ne pas survivre à sa troupe de scouts belliqueux. Lui non plus ne portait pas trace du coup dont il mourait, à peine une minuscule perforation dans le poignet gauche. Le docteur Jacquemain, qui se penchait maintenant sur lui, jugeait ce petit éclat de grenade incapable d'entraîner la mort, et se demandait s'il ne devait pas diagnostiquer une rupture d'anévrisme provoquée dans ce corps réputé fragile, par l'onde de choc provenant de l'explosion. On ne savait pas ce que pensait Degrelle. Il s'était agenouillé devant le corps étendu sur l'herbe, mais les mauvais esprits remarquaient qu'il ne pliait qu'un seul genou, comme si la disparition du prévôt de la Jeunesse ne justifiait

qu'un demi-hommage. C'était chercher bien loin une explication qui tenait en peu de mots. Hanté par un grand dessein, Degrelle ne s'attendrissait jamais sur la mort de ceux qui, par leur sacrifice, l'aidaient à préparer la résurrection d'un empire. Il avait, une fois pour toutes, mis au service des «dix-sept provinces» l'égoïsme sacré que l'histoire exige des grands hommes.

Comme si la mort de John Hagemans venait enfin de lever la malédiction qui semblait peser sur Tcherjakow, le 28 août, deux compagnies de la division SS Viking, elle aussi composée de volontaires étrangers, se présentaient pour relever les survivants qui se battaient là depuis cent vingt-six heures, de jour et de nuit. Il leur fallait maintenant rejoindre la 2e compagnie qui tenait Kubano-Armjamski.

*
**

Tout changea brutalement. La paix semblait maintenant coiffer la guerre. L'assaut livré par la coalition occidentale durant la seconde quinzaine d'août venait d'échouer. Accrochés au Caucase, sur un terrain idéal pour mettre en valeur leur génie de la guérilla, valoriser une aptitude à la résistance incroyable, les Russes fermaient toujours l'accès des régions pétrolifères dont l'Allemagne et ses alliés ne pouvaient se passer pour mener une guerre longue succédant automatiquement à la guerre-éclair. La 97^{e} division regroupait ses forces. Durant le mois de septembre, la légion Wallonie, maintenant pauvre en effectifs et déprimée par trois mois de fatigues excessives, va se trouver pour ainsi dire au repos. Elle fournit quelques patrouilles journalières. Détaché de la 3e compagnie, le peloton Denis accomplit un raid sur le village d'Ismaëlovka, dressé à 640 mètres d'altitude. Quelques prisonniers sont dirigés vers l'arrière du front, mais ce n'est pas la légion Wallonie qui les a faits, et voici pourquoi.

Kubano-Armjamski est peuplé d'Arméniens qui témoignent d'une haine féroce pour le régime et les dirigeants russes de Moscou. Ils accueillent donc les Bourguignons mieux que des libérateurs, en amis de longue date. Leurs isbas ne sont pas collées à la steppe, comme dans les régions déjà traversées, mais montées sur pilotis, non en raison d'une présence lacustre, mais pour mettre hommes et bêtes à l'abri des fauves pendant l'hiver. La population a conservé les mœurs du Proche-Orient. Les femmes offrent ces mêmes grands yeux allongés en amande qu'on découvre sur les poteries crétoises. Durant des après-midi entiers, elles agitent, à l'aide de leurs orteils nus, de petits tonneaux pleins de lait de buffle pour en retirer finalement une sorte de beurre fluide. Les hommes cultivent l'inévitable maïs et surveillent les troupeaux de buffles aux cornes développées en lyres impressionnantes, vautrés au bord de la rivière bleue, entretenant avec soin sur leurs flancs et leur ventre la carapace de boue qui les défend contre les moustiques. Ici, le « petit nègre» franco-russe mis au point par les légionnaires après un an de guerre ne sert de rien. Ces montagnards ne comprennent que l'arménien et, seuls leurs enfants parlent quelques mots de russe. Pauvre et fier, le village occupe le centre

d'un décor brossé pour quelque opérette du cheval blanc. Rivière bleue et paisible. Prairies vertes. Forêts lancées à l'assaut de parois rocheuses, noires en contre-jour, mauves à l'aube, rouges au soleil

[168]

couchant. Le fameux ciel de nougat, cher à Degrelle, pèse sur les montagnes qu'il s'agit de franchir pour atteindre le P.C. de la 97e division, implanté à quinze kilomètres à vol d'oiseau, dans le Nord. Le rallier semble long et difficile en raison des détours imposés par le terrain et des infiltrations ennemies. Les liaisons deviennent de plus en plus des expéditions et il faudra bientôt mobiliser la moitié du bataillon pour escorter les convois. La beauté du parcours compense les angoisses provoquées par cette guerre secrète dans laquelle excelle le Russe. Les soldats poussent de profonds soupirs en apercevant, depuis la piste qui ourle les crêtes, supportée par de vertigineuses parois, un carré de lumière immergé cinq cents mètres plus bas, dans les profondeurs crépusculaires, avant que la nuit complète n'impose l'occultation. C'est Kubano-Armjamski où les camarades vivent en paradis, bien que littéralement prisonniers des Russes, invisibles mais partout présents.

Arméniens et Wallons échangent peu de paroles, et pour cause. Mais l'amitié nourrit le silence et prévient tous les désirs. Le sergent Rollyns et son groupe occupent une maison habitée par un infirme et ses deux sœurs. L'aînée peut avoir trente ans et la plus jeune vingt. Contrairement au triste cheptel humain du Donetz, elles s'habillent avec élégance de robes légères et fleuries qui ne dépareraient pas les magasins de Bruxelles. Cordiales, mais réservées dans le même temps, elles préparent les repas, lavent le linge des soldats et chassent les mouches. Le village ne connaît qu'un seul fléau; les essaims de mouches. A l'heure chaude, elles tourbillonnent par millions et les chasser efficacement exige une longue expérience. Inutile de manœuvrer contre elles à l'échelle tactique, car les résultats ainsi obtenus restent dérisoires. Les femmes combattent au plan stratégique et réussissent des manœuvres d'encerclement aussi brillantes que celles du général Guderian en 1940. En quelques minutes, elles arrivent à rassembler de fabuleux essaims et les expulser sans qu ils se divisent! Ces filles multiplient pour les hommes les attentions délicates. Un soir, elles ont révélé l'existence d'un vieux phonographe et posé quelques disques sur son plateau. Le cœur des Wallons s'est noyé comme le soleil dans la brume en écoutant « Le chaland qui passe », chanté par Lys Gauty. Comment cette galette de cire est-elle arrivée jusqu'à ce village perdu au fond du Caucase? La même question se pose pour les robes et ne reçoit pas de réponse, sinon qu'existe une franc-maçonnerie arménienne qui, malgré les malheurs répétés de ce peuple, couvre toute la terre et se maintient, en raison peut-être de la constance de ces malheurs.

Un jour, un enfant est mort. Le « starotz», le maire du village selon l'administration russe, a réclamé l'assistance de l'aumônier pour remplacer le pope disparu depuis longtemps. Depuis le licenciement de Salesse, la légion Wallonie n'a plus d'aumônier. En attendant qu'un pasteur allemand de la 97e division se déplace, les pleureuses, pendant trois jours, animent la grande désolation par leurs larmes et leurs cris. Puis l'Allemand a béni le petit corps vêtu de blanc qu'un panjewagen emporte vers les pays dont on ne revient plus... «Le chaland qui passe...» Les

pleureuses amies des trépassés... Nostalgie. Crainte de l'avenir. La guerre flambe toujours. Le nombre de ceux qui reverront les dix-sept provinces écartelées diminue chaque jour. Embuscades meurtrières. Dysenterie. Accidents de cheval. Faux prisonniers, mais vrais partisans qui se rendent

et tirent à la dernière seconde un respectable pistolet Nagan de leurs loques.

Pour discerner le vrai du faux il est bon de se laisser guider par les Arméniens. Leur haine féroce des Russes les pousse à prendre la tête des patrouilles. Un vieux montagnard, qui a subi dix ans de travaux forcés en Sibérie, exalte l'alliance avec les Wallons jusqu'à capturer les Russes lui-même! On le voit revenir d'expédition, poussant devant lui deux ou trois pauvres hères qui, mobilisés huit jours plus tôt, raflés on ne sait où, n'ont pas eu le temps d'acquérir une conscience de soldat. Ce sont aussi des paysans, pressés de déposer les mitraillettes pour retrouver leurs champs, leurs isbas, leurs poux qui, à vrai dire, ne les ont jamais quittés pendant leur séjour dans l'armée rouge. Ils se rendent parfois tout seuls. On les voit s'approcher du village, bras levés, une main exhibant un de ces «dokument» lâchés par les avions et criant peureusement : *Staline kapout!*

- Oui mon vieux, confirme la sentinelle qui les prend en charge... Bientôt la classe... Mais en attendant, par ici la bonne soupe!

Et il le pousse vers le P.C. où il subira le classique interrogatoire. Les réponses n'apportent rien de positif... Emplacement des unités russes? Un geste élargi désigne toute la montagne... Les noms des régiments? L'homme ne sait ni lire ni écrire le russe. Il appartient à la même paysannerie que les gens de Tcherjakow, Poporotny, Labinskaja, mais les hasards de la guerre l'ont jeté dans l'autre camp.

Village perdu dans son décor d'opérette. Arméniens pauvres et bienveillants. Sur un coin de table, dans une maison bâtie sur pilotis, un vieux phono tourne et fait pleuvoir autour de lui les larmes des souvenirs...

Au fil de l 'eau, sautant d 'un quai
L 'amour peut-être s 'est embarqué...

L'amour? Qu'à Dieu ne plaise car, entre l'amour et la mort n'existe qu'une fragile frontière. Souvenirs!... Souvenirs!... Les soirs dans les bistrots de Liège où les filles sont si jolies, la gueuse des dernières brasseries artisanales de Bruxelles, les dimanches en forêt de Soignes, Waterloo, Waterloo, morne plaine, la plage d'Ostende, blonde et froide, Ardennes sauvages pour un Occidental qui n'a pas traîné ses bottes au Caucase... Les réunions vibrantes au Palais des sports. Rex vaincra! La victoire n'apparaît plus du tout prochaine. La fiancée laissée au pays l'attend-elle encore? Comme le chaland qui passe, la guerre s'en va au fil de l'eau pour le meilleur ou le pire...

*

**

Le bataillon quitte le village arménien. L'offensive a repris depuis le 5 octobre. Marche de nuit par Neftegorsk et Neftjonaja jusqu'au mince village de Travaleva dont la seule conquête avait coûté près de cent hommes aux Allemands. Alerte le 9. Bivouac et repos assortis de gardes au Stutzpunkt, dépôt de munitions de la 97e division, les 10 et 11 octobre. La 3e compagnie bat la forêt à la recherche des camps ennemis,

découvre du matériel et des machines évacuées. Le 14, départ avant l'aube pour déboucher dans la vallée de la Pchich.

Il ne s'agit plus maintenant d'atteindre le berceau du monde, les rives de l'Euphrate où le général Rupp tendrait la main au maréchal Rommel... Le rêve passe... Le rêve est passé. La 97e division doit seulement occuper Touapsé sur la mer Noire en forçant le col qui porte le même nom. La marche alexandrine est stoppée. Elle ne reprendra plus dans sa perspective historique et romantique. Il s'agît tout prosaïquement de prendre le contrôle du pipe-line qui draine le pétrole de Maïkop vers Touapsé où s'approvisionnent les bateaux-citernes de la mer Noire. Les Russes ont opéré des destructions féroces dans cette région: ports, stations de pompage, voies ferrées, tunnels et, du pipe-line lui-même ne subsistent que des tronçons. Même ces tronçons restent défendus avec acharnement. Au mois d'août, les divisions blindées se sont cassé les dents sur la ligne Touapsé-Maïkop, bien fortifiée. On va maintenant tenter de la tourner à travers la montagne, en cheminant autour de 1000 mètres d'altitude. Le sort de la guerre se joue sur un axe nord-sud sud-ouest mesurant moins de cent kilomètres.

Durant les mois d'août et septembre, les ingénieurs allemands avaient réparé tout ce qu'ils trouvaient détruit dans les zones livrées par la conquête. Stupéfaits, les Bourguignons venaient de traverser Neftegorsk couvert de bâtiments flambant neufs, encombrés de machines modernes, de «tubings » prêts à monter. Comme dans toute guerre de conquête, ainsi qu'il en est depuis la plus haute antiquité, l'épée ouvrait la route au laboureur, le char de combat à l'ingénieur. Tout cela était prévu depuis longtemps. Hitler ne trompait que les aveugles et les sourds, car il avait tout annoncé dans *Mein Kampf.*

La légion Wallonie s'épuise maintenant en marches et contre-marches sous la pluie d'automne qui commence à tomber et rend les difficultés du terrain hallucinantes. Le 15 octobre, elle se trouve en position de surveillance sur une crête au sud de la rivière Pchich. Les 16 et 18, elle bivouaque sur la voie ferrée au nord de Navajinskaia. Du 19 au 22, elle se trouve au sud de ce lieu sinistre dont le nom signifie «Montagne de la tempête». La tempête se présente bientôt au rendez-vous. Les 26 et 27, le bataillon dresse un front défensif de trois kilomètres sur un contrefort escarpé, à neuf cents mètres d'altitude. Rattaché à la 97e division de chasseurs de montagne, il subit le sort que la logique allemande et une certaine stupidité militaire lui imposent, en toute injustice; car, s'il porte le titre et l'edelweiss des montagnards, il n'est pas équipé comme eux, souliers alpins, pantalons de skieur, courtes vestes,

piolets, cordes, qui permettent aux Tyroliens et Bavarois d'évoluer avec aisance. Peu de Wallons possèdent quelque rudiment d'alpinisme, et pour cause! Ce qui apparaît tâche un peu rude pour les vrais chasseurs de montagne devient, pour eux, d'effrayants calvaires. Ils dérapent sur la glaise humide. Ils se laissent glisser le long des pentes en s'agrippant aux racines. Leurs pieds s'empêtrent dans le pan des capotes trop longues pour ce genre d'exercice.

Devant eux, autour d'eux, les sections d'assaut se battent à la hache et la scie contre la monstrueuse forêt de chênes qui couvre tout, jusqu'à des altitudes respectables, tandis que les bombardiers en piqué attaquent la ligne de résistance principale, la voie du chemin de fer Maïkop-Touapsé

[171]

hérissée de blockhaus. Le soir, les Bourguignons contemplent des trains en feu qui brillent a quelques kilomètres d'eux et perçoivent distinctement, à la jumelle, les carcasses noires et la carré rouge vif de chaque compartiment.

Ils finissent enfin par atteindre, eux aussi, le fameux pipe-line, en amont des défenses russes. Il forme pont au-dessus de la vallée. Les plus audacieux des hommes et officiers la traversent en le chevauchant. L'avance par la montagne continue, toujours très difficile mais il ne reste guère plus de vingt kilomètres à franchir pour atteindre Tuapse. Le 28, la 1re compagnie s'égare et ne réussit pas a occuper ses positions à l'aile gauche du bataillon allemand Walter. Le 1er novembre, une patrouille de reconnaissance est surprise au milieu des lignes russes mais réussit a se dégager sans trop de pertes. La plongée des Stukas, les concentrations de feu de l'artillerie allemande, les rafales des sections d'assaut causent aux Russes d'énormes pertes car ils préfèrent mourir sur place plutôt que de rompre. Ils défendent là, en effet, le nouveau « saint des saints » où naît le pétrole, ce nouveau Dieu, et se battent aussi bien que les Zélotes juifs contre Titus ou Hadrien. Parfois, les Bourguignons doivent avancer a travers des champs de cadavres créés par les bombardiers en piqué. Un matin, au lever du jour, Degrelle et Vermeire aperçoivent une mince tranchée qu'un chapelet de bombes a coiffée. Les Russes s'étaient carambolés l'un l'autre, tombant comme un château de cartes et chacun d'eux tenait encore sa mitraillette entre ses poings crispés. Le chef de Rex s'apprêtait a prendre une photo lorsqu'à travers le viseur de l'appareil il crut voir bouger un mort. Tous les corps cependant grouillaient déjà de vers ignobles. Pour en avoir le cœur net, il s'approcha, revolver au poing. Le cadavre qui semblait avoir frémi portait une capote retournée sur la tête. Degrelle rabattit brusquement le vêtement. Deux yeux semblaient maintenant le foudroyer. C'était un officier qui vivait encore mais expira très vite au poste de secours où Vermeire le fit transporter. L'adjudant de Degrelle

confisqua son porte-cartes. Il devait le conserver jusqu'en 1945 sans jamais réussir a faire disparaître l'odeur cadavérique dont il s'était imprégné. Dans les papiers de cet officier, commissaire politique, il trouva un ordre de la division « résister jusqu'au dernier homme » , et une sorte de testament idéologique, plus raciste que marxiste-léniniste. Il comportait une dernière phrase: " J'ai donné ma vie pour mon peuple et non pour la Russie, afin de venger les autres Juifs persécutés par Hitler. »

Les cadavres allemands abondaient eux aussi dans ce secteur. Entre des bunkers désormais démantelés gisaient trois Waffen-SS incroyablement jeunes qui durent pénétrer dans les fortifications ennemies une dizaine de jours plus tôt Les corps macéraient dans la boue, les yeux agrandis par l'horreur de quelque vision dernière, la pluie coulant des barbes rousses et follettes, les côtes apparaissant a travers les vestes crevés. Dans les tunnels du chemin de fer existaient des postes de secours russes dont tous les blessés avaient péri sur leur brancard, faute de soins. Impossible de prendre au passage un bain dans la rivière comme les Wallons le désiraient. La Pchich roulait inlassablement des corps d'hommes et de chevaux.

Entre deux avances, deux tempêtes, le Caucase opposait, à l'horreur

organisée par les hommes, des visions d'Arcadie, brossait des tableaux parlant de mondes au soir du septième jour. L'automne déployait sur les pentes l'or des rideaux forestiers, semblait accrocher aux parois rocheuses des peaux de bêtes sauvages en train de sécher. Torrents blancs d'écume bondissant de couloir en couloir pour rallier les rivières aux profondeurs noires. Buissons roux. Vers 5 heures du matin, le jour investissait les sommets. Paresseux, le brouillard traînait dans le fond des vallées aux méandres compliqués, dense et couleur de petit lait. Les hauts sommets en émergeaient comme des îles, puis l'un après l'autre, les sommets plus modestes surgissaient en terres de légende jadis englouties par les eaux, prêtes à revivre.

Les duels d'artillerie commencent avec le jour. Batteries russes et batteries allemandes échangent leurs salves en restant masquées l'une par rapport à l'autre et les obus passent au-dessus des monts en ronflant. Certaines trajectoires frôlent les positions des Bourguignons toujours accrochés à des crêtes, tendant les esprits qui supputent la venue d'un projectile paresseux ou mal orienté qui les prendrait pour cible. L'un d'entre eux s'y décide et, tant qu'à faire, frappe à l'échelon le plus élève de la future Grande Bourgogne. La torpille de 120 qui termine sa course sur la position wallonne éclate au ras de la tente où repose Degrelle. Une trombe de feu l'élève à plusieurs mètres et le laisse retomber sur un terrain ravagé. Ses Bourguignons le croient mort mais le ramassent seulement évanoui. Avec la chance insolente qui, partout, le précède ou le suit, il n'a reçu qu'un petit éclat dans l'avant-bras droit, subi une perforation de tympan. Seule, une longue déchirure à l'estomac le marquera profondément et lui empoisonnera ultérieurement l'existence pendant vingt ans. Comme à Gromowajabalkà, il refuse l'évacuation. Il reste avec ses camarades, leurs poux, les « plaies russes», la jaunisse qui, autour de lui, multiplie d'hallucinantes

têtes safranées. Il reste avec les Russes qui, la nuit parfois, bivouaquent à quelques mètres de lui sans qu'il soit possible de les surprendre et les déloger.

Le chef de groupe Dubois ne leur échappe qu'à l'aide de miracles sous-tendus par sa volonté. La patrouille qu'il dirigeait, surprise et soumise au tir de l'ennemi, est rentrée sans lui. On l'a vu tomber sur les bords de la rivière Pchich, trop loin pour lui porter secours. L'épaule fracassée par une rafale, il ne reprend connaissance que longtemps après le combat, en plein jour. Remonter la pente de la montagne dans ces conditions lui apparaît impossible, impossible également de regagner le bataillon sans rapporter les renseignements réclamés par son état-major. En conséquence, il décide de profiter de l'occasion exceptionnelle qui s'offre. A la nuit, au lieu de ramper vers le salut, il se glisse vers le péril, traverse l'eau malgré un bras inutilisable, se coule entre les bunkers, consacre plusieurs heures à étudier le plan du secteur tenu par les Russes. Ayant découvert leur ligne téléphonique, il la coupe par excès de zèle. C'est une faute! Interrompus dans leurs entretiens, donc alertés, les Ivans entreprennent de suivre le fil qui les conduit jusqu'au blessé. Traqué, Dubois se jette de nouveau dans la rivière, salué par un tir forcené. Plusieurs balles l'atteignent, dont une explosive qui lui enlève tout un côté de la cuisse gauche. il aborde à la rive de justesse, pose un garrot au sommet de la blessure en utilisant son ceinturon et commence à gravir la pente qui, neuf

[173]

cents mètres plus haut, supporte le dispositif wallon. Dans la nuit, les sentinelles entendirent des appels de détresse lancés en français. Deux volontaires descendirent à mi-pente et ramenèrent le « mort» de la patrouille.

Comme le chirurgien s'apprêtait à le chloroformer à l'hôpital de campagne de la 97e division, il réclama un crayon, du papier et, pendant vingt minutes, refusant de s'évanouir, traça le plan du secteur russe sous les yeux du colonel allemand accouru, buvant un peu de cognac chaque fois que sa vue ou sa main faiblissait. Après en avoir terminé, il consentit à s'évanouir.

C'était un petit sous-officier de la légion Wallonie, un homme de la base, que le destin avait choisi parmi bien d'autres capables, comme lui, de s'élever au niveau de l'exploit surhumain.

*
**

Les tempêtes, maintenant, se succédaient, flagellant le Caucase. Un incroyable volume d'eau s'abattait sur les montagnes, en crues impétueuses d'abord, puis en rideaux serrés, jamais déchirés, de jour ou de nuit; de plus en plus denses au fur et à mesure que s'écoulait le mois d'octobre. Avec lui, revenait le froid, déjà vif à ces altitudes. Campés sous leurs tentes, formées de quatre toiles individuelles assemblées, plus ou moins déchirées maintenant, les Bourguignons luttaient contre

lui avec une ingéniosité qu'une longue expérience déjà nourrissait. Ils retiraient de leur étui de tôle les masques à gaz, les boites devenant poêles individuels et portatifs. Remplies de braise, elles permettaient de chauffer une tente pendant presque toute la nuit, mais ne pouvaient rien contre la boue dont le niveau montait, car aucun tapis de sol ne défendait les abris de toile réglementaires. On avait le choix entre utiliser sa couverture pour coucher dessus ou dessous, grelotter ou repartir au petit matin imprégné de fange glacée.

Quand les compagnies relevaient leurs camarades bavarois ou tyroliens, profitant des abris creusés par eux grâce à leurs effectifs plus importants, le combat changeait de moyens, mais non point de thème. Creusés dans les crêtes dominant la rivière Pchich, profonds d'un mètre quatre-vingt-quatre, larges de deux mètres cinquante, ces abris devaient contenir quatre hommes. Il leur fallait donc s'y lover comme sardines en boites. Certains contenaient d'étranges fourneaux fabriqués avec des caisses à munitions de l'armée rouge. Le bois stocké dans la caisse du bas pour sécher permettait d'alimenter le feu allumé dans celle du haut. Il fumait sans jamais flamber et faisait repérer les abris sur lesquels l'ennemi, de temps à autre, tirait. Sur la paroi opposée à l'ouverture qu'on devait laisser béante sous peine de suffoquer, les racines sectionnées par les pioches se comportaient comme des drains et canalisaient l'eau de ruissellement dans le cou des dormeurs. On étalait ces infiltrations avec les boites de masques à gaz, toujours elles, vidées périodiquement. Elles auraient donc servi à tout dans cette guerre, sauf à la protection des masques prévus contre les gaz asphyxiants auxquels personne ne voyait encore.

Le ravitaillement arrivait un jour sur trois et, souvent, les Bourguignons devaient accommoder les vieux restes de farine pour préparer des crêpes à

l'eau de pluie ou «fatiguer» des salades d'herbes. Degrelle avait, depuis longtemps, mangé son grand cheval Caucase, occasion rarissime de «grande bouffe» car, en montagne, les chevaux ne suivaient pas aussi facilement qu'en plaine et les mulets se montraient moins coopératifs qu'eux lorsqu'il s'agissait de mourir à point! Misère extrême. Suppliciés par la vermine qui s'apprêtait gaillardement à franchir le Caucase accrochée à la chair de ses porteurs, les Bourguignons tuaient du poux, à défaut du Russe qui fermait toujours la route de Tuapse. Une plaque de tôle posée sur la boîte à munitions servant de poêle permettait d'opérer radicalement. L'homme en train de s'épouiller jetait les parasites sur la plaque chaude. Ils éclataient instantanément, posant sur elle des points gras qui la tavelaient comme un visage la petite vérole. Une odeur abominable stagnait dans l'abri, d'abord intolérable puis, finalement, acceptée au même titre que d'autres fatalités. Mais, comme les poux sur la tôle, l'effectif des compagnies fondait rapidement. Pendant le seul mois d'octobre, plus de douze mille hommes engagés sur différents points du Caucase durent se replier, vaincus non par l'armée rouge mais la jaunisse!

La marche alexandrine vers l'Asie qui, trois mois plus tôt, débutait dans un style exaltant, prenait maintenant l'allure d'une reptation sans espoir. De crête en crête, tenant des points d'appui acrobatiques, la légion Wallonie, ou plus exactement ce qui en restait, assurait les flancs des groupes d'assaut de la 97^{e} division de chasseurs. Entre eux et les côtes fleuries de la mer Noire ne restait plus qu'un

obstacle, mais de forte taille, le mont Indjuc culminant à 1300 mètres d'altitude, camouflé sur la presque totalité de ses pentes par une épaisse forêt de chênes sauvages. Mais, les prisonniers russes disaient que, du sommet de l'Indjuc, on apercevait la mer!

Selon les définitions opérationnelles, les chasseurs de montagne devaient donner l'assaut à partir du secteur sud dont les Wallons tenaient les arrières, égaillés sur des crêtes courant entre 500 et 800 mètres de l'autre côté de la rivière Pchich qui délimitait le front. Le jour de l'attaque se leva exceptionnellement beau. Les bombardiers en piqué lancèrent le premier assaut selon une technique éprouvée en plaine depuis deux ans. Il s'agissait de broyer les bunkers de l'ennemi, invisibles sous la couverture des chêneraies. Les pilotes allemands plongeaient presque au ras des arbres, allant jusqu'à compromettre leur marge de sécurité mais, incapables de localiser les objectifs avant d'amorcer le piqué, leurs bombes s'égaraient dans cet espace forestier jamais défriché ni même peut-être seulement reconnu par les hommes.

Les chasseurs de la 97e division se lancèrent cependant à l'assaut de ce mont installé dans une préhistoire à peine explorée. Occupant une altitude plus élevée, les Bourguignons pouvaient suivre aisément leur progression matérialisée par les fusées blanches qu'ils lançaient. Très vite ils atteignirent une altitude égale à la leur, de l'autre côté de la rivière, puis la dépassèrent. Les rafales de mitraillette, témoignant sur des corps à corps, écorchaient les oreilles. Les fusées jaillissaient toujours. L'artillerie d'accompagnement élevait graduellement son tir. Après deux heures de combat, les feux piquèrent leurs étoiles sur le massif forestier, tout près du sommet. Degrelle, ému, évoqua les premiers chasseurs qui le fouleraient en criant: *Thalassa! Thalassa!* pour saluer la mer apparue, comme les dix

[175]

mille héros du récit de Xénophon. La dernière des grandes batailles du Caucase allait-elle enfin déboucher sur la mer?

Elle ne déboucha point. Les chasseurs de montagne ne crièrent pas *Thalassa.* Ils ne foulèrent point le sommet de cette roche tarpéienne. Vers 2 heures de l'après-midi, leurs fusées ne progressaient plus, les bombardiers en piqué ne revenaient plus, l'artillerie ne soutenait plus l'assaut que mollement. Sans doute manquait-elle d'obus, comme les Stukas d'essence, les chasseurs de balles. Leurs feux s'espaçaient. Les officiers wallons se rendaient compte du flottement qui succédait à l'escalade victorieuse et savaient, maintenant, qu'ils ne franchiraient pas à leur tour l'Indjuc. Plusieurs heures s'écoulèrent encore dans l'indécision et les Bourguignons commentaient âprement, entre eux, les phases du combat et le sens de cette pause qui, en fait, témoignait sur l'impuissance de l'Europe à vaincre l'Asie dont les Russes se faisaient les champions. Peu d'esprits lucides étaient en mesure de prendre conscience des développements ultérieurs de la situation. Incapable de déboucher sur Touapsé, l'armée de la coalition occidentale préparait ainsi le futur encerclement

de Stalingrad. Hitler n’avait nullement commis de faute stratégique, mais sa stratégie globale se voyait démantelée par un premier refus : celui du pétrole! La défaite qui se préparait là, sur les pentes du mont lndjuc. n'était pas celle des peuples les moins courageux, des généraux les moins capables, c'était la défaite des plus pauvres, ceux qui ne possédaient pas le pétrole! Dans sa profonde stupidité, l'Europe « résistante » aura besoin de trente ans pour comprendre que sa « victoire » assura la promotion de l'Asie et de l'Amérique, exclusivement, tout en confirmant sa pauvreté. Hitler s'était avancé en champion des pauvres et, sœur de l'Allemagne en paupérisme cependant, une partie de l'Europe ricanait et cherchait à le poignarder dans le dos. Trente ans plus tard, elle allait comprendre, manquant de pétrole pour gagner sa paix, ce qu'Hitler avait recherché pour gagner sa guerre qui, à la limite, était aussi la sienne!

Mais, sur le Caucase. ce n'était pas seulement le pétrole qui faisait défaut. Trop peu d'hommes animaient les unités engagées dans une entreprise surhumaine. Trop peu d'armes. Trop peu de munitions. Trop peu de camions pour surmonter les distances énormes. Le manque de moyens n'était pas absolu, mais relatif. On avait besoin ici d'une mitrailleuse supplémentaire, là d'un canon, là d'un obus, là d'un homme, dont on ne disposait pas. Mais cette pénurie qui permettait encore de répondre aux besoins de la vingt-quatrième heure, ne pouvait animer le combat de la vingt-cinquième, l'heure décisive!

Réduite à moins de trois cent cinquante hommes valides, la légion Wallonie gisait littéralement au pied du mont Indjuc. Des fusées vertes jaillirent encore des bois, mais beaucoup plus bas. Les rafales d'armes automatiques, à la fois plus rares et plus longues, indiquaient assez qu'elles protégeaient un décrochage. Le soir tombait pendant que la 97e division revenait sur ses bases de départ. Les clartés mauves du crépuscule et les chenilles d'argent qui cernaient de vastes étendues de nuages étiraient au fond du ciel et au ras des montagnes des perspectives blêmes qui ressemblaient à la mer. Ces perspectives que le crépuscule offrait n'avaient pas plus de rapports avec la mer Noire que les sources créées par les mirages avec la réalité du désert.

[176]

*
**

Lorsque la légion Wallonie arrive à Dondukovskaia à trente-cinq kilomètres au nord de Maïkop, la contre-offensive russe à Stalingrad débute. Le lieutenant Léon Closset commande les deux cents volontaires restant au Kouban après le départ des vétérans qui, bénéficiant d'une permission, viennent de prendre le train pour Bruxelles. Quelques groupes de combat assurent la sécurité de la voie ferrée sur soixante-dix kilomètres entre Bielorechinskaïa et le fleuve Laba. Mais la retraite des

territoires conquis au Terek et Kouban est commencée. La Wallonie quitte donc Dondukovskaïa. Quatorze jours de marche épuisante dans la neige fondue alternent avec de courtes pauses par Welikoje, Labinskaïa, Novo-Titaroskaïa... Le 4 février 1943, les gardes sur la voie ferrée reprennent au nord de Krasnodar pour quelques groupes, le reste du personnel cantonne à Slavinskaïa, puis s'embarque sur des Junkers 52 remorquant des trains de planeurs pour Simféropol et enfin en chemin de fer pour Kherson.

Il apparaît plus difficile de replier le train des équipages. Aux ordres de l'aspirant Géneret, il va réaliser une assez belle performance itinérante, comparable à celle qu'il accomplit pour atteindre le Caucase, mais sur un terrain et dans des conditions climatiques totalement différents. Entre le 16 février et le 15 mars 1943, il traverse par ses propres moyens le détroit de Kertch gelé, la Crimée et l'isthme de Pérekop pour rejoindre le reste de la légion à Kherson. Ne restent au Kouban, de par le jeu mystérieux des affectations, que les trois groupes préposés à la garde des voies ferrées. Ils se maintiendront jusqu'à l'apparition des pionniers chargés des destructions, réalisateurs de la « terre brûlée », eux-mêmes précédant de peu les troupes de couverture, celles de la 97^{e} division de chasseurs de montagne, commandée par le général Rupp, grand ami et admirateur des Wallons. Il trouvera la mort à la tête de ses hommes après avoir autorisé la légion Wallonie à porter l'edelweiss qui permet aux civils et à l'histoire de dire ceux-là, c'étaient des hommes!

Quand les pionniers réalisèrent les destructions prévues à Krasnodar, les colonnes en retraite contemplèrent un étonnant spectacle. Un énorme dépôt allemand venait de sauter. Quelques obus fusaient encore et accomplissaient de gracieuses trajectoires dans le ciel. Mais des centaines de milliers de plaques de chocolat les avaient précédés et couvraient maintenant les chaussées et les toits de la ville, comme neige fraîchement tombée, garantissant aux troupes en retraite et aux Russes sédentaires de glorieuses occlusions intestinales!

Les Wallons de garde sur la voie ferrée reçurent aussi cette manne, car depuis leurs wagons, les Allemands les bombardaient à coups de plaques Côte d'or, Poulain et Meunier.

- Moi je n'aime pas le chocolat, déclara Dukerque qui commandait le groupe mis en place au kilomètre 74.

Et il ajouta pour ses hommes

- Je vous conseille de le garder. En Allemagne, comme en Belgique, on le transformera en montagnes de cigarettes!

Ils le gardèrent. Ils poursuivirent leur tâche sans gloire, mais non sans danger car les partisans se faisaient plus nombreux et audacieux au fur et

à mesure que leur parvenaient les nouvelles du désastre allemand en train de mûrir du côté de Stalingrad. Les trains roulaient vers l'ouest, chargés de troupes épuisées, de matériel fatigué. La Wehrmacht évacuait le blé, le maïs et le tournesol de la dernière récolte, tant que l'infrastructure ferroviaire réparée en un temps record pendant l'été subsistait, mais aussi les baignoires qui avaient accompagné l'offensive de printemps, les stocks de préservatifs à peu près intacts, l'administration militaire ayant tout prévu dans sa conscience germanique et ne voulant rien oublier. Puis la

fréquence des convois se ralentit et les Wallons commencèrent à se demander si, un beau matin, les chars de l'armée rouge ne remplaceraient pas les trains. Ce fut bientôt le vide sur la voie ferrée et dans les petites stations maintenant occupées par les pionniers en train de préparer leurs explosifs et les charrues spéciales destinées à arracher les traverses de la voie.

- On nous a oubliés! risqua Languepin.

Le caporal commandant le petit poste pensait la même chose mais hésitait à le dire. Deux trains passèrent encore le jour suivant. Ceux-là paraissaient uniquement occupés par les indigènes. Les paysans du Don et du Kouban, qui avaient chaleureusement accueilli les légionnaires au début, de l'été, se montraient en effet curieux de découvrir la Roumanie ou l'Allemagne tant qu'il en était encore temps! Puis ce fut de nouveau le vide. Le silence. La neige tombait. Mais la chute de la neige n'est jamais silencieuse comme l'imaginent nos sens grossiers. Le frémissement de chaque flocon emplit l'espace d'une rumeur peut-être si formidable qu'elle se situe au-delà des longueurs d'onde enregistrables par nos tympans et la neige n'existe plus que sur un témoignage de nos yeux. A travers la neige qui tombe, Languepin aperçoit un matin pendant sa garde, un convoi qui se traîne dans le petit jour malade et finit par s'arrêter tout à fait non loin de lui. Il rentre au petit poste et dit :

- Mon caporal, un convoi de « pounimailles» est arrêté au kilomètre 66.

Dukerque s'arme - on ne sait jamais! - et, suivi de trois Wallons, suit le fil du rail vers le train stoppé. La locomotive est conduite par un « Hiwi » ukrainien qui leur dit :

- Loco kapout!

C'est l'un de ces engins construits seulement pour la durée de la guerre, avec de la ferraille, les métaux nobles restant réservés à l'industrie de l'armement. Elles ne font pas long feu sur le rail européen et se reconnaissent de loin par le fracas épouvantable de leurs embiellages. Celle-ci venait de perdre l'un des siens, avarie irréparable dans la plaine du Kouban.

- *Nitchevo!* soupira le Hiwi.

- *Nitchevo!* confirmèrent les indigènes, maintenant rassemblés autour de la locomotive encore fumante mais immobile.

- Mais non, pas *nitchevo,* bande de « pounimailles», cria le caporal Dukerque. Vous allez pousser le train jusqu'à ma station. Là on mettra la loco sur une voie de garage et je téléphonerai pour qu'une autre vienne!

Plus d'un millier de Russes sont descendus des wagons de marchandises où ils s'empilaient comme harengs dans la cale d'un bateau. Un millier

d'hommes et de femmes - de femmes surtout quand il s'agit de Russes- cela suffit largement pour pousser un train. Ils poussent avec de grands cris d'enthousiasme,

brusquement réveillés de leur sommeil millénaire par cet astucieux Bourguignon sans lequel ils auraient persisté à ignorer la force qu'ils représentent, ni admettre que l'homme reste le maître de sa création, même par l'emploi des moyens les plus humbles. Une fois de plus jaillit le slogan qui résume une longue histoire, une séculaire confrontation : Orient moins Occident égale zéro.

Une fois le train poussé jusqu'à la petite station dont les Bourguignons assurent la sécurité, la locomotive, décrochée, se voit évacuée sur une voie de garage, unique d'ailleurs, et Dukerque essaye de téléphoner. Trop tard. Les pionniers ont déjà retiré les lignes pour récupérer le précieux cuivre.

- J'ai une idée, annonce le caporal à ses hommes... On ramasse tout notre bazar, on le fourre dans le train et on rallie la légion qui se trouve quelque part vers Kherson. Personne ne pense à nous relever, et je n'ai pas envie de visiter la Sibérie dans un train bolchevik!

- C'est très joli, mais on n'a plus de loco!

- On fait pousser encore une fois le train par les « pounimailles»!

Les Russes poussent. Quand le convoi aborde une déclivité, il prend progressivement de la vitesse. Le personnel moteur saute alors sur les marchepieds, s'accroche aux tampons dans une effroyable confusion. Quelques femmes, quelques vieux, restent souvent en arrière et se mettent alors à courir, certains de rattraper le convoi sur le plat ou bien la première dénivellation montante qui se présente; mais d'autres passent parfois sous les roues, prenant ainsi sur le train une avance décisive dans le voyage dont on ne revient pas! Mais qu'importe... *Nitchevo!* C'est la Russie! C'est la guerre!

Le train progresse. Tout le personnel, Bourguignons compris, s'est mis au travail car, maintenant, la voie monte faiblement. La vitesse de progression tombe et tend vers zéro. Alors Dukerque entonne le chant de l'effort qui rythmait la progression des anciens bateliers de la Volga qui n'étaient pas, comme on le croit généralement, des esclaves mais les membres d'une corporation bien organisée, et riche à l'échelle de la Russie, ce qui bien entendu n'allait pas très loin...

Pou-ousse le train!
Pou-usse le train...

Le train, une fois poussé jusqu'au sommet de la rampe, reprend de la vitesse. Ruée dans les wagons de marchandises aux portes largement ouvertes malgré le froid. Puis la pente augmente. La vitesse aussi. On brûle une première station. Puis une autre, et une autre encore. Les wagons dansent une sarabande glorieuse. Les femmes poussent de petits cris et les hommes clament leur enthousiasme:

- *Hourré! Hourré!*

Au cours de leur existence, jamais ils ne se sont déplacés à pareille vitesse! Dieu sauve le tsar et les Allemands, ces boyards rapides.

- *God verdek!* crie le caporal, on va dérailler!!

Le train ne déraille pas et ce convoi qui passe à l'allure du rapide

[179]

Berlin-Bruxelles, et sans l'aide d'une locomotive, alerte et stupéfie le personnel des stations encore occupées. Mais, à peine entrevu et entendu, car tout vibre, cliquette, tambourine à pleines roues d'un wagon à l'autre et les Russes chantent, que le

silence retombe sur sa trajectoire et que tout s'efface grâce aux tourbillons de neige qu'il soulève derrière lui.

CHAPITRE XIV

A DÉSERT DE NEIGE
LIONS DES FLANDRES

Pendant que les Wallons marchaient vers le Caucase dans le style exaltant que nous avons décrit, les Flamands terminaient la bataille du Volkhov. Ils avaient reçu, le 1er mai 1942, venant d'un camp d'entraînement situé en Autriche, près de Gratz, un nouveau contingent de cent quinze volontaires qui, avec le retour des blessés, permit de redonner à Flandern une cohésion perdue après la conquête de la ligne Weschki-Semtizy, les survivants ayant été provisoirement incorporés dans les unités allemandes de la deuxième brigade d'infanterie SS. Flandern existait de nouveau, sauvée de la ruine par un élan de la jeunesse qui se dessinait d'Anvers à Courtrai et n'allait plus cesser jusqu'à la fin de la guerre.

Depuis le 20 avril 1942 les groupes avançaient laborieusement vers le nord-ouest, avec pour mission de briser les dernières lignes de résistance russe, occuper Bol et Mal Samosche, misérables villages perdus au-delà d'une zone marécageuse. Au fur et à mesure que se dessinait le printemps, l'eau remplaçait la neige et le mercure du thermomètre accomplissait un bond spectaculaire. Comme leurs camarades wallons, les Flamands devaient subir une sorte de « décompression », à peine différente dans ses extrêmes, passant de –50 à + 30° sur le Volkhov, contre - 30 à + 40° entre Donetz et Kouban. La « décompression »représentait à peu près 80° d'écart dans les deux cas!

Sur le Volkhov, la grande forêt sauvage baignait dans une eau pourrie par la masse végétale en fermentation. Trop dense pour permettre l'usage des canots de caoutchouc, trop fluide pour supporter le poids d'un homme et moins encore celui du matériel, le marais commandait le retour à une stratégie qui fut sans doute celle des hommes vivant dans les cités lacustres à l'aube de l'histoire. Le génie devait construire des pistes de caillebotis avec les rondins de bois qui ne faisaient heureusement pas défaut. Impossible de progresser en dehors de ce réseau routier artificiel. A l'air épais, chargé de miasmes, que le soldat respirait, il fallait ajouter le supplice qu'entretenaient les milliards de moustiques, vrombissant, dansant, mordant de jour et de nuit, transportant les germes d'une fièvre vite devenue célèbre sous le nom de « Vollchov fieber».

Rigoureusement encerclés depuis le mois de mars, les Russes connaissaient les mêmes contraintes aggravées par la privation de tout ravitaillement. Les Russes défendaient toujours le terrain, mètre par mètre, bunker par bunker. Si leur puissance de feu diminuait, cela ne devait rien au manque de tireurs, mais à l'épuisement de la munition. Conquérir un talus, ou une tourbière, demandait moins de sang aux Flamands mais presque le même temps que pendant l'hiver.

Blessé peu grièvement dès le début de l'action, le commandant François avait disparu, mais plus tard, retour de convalescence, le terrible Breymann reprenait la direction de son «cirque» et un autre Autrichien qui allait se faire aimer autant que lui, le lieutenant-colonel Vitzhum, celle de Flandern en remplacement de Lippert grièvement blessé.

La forêt marécageuse donnait aux soldats l'impression qu'ils appartenaient à quelque univers en voie de décomposition, préparant les sédimentations qui, des millions d'années plus tard, donneraient la houille et le pétrole et, qui sait**,** peut-être en même temps des hommes mutants capables de marcher sur les eaux, ce qui, en 1942, leur restait strictement interdit. Sur cette image funeste de mort naturelle se superposait celle de l'ennemi, progressivement muté lui aussi, de soldat de l'armée rouge en homme des bois, presque toujours invisible mars toujours redoutable dans la surprise. La légion Flandern devait sans relâche lancer au-devant d'elle, sur ses flancs et surtout ses arrières, de nombreuses patrouilles fortement armées et qui, la plupart du temps, rentraient bredouilles au bivouac établi sur des radeaux figés dans la boue. La supériorité du Russe dans l'utilisation de l'environnement apparaissait éclatante. Les Flamands longeaient parfois des étangs sans soupçonner qu'une patrouille adverse venait de s'y plonger à leur approche et restait invisible, totalement immergée, chaque homme respirant à travers un roseau comme le pêcheur sous-marin moderne respirant par le tube de matière plastique. Puis les soldats subaquatiques refaisaient surface dès que les Flamands disparaissaient, afin de les prendre à revers et les attaquer par surprise.

On se battait maintenant sur le front du Volkhov comme l'homme primitif, de caverne à caverne, avec une férocité qui semblait imposée au soldat russe par la situation désespérée dans laquelle il se trouvait. Tout Flamand tombant entre ses mains, mort ou blessé, ne pouvait être retrouvé que mutilé. De leur côté, les patrouilleurs de Flandern tendaient des embuscades meurtrières, imaginaient les pièges les plus astucieux. Dans la 2e compagnie, le volontaire le plus ardent pour les missions dangereuses, voire suicidaires s'appelait Juul Geurts. Né à Genk, dans le Limbourg, il avait maintenant dix-neuf ans. Il suivait au début le lieutenant Tollenaerte comme agent de liaison, et sa mort l'avait traumatisé. Ce jeune étudiant idéaliste s'était brutalement muté en bête de combat au regard meurtrier. Blessé à deux reprises, refusant chaque fois son évacuation, il se battait toujours avec une sûreté impitoyable.

Au cours du second trimestre de 1942, ce combat de fauves durait toujours. Mais les Russes cédaient du terrain sous la pression des légions Flandern, Néderland et Azul qui, avec les Danois, représentaient déjà l'internationale SS sur le front de Leningrad.

Dès le début du printemps, Staline avait délégué Vlassov dans la poche du

Volkhov pour remplacer Klykov qui, sommé d'accomplir des miracles

[182]

pour sauver ses troupes, s'était montré inférieur dans ce rôle de « Dieu le père» qu'on lui assignait. Fils d'un modeste paysan, né en 1901, Vlassov était devenu soldat de l'armée rouge, officier, puis général, conseiller militaire en Chine, sauvé par l'éloignement de la grande purge stalinienne qui avait liquidé Toukhatchevski et ses subalternes. Il avait transformé la 99e division, la plus médiocre de toute l'armée rouge, en unité d'élite, défendu Kiev à la fin de l'été 1941, puis refoulé les Allemands devant Moscou. C'était le général le plus en vue de l'armée rouge qu'on avait ainsi parachuté le 21 mars 1942 dans les forêts où se trouvaient encerclés près de cent mille hommes, entre Tchoudovo et Lioubane.

Lui aussi venait d'échouer. A la guerre, existent des occasions, mais pas de miracle! Pas de miracle quand, en plus des Allemands, la famine assiège une armée. Ici, les Russes possédaient encore quelques munitions mais, plus un sac de farine, une poignée de graines de tournesol. Dès le mois de mai 1942, des dizaines de milliers de cadavres russes s'enfonçaient lentement dans les marécages, nourrissaient des millions de mouches bleues tourbillonnant entre les troncs d'arbres des forêts. Ils n'étaient pas morts de leurs blessures mais de faim. Une puanteur abominable montait de ces étendues de fange, de tourbe et de mousses spongieuses.

Une nuit, les Flamands reçurent un message, aussi humble qu'insolite, de la situation désespérée de la deuxième armée de choc soviétique et de ses auxiliaires. A cinquante mètres d'un poste de mitrailleuse, une sentinelle veillait. Elle perçut une sommation lancée en langue russe, puis un coup de feu et le sifflement d'une balle qui la survolait. Le Flamand tira sur une silhouette révélée par la flamme du coup de départ. Au petit jour, il se dirigea vers la forme sombre étendue sur la tourbe, en avant de lui, et releva le corps. C'était un colonel de l'armée rouge qui avait revêtu une capote allemande pour s'en venir rôder, seul, à travers le « no man's land» marécageux et faire sommation à l'ennemi, probablement privé de raison. L'affaire paraissant louche, le chef de section envoya une patrouille explorer les environs. Elle y recueillit un commandant et une femme docteur, tous deux blessés. Plus loin, elle aperçut un soldat isolé qui menait un cheval par la bride et levait son bras libre en signe de reddition. Il fut conduit à l'interprète qui lui demanda:

- Pourquoi te rendais-tu avec un cheval?
- C'est celui du colonel Afgejef que vous avez tué pendant la nuit.
- Mais pourquoi le cheval?
- Pour le sauver.

L'homme s'appelait Boris et, originaire du Caucase, aimait les chevaux au point de risquer sa vie pour sauver un Pégase de la casserole. Il expliqua la situation qui

l'avait conduit à prendre sa décision. Depuis des semaines, son régiment ne recevait plus aucun ravitaillement et on mangeait les chevaux, un à un, pour varier le menu habituel à base d'écorce de sapin. Les bêtes avaient été abattues hiérarchiquement et, seul maintenant, restait le cheval du colonel dont il était l'ordonnance. Il n'aurait pu survivre à la bête parce qu'il l'aimait. Alors, il était venu la confier aux « Germanskis ». Ce héros n'était pas membre de la Société Protectrice des Animaux moscovite mais, simple paysan, il aimait les bêtes au point de manger de l'homme plutôt que du cheval. Il avoua que, de temps à autre, avec quelques camarades, ils s'offraient un bifteck de

soldat, « Germanski » de préférence, mais Russe également quand il ne pouvait faire autrement. Un autre cheval fut sauvé par un Flamand nommé Peter Claeys qui, agent de liaison, le prit à son service et le nomma Camille. Camille suivra Flandern et son maître jusqu'en 1944 dans l'encerclement de Yanpol où, échange de bon procédé, il lui sauvera la vie à son tour dans des conditions extraordinaires qui seront racontées plus loin.

Le 4 juillet, le lieutenant-colonel Vitzthum avait exigé que les survivants de Flandern se présentassent devant une commission médicale. Les hommes de l'art avaient diagnostiqué quarante-six infections intestinales, vingt-trois pieds infectés, douze fièvres du Volkhov et déclaré quatre-vingt-seize hommes inaptes au combat, sur les cent seize présentés! Malgré tout, le 28 juin, Flandern atteignait son objectif, Mal Samosehje complètement abandonné par l'ennemi, et l'organisait avec l'aide des Hollandais de Néderland et des Allemands. Le 11juillet, à bout de forces, grelottant presque tous de fièvre, les Flamands célébraient la bataille historique des « éperons d'or », gagnée contre les Français par leurs ancêtres, et qui est la fête nationale des Flamands.

Les Russes se rendaient maintenant en masse de squelettes titubants, qui se jetaient sur les morceaux de pain qu'on leur tendait, prêts à passer dans les rangs de la Wehrmacht, comme leur chef Vlassov, disposé à reconquérir la Russie sur Staline, mais pour son compte et non celui d'Himmler. La reddition du célèbre général, retrouvé dans une grange par le capitaine von Schwerdtner, représentait une chance qu'Hitler ne comprit pas et laissa échapper. Il eût mieux valu en effet, pour l'Europe, saluer un Vlassov régnant à Moscou qu'un Joukov installé trois ans plus tard dans les ruines de Berlin. Avec leur surprenante versatilité slave, les Russes se ralliaient tout de suite à l'idée de servir chez leurs ennemis de la veille. Ils voulaient bien tous devenir Hiwis. Certains, comme Boris, l'ordonnance de feu le colonel Afgejef, resteront fidèles aux Flamands jusqu'aux derniers combats sur l'Oder, en avril 1945! Le chef de peloton Martenson devait tout de suite recevoir un témoignage sur ces nouvelles dispositions. Il avait casé dans son bunker une vingtaine de prisonniers et, prenant la garde devant le sas d'entrée, la mitraillette entre les jambes, épuisé de fatigue, s'était aussitôt endormi jusqu'à l'aube. Rien de plus facile pour les Russes que de l'abattre. Il n'en fut rien. Au petit matin, ils réclamaient seulement à manger, comme des lions amadoués par une longue famine et acceptant de prendre leur nourriture dans le creux de la main des hommes, sans leur mordre les doigts.

Maintenant, la deuxième armée de choc soviétique avait pratiquement disparu avec neuf divisions de tirailleurs, six brigades d'infanterie, et les détachements d'une brigade de chars. Trente-deux mille hommes prirent la direction des camps de prisonniers, en titubant d'inanition.

Les Flamands ne se trouvaient guère en meilleur état. Ils s'étaient vus cités à l'ordre de l'armée pour la seconde fois, avec leurs camarades hollandais et espagnols. les Allemands commençant à comprendre qu'ils ne représentaient pas seuls l'Europe combattante contre l'Asie. Le SS Hauptamt avait accordé trente-cinq croix de fer, chiffre énorme à l'époque vu la faiblesse des effectifs honorés. Mais, cette fois, les croix ne furent pas détournées des poitrines qui les méritaient par des pangerma-

[184]

nistes bornés. Juul Geurts reçut la première classe pour la cascade d'exploits dont il ne s'était jamais vanté devant ses camarades, et que seuls ses chefs hiérarchiques connaissaient. C'était le premier Flamand d'une armée nationale en voie de reconstitution qui, maintenant, portait cette décoration. Mais ce n'était pas le premier de l'histoire belge! Le roi Léopold 1er avait obtenu la croix de fer de première classe avant son accession au trône et l'avait décernée à mille six cent deux Wallons et Flamands qui s'étaient distingués pendant la révolution de 1830. L'ordre fut naturalisé belge entre 1830 et 1835. Les Français qui s'étonnèrent de la tiédeur des Belges dans la croisade anti-hitlérienne 1939-1945 sont invités à méditer sur ce point d'histoire. Il n'y eut pas de favoritisme. Le lieutenant François, bien qu'ancien commandant des Dinaso, reçut uniquement la seconde classe, malgré son courage et sa blessure. Il intervint énergiquement auprès du lieutenant-colonel Vitzthum pour que Flandern soit envoyée au repos. Considérant qu'elle venait de recevoir un sous-officier et cent vingt-quatre volontaires frais émoulus de Gratz, le haut commandement prétendait en effet lui assigner immédiatement de nouvelles missions de combat! Or, tous les anciens, épuisés par la misère, grelottant de fièvre, se traînaient lamentablement, comme les Russes de Vlassov. Loyalement Vitzthum les renvoya au repos à Osjeja, le 20 juillet 1942 et Juul Geurts prit le chemin des Flandres, car le père de la légion, Cyriel Verschaeve désirait faire Sa connaissance et le féliciter.

*
**

Cyriel Verschaeve quittait rarement la cure d'Alveringen qu'il occupait déjà pendant la Première Guerre mondiale, y vivant presque comme les Flamands des tranchées, à dix kilomètres du front de l'Yser. Depuis longtemps, il animait l'irrédentisme flamand par une prise de conscience raciale et culturelle intransigeante. A cette époque, il n'aimait pas les Wallons, pour leur culture

française, ni l'Etat belge, mais encore moins l'Allemagne qu'il jugeait « bête et orgueilleuse » et tenait pour responsable des obstacles politiques dressés en Europe entre les différents rameaux du germanisme. Il écrivait alors, après 1914 :« Nous avons ressenti cruellement l'attaque de l'Allemagne. Nous étions quand même des frères de sang et de langue. Nous éprouvions une haute admiration pour la science et l'art allemands, issus d'un même esprit et d'un même cœur. » Mais tout commence à changer pour lui lorsque l'Allemagne crée une université flamande à Gand, ville occupée par ses armées. Un état qui prend en charge la culture des Flandres ne peut rester un ennemi! Comme Borms ou Joris van Severen, Cyriel Verschaeve se rapproche de l'Allemagne, s'éloigne de l'armée belge francophone qu'il combat avec les armes dont il dispose, c'est-à-dire l'Eglise. Il réussit en effet à faire bénir par le Pape, et de façon spectaculaire, les soldats flamands qui constituent, précise-t-il dans un message adressé au Vatican, « les trois quarts de l'armée belge combattant sur le front», ce qui statistiquement, correspond à la vérité!

L'avènement d'Hitler devait faire le reste. Comment ce prêtre qui, dans son oeuvre poétique, la première de la littérature moderne néerlandaise, par sa plume de polémiste, sa grande voix de conférencier, sa charité

sacerdotale, toute sa vie a placé au premier plan le germanisme en tant que définition raciale et culturelle des Flamands, ne se ferait-il pas l'allié d'un Hitler avant tout préoccupé de rassembler tous les Germains sur un même territoire, sous les plis d'un même drapeau? Mais cette liberté suprême, celle de la race, il s'agit de la conquérir et comme la nature des hommes ou des choses ne fait jamais de cadeaux, on doit se battre sur le plan politique et, s'il ne suffit pas, celui de la guerre. C'était ainsi qu'après avoir incarné le père spirituel des soldats flamands servant le royaume belge de 1914 à 1918, il était devenu, moralement, le chef de la Waffen-SS flamande en cours de réintégration dans le germanisme. Impavide, il passait outre à la terrible mise en garde de Johannés Thomasset, le Bourguignon de France: «Il est téméraire de suivre son sang plutôt que son drapeau.»

Né à Ardooie, en Flandre occidentale, en 1874, Cyriel Verschaeve avait maintenant soixante-huit ans, mais loin de vieillir, sa puissance combative spirituelle gardait l'âge de Juul Geurts qui se tenait maintenant devant lui, dans le clair-obscur du presbytère d'Alveringen sur lequel tombait la nuit. Issu d'une famille paysanne dont les descendants étaient devenus meuniers ou boulangers depuis plusieurs générations, Geurts, comme Verschaeve, associait avec aisance sa prise de conscience raciale à sa foi catholique. Le prêtre national-socialiste lui dit :

- Je sais tout ce que tu as fait sur le Volkhov. Je vois dans cette croix de fer, que tu as si bien gagnée par ton courage, comme un signe de Dieu et le retour de la Toison d'Or. Depuis le début des combats, je prie pour que chacun de nos camarades tombé au Volkhov ressuscite comme Christ flamand!

Le jeune garçon restait silencieux, figé dans le respect des titres portés par le prêtre devenu officiellement président du conseil culturel de la Flandre, lauréat de l'Université d'Iéna. Mais Verschaeve brisa les chiens en toute simplicité;

- Veux-tu boire un peu de bon vin? demanda-t-il en détendant les hautes et profondes rides qui conféraient à son visage mince l'agressivité altruiste qu'Albert Dürer donnait à ceux de ses chevaliers.

A travers les yeux bleus du jeune Waffen-SS un sourire détendit la raideur constante des combats qui subsistait en lui malgré les changements de temps et de lieu.

- Bien sûr, mon Père! avoua-t-il.

- Vous n'avez pas dû en boire souvent là-bas?

-Souvent, non, mais quelquefois, grâce aux Espagnols. Eux touchent la solde de la Wehrmacht plus celle de la Légion Condor et reçoivent d'Espagne toutes sortes de bonnes choses qu'ils partagent avec nous quand nous menons ensemble les opérations... Mais là-bas on ne connaît pas les bouteilles de vin... plutôt les blocs de vin glacé! Une fois dégelé, c'est bon quand même.

Comme tous les curés, Cyriel Verschaeve possède une bonne cave et la servante apporte une honorable bouteille de Saint-émilion. Ce rite se renouvellera jusqu'en 1944. Chaque fois qu'un Flamand de la légion, puis de la brigade d'assaut Langemarck passera par Alveringen, le curé national-socialiste trinquera avec lui et toute sa cave passera par le gosier des soldats.

[186]

- Je connais aussi bien, et mieux peut-être que les Allemands, ce que vous avez accompli sur le front du Volkhov, reprit Verschaeve, et je pense que, s'il vivait encore, Rodenbach vous consacrerait le vers célèbre qu'il écrivit pour Sneyssens « Kynegyros, pleure de dépit et lance ta couronne à Sneyssens»... sais-tu qui est Rodenbach?

- Parfaitement!

Élève de rhétorique aux collèges de Genk et de Hassel, le jeune Geurts connaît bien l'histoire flamande.

- Et sais-tu qui était Kynegyros?

- Je ne vois pas.

- Kynegyros était le frère du plus grand poète grec, Eschyle. Tu as lu?

- Un peu. En traduction, parce que je n'ai pas fait de grec.

- Ce frère d'Eschyle combattit dans la bataille navale de Salamine. Xerxès, roi des Perses, avait lancé des centaines de navires contre la flotte grecque dix fois plus faible que la sienne. Comme vous, sur le Volkhov, contre les Russes, les Grecs se battaient à un contre dix. Xerxès croyait en s**a** victoire, comme Staline en la sienne. Le courage inébranlable des Grecs; l'idéal élevé qui les soutenait, leur donna au contraire la victoire sur la masse inerte et sans âme, comme il la donnera dans cette guerre aux porteurs de la foi chrétienne et hitlérienne sur les tenants de la soumission marxiste. Le chef vaincu prit la fuite sur son embarcation. Cette dérobade ne pouvait le sauver, car Kynegyros le poursuivait avec la sienne. Parvenu bord contre bord, le Grec saisit de la main droite le bastingage du navire ennemi. La main fut tranchée. Il s'agrippa de la main gauche. Elle fut tranchée. Alors, il saisit le plat-

bord entre ses dents...

Geurts inclina la tête.

- Je comprends, c'est à peu de chose près semblable à une attaque de bunker sur le Volkhov. Mais, pourquoi ce rapprochement entre Kynegyros et Sneyssens dans le vers de Rodenbach?

- Parce que Sneyssens était un Flamand porteur du drapeau des milices gantoises pendant les combats contre la chevalerie française. Un jour, sa main droite qui tenait la hampe fut coupée. Sneyssens saisit cette hampe de la main gauche. Elle fut tranchée. Alors il la prit à pleines dents et fit flotter aussi haut que possible notre pavillon jusqu'à ce que, tranchée à son tour, sa tête roula par terre. Voilà pourquoi Rodenbach apostrophait le héros grec en ajoutant *:* « Pleure de dépit, Kynegyros, tu n'es plus le seul héros de l'histoire. Un Gantois t'a imité. Avec lui, tu dois partager ta couronne. Lance-la vers lui, car il l'a méritée autant que toi.»

Il y eut un silence, puis Cyriel Verschaeve reprit en posant son doigt sur la croix de fer de première classe portée par Juul Geurts.

- Tu as mérité ça par une suite d'exploits sans doute comparables à ceux qui permirent aux Grecs de gagner à un contre dix la bataille de Salamine. Je suis persuadé que tes camarades et toi ferez mieux encore et que l'histoire placera un jour sur le même plan les héros grecs, ceux des milices gantoises, et ceux de la légion SS Flandern!

Le jeune SS gantois hocha la tête et dit lentement:

- Il n'est pas difficile de bien se battre, il suffit de croire intensément dans la cause qu'on défend!

[187]

- Oui, confirma le curé, depuis quinze siècles, après avoir échappé au piège d'un christianisme primitif tendu par les Juifs, comme la Russie qui échappera grâce à vous au piège marxiste également tendu par les Juifs, l'Europe vit sous la protection de l'Église. Elle a trouvé en Hitler un nouveau Jules II. Il est encore trop tôt pour que je puisse hisser la croix gammée sur le clocher de mon église. Mais ça viendra, car c'est la croix des Aryens, la plus vieille du monde et qui sera la dernière du monde quand Dieu rappellera nos races à lui. Tout ça est déjà certifié par l'art religieux, car l'art possède une divine clairvoyance. Un homme de chez nous, l'artiste flamand van der Stockt, a déjà placé son tableau l'Annonciation, sous le signe de la croix gammée au XVIe siècle. Si tu as besoin de raffermir ta foi, va le voir pendant ta prochaine permission. Il se trouve en France, au musée de Dijon.

Geurts dit:

- Mon père, je n'ai pas besoin de raffermir ma foi.

Puis il ajouta:

- Maintenant, il me faut rentrer à Gand. Bénissez-moi, s'il vous plaît.

Il s'agenouilla au pied du prêtre et, tout en ignorant qu'il lui donnait déjà l'absolution, Verschaeve dessina du pouce la croix gammée sur son front, comme van der Stockt peignant, quatre siècles plus tôt, la svastika sur le baudrier de son ange annonciateur.

Quelques minutes plus tard, Geurts reprenait la route qui le ramenait vers le front de l'Est et vers la mort (20).

*
**

Juul Geurts ne retrouva pas la légion Flandern sur le front du Volkhov, mais devant Leningrad, dans un secteur diffèrent de celui où elle avait reçu le baptême du feu en 1941. Elle tenait les tranchées prés de Krasnoje-Selo et Slutsk. On apercevait à l'œil nu le château des tsars qui restait accessible aux patrouilles ou agents de liaison et la ville elle-même, masse confuse mais facile à explorer avec les binoculaires à fort grossissement. Surgissaient alors, à quinze kilomètres, le dôme de la cathédrale Saint-Isaac et les bâtiments de l'Amirauté; à douze mille mètres, une forêt de grues cernant le port et à dix mille mètres, des usines en pleine activité malgré le siège. Flandern s'appuyait à gauche sur la légion espagnole Azul et, à droite, sur les Hollandais de la SS Néderland comme si Charles Quint venait de reprendre en main ses troupes impériales en vue d'achever sa conquête du monde!

Le 1er août 1942, elle avait reçu un renfort de cent cinquante volontaires et, le 17, les compliments de l'armée rouge saluant son installation par haut-parleurs. L'ennemi annonçait en néerlandais et dans un mauvais allemand fleuri de yiddish que les Flamands n'obtiendraient plus jamais de permissions, Hitler ayant besoin de toutes ses troupes; que Staline aurait gagné la guerre avant la fin de l'année parce que lui disposait de

cinquante millions de soldats, quatre-vingt-cinq mille chars et cent dix mille avions, chiffres sans doute assez proches de la vérité! En conséquence, ils invitaient les prolétaires flamands à passer dans l'armée rouge qui leur réservait bon accueil et bonne soupe.

Le jeune Franz Vierendeels, qui arrivait de Gratz lourd d'enthousiasme et plein d'illusions, réfléchit quant à la meilleure réponse à donner à ces provocateurs. La paix régnait dans les tranchées, à peine séparées les unes des autres par une cinquantaine de mètres de terrain qui n'appartenait à personne et, souvent, les Russes se découvraient, allant à leurs petites affaires avec une rare insolence, comme si les Flamands, Espagnols et Néerlandais n'existaient pas. Vierendeels aperçut ainsi l'orateur qui, son discours prononcé, quittait le poste avancé émetteur et appareil d'écoute, regagnait paisiblement à découvert les positions de repos. Vierendeels leva son fusil, assura longuement son coup et tira. L'homme cabriola et ne bougea plus. Très fier d'avoir ainsi porté à domicile sa contradiction, le Flamand qui se trouvait lui aussi à découvert, s'apprêtait à prendre un bain de soleil. Une balle

siffla à ses oreilles. Il plongea et, presque aussitôt, le diable se mit à danser autour de lui. Obus et torpilles pleuvaient. Il était 14 heures. Une heure plus tard, la danse continuait. Vierendeels avait peine à croire que ce feu d'artifice le concernait. Mais il restait cloué au sol, car les explosions l'encadraient de manière précise. Sans avoir besoin de discuter du sexe des anges, il lui fallait bien admettre que les Russes déployaient leur munificence pyrotechnique à seule fin de lui faire payer la mort du camarade orateur. Le feu se ralentit tout de même, puis cessa. Vierendeels sortit de son trou et, immédiatement, une balle claqua à ses oreilles. Il plongea de nouveau et ne bougea plus car, maintenant, un tireur d'élite le surveillait. Il le surveilla jusqu'à la nuit qui n'en finissait plus de tomber devant Leningrad. Il avait maintenant tout le temps de réfléchir quant aux illusions de sa présomptueuse jeunesse.

Ils ont l'habitude de gâcher autant d'obus pour un seul type, demanda-t-il en regagnant son groupe.

- Ivan est rancunier! assura Mertens. Tu as dû leur descendre un « polîtruk » !

Mais ce genre de festival restait rare. De part et d'autre, on s'abstenait de provoquer l'adversaire. Les patrouilles tancées à travers le no man's land s'évitaient d'un commun accord, la nuit, et n'ouvraient le feu que si elles ne pouvaient faire autrement. Un jour, un Fiesler Storch, petit appareil allemand de reconnaissance qui survolait les lignes russes, connut la panne et se posa entre les tranchées adverses. On vit le pilote et l'observateur évacuer l'appareil et disparaître. A la nuit, les Allemands envoyèrent une patrouille à leur recherche, les Russes également. Elles ne trouvèrent pas les aviateurs mais se rencontrèrent et se tournèrent le dos, peu pressées de transformer une mission exploratrice en combat singulier. Deux jours plus tard, pilote et observateur rentraient dans les lignes allemandes par leurs propres moyens, justifiant ainsi ce pacifisme.

Les anciens de Flandern, qui venaient de livrer les effrayants corps à corps du Volkhov n'en revenaient pas! La paix relative régnant sur le front de Leningrad les laissait désemparés... et contents! Dans aucune armée du monde, sauf exception, n'existe un soldat avide d'affronter

l'ennemi au corps à corps, s'accrocher à lui comme une bête sauvage, lutter au dernier vivant.

Il ne se passait rien à l'ouest du front d'encerclement mais, à l'est, de terribles batailles étaient engagées au sud du lac Ladoga. Hitler avait enfin décidé de conquérir Leningrad. Von Manstein qui venait d'enlever Sébastopol, la plus puissante forteresse du monde, comptait percer par le sud les positions soviétiques et atteindre les lisières de la ville avec trois corps d'armée. Ils s'arrêteraient alors face à l'est, et deux franchiraient la Neva pour pénétrer ensuite dans Leningrad. Les Russes connaissaient ce plan grâce à l'Orchestre Rouge et s'efforçaient de le neutraliser. En 1942, le front allemand possédait un point faible au sud du lac Ladoga, comparable à

celui du Volkhov en 1941. Les lignes n'atteignaient le lac que par un étroit couloir d'une vingtaine de kilomètres appelé le « saillant de Siniavino». Le 27 août 1942 les Russes avaient lancé contre lui une formidable offensive partant du cours inférieur du Volkhov, qui vient se jeter dans le lac Ladoga. Le front de la XVIIIe armée allemande fut percé à Glasauer et les Soviétiques avancèrent de douze kilomètres vers l'ouest menaçant Mga, nœud ferroviaire de la ligne Kirov-Leningrad qui, dégagée, leur aurait permis de ravitailler la ville autrement que par des moyens de fortune. La largeur du couloir allemand venait ainsi de diminuer presque de moitié. Il ne resterait plus à von Manstein qu'à utiliser défensivement les forces rassemblées pour submerger la ville.

Battus à plate couture, les Russes perdirent dans l'affaire deux cent quarante-quatre chars et douze mille prisonniers, mais la Wehrmacht ayant consommé les munitions et usé les hommes destinés à occuper Leningrad, il fallut remettre l'offensive à plus tard. Ce fut la première bataille du lac Ladoga, mineure en soi, lourde de conséquences sur l'issue de la guerre à l'Est, mais qui donnait aux légions Flandern, Azul, Néderland la paix insolite dont elles jouissaient dans le secteur de Krasnoje-Selo.

Les vieux guerriers du Volkhov, peu nombreux bien sûr, se trouvent donc en chômage et assez contents de l'être. Ils utilisent toutes les occasions pour mettre en valeur leur expérience devant les jeunes recrues. Eux savent se défiler aussi bien que les Russes, connaissent tous les pièges qu'ils peuvent leur tendre et ceux qu'ils leur ont tendus. Ils savent utiliser les armes prises à l'ennemi et les préfèrent souvent à celles de la Wehrmacht, car elles sont excellentes. ils ne perdent pas la tête quand un obus de gros calibre démolit l'abri dans lequel ils se trouvent, comme Bob van de Calseyde un « bleu » qui, traumatisé, a pris la fuite dans la mauvaise direction, c'est-à-dire vers les lignes russes. On l'a rattrapé et le terrible Breymann l'a dirigé sur une compagnie de discipline mais, avec sa façon particulière de tendre la main à celui qu'il vient de frapper, il a soufflé à son chef les consignes qui lui permettront de reprendre en main ce Flamand perdu et d'en faire un vrai guerrier. A la compagnie de discipline, on s'est vite aperçu que Bob tirait naturellement bien, et il en est revenu qualifié «tireur d'élite ». C'est lui maintenant qui prend les Russes en surveillance, ainsi que les corbeaux du no man's land sur lesquels il tire à balles - il faut le faire! - pour améliorer l'ordinaire de son groupe. Les anciens parlent aussi le « helden deutsch», la langue des héros, et qui est en fait un argot de soldat où le casque d'acier devient «le

chapeau de béton», la roulante une « goulache canon», le petit mortier le « hayot canon », la croix de chevalier de la croix de fer «la cravate d'étain », la croix allemande en or « l'œuf sur le plat », la croix pour le mérite, «l'insigne d'assaut pour bureaucrates»!

*
**

Cette vie de misère et d'ennui sur le front de Leningrad allait durer jusqu'à la fin de l'année. La légion Flandern comptait alors, comme troupe combattante de nationalité belge, un officier et six cent soixante-quatre sous-officiers et soldats, c'est-à-dire environ le cinquième de l'effectif espagnol. Ces deux unités de volontaires entretenaient de bons rapports, ce qui n'empêchait pas les Flamands de juger leurs voisins *« emmerdants ».* Ils se glissaient, la nuit, dans les lignes russes pour égorger quelque sentinelle. Les Russes répliquaient le lendemain par des représailles à la torpille dont les Flamands recevaient leur part. Lorsque Azul cassait les roues d'un charreton d'infanterie, elle les remplaçait par d'autres volées chez les Flamands. Les hidalgos tiraient quelquefois sur le panjewagen de Peter Claes qui passait sur leurs arrières en allant au ravitaillement, puis s'excusaient de leur méprise en grands seigneurs. Mais Peter Claes les soupçonnait de vouloir tuer son cheval Camille pour le manger. Pris aux Russes à la fin des combats sur le Volkhov, Camille représentait la mascotte de la compagnie qu'il suivra fidèlement, comme les Hiwis, jusqu'en Ukraine. Son maître s'en remettait à lui, les yeux fermés, pour suivre les itinéraires dangereux. C'est ainsi que, conduisant parfois quelques jeunes volontaires arrivant de Grata, il traversait le parc de Krasnoje-Selo, non loin des Russes et selon un axe de marche qui n'apparaissait pas évident à travers le chaos des arbres abattus par l'artillerie. Les « bleus» n'en menaient pas large en voyant les feux de l'ennemi briller au-delà du bois. Claes les rassurait en disant

- Vous inquiétez pas, moi je ne sais pas où je vais, mais Camille lui le sait!

C'était exact, et Peter Claes laissait les guides floues sur l'encolure de la bête. Jamais le retour chez ses anciens maîtres ne l'avait tenté. Dans ce désert où s'affrontaient la poudre et la neige, l'acier et la chair, naissait un humble amour entre les hommes et les bêtes remplaçant celui que Dieu ne leur portait plus depuis qu'il était en réparation.

Espagnols et Flamands se rendaient visite la nuit, quand tout reposait sur le front. Les nationalistes gantois restaient sur une réserve tout juste polie vis-à-vis de ces Castillans, Gallegos, ces Andalous qui, au temps de Charles Quint avaient dominé les Flandres avec autant, ou presque, de maladresse que plus tard les Français. Cependant, comme il ne s'agissait pas de réviser l'histoire ancienne mais plutôt d'écrire l'histoire future devant Leningrad, on pratiquait des échanges, on faisait assaut d'esprit avec les rares Espagnols parlant l'allemand et, lorsqu'il s'agissait de prendre un avantage en finesse, les Flamands se laissaient rarement damer le pion. C'est ainsi que vint sur le tapis le sport, puis à travers le sport, la course cycliste et, à travers elle le tour d'Espagne. L'un des soldats qui se trouvaient à ce moment-là dans le bunker s'appelait Deloor, comme le vainqueur du tour d'Espagne cycliste, flamand lui aussi. Fût-ce par hasard

que l'astucieux Meykens l'interpella devant les Espagnols, on est en droit d'en

douter!

- *Que dice, hombre?* cria le lieutenant Ramirez en se tournant vers Meykens

- Je dis que nous avons dans la compagnie Deloor, le grand champion qui a gagné votre tour d'Espagne!

Deloor fut arraché du bunker, porté en triomphe le long des boyaux jusqu'au secteur tenu par Azul en revint chargé de cigarettes et bouteilles de porto. Pendant plusieurs semaines, le pseudo champion cycliste ravitailla sa compagnie en « délicatesses», obtenant comme champion cycliste imaginaire ce que les Espagnols eussent refusé à qui se serait réclamé de Cervantès ou Lanza del Vasto, le muscle payant aujourd'hui mieux que le génie.

Pas toujours cependant! Les crises d'enthousiasme qui soulevaient parfois ces hommes rongés par le froid et la tension nerveuse, ne se terminaient pas toujours aussi bien que le tour d'Espagne vécu sur le front de Leningrad. Un matin, alors qu'il se trouve de garde derrière le créneau d'un bunker, bien à l'abri, De Weze écoute la radio et entend proclamer la victoire du boxeur Karl Seys, champion d'Europe, sur Max Schsmeling, champion du monde. La rivalité latente existant toujours entre Flamands et Allemands, pourtant attelés au même char de guerre, explose en lui, le pousse hors de son bunker. Il lui faut proclamer cette victoire du haut d'une tribune pour qu'elle soit connue de tous! Il saute donc sur le toit du bunker et, les deux bras levés vers le ciel gris, hurle

- Seys a gagné! Seys a gagné!

Ce sont les Russes qui gagnent. Un coup de feu claque, car un tireur d'élite veillait en face. De Weze dégringole du toit, raide mort.

La rivalité entre Germains s'exprime de manière très différente et parfois directement quand des rancunes personnelles lui donnent un tour offensif. Franz Vierendeels déteste cordialement le « spiess» Winacher. D'abord, parce qu'il est spiess, et la « mère de la compagnie » se fait rarement aimer des soldats, ensuite parce qu'il est « planqué ». Vierendeels se trouve un jour de garde sur une pointe avancée. Le front d'encerclement est assuré par un ensemble de tranchées profondes, dotées d'abris qui, de place en place, constituent de véritables cités souterraines. C'est bien organisé par le génie, et solide. Mais les positions russes courant à faible distance favorisent les attaques surprises. Afin de les prévenir, les Allemands ont creusé, tous les cinq cents mètres, des boyaux perpendiculaires à leur ligne de résistance principale, et le bunker qui en couvre la pointe s'arase à cinquante mètres des Russes. La nuit, il est tenu par deux hommes. L'un est tapi à l'extérieur, l'autre veille à l'intérieur. Une ficelle attachée à la cheville du premier, le relie au second. Toute alerte peut ainsi être transmise sans perte de temps et la ficelle empêche également les hommes de s'endormir.

Vierendeels veille à l'extérieur lorsqu'il voit passer, à la pointe du jour, le spiess Winacher qui se rend chez le commandant de la 2e compagnie, Breymann. Profitant de la paix qui règne, il progresse à découvert le long de la tranchée principale. Vierendeels déteste à la fois cet homme et cette paix, revient vers le bunker et suggère à son camarade

- Si on balançait quelques grenades sur les talons du spiess pour l'embêter?

- D'accord!

Ils dégoupillent et lancent quelques grenades à manche, suffisamment loin de Winacher pour ne pas le blesser, mais assez près pour le mettre en émoi. Il ne cherche pas à repérer l'emplacement d'où partent les projectiles et prend ses jambes à son cou. Vierendeels se frotte les mains.

- On l'a bien eu, ce salaud! Qu'est-ce qu'on a du lui flanquer comme trouille!

- On l'a bien eu! confirme le camarade.

La semaine suivante, le hasard remet en présence les mêmes acteurs dans le même cadre. Pourchassé par les grenades de Vierendeels, le spiess détale et les deux Flamands se frottent de nouveau les mains. Rira bien qui rira le dernier! Quelque temps plus tard, le spiess porte l'insigne du combat rapproché et Vierendeels apprendra bientôt pourquoi. Chaque fois qu'il recevait les grenades des deux Flamands, Winacher faisait un rapport... Carré 6... 8 h 15 ... attaqué à la grenade par l'ennemi... Me suis dégagé au corps à corps. Dans l'assaut qui s'était livré entre les deux hommes sur le plan de l'humour noir, l'Allemand avait donc gagné!

Blessé brièvement le 4 décembre, Vierendeels n'aura pas l'occasion de faire monter les enchères et permettre au spiess, par de nouveaux jets de grenades, de recevoir l'insigne d'argent du combat rapproché, après celui de bronze qu'il portait maintenant grâce à lui, pour l'édification des générations futures.

Les Espagnols qui. mis à part les Wisigoths et Gallegos. ne sont pas des Germains, n'aimaient pas les Allemands du IIIe Reich. Tout, sauf le courage, les séparait! Quelques survivants de Flandern racontent une histoire qu'on peut tenir pour suspecte, car elle dément l'attitude traditionnellement chevaleresque des Espagnols, mais qu'il me faut cependant retenir, car l'équivalent se produisit chez les Français de la L.V.F. qui, eux non plus, n'aimaient pas les « Boches»! Un soir, les Espagnols se trouvent réunis avec un groupe de Flamands dans un bunker de la 3e compagnie. Ils ont apporté plusieurs bouteilles de genièvre et font généreusement le plein des gobelets de métal tendus par leurs camarades. Le lieutenant commandant les Azul se tourne vers chacun d'entre eux avec une certaine raideur qui se voudrait digne du rituel germanique habituel et n'arrive pas à dépasser le stade bon-enfant. Il porte un toast en désignant chacun par son grade.

- *A la salud del scharführer Flamenco !*

- *A la salud del Untersturmführer Flamenco!*

- *A la salud del Hauptsturmführer Flamenco!*

Un Flamand se penche vers son oreille et lui dit :

- Celui-ci n'est pas Flamand, mais un Allemand nommé Breymann.

Alors, l'Espagnol retourne son verre, en laisse tomber le contenu sur le sol, reprend ses bouteilles à demi vides et se retire en disant :

- *Buenas noches, Flamencos.*

*

**

Depuis le 8 décembre 1942, les Russes mettaient au point une seconde

bataille du Ladoga qui se proposait, comme la première, de rétablir une liaison terrestre directe avec Leningrad. La stratégie reste la même : couper le couloir tenu par les Allemands entre la Neva et le Volkhov jusqu'au lac Ladoga qu'ils touchent à Schlusselburg et Lipka. Le 12 janvier 1943, ils attaquent à l'ouest par un froid sibérien. Gelée depuis le 7 sur un mètre de profondeur, la Neva permet le passage des chars. Une autre attaque venant de l'est représente la seconde mâchoire du sécateur qui se prépare à couper le couloir, isoler et encercler les unités allemandes encore accrochées aux rives du lac Ladoga. Ces offensives combinées casseront les deux piliers sur lesquels repose le saillant allemand tout entier, Krasny-Bor à l'ouest, Pogostje à l'est réalisant ainsi le premier « kessel » de grande envergure à porter au compte des Russes, libérant la voie ferrée Kirov-Leningrad objectif de la première bataille d'été dans ce secteur. Mais Staline propose et Dieu dispose...

Sur les quinze kilomètres des deux fronts, les Russes ont mis en oeuvre des moyens considérables, artillerie en particulier avec un canon tous les six mètres, ce qui ne s'était encore jamais vu sur le front nord. A partir du 12 janvier, un petit Stalingrad se dessine. La perspective en est effacée le 18. Les Russes n'ont réussi que partiellement. La jonction de leurs troupes venant du Volkhov et de la Neva est accomplie, les Allemands du Ladoga sont encerclés, mais pour peu de temps, car huit mille hommes percent bientôt vers le sud qui reste interdit à l'armée rouge par un barrage infranchissable sur les hauteurs de Siniavino. Les Allemands se battent à un contre dix pour le personnel, et moins encore pour le matériel, mais accomplissent des prouesses tactiques qui rétablissent ainsi l'équilibre. Les Russes ont toutefois remporté un succès politique important. Tard dans la soirée du 18 janvier, la radio de Leningrad peut annoncer la fin du blocus; «Nous avons brisé le blocus. Nous avons longtemps attendu ce jour; nous savions qu'il se présenterait. Lorsque nous avons dû coucher nos parents et nos amis dans la terre glacée de la fosse commune, sans même une cérémonie, au lieu de leur dire adieu, nous avons juré chaque fois: nous briserons le blocus. » Il ne le sera objectivement que le 6 février, la ration de pain passant alors de deux cent cinquante à six cents grammes par jour pour les ouvriers et de cent vingt-cinq à quatre cents pour le reste de la population. N'ayant pas conquis la voie ferrée Kirov-Leningrad, les Russes ont mis en place une ligne de fortune qui, bordant le lac Ladoga, relie Polgami à Schlüsselburg.

Pendant que se déroulait la première phase de la bataille, terrible et coûteuse pour les deux armées, les Flamands se trouvaient toujours dans leurs tranchées encalminées comme un voilier occupant l'épicentre d'un typhon. On les releva le 5 février pour les placer en position de réserve, dans la deuxième brigade d'infanterie SS à Krasnoje Selo, la 5e compagnie exceptée. Ils ne retrouvèrent pas dans ce secteur leurs amis de la division espagnole Azul envoyés à Krasny-Bor, sur la Neva, là où riait le diable célébré dans les chants de marche de la SS et qui allait se remettre à rire à leur détriment avec une férocité accrue.

Après une préparation d'artillerie massive, les Russes attaquent le 12 février, selon un axe Kolpino, Krasny-Bor, Tossna, pour ébranler le pilier ouest du front allemand et

tenter la percée recommandée par Staline lui-même. Les positions de la 250e division espagnole ont été retournées

[194]

par les torpilles et obus, mètre par mètre. Un combat indescriptible s'engage. Pauvres en moyens anti-chars, les Espagnols attaquent les masses de T 34 dans un style qui rappelle l'affrontement du taureau et du matador, à la mine magnétique, au chapelet de grenades, à la mitraillette, peut-être même à la navaja! Un jeune castillan en détruit sept à lui seul. Il disparaît finalement sans laisser de trace (21). Castillans, Gallegos, Andalous ne cèdent le terrain que mètre par mètre et finissent par perdre la très importante position de Krasny-Bor, et cela veut dire que le pilier ouest du front allemand chancelle. Les Russes ont chèrement payé ce demi-succès et laissé neuf mille morts sur le terrain. Eux semblent disposer de réserves inépuisables, mais qui remplacera les trois mille morts et disparus d'une division Azul qui n'existe plus?

Ce seront les Flamands, avec des effectifs bien moins importants. Le 24 février, ils sont acheminés en camions vers la grande boucle de la Neva, et d'abord affectés à une opération qui porte le nom-code d'Helgoland. Ils occupent des tranchées où l'eau monte jusqu'au genou, car le dégel est intervenu. Pourrie par les dizaines de milliers de morts en voie de décomposition, cette eau exhale une odeur épouvantable et bientôt, la propre odeur des vivants épouse celle des morts. Morts accomplis et morts en sursis se ressemblent. Impossible de manger un morceau de pain sans vomir immédiatement. La situation apparaît intenable et il faut la surmonter en rassemblant, entassant et brûlant cette pourriture d'où surgiraient en été la peste ou le choléra. Le commandement désigne des corvées. Impossible de toucher à toute cette viande décongelée à jeun sans tourner de l’œil; impossible de s'alimenter donc il faut boire. Les hommes entreprennent leur effroyable besogne en emportant, puis vidant, de pleins bidons de vodka. Entreprise à l'extrême ralenti, la quête des morts et leur destruction s'animent progressivement, adoptent bientôt un rythme fou. Ramasser, gerber, arroser d'essence, brûler. Ramasser de nouveau la viande pourrie. Boire un coup. Former les bûchers. De plus en plus vite, et en titubant. Naissent maintenant des compagnies d'ivrognes que les Russes pourraient détruire sans coup férir. Epuisés par leur offensive qui, finalement, a conquis fort peu de terrain au-delà de Krasny-Bor, ils ne bougent plus en attendant l'arrivée de leurs inépuisables renforts.

Les corps de leurs camarades qui, par milliers, reposaient sur la glace de la Neva passent maintenant au fil de l'eau qui a repris sa course. Parmi eux, flottent aussi des Allemands et, sans doute, la dépouille de Bob, le tireur d'élite flamand. Quand la Neva se trouvait encore gelée, il s'était aventuré sur la glace pour tuer les corbeaux. Rentrant à la tombée de la nuit, pris pour un patrouilleur russe, la balle d'un de ses camarades l'avait tué.

Au début du mois de mars, Flandern est mise en route pour Nikolskoje. Elle quitte

ses tranchées pourries pour en retrouver d'autres ne valant guère mieux. Les Russes se réveillent le 19 mars et, par un copieux bombardement font savoir que la troisième phase de la bataille du Ladoga ne saurait tarder. Une infanterie toute fraîche attaque la 254e division à

[195]

l'aile gauche des Flamands, mais ne réussit pas à percer et se replie. Le 20 mars, les Flamands arrivent à Sablino et là, divine surprise, peuvent se laver pour la première fois depuis deux mois. Ils reçoivent même, miracle de l'organisation allemande, du linge neuf et l'affreuse odeur qui transformait chaque soldat en cadavre ambulant se dissipe enfin.

Le lendemain, des camions les prennent en charge et roulent vers l'ouest. Ils savent maintenant qu'ils devront reprendre les lignes perdues par les Espagnols entre Kolpino et Krasny-Bor, puis se maintenir coûte que coûte, sur la position de résistance dite « Bastion ». Cette perspective les enchante d'abord, et à pleine voix, ils entonnent les refrains de marche de la SS et ceux des lansquenets d'antan. L'histoire leur remonte à la gorge! Peuple d'empire, souviens-toi! A Bruges ou Courtrai, on n'aimait pas beaucoup les Espagnols, au temps de Charles Quint! Il y a des revanches à prendre à Krasny-Bor, reconquérir par exemple ces positions que les Espagnols viennent de perdre.

La troisième bataille du Ladoga est commencée. Au fur et à mesure que les Flamands se rapprochent du front monte le bruit du canon et s'apaisent les chants de lansquenets. Des conversations les remplacent. puis de brèves phrases. Puis des mots. Puis le silence. Survolés par des escadrilles de Stukas, les hommes se demandent s'ils vont suffisamment bien porter la mort à domicile pour leur épargner le pire! Menacée, la bête humaine se fait égoïste!

A la nuit, ils logent dans les bunkers des artilleurs allemands, creusés sur les arrières du front. Ces frères germains les gâtent comme des enfants... ou des condamnés à mort! Tout le monde ici connaît maintenant le prix d'une victoire à remporter sur les Russes. Pas un Flamand ne s'illusionne sur ce qui l'attend.

Le jour naît à peine que les chefs de section crient :

- *Los!... Raus!... Aufstellung!*

Les compagnies se rassemblent sur les positions de départ. La 2e semble la plus mal lotie quant à la disposition de l'espace qu'il lui faudra conquérir. Elle se trouve aux ordres du lieutenant Tupuchies qui appartient à la SS Polizei Division (22). Lui non plus n'est pas optimiste et, après avoir étudié à la jumelle ce « parcours du combattant », qu'on lui propose, il hoche la tète et gronde :

- *Befehl ist befehl!*

Le chef de section Pim lui fait écho:

- Un ordre est un ordre!

Les compagnies Flandern se déplacent de part et d'autre de la route et progressent comme à l'exercice. L'artillerie russe se réveille avec le jour et gronde. Sous la pluie de projectiles qui, maintenant, frappe avec efficacité en raison de sa stupéfiante précision - en dehors des «orgues de Staline » qui tirent selon une fourchette très large, tout en obtenant un

redoutable effet psychologique - les Flamands adoptent le style imposé par leur situation... un bond en avant! On plonge! On tire! On se relève! On fonce! A terre! Bondir! Plonger! Tirer! Bondir! De temps à autre, un homme touché boule comme un lapin. Le concert de plaintes donné par les blessés commence et ne s'arrêtera plus jusqu'à la nuit.

Un à un les chars allemands sortent des refuges qu'ils avaient trouvés derrière les «datchas» et, parmi eux, quelques Tigres portant du canon de 88. Les Flamands se sentent rassurés par leur présence car, de l'horizon montent de puissants grondements de moteur. Alerte aux chars russes! Fusées blanches!

Ils apparaissent bientôt, progressant sur la route à la file indienne, comme un long serpent venimeux. Les Flamands avancent toujours, suivis par leurs mitrailleuses lourdes qui sont, comme chacun sait, inopérantes contre les T 34 au même titre que grenades à main ou fusils. Les hommes accomplissent des bonds de plus en plus courts et se laissent dépasser par les blindés allemands qui se comptent par unité, alors que chez les Russes, on ne compte que par douzaine. Moralement, les Flamands se sentent tout de même soutenus et cela compte. Les officiers savent que l'alerte aux chars donnée par fusées a mobilisé une batterie de 88 qu'on attend. Les Espagnols ne possédaient rien de tout cela et peu de mines magnétiques au surplus, quand ils furent aplatis par les blindés russes ou balayés au canon. Sinon, ils n'eussent pas donné aux Flamands l'occasion de reconquérir leurs positions et, aussi démunis qu'eux, les Flamands ne les eussent pas reconquises.

La reconquête va durer du 22 au 23 mars. Il gèle maintenant de nouveau, et très fort. La première bataille de chars s'engage et les fantassins ne participent pas à ce combat de monstres. Instrument dérisoire à cette échelle, le fusil ne sert à rien sauf, lorsque touché, le char ennemi laisse ouvrir ses trappes d'évacuation par l'équipage qui s'enfuit. Chacun vide aussitôt un chargeur sur ces silhouettes bondissantes, pas tellement pour donner la mort que pour soulager ses nerfs tendus à craquer devant la progression des masses d'acier. C'est la première grande attaque de chars que les Flamands subissent. Ils ont le cœur sur les lèvres, comme pendant la récupération

des cadavres en décomposition. Quelques machines russes brillent, explosent ou, déchenillées, tournent sur place sans pour autant cesser de tirer, mais la masse des blindés passe, suivie d'une infanterie déployée en éventail qui en arrive très vite au corps à corps. Les Flamands qui vécurent le Volkhov retrouvent à Krasny-Bor l'attitude des bêtes obligées de s'affronter au dernier vivant. Les volontaires récemment incorporés la découvrent. Mais ici ces combats singuliers constituent dans une certaine mesure une protection contre les chars qui ne peuvent attaquer les fantassins sans risquer de tuer leurs propres soldats. Les Flamands se trouvent devant un choix se faire écraser par un T 34 ou périr par la baïonnette d'un Ivan, mais comme la poitrine d'Ivan résiste moins que le blindage frontal d'un char, ils choisissent le corps à corps.

Rapport de force trop inégal et les Russes percent dans le secteur de la 2e compagnie. Les estafettes du commandeur de Flandern, l'Allemand Schellong, courent comme si quelque essaim de guêpes les poursuivait. Secrétaires, chauffeurs, cuisiniers, plantons, s'arment et

entrent dans la danse. L'infanterie russe commence à flotter. Sur les arrières, on entend le ronflement des camions qui tractent les pièces de 88 promises par la division. Dieu soit loué! La réputation du canon de D.C.A. 88 employé contre les chars n'est plus à faire, surtout chez les Russes. Ces monstres infaillibles prennent position et ouvrent le feu sur les T 34. Le point critique de la situation se trouve sans doute dépassé.

Mais un T 34 qui s'était immobilisé le long de la route vient de se remettre en marche à plein moteur, et son axe de progression va passer directement par un trou d'obus où une vingtaine de blessés flamands se sont réfugiés, étroitement serrés les uns contre les autres, voire empilés les uns sur les autres pour échapper au nuage d'acier courant au ras du sol. En apercevant le char qui fonce droit sur eux, ils poussent des cris d'épouvante et de désespoir, mais personne ne peut rien pour eux car le temps manque pour alerter un pointeur des canons de 88 avant que le T 34 ne laboure le trou d'obus. C'est alors qu'un officier allemand nommé Six, considéré comme un insupportable braillard à la 3e compagnie pendant l'instruction, accomplît un exploit rarement tenté et réussi au cours de la Seconde Guerre mondiale, et qui va objectivement l'égaler aux plus fabuleux héros de l'antiquité grecque ou romaine.

Porteur d'une mine magnétique, Six se précipite vers le char, court le long d'une chenille et colle son engin au flanc du monstre. Manque de chance, la mine se décolle et retombe à ses pieds. Les blessés entendent le rugissement de colère poussé par leur camarade. C'est probablement cette colère qui en fait un démiurge. Avec une souplesse et une vitesse incroyables, Six ramasse la mine, saute sur la plage arrière du T 34 et la jette au pied de sa tourelle. Elle explose immédiatement. Une gerbe de feu enrobée de fumée noire monte vers le ciel et semble emporter

avec elle Six à des altitudes prométhéennes, d'où il retombe en gesticulant, droit dans un buisson d'épineux. La, il continue de darder sur l'ennemi deux prunelles dont le flux de haine devrait suffire à l'achever. Pas besoin, car il ne bouge plus, brûlant sur place, secoué par les explosions en chaîne des munitions et aucun survivant ne s'en échappe. Les blessés entassés dans le trou d'obus saluent l'exploit de Six par les faibles cris qu'autorise leur épuisement.

L'offensive russe est stoppée, puis refoulée. C'est le tour des fantassins à chapka d'accomplir un bond en avant, plonger, repartir, mais cette fois, sous le feu des Flamands qui les suivent. Sur leur élan initial qui tire sa force autant du désir de vivre que de vaincre, car attaquer dans ces conditions c'est d'abord survivre, les compagnies de Flandern atteignent les anciennes positions espagnoles de Krasny-Bor. Elles les dépassent même et il faut les rappeler par estafettes.

Sur le terrain reconquis, les brancardiers de la SS Polizei Division relevaient maintenant les morts et les blessés qu'on localisait par leurs cris, car l'artillerie s'était tue. Ils retrouvèrent Folder's, de la 1re compagnie Il avait été tué dès le début de l'action. C'était le sacristain et organiste de l'église de la Trinité de Lier. On l'avait vu progresser en tête de file. Myope, porteur de ces tristes lunettes cerclées de fer, distribuées par la Wehrmacht, sans doute n'avait-il pas aperçu le groupe de tireurs russes qui le visait ou, l'ayant aperçu, peut-être avait-il pensé, comme Degrelle, qu'un projectile bolchevik ne saurait l'atteindre. Il n'était pas

[198]

officiellement aumônier d'une légion Flandern rattachée à la SS, mais il en remplissait les fonctions et portait le beau titre de « père de Flandern »dont Cyriel Verschaeve restait le pape. Sa disparition fut ressentie avec affliction par les survivants.

On retrouva aussi le lieutenant Six, brûlé, brisé de partout. On le dégagea de son buisson d'épineux avec de multiples précautions, car il respirait encore faiblement. Son corps fut étendu sur la plage arrière d'un Tigre qui roulait vers l'arrière du front. Il disparut ainsi, exposé sur ce char funèbre grandiose, pour entrer dans une nouvelle légende des Niebelungen dont il venait d'écrire l'un des chapitres.

Le lendemain, installée dans les anciennes tranchées des Espagnols encore tapissées par leurs cadavres, la légion reçut l'ordre de chasser les Russes du cimetière de Krasny-Bor, toujours occupé par eux, et d'où ils mitraillaient les positions des Flamands. Chargée de remplir la mission, la 3^{e} compagnie reçut un appui de l'artillerie allemande qui expédia quelques centaines d'obus, réalisant ainsi un grand brassage entre morts anciens déterrés et les nouveaux enfouis à leur place. Malgré cette préparation, les Russes se défendirent avec un acharnement extraordinaire et il fallut les tuer un par un, jusqu'au dernier.

Quand l'officier commandant l'opération regagna le P.C. du commandeur Schellong, il ne put qu'annoncer dans la forme ramassée traditionnelle à la Waffen-SS :

- Mission accomplie. Effectif encore disponible un officier, un sous-officier et sept hommes.

C'était tout ce qui restait de la 3e compagnie. Les autres ne se portaient guère mieux. Cependant, elles repoussèrent une ou plusieurs contre-attaques journalières, jusqu'au soir du 28 mars. Mais les Russes, eux aussi, étaient exsangues et leurs

attaques ne portaient plus. C'était la fin de la troisième bataille du Ladoga et le front allemand tenait toujours. Malgré son faible effectif, la légion SS Flandern avait sauvé le pilier d'angle de Krasny-Bor sur lequel il s'appuyait à l'ouest. Cette action méritait un communiqué. Flandern fut citée à l'ordre du jour du corps d'armée. Le 30 mars, elle recevait une nouvelle affectation, toute théorique d'ailleurs. Détachée de la 2e brigade d'infanterie SS, elle se voyait intégrée à la SS Polizei Division mais, pratiquement, évacuée vers le camp de Debica, en Pologne, où un étonnant afflux de volontaires flamands allait permettre de la reconstituer, bien plus nombreuse qu'avant. Elle en avait besoin. Quand les camions de la SS Polizei Division se présentèrent quelques jours plus tard, amenant les unités de relève, ils repartirent presque à vide, avec 45 hommes. C'était tout ce qui restait des 450 lions flamands qui, à Krasny-Bor, venaient de reconquérir le désert de neige, de glace ou de boue.

[199]

CHAPITRE XV

LA BURGONDIE NE RÉPOND PLUS

La guerre de conquête contre l'U.R.S.S. est terminée. Une autre commence. Elle se proposera de parer aux conséquences funestes de la première qui a, jusqu'ici. ressemblé à l'auberge espagnole. Hitler voulait conquérir des « Indes européennes », afin de maintenir pour mille ans la suprématie de l'homme blanc sur l'univers, par une Europe dénationalisée et racialement refondue: les catholiques partaient dans une nouvelle croisade espérant comme jadis, délivrer le tombeau du Christ menacé cette fois par le bolchevisme athée: les vaincus de 1940 se requalifier comme guerriers. les faillis de la paix se renflouer par la guerre, les lansquenets faire leur métier. Porteurs de la grande pensée de Joris van Severen et Cyriel Verschaeve, les Degrelle. Raymond Tollenaere, van de Wiele, prétendaient refaire l'histoire, poursuivre l'œuvre d'unification entreprise par Charles le Téméraire, au profit des races peuplant les Grands Pays-Bas. Johannès Thomasset aussi. Lui qui réside en France, à proximité de Dijon, ancienne capitale des grands ducs d'Occident, paraît le plus autorisé pour mener cette oeuvre à bien et l'imposer à l'Allemagne moderne. Mais pendant que Flamands et Wallons consentent de terribles sacrifices de sang sur les pentes du Caucase et dans les marais du Volkhov, lui ne bouge pas de son château de Saint-Gilles. Il a refusé, du moins à notre connaissance, d'entrer dans la SS germanique. bien que fort de l'appui du docteur Best, nouveau prince de Danemark sous Hitler. Il aurait pu s'engager comme soldat dans la L.V.F., apportant ainsi dans cette autre auberge espagnole le vin bourguignon. Mais il n'a même pas adressé à Degrelle un mot d'encouragement. ni cherché a le rencontrer. Il possède cependant une vision plus claire que celle des Flamands ou Wallons, d'une Bourgogne capable de jouer le premier rôle dans l'Europe à construire quand il écrit :

« Le duc Charles concevait l'indépendance de la Bourgogne, non point comme le seul couronnement de son ambition, mais comme la base d'un plus vaste projet. Il voulait créer un Etat-tampon entre le monde germanique et le monde celto-latin. Cette marche aurait compris la Bourgogne et la Flandre déjà ses possessions avec les terres qui les

unissaient, ces éternels champs de bataille : l'Alsace et la Lorraine. Cette conception de parfaite logique, si douloureusement justifiée, plus tard, à elle seule suffit à rendre vénérable la mémoire de ce prince. Ces deux mondes voisins qui n'ont jamais pu réaliser la paix étaient cependant plusieurs fois fraternels. Une barrière eût peut-être adouci les heurts, fortifié les alliances, à coup sûr évité bien des chocs armés. Et de meilleurs siècles se fussent réalisés.

« La Bourgogne qui a toujours été le lieu de passage des peuples et des civilisations, la voie des échanges et des invasions, par la diversité de son sol et la complexité de sa population, fût devenue aisément un état neutre, propre à séparer des voisins ennemis. Mais, cette mission bienfaisante, et dangereuse, que lui assignait le duc, le roi de France la lui arracha.

« La Bourgogne méritait mieux que d'être une province française. Elle était l'égale et la sœur de la France. En résistant à la tyrannie de Louis XI, le Téméraire fut un héros aussi national que Vercingétorix luttant contre César. L'histoire a fait des

vainqueurs, romains et français, des civilisateurs. Ils furent les plus forts et n'ont pas d'autre gloire. Les premiers n'apportaient qu'une civilisation d'une supériorité contestable et les seconds une centralisation funeste. Puisque d'aucuns révèrent Napoléon, cet étranger qui ruina ennemis et sujets, la Bourgogne ne peut qu'être fidèle à son dernier duc qui la ruina bien moins et dont les sentiments étaient sans nul doute meilleurs. »

Il écrit encore :

« Dernier d'une lignée sans égale, ce guerrier appartenait au passé, à l'âge mûr de la société féodale dont le déclin commençait alors. Il fut ainsi l'âme et l'épée de cette noblesse qui retrouvait en lui sa splendeur. Le pouvoir central, fort et vulgaire, était incarné en Louis XI. En le Téméraire vivaient les jadis magnifiques, les volontés sans frein, les espoirs sans raison; il ne connaissait d'autre maître que sa conscience et sa fantaisie. Louis XI était la ruse, la finance, l'Etat. Et Charles était le rêve, la liberté, ce que le monde romain avait laissé de la cité primitive, ce que les empires avaient épargné de la tribu barbare. »

Mais il semble que Johannès Thomasset n'ait pas exactement compris que la saga hitlérienne se proposait justement de ressusciter cette société féodale dont il déplore la disparition et l'établir sur de nouvelles bases populaires en lui donnant pour chefs des inconnus révélés par le sang le plus noble - celui qu'on verse volontairement pour l'avènement d'un idéal - attitude sanctionnée par le port d'une croix de fer désormais supra-nationale, véritable Toison d'Or tirée de l'oubli.

Thomasset se pose trop de questions, et d'abord sur lui-même, pour adopter les grandes simplifications, porter une mitrailleuse comme simple soldat, à la manière de Léon Degrelle. Trop historicisé en esprit, il n'ose pas, comme lui, tenter de refaire l'histoire par l'action et reste au stade du rêve. Ses propres problèmes le clouent au sol de l'inaction. Car il a mal débuté dans la vie en détestant son père et sa mère qui peut-être le méritaient bien. Il s'attarde parfois le soir, chez ses fermiers, les seuls confidents qu'il possède à Saint-Gilles, et dresse d'amers bilans.

- Mon père court les filles... Mon père dilapide la fortune de la famille... Mon père me déteste... Ma mère ne s'est jamais occupée de moi...

[201]

Dés 1933, il a écrit dans «les Cahiers luxembourgeois» les aventures d'un certain Wurm qui sont autobiographiques:

« Il n'avait trouvé en naissant que la malédiction éparse et, de ses aïeux, ne portait que les misères. Il ne pouvait, hélas, renouer avec ses ancêtres la chaîne brisée. Le père devant lui, avait dévasté l'avenir.

«Il ne devait point guérir de sa naissance, car s'il est des eaux qui lavent nos péchés, il n'en est pas qui nous purifient de nos origines immédiates. Il n'est point de baptême qui efface les hontes héréditaires. »

Il est entré ainsi dans une solitude qui n'aura pas de fin.

«Il avait mesuré au long de sa vie les progrès de la solitude. En sa jeunesse il la

voyait comme un horizon. Elle était si belle au loin qu'il se prit à l'aimer; alors elle se rapprocha, l'encercla. Elle fut un brouillard autour de lui, léger d'abord, puis épais, lourd, obscur. Enfin cette solitude lui devint un vêtement, elle suivait ses gestes. Et voici que maintenant elle était comme sa propre peau. Il ne pouvait pas plus lui échapper qu'il ne pouvait quitter son corps. Et il subissait la sensation d'un revêtement qui était sa chair même et cependant demeurait étranger et froid.

« Marchant sur la vase et le sable, il enfonçait à chaque pas. Il fut enlisé et vécut alors une vie souterraine. Ses pensées ne concordaient plus avec celles de ses semblables; il était la proie d'une dure ivresse, car la solitude est pire que l'alcool. Elle nous enivre d'une extatique lucidité, puis dans cette lumière elle fait descendre la glace irrésistible. »

Pour lui échapper, pour réchauffer sa vie, il se réfugia donc dans le passé, et il semble que le drame familial fut décisif dans l'évolution de sa pensée. Le pseudo-Wurm était né dans un pays, la Bourgogne francisée, que son âme ne reconnaissait point, sans doute par absence de chaleur humaine durant son enfance:

« Son âme était insatisfaite de sa patrie. Des enthousiasmes étrangers le poussaient vers des fleuves mythiques, vers des dieux barbares. L'instinct des races, le profond trait que les destins ont gravé dans nos cœurs, lui démontrait son exil. Car la patrie, comme l'amour, a des desseins mystérieux, des passions impénétrables. Sa patrie a lui était faite de regrets et de contradictions.

« Et Wurm reconnut la certitude non de sa patrie, mais de sa race. L'une des deux doit s'effacer devant l'autre. Et trop longtemps, chez ses pères, la patrie avait étouffé la race pour qu'il crût, lui surgi de la familiale infamie, que la patrie était triomphante et la race effacée. Au contraire, l'ennemi, son père, avait été honoré par la patrie. Cela suffisait, et le concept de race en lui s'imposa.

« Une génération maudite le séparait des aïeux. Il alla dans le passé au-devant de ceux dont le rêve le poursuivait. Il les rejoignit d'un bond, et sa bonne volonté fit qu'il sauta quinze siècles. Il lui sembla que la contrainte des frontières était faible devant cet absolu de sang, de culture et de foi qu'est la race. »

Désormais, sa pensée politique suit son rêve racial et le conduit vers le national-socialisme naissant. Du moins, Wurm l'affirme-t-il :

« Comme tous les errants, il marcha vers le signe éternel des rédemptions, vers la croix. Or la croix rouge de ses aïeux n'était plus sur les étendards. Désormais, il est en Europe trois croix qui attirent les

errants. Il y a d'abord celle qui brille dans un ciel sans nuage, le refuge antique des exilés, la croix de la paix, blanche sur un fond rouge.

« Et sur un ciel de crépuscule, dans la majesté du souvenir, la croix latine de notre Sainte Mère l'Eglise.

« Enfin, sur un ciel de flamme, dans le resplendissement de l'avenir, la croix des Aryens qui signifie le mouvement de l'invincible soleil. Vers cette espérance, la dernière du monde peut-être, Wurm regarda.»

Mais il ne deviendra jamais national-socialiste, du moins d'après l'histoire connue, car, pour l'être, il devrait tout simplifier en lui, préférer l'action au rêve et répudier la forme d'intelligence qui le ronge. Les contacts entre une population vaincue et une

armée victorieuse ne facilitent pas les mariages d'amour. Les troupes d'occupation implantées en Bourgogne sont trop peu nombreuses et représentatives pour, qu'à leur contact, Thomasset puisse décider si Hitler représente ou non la Germanie de son rêve. Il entretient des rapports espacés avec la Kommandantur de Dijon où quelques officiers cultivés aiment prendre contact avec ce Bourguignon qui refuse la France et leur explique les Niebelungen sur un plan dominant de très haut l'histoire affublée d'oripeaux par les nationalistes modernes.

- Les hasards du destin burgonde ont produit une chose paradoxale en apparence, Messieurs! Notre histoire nous est devenue étrangère par un accident linguistique!

Johannès Thomasset parle sur le ton du professeur de lycée qu'il fût, mais il laissera des textes liant le génie à sa mémoire si la Bourgogne naît un jour en tant que Burgondie, dans une Europe sauvée par le retour aux patries charnelles, unique planche de salut qui lui reste.

« Le séjour de nos ancêtres à Worms, leur capitale, et sur le Rhin, s'est terminé par une défaite très sanglante, véritable massacre, infligée par les Huns en 437. Cet événement fut l'origine d'une légende qui, ramassant les données éparses dans la tradition nordique des Eddas et des Sagas, s'est cristallisée au début du XIIIe siècle. Or, à cette époque nous nous étions fixés en terre gallo-romaine et nous avions changé de langue. Nous parlions français pendant que notre histoire s'écrivait en allemand. Et la Bourgogne du poème, celle du Ve siècle, est restée séparée de la Bourgogne de l'époque, celle du XIIIe siècle. La formidable légende burgonde s'est cristallisée trop tard; les héros étaient en fuite, découragés, épuisés. Ils avaient oublié leur patrie et leur langue. Aussi ce que les fils ont perdu, les successeurs l'ont recueilli. La légende devint allemande. Et l'on assiste aujourd'hui à une chose étrange: le poème des Niebelungen, dont presque tous les héros sont burgondes, c'est-à-dire actuellement français, est devenu poème national allemand.

«La littérature allemande s'est enrichie d'un chef-d'œuvre et nous avons perdu notre épopée nationale. Celle-ci fut écrite sur la rive droite du Rhin, alors que nous avions été refoulés loin de la rive gauche et que nous avions adopté la langue du pays.

« Cette épopée reste cependant nôtre. Mais nous l'ignorons et les petits Bourguignons n'entendent parler de leur ancien roi Gunther que s'ils étudient la langue allemande. Ce n'est qu'en la leur donnant comme exemple d'épopée allemande qu'on leur fait apprendre leur plus précieuse légende nationale. Et l'on se garde bien, en leur parlant de ces vieux

[203]

« Boches », de leur dire qu'ils sont de la même race que ces gens-là, qu'ils ont le même sang.»

Johannès Thomasset revient souvent sur cette notion d'histoire dramatique:

« Et c'est notre pire châtiment que notre gloire nous soit devenue étrangère. Le Rhin n'a pas oublié. Worms se souvient d'avoir été Burgonde et le nom de la Bourgogne retentit au début du grand poème des Niebelungen : il grandissait en Bourgogne une belle jeune fille, dans les autres pays on ne trouvait rien de plus

beau. Elle se nommait Kriemhilde et c'était une belle femme. A cause d'elle beaucoup de guerriers perdirent la vie.»

Il conclut par une mise en accusation de la France en tant que puissance centralisatrice et niveleuse de la diversité raciale, de Louis XI à de Gaulle, en passant par Napoléon:

«Nous ne sommes plus rien. D'abord soumis à des tribus plus heureuses de la Germanie, nous avons été abaissés, avilis jusqu'au désespoir, noyés dans le flot méridional, effacés sous l'emprise parisienne. Nous n'existons plus.»

*
**

C'est peut-être là qu'il faut chercher la raison profonde de l'impuissance de Johannès Thomasset à relever l'étendard des grands ducs d'Occident, comme Degrelle qui marche au combat sous la croix de Saint-André, rouge sur fond blanc; la légion SS Flandern au service du lion des Flandres rugissant. Peut-être pourrait-il, par ses écrits, sa parole, son exemple, réveiller le petit épicier d'Autun, l'éleveur du Charolais, l'universitaire dijonnais, grâce à une prise de conscience raciale en faveur de leur sang burgonde, mais encore faudrait-il qu'il existât toujours en eux! Retrouver l'héritage burgonde au spirituel ne suffit pas, compter sur des valeurs raciales reste inopérant quand la race est altérée ou survit seulement à une échelle statistiquement trop faible pour déterminer le comportement d'une population. Lui-même doute parfois de sa propre unité héréditaire

« Mais je suis ton fils le plus indigne, ô sainte race, car je suis faible comme un Latin et rêveur comme un Celte. Dans mon exil, la lumière du Nord pour moi s'efface.

« Est-il même encore des races? En l'effroyable monde où nous sommes elles disparaissent, perdant leurs vertus, oubliant leurs noms, abdiquant l'orgueil.

« La France de 93 a mêlé, dispersé les hommes. Depuis ce temps odieux l'Europe vit sous les armes et le poison des révoltes pénètre les cœurs, ronge les cités.

« La grandeur de ma race ne serait-elle qu'un passé?»

Se poser une telle question et ne pouvoir y répondre, c'est se condamner à l'impuissance. Degrelle et les Flamands présents sur le front de l'Est ne se la posent pas, pour des raisons très simples, le premier parce qu'il tient la notion raciale pour secondaire; les seconds parce qu'ils représentent encore le germanisme presque à l'état pur. Thomasset vit à une époque où les Hitlériens ont pressenti qu'une décadence raciale se remontait par la

[204]

sélection. Mais cette prétention n'a pas encore reçu l'appui que les sciences nouvelles, embryologie et génétique, leur apportent aujourd'hui. Dès cette époque, Johannès Thomasset n'espère plus rien:

«Douloureux pendule, j'oscille, entre mon impossible amour et ma haine réelle, de

la Gaule hostile à la Germanie perdue, de la France imbécile à l'Allemagne cruelle.

« L'exil dresse pour la haine. Ainsi je la couve, je la chéris, je la nourris de mon cœur. Elle me dévore et je l'aime.

« Ce n'est point la patrie que je sers, c'est ma haine. »

Le grand mot est lâché. Désormais, Thomasset ne saura plus que haïr le monde, comme il haïssait son père et sa mère. Combattre comme ses frères flamands et wallons l'eût spirituellement sauvé, car celui qui risque volontairement sa vie ne porte pas de haine à ses adversaires. Mais les siens se situent dans l'invisible, ce sont les anges noirs du Kalijuga, l'âge sombre de l'humanité que Nietzsche avait déjà combattus. On ne défie pas un cycle cosmique, pas plus qu'on ne change la course d'une étoile, et qui le tente perd ce que nous appelons sans doute à tort la raison, la raison n'étant peut-être que le refus, par crainte ou paresse du cerveau, de pénétrer plus avant dans les arcanes de la connaissance, ce qui demeure le privilège de la folie, selon les hommes.

CHAPITRE XVI

LES BOURGUIGNONS A L'ASSAUT DU IIIe REICH

Pendant que la Légion Wallonie se replie du Caucase, de nombreux volontaires arrivent au bataillon d'instruction 477 à Meseritz durant les premiers mois de 1943. Ce n'est pas qu'un vent d'héroïsme souffle sur la Belgique, bien au contraire. Le scepticisme général s'étend dans les deux familles politiques et la brigade Piron recrute encore moins au service des Alliés que la légion Wallonie. Mais des centaines de milliers de citoyens belges se trouvent déjà en Allemagne, soldats prisonniers de 1940, plus ou moins transformés en ouvriers ou agriculteurs, volontaires et requis pour le travail en usine. Quelles que soient la hargne des uns, les nostalgies des autres ou leur indifférence, tous ont franchi bon gré mal gré un certain seuil d'ignorance ou de prévention. Vivant aujourd'hui en Allemagne, parlant plus ou moins bien sa langue, reliés au peuple par des sentiments de camaraderie ou d'amour, la peur des bombardements aériens, ils évoluent rapidement. Un nouveau visage de l'Europe apparaît à leurs yeux. Et il y a Degrelle. Il multiplie les rassemblements dans les usines, les lagers, les camps de prisonniers. La puissance de son verbe, l'évidente sincérité qui l'anime, son honnêteté politique éclatante, emportent l'adhésion de ceux qui, à travers la vie quotidienne, se sont réconciliés avec les Allemands. Quand Degrelle parle, l'Europe existe, et pour en maintenir la fiction, beaucoup lui emboîtent le pas avant qu'il ne se taise!

C'est pour cela qu'au début d'avril 1943, plus de deux mille hommes, chiffre jamais atteint, se retrouvent au camp de Pieske, à huit kilomètres de Meseritz, permettant de former un régiment à deux bataillons. Beaucoup de nouveaux venus arrivent des camps de prisonniers, les uns espérant en découdre pour prendre une revanche morale sur la défaite de 1940, les autres alléchés par la promesse de deux semaines de permission au pays natal. Certains proviennent des usines et troquent la cotte bleue contre le feldgrau. Les anciens leur ont trouvé un surnom: les tatoués. Une épidémie de tatouage, qu'ils réprouvent, sévit en effet au camp de Pieske parmi les Wallons. Elle témoigne sur un esprit qui ne rappelle en rien celui du premier contingent parti le 8 août 1941. Ceux qui ont survécu se reconnaissent en tant que purs, et ils l'étaient en effet,

appartenant à la race des poètes ou des mystiques, formant une unité folklorique nourrie de littérature et d'histoire.

Avec les «tatoués », Degrelle réussira à forger une nouvelle race de Bourguignons. Ignorant tout de la chose militaire au départ, il se forge une petite armée de contestataires à mitraillette qui, presque tous, deviendront de brillants guerriers, tatoués ou non, entraînés par s**a** propre attitude au combat. On peut affirmer qu'à ce stade, déjà, il a ressuscité l'armée de Charles le Téméraire et que, si la guerre lui en avait laissé le temps, prise en charge à l'heure de l'agonie sous Nancy, il l'eût ramenée à l'époque glorieuse de Montlhéry.

A Pieske, les «tuyaux » circulent parmi les tatoués et les anciens. Vers la mi-avril, les cuisiniers connaissent déjà une information ultra-secrète: Himmler en personne va inspecter la légion Wallonie! Conséquence directe de ce déplacement: on devient Waffen-SS! Autant le passage à la Waffen-SS se verra mal accueilli par la L.V.F. un an plus tard, autant celui de la légion Wallonie rencontre l'adhésion des hommes et de presque tous les officiers. Le prestige de la Waffen-SS est tel, à ce stade de la guerre, que chacun (sauf le Français) voit dans cette assimilation un surcroît d'honneur. L'image de marque de ces formations est déjà fixée telle qu'elle passera à la postérité. Le SS, c'est le Texan de l'Europe, l'homme qui dégaine à la vitesse de l'éclair et dont la balle ne manque jamais son but, impitoyable pour les juifs comme l'autre pour les nègres et les Indiens, un peu aventurier sur les bords mais toujours prêt à faire rendre gorge au capitalisme, servant le peuple et ne connaissant qu'un «boss » dénommé Adolf Hitler.

Que devient le combat pour la résurrection de la Grande Neederland dans cette nouvelle perspective? D'abord peu de volontaires qui partirent en tant que « Bourguignons» survivent. Ensuite, après Stalingrad, le sentiment général des volontaires c'est qu'avant de refaire l'Europe sur des bases historiques, il s'agit de la sauver de l'invasion russe! L'image de Charles Quint s'efface derrière celle des Mongols, de Gengis Khan et Staline. Au surplus, l'homme de base pense fort peu, même dans une unité SS et, pour ce qui est de l'idéal bourguignon; s'en remet à Degrelle son promoteur. L'important, aujourd'hui, c'est d'offrir au Reichsführer SS des gueules dignes de ce nom.

Il est arrivé à bord de son train spécial avec Degrelle le 23 avril au début de l'après-midi. Contrairement aux traditions militaires de l'Occident, il a interdit prise d'armes, défilé et toute autre cérémonie. Il aborde les hommes tels qu'ils se trouvent rassemblés par leurs instructeurs. A aucun d'entre eux, il ne pose la question rituelle:

- Alors, elle est bonne la soupe, soldat?

Il sait d'avance qu'elle ne saurait l'être dans le IIIe Reich assiégé. A son approche beaucoup d'ambition et de crainte figent les hommes car, pour tous ceux qui vivent dans l'espace européen dominé par l'Allemagne, le nom d'Himmler reste accolé à celui du système policier prodigieusement développé qu'il anime. Les volontaires étrangers connaissent l'existence de la Kripo, la Gestapo, le S.D. Il est faux de prétendre qu'ils ne savaient rien des camps de concentration jusqu'à la fin de la guerre; autant demander à un soldat de Napoléon s'il entendit parler des pontons et à un Boer si sa famille eut ou non peur de mourir de faim dans les camps de

concentration anglais Ceci pour la bonne raison que des volontaires étrangers condamnés pour des fautes graves y séjournèrent et en revinrent, sans retenir de leur passage un souvenir bien agréable mais non plus qu'apocalyptique, préférant de l'avis général, le camp à la prison ou la forteresse. Himmler s'avance donc projetant devant lui, autour de lui, une sorte de crainte sacrée. Chacun se demande le genre de tête qu'il peut bien avoir, car tous suspectent les photos officielles supposées retouchées par les services de propagande. Or, l'homme qui s'approche les déconcerte. Il apparaît souriant, l'œil, que les photos présentent terne, pétille de malice, la démarche tout à fait naturelle s'harmonise avec le geste qui, jamais, ne traduit un appétit quelconque de violence. Les volontaires ne savent pas qu'Himmler se présente à eux dans sa vérité profonde. Et comment le sauraient-ils, alors que trente ans après la capitulation de l'Allemagne (une capitulation qui, pas plus qu'un armistice ne correspond à la paix) l'histoire n'a pas encore porté un jugement objectif sur cet homme? Comment sauraient-ils qu'Himmler était un très mauvais chef de toutes les polices, une simple machine à signer les condamnations? Qu'il n'avait accepté son redoutable poste que sur les prières de son vieux camarade de combat Hitler, que la répression ne l'intéressait pas, Sa pensée, pas toujours lumineuse d'ailleurs. restant exclusivement tendue vers la recherche historique et scientifique? Himmler, qui ne réussit pas à se réaliser selon sa vocation, devint policier par fidélité au Führer et, pour la même raison, mauvais général en 1945, pendant la crise militaire en Poméranie et sur l'Oder.

Par contre, les hommes qui l'entourent apparaissent inquiétants. Sanglés dans leur uniforme noir, strict comme la bure des moines-soldats, ils opposent aux curiosités extérieures des visages de pierre incapables de révéler un sentiment humain. Ils apparaissent fermés à tout humour, toute joie, toute faiblesse. Ce sont les anges noirs de la nouvelle religion qui prétend bouleverser la conception même de l'homme. Ils savent que cette tâche fabuleuse ne tolérera aucune pitié; que pour survivre sur la boule ronde, une partie des hommes devra détruire l'autre, scientifiquement si possible, et ces chefs du Führung Hauptamt qui voient très loin, comme Hitler lui-même, sont décidés à détruire les races concurrentes, menaçantes par leur prolifération, comme on détruit les nuisibles en agriculture! Ils n'éveillent pas plus la sympathie que la haine, se tenant hors du registre déjà connu des sentiments humains et les volontaires réagissent par une crainte non explicitée. Il n'en est pas de même avec Himmler.

Le soleil brille déjà. Les oiseaux chantent pour saluer la naissance du printemps continental. sec, encore froid. Le Reichsführer passe lentement près des groupes, s arrête, pose des questions, non point semblables à celles des vieux généraux mais toujours des questions intelligentes. D'un regard pénétrant malgré les lunettes, il analyse plus volontiers les visages que les tenues. Il cherche à surprendre dans les regards l'éclair de fidélité qui conditionne tout le système SS. Il stoppe devant le groupe du sergent Henri Dothée qui, sur une mitrailleuse, cherche à battre un record de vitesse pour un changement de canon ou un changement de verrou. Il contemple la manœuvre, sourit en approuvant du chef, un chef auquel le sergent trouve une

furieuse ressemblance avec celui de Louis Joseph Kerkofs, évêque de Liège dont il a gardé intacte l'image qui figurait sur la

[208]

photo reçue le jour de sa confirmation! Himmler aborde le groupe suivant commandé par le sergent Brichenne, décoré de la croix de fer, et le dialogue s'engage avec l'aide d'un interprète:

- Quel âge avez-vous?
- Trente-deux ans, Reichführer.
- Votre métier?
- Fermier, Reichsführer.

Himmler se tourne vers sa suite et affirme en souriant :

- Eh bien, je l'aurais juré rien qu'en voyant ses bonnes joues rouges!

Certains Wallons préfèrent répondre directement en allemand lorsqu'il leur pose des questions, tel le lieutenant Bonnivert qui claque les talons et clame d'une voix réglementaire:

- Jawohl, Reichnungführer!"

Or, Reichjungführer, cela veut dire chef comptable »! Himmler reste d'abord médusé et Bonnivert, qui vient de prendre conscience de son lapsus, terrifié! Traiter de chef comptable le Reichsführer, c'est-à-dire le chef du Reich, vaut, selon l'estimation la plus modérée, dix ans de forteresse ou camp de représailles, surtout lorsque le personnage insulté dirige personnellement ces lieux de villégiature! Mais l'inattendu se produit. Himmler éclate de rire. La qualité du lapsus l'enchante et son rire cascade, gagne de proche en proche au fur et à mesure que l'anecdote fait le tour du camp. Tout le monde finit par rire, Degrelle et son état-major, Lippert et son état-major, mais pas celui d'Himmler, bien entendu, car les anges noirs ne savent plus rire.

Bonnivert affirmera plus tard

- A la légion Wallonie, on n'a jamais tant rigolé que le jour où elle est passée dans la Waffen-SS! J'avais traité Himmler de chef comptable! Vous-vous rendez compte?

*
**

Degrelle n'avait pas autant rigolé que sa légion pendant les quatre mois de négociations tumultueuses menées avec la Waffen-SS. Tout avait commencé par une prise de position du général SS Félix Steiner, commandant de la division SS Viking. Il écrivit dans un rapport « Ces Wallons sont des soldats extraordinaires qui feraient merveille dans la Waffen-SS. »

Eux se trouvaient bien dans la Wehrmacht mais cependant, la Waffen-SS les

intéressait, parce que considérée par tous comme la troupe la plus formidable du siècle. Le Wallon de base ne voyait que l'épopée tandis que Léon Degrelle devinait qu'existait là le levier permettant de créer l'Europe politique dont il rêvait. Il se demandait souvent ce qu'il adviendrait des vétérans de la Wehrmacht en cas de victoire... Ils défileraient comme les anciens combattants de 1914, bardés de décorations, gonflés d'importance devant la tombe du soldat inconnu. Mais politiquement? Zéro! La politique deviendrait l'affaire des jeunes loups aux dents d'acier de la Waffen-SS. Ceux-là seraient les maîtres. Il ignorait tout du rapport du général Steiner qui, lui, cheminait dans les instances supérieures tandis que la légion Wallonie revenait du Caucase. A Berlin, que les convois se disposaient à contourner par le sud, un officier supé-

rieur de la SS se mit à courir le long du train dans lequel se trouvait Degrelle.

- Lieutenant Degrelle? Le général Berger vous invite au SS Hauptamt! Une demi-heure plus tard, il se trouvait en présence de cet officier supérieur qu'il ne connaissait pas.

- Tout est prêt, lui dit Berger, pour le transfert dans les Waffen-SS de votre remarquable unité que nous prenons en charge!

C'était cassant, souverain, absolu. Allemand! Wallonie passait dans la Waffen-SS comme des sacs de blé dans le fourgon d'un train stoppé dans une gare de marchandises! Degrelle comprit que cette promotion brutale préparait le pire sur le plan politique en cas de victoire. Les Allemands utiliseraient le courage et l'esprit sacrificiel de ses hommes sans donner en échange la moindre garantie quant à l'avenir de l'ancienne Belgique. Alors?... Les Liégeois? mais on pourrait les annexer à Aix-la-Chapelle, gau allemand! Les Limbourgeois? à la Gueldre! Gau allemand! Les Luxembourgeois? A Trèves! Gau allemand! Bref, pour l'équipe du bureau Berger, on allait, à l'instar des Flamands, aligner les Wallons dans un laboratoire de vivisection et de greffe!

Degrelle répondit qu'il allait réfléchir et donnerait sa réponse après le Jour de l'An.

- Ne tardez pas trop, conseilla Berger, car nous avons déjà recruté directement pour la SS deux mille Wallons. Si la mutation peut se faire avec vous, elle peut également se passer de vous!

Deux mille Wallons recrutés en Belgique sans qu'il fût au courant? Etonnant, bien que la marche alexandrine et les combats du Caucase l'aient tenu longtemps loin du pays! La vérité lui sauta aux yeux après quarante-huit heures d'enquête. Les services de Berger n'avaient recruté que six volontaires en tout et pour tout! Degrelle restait donc le maître du jeu et se sentait fort capable de neutraliser le chantage.

Pour assurer ses arrières, il commença par donner une réunion de masse au Palais des sports de Bruxelles. Succès habituel. Foule fervente et passionnée qu'il va projeter dans la grande perspective du temps, celle de la race dans l'histoire, lui permettant de négocier avec Himmler sur un pied d'égalité. Il proclame l'identité fondamentale de ces hommes, de ces femmes qui l'écoutent en leur disant « Nous les Wallons, Germains de langue française. » Car, en Wallonie, il n'y eut que peu d'apport racial venant du sud. Un Wallon n'est-il pas plus germain qu'un Prussien

mâtiné de slave, ou qu'un Autrichien frotté de Hongrois, de Tchèque, de Serbe ou même, quelle horreur! de Juif danubien? Berger, Sepp Dietrich avaient les trognes tavelées de vigoureux bistroquets marseillais, Himmler hissait la bobine blanchâtre et fouinarde d'un employé des contributions de Besançon. Le maréchal Pétain, rosé aux yeux bleus, avait bien plus la tête d'un Germain classique qu'Adolf Hitler!

Muni de ce programme politique, il regagna Berlin et rencontra Berger. Il lui dit :

- Voilà, l'Europe se fera dans l'égalité des dons ou des droits, ou elle échouera. Connaissant le génie d'Hitler, je suis sûr qu'il sera d'accord sur un tel programme, et ce programme, je suis le seul chef politique étranger à le soutenir.

[210]

Quinze jours de débats suivirent et rien n'en sortît. Degrelle se heurtait au vieux pangermanisme qui régnait encore dans les sphères supérieures de la SS. Cette énorme organisation, qui va devenir totalement européenne sous l'impulsion d'un Degrelle et de quelques autres, n'avait pas encore fait sa mutation.

Lui ne s'avoue pas vaincu. A Berlin, il donne une réplique à sa réunion de masse tenue à Bruxelles. Berger ne disait rien, persuadé que Degrelle allait se casser le nez, comme Philippe Henriot quelques jours plus tôt. Erreur complète. C'était le soir de la chute de Stalingrad. Emu, il trouva les mots pathétiques qui convenaient, le cri du cœur d'une Europe, de toute une civilisation menacée. Il retourna la foule d'ouvriers belges et français, hostile au départ, provoqua des centaines de vocations pour la Waffen-SS. Mais, le lendemain matin, pas un mot dans la presse. Il appela Berger au téléphone.

- C'est vous, mon général, qui avez interdit aux journaux de parler de mon meeting? Pouvez-vous m'en donner les raisons?

- Oui, nous avons voulu vous montrer que nous étions les plus forts.

- Parfait Mon général, je vous dis: *auf wieder sehen!* Les négociations sont terminées!

Il regagna l'hôtel Adlon. Pendant qu'il payait sa note, un colonel SS se présenta et lui dit:

- Le général Berger vous estime beaucoup et m'envoie vous chercher. Il vous prie de ne pas nous quitter!

Puis, s'apercevant que l'enfant terrible est en train d'aligner ses billets sur le comptoir de la caisse

- Permettez, permettez! C'est nous qui payons votre séjour!

- Merci. Je n'ai jamais été payé par les Allemands. Pas même au front. Alors, ça ne va pas commencer maintenant!

Il quitta Berlin. Trois jours plus tard, il arrivait en voiture avec sa femme et ses fillettes... sur la côte d'Azur! Quinze jours de soleil, de rêve, de paix. En février, il avait rejoint directement sa vieille légion portée à l'effectif d'un régiment, au camp de la Wehrmacht, à Mezeritz.

L'avant-dernier jour avant le départ pour le front, un coup de théâtre modifia tout. On lui remit un télégramme signé personnellement par Himmler qui l'invitait à son Quartier général et lui mandait son train spécial le soir même. Sur le quai, à l'arrivée, Himmler le guettait et lui prenait les deux mains:

- Mein liebe Degrelle... Tout est arrangé... Vous passez dans la Waffen-SS.

L'irascible duc de Bourgogne se dégagea.

- Mais, Reichsführer, rien, strictement rien n'est arrangé.

- Mein liebe Degrelle ... Tout est oublié!

Berger était là, fort peu à son aise. Degrelle eut brusquement une idée lumineuse et dit:

- Reichsführer, pour nous entendre il faudrait nous bien connaître. Or, que savez-vous de nous? De mes soldats? Pourquoi ne pas les rencontrer? Leur parler? Et, en route, nous pourrions nous expliquer à fond?

Himmler accepta et, se trouvant libre le soir même, il reprit son train spécial en compagnie de Berger, Bormann et du docteur Führer qui

servait d'interprète à l'enfant terrible. Degrelle attaqua dans son style habituel, c'est-à-dire au corps à corps, comme sur le front, et voici le dialogue qui s'établit, tel qu'on l'a retrouvé dans les sténogrammes.

Degrelle. - Reichsführer, faites un effort pour nous comprendre.

Nous avons été vaincus en 1940. Vous avez ajouté à nos divisions internes.

Même au front, vous avez envoyé nos camarades Flamands à Leningrad, nous exactement à l'autre extrémité, au Caucase! Ces manigances ne nous plaisent pas. Notre peuple est un vieux peuple germanique. Les Wallons comme les Flamands. Nous étions à l'avant-garde germanique de l'Occident, à Bruges et à Liège, voilà mille ans de cela. Nos cités étaient les plus riches et les plus belles de l'Europe de l'Ouest alors que Berlin n'était encore qu un village au milieu des sables où couraient quatre cochons. Nos bateaux de la Ligue Hanséatique sillonnaient les mers jusqu'à Dantzig et Reval, les chariots de nos marchands s'imposaient dans toutes les foires d'Europe. Et nos artistes, de Van Eyck à Van der Weyden, étaient les premiers du monde. Après dix siècles d'un tel passé, accepter d'être diminué, morcelé, non! Ne pas obtenir, dans l'Europe future, notre place de vieux peuple germanique, glorieux et fécond, non!

L'Europe de demain, surtout celle des SS, doit être un continent de camarades qui ne cherchent pas à se gonfler aux dépens des autres.

Sinon, Si c'est pour devenir un ersatz d'Allemands, cela ne nous intéresse pas!

Himmler. - Pourquoi êtes-vous si méfiant?

Degrelle. - Parce que, dans vos bureaux - le général Berger le sait très bien - on complote des dépècements multiples complètement imbéciles. Mes négociations à Berlin m'ont rendu circonspect. Nous voulons des garanties.

Himmler. - Quelles garanties?

Degrelle. - Qu'en entrant aux Waffen-SS nous n'y serons pas malaxés, que l'Europe SS se fera non pas en nous désossant, côtelette par côtelette, mais dans une puissante diversité. Un Bourguignon n'est pas un Souabe. Un Flamand n'est pas un Saxon. Hitler lui-même a veillé suffisamment à ce qu'en Allemagne la vie propre de chaque région soit respectée. A plus forte raison hors de l'Allemagne. Nous voulons bien participer à une grande oeuvre commune, nous serions même enchantés d'y trimer dur, mais pas en sous-Allemands. La personnalité des Occidentaux doit être reconnue, promue, sincèrement respectée par des camarades du Nord persuadés que nous les valons.

Himmler. - Respectés, comment?

Degrelle. - Reichsführer, nous avons une langue, la langue française. Nous sommes des Germains de langue française. Donc nous n'admettons pas qu'on commande aux gens de notre peuple en allemand. Y renoncer serait nous mettre, vis-à-vis de vous, dans une position d'infériorité. Même problème pour ce qui est du commandement. Nous admirons le corps des officiers allemands, supérieurement recrutés et formés. Mais nous voulons des officiers de notre peuple, commandant à notre peuple. C'est une question de dignité et une forme de protection, un rempart autour de notre personnalité. Il n'y a aucune défiance dans cette attitude. Nous voulons garder en main toutes nos chances d'entrer un jour dans une Europe commune en position de force. L'essentiel,

outre une doctrine politique commune, c'est que notre race européenne cesse d'être polluée, en France, en Allemagne ou ailleurs, qu'elle retrouve dans l'unité sa pureté et sa puissance, car c'est la première race de la terre, celle des cerveaux et des chefs. L'Europe est le pays-fleur de l'humanité. Le même sang, plus ou moins battu dans le mixer de l'histoire, nous a fait un seul peuple depuis Charlemagne, si cher aux Français, bien que germain. Même au point de vue religieux, nous voulons que notre peuple conserve le droit et les possibilités de vivre ses croyances sans restrictions blessantes.

Himmler. - Mais, mein liebe Degrelle, vous n'allez quand même pas nous dire que vous prétendez introduire un aumônier catholique à la SS?

Degrelle. - Et pourquoi pas? Notre aumônier actuel fut notre camarade sur le front russe. Voudriez-vous que, pour entrer chez vous, nous le mettions à la porte? La fidélité ça compte à la SS.

Il avait touché juste. Très détendu, Himmler écoutait l'ancien chef de Rex et celui-ci comprenait qu'il avait gagné la partie - du moins dans l'immédiat car on finassera encore par la suite avec lui - lorsque, événement tout à fait insolite, le spartiate Reichsführer fit apporter une bouteille de Veuve Clicquot.

Le train roulait. La nuit était tombée. Habituellement réservé, presque timide, Himmler paraissait comme libéré et confiait à Degrelle sa conception de l'Europe... Une Waffen-SS à la fois maîtresse de la politique et de l'économie, avec ses milliers de jeunes chefs éprouvés dans les combats, ouverts à l'esprit de sacrifice comme les

anciens chevaliers de la Toison d'Or. On ressusciterait les pays dignes de vivre selon la race. Il dit à Degrelle ce qu'il devait ultérieurement confirmer devant son masseur, le docteur Félix Kersten (23).

Himmler. - Le monde apprendra la renaissance de la vieille Bourgogne, ce pays qui fut le centre des sciences et des arts. L'antique civilisation revivra dans le cadre du nouvel Etat. Ce sera un Etat indépendant. Il échangera des ambassadeurs avec l'Allemagne. Il aura son armée, son gouvernement, ses lois, sa monnaie et ses services postaux. Ce sera un Etat modèle dont la formule sera admirée et imitée. L'Etat de Bourgogne sera gouverné par un chancelier et je crois que vous serez le premier de tous.

Degrelle utilisa la fin de la nuit pour faire taper à la machine l'essentiel des accords et, tôt le matin, présenta ces « protocoles » à la signature d'un Himmler encore surpris par ce genre d'exigence. Le chef wallon avait réussi sur toute la ligne, fait nommer Lippert sturmbahnführer et, grâce à sa puissance de séduction, s'était fait de Berger un camarade qui deviendra par la suite un véritable complice.

Les officiers de la future brigade d'assaut SS Wallonie se trouvaient alignés sur le quai de la station quand le train s'était immobilisé. Degrelle les avait présentés au Reichsführer qui éprouva un léger choc en présence du dernier. C'était l'aumônier de l'ancienne légion Wallonie qui, lui, passait à la Waffen-SS avec armes et bagages: autel portatif, crucifix et svastika (24). Les photographes opéraient.

[213]

- Pourquoi toute cette publicité autour de votre aumônier, demanda Himmler. A qui pensez-vous envoyer ces clichés?

Sans broncher, Degrelle répliqua:

C'est pour « l'Osservatore romano », Reichsführer! Le Pape doit savoir que rien ne s'opposera à l'union de la svastika et de la croix latine dans l'Europe de demain.

Alors Himmler se mit à rire pour la première fois de la journée.

*
* *

Le lieutenant Vermeire sera désigné, sur-le-champ, comme représentant permanent de Degrelle à Berlin où il devra parachever la conquête de son chef car si Himmler est d'accord de nombreuses oppositions subsistent au niveau de la bureaucratie. Il abandonne le commandement de la 3^{e} compagnie, celle des jeunes, et prend ses fonctions à la fin du printemps. Il redécouvre un Berlin moins insouciant que celui qu'il a parcouru en septembre 1941, lors d'une mission depuis Meseritz à la frontière polonaise où le premier contingent de la légion se trouvait à l'instruction,

ayant quitté Bruxelles le 8 août 1941. Il occupe d'abord la position stratégique offerte par Himmler au SS Hauptamt. D'emblée elle s'avère très difficile à sauver. Les officiers allemands qui tiennent la barre se montrent bons camarades, mais très formalistes. Jeunes pour la plupart, avec des grades élevés gagnés non dans les bureaux mais sur les fronts de combat, presque tous réformés en raison de leurs blessures, abondamment décorés, mûris par la souffrance et fanatiquement ralliés à la nouvelle religion, ils font sentir au «Wallon» que beaucoup d'eau coulera sous les ponts de la Sprée avant qu'ils ne l'acceptent parmi eux sur le plan de la prêtrise nationale-socialiste. Et ceci pour plusieurs raisons qu'ils n'affichent pas mais que Vermeire devine. D'abord ils dépendent tous, plus ou moins, d'un organisme aussi redoutable qu'efficace: le Sichereitsdienst. Ce S.D., service de sécurité qu'on a toujours confondu avec la Geheime Staats Polizei (Gestapo) est une police politique. Elle ressemble à la N.K.V.D., comporte la même part d'arbitraire que celle-ci par rapport aux polices classiques, possède la haute main sur l'Allemagne et les territoires occupés. Sa curiosité est infinie, ses riches archives rationnellement documentées. En face du mot « Rex», elle a posé un énorme point d'interrogation et cherche à formuler la réponse. A cette époque, Degrelle ne possède pas la confiance du S.D. qui prétend le tenir à distance et, en conséquence, livre contre Vermeire une guerre de tous les instants. Presque chaque jour, dans les débuts, il voit entrer dans son bureau quelque officier abondamment décoré qui lui pose des questions. Elles se veulent subtiles et sont posées selon la dialectique d'Ignace de Loyola. Au bout d'un moment, quand il juge l'instant propice pour faire éclater les contradictions internes contenues dans les réponses du «Wallon» il sort brusquement de son dossier un exemplaire du *Pays réel*, daté du 11 mai 1940, et demande:

- Que pensez-vous de ce dessin?

Le dessin représente Hitler trucidant la Belgique. C'est une oeuvre du caricaturiste Jam, le plus féroce que l'Europe ait connu, et dont on peut dire que les «cartons» étaient anxieusement attendus par les adversaires

de Degrelle qui ne pouvaient rien y opposer. Justifier ce dessin à Berlin, dans les locaux mêmes du SS Hauptamt, n'était guère facile. Vermeire se rendait compte du danger. Il plaidait habilement la cause de Degrelle rexiste et, progressivement, les Allemands se laissaient convaincre. Ils découvraient le meneur de foules. Nourris de doctrine nationale-socialiste, ils s'apercevaient qu'un petit pays dont ils ne connaissaient jusqu'ici à peu près rien, avait été remué par une lame de fond, comme l'Allemagne dix ans plus tôt.

Cependant, quand les inquisiteurs du S.D., plus sceptiques que les cadres du SS Hauptamt ne brandissaient pas le *Pays réel,* ils prononçaient le mot « Rex » avec un air entendu

- Traduit du latin, Rex signifie bien roi? Vous représentez donc un mouvement royaliste?

- Pas du tout, il ne s'agit pas du roi des Belges, mais du Christ-roi.

Les interlocuteurs de Vermeire prennent cette rectification pour une boutade. Il lui faut donc raconter en détail l'histoire du Mouvement qui conserva le nom des éditions

« Christus rex » de l'A.C.J.B., association catholique de la jeunesse belge, éditions confiées à Degrelle en 1931.

Les hommes du SS Hauptamt se passionnent finalement pour cette histoire. Le S.D. constate que ses dossiers apparaissent très incomplets, basés surtout sur des appréciations d'informateurs flamands, les seuls qui possèdent la confiance des services allemands de Bruxelles. Une affiche « Rex ou Moscou » datant de 1937, obtient le succès escompté. Les jeunes loups du SS Hauptamt en redemandent. Ce Degrelle engagé comme soldat mitrailleur à la légion Wallonie leur apparaît comme un « Kerl », un gaillard intéressant. Une petite minorité ne se laisse pas convaincre. Le christianisme trop confessionnel de Degrelle les hérisse. Vermeire leur dit :

- Il n'existe rien d'incompatible entre l'éthique militante chrétienne, telle que Degrelle l'a pratiquée dès le début de sa vie politique, et le national-socialisme. Rex, « Christus-rex », c'est le mouvement du Christ combattant qu'un soldat SS peut prendre pour modèle. C'est un Christ qui peut porter une croix de fer.

Un peu ahuris, les Allemands perdent pied!

Ainsi lentement, Jean Vermeire dissipe les nuées accumulées depuis des années autour de Rex et de son chef. Lui aussi dicte les protocoles de ces entretiens dans la meilleure tradition allemande. A toutes fins utiles! A S.D., S.D. et demi! On lui a donné une secrétaire, un chauffeur et une voiture. Il est officiellement « chef du bureau de liaison Wallonie auprès du SS Hauptamt», et « délégué du chef du mouvement rexiste à Berlin». On lui a promis un local indépendant et il recherche avec persévérance le bâtiment suffisamment imposant qui lui conférera l'apparence d'une position diplomatique dont son chef fera, plus tard, une réalité grâce à son courage militaire élevé, son éloquence, son sens politique et son aplomb prodigieux.

Les locaux de l'ambassade de Belgique se trouvent sous séquestre. Vermeire disposera de la Chambre de commerce germano-belge qui se trouve à Grünewald, le plus beau quartier de Berlin. Entouré de verdure, l'immeuble offre ce qu'on appelle aujourd'hui «le grand standing» et, particulièrement, de moelleux tapis. A vingt-cinq ans, voici Vermeire premier lieutenant des Waffen-SS et, pratiquement, ambassadeur de

Degrelle dans la capitale du «Grand Reich». Membre du très sélect «AuslandsPress Club », club de la presse étrangère de la Potsdamer platz, il rencontre les envoyés spéciaux des pays neutres qui lui communiquent leurs journaux, lourds d'informations introuvables ailleurs. Il en communique des extraits à Degrelle qui les utilise dans ses entretiens avec les Allemands, sans dévoiler ses sources. Vermeire disposera bientôt de la carte de presse rouge qui autorise son porteur à écouter les radios ennemies. Par le ministère des Affaires étrangères, il détient la carte de ravitaillement « Satz 3 » qui alloue des denrées rares permettant de sauver la face dans les réceptions diplomatiques. Tous les quinze jours, une ordonnance wallonne part pour Bruxelles, porteuse d'une valise inviolable. Petit à petit, l'invraisemblable

devient vrai. Imprégné de la « Berliner stimmung», l'humeur berlinoise à l'heure de la guerre, Vermeire conseille à Degrelle de créer un ordre rexiste, une médaille de bronze, d'argent ou d'or, frappée à la croix de Bourgogne. Les astucieux Wallons atteignent ainsi, d'un seul coup, les sommets de l'humour: les vaincus décorant les vainqueurs de 1940!

*
**

Comme aujourd'hui en U.R.S.S. où la roche Tarpéienne est proche du Capitole, les brillantes positions acquises en quelques jours dans l'Allemagne hitlérienne peuvent s'écrouler encore plus vite, sur un simple rapport du S.D. Le délégué de Degrelle ne l'ignore pas et se garde. Il lui reste un dernier ennemi au SS Hauptamt, un Obersturmbahnführer particulièrement coriace Un matin, il décide de faire donner contre lui une catégorie d'armes secrètes dont ce personnage, encore fruste malgré son grade, ne connaît pas l'existence. L'opération s'avère délicate car un certain puritanisme peut jouer contre la gastronomie et l'arme secrète se retourner contre qui la lance.

Vermeire connaît un restaurant contigu au Zoo garten. Il y possède ses grandes et petites entrées pour une raison simple : le propriétaire, Peter Levrilie, est un Flamand. Activiste de la Première Guerre mondiale, condamné à mort en même temps que Borms, il s'est réfugié en Allemagne et ne l'a plus jamais quittée. C'est un malin. En pleine guerre, il se fait construire une villa dans les environs de Berlin avec les énormes bénéfices qu'il tire de son établissement! C'est à la fois un « Kasino »capable de servir quatre mille couverts le dimanche et un restaurant de haute gastronomie possédant les petits salons « belle époque » où l'on peut aussi bien inviter une belle exigeante que l'agent coriace d'un service secret.

Vermeire y traite l'Obersturmbahnführer en compagnie de Léon Degrelle. Le Christ-roi, le roi Léopold, la religion catholique, le *Pays réel* reviennent au premier plan dans la conversation. Mais Vermeire note que la méfiance germanique qui prend ses sources dans le complexe d'infériorité d'une Allemagne, pays sans frontières, à l'unité fragile toujours menacée, tend à s'effacer derrière la confiance que l'invité accorde à la célèbre « omelette surprise » de Peter Levrilie, omelette couverte de fruits provenant de son verger, à la perdrix aux airelles, aux grands crus du Bordelais. De temps à autre, l'Obersturmbahnführer du S.D. fait remarquer à son hôte :

[216]

- Jamais je n'avais aussi bien mangé de toute mon existence!

Il ne manifeste plus qu'une faible opposition à laquelle Degrelle n'accorde aucun intérêt, répondant au hasard, par oui ou par non, écoutant à peine les traductions de Vermeire car, assis face à la baie vitrée donnant sur le zoo, il porte un vif intérêt aux jolies filles qui passent. Vermeire se trouve dans ses petits souliers et rattrape comme il peut les propos du Chef, en se demandant ce que l'invité en pense. L'invité ne pense rien. Le voici complètement subjugué. Jamais il n'a rencontré un chef d'unité étranger à l'Allemagne, aussi détendu que Degrelle, capable de tenir un grand chef du S.D. pour quantité négligeable, son organisation pour inutile. Cet

Obersturmbahnführer peut, à lui seul, faire le plein d'un camp de concentration si vaste soit-il. Il peut casser la carrière politique de Degrelle par un simple rapport. Il n'en fait rien et, non seulement se rallie, mais encore se soumet à ce jeune capitaine étranger. Cas probablement unique dans l'histoire du IIIe Reich. Le service le plus puissant de l'Allemagne hitlérienne, le plus fanatique, le plus dur, passe de l'hostilité déclarée à la confiance. Et cette évolution n'est pas commandée par des discussions politiques, la fourniture de preuves, mais dépend d'une prise de contact d'homme à homme. Il suffit à Degrelle de se présenter pour dominer. Il n'a qu'à parler, et dans une langue ignorée par la majorité des Allemands, pour être suivi. C'est une âme athlétique au visage d'enfant. Chacun trouve en lui le courage, la sincérité, l'amour de la grandeur qui lui manque. Il ose ce qu'aucun chef d'état étranger, ami ou ennemi de l'Allemagne, n'a osé : il la prend comme elle doit être prise, en faible femme qui se donne le spectacle d'une violence dont elle rêve sans être capable de la suivre jusqu'au bout.

Seul, le temps lui manquera pour dominer tout mais, dés 1943, il se comporte en maître et, parfois, avec une rare insolence. Pour marquer le passage de la légion Wallonie dans la Waffen-SS, la Wehrmacht donne un banquet à l'hôtel Adlon, un des rares établissements de Berlin maintenant encore le style luxueux et un peu lourd de l'ancienne restauration allemande. Les colonels le traitent aussi bien qu'un ravitaillement difficile le permet. c'est-à-dire beaucoup plus mal que Peter Levrilie au Zoo garten. A la fin du repas, Degrelle se lève, très digne, passe devant chaque officier supérieur et dit, en s'inclinant légèrement :

- Merci, messieurs, c'était très mauvais... Merci, messieurs, c'était très mauvais!

Le sens de cette réflexion reste ambigu. On peut la prendre pour une excuse, car finalement, c'est lui qui va payer l'addition. On peut y voir une insolence et le mépris grandiose dans lequel il tient ses partenaires de la Wehrmacht. Aussi, pour effacer un éventuel prolongement péjoratif, dès le lendemain il décore le colonel. Il lui confère la médaille en or de Rex. Le colonel se montre ravi mais, quelques jours plus tard, il téléphone à Vermeire et, timidement, lui demande Si l'Ordre ne dispose pas du collier qu'il serait fier de porter! L'ambassadeur de Degrelle s'excuse. Cette distinction suprême n'existe pas! Il ne révèle pas ce qu'il pressent; que son maître remplacera la croix de chevalier de la croix de fer avec les feuilles de chêne qu'il va bientôt porter, par le collier de la Toison d'Or qu'il exhumera de l'histoire bourguignonne quand il sera le maître de l'occident!

CHAPITRE XVII

SUR LA MONTAGNE SAUVAGE

Passant sous la direction du SS Hauptamt, les Wallons devaient sacrifier à la dialectique. Chaque compagnie, chaque section, chaque groupe prit l'image de marque qui lui plaisait... Désormais «Grande Bourgogne» voisinait avec les « Dix-sept provinces». Le sergent Müller, un Liégeois pince-sans-rire appela son groupe «les Escargots de Bourgogne»! Ainsi, la vocation première de la légion Wallonie s'apprêtait à survivre au passage dans la Waffen SS, l'idéal burgonde supporté par des guerriers belges s'opposait toujours, les armes à la main, aux silences velléitaires et à l'immobilisme de la Bourgogne française, abandonnée aux jacobins de Paris par le professeur Johannès Thomasset.

Ces images devenaient cependant un peu floues car, avant de refaire l'Europe en suivant la race au lieu du drapeau, il s'agissait de gagner la guerre! La cinquième brigade d'assaut SS Wallonie devait reprendre le combat plus forte qu'avant, donc apprendre à se battre selon les règles imposées par la nouvelles armée dont elle dépendait maintenant. Elle possédait déjà un effectif suffisant pour fournir un bataillon à quatre compagnies d'infanterie portée, des pelotons de motocyclistes et de pionniers, cinq unités d'armes lourdes, un corps de transport et services. Mais encore fallait-il instruire les hommes dans les nouvelles disciplines. Les futurs spécialistes vont être dirigés sur les écoles réparties à travers l'Allemagne. la Bohême, l'Italie du Nord. Le bataillon d'infanterie et les unités d'armes lourdes partent pour le camp de Wildflecken où le lieutenant-colonel Wegener, chef instructeur, les attend au mois de juin 1943.

*

**

Construit en 1936, le camp de Wildflecken représente un chef d’œuvre de cet urbanisme militaire dans lequel excelle l'Allemagne. A première vue, c’est une forêt. Avec du temps et de la patience, on découvre dans

cette forêt, quarante bâtiments massifs, béton et pierre, sous-sols, rez-de-chaussée surélevés, un étage, dont chacun peut abriter l'effectif d'une compagnie. Posés au bord d'avenues goudronnées infléchies selon des courbés à grand rayon, séparés par des rideaux de sapins, ces bâtiments ne s'inscrivent jamais à plus de deux ou trois dans la même perspective. La forêt cède le pas sur un seul point: une vaste esplanade carrée, un peu surélevée par rapport à l'allée centrale, dominée par une paroi rocheuse et encastrée entre deux pentes. C'est la place Adolf-Hitler.

Le contingent de volontaires s'installe et, tout de suite, constate que si le confort de Wildflecken laisse loin derrière lui tout ce que la Belgique ou la France ont réalisé dans le domaine de l'encasernement, la table semble n'exister que pour mémoire. Allemands et volontaires étrangers ne reçoivent ici que des rations spartiates. Impossible d'améliorer l'ordinaire en prélevant quelque chose sur l'environnement. Dans un rayon de quinze kilomètres autour de Wildflecken, rien d'autre n'existe que la forêt et quelques villages aussi pauvres ou presque que le camp lui-même. Tuer un cerf, un chevreuil, un lapin, relève du Conseil de guerre et, pour manger l'écorce de sapin, il faut être Russe, encerclé dans les forêts du Volkhov!

L'entraînement des volontaires commence dans un contexte moral qui puise son pessimisme dans les ventres creux. Pourquoi des ventres creux lorsqu'il s'agit de Waffen-SS, enfants chéris du IIIe Reich? Deux raisons. Le 3 septembre 1939 les Anglais ont dit que la guerre durerait au moins cinq ans et que le blocus de l'Allemagne leur donnerait la victoire. Hitler a répondu qu'il organisait le rationnement pour dix ans, sans dire qu'il comptait sur l'Ukraine et le Kouban pour nourrir l'Europe assiégée. L'Europe est assiégée et la Russie, non conquise, comme prévu. D'où les terribles contraintes alimentaires qui pèsent sur l'Allemagne et les territoires occupés par elle. D'où la disette qui cerne Wildflecken et les camps de concentration encore moins bien partagés. Mais il est une autre cause, et qui tient dans la conception que l'Allemagne se fait du soldat. On ne se bat courageusement que le ventre creux, comme les bêtes. La Waffen-SS relève d’une conception du monde où l'homme est invité à réviser l'idée qu'il se fait de lui-même, créé à l'image du mammifère et non de Dieu. La SS préfère donc compter sur des fauves pensants plutôt que sur les roseaux de Pascal pour gagner la guerre. Et les fauves, ça se dresse par des contraintes.

Le contingent qui vient d'arriver à Wildflecken ne rappelle pas celui du mois d'août 1941. Les premiers volontaires contre le bolchevisme, dont beaucoup adhéraient à l'idée d'élargir le patrimoine belge à la dimension des dix-sept provinces de la Grande Nèderland, voire la Bourgogne des ducs, ont réalisé de belles performances guerrières mais, décimés ils se trouvent en minorité à Wildflecken. Les nouveaux ont quitté la Belgique pour des raisons très diverses, les uns par conviction politique comme les premiers, les autres pour échapper aux rigueurs de l'occupation, régler par la fuite des problèmes familiaux insolubles, effacer des peccadilles, voire les conséquences de fautes relevant du droit commun. Une fraction importante provient des usines ou camps de prisonniers que Degrelle a parcourus. Entraînés par son éloquence, poussés par le désir de se réhabiliter comme soldats, guidés par des espoirs plus ou moins sincères ou égoïstes, ils se trouvent maintenant à Wild-

flecken disponibles pour le meilleur ou le pire. Les anciens de la légion appellent ces hommes « les tatoués».

Au bout de quelques jours, un bruit assez inquiétant court dans le camp. La « résistance» belge, ou les émigrés du gouvernement londonien auraient désigné un certain nombre de tueurs chargés de «liquider» Degrelle, soit pendant l'instruction, soit plus tard à la faveur des combats. Modeste 1er**,** déjà duc de Bourgogne par son comportement, les prend de vitesse. Officiellement, il n'est encore que capitaine, coiffé par d'autres officiers portant des grades plus élevés que le sien, et des Allemands de haut rang militaire, mais il va montrer qui commande en fait la 5^{e} brigade d'assaut SS Wallonie. Il fait rassembler tout le personnel, officiers compris, sur la place Adolf-Hitler, grimpe sur une caisse comme un prédicateur anglais, et parle:

- La soi-disant résistance belge, cet amas de «pense-petit», aurait envoyé contre moi des assassins chargés d'apporter la seule opposition qu'elle est capable de soutenir, celle des pistolets ou des poignards qu'elle emploie déjà contre nos familles et nos amis en Belgique!... Si c'est vrai, si les tueurs se trouvent là, dans nos rangs, devant moi, je leur dis; messieurs, je n'ai pas la possibilité de me soustraire à vos coups, dans ce camp où n'existe aucune chambre blindée! Je vis avec mes soldats, comme je vivais en Belgique avec le peuple, étant du peuple! Messieurs les assassins, vous pouvez me supprimer quand il vous plaira, je vous demande une seule chose: attendre. Attendre de nous voir vivre et combattre comme nous le faisons depuis deux ans, dans l'acceptation du sacrifice, dans l'honneur, dans la charité que nous ne refusons pas à l'ennemi bolchevique, alors que lui vous refuserait le droit de vivre s'il venait à gagner la guerre!... Attendez de vous faire une opinion personnelle quant à la mission que vous avez acceptée, sans rien connaître de moi! Si, après avoir vécu prés de moi, de nos camarades wallons et allemands, vous pensez que je ne suis pas digne de servir la cause que je défends, alors messieurs, tirez... tirez!... tirez!...

Les derniers mots se perdirent dans le tonnerre des applaudissements qui, en violation de la discipline militaire, crépitaient sur la place Adolf-Hitler. Ici, comme au Palais des sports de Bruxelles, le prodigieux orateur ne pouvait que gagner à tous les coups! S'il se trouvait des tueurs dans les rangs de la 5^{e} brigade d'assaut SS Wallonie - chose possible bien que jamais prouvée par la suite - la magie du verbe degrellien avait enrayé leurs pistolets. La volonté d'un démiurge aussi rusé que sincère pesait maintenant sur la brigade. A Wildflecken, comme en Russie, il adoptait la seule attitude capable d'entraîner les soldats jusqu'au terme de ce voyage au bout de la nuit qu'est une guerre. En s'offrant poitrine nue aux coups de l'ennemi, comme tous les grands héros de l'histoire, et en prouvant que les balles russes, pas plus que celles des tueurs à gage ne pouvaient l'atteindre, il annexait le capital chance que, déjà, Napoléon exigeait d'un général! Il entraînait maintenant dans son sillage une foule pas spécialement douée pour devenir SS. Il prouvait ainsi, une fois de plus, que c'est toujours un homme, et un homme seul, qui représente le fameux moteur de l'histoire!

Après la dissolution du rassemblement que les Allemands devaient commenter avec une profonde stupéfaction - un jeune officier trans-

formant la place Adolf-Hitler en aire de rassemblement politique de sa propre autorité - les soldats multipliaient les commentaires le long des avenues boisées.

- Tu as entendu le Léon?
- Quel type!
- Modeste est culotté!
- Il se croyait à Gromowajabalka!
- Moi, je l'ai vu sauter avec sa tente au Caucase! Une torpille lui tombe dessus, et ça finit par une égratignure!
- Invulnérable, le Léon!

Si on pique un résistant parmi nous, moi je le brûle!

- Impossible! Modeste en aura déjà fait un SS!

Et si, à travers ce torrent de commentaires qui leur faisait oublier pendant quelques heures la plainte des ventres creux se glissaient des réticences telles que « il finira par nous faire manger de la merde et vous le suivrez quand même », ou bien « tout ça c'est du cirque, et le Léon nous raconte des boniments », le Liégeois qui entendait ces mots attentatoires à l'image qu'il se faisait de son Dieu, répliquait:

- *D'ji ni ti djôse pu. Ti m'es trop biese!* (25).

*
**

Pendant des mois, le vent qui souffle aux oreilles des Wallons provient tantôt de l'Est, tantôt de l'Ouest apportant symboliquement l'écho des combats qui montent de ton en Russie, ou le chant des sirènes françaises, mères de la culture dont ils dépendent. Elle s'oppose à l'adoption d'une conception SS de la vie, préférant la légèreté à l'approfondissement, la sainte pagaille à l'ordre germanique, le personnalisme à l'esprit de groupe, l'autodétermination à la discipline, le refuge en un Dieu évanescent mais unique à la soumission aux dieux païens, terriblement présents pour rappeler aux hommes que nos actes nous suivent, que les faits sont têtus, les espèces vivantes régies par un rapport de forces cruel et, qu'en 1943, l'homme reste quelque chose qui doit être surmonté, non par des prières mais en découvrant en lui le dieu qu'il s'agit de réveiller, c'est-à-dire, biologiquement parlant, en faisant travailler à plein un cerveau actuellement sollicité à dix pour cent de ses possibilités!

Les instructeurs allemands qui dépendent du lieutenant-colonel Wegener ne se préoccupent pas d'inculquer cette philosophie aux Wallons. A Wildflecken, on ne forme que des soldats mais, à l'échelle de la Waffen-SS, ils doivent posséder, naturellement ou par acquisition, une partie de cette philosophie pour justifier l'image de marque dont ils se réclament: les runes portées sur l'écusson noir, la tête de mort cousue sur le bonnet de police ou la casquette.

Ce qui existe à l'état naturel chez les Flamands de la brigade d'assaut SS Langemarck recrutée dans une population de culture, et plus encore de mœurs germaniques, ne se trouve pas au départ chez les Wallons que domine l'esprit français. En entrant à Wildflecken, les nouveaux engagés doivent renoncer à une partie des biens de ce monde

[221]

s'ils veulent un jour porter des grades plus ou moins élevés dans l'ordre de la nouvelle Toison d'Or... Les biens de ce monde, qu'est-ce à dire? Et qui donc renoncerait à satisfaire même partiellement son appétit? La chasse est donc ouverte par les Wallons. Chevreuils et sangliers tombent sous les balles des Mauser. Les gardes découvrent rarement les coupables. Et heureusement, car les coupables risquent le camp de représailles. Les Allemands n'y vont pas de main morte quand il s'agit de protéger le gibier! Périsse le caporal Michel, mais que le grand cerf à dix cors demeure! Les officiers wallons protègent leurs braconniers qui. pris, s'en tirent avec sept jours de prison. Mais la 5e brigade d'assaut SS Wallonie affamée, connaît aussi le travail en finesse et se montre, de ce fait, aussi peu SS que possible! Elle assure la garde d'un secteur du camp où se dresse le manège. Immense. Un champ de pommes couvre la sciure de bois sur toute l'étendue du manège inutilisé. Les sentinelles wallonnes portent chacune une besace, vide à l'arrivée, pleine au départ. Quand arrive le jour solennel de la distribution des pommes pour toutes les compagnies groupées à Wildflecken, le fourrier allemand constate avec désespoir qu'il peut à la rigueur distribuer de la sciure de bois, mais plus une pomme! Les Wallons avaient déjà fait le coup chez un moujik de Dniepropetrovsk à partir du stock de pommes de terre qu'il détenait sous le plancher de son isba, mais se gardaient de répondre aux Allemands:

- C'est nous aut' qui les avant happé!

Vive le vin, l'amour et le tabac? Le vieux chant de troupiers ne figure plus dans le folklore Waffen-SS, mais les Wallons tentent de le réhabiliter. Les seules filles qu'on peut solliciter autour de Wildflecken, dans un périmètre accessible à un marcheur, se trouvent à Brückenau. Entre Allemands et Wallons, une course olympique s'engage. C'est à qui arrivera le premier et reviendra le dernier dans la limite des permissions. Les Wallons gagnent, non par une foulée plus rapide, mais parce que les demoiselles, pour des raisons que nous ne connaissons pas, les gardent plus longtemps auprès d'elles. La jalousie n'est pas un sentiment inconnu à la Waffen-SS. Humain, trop humain! Un soir, un groupe de Wallons rentrant de Brückenau remonte la route pavée qui déploie ses virages a travers la grande forêt. Un autre groupe émerge brusquement des taillis et demande:

- *Sind Sie Wallonen?*
- *Ja!*

Les Allemands tombent sur les Wallons par surprise et les rossent. Une semaine plus tard, les acteurs changent de camp. Les Allemands remontent de Brückenau. Les Wallons jaillissent des taillis.

- *Sind Sie Deutschen?*

- *Ja.*

Les Wallons rossent les Allemands.

Le chemin à parcourir pour qu'une internationale Waffen-SS se forge sur les bases d'une camaraderie égalitaire reste étroit, long, bordé de précipices. Au camp de Wildflecken, terriblement organisé, chaque grande unité possède sa propre cantine qui, en dehors d'une bière déjà pauvre en alcool, offre bien peu de ressources. Elle ferme un jour par semaine. Le jour où la leur reste close, les Wallons vont boire dans une autre dépendant des Allemands, Hollandais, Norvégiens ou Danois. Un soir, à l'issue d'une discussion orageuse,

un Wallon se fait éjecter sans ménagements. Ses camarades déclenchent une vraie tempête et cassent tout, comptoir, armoires, tables, chaises et jusqu'aux grilles des fenêtres. Enquête. Sanction financière. Mille deux cents marks à payer qui seront rassemblés dans les vingt-quatre heures par souscription bourguignonne. La solidarité s'avère totale, non pas étayée par le sentiment d'appartenance à la Waffen-SS, mais la réapparition d'un nationalisme agressif et intransigeant. On ne refait pas l'Europe en trois mois; ni les hommes en une génération!

Les Wallons s'isolent dans ce camp où l'imagination des nationaux-socialistes, le talent des architectes allemands, l'esprit SS, n'ont pas réussi à créer une ambiance capable de dominer le caractère assez sinistre du lieu et de son environnement. Chacun rêve de quitter Wildflecken le plus tôt possible et les audacieux y parviennent. Impitoyablement exigeante dans le service, la Waffen-SS se montre parfaitement libérale dès que la vie de ses soldats ne dépend plus d'elle. Elle a donc mis au point un système de week-ends qui leur permet de disparaître à tour de rôle du vendredi au lundi matin. Les responsables du système pensent que ces loisirs sont consommés dans les environs immédiats. Comment imagineraient-ils que les Wallons, comme les Français de la L.V.F., en profitent pour rendre visite à leur famille en Belgique, ou passer leur samedi soir dans une boîte de nuit à Berlin? Munis de titres de permission qu'ils ont falsifiés, d'ordres de transport ornés de cachets modelés dans la mie de pain et qui leur permettent de recevoir en cours de route trois fois la ration de vivres allouée aux Allemands, ils parcourent l'Europe sans débourser un mark. C'est la « Kommandantur Lines» qui paye! Quand un feldgendarme se montre trop curieux, les Wallons ne comprennent et ne parlent plus un seul mot d'allemand, se lancent dans des explications interminables en utilisant les dialectes belges, jusqu'à ce que le représentant de l'ordre finisse par hausser les épaules et rendre les papiers en grondant;

- *Ach! Wallonen, gross filous!*

Ça réussit à tous les coups, car les Allemands font preuve d'une indulgence presque infinie envers ces étrangers qui se battent volontairement à leur côté. Pas toujours cependant, et des accidents se produisent. Un soldat de la brigade Wallonie se rend ainsi régulièrement à Berlin pour coucher avec la femme d'un général de la Wehrmacht. Un soir, le cocu rentre chez lui à l'improviste et, s'autorisant du flagrant délit qui ne relève pas d'un tribunal militaire, condamne à mort le coupable de son

propre chef. Il le fait exécuter par son ordonnance et enterrer dans une fosse commune berlinoise. Ce fait du prince ne le satisfait cependant pas complètement et, pour couronner sa vengeance, il plante une bouteille vide cul en l'air, sur la tombe du malheureux. Le S.D. et la Gestapo enquêtent. Quand il prend connaissance des rapports, Degrelle entre dans une colère terrible et crie:

- Je vais voir Himmler et faire fusiller ce salaud!

Un an plus tard, il l'aurait fait fusiller sans rien demander à personne et, dans l'immédiat, Himmler aurait certainement accédé à son désir si le général de la Wehrmacht n'avait pas eu la bonne idée de repartir pour le front de l'Est et s'y faire tuer quelques semaines plus tard!

Degrelle protége farouchement ses Wallons, même lorsqu'ils se trouvent

[223]

dans l'illégalité. Un certain Dewilde, bon soldat de front mais tête brûlée, part lui aussi régulièrement en week-end, mais ne revient que huit ou quinze jours plus tard. Entre-temps, il est bien entendu porté déserteur. On le recherche et le ramène à Wildflecken où il purge quelques semaines de prison réglementaire. Mais ces funestes escapades se répètent et l'écho en parvient au SS Hauptamt qui s'affole, car les cas de désertion se multiplient. Presque chaque jour, des Wallons manquent à l'appel. Lassés par ce séjour peu glorieux au camp de Wildflecken, ils ne passent pas à l'ennemi, ou ne disparaissent pas dans la nature, mais s'incorporent à quelque division SS partant pour le front. Un an plus tard, rassemblée elle aussi à Wildflecken, la 33^{e} division SS Charlemagne fournira à Degrelle un lot encore plus important de déserteurs français, ralliant Wallonie pour échapper aux rivalités politiques qui désolent la Waffen-SS gauloise et trouver enfin un chef de guerre digne de ce nom!

L'encasernement de guerriers n'a jamais donné de bons résultats, et les premières semaines d'instruction de la 5^{e} brigade SS Wallonie apparaissent bien décevantes. L'esprit SS ne souffle pas pour les Wallons installés sur cette « montagne sauvage » de la Röhn. C'est plutôt l'esprit français du personnalisme apporté par le vent d'Ouest depuis les Ardennes. Il existe aussi un certain esprit slave représenté par le capitaine Tchekov. Comme en Russie, la nuit, après boire, il poursuit sa fidèle ordonnance à travers le camp et vide sur sa silhouette bondissante le chargeur de son Luger sans jamais l'atteindre. Sa fantaisie a fini par réveiller la totalité du camp lorsqu'il a fait mobiliser la fanfare de la brigade, à 2 heures du matin, pour qu'elle vienne jouer sous sa fenêtre sa chanson préférée «les yeux noirs»! Le commandant du camp ne l'a pas mis aux arrêts de rigueur, car l'esprit de la Waffen-SS comporte. lui aussi, une part de fantaisie et une étonnante marge de liberté, à la condition qu'elle ne nuise pas à la formation du soldat. Cette liberté existe à la Wallonie plus qu'ailleurs et comporte aussi la liberté d'expression.

Presque tous les matins, l'adjudant-chef Delrue rassemble une compagnie devant le bloc où réside l'état-major de la brigade. Il était déjà depuis longtemps « spiess», donc « mère d'une compagnie » comme caporal-chef, car jugé par Lippert futur sous-officier modèle. Il n'a pas son pareil pour mettre un homme en prison à grands coups de gueule, et lui apporter ensuite en cachette un supplément de nourriture... Il a son franc-parler qu'il conservera après la guerre, comme « incivique », errant dans Bruxelles coiffé de sa casquette de SS, promenant son chien berger allemand comme un symbole, répondant à la femme qui lui disait « quel beau chien, comme il a de la race »... « il est comme son maître, madame »-et. devenu cordonnier. réparant d'autorité les souliers éculés de ses anciens camarades sans leur demander un centime. Maintenant, le commandant se trouve à la fenêtre de son bureau, contemplant la compagnie, tandis que Delrue tient à ses hommes un long discours sur les « planqués » dont la présence déshonore la 5e brigade d'assaut SS Wallonie en formation. Et, tout en parlant, il dresse ostensiblement un pouce vers les bureaux de l'état-major.

Un autre jour, le mélomane éthylique Tchekov se trouve à la fenêtre de sa chambre, en compagnie de l'aumônier Louis Fierens. C'est un Bruxellois. Il a remplacé Salesse. le spécialiste des absolutions données aux

mourants à partir du nord magnétique de sa boussole à Gromowajabalka. Avant la guerre, Fierens exerçait son ministère à Chevanceaux. L'évêque de La Rochelle l'avait mis en disponibilité pour la durée de la guerre, ce qu'il regretta plus tard, le prêtre ayant rallié la légion Wallonie. C'était un curé sans histoire, qui exerçait correctement son ministère, se désintéressait de la guerre et craignait les coups durs. Vint à passer sous la fenêtre de Tchekov le lieutenant Bins, remontant à cheval la rue qui conduisait au bloc de l'état-major. Elevant au diapason le plus élevé sa grande voix de commandement, Tchekov lui cria:

- Lieutenant Bins, vous montez à cheval comme une puce sur la bite d'un curé!

Sans égards pour le prêtre qui se tenait à ses côtés. Tel était le ton donné à l'esprit SS par la brigade d'assaut SS Wallonie, au début de son instruction! Le moins qu'on en pouvait dire, c'était qu'ainsi ne parlait pas Zarathoustra!

*

**

Un certain changement se produit avec le retour des stagiaires envoyés dans les différentes écoles ou camps dès le mois de juin; les futurs officiers à la SS Junkerschule de Tölz, sous-officiers à Posen-Treskow, artilleurs à Arys pour les anti-chars (P.A.K.), Munich pour la D.C.A., pionniers à Dresden, spécialistes des transmissions à Nuremberg. Séparés de leurs camarades wallons, donc coupés de

l'esprit belge, noyés dans une foule de stagiaires venant de toute l'Europe, contraints d'utiliser l'allemand comme langue usuelle, ils viennent de franchir le mur séparant les nationalismes de l'internationale racialement fondée que la Waffen-SS cherche à créer. Les Wallons sédentaires de Wildflecken ne reconnaissent plus leurs camarades en découvrant en eux une froide objectivité qui les porte à se définir par rapport à des Norvégiens ou des Danois, mais plus des Allemands que la Waffen-SS vient, en quelque sorte, de faire rentrer dans le rang. Pour ces Wallons, l'important n'est plus de savoir qui a gagné ou perdu la guerre à l'Ouest, mais de gagner la guerre à l'Est. Pour y parvenir, ils semblent compter sur un style absolument nouveau, une sorte de brutalité sportive qui les apparente aux pionniers yankees, héros de la marche vers l'Ouest aux U.S.A. Très vite, il fait la conquête des « tatoués » encasernés à Wildflecken. Ils s'aperçoivent que, plus la discipline librement consentie se renforce, et plus s'accroît la liberté intérieure du soldat. Au bout d'une semaine, l'adjudant-chef Delrue qui depuis longtemps se trouve Waffen-SS sans le savoir s'aperçoit qu'un état d'esprit nouveau règne dans les sections qu'il est appelé à commander.

Un matin, on exécute l'exercice réclamé par l'instructeur en chef, le lieutenant-colonel Wegener. Pour les artilleurs retour d'Arys, il s'agit de mettre en batterie le petit canon d'infanterie (I.G.) en un temps record. Le mini-tracteur à chenilles, qui remorque le canon, arrive plein gaz. Son pilote descend une pente, vire à son pied, tandis que les servants décrochent la pièce pendant qu'elle roule encore, manœuvrent la flèche

ouvrante avant l'arrêt. La flèche se plante dans le sol et plie, donnant au tube une position qui, désormais, lui permettrait de tirer à 45 ! L'adjudant-chef Delrue ricane et dit au groupe d'infanterie qui accompagne la pièce:

- Ça y est! Maintenant, nous avons une arme secrète; le I.G. à tirer dans les coins!

Puis, tourné vers ses hommes:

- Nous allons réparer la connerie de ces artilleurs! Allons-y pour un parcours du combattant !*...Auf !* Marche, marche!

La gymnastique commence et, pour la première fois peut-être, Delrue ne surprend aucune plainte, pas la plus petite récrimination... A terre! Debout! Un bond en avant! A terre! Debout.! L'esprit dans lequel il a commandé ce « straf-exercice» considéré ordinairement comme une punition à caractère sportif, relève cette fois de la « réparation » selon l'éthique chrétienne... Une section souffre pour effacer le péché de l'autre! Wildflecken n'est plus un camp militaire. mais un couvent. Pour la première fois, l'esprit SS se définit dans la conscience de chacun. Ils sont devenus des moines-soldats et accèdent ainsi à ce que les créateurs de la Waffen-SS voulaient obtenir à l'échelon le plus élevé ; une activité rédemptrice. Il ne s'agit aujourd'hui que d'une préparation au combat qui, lui, exigera bientôt le suprême sacrifice pour «

réparer » le péché d'une autre Europe que la leur. celle qui s'est alliée au bolchevisme!

L'exercice dure une heure, puis Delrue crie

- *Auf !*

Les hommes se relèvent, enduits de boue de la tête au pied, visages cramoisis, un peu titubants. Alors, à la grande surprise de Delrue, le caporal responsable du groupe demande:

- Adjudant-chef, et si on continuait encore un peu?

Interloqué, mais ravi, car de mémoire de sous-officier Waffen-SS, jamais un homme n'a réclamé une prolongation de « straf-exercice », Delrue domine sa surprise et crie;

- Mettez les masques!

Puis:

- *Hinlegen!*A terre!

La corvée continue, infiniment plus contraignante qu'avant, car le port du masque à gaz coupe la respiration. Elle se poursuit pendant une demi-heure, puis Delrue siffle la fin de cette « réparation » qui laisse les hommes épuisés mais joyeux.

L'esprit nouveau gagne de proche en proche et s'incarne de manière différente selon les tempéraments. Beaucoup ne retiennent que la manifestation de courage à tout prix, la brutalité efficace, l'esprit de décision qui leur permettra de transposer dans la Waffen-SS l'image du gangster de Chicago. ou celle du « Cop» d'origine irlandaise qui le pourchasse sous le tir infaillible de son Colt.

Ainsi un matin, le sergent Leroy commande un exercice de lancement de grenades à main. Leroy, qui servait déjà dans l'armée royale belge, passe pour un bon connaisseur des engins de jet. Il annonce doctement aux soldats alignés devant lui

- A partir du moment où vous avez dégoupillé la grenade, elle produit

[226]

un petit sifflement, pchuitttt... et tant qu'elle siffle, vous pouvez la garder en main sans courir de risque. Démonstration!

Leroy dégoupille la grenade qu'il tient dans sa main droite et la rapproche tout prés de son oreille, afin de percevoir le sifflement annoncé.

Or, il se trompe, car une fois amorcée, la grenade - la grenade à manche allemande du moins - ne produit aucun bruit, mais fuse pendant quatre secondes avant d'éclater. Beaucoup de Wallons de l'ancienne équipe le savent parfaitement, pour en avoir lancé des centaines à Gromowajabalka et au Caucase. Ils rugissent comme des lions en détresse

- Lance! Lance!
- Lance, tu vas te faire sauter!
- Lance, tordu!

Et, comme Leroy tient toujours sa grenade, tel un premier communiant son cierge, qu'une bonne partie des quatre secondes de la marge de sécurité est consommée, ils prennent leur course avec l'élan d'un lièvre au déboulé. Leroy leur crie:

- Ah! Vous avez la trouille? Eh bien, je vous donne raison!!!

Et il lance l'engin droit sur les fuyards, comme s'ils appartenaient à l'armée rouge! La grenade éclate sur leurs talons et en blesse légèrement plusieurs. Ce style appartient aussi à la Waffen-SS. Un SS-man doit ignorer la peur, même si l'ignorance ou la bêtise humaine la justifie!

Un événement pénible semble clore la période pendant laquelle les volontés indécises cherchaient leur point d'application maintenant trouvé. Pour avoir trop souvent déserté, volé paraît-il, violé même assure le S.D., Dewilde ne quitte plus la prison de Wildflecken. Coupable, un Waffen-SS de nationalité allemande aurait été fusillé depuis longtemps. Dewilde ne l'est pas. Mais le SS Hauptamt a dépassé les bornes tolérables dans n'importe quelle armée du monde. Si Degrelle relève de la Waffen-SS par le courage, il reste un fils de l'Eglise sur le plan de la charité aveugle. Il a répondu non à toutes les demandes d'une sanction exemplaire à prendre contre son SS-man qui, lui, n'a sans doute retenu que l'image du gangster de Chicago inscrite en filigrane dans la perspective SS telle que Wallons ou Français la dessinent. Alors, Himmler lui-même prend son téléphone et dit

- *Mein lieber Degrelle*, je vous donne l'ordre de faire fusiller cet homme. Si on ne l'exécute pas pour l'exemple, c'est tout l'idéal de la Waffen-SS qui s'effondre! Je comprends votre attitude charitable mais, en la maintenant, vous vous écarteriez de l'Ordre aryen.

Degrelle s'incline. Il livre Dewilde au bras séculier. Le tribunal militaire le condamne à la peine de mort. Il passe sa dernière nuit dans une cellule à Wildflecken. Il ne remarque pas que ses gardiens, simples soldats de la brigade d'assaut, en ont laissé la porte ouverte pour lui permettre de prendre la fuite, ou s'il le remarque, il refuse cette charité décidément inépuisable! Un peu fol, sans doute a-t-il décidé de profiter de l'expérience dernière qu'on lui propose. Il passe la nuit en compagnie de son demi-frère et de ses gardiens qu'il saoule copieusement. A la pointe de l'aube, se présente un camion qui transporte les hommes du peloton d'exécution et le cercueil. Il en fait prendre la mesure et dit tranquillement.

- Ça va. J'entrerai très bien dedans.

Il saute sur la plate-forme du camion qui roule vers le terrain de

manœuvres. Le jour se lève. La fine lumière de l'automne pleut sur les épaules des soldats. Toute la 5^{e} brigade d'assaut SS Wallonie, plus de deux mille hommes, forme le carré. Les oiseaux chantent et font danser sur la houle des grands sapins une allégresse irrésistible. Les hommes ne les suivent pas et leur répondent par un silence rigoureux. Dewilde saute du camion et marche vers le poteau d'un pas ferme, la tête haute. On le lie, en forme réglementaire, mais il refuse le bandeau sur les yeux. Le peloton s'est mis en place. Il est entièrement formé par d'anciens

déserteurs, car on désertait beaucoup dans les débuts à Wildflecken, mais leurs fugues ne relevaient que du purgatoire alors que celles de Dewilde méritent l'enfer. La Waffen-SS, comme le parti communiste d'ailleurs, est une église dont l'enfer ou le paradis ne planent pas dans le ciel, mais se trouvent sur terre, immédiatement utilisables.

Le levier des culasses de Mauser claque. Dewilde crie :

- Adieu les camarades! Vive la légion! Vive la Belgique!
- Feu!

En tirant, les mini-déserteurs ont accompli une sorte de « réparation ». Porteurs du péché véniel, ils ont « réparé » un péché mortel.

Cette exécution exemplaire sera diversement commentée pendant vingt-quatre heures. Elle réveille fâcheusement la vieille opposition entre Allemands et Wallons, cependant tous fils de la même race, et que la Waffen-SS était en train d'effacer. Les Allemands diront

- Vous avez vu comment se paye l'indiscipline des Wallons?

Les hommes de la 5e brigade d'assaut répliqueront

- Vous avez vu comment les Wallons savent mourir? Prenez-en donc de la graine!

Mais une page est tournée. La Waffen-SS ne permettra pas aux hommes de rouvrir le livre où s'inscrivent les vieilles rivalités qui firent le malheur de l'Europe.

*
**

Au début du mois de novembre 1943, la 5e brigade d'assaut SS Wallonie est enfin constituée. Commandée par le major Lucien Lippert, animée par son vrai chef in-partibus Léon Degrelle qu'assiste un état-major à six sections, elle comprend un bataillon d'infanterie portée à trois compagnies et une compagnie d'infanterie lourde appelée à se déplacer sur vingt-six camions deux tonnes Ford, et neuf motos. Armement lourd confié à une cinquième compagnie à trois pelotons: neuf canons de 75 (P.A.K.) à tracteur (R.S.O.) et dix mitrailleuses légères (MG 42). La 6e compagnie dispose de douze mitrailleuses lourdes (Fla 2 cm, modèle 38), tracteurs K 52 ou Ford, trois mitrailleuses légères, quarante-cinq camions et neuf motos. La septième batterie est munie du terrible canon de 88 cm. (4 pièces tractées). La huitième batterie est une IG disposant de quatre obusiers tractés 7,5 et deux obusiers de 15 cm. La neuvième est dotée de dix canons de 75 blindés sur chenilles et neuf mitrailleuses légères. Enfin, la dixième forme une colonne de vingt-cinq à

[228]

cinquante camions légers ou moyens, assurant le ravitaillement et les évacuations. L'effectif organique prévu atteint deux mille deux cent cinquante hommes et, pratiquement, ce seront mille huit cent cinquante hommes qui disposeront de deux cent cinquante véhicules motorisés divers. Le matériel reçu appartient aux derniers modèles et se révèle neuf.

[229]

CHAPITRE XVIII

MORT A CRÉDIT EN UKRAINE

La légion SS Flandern n'avait pas découvert, sur sa route sanglante, les problèmes posés à la légion Wallonie par le passage dans la Waffen-SS, puisque intégrée dès le départ dans cette armée révolutionnaire. Mais elle venait de changer de nom. Elle s'appelait maintenant 6e Brigade d'assaut SS Langemarck. Pourquoi Langemarck? Le 26 octobre 1798, pendant la « Boeren Krijg», la guerre des paysans révoltés contre les occupants français soumettant les Flandres à leur domination en égorgeant leurs paysans le long des routes, l'église de Langemarck avait été brûlée par une équipe de « sans-culottes» qui, pour faire bonne mesure, éventra la femme en train de sonner le tocsin. Mais ce n'était ni les chefs du V.N.V., ni celui de De Vlag, le professeur van de Wiele, ni l'ancien commandant des Dinasos le lieutenant SS Jef François, qui avaient réclamé ce droit de perpétuer le souvenir d'atrocités françaises qui devraient interdire à la France moderne de s'ériger en juge d'atrocités allemandes. C'était Himmler ou le Führer lui-même - on ne le sait pas encore exactement aujourd'hui - qui en avait fait cadeau aux Flamands. Car, en 1914, à Langemarck, toute une promotion de Cadets allemands s'était volontairement immolée dans le style des Saint-Cyriens français chargeant sous le feu des mitrailleuses alliées, en rangs serrés, au pas de parade, sabre au clair. Pas un n'avait survécu. Depuis le début de la Seconde Guerre, le 4e régiment SS allemand portait ce nom destiné à perpétuer le souvenir de ce sacrifice, glorieux pour les romantiques, stupide pour les chefs soucieux d'efficacité. Le SS Führung Hauptamt le lui avait retiré pour l'attribuer à la légion Flandern qui devait trouver l'explication de ce baptême dans le message que Cyriel Verschaeve lui adressa aussitôt « Langemarck n'est plus seulement un symbole de l'honneur militaire allemand de la Première Guerre mondiale, il est devenu celui de l'honneur flamand dans la seconde. »

La brigade d'assaut SS Langemarck partira pour l'Ukraine presque en même temps que la brigade d'assaut SS Wallonie. Degrelle, qui se trouvait dans le secret des dieux, savait que son unité serait mise à la disposition de la SS Panzer grenadier division Viking, dans la boucle du Dnieper. Il télégraphie donc aussitôt au général Gille dont il dépendra «J'arrive

avec une division blindée! » Avec une pointe de scepticisme nuancée d'humour, Gille lui répond; «Ça fait combien d'hommes, chez vous, une division blindée? ».

Le lieutenant-colonel Schellong qui commandait les Flamands de la SS Langemarck, lui, n'annonçait rien.

*
**

Tandis que les brigades d'assaut SS Langemarck et Wallonie roulent vers l'Ukraine, en ces deux dernières semaines de 1943, les Russes développent un plan audacieux et l'appuient par des forces irrésistibles. Jamais leurs intentions stratégiques n'ont paru aussi claires, et l'analyse qu'en fait Reinhardt Gehlen correspond exactement aux plans dressés par la « Stavka» de Moscou. Le grand état-major soviétique déclenche une manœuvre en tenaille contre l'aile sud du front allemand. Elle débute au sud des marais du Pripet par un mouvement du premier front d'Ukraine que commande Vatoutine, bientôt remplacé par Joukov (25). Lancée contre le 59e corps d'armée en direction de la Pologne, l'offensive détache en cours de route une partie de ses forces vers le sud pour faire la jonction avec celles du deuxième front d'Ukraine de Koniev qui enfonce la 8e armée, marche sur la Roumanie, encerclant ainsi toutes les forces allemandes isolées à l'est du Dniestr. Staline propose, mais Dieu dispose.

Von Manstein place la 5e brigade d'assaut SS Wallonie à la disposition du général Hébert Gille qui commande la division blindée Viking avec ses régiments déjà très éprouvés, Nordland, Westland, Germania composés de volontaires nordiques, Volkdeutsch et Allemands du IIIe Reich, Hollandais et Flamands. Ils occupent la grande boucle du Dniepr. Elle s'enfonce encore à la manière d'un coin dans l'espace reconquis par les Russes qui au nord et au sud. poursuivent leur avance. Les conditions idéales pour un encerclement de cette partie du front sont déjà inscrites sur le terrain.

La 6e brigade d'assaut SS Langemarck, de son côté, roule vers Shitomir, située à 100 km au nord-ouest de Tcherkassy, mais ne réussit pas à débarquer dans la ville comme prévu. Devant les sept convois qui la transportent, le rail se trouve déjà coupé. A la veille de prendre contact avec l'ennemi, elle se trouve plus puissante qu'à Krasny-Bor, son dernier engagement, avec quarante-deux officiers, dont dix-huit Flamands frais émoulus de la célèbre école militaire SS de Tölz, cent-soixante-deux sous-officiers, mille huit cents hommes et cent trente-sept Hiwis. Sans compter Camille, le cheval-mascotte qui suit toujours et son maître Peter Claes.

Les trains stoppent l'un après l'autre, en pleine campagne. Comment mettre à terre le matériel lourd sans quai de débarquement? Où trouver de l'essence pour les réservoirs qu'on remplit traditionnellement sur les arrières des fronts? Le canon tonne de temps à autre dans les environs de Shitomir, mais l'ennemi reste invisible. La 2e compagnie débarque dans la nature, près de Tchudnov, village entièrement rasé. Où se trouve le PC.? Où se trouvent les dépôts de carburant? Où se trouvent les Russes?

Ces questions ne reçoivent pas de réponse. On les sollicite par des patrouilles. La première rentre et signale que la brigade se rassemble à Driglov, au nord-ouest de Shitomir. L'autre ne rentre pas. Un peloton part à sa recherche et tombe sur un groupe de combat de la SS Leibstandarte Adolf Hitler. Le dialogue qui s'engage ne cessera plus jusqu'à la fin. Le premier chef de char allemand qui jaillit de sa tourelle demande au sous-lieutenant flamand:

- *Kamerad, sind Sie kik oder kak?*

Cela signifie « êtes-vous en dedans ou en dehors du kessel»? Encerclés ou pas? La SS Leibstandarte Adolf Hitler, ou du moins un de ses groupes de combat cuirassé, ne sait pas s'il est encerclé ou non! Les Flamands non plus! Tout se passe loin d'eux. Inlassablement, les murailles russes de leur prison s'édifient derrière l'horizon visible, gris et triste, puis se meuvent vers le nord ou le sud, l'est et l'ouest, se brisent ici, se dressent de nouveau là-bas, sans qu'il soit possible de deviner le lieu sur lequel elles s'implanteront à titre définitif. Tout ce qui surgit à l'horizon est suspect. Le mystère de ces présences ou de ces absences s'épaissit quand tombe la neige, assez rare, flagellée par de brèves tempêtes. Après le froid, le redoux, fréquent l'hiver en Ukraine. Les fantassins pataugent dans la boue infâme, la neige fondante. Blizzard. Pluie tournant à la neige. Neige tournant à la pluie. Une faible lumière trame sa maladie de langueur, dévoile de temps à autre des troupes qui passent, colonnes de fantômes en voie de dissolution qui, finalement, s'engloutissent dans un redoutable anonymat...

Enfin rassemblée autour de Tchudnov, la 5^{e} brigade d'assaut Langemarck ouvre le feu :

- Alerte aux chars!

Deux blindés se présentent, vêtus de gris, enduits de glaise, aussi anonymes que des malfaiteurs.

- Feu!

Servies par des Flamands frais émoulus des écoles d'artillerie, les pièces de P.A.K. hurlent. Les blindés brûlent. Ce sont deux Mark IV. Ils appartenaient à la division Das Reich et l'un des rescapés assure qu'il s'apprêtait, lui aussi, à ouvrir le feu sur les Flamands, groupe de soldats suspect, épars autour du village. Comme dans les films qui glorifient la loi de la jungle, seul le premier qui tire reçoit l'absolution!

Le commandeur Schellong finit par obtenir la liaison avec Hubbe, le général manchot qui commande cette manœuvre tactique, l'une des plus délicates de toute la guerre à l'Est. Ordre de repli sur Berditchev. Marche plein sud. Départ immédiat. Mais Schellong vient d'envoyer en reconnaissance le peloton du lieutenant Jensen. Une vraie bataille intérieure s'engage au niveau de l'état-major de la SS Langemarck.

- *Dienst ist dienst !* affirme le commandeur.
- Il faut attendre le retour de Jensen, assurent les officiers.

Le cas de conscience s'élargit à l'échelon sous-officiers.

- Impossible de faire mouvement en laissant tomber Jensen!

Puis, au niveau de la troupe:

- Jamais nous ne sacrifierons le peloton Jensen! On ne bouge pas!

Ils ne bougent pas jusqu'à minuit. Schellong finit par obtenir le branle-bas en promettant de laisser sur place une partie de la 2^{e} compa-

gnie pour recueillir la patrouille. Langemarck se met en marche vers le sud avec ses camions, ses motocyclistes, son artillerie tractée, un matériel tout neuf qui, cependant, déjà malmené par les fondrières, plâtré de glaise, ne paie guère de mine.

Le peloton Jensen ne rentrera jamais. C'est le deuxième que Langemarck perd en essayant de se situer par rapport à l'ennemi. Un survivant témoignera beaucoup plus tard, en 1947, devant ses camarades rassemblés à Bruxelles, dans la prison de Saint-Gilles:

- Jensen a vendu sa peau très cher! dit Moreels le seul qui ne fut pas tué dans l'embuscade.

Langemarck roule maintenant vers Berditchev. Malgré trois jours de bagarres sporadiques mais meurtrières, elle ne réussit pas à s'en rendre maîtresse. Nouvel ordre de marche. Objectif: Tchepetovka. C'est au nord-ouest de Shitomir, d'où la brigade vient! A Tchepetovka, nouvel ordre de marche: direction Tarnopol. Plein sud! La liaison qui se maintenait avec Das Reich, entre Shitomir et Berditchev, est perdue puis retrouvée à Tchepetovka.

- *Sind Sic kik oder kak?*

Vous êtes encerclés? Merci, moi aussi! Mais non! Mais oui! Hier, c'était oui! Aujourd'hui, c'est non! Les Russes ont disparu dans l'ouest. D'accord, mais on les signale au nord! Je vous demande pardon, c'est au sud! Donc, à la fois au sud et au nord! Filons vers le sud-ouest, direction Bjelgorodka, sur la rivière Horyn.

En fait, l'encerclement de Langemarck, comme de Das Reich ou de la SS Leibstandarte Adolf Hitler, se trouve en voie de développement, se mouvant au fur et à mesure que les premier et deuxième fronts d'Ukraine progressent vers l'ouest, multipliant les petits kessels grâce aux pointes que Joukov lance vers Koniev. Ni les unes ni les autres ne sont assez puissantes pour figer les unités allemandes qu'elles ont percées. Les Russes copient, en gros, la stratégie allemande des enveloppements, mais n'en maîtrisent pas encore le détail. Ils cisaillent la masse des troupes avant d'avoir terminé leur encerclement stratégique à l'ouest, sur le Dniestr. C'est une faute et ils ne renouvelleront pas sur ce front sud de l'Ukraine leur succès de Stalingrad.

Sur le terrain laissé vide, entre deux des pointes que Joukov lance du nord vers le sud, Langemarck ne rencontre aucun obstacle. Paix totale. Routes chaotiques et désertes. Villages encore peuplés de paysans inquiets. Balkas. Petites rivières. îlots forestiers. Mais la bagarre éclate au contact des colonnes blindées ennemies. L'affaire fut chaude à Tchepetovka.

- *Sind Sie kik oder kak?*

On était encerclés réellement à Tchepetovka, avec des compagnies de Das Reich et de la SS Leibstandarte Adolf Hitler, le 14 janvier 1944. Là, placés en couverture des deux unités allemandes, les Flamands ont joué aux encerclés encercleurs, en coupant aux Russes la route Luban-Tarnopol. Deux jours de batailles offensives, deux jours de combats défensifs sur les positions conquises. Puis tout le monde a

fait mouvement vers Bjelgorodka. Suivant des routes parallèles, en évitant de s'affronter pendant le jour, Russes et Flamands s'accrochaient la nuit, avec un gros avantage pour les premiers. Leurs T 34 roulaient tous phares allumés avec

une folle audace, fonçant pleins gaz sur les colonnes motorisées flamandes et, les abordant à la perpendiculaire, ils passaient entre deux camions, deux pièces de 75 tractées, les foudroyant de leurs obus tirés à bout portant. Ils allaient ensuite prendre du champ, virer, revenant sur le convoi, le perçant une fois de plus, incendiant ou brisant un autre camion, décimant les hommes à la mitrailleuse. Les Flamands répondaient comme ils pouvaient, détruisant les chars au Panzerfaust ou au P.A.K. de 75, rapidement mis en batterie contre ces T 34 experts en slaloms. Ils flambaient alors et ces bûchers jalonnaient l'itinéraire suivi par la colonne, attirant les avions qui larguaient leurs bombes à la bonne fortune de guerre.

- *Sind Sie kik oder kak?*

A Jampol et Bjelgorodka la réponse devenait presque absolument positive. Les Russes tenaient les hauteurs de part et d'autre de la rivière Horyn. Pour la franchir, un seul pont restait intact, mais l'infanterie ennemie occupait son tablier, sans appui de feu important il est vrai. C'était par ce pont qu'il convenait de percer. Alors, de minute en minute, et au commandement, chaque camion prit le départ et se rua vers le pont à toute allure. Les canons de P.A.K. qu'ils traînaient derrière eux, dansaient une folle sarabande. Ils balayaient le tablier du pont et les Waffen-SS ramassaient parfois, au passage, quelques prisonniers lorsque les Russes sautaient sur les marchepieds pour éviter de se faire écraser!

Les Flamands se dirigeaient maintenant vers l'est, cap sur Stara-Konstantinov et ce n'est pas l'une des moindres anomalies de cette campagne baroque que de constater que, maintenant, l'évasion hors du kessel ne restait possible que d'ouest en est, selon un axe qui, prolongé, passait par Stalingrad! A Stara-Konstantinov, ils retrouvèrent leur artillerie de D.C.A., les magnifiques pièces de 88 qui, roulant nord-sud, s'étaient trouvées encerclées là, deux jours plus tôt, mais qui ne l'étaient plus maintenant.

Ce jeu de cache-cache avec les Russes se poursuivait dans une grande misère. Le ravitaillement ne parvenait plus autrement que par les parachutages. Les «containers» de munitions atterrissaient plus souvent que les Saucisses! La brigade d'assaut Langemarck perdait progressivement sa cohésion, se décomposait en petits groupes progressant vers Stara-Konstantinov, puis Tamopol, chacun pour leur compte.

- *Sind Sie kik oder kak?*

Ils allaient répétant les maîtres-mots de l'incertitude, lorsqu'ils se rencontraient avec Das Reich, retrouvant plusieurs fois l'un de ces kampf-gruppe commandés par Lammerding, avec ses blindés incorporés dans la 96^{e} division d'infanterie. Misère

profonde. Une fois, ils avaient invité le commandant Otto à la popote de la compagnie. lui offrant à manger son propre cheval discrètement sacrifié quelques jours plus tôt!

*
**

Le cheval Camille vivait toujours. Peter Claes qui, grâce à lui, assurait des liaisons de fortune, était resté en arrière du gros, sur les bords de la rivière Horyn. Il essayait surtout de capturer des vaches pour nourrir ses camarades. Mais les Flamands se faisaient de plus en plus rares autour de lui,

[234]

se repliant d'ouest en est. Un matin, le voici interpellé par un vieux moujik affligé d'une jambe de bois. Il pousse devant lui une voiture d'enfant délabrée et lui demande:

- Pan; pourrais-tu me prendre dans ta voiture?

Peter Claes hésite. Le vieil homme n'a pas l'air dangereux. Il l'interroge:

- Où vas-tu?

- Je rentre chez moi. Il me reste dix kilomètres et je suis bien fatigué!

Pris de pitié, le Flamand fait monter le moujik dans sa carriole et poursuit. Le Russe parle assez bien l'allemand, et même un peu de français car il s'est trouvé prisonnier à Berlin en 1915. Soudain, une compagnie de l'armée rouge, progressant du nord vers le sud, apparaît et déborde la panjewagen de Peter Claes. Une colonne de chars T 34 descend également le long de la rivière. Ni l'une ni l'autre ne prête attention au misérable équipage, car le moujik et le soldat se ressemblent. Claes porte en effet une chapka d'origine, une veste ouatinée sale et déchirée, un pantalon gris abondamment taché et, seule, une paire de souliers militaires pourrait, à la rigueur, le faire identifier comme soldat. il arrive au village, débarque le moujik qui lui dit:

- Petit Père, je te garde chez moi pour l'amour de Dieu, puisque tu as pitié de ma vieillesse et de ma fatigue!

La nuit tombé. Peter Claes partage ses maigres provisions avec le moujik, se couche sur le four de l'isba et cherche le sommeil. En vain. La région parait maintenant définitivement occupée par l'armée rouge, la brigade d'assaut Langemarck a pris du champ et il ne la rejoindra jamais. Au petit matin, il se lève et se prépare tout de même à poursuivre sa route vers l'ouest, à tout hasard, ignorant que cet azimut se trouve désormais fermé. Mais une compagnie de soldats russes apparaît et, mise au repos après les combats de la veille, occupe le village. Le moujik dit à Claes:

- Nas, je vais te tirer d'affaire!

Il appelle Nas l'étranger qui s'est penché sur sa misère. Vers la fin de la matinée, un sous-officier entre dans l'isba et demande au vieux qui est ce compagnon qui parle seulement quelques mots de russe.

- C'est un Nas qui m'a sauvé la vie!

Il s'agît d'un étranger, pas d'un soldat fasciste! Peter Claes a détruit tous ses papiers militaires mais conservé son passeport belge. il abandonne le cheval Camille après une dernière caresse et en fait cadeau au vieux paysan, puis se rend chez le capitaine commandant le détachement. il pense, avec une certaine philosophie: je n'ai aucune chance de m'en tirer! Dès que le Russe l'aperçoit, il commande, dans un mauvais allemand:

- Déshabille-toi!

Puis:

- Lève le bras!

Peter Claes ne se trouvait pas à la brigade quand les infirmiers ont tatoué sous l'aisselle la lettre désignant le groupe sanguin signe de reconnaissance pratique en cas de transfusion immédiate pendant la bataille, stigmate d'identification maintenant bien connu des Russes. Porteur du signe, Claes eût été fusillé sur-le champ, tandis que le capitaine se contente de demander:

- Qu'est-ce que tu fais en Russie?

Claes prétend que les fascistes l'ont contraint de venir travailler dans un hôpital militaire et, à l'appui de sa neutralité, présente son passeport belge. Le Russe l'examine très soigneusement et sursaute en découvrant le timbre humide apposé par la commune qui l'a délivré. C'est le bouclier d'Assebroek. Le capitaine demande:

- Ce sont les armes de ta famille? Tu es noble?

Question très dangereuse. Longues explications. Le moujik qui a suivi le Nas et maintenant l'assiste finit par convaincre le capitaine sur les origines parfaitement prolétariennes de Claes. Cependant, malgré tous ses efforts, il n'arrive pas à comprendre de quel pays il vient, car jamais il n'a entendu parler de la Belgique. Il le prend plutôt pour une sorte de Chinois, ou même peut-être pour l'un de ces innombrables citoyens soviétiques qui ne parlent pas un mot de russe!

Le Belge rentre dans l'isba de son moujik et soigne le cheval Camille pendant deux jours, tandis que les soldats paraissent l'avoir oublié. Un soir, un groupe de paysans inconnus apparaît dans le village. Ils viennent d'être raflés dans les environs en vue de leur incorporation dans l'armée rouge qui augmente ainsi ses effectifs au fur et à mesure qu'elle ratisse le terrain conquis. Méthode très astucieuse, économique et pratique à porter au crédit du matérialisme historique et dialectique! Car, plus elle perd de soldats pendant ses offensives, plus elle dispose de combattants! C'est alors que se produit un événement insolite, inconcevable ailleurs qu'en Russie, et qui se trouve bien accordé avec l'étrange bataille en cours, composée d'encerclements qui se nouent et se dénouent selon des fantaisies meurtrières. Le capitaine qui ne sait que faire de Peter Claes lui dit:

- Tu pars avec ces hommes!

Le voici donc incorporé dans l'armée rouge et il se met en route avec la vingtaine de paysans déjà recrutés. Quelques minutes avant son départ, le charitable moujik est venu lui apporter un « somka » bien garni de croûtes de pain et petits morceaux de lard. Cette besace paysanne est exigée par l'armée et c'est à partir des provisions

emportées que le futur soldat doit subsister pendant les trois semaines de marche prévues.

Les vingt paysans naïfs et courageux avancent, mais jamais sur les routes, progressant à travers champs et bois. La sentinelle qui les escorte est relevée chaque matin. Ainsi, au bout de quelques jours, Peter Claes qui était au début considéré comme un Nas un peu suspect, Finit par être admis comme Russe à part entière, parlant fort mal la langue certes, mais d'intelligence supérieure. C'est en effet lui qui prend les initiatives, découvre les gués permettant de franchir les rivières. Il acquiert très vite la considération des sentinelles successives et de ses camarades qui l'aiment bien. Le soir, il couche avec eux dans les granges des kolkhozes ou des petites fermes, dévore les pommes de terre préparées par la « kasaïka», la patronne tenue de les leur fournir gracieusement au titre des prestations patriotiques!

Au fur et à mesure que le contingent traverse de nouveaux villages, l'effectif augmente par voie de mobilisation. Il se trouve à l'effectif d'un régiment en arrivant à Ostropol. L'instruction militaire commence. Un fusil pour dix hommes. Une mitrailleuse par compagnie. Simulacre

d'attaque en plaine, avec des betteraves pour remplacer les grenades à main. Peter Claes se distingue et reçoit des félicitations sur le front des troupes! Chaque matin, un politruk vient les haranguer, fait le point de la situation sur les fronts, parle à peine de marxisme et beaucoup de la sainte Russie, de la patrie menacée, des générations passées qui donnèrent l'exemple du sacrifice et du courage. Le soir, dans les isbas, les camarades de Peter Claes chantent Inoubliables heures de beauté et de nostalgie. Le grand cœur de la Russie saigne. Claes doit chanter à son tour, comme Chinois, Caucasien, Tartare ou Mongol, les moujiks n'arrivant pas à le localiser, ce qui les laisse d'ailleurs parfaitement indifférents. *Nitchevo!*

Quand il arrive à Kiev, le contingent se trouve à l'effectif d'une division. Peter Claes va-t-il poursuivre sa carrière dans l'armée rouge, vivant ainsi jusqu'au bout l'une des aventures les plus extraordinaires de la Seconde Guerre mondiale, monte-t-il en grade afin de remplacer Joukov, comme Degrelle Hitler? Non, mais peu s'en faut.

A Kiev apparaissent enfin des représentants qualifiés du N.K.V.D. Ils s'intéressent de très près à chaque recrue et les sélectionnent. Pendant que les interrogatoires se poursuivent, interminables, Claes échange avec ses compagnons des graines de tournesol, en signe de politesse. Il parle maintenant le russe de manière presque acceptable et passe de la division dans un bataillon composé de suspects quant à leur origine ou leur moral. Beaucoup de recrues restent en effet réticentes, car provenant de l'Ukraine à tendance séparatiste, elles ne portent pas Staline et le communisme dans leur cœur. Une quantité appréciable d'entre eux déserte. D'autres appartenant aux Évangélistes ukrainiens refusent de toucher un fusil. Le N.K.V.D.

décide de les fusiller puis, finalement renonce, car ces zélateurs de l'Evangile ont insulté de manière géniale le peloton d'exécution préparé. *Nitchevo!* C'est la guerre! Guerre et Paix! Passage de Tolstoï! *Voïna!* Russie éternelle!

L'aventure insolite de Peter Claes s'achève. Les Russes n'arrivent pas à le classer comme prisonnier de guerre ni comme «déporté du travail obligatoire». Maintenant, il relève d'ailleurs beaucoup plus d'un moujik que d'un ancien Waffen-SS. Il a épousé la misère russe. Il est devenu fataliste au même titre que les politruks qui l'interrogent. Il vit au jour le jour et son espoir ne dépasse jamais la chute du jour. La langue aidant, il restera en marge des grandes servitudes jusqu'à la fin de la guerre. Stakhanoviste dans un camp de prisonniers roumains, puis homme de confiance à Tambov où il vivra en compagnie des autres prisonniers belges, il terminera sans grands dommages son voyage au bout de la nuit!

*
**

La 6e brigade d'assaut Langemarck va jouer à cache-cache avec l'armée rouge, en Ukraine, jusqu'au mois de mars 1944, presque toujours encerclée mais trouvant toujours, au dernier moment, un passage pour se replier en. combattant tantôt vers le sud, tantôt vers l'ouest. Elle ne sera pas suffoquée d'un seul coup, comme la VIe armée allemande à Stalingrad, mais elle meurt à crédit, tombant d'embuscades en combats singuliers, attaquée tantôt par les chars, tantôt par l'infanterie à laquelle elle rend coup pour coup, détruisant plus d'hommes qu'elle n'en perd.

[237]
L'encerclement stratégique du groupe d'armées ne sera jamais définitif car von Manstein manœuvre mieux que Joukov et Koniev. Cependant, les Flamands vont subir la hantise du kessel pendant presque un trimestre. Vainqueurs dans la défaite - car ils vont se retrouver sur les Carpates au lieu d'avoir reconquis le Dniepr - les Flamands auront perdu finalement plus de monde par grignotage constant de leurs unités que dans les terribles assauts du Volkhov et de Krasny-Bor. Partie à l'effectif de 2 200 combattants, la brigade se retrouvait à 400 à Iaslo, en Pologne, ayant ainsi laissé derrière elle plus d'hommes que la 5e brigade d'assaut SS Wallonie n'en laissera à Tcherkassy, sans éveiller comme elle le roulement de tambour de l'histoire pour une prestation à peu près équivalente.

[238]

CHAPITRE XIX

TCHERKASSY CONTRE STALINGRAD

La 5e brigade d'assaut SS Wallonie est arrivée les 19 et 20 novembre 1943 à Korsum, au nord-est de la zone Shitomir, Tchepetoska, Tarnopol, dans laquelle les Flamands se sont trouvés tout de suite encerclés. Les cadres de l'unité sont des rescapés du Donetz et du Caucase. La. Russie, ses périls et ses misères ont donc cessé de les effrayer. Ils comprennent et parlent sa langue mieux que l'allemand. Enfin, ils sont SS et cette prise de conscience leur donne un moral élevé. A travers la Waffen-SS qui cherche à modeler des hommes libérés du vieux nationalisme, les rassembler dans une caste exclusivement déterminée par la race et le courage, nouvelle noblesse populaire destinée à prendre la relève de l'ancienne, ils se sentent plus à leur aise que dans la Wehrmacht dominée par l'esprit de la Prusse. Ils rêvent encore de faire sonner au beffroi de l'Histoire les grandes heures de la « vieille patrie» qui, des bouches du Rhin jusqu'à la Somme, étonnait le monde par son niveau de civilisation, mais savent qu'avant de refaire l'Europe il s'agit de remporter sur l'U.R.S.S. une victoire de plus en plus problématique!

Cependant, quand la brigade d'assaut SS Wallonie touche pour la seconde fois au Dniepr, toute bataille pour stabiliser le repli des groupes d'armées centre et sud sur le fleuve, est d'ores et déjà perdue. L'opération Citadelle, lancée le 5 juillet 1943, a échoué. Dés le 15 septembre, un repli stratégique a ramené le front sur la rive occidentale du Dniepr, la position dite « Hagen». Mais la grande boucle sud de son cours, encore occupée et défendue, s'enfonce comme un coin dans l'espace reconquis par les Russes qui, au Nord et au Sud poursuivent leur avance! Les conditions idéales pour un encerclement de cette partie du front sont inscrites sur le terrain.

Malgré cette menace, le front de Tcherkassy restera relativement calme jusqu'au mois de janvier 1944. Les hommes s'ennuient comme les Français pendant la « drôle de guerre », en 1939. Le lieutenant van Eyser et sa patrouille sont massacrés le 12 décembre par un groupe de femmes soldats qui ont laissé l'officier sur le terrain avec sa verge plantée dans la bouche. Le 22, Léon Degrelle conduit avec bonheur une petite attaque dans les marais gelés d'Irdyn. Puis des centaines d'indigènes creusent près

de trente kilomètres de tranchées extrêmement profondes, entre Mochny et Derenkovez, dans un sol gelé aussi dur que le ciment. Un matin, le sergent qui commandait un secteur du chantier découvrit un partisan déguisé en femme, alors qu'il se troussait avec beaucoup d'imprudence pour aller satisfaire un besoin pressant. L'état-major le fit, bien entendu, fusiller séance tenante, mais cela ne réglait pas le problème de sécurité ainsi posé. Désormais, chaque matin, les chefs de section rassembleront leurs équipes de femmes, chacune devant se présenter troussée jusqu'au ventre, quelle que soit la température! Sergents et caporaux pouvaient ainsi s'orienter sur un terrain solide, Bernard Shaw ayant depuis longtemps opposé aux techniciens de l'unisexe une remarque, fameuse par sa simplicité : « Mesdames, il vous manquera toujours un petit quelque chose... »

Ce contrôle n'avait que peu de valeur dans l'absolu, puisque les Bourguignons venaient d'apprendre, à leur corps défendant, que l'armée rouge et les brigades de partisans comptaient beaucoup d'amazones luttant sans le savoir en faveur de

l'unisexualité, puisque coupant chez leurs ennemis abattus le « petit quelque chose » qui leur manquait.

Quelques incidents, parfois burlesques. Deux camions, dont l'un chargé d'essence, s'égarant dans les lignes russes, parcourent vingt kilomètres, salués par les rafales d'armes automatiques et rentrent sans dommages. Froid très vif pendant la nuit de Noël. Quand les femmes russes disent «kholodno », cela signifie que le thermomètre a dépassé 25° au-dessous de zéro. Il n'est pas de Noël gai au front. Surtout sur celui de Tcherkassy, car si la troupe n'est pas informée de la situation stratégique, les «tuyaux de cuisine » situent déjà les Russes sur la frontière roumaine, loin sur les arrières de la brigade. En réalité, le 24 décembre 1943, les armées de Joukov ont déjà lancé les attaques qui, selon la plus rigoureuse logique, devraient faire de Tcherkassy un second Stalingrad.

Une offensive commandée par le général Gille pour diminuer la pression exercée par les Russes au nord-est de Sabrevka réussit, grâce à l'élan des Wallons. Très fier de ses hommes, Degrelle ramène quatre-vingt-cinq prisonniers et quatre pièces anti-chars, perdant seulement trois morts, quatre disparus et cinq blessés graves. Cette opération démontre qu'à forces égales en hommes et matériel, l'armée rouge n'existe pas devant les Waffen-SS. Plus jamais la 5^{e} brigade d'assaut SS Wallonie ne retrouvera de telles conditions d'affrontement. Les combats qui se préparent rétabliront la proportion habituelle de sept à dix contre un!

*
**

Le 10 janvier, Lucien Lippert reçoit un coup de téléphone du commandant de la division Viking qui le convoque à son P.C. avec Degrelle. Le général Gille est installé avec ses officiers d'état-major à Goroditch, dans un immeuble moderne qui se dresse., encore intact, malgré quelques attaques aériennes maladroites, à côté de l'église orthodoxe verte et blanche. Elle semble grelotter au cœur de la steppe, sous cette neige qui vire du bleu au gris selon les caprices du ciel. Neige bleue de l'aube. Neige grise sous un dais gris de nuages. Neige noire du

crépuscule. Idées noires au fur et à mesure que l'encerclement de Tcherkassy se précise.

- Je vois noir! leur dIt le général Gille en leur exposant les revers subis par ses deux régiments Narva et Germania. Les Soviétiques ont lancé deux grandes unités de pionniers au sud-est de Goroditch, prenant ainsi le contrôle de la forêt de Teclino et ils représentent maintenant une menace permanente et grave pour le flanc droit de la division Viking. Le 8 janvier, une contre-attaque s'est vue rejetée sur ses bases de départ. Narva et Germania n'ont pas mieux réussi les 11 et 12 tout en subissant de fortes pertes. Que peut-on faire?

Léon Degrelle a redressé la tête après avoir écouté ce compte rendu que Lippert lui traduit et, avec sa superbe habituelle, il affirme:

- Eh bien! La brigade d'assaut SS Wallonie réussira là où Narva et Germania ont échoué! Même si elle doit se sacrifier entièrement pour le Führer!!!

Il ne dit pas le « Fureur», mais le « Furère» et beaucoup d'Allemands ont du mal à comprendre de qui il parle. Mais Gille, lui, comprend, tourne vers l'ancien chef de Rex son visage mince, affûté en lame de couteau, son regard devenu inflexible à force d'avoir réanimé les courages défaillants et répond simplement:

- Merci!

Le 13 janvier, la brigade d'assaut est relevée sur ses positions par deux compagnies du régiment Westland retirées de Stieblev. En se dirigeant vers la forêt de Teclino, les Bourguignons découvrent des inscriptions peintes sur les parois des isbas et qui annoncent : *Circus Wallonien - Vorstellung morgen 6 bis 8 - Eingang frei!* Quand les Germanisants leur traduisent le sens de cette provocation « demain matin entre 6 et 8 heures, représentation du cirque Wallon, entrée libre! » les soldats de Modeste 1er **,** duc de Bourgogne, pâlissent de rage et se jurent de donner un démenti aux camarades nordiques qui jalousent leur succès de Sabrevka. Ils ne connaissent pas encore le prix qu'ils devront payer car s'ils luttaient à armes égaIes à Sabrevka ils vont provoquer le choc du pot de terre contre le pot de fer à Teclino.

Les canons d'assaut automoteurs ne peuvent aujourd'hui les suivre dans cette forêt dense et rare en layons, mais une copieuse préparation d'artillerie les précède : huit cents projectiles tirés le 14 janvier à 6 heures du matin. Les premiers retranchements des Russes sont assez facilement enlevés par la 1re compagnie puis, le front s'élargissant progressivement, les 2e et 3e s'engagent à sa droite et à sa gauche, sous les couverts. A quatre cents mètres des lisières, les Bourguignons tombent sous un feu meurtrier de canons d'infanterie bien servis et bien approvisionnés. Cloués sur place sans pouvoir creuser des trous de protection dans un sol profondément gelé, les hommes commencent à tomber. Leur moral de fer lui aussi tombe lorsqu'ils découvrent les victimes des précédentes attaques. Tout le monde savait qu'il existait des unités de femmes combattantes dans la forêt de Teclino, mais personne ne connaissait encore leur férocité.

Les projectiles déchiquettent les arbres qui barrent le passage, écrasent les hommes en tombant. Les Russes contre-attaquent vers 9 heures et enfoncent le centre du bataillon wallon avec une décision extraordinaire.

[241]

Voici la 3e compagnie reconduite jusqu'à ses positions de départ, entraînant dans sa retraite le peloton de l'adjudant Aoust qui, lui, appartient à la 1re**.** Le reste de cette compagnie se voit rejeté en désordre sur la lisière sud des bois avec des pertes sévères. La confusion gagne de proche en proche. Elle épargne toutefois le peloton de l'adjudant Sapin, grâce à la chance sans doute mais également au courage stupéfiant de son chef. Sapin, fort et grand comme l'arbre dont il porte le nom, donc plus menacé que d'autres par les balles, a mal débuté dans la légion Wallonie.

Inculpé pour une peccadille. quelque chose comme le vol d'un couteau au camp d'instruction de Meseritz, condamné par un tribunal de guerre allemand à trois mois de forteresse, il a rallié son unité dès sa libération et, depuis, se rachète en multipliant les coups d'éclat. Parti comme simple soldat, il devrait être aujourd'hui officier, décoré de la croix de fer, mais le dossier qui l'accompagne ne lui a pas jusqu'ici permis de dépasser le grade d'adjudant. Lui reste profondément infiltré dans les positions russes. Ses hommes ont occupé les bunkers qu'ils viennent de conquérir. L'ennemi ne réagit pas de façon massive mais, chaque fois qu un Wallon tente de quitter la position forte, une balle siffle à ses oreilles ou le frappe. Ils ont ainsi perdu un mort et deux blessés en moins d'une heure.

- C'est un tireur d'élite, murmure l'adjudant, ce salaud est perché dans une tête de sapin. Comment pourrait-on le repérer?

Il a bien étudié la futaie à la jumelle, posément, mais n'arrive pas à le localiser. Brusquement il pousse un cri.

- J'ai une idée de génie!

Puis, tourné vers son mitrailleur:

- Je sors... Il me tire dessus, et comme ça tu peux localiser le coup de départ!... Alors, tu rafales!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Sapin se met à découvert et attend. Sans doute animé par un solide esprit de contradiction, le tireur d'élite ne se manifeste plus. Sapin sent monter en lui la colère spécifiquement wallonne qui donne à cette troupe l'élan furieux que les Allemands, plus posés, atteignent rarement. Tourné dans la direction présumée de l'ennemi, Sapin l'accable d'injures.

- *Biess!... Wihème !... Mortico!... Rèquem !*

Bien qu'ignorant les dialectes en usage dans la vallée de la Meuse, le tireur ennemi doit deviner que Sapin le traite d'imbécile, de cornard, singe et vaurien. Il réagit et tire. 14 balle perfore le « tape-cul» de l'adjudant mais déclenche en même temps la riposte de la mitrailleuse. Touché ou pas, le Russe ne harcèlera plus les Bourguignons jusqu'à la tombée de la nuit.

La nuit tombe et le peloton Sapin se maintient toujours dans s**a** dangereuse position. L'adjudant sortira vivant des combats de Teclino avec, cependant, une blessure par balle entrée en séton dans la joue droite pour avoir renouvelé à plusieurs reprises son astucieuse provocation au repérage. Ceux qui réclameront un récit des exploits responsables de la blessure recevront toujours la même réponse:

- Ça? C'est un « pounimaille» qui m'a craché dans la figure!

Maintenant, la 3^{e} compagnie, qui avait cédé par priorité, se trouvait confrontée à tout un bataillon de femme-soldats. Le crâne rasé, la

chapka enfoncée jusqu'aux oreilles, maniant avec précision les grandes mitraillettes à soixante-dix coups, elles se ruaient en vraies furies, répétant à la limite du souffle le cri de guerre lancinant:

- *Hourré!... Pobieda!... Hourré... Pobieda!*

Les Bourguignons n'étaient pas accoutumés à tirer sur des femmes, et cette répugnance venait de peser sur leur assaut rompu. Il reprend à 13 heures. Terrain perdu réoccupé assez facilement. Mais l'artillerie ennemie pratique des coupes sombres dans leurs rangs. Une seule salve des batteries à fusées multiples (26) qui monte du cœur de la forêt, fauche les vingt-huit hommes du peloton Fouchet. La progression s'enlise puis stoppe. L'axe de marche de la 3e compagnie, divergeant sur la gauche, un vide de cinq cents mètres s'est crée et interdit toute liaison. La liaison se rétablit dans la nuit du 14 au 15 grâce à la 4e compagnie qui arrive en renfort avec ses douze mitrailleuses lourdes et, dans l'ombre, se développent des combats confus. De part et d'autre, on pose des champs de mines et, de temps à autre, s'allume un buisson de roses rouges au travers duquel se désintègrent un ou plusieurs hommes.

Les Russes reprennent leur assaut de dégagement au petit matin. Plus acharnés que les loups des légendes sibériennes, ils s'accrochent aux Bourguignons qui leur opposent un acharnement égal ou supérieur. Combats de fauves.

Ceux-la servaient sans doute déjà dans les armées des grands ducs d'Occident et, quatre siècles plus tard, ils prétendent ne pas se laisser impressionner par plus barbares qu'eux, ces Sibériens hirsutes et grimaçants comme les montagnards d'Ury qui se jetaient sur eux à la bataille de Morat, en soufflant dans leurs trompes géantes devenues depuis curiosité folklorique. Les barbares ne passent pas, mais le nouveau Téméraire, qui s'est battu lui aussi une partie de la nuit, ne se contente pas d'une position défensive...

Degrelle retourne donc au P.C. de la division Viking et trouve le général Gille prêtant une oreille complaisante au commandeur Lippert qui lui propose de suspendre l'opération. Stratégiquement, c'est le bon sens même, comme les événements ultérieurs le prouveront, car neutraliser la forêt de Teclino reste sans effet sur la grande manœuvre d'encerclement qui se développe ailleurs. Mais Degrelle, qui ne fait la guerre que pour développer sa politique par d'autres moyens, possède sa propre stratégie qui ne peut être celle de Lippert. Avec le sang de ses camarades - le sien aussi éventuellement - il mène une formidable opération de propagande. Depuis son arrivée en Russie, il n'a jamais trahi le slogan lancé par John Hagemans et dont il mourut; «Semence de sang est récolte de gloire. »Et comme Degrelle a besoin d'un énorme capital de gloire pour traiter sur un pied voisin de l'égalité avec une Allemagne victorieuse, il doit se résigner à faire couler beaucoup de sang. A ce niveau de dépassement de la petite morale bourgeoise, il possède incontestablement l'étoffe d'un grand chef de peuples. Aussi, dit-il à Gille:

- Mon général, moi j'interdis à la brigade d'assaut de revenir sur ses positions de départ. La forêt de Teclino sera conquise!

[243]

Elle le fut, après deux jours et deux nuits supplémentaires de combats acharnés et, des deux côtés, on ne fit pas de prisonniers. Quand elle s'établit, le 18 janvier au

lever du jour, sur ses nouvelles positions, parmi les sept cents bunkers soviétiques conquis au corps à corps pour la plupart, la 5e brigade d'assaut SS Wallonie avait perdu, en quatre jours, plus de cent morts et deux cents blessés, soit trente pour cent de l'effectif engagé. Degrelle et le commandeur Lippert triomphaient, chacun de leur point de vue. L'ancien chef de Rex, parce qu'il venait de montrer aux Allemands, une fois de plus, que les représentants des dix-sept provinces de la Grande Nederland, possédaient le même sang fougueux, les mêmes vertus guerrières, la même volonté sacrificielle qu'au siècle des «gueux». Ils avaient donc les mêmes droits que jadis aux mêmes territoires, dans une Europe repensée sur la base des patries charnelles. Lippert triomphait aussi. Teclino faisait militairement partie de la stratégie des sacrifices inutiles. Les Lettons du régiment Narva, chargés de conserver la forêt, devaient s'en faire expulser par un nouvel assaut quelques jours plus tard!

*
**

Le 21janvier 1944, le «cirque wallon» donne une représentation à Beloserje, mais sur un thème qui ne réjouit pas les volontaires nordiques, jaloux de ses précédents succès et plus encore de sa victoire de Teclino. La brigade d'assaut se forme en carré et attend l'arrivée du général Gille qui vient lire la citation et distribuer les croix de fer, hautement méritées. Contrairement aux traditions implantées dans les autres armées, un général de Waffen-SS ne fait jamais attendre la troupe. Gille se présente à l'heure annoncée, mais il va mettre plus de trente minutes pour passer en revue quatre cents troupiers seulement. C'est que lui n'accomplit pas, comme tant d'autres, une action de routine. Cette prise de contact est une communion. Elle renouvelle entre l'homme et son chef la puissance du lien féal établi par l'engagement volontaire. Les yeux de Gille fulgurent derrière les misérables lunettes à monture d'acier que fournit à tous le service de santé allemand. Le commandant de la Viking ne prononce aucune de ces paroles banales reprises par les chansonniers: «Alors elle est bonne la soupe, soldat? », mais ses silences affirment: «Nous sommes du même sang, toi et moi. » Pas un muscle de son visage ne bouge. On le croirait ciselé par le burin de Dürer. Il accroche les croix de fer aux tuniques, serre les mains à les broyer, comme s'il voulait communiquer l'excès de courage et de confiance en la Waffen-SS dont il déborde. Sapin reçoit la croix depuis longtemps gagnée. C'est elle qui répond à son péché de jeunesse légionnaire et l'efface, car on ne s'excuse jamais à la SS, jamais on ne réclame de pardon, mais on paye le prix du sang, seule valeur reconnue par les nouveaux dieux, qui sont aussi les plus anciens, puisque voici six mille ans qu'ils franchissaient les Himalayas porteurs de la svastika redécouverte et brandie par Hitler. Jamais troupe n'a plus besoin de ces dieux que la division SS Viking Si elle prétend échapper au sort de la VIe armée à Stalingrad. Mais les généraux Gille et Paulus ne portaient pas la même croix, c'est peut-être l'impondérable qui domine toute l'affaire et va commander au destin de l'un et de l'autre.

A la fin de la prise d'armes, Modeste 1er y est allé de son discours, mais au grand étonnement des rexistes présents, il ne l'improvise pas et le lit traduit... en allemand! L'effet produit par l'allemand que Degrelle répercute avec l'accent des Ardennes est irrésistible. Les Bourguignons rient sous cape de leurs exploits passés ainsi présentés, mais les officiers allemands auxquels il est destiné (l'habile Degrelle sachant très bien pourquoi il risque cette épineuse confrontation!) se montrent sensibles à cette courtoisie, car tous savent qu'il n'entend rien à leur langue. Et c'est l'un des officiers de l'état-major de Gille qui prononce le mot de la fin. Il se penche vers son chef et lui glisse à l'oreille

- Le Wallon, c'est tout de même une belle langue!

Mais, Waffen-SS ou pas, esprit nouveau ou non, la condition humaine témoigne de son impuissance à voler très haut comme Nietzsche le désirerait. Deux ou trois années de révolution éthique et esthétique ne peuvent rien contre. Brutalement, un télégramme de Berlin parvenu au P.C. du général Gille désigna un nouveau commandeur pour la 5e Brigade d'assaut SS Wallonie. C'est un Allemand, le lieutenant-colonel Wegener qui, en passe de devenir général, servait jusqu'ici chez Degrelle comme officier d'état-major chargé de diriger l'instruction et assurer les liaisons avec la Viking. C'est la seconde fois, mais non la dernière, que les instances supérieures de l'O.K.W., et maintenant du SS Hauptamt, tentent de coiffer les Bourguignons par un général allemand! Degrelle n'est pas un naïf. Il connaît la mauvaise foi d'une partie des Allemands, leur insolence quand ils se trouvent en position de force, mais comme il les tient pour des alliés et non ses maîtres, il a découvert la manière de leur répondre et n'y dérogera pas jusqu'à la fin. Il télégraphie à son tour, et directement à Himmler: « Si lieutenant colonel Wegener maintenu, 5e brigade d'assaut SS Wallonie retirée du front sous ma propre autorité. » Puis, il assure ses arrières par des moyens plus subtils. Il téléphone à ses commandants de compagnies.

- Matthieu, si Wegener vous contacte, vous ne parlez pas un seul mot d'allemand, n'est-ce pas?

- Denie, aucun de vos adjoints ne comprend un seul mot d'allemand, n'oubliez pas!

Même consigne pour Derriks le « Boss», Marcel Bonnivert et les chefs des unités lourdes; Marcel Lamproye, commandant les pelotons anti-chars, pour Joseph Dumont de la D.C.A., Jory Graff des canons d'infanterie et Georges Ruelle, du train. Désormais, et jusqu'à nouvel ordre, la brigade d'assaut Wallonie parle encore un peu le russe, mais plus un seul mot d'allemand! *Hourré Pobieda* contre *Sieg Heil!* Et il pourrait se trouver dans ses rangs quelques fortes têtes capables d'envoyer une balle dans le dos d'un général allemand devenant commandeur de la brigade en remplacement d'un Lippert à qui nul ne saurait reprocher quoi que ce soit sur les plans militaire et humain, et que les Allemands, s'ils n'étaient dénués de psychologie, devraient savoir littéralement vénéré par tous les Wallons!

Vingt-quatre heures plus tard, l'écho du coup de poing que Degrelle vient de donner sur la table est répercuté par Berlin qui destitue Wegener encore plus vite qu'il ne l'avait intronisé. Gille l'enverra commander les déserteurs de la division auxquels on donne la chasse dans toutes les isbas

de la zone enclavée - car il y a toujours et partout des déserteurs, même à la Waffen-SS! - et il désigne comme officier de liaison un jeune capitaine chevalier de la croix de fer. Malheureusement, il ne connaît pas plus de français que les officiers wallons d'allemand. Il se montre tout de même capable d'aligner deux phrases. Quand la situation lui apparaît militairement détendue, il annonce:

- Il est bon!

Et quand un point névralgique se forme:

- Il est funèbre!

Quant à Wegener, il sera bientôt décapité par un obus de char.

*
**

Il était maintenant funèbre dans tous les secteurs! Depuis le 27 janvier, les armées soviétiques avaient repris l'offensive. Attaquant à partir du Nord sur le premier front d'Ukraine, les divisions de Joukov venaient d'écraser la défense allemande dans la région de Biélaja-Tserkov. Attaquant en sens opposé, au nord de Kirovograd, Koniev avait enfoncé le centre de la VIIIe armée. Le 30 janvier, leurs avant-gardes s'emparaient de Chpola, d'une part, de Lisjanka, de l'autre, pour achever leur jonction le 3 février, au nord de Zvenigorodka, rompant ainsi les dernières liaisons terrestres des deux corps d'armées encerclés dans un kessel qui, à l'origine, possédait la superficie de la Belgique. L'Histoire lui donnera le nom de Tcherkassy, ville déjà occupée par les Russes sur le Dniepr alors que son épicentre se situait à Korsum, de même que le pivot stratégique à partir duquel s'organisera la percée.

Hitler, c'est bien connu, interdisait les décrochages destinés à reporter la ligne de feu sur des positions situées en retrait des précédentes. Il n'interdisait pas de manœuvrer. Von Manstein n'a pas besoin d'une autorisation spéciale pour préparer la percée de Tcherkassy. Si les deux corps d'armées perdent du terrain en se battant d'est en ouest, les divisions blindées lancées à leur rencontre d'ouest en est en regagnent, le but de l'opération visant à la réunification des armées occidentales engagées en Ukraine. Tcherkassy contre Stalingrad! La stratégie allemande sur la Volga ne sera pas reconduite sur le Dniepr. Paulus mena jusqu'au sacrifice une guerre de position condamnée d'avance; placés dans une situation voisine, les généraux Stemmerman, Lieb et Gille lui opposeront une politique de sacrifice dynamique.

Le résultat se trouve encore loin dans l'espace sinon dans le temps le 2 février. Les plans tactiques pour l'évasion hors du kessel sont prêts. Ils comportent une série de décrochages successifs à partir du Dniepr, un rassemblement de tous les moyens offensifs dans la zone Stieblev, Chanderovka, Novo-Buda et une bataille de rupture vers l'ouest. La brigade d'assaut Wallonie, qui tient la rive ouest de l'Olchanka depuis

son confluent avec le Dniepr jusqu'à la zone marécageuse de la Fossa, se trouve, en raison même des positions occupées, responsable du succès ou de l'échec de ce repli orienté nord-est, sud-ouest. Si cette arrière-garde tient le choc, la percée peut être tentée, si elle perd pied, les Russes se répandront à travers le kessel tronçonnant les différentes unités en autant de kessel de plus en plus réduits, jusqu'à les anéantir totale-

ment. Soixante kilomètres d'espace réellement vital sont donc confiés aux 1500 cogneurs de la brigade d'assaut. Vingt cinq hommes par kilomètre. Chacun s'apprête à combattre sans espoir, mais le ciment qui les unit est celui qui, au cours des siècles, maintint debout les monuments édifiés par les époques fortes, celui des Romains, par exemple, qui pendant plus de mille ans, a conservé la couleur du sang.

*
**

C'est la 2e compagnie qui tient la position la plus avancée, autour d'un bourg perdu dans la steppe fangeuse en vue du Dniepr et qui s'appelle Losovok. Au large du point d'appui, un groupe de cinq hommes, sous les ordres de Moreau, occupe une isba également perdue sur les bords d'un autre cours d'eau, l'Olchanka. Il la partage avec son propriétaire, un vieux moujik pacifique qui tient la balance égale entre les partisans qui vont arriver et les « Germanskis » qui vont partir. Depuis douze jours, il répète à ses hôtes forcés

- *Niemtsi v plienou...*

Qu'ils soient encerclés, les Allemands et leurs alliés le savent de reste. Mais le sourire dont le Russe accompagne sa remarque efface toute hostilité, traduisant plutôt un peu de pitié et, par-dessus tout, un fatalisme cosmique... Les Allemands sont encerclés... Deux ans plus tôt, c'était l'armée rouge... Nitchevo!... On n'y peut rien... C'est la guerre!

Pour ce petit poste, la guerre reprend le 2 février, mais sous une forme insolite. Tôt le matin, la sentinelle qui surveille le bord de la rivière perçoit une rumeur extraordinaire qui mûrit dans le Nord. Aucun bruît de moteur. Rien du clapotement familier des chenilles de T 34. Cette menace qui descend sur eux ne doit rien aux hommes et n'en paraît que plus angoissante. La sentinelle en appelle à la garde! Moreau descend du four sur le toit duquel il dormait, bien au chaud, d'autant plus que la température extérieure facilite le dégel, et il sort, pointe ses jumelles sur l'horizon.

- Ce sont des vaches! dit-il au bout d'un moment.
- Non, tu rigoles?
- Je te dis que ce sont des vaches. Peut-être des taureaux!

Des milliers de bêtes à cornes transforment l'horizon figé de la steppe déneigée, noire, visqueuse, en forêt mouvante, qui parait animée de forces surnaturelles et marche vers eux comme celle de Birnam dans le Macbeth shakespearien.

- *Niemtsi mnogo korov zabrali...,* murmure le moujik.
- Tu as raison, souligne Moreau, les Allemands chapardent beaucoup de bétail...

mais c'est pour nous empêcher de crever de faim dans le kessel!

Le canon se mit à tonner dans la direction de Losovok, et ils reconnurent distinctement la réplique que les mitrailleuses type 42 donnent à l'assaut russe lancé contre la 2e compagnie. Pendant quelques minutes, le fracas de la bataille domina les cris du troupeau.

- Combien donnes-tu de temps aux « pounimailles » pour bouffer Losovok? demanda le mitrailleur du groupe.

- Une heure!

[247]

Ils étaient sortis de l'isba et, rassemblés à quelque distance d'elle, tous les six, observaient l'horizon sur lequel grandissait le troupeau géant et rampaient les fumées du bourg condamné dont les isbas prenaient feu l'une après l'autre. Le tonnerre envahissant de l'artillerie affolait maintenant les bêtes qui prenaient le galop, pressées les unes contre les autres.

- C'est le Far West! cria Laval.

On n'apercevait cependant aucune trace de cow-boy, car les Allemands, qui vidaient méthodiquement les kolkhozes de la région, n'accompagnaient pas les troupeaux. Ils les laissaient divaguer à leur guise, sachant que, se trouvant encerclés eux aussi, ils restaient automatiquement à la disposition des assiégés! Malgré la boue, ils progressent rapidement vers le petit poste, donnant des signes d'affolement qui se cristallisaient en fureur.

- On va se faire encorner! cria Moreau. Tout le monde à l'intérieur de l'isba!

A peine la porte est-elle refermée que le troupeau géant déferle, s'écoule le long des murs de torchis.

- C'est pire qu'une offensive de T 34, affirme Laval.

Pressés les uns contre les autres, avec le paysan, derrière l'unique fenêtre, ils observent l'invasion animale qui n'était pas prévue au programme. Ils se demandent comment ce cheptel, de toute évidence misérable, efflanqué, taré, garde assez de force pour mener une charge aussi rapide malgré la boue qui colle aux sabots. Veaux, vaches et taureaux sont plâtrés de fange. Ils dansent sur l'écran de la fenêtre, fantômes répugnants et cette vision allume cependant une flamme d'espérance dans les yeux du vieux moujik. Moreau ne lui pose aucune question, mais devine parfaitement ce qui le hante: stopper à son profit quelques-unes de ces bêtes, autrefois propriété des paysans, confisquées par les miliciens au profit du kolkhoze en un premier temps, pour les Germanskis au profit de la Wehrmacht plus tard!

- On n'est pas des cow-boys! grogne Laval qui a deviné les intentions de Moreau.

Puis:

- On essaye quand même?

Ils sortent à quatre et se risquent dans le torrent de chair et de cornes qui flagelle les murs de l'isba, ravage l'espace réservé au jardin. Les voici courant dans tous les sens, frappant les vaches à coups de crosse et de pied, prenant des risques pour faire entrer l'un de ces bovidés dans l'isba, car aucune étable, aucun hangar n'existe alentour. Ils réussissent. Deux vaches se décident. Mais aucune ne se montrant

disposée à donner le pas à l'autre, elles se présentent ensemble devant la porte de l'isba trop étroite. Elles forcent et entrent en emportant une partie du mur de torchis. Mais, après la victoire, la catastrophe menace. D'autres bovidés suivent et poussent, tentent d'investir la pièce unique déjà fortement occupée. Il faut reprendre le matraquage à coups de crosse avec un objectif opposé: détourner le troupeau, le contraindre à reprendre la route unique qui le guide vers les abattoirs de Korsum.

Pendant ce temps, la 2e compagnie s'est vue délogée de Losovok. Le général Gille a donné l'ordre de reprendre le village, même à un contre

[248]

dix, ce qui est le cas, en disant « Alexandre a bien battu Darius dans des conditions plus difficiles, je n'en attends pas moins des Wallons». Les Wallons reprendront Losovok dans la soirée pour l'évacuer, sur ordre, le lendemain. C'est la guerre! *Nitchevo !*

Moreau et ses hommes les suivent dans la retraite de la 2e compagnie qui commence en direction de Mochny en assurant la sécurité du premier décrochage. Ils lâchent de petites rafales de M.G. 42... Ti.Ti.Ti... en riant et poussant leur nouveau cri de guerre: mort aux vaches! Ils disparurent sous l'horizon noir de boue. Ils laissaient sans le savoir derrière eux un souvenir qui jamais ne disparaîtrait de la mémoire d'un vieil homme jusqu'à sa mort, ni des générations futures d'Ukrainiens, s'il avait le temps de raconter à son fils qui servait dans l'armée rouge, que des « Germanskis » étaient arrivés un matin pour, au nom du grand cœur de la Russie qu'ils avaient appris à connaître, lui rendre les deux vaches que Staline lui avait volées. Mais c'était la guerre, le temps des grandes surprises, avec ces soldats déguisés en icônes pour faire le bien. Et puis, *nitchevo!* Et puis, c'était tout!

*

**

Le convoi des Bourguignons entreprend sa longue marche vers le sud-ouest. Mais, sur la route de Baibusy et Bieloserje, dans un demi-mètre de fange verte et bleue comme du mazout, s'annonce un véritable naufrage de la civilisation mécanique. Au niveau des états-majors qui organisent la retraite des unités encerclées, la Waffen-SS remet en question ce que la Wehrmacht tient encore pour sacré : le matériel qui lui donna ses premières victoires! Le général Gille qui représente l'aventurier SS au niveau de ces états-majors traditionnels, plaide pour l'abandon immédiat de tout ce qui n'est pas armes et munitions. Il dit à ses collègues

Messieurs, si le dégel se poursuit, pas un engin motorisé ne sortira du kessel. Mais les hommes doivent sortir! Le sang reste plus précieux que les machines! Mes

Waffen-SS sont prêts à se battre comme les Russes : leurs armes individuelles, une musette pleine de chargeurs et quelques graines de tournesol!

Comme presque tous les chefs de la Waffen-SS, armée révolutionnaire, Gille a compris que l'avenir appartenait aux peuples qui venaient de l'est, parce que plus barbares, et que pour les stopper il s'agissait de leur opposer une barbarie supérieure. Or, à Tcherkassy comme à Stalingrad, les trains de combat allemands transportent un matériel aussi stupéfiant qu'inutile.

- Nous traînons même des camions pleins de baignoires, annonce le général Gille et, au moins, un trois tonnes Renault uniquement chargé de préservatifs! Voulez-vous que je compromette la liberté, donc la vie d'un Danois, d'un Wallon ou d'un Flamand pour sauver un lot de «capotes anglaises»?

Mais les généraux dépendant de la Wehrmacht hésitent à suivre Gille sur le terrain qu'il propose, sacrifier avant d'avoir tout fait pour le sauver, le coûteux matériel dont ils restent comptables, à jouer en somme Tcherkassy contre Stalingrad qui posait à Paulus les mêmes problèmes.

Le combat contre la boue se poursuit donc sur la route de la retraite,

vers Korsum, et requiert des hommes d'assaut qui vont manquer sur les fronts. Les avions ne sont guère mieux lotis que les camions. Dès le début de l'encerclement, la Luftwaffe a lancé un pont aérien vers Korsum. Il a fourni des munitions en quantité presque suffisante et évacué les blessés graves qui encombraient les hôpitaux de campagne. Egalement quelques officiers ou sous-officiers d'administration désireux de gagner Berlin pour faire approuver une comptabilité rigoureusement tenue malgré les circonstances apocalyptiques! Un des derniers qui s'envola ainsi s'appelait Munch. D'origine alsacienne, l'adjudant Munch se voulait allemand de toutes ses fibres. Affecté à l'état-major de liaison dépendant de Gille et Lippert, il aimait farouchement l'ordre et la justice. Il était prêt à donner sa vie pour une certaine morale. Il la donna et voici comment. Trois mois plus tôt, dans le train qui les conduisait vers le Dniepr, à travers la Roumanie, cordialement reçus par ses soldats, les Bourguignons prenaient du bon temps au cours des haltes. Les filles leur souriaient, le vin du pays chantait et les dépôts regorgeaient de ravitaillement. Munch s'était aperçu qu'une tramée de haricots, partant d'un dépôt roumain, aboutissait au wagon des cuisiniers de la compagnie Bonnivert. Il avait lu l'histoire du petit Poucet et il partit aussitôt dénoncer le vol de ce sac de haricots. Pour la forme, Bonnivert fit comparaître les quatre cuistots sur le front de la compagnie rassemblée, brandit la menace du conseil de guerre et s'en tint là. Mais Munch n'oubliait pas. Il avait fignolé un rapport qu'il espérait remettre lui-même au SS Hauptamt à Berlin. Il réussit donc à prendre place dans l'un des Junker 52 décollant de Korsum avant la mise hors service de la piste par le dégel. Mais devenue très active et presque habile, la chasse russe abattait de plus en plus de J 52. Le sien le fut. C'est ainsi que l'Alsacien Munch, passé au service de l'armée allemande en véritable parangon de ses vertus administratives, mourut prés de Tcherkassy pour un sac de haricots.

Les Bourguignons meurent pour tenir Mochny, puis Baibousy, puis Biéloserje puis Starosselje, juste le temps nécessaire à leurs camarades et aux troupes

d'origine diverse dispersées çà et là pour dégager un à un les camions happés par la boue jusqu'au niveau du moteur et les évacuer en direction de Korsum à raison d'un kilomètre par jour! Les exigences de l'heure poussent de plus en plus à la confusion. Des comptables, vaguemestres, armuriers, fourriers, livrent des corps à corps, tandis que des sections d'assaut poussent des engins, accrochent des câbles aux chars et canons d'assaut chenillés qui travaillent à débloquer les véhicules à roues, câbles d'acier qui cassent souvent comme de simples ficelles! Rien à faire contre le dégel qui prend la dimension d'un cataclysme.

Le moral des troupes encerclées commence lui aussi à se figer dans la boue des âmes. Le sergent Dothée dit aux hommes du groupe improvisé qu il commande;

- Tout de même, ils ne vont pas nous laisser tomber!

« Ils », ce sont les éléments de l'armée allemande encore libres de leurs mouvements. Bien entendu, tout est mis en oeuvre pour sauver les dix divisions encerclées, mais cela ne veut rien dire. Tout était mis en oeuvre aussi pour sauver la VIe armée allemande à Stalingrad! Un groupe de choc du IIIe corps blindé, dont les unités de chars Tigre de la Leibstandarte SS Adolf Hitler progresse vers Lisjanka au prix d'efforts

[250]

inouïs contre la boue et l'armée rouge. Mais il va rester bloqué devant la rivière Gniloï-Tikitch, à treize kilomètres des forces encerclées. Il a bien fait deux mille prisonniers, détruit quelques centaines de chars T 34, six cents canons antichars, cent cinquante pièces d'artillerie d'accompagnement, mais sérieusement malmené lui-même, n'arrive plus à progresser. Le général Hube qui le commande, avait bien télégraphié à Gille «j'arrive», mais Gille maintenant sait que, sauf miracle, il n'arrivera plus ou bien arrivera trop tard, après que l'ennemi aura découpé le kessel en petits îlots de résistance, ainsi condamnés à mort l'un après l'autre. Il s'agit de préparer soi-même une percée vers Lisjanka et, en attendant, de maintenir l'unité entre les troupes encerclées. La défense de Starosselje prend brusquement, dans cette perspective, une importance capitale. Elle repose en grande partie sur la 3e compagnie de la brigade d'assaut SS Wallonie.

A l'aube du 5, les troupes russes déferlent. Le village est dominé par un mamelon qui porte un moulin en ruine. Qui tiendra le moulin avec de l'artillerie, se rendra maître de Starosselje. Ce sont d'abord les Bourguignons, mais l'assaut que donnent les Russes semble irrésistible. Les cosaques chargent et la guerre prend un visage médiéval. Les mitrailleuses type 42, de la brigade, rétablissent la supériorité technique du siècle. Il n'y a plus de cosaques. L'infanterie prend la relève des cavaliers couchés dans la boue. Les « pounimailles » avancent debout, la mitraillette à la hanche, sans aucun souci des balles. Mais les terribles M.G. 42 couchent les Russes un rang après l'autre, un rang sur l'autre. Un examen ultérieur des corps, propres, bien vêtus, révélera que ces très jeunes gens appartenaient à un bataillon

d'instruction pour officiers. L'armée rouge sacrifie ainsi la fleur de sa jeunesse pour faire sauter le verrou de Starosselje.

L'assaut de l'aube vient d'échouer après celui de la nuit. Voici l'assaut du café-crème, vers les 8 heures du matin. Sur toutes les collines, une forêt d'hommes se met en marche, cernant la position clé du mamelon au moulin ruiné qu'une poignée de Bourguignons tient encore, appuyée par deux petits canons d'infanterie. La disproportion entre les forces en présence apparaît tellement spectaculaire et fait pressentir la mise en ligne d'autres effectifs de plus en plus considérables et ainsi jusqu'à la fin, que les Wallons se sentent écrasés dans l'absolu, déjà potentiellement effacés de la terre. Leur moral, lui aussi, explose comme l'obus du « racheboum », le terrible 75 antichars des Russes qui surclasse tout matériel allemand correspondant. Racheboum! Les Bourguignons prennent la fuite. Certains courent jusqu'à la route de Derenkovez, laissant la position du moulin abandonnée. Les Russes l'occupent aussitôt, mettent des mitrailleuses en batterie et flagellent les pentes.

C'est alors que se produit un événement insolite que ses témoins ne sont pas prêts d'oublier. Arrive de Derenkovez une Volkswagen, type Kubelwagen, camouflée aux couleurs de la boue qui la recouvre. Elle porte le commandeur Lippert et le chef Degrelle. Les deux hommes jugent la situation désespérée au spectacle que les fuyards leur donnent en s'écoulant de part et d'autre de la voiture. Alors Degrelle se lève de son siège et, comme au Palais des sports de Bruxelles, commence un grand discours politique! Sa voix rauque et puissante domine le miaulement des balles russes qui voltigent autour de lui. La débandade se ralentit, puis

s'arrête. Les Bourguignons en déroute n'en croient pas leurs yeux en apercevant Modeste 1er**,** duc de Bourgogne, droit comme un sapin dans sa Kubelwagen, la main gauche posée sur le pare-brise, dans l'attitude d'Hitler traversant une ville le bras droit levé dans la direction d'où pleuvent les balles et criant

- Bourguignons, ne seriez-vous plus dignes de vos ancêtres?... Allez, demi-tour, en avant!

Pendant ce temps, Lippert appelle désespérément l'état-major de la division par radio.

- Panzers, bitte! Panzers, bitte!

Degrelle se penche vers lui, confisque le microphone en disant:

- Gille n'a pas de renforts à nous envoyer, mais avec deux hommes en plus, vous et moi, la contre-attaque va réussir!

Il saute de la voiture, suivi de Lippert, et les deux chefs de la brigade d'assaut, mitraillette au poing, s'élancent vers le moulin d'où pleuvent les rafales. Que pouvaient faire les Bourguignons, sinon les suivre? D'autant plus que Degrelle les rassurait en leur criant t

- Bourguignons, ralliez-vous à ma chance! Vous allez voir combien les Russes ont peur de moi!

Les hommes tombent autour de lui, dont son chauffeur van Dewale, un Flamand de Liège. Lui ne reçoit pas une égratignure. Mais les Russes prennent la fuite en remontant la colline qu'ils étaient en train d'investir jusqu'en bas. Ils s'incrustent ensuite dans les ruines du moulin et mettent en batterie deux canons antichars contre lesquels les discours de Degrelle ni son attitude ne pourraient quoi que ce soit si, alertés par les appels de Lippert, deux chars allemands ne se présentaient. Coup par coup, avec leur précision habituelle, ils neutralisent l'artillerie ennemie. Les Wallons, Degrelle en tête, accablent de grenades les derniers nids de résistance. La position reste entre leurs mains, ce qui permet aux groupes, jusqu'ici harcelés dans le village, de retrouver leur mordant. En une heure ils vont reprendre au corps à corps plus de cinquante isbas. Au crépuscule. le verrou de Starosselje reste bloqué. Le 7 février également. Et encore le 8. Les Russes attaquent toujours, même la nuit. On s'empoigne à l'aveuglette dans les ruines des isbas dont il ne reste que le four et la cheminée en brique réfractaire qui n'ont pas brûlé. Mais les rangs des Wallons s'éclaircissent pendant que se gonflent ceux de l'ennemi, renforcés par d'innombrables partisans ou ruraux enrôlés de force au cours de l'avance. Ces hommes et ces femmes, que rien ne permet de différencier avec l'ancienne population indigène puisqu'ils ne portent pas d'uniformes, se révèlent redoutables. Déjà, plusieurs Wallons ont disparu sans laisser de traces pendant une pause des combats. Peut-être en essayant d'en profiter comme Fara, un jeune caporal de la 4^{e} compagnie, qui demande à Moreau :

- Dis-moi, sergent, pour l'instant ça ne cogne plus, je vais voir une fille, t'es d'accord?

- Il y en a encore dans ce merdier?

- Il y a toujours quelque part une fille pour moi!

Fara s'est rendu célèbre par ses exploits amoureux. Il a déjà, le vilain, engrossé dans le même temps une femme et ses deux filles. Le sergent le laisse partir. Il rejoint donc la brunette qu'il vient de repérer. Dans une

guerre sauvage comme celle-ci les filles terrorisées ne font pas de manières pour se consacrer au repos du guerrier. Celle-ci en fait. Galvanisé par cette résistance insolite, le Wallon attaque rudement. Et, sous l'amas des jupons, trouve le «petit quelque chose» qui devrait manquer. Il avait heureusement conservé sa mitraillette et la braqua tout en donnant l'alerte.

- Foutez-moi ce salaud à poil! crie-t-il à ses camarades accourus.

Ils extraient des jupons une mitraillette à soixante-dix coups et un chapelet de grenades.

- A flinguer! ordonne l'amoureux déçu.

Les Bourguignons rafalent aussitôt le partisan démasqué.

- Il y en a d'autres, assure Fara, qui a noté l'existence de trop de femmes à Starosselje... Ce sont eux qui ont liquidé nos copains cette nuit! En avant, à la chasse aux femmes.

Ils capturent vingt et une femmes qui sont, bien entendu des hommes.

- On flingue?

A l'unanimité des voix, le groupe rend un verdict net et rapide.

- On flingue!

Les mitraillettes crépitent et couchent au sol vingt et un partisans qui gisent maintenant sur un parterre de jupons sales.

*

**

Couvrant toujours la retraite des régiments Nordland, Narva, Germania et les petites unités de la Wehrmacht bloqués dans le kessel de Tcherkassy qui se contracte, passant de la surface de la Belgique à celle d'un département français, les Bourguignons s'accrochent au canal de la Ross le 8 février. Ils détruisent derrière eux le pont de Mieliev le lendemain, vers 16 heures. Le 10, ils sont bousculés dans la région d'Arboussino, aux portes de Korsum. Aux abords de Korsum, deux Bourguignons isolés s'aperçoivent soudain qu'un char russe T 34 les poursuit. A bout de munitions sans doute, il ne tire pas. Il va donc chercher à les écraser, selon la tactique habituelle des « pounimailles». Martin Delbrouck, un Wallon de descendance flamande et Albert Rabozee prennent leurs jambes à leur cou. Le char accélère. Albert Rabozee, un peu moins rapide que son camarade, l'évite par un saut de côté, se laisse dépasser, apprête le panzerfaust qui lui reste, tandis que Martin Delbrouck, sur le point d'être rattrapé par l'engin, hurle:

- Descends-le!... Descends-le!

Albert Rabozee tire, tombe et, quand il se relève, le char touché commence à brûler. Les deux veinards poursuivent vers Korsum et lorsqu'il veut noter l'heure de sa victoire, Rabozee constate qu'il a perdu sa montre, sans doute en s'étalant dans la boue.

- Tu m'as sauvé, affirme Delbrouck. Je t'en paierai une autre!

Vingt ans plus tard, ils se rencontreront, par hasard, dans un tramway à Bruxelles.

- Tu me dois une montre, déclare Delbrouck... Korsum?... Le char?... Tu te rappelles?

- C'est vrai! Eh bien, on descend et je te la paye!

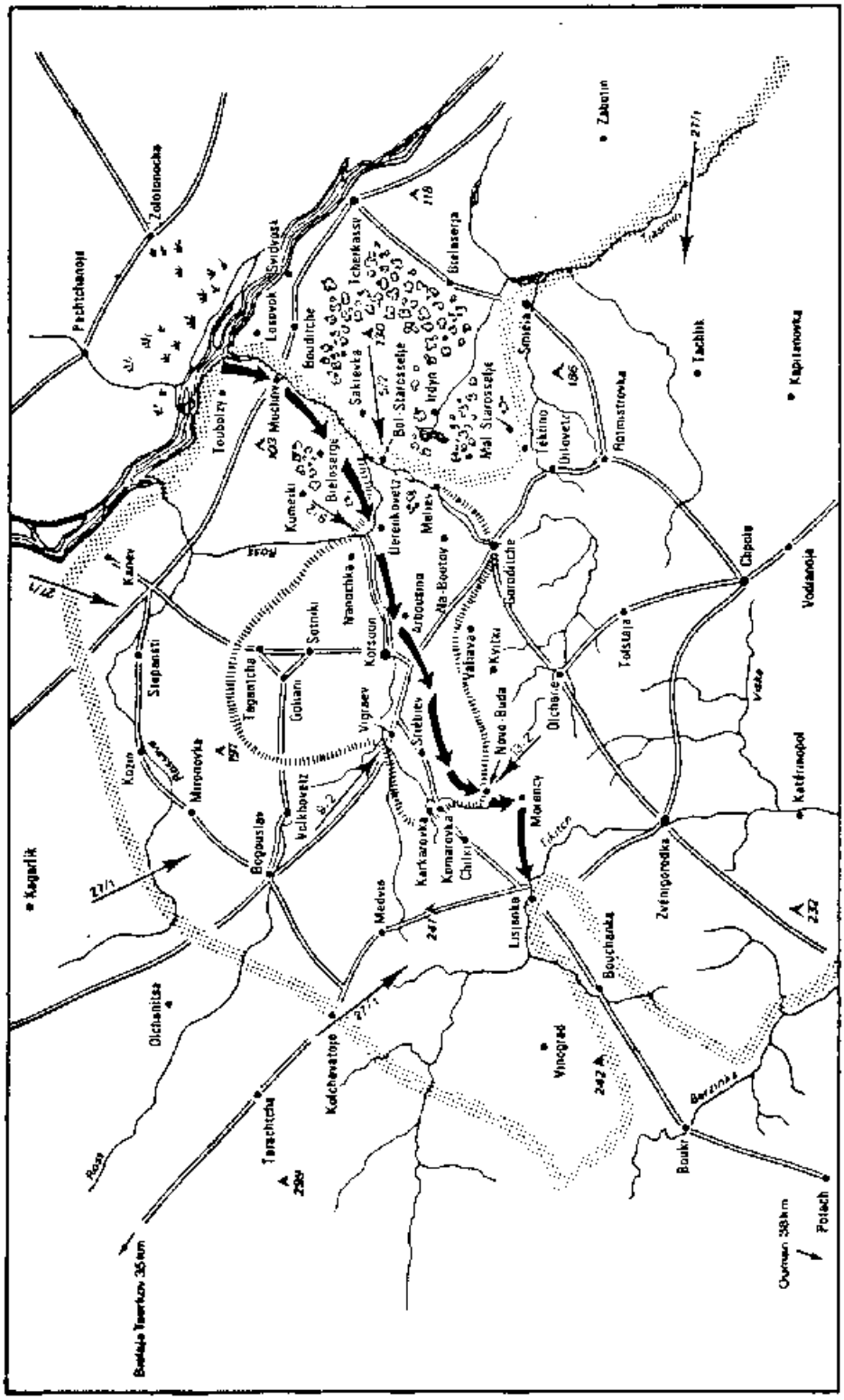
[253]

L'horloger bruxellois qui, ce jour-là, vendit une montre, pouvait difficilement savoir qu'il se mouillait encore, vingt ans plus tard, dans une affaire de « collaboration»!

A Derenkovez, la compagnie du «Boss» Derriks évitera encore le pire en déclenchant une contre-attaque en pleine nuit. Localiser les Russes dans l'obscurité

reste relativement facile quand on se tient sous le vent de leurs unités. On les repère à l'odeur! Mais il faut croire que les différentes odeurs portent un drapeau car les partisans localisent aussi les Wallons sans les voir. C'est ainsi qu'ils font disparaître l'adjudant-major de la brigade, et les hommes qui l'accompagnent.

A Derenkovez il pleut à torrents. Une pluie lourde, épaisse, dont chaque goutte médite de se transformer en glace sans y parvenir, car le redoux, qui touche à sa fin, règne encore. Au flanc des collines, la boue descend les pentes avec la lenteur insidieuse des laves émises par un volcan en éruption. Le village est déjà bondé de troupes et aussi de paysannes fuyant l'avance de l'armée rouge. Dans une isba plus vaste que la moyenne, elles fraternisent avec des garçons de la 4e compagnie après avoir prouvé, jupons culbutés par-dessus la tête, qu'elles ne représentaient pas des partisans déguisés. De leur côté, les Bourguignons ont sauvé d'un convoi en train de brûler un lot de bouteilles qui portent le nom de leur patrie, celle que Degrelle veut ressusciter par leurs combats. Le bourgogne coule, mais aussi le cognac, le cointreau et l'anisette, la samauka, cette vodka locale que les paysans distillent dans les vieux radiateurs des camions détruits et à partir de n'importe quoi, même l'écorce de sapin, le mélange de ces boissons produisant une unité hallucinante en tout autre lieu qu'ici. Ceux qui viennent d'atteindre Derenkovez ont déjà tout vu, et pourtant ce n'est qu'un prologue à l'apocalypse! L'œil brillant, les joues cramoisies, les paysannes poussent de petits cris lorsque les guerriers les pincent ou les chatouillent. Elles croquent avec enthousiasme les tablettes de chocolat sauvées de l'incendie du convoi. Elles remercient les Wallons par des chants que les chœurs en train de se former spontanément reprennent à trois ou quatre voix. Une intense poésie détruit lentement la volonté exacerbée de ces guerriers, comme si les pertes par le feu ennemi ne se montraient pas suffisantes. Le 10 février, la brigade d'assaut ne compte guère plus de neuf cents hommes en état de poursuivre le combat. Et l'ennemi se trouve à plus ou moins trois cents mètres de cette isba où parait ressusciter en toute liberté l'âme de la Russie paysanne. Le grand cœur de la Russie. Le fatalisme envoûtant de la Russie. *Voïna!* Les filles chantent, le vin coule et, aux hallebardes de glace qui pleuvent à l'extérieur, le four et le surpeuplement de l'isba opposent une chaleur épouvantable. Les soldats ont retiré leurs bottes de feutre qui incendient les pieds déjà blessés par dix jours de marches, d'assauts, de replis précipités. Les plus épuisés dorment sur leur veste et leur culotte humides retirées pour servir de matelas. Des têtes roulent sur les cuisses des paysannes qui, maternelles devant tant de misère et pourtant théoriquement ennemies, ne bougent plus pour ne pas briser des rêves. Les irréductibles flirtent discrètement dans les coins sombres, ou répondent à Dosia, la soliste des paysannes, qui leur reproche de ne pas chanter, alors qu'elle vient de lancer « Katiouchka ». Ils attaquent donc les seules chansons qu'ils sont capables de soutenir en chœur, celles de la SS qui



La brigade d'assaut SS Wallonie livrera des combats d'un héroïsme démentiel pour décrocher du Dniepr et briser l'encerclement à l'ouest de Tcherkassy.

parlent d'étoiles nous regardant de là-haut, de temps futurs où les hommes obéiront de nouveau aux lois de l'honneur et de la fidélité...

N'importe quelle orgie qui s'allumerait maintenant recevrait la bénédiction des nouveaux dieux, parce qu'ils ne sont plus que des hommes ouverts aux souffrances de leurs frères, mais elle ne s'allume pas. Une patrouille passe à l'extérieur, pousse la porte à coups de bottes en criant:

- Alarme!... Alarme!

Les Russes attaquent. Les « morts de fatigue » se réveillent. Tous sautent sur leurs armes gardées à portée de la main, se lèvent et, sans prendre le temps de se rhabiller pour ceux qui sont en pan de chemise, se jettent dans la nuit, pieds nus pour la plupart, marchent vers les corps à corps par lesquels ils dégageront la position menacée.

*
**

Les convois rampaient toujours, se dirigeant vers Stieblev et Chanderovka. Voitures radio, voitures de chirurgie, autocars de commandement, camions énormes portant des milliers et des milliers de tonnes d'objets parfaitement inutiles, paperasses, vaisselle, effets personnels, sommiers, accordéons et harmonicas, baignoires et lits pliants sombraient un à un dans la boue. Quand les convois empruntaient le talus de la voie ferrée, à l'ouest de Korsum, unique surface de sol un peu ferme, les avions russes les mitraillaient comme au tir forain, mais mal, en les attaquant par le travers au lieu de les prendre en enfilade, et ne faisaient pas assez de dégâts selon le plus élémentaire bon sens. Le général Gille souhaitait du fond du cœur une destruction plus rapide mais ne disait rien.

Les restes de la brigade d'assaut SS Wallonie n'occupent plus maintenant les positions d'arrière-garde mais protègent les flancs sud des unités en retraite contre les assauts ennemis de plus en plus furieux. N'arrivant pas à tronçonner le kessel dont la masse glisse malgré eux de l'est vers le sud-ouest, ils se battent avec une rage extraordinaire. Le danger de tomber prisonnier entre leurs mains recule car, jour après jour, on s'éloigne des deux côtés des règles de la guerre classique. Les batteries de fusées « orgues de Staline » donnent l'exemple. Leurs torpilles pleuvent maintenant sur le kolkhoze de Chanderovka transformé en hôpital de campagne où s'entassent, dans un effroyable désordre, plus de mille blessés, Danois, Flamands, Wallons, Allemands ou Lettons, sans parler des blessés russes gerbés au premier étage, afin qu'ils reçoivent, par priorité sur les autres, la ferraille lancée par leurs camarades. Précaution dérisoire. Quand la couche supérieure est laminée par la chute du toit, elle tombe sur les couches inférieures et en fait de la chair à pâté. Converti en abattoir, l'hôpital de Chanderovka laisse échapper des ruisseaux de sang charriant les débris humains les plus divers. Les murs apparaissent tapissés de chair pantelante jusqu'au sommet des pignons. Les crânes, animés par le souffle des explosions, traversent l'espace comme autant de boulets lancés par les antiques caronades. Puis ce qui reste du kolkhoze-hôpital flambe, et une affreuse odeur de chair rôtie, puis de graisse fondue, couvre le village et, portée par le vent, parvient jusqu'à Novo-

Buda où les Wallons soutiennent l'assaut d'une infanterie qu'appuient cette fois une vingtaine de chars qui viennent de Morency.

Dans Novo-Buda, qui flambe lui aussi de bout en bout, commence une suite de jeu de cache-cache mortel entre les chars et les hommes. Wallons, Allemands, Nordiques tourbillonnent, étroitement mélangés le long des isbas posées comme autant de brûlots sur l'océan des gadoues. Les officiers se battent comme les simples soldats, à la mitraillette, au pistolet ou à la pelle de tranchée bien affûtée, y compris le commandeur Lippert qui affiche une dangereuse témérité. Car c'est peut-être le combat de la dernière chance. Il couvre le rassemblement des soixante mille hommes décidés à renverser le mur de la prison qui leur cache le soleil d'Occident.

Des dizaines de Bourguignons gisent morts dans les venelles de Novo-Buda et l'espace qui le sépare de la forêt, mais les Russes n'ont pas obtenu le contrôle de la position. Ils s'en retirent provisoirement et entreprennent de creuser des tranchées à quelques centaines de mètres en retrait. Les débris d'un régiment wurtembergeois arrivent en renfort et les Wallons resserrent leurs lignes. Les balles sifflent dans tous les azimuts, les torpilles des mortiers classiques et celles des « orgues » pleuvent toujours. Brusquement, les survivants de ce terrible combat, à l'instant où ils reprennent haleine en vue du nouvel assaut en préparation, voient passer un cortège qui, dans sa simplicité, atteint le sommet de la tragédie wagnérienne. Quatre hommes progressent en portant sur une échelle le corps déjà raide du commandeur Lucien Lippert. Sautant d'une isba investie par l'ennemi vers une isba non occupée, il a reçu une balle au cœur. C'était lui qui venait de pousser ce cri fabuleux, entendu de tous malgré le fracas des combats. C'était son adieu aux armes. Il va laisser dans la mémoire des survivants de la brigade d'assaut SS, et jusque dans l'armée royale belge qui le vit naître en tant qu'officier, l'image d'un saint Georges armé en guerre par le bien contre le mal, d'un parfait gentleman aussi, en raison de la sensibilité discrète qui présidait aux rapports avec ses soldats. Les hommes qui le portent maintenant raide, allongé sur cette échelle de paysan, ont vu tomber sur les genoux, ramasser sa casquette car, à la Waffen-SS on se bat sans casque par coquetterie dans le défi à la mort. Il s'est recoiffé pour finir en officier d'état-major puis, foudroyé par l'hémorragie interne, a piqué du nez dans la boue.

La dépouille de Lucien Lippert est mise à l'abri dans une isba que les Russes occuperont deux heures plus tard. Les hommes de la compagnie Derriks lui donnent l'assaut en pleine nuit et la réoccupent. Ils la reprennent au lever du jour. Puis la perdent. A 10 heures du matin, ils s'emparent de ses ruines, une fois de plus, dégagent le corps du commandeur et l'évacuent sur Chanderovka que les hommes de Germania et Nordland ont conquis après trois jours et deux nuits de corps à corps dramatiques. Degrelle a décidé de ne jamais se séparer du cadavre. Ce poète y voit un symbole. Le plus valeureux des Bourguignons a donné sa vie pour assurer la liberté des autres, on lui rendra une liberté équivalente dans la mort. Pas un Russe ne mettra la main sur sa dépouille qu'ils ramèneront à Bruxelles, si Dieu le veut!

Le capitaine Degrelle a pris le commandement effectif de la 5^{e} brigade d'assaut SS Wallonie après la disparition de Lippert. Par son bon sens, une vive imagination, un mépris du danger supérieur, il supplée à la

science militaire qui lui manque. Blessé, il marche, mais pas autrement que d'autres, tel van Leeuw qui, depuis cinq jours, assure son service avec un bras éclaté dont les os pointent à travers la manche de sa veste molletonnée. Un obus tombant sur une isba occupée par Degrelle et un groupe de combat, les Bourguignons ont reçu le toit sur la tête. Lui s'est dégagé et relevé d'entre les morts avec un éclat d'obus long comme un kris malais fiché dans sa tunique et, en partie, dans sa chair. Avec une côte cassée, il donne ses ordres entre deux sorties vers les secteurs menacés. Il a quarante degrés de température. Mais beaucoup de Wallons n'ont pas la chance de pouvoir grelotter comme lui. Ce sont des chairs mortes que le froid, enfin revenu, fige dans l'immobilité des gisants de marbre posés sur les tombes des anciens chevaliers.

La défense de Novo-Buda. position clé qui protège le flanc sud de ce qui reste du kessel, soixante kilomètres carrés où s'entassent soixante mille hommes, plus des milliers d'engins heureusement en voie de disparition, prend déjà un caractère apocalyptique. Une pluie de torpilles vient de coiffer un groupe de la 3^{e} compagnie on train d'occuper un secteur sud du village où il relève les camarades qui viennent de le conquérir au corps à corps. Touché, l'un des soldats pousse un cri effrayant, le même que celui par lequel le commandeur prenait acte de sa mort. On l'a certainement entendu jusque dans les quartiers nord. L'homme n'a plus de bas-ventre, mais il ne tombe pas tout de suite, et les mains plaquées sur l'énorme trou rouge et noir d'où s'échappent les intestins gris. il se met à courir en rond, reprenant et prolongeant son cri terrible. C'est un homme qui a perdu sa virilité et qui, par conséquent n'est plus un homme. Il tourne en rond en imitant le galop souple d'un cheval de cirque, traçant petit à petit sur le sol la piste correspondant à la manœuvre. L'évidence du rapprochement s'impose. Alors il se passe quelque chose de terrible. Un éclat de rire monte du groupe et se prolonge. Puis, les camarades du blessé applaudissent et hurlent.

- Hue, cocotte... Hue, cocotte...

Les mains claquent et rythment la ronde de la mort.

- Hue, cocotte...

C'était un camarade de combat et, pour certains, un ami. Ils se battaient ensemble depuis deux semaines, de jour et de nuit, presque sans manger ni dormir. Mais, la solidarité ne pouvait doubler un certain cap et maintenant sombrait. L'homme qui allait mourir sous leurs yeux n'était même plus un homme, seulement un cheval de cirque. Cirque pour cirque, il aurait tout aussi bien représenté un lion, un tigre, une panthère noire. La brigade d'assaut SS n'existait plus. Seulement un peuple de fauves. Le fragile vernis du christianisme s'était écaillé, jour après jour, sous l'impact de souffrances et de terreurs qui les ramenaient à leur condition première de bêtes en lutte pour la survie.

- Hue, cocotte... A dada... A dada!!

C'est alors que le Dieu régissant les hasards guerriers éclata de rire, lui aussi. Le camion Renault trois tonnes cinq, qui avait réussi à se tirer jusque-là de tous les

bourbiers, reçut une rafale de torpilles projetée par les « orgues de Staline » et se désintégra. Tout de suite, les centaines de milliers de préservatifs qu'il transportait, avec une opiniâtreté digne d'une

[258]

meilleure cause, se dispersèrent au vent et, poussés par lui, vinrent voltiger au-dessus de Novo-Buda avec la grâce des papillons tropicaux.

Le blessé châtré cessa de crier et de courir. Il s'abattit en avant, d'une seule pièce, comme Lippert, et ses copains l'achevèrent d'un coup de pistolet dans la bouche pour lui épargner une plus longue agonie (27).

*
**

Au cours de sa longue agonie, le peuple de fauves reçut seulement deux témoignages de solidarité venant de l'extérieur, celui d'une femme et d'un homme. Un matin, un Bourguignon, hagard et répugnant en raison de la boue figée sur son visage, apparut dans l'isba occupée par le nouveau commandeur Degrelle, non loin du P.C. de Gille, et lui remit un somptueux bouquet de fleurs blanches avec la carte de visite qui l'accompagnait. La Luftwaffe venait de le parachuter avec son lot journalier de « containers» bourrés de munitions. Depuis longtemps, les JU 52 ne se posaient plus sur l'aérodrome de Korsum occupé d'abord par la boue, ensuite par l'ennemi. Les parachutages, seuls, permettaient à la division SS Viking de nourrir ses feux d'infanterie et d'artillerie. Ce matin-là, c'était une marraine de guerre, Mlle Damenen, qui rendait hommage à son héros!

Un homme, lui, venait d'apporter une espérance plus substantielle que les fleurs, mais qui n'allait malheureusement pas se réaliser. Le froid qui, depuis le début du mois, se rétablissait, d'abord à zéro degré, puis dix, puis vingt au-dessous, venait de permettre à quelques chars du 3^{e} Panzerkorps de pousser jusqu'à Chilki, à huit kilomètres seulement du kessel. Les chars encore en état de se battre contre la puissante artillerie des Russes n'étaient plus assez nombreux pour avancer au-delà. Avec une audace extraordinaire, un officier d'état-major du 3^{e} Panzerkorps, utilisant une chenillette blindée, se lançait alors à travers l'armée rouge et, pour son compte, réussissait la percée, prenant contact à Cherbinovka avec le général Gille.

Ensemble, ils tiraient maintenant les conclusions que la situation imposait. La dernière heure sonnait. La survie du kessel reposait encore sur la défense du bastion Novo-Buda par la brigade d'assaut SS Wallonie, ou plus exactement ce qui en restait, huit cents hommes et quelques officiers en état de combattre mais qui combattaient avec l'efficacité de trois mille Russes. Pour combien de temps? Peu de temps. Devenus des bêtes de combat, les hommes touchaient aux limites des forces,

non pas humaines car ils les avaient dépassées depuis longtemps, mais surhumaines.
Ils allaient céder. Ils ne pouvaient pas ne pas céder et livrer ainsi le kessel à la discrétion des Russes qui amenaient toujours plus d'hommes, toujours plus de chars. Il s'agissait de percer vers l'ouest plus vite que l'ennemi ne progressait d'est en ouest.

Le général Gille, bien que soutenant parfois des corps à corps comme le plus simple de ses soldats, n'a pas perdu ses gants de ville. Il s'est ganté

[259]

pour recevoir tous ses chefs d'unité dans la soirée du 14 février. Il leur dit :

- Messieurs, nous allons tenter la percée avec les moyens en hommes et artillerie qui nous restent, puisque le 3e Panzerkorps ne peut plus rien pour nous.

Il se tourne vers le général Stemmerman et lui dit;

Ensemble nous ferons sauter le verrou de Komarovka. Germania passera en tête, Narva et Westland protégeront les flancs, la Wehrmacht et le charroi s'engouffreront dans la brèche, Wallonie couvrant les arrières. Nous allons essayer d'atteindre Lisjanka où les forces de la Leibstandarte SS Adolf Hitler nous attendent.

Puis il se tait, réfléchit et, le front soucieux n'éteignant pas le regard éclatant d'énergie, annonce lentement :

- Messieurs, je dois vous avertir que ce plan n'a probablement pas plus de trois à quatre pour cent de chances de réussir!

Un silence qui évoque la paix des tombes entrouvertes accueille ces dernières paroles. Les officiers baissent la tète. Degrelle aussi. Un ancien médecin colonial français, d'origine alsacienne, qui sert dans la brigade d'assaut, Raymond Buy, a sorti de son portefeuille les photographies de ses trois enfants et pose sur elles un regard illuminé par le désespoir.

*
**

Le 16 février au soir, les forces encerclées comptaient un peu moins de soixante mille hommes disposant d'une vingtaine de chars encore en état de combattre, ainsi qu'un millier de véhicules motorisés, dont quelques canons, une centaine de panjewagens raflés chez les Russes et sur lesquels on évacuait des milliers de blessés. Depuis quarante-huit heures, Gille différait l'assaut de la dernière chance. Enfin, le régiment SS Germania s'élança contre les positions russes solidement tenues à Komarovka, sur la lisière sud-ouest du kessel, pendant la nuit du 16 au 17. Ils se battirent en poussant le cri des grandes fidélités guerrières:

- Hourrah Germania!

Les Russes leur opposaient une conviction à peine inférieure :

- *Hourré pobieda!*

Le combat au corps à corps se poursuivit jusqu'au lever du jour, mais quand l'aube s'englua dans la neige qui maintenant tombait, l'armée rouge ne tenait plus fermé le verrou de Komarovka. SS Germania s'était sacrifié. Le général Stemmerman aussi. Il venait d'être tué à son poste de commandement. Car, dans l'armée allemande, les généraux ne mouraient pas comme ceux des autres, dans leur lit! Près de deux mille hommes gisaient également sur les anciennes positions et aux abords du village. Maintenant, les convois qui, depuis plusieurs jours, se formaient à Chanderovka. prenaient le départ dans une confusion épouvantable car, si les Russes ne leur opposaient plus un front continu, leur artillerie mobile et leurs chars déferlant du nord vers le sud, attaquaient au canon, de près ou de loin.

Les groupes de combat de la brigade d'assaut SS Wallonie ne s'étaient retirés de Novo-Buda qu'à 5 heures du matin, selon la tactique prévue. Ils traversaient maintenant Komarovka qui brûlait sous la neige dont les

flocons se dissolvaient en alimentant des nuages de vapeur. Sur les arrières de la fantastique colonne en train de battre en retraite, l'enfer culminait. Obus et torpilles russes frappaient. Les derniers camions explosaient ou flambaient. Les panjewagens chargés de blessés dont les plaintes se transformaient en cris d'horreur, se fracassaient, culbutaient, semant alentour des grappes de corps disloqués. Mais les cris les plus terribles provenaient des chevaux, les vaillants petits chevaux russes dont l'agonie apparaissait plus terrible que celle des hommes. Leur protestation contre la mort s'entendait à plusieurs kilomètres de distance, malgré la chute de neige qui camouflait la retraite contre les attaques aériennes qui eussent anéanti les survivants de Tcherkassy.

Une colonne se forma enfin, selon une certaine unité qui, pour général en chef, se réclamait du désespoir. Elle n'avait pas moins de trois à quatre kilomètres de longueur sur une largeur de deux cents mètres. Très vite, elle cessa de représenter une formation militaire organisée, chaque section, chaque groupe de chaque grande unité progressant à des allures différentes réglées par la vitalité, le moral, la condition physique des hommes qui les composaient. Beaucoup d'entre eux avaient perdu leurs armes au cours des précédents combats ou, les ayant conservées, il leur restait très peu de munitions. Même désarmés, ces hommes restaient dangereux pour les Russes qui prétendraient s'opposer à leur passage. C'étaient en effet des bêtes décidées à survivre à coups de poing, à coups de pied, à coups de dents. Mais la fabuleuse colonne ne comptait pas seulement des Allemands, des Flamands et des Wallons, des Scandinaves et quelques Français, elle emportait dans son flot des femmes et des enfants ukrainiens, maîtresses d'une nuit, «collaborateurs» ou simples paysans qui préféraient mourir plutôt que de revivre le temps des Soviets!

Vers 9 heures du matin, un certain nombre de T 34 venant du Nord ou remontant de Morency arrivèrent au contact. Les derniers chars allemands firent front. Degrelle, qui les vit se déployer, gardera de leur sacrifice, qui sauva les rescapés de Tcherkassy, un souvenir inoubliable. Dans le cœur de ce poète, malgré le désarroi de l'heure, chantait un Homère moderne célébrant ces jeunes Grecs des Panzers,

impeccablement sanglés dans leur courte veste noire à liséré d'argent, coiffés d'un simple calot pour que la tête de mort qui l'ornait prit tout son sens d'acceptation tranquille, avec le buste émergeant de la tourelle, s'offrant à tous les coups, la croix de chevalier de la croix de fer souvent pendue au col. Ils balayaient l'étroit couloir des Thermopyles dans lequel l'exode armé s'engouffrait. Ils détruisirent ou refoulèrent les blindés russes derrière l'horizon, mais aucun d'entre eux ne revint jamais.

Cette approche venait de semer la confusion parmi les colonnes. Dans les passages resserrés entre deux collines, certains hommes allaient à pied, mais des conducteurs de panjewagens affolés tentaient de fuir en bousculant ou écrasant tout devant eux, comme dans les incendies menaçant les grandes collectivités des théâtres ou des caravansérails. Un colonel allemand se jeta au-devant d'eux, pistolet au poing en criant:

- Halte! Halte! Arrêtez ou je tire...

Il tirait parfois d'ailleurs, sacrifiant délibérément une existence pour sauver ceux qui restaient des soixante mille hommes rassemblés à Cherbinovka avant l'assaut libérateur du régiment SS Germania...

[261]

Combien restaient-ils vers le milieu de la journée? Les chiffres exacts des pertes ne furent jamais connus en fonction de la poussée vers l'ouest mais, globalement, ils s'élevèrent à dix mille hommes environ. C'étaient surtout les blessés qui disparaissaient. Tous ceux qui, ne pouvant marcher par leurs propres moyens, s'empilaient en plusieurs couches sur les panjewagens, s'accrochaient aux quelques canons chenillés, aux cuisines roulantes, devaient périr. Car les « orgues de Staline» frappaient sans relâche, et les chars apparaissaient de nouveau à travers les rideaux de la neige qui, heureusement, palpitait toujours. Les blessés les plus courageux, ou les plus lucides, le savaient parfaitement et préféraient devenir tout de suite des morts. C'est ainsi qu'un capitaine allemand, étendu sur la neige, que ses jambes lacérées rougissaient, arrêta un Bourguignon, lui tendit son pistolet et lui dit :

- Tuez-moi, s'il vous plait!

Le Wallon hocha la tète et répliqua :

- Mon capitaine, je n'ai pas le droit, je suis chrétien!
- Mais vous êtes aussi SS. Donc, c'est un ordre. Tuez-moi immédiatement!

Le Wallon lui tira une balle dans la bouche, puis reposa l'arme sur la poitrine du mort. Très vite, la neige le recouvrit comme tous les autres corps. L'un de ces morts, toutefois, n'avait pas besoin de ce linceul car il progressait toujours. C'était le commandeur Lippert qui, étendu sur son échelle paysanne, se dirigeait comme tout le monde vers Lisjanka. Quatre Bourguignons se relayaient pour la porter, pataugeant dans la neige de plus en plus profonde, plongeant quand une volée de torpilles s'annonçait, perdant ainsi leur cadavre, le ramassant, repartant, plongeant

de nouveau pour échapper aux vues des T 34 qui, de temps à autre, apparaissaient. Degrelle avait en effet décidé qu'on inhumerait Lippert à Bruxelles, et pas autre part!

Encore fallait-il que les chars russes le permissent ! Après la réaction neutralisante des Panzers allemands, ils s'étaient ressaisis et revenaient en début d'après-midi, plus nombreux que le matin. Ils rattrapaient et fracassaient les derniers engins motorisés de la colonne, donnaient la chasse aux piétons pour les écraser sous leurs chenilles. Le sergent Dothée et ses hommes s'étaient trouvés plusieurs fois menacés et ils avaient fini par mettre au point une tactique qui les sauvera jusqu'à la fin. Calculant que l'angle mort privant les armes de bord de leur efficacité traçait un cercle d'une quinzaine de mètres autour du char, Dothée avait décidé qu'il suffisait de courir à l'intérieur de ce cercle pour lui échapper; mais encore fallait-il courir en arrière et non en avant de lui! Ils couraient donc le plus prés possible de l'engin, derrière le moteur, mais comme le char avançait bien entendu plus vite qu'eux, même à la limite du souffle des hommes, dès qu'ils retombaient dans le champ de tir, ils s'effaçaient en plongeant dans la neige. Ce genre de performance ne pouvait se prolonger très longtemps, mais la chance accompagnait le groupe.

En émergeant d'une « balka » qui lui a provisoirement servi de refuge, Dothée découvre au sommet de la pente Degrelle qui marche avec Matthieu et Frisschen, à la tête d'un groupe important. Puis, la retraite se fige et le nouveau commandeur crie:

- Alors, on n'avance plus?... Qu'est-ce que c'est que ces pandours de salon?

Apercevant alors Dothée, il l'interpelle :

- Sergent, vous n'auriez pas quelque chose à manger?

- Encore un peu de cassonade dans mon tapecul, Chef.

- Ah non, pas de cette saloperie qui donne la dysenterie!

Puis:

- Gardez votre cassonade pour les écumeurs de marmite!

Il aperçoit van Leeuw en train de rallier, portant toujours en écharpe son bras éclaté dont les os percent le molleton de la tunique fourrée. Il sourit car il aime bien van Leeuw qui ne se plaint jamais et dit:

- C'est un taiseux!

Dothée approuve le Chef d'un hochement de tète. Degrelle s'impatiente.

- Alors, qu'est-ce qu'ils font tous ces joueurs de gobelet?

Il désigne la masse de fantômes qui s'assemblent lentement autour de lui. Non seulement ceux de la brigade d'assaut, mais encore des hommes de Germania, de Nordland car, dans le désarroi général, c'est toute l'armée en détresse qui éprouve une confiance presque animale en cet homme que protège une baraka phénoménale, et chacun s'efforce de la partager en se ralliant à lui. Dés qu'il se trouve quelque part, il représente un point magnétique. Même les blessés qui le

voient passer essayent de se lever et suivre sa trace. Certains se font porter sur les épaules d'un camarade. Mais l'effort exigé par cette marche en surcharge dans la neige profonde ne dure pas longtemps. On n'entend plus que le cri de l'homme abandonne:

- Camarade!... Camarade!...

Cet appel en forme de plainte se perçoit maintenant, venant de partout. C'est le dernier appel des derniers souffles de vie.

- Camarade!... Camarade!...

Le commandeur Degrelle a repris sa route, car lui ne regarde pas en arrière. En apercevant le groupe de la Westland qui s'avance vers les lisières d'un bois, encore bien armé, il dit

- Regardez-les! Ils se précipitent à boulevue (28). On les aide?

Ceux de Westland possèdent encore quelques panzerfausts et attaquent un char qui, embusqué à l'orée d'un bois, tire sur les colonnes en retraite. Touché, le T 34 brûle. Puis les trappes d'évacuation s'ouvrent et l'équipage jaillit, tout noir, sentant le cochon rôti. On abat ces hommes à coups de pelle individuelle, comme des vipères. Le dernier canon 2,2 des Bourguignons stoppe un autre char en le déchenillant mais, touché à son tour, il se désintègre avec ses servants.

- Camarades!.. Camarades!...

C'est maintenant toute la plaine entre Komarovka et la rivière Gniloï-Tikitch qui se plaint. Ce formidable appel de détresse glace le sang des plus lucides, chacun se demandant dans combien d'heures, de minutes, il va y mêler sa propre voix. Car les Russes ne renoncent pas à leurs attaques, plus sporadiques que massives, meurtrières cependant car, n'arrivant pas à refermer le kessel, au spectacle de la majorité des

hommes encerclés échappant à leur étreinte, une rage folle les anime. L'armée rouge avait déjà annoncé la grande victoire de Tcherkassy dans ses communiqués. Et maintenant, Tcherkassy se dresse contre Stalingrad. Le général Gille va remporter une victoire dans la défaite! Mais à quel prix!

- Camarades!... Camarades!...

La neige tirait sur ces milliers d'hommes en train de mourir un linceul déployé dans l'absolu de sa pureté. Il se faisait vert, puis bleu, au fur et à mesure que s'avançait l'après-midi et que les plaintes devenaient de moins en moins perceptibles, d'est en ouest tandis que gagnait la mort. Mais, porté sur son échelle paysanne par quatre camarades qui se relayaient, le cadavre du commandeur Lippert avançait toujours...

*

**

Quand ils atteignirent la rivière Gniloï-Tikitch, vers 4 heures de l'après-midi, le désespoir culmina et fut près de submerger ces hommes qui, depuis 2 heures du matin, progressaient en équilibre entre la vie et la mort. La rivière mesurait seulement vingt à vingt-cinq mètres de large mais, profonde, animée par un courant très rapide, rarement figée par les glaces en raison même de sa vitesse, elle paraissait dangereuse pour les meilleurs nageurs, sans parler de la température ambiante qui se tenait à 25° au-dessous de zéro. Les ponts n'existaient plus. Le torrent d'hommes et de carrioles vint se briser contre ses rives sur une étendue de plusieurs kilomètres. Malgré la chute de neige qui affaiblissait toute rumeur, le cri de désespoir poussé par cinquante mille hommes dut parvenir aux oreilles des groupes de combat de la Leibstandarte Adolf-Hitler qui les attendaient à Lisjanka, sur l'autre rive, à la fois très proches et, par la faute de cette rivière, aussi éloignés qu'une étoile flamboyant à mille années-lumière d'eux. Ils venaient de tellement souffrir, ils émergeaient avec tant de peine d'une apocalypse reconduite chaque jour, qu'il leur paraissait impossible d'accepter ce nouveau malheur. Les plus courageux se soumirent les premiers et, sans plus réfléchir, au jugement de Dieu. Les survivants du régiment SS Germania avaient atteint la Gniloï-Tikitch plus au sud que les autres. Ils se jetèrent à l'eau en poussant un grand cri

- Hourrah Germania!

Beaucoup se noyèrent, mais ceux qui, à travers la SS parvenaient déjà aux limites du surhumain, poursuivirent leur course vers le salut, seulement freinés par leurs vêtements qui gelaient sur pied. Non moins courageux que ses pairs, mais plus réfléchi, le général Gille franchit la rivière parmi les premiers. Mais lui se mit nu, garda sa mitraillette et ses vêtements pliés sur sa tête pour se rhabiller sur l'autre rive. A cette époque beaucoup d'hommes ne savaient pas nager, même à la Waffen-SS, et ceux-là se sentirent condamnés. Alors ils imaginèrent les remèdes du désespoir. Ils jetaient au sol les blessés encore transportés dans les panjewagens et tentaient de combler le lit de la rivière en y empilant ces carrioles que le courant balayait aussitôt vers l'aval. D'autres tentaient leur chance avec les chevaux. Ils s'accrochaient aux crinières et se laissaient remorquer, tantôt atteignant l'autre rive, tantôt disparaissant

dans les remous avec les bêtes qui donnaient aussi des signes d'épuisement. Puis une rumeur se mit à circuler :

- Il y a un pont à quatre kilomètres!

On vit alors des groupes remonter et descendre le long des berges, d'aval en amont et d'amont en aval, dans une grande confusion. La neige tombait toujours, tissant le linceul promis à ceux qui, vingt-quatre heures plus tard, se trouveraient encore sur la rive est, car les Russes se rapprochaient. Leurs T 34 aboyaient déjà au nord de Lisjanka. C'est alors que les vrais chefs selon la race, et non pas le grade, prirent les choses en main. L'adjudant Gilbert Delrue annonça à la cantonade :

- Les gars, on va lancer un pont!

Accablés, les hommes haussaient les épaules... Lancer un pont? Et avec quoi? La plupart ne possédaient plus que leur pelle de tranchée, conservée parce qu'elle représente, soigneusement affûtée, l'instrument idéal du combat rapproché,

permettant de faire voler une tête d'un seul coup. Mais une pelle, c'est fait pour creuser la terre, tuer un « pounimaille», non construire un pont. Seulement tous connaissaient le « spiess». C'était l'homme de fer qui vous flanque en prison à la première faute mais vient, la nuit, dans la cellule, et vous apporte une couverture supplémentaire parce qu'il fait froid!

Delrue choisit donc un peuplier capable de porter jusqu'à l'autre rive. Il leur fallut l'abattre à la pelle de tranchée, et du temps pour y parvenir. En attendant de pouvoir passer sur ce pont tout à fait élémentaire, Bonnivert observait le manége d'un sergent allemand qui s'était jeté à l'eau sans bien réfléchir sur ses capacités de nageur. Sur le point de couler, il venait de se raccrocher à la roue d'un panjewagen lancé dans la rivière par une précédente vague d'hommes et que le courant hésitait à emporter. Mais, sous son poids, la roue de la carriole s'était mise à tourner. Pour garder la tète hors de l'eau, il se raccrochait au rayon supérieur, puis l'abandonnait afin d'en saisir un autre, entretenant ainsi la rotation de la roue. Il poussait des cris de désespoir devant ce mouvement de noria renouvelé des antiques formes d'esclavage où le captif assurait ainsi la montée de l'eau. Puis, à bout de force ou frappé de congestion, il cessa de jouer les écureuils dans leur cage rotative, lâcha les rayons et partit au fil de l'eau, très vite, cerné par mille petits glaçons qui dessinaient autour de son corps une couronne de fleurs aux reflets du spectre solaire.

Le peuplier jeté en travers de la Gniloï-Tikitch permît enfin à Bonnivert de tenter son passage. Mais, à la manière de la roue de la carriole russe, moins rapidement qu'elle cependant, l'arbre tourna sur lui-même, plongea le voyageur dans un bain glacé. En s'accrochant furieusement à ses ramures, il accomplit la conversion, ressortit de l'eau et se hissa sur la rive surélevée par des efforts inouïs. Il reprit sa route, engoncé dans un uniforme dont il fut obligé de couper les pantalons qui, sous l'effet du gel, devenaient rapidement aussi souples qu'un scaphandre pour les plongées profondes. Dothée, qui le suivait, et venait de répéter la même manœuvre que lui, terminera la retraite avec une pneumonie et une sinusite double!

L'adjudant Delrue a lancé son pont providentiel, bientôt imité par d'autres, alors qu'il portait deux balles dans le coude droit et une dans la cuisse! Degrelle, autre chef selon la race, n'a que sa côte cassée qui ne

saurait le diminuer sur le plan de l'imagination et du bon sens. Marchant avec le groupe important qui s'est coagulé autour de lui et ne le lâche plus, un millier d'hommes maintenant, il a débouché juste en face de Lisjanka où se dresse encore une misérable passerelle branlante dans l'agglomération elle-même. Mais l'ennemi en contrôle plus ou moins l'accès. D'autres groupes, qui tentaient de la franchir, se firent massacrer par un T 34 qui se trouvait là. Degrelle dit à ses officiers rassemblés autour de lui ainsi que ceux de Westland et Nordland:

- Messieurs, nous n'allons pas nous fourrer dans cette cacade. Nous attendrons la nuit.

Et il ajoute l'un de ces commentaires savoureux dont il possède le secret:

- Pour l'instant, nous serions mangés à la sauce tartare d'un côté et au kholrabi de l'autre!

Eux franchiront la Gniloï-Tikitch et sans dommage. Pas un seul blessé grave n'y réussit. Ceux qui ne peuvent pas nager ou se tenir en équilibre sur un tronc d'arbre doivent mourir. C'est la loi de Tcherkassy. Certains implorent les retardataires qui passent.

- *Kamerad, nimt mich mit!*

Parfois, l'homme valide le prend sur ses épaules, mais de toute façon, c'est pour le rejeter dans la neige dix mètres plus loin.

- Je peux plus, camarade!

- Camarade!... Camarade!...

Toute la plaine gémit au ras de la neige, comme pour retenir ce peuple de fauves qui s'enfuit vers l'ouest, sourd aux appels de la charité chrétienne, ce luxe qu'il n'a plus le droit de s'offrir. Pendant la journée, quelques scènes atroces se sont produites. On a vu des Wallons blessés tenter de se hisser sur les panjewagens occupés par des blessés de la Wehrmacht qui les ont repoussés à coups de talon ou de pelle sur les doigts qui s'agrippaient, en criant:

- *Auslander, heraus! .... Auslander, heraus!*

D'autres blessés, provenant de la Waffen-SS, lovés sur une cuisine roulante ne les traitaient pas d'étrangers mais de camarades. Mais ils les rejetaient tout de même sur la neige! Il n'est pas d'homme qui ne s'accroche à la vie avec une férocité au moins égale à celle des bêtes. Moreau avait assisté à l'une de ces scènes. Des Allemands passaient devant lui, accrochés à l'un des derniers véhicules chenillés qui roulaient encore. Moreau les vit repousser un Bourguignon. Il eut envie d'aller leur faire la morale mais n'en eut pas l'occasion. Une minute plus tard, une volée de torpilles l'expédiait le nez dans la neige en même temps qu'elle soulevait le véhicule à dix mètres en l'air. Moreau se releva en grondant:

- Bande de rabouilleurs, c'est bien fait pour vos gueules! Les milliers de blessés gisant sur la plaine criaient encore:

- Camarades!... Camarades!...

Leurs voix prenaient maintenant la même discrétion que la lumière. Elles s'éteignaient à la manière du jour et semblaient, comme lui, de blanches devenir grises, puis bleues, puis noires. Dans l'ombre, sur les bords glacés de la Gniloï-Tikitch, posé sur une échelle paysanne que la neige, progressivement, recouvrait, gisait un cadavre que rien, parmi bien d'autres sinon les écussons de sa veste, ne signalerait demain à l'attention

des paysans chargés d'enterrer les corps ou les jeter à l'eau, selon l'humeur du moment. C'était celui du commandeur Lucien Lippert, l'homme qui fut le plus aimé et

respecté de la brigade d'assaut SS Wallonie. Aucune force disponible, aucune initiative géniale ne pouvait le porter au-delà de la rivière. Alors, les Bourguignons l'avaient abandonné là, parmi tous ces blessés qui tardaient à le rejoindre et criaient toujours, mais de plus en plus discrètement... Camarades... Camarades...

*
**

Ils aperçurent un char de combat qui émergeait des tourbillons de neige noire avec la lenteur d'une bête étonnée de témoigner sur la préhistoire d'où elle sortait. C'était un Tigre! De toutes les poitrines, jaillirent des cris d'hommes épuisés, à peine plus fermes que ceux des enfants.

- Hourrah! Narva!... Hourrah Wallonie!

Cris! Larmes! Chansons! Lisjanka... Les hommes de la brigade d'assaut foulaient enfin la neige de la terre promise! Peu de chars autour d'eux contrairement à ce qu'ils avaient imaginé. Ces quelques Tigres représentaient les survivants du corps ultra-moderne que von Manstein avait lancé à la rencontre des encerclés de Tcherkassy. Eux aussi s'étaient sacrifiés pour percer sans y parvenir, tellement l'ennemi qui s'opposait à eux se révélait formidable.

- Allez, bouffe! Allez, bois! Va te chauffer! Il ne faut pas rester la! La route vers la Roumanie reste ouverte pour peu de temps, et il faut partir pour Uman.

Des centaines de litres d'eau chauffaient à l'intérieur des isbas. On les y plongea; on les en aspergea, et le vin ou l'alcool coulaient plus encore. Hubeaux, un Wallon qui avait troqué le camp de prisonniers contre la brigade d'assaut pour servir dans le peloton des estafettes motocyclistes et venait d'arriver parmi les premiers à Lisjanka, sans moto bien sûr, leur dit:

- Allez-y doucement! La joie à la grosse mordienne, ça peut coûter cher! Y en a un qui est mort tout à l'heure à trop s'arroser le lampas! Y a du Nuit-Saint-Georges dans le secteur!

C'était vrai. Les divisions blindées, qui n'avaient pas réussi à rallier suffisamment de bouches à feu et d'obus pour réussir la percée jusqu'au bout, venaient par contre, de débarquer un important stock de grandes bouteilles bourguignonnes!

Mais le bourguignon Degrelle, lui, ne s'attardait pas. Il marchait maintenant avec ses hommes vers l'ouest, à raison de vingt kilomètres par jour. Il ne s'agissait pas de lambiner, car les gros chars de la Leibstandarte Adolf-Hitler maintenaient difficilement le couloir ouvert par eux, en portant çà et là, de jour et de nuit, des coups de boutoir aux Russes qui essayaient de le fermer.

Arrivée sur le front avec un peu plus de deux mille hommes, la brigade d'assaut SS Wallonie, que Degrelle commandait en chef pour quelques jours encore, n'en possédait plus que six cent trente-deux, exactement, le 18 février 1944, à la sortie du chaudron de sorcière de Tcherkassy. Degrelle qui n'avait jamais tenu compte du risque de mort pour lui-même, se montrait peu sensible au malheur des autres. il allait de l'avant. Ayant

joué Tcherkassy contre Stalingrad, sous la direction du général Gille, il avait grâce à son courage, son inflexible volonté, donné à cette défaite -car c'en était une stratégiquement parlant- le style d'une victoire. Il ne savait pas encore a quel point elle devait le rendre célèbre comme guerrier. Elle ouvrait la route à son rêve politique, faisant déjà de lui, en cas de victoire hitlérienne, un nouveau grand duc d'Occident.

Un feldgendarme l'arrêta dans un village où la neige bleue chantait au soleil. Déjà un général allemand s'avançait en criant:

- Je vous cherche depuis deux jours! Voilà que le Hitler vient encore de téléphoner. Il vous attend!

Ses camarades le poussèrent dans la carlingue d'un petit avion Fiesler Storch, tel qu'il était, avec ses bottes de feutre lacérées, sa houppelande de mouton sale, comme tous les survivants de Tcherkassy. Puis, le pilote lança le moteur, l'avion glissa sur ses skis et Degrelle prit son vol vers un ciel de gloire. Il s'ouvrait sans transition après le ciel de suie qui avait bien failli crouler sur sa tête! Hitler allait le décorer de la croix de chevalier de la croix de fer qui représentait la nouvelle Toison d'Or que les chefs de l'Europe future devraient obligatoirement porter.

CHAPITRE XX

ALLONS ENFANTS DE LA BOURGOGNE LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ!

Le quadrimoteur du Führer, un Fokker « Condor » attendait sur le terrain d'Ouman. En même temps que Degrelle, il chargea dans l'après-midi du 20 février, le général de corps d'armée Liebe et le commandeur de la SS Viking Gille. Il plongea tout de suite dans les nuages bas posés sur l'Ukraine. Plus jamais Degrelle ne devait revoir la Russie après la brève apparition des marais du Pripet, sous les ailes de l'avion. La neige se faisait plus rare au sol maintenant qu'ils survolaient la Prusse orientale. Les grandes forêts de sapins posaient sur elle des taches sombres qui devenaient bleues pour révéler les lacs gelés endormis sous sa couche déjà menacée par le printemps. Puis le Condor se posa sur le terrain de Rastenburg.

Himmler attendait Degrelle et ses compagnons. Cet homme au visage inexpressif souriait cependant s'il le voulait bien et ses yeux pétillaient de contentement derrière ses lunettes quand il serra la main de cet officier nauséabond qui savait si bien défendre, dans le même temps, Rex, le Christ-roi et le diable de la SS! Il répétait la phrase qu'il avait apprise par cœur:

- Ah! ce Degrelle, qu'est-ce qu'il m'en fait voir! qu'est-ce qu'il m'en fait voir!

Quand le rescapé de Tcherkassy se trouva sous la douche, les centaines de poux qui le torturaient l'abandonnèrent pour se lancer à la conquête de la salle de bains du Reichsführer SS. Une ordonnance lui remit de sa part une superbe chemise verte garantie grand teint germanique, gratta son uniforme, en reprisa le col déchiré et, devenu à peu près présentable, Degrelle prit place dans la grande Mercédès verte qu'Himmler conduisait lui-même. Le «repaire du loup» se trouvait à une quarantaine de kilomètres plus loin.

Ils arrivèrent vers minuit. L'attentat de von Staufenberg n'avait pas encore eu lieu et le filtrage des officiers ou diplomates gardait une grande discrétion. Installé dans la voiture du Reichsführer SS, Degrelle pénétra bien entendu dans le camp sans contrôle. Sous la voûte des sapins crûment illuminée par les projecteurs, des centaines d'ouvriers travaillaient aux abris bétonnés dressés contre la menace d'une guerre de

bombardements sans discrimination, proclamée par les Anglais. Himmler en souligna le caractère à l'aide de l'interprète :

- C'est normal, dans une guerre de religion comme celle-ci, les porteurs de la foi adversaire cherchent à tuer le prophète ennemi par priorité!

Les. hauts sapins, l'éclairage qui donnait selon l'angle, tantôt une brillance cruelle, tantôt un flou lunaire, les hommes qui s'agitaient en silence, créaient une ambiance au niveau des Niebelungen. La seule présence d'Hitler expliquait cette suggestion, car les détails de son installation relevaient d'une grande modestie mais d'un sens pratique élevé. Lui-même habitait un baraquement de série, situé un peu à l'écart des autres.

Degrelle attendit assez longtemps dans une sorte d'antichambre rustique, presque pauvre, en compagnie des généraux Gille et Liebe, d'Himmler, Fegelin et plusieurs gradés de la P.K., qui portaient leurs appareils de photos et cinéma. Puis une porte s'ouvrit, découpant sur le fond lumineux d'une vaste pièce la silhouette massive de Martin Borman qui servait d'introducteur. Il était 1 h 30 du matin. Degrelle se trouva tout de suite devant Hitler qui lui prit la main, ou plutôt l'enferma entre les siennes, comme toutes les fois qu'il voulait témoigner une véritable affection, geste rare tantôt réservé à un enfant sortant de la foule massée sur son passage, tantôt à Mussolini descendant de son train spécial. Il lui dit, de sa voix chaude, un peu rauque:

- *Mein lieber* Degrelle, vous m'avez donné tant d'inquiétude!

Puis, il prend des mains de Borman la croix de chevalier de la croix de fer et en passe le ruban au cou du commandeur de la brigade d'assaut SS Wallonie. Un peu distrait, il fourre même la boite sans valeur d'où elle sort entre les mains de l'ancien chef de Rex. Les éclairs de magnésium papillonnent autour des deux hommes, les appareils de prises de vues ronflent. Hitler, qui a repris la main de Degrelle entre les siennes, dit brusquement:

- Si j'avais eu un fils, j'aurais tant aimé qu'il vous ressemblât!

Le rescapé de Tcherkassy ne comprend pas l'allemand, mais l'interprète docteur Führer traduit cette phrase qui va retentir comme un coup de tonnerre à travers l'Allemagne. Avec le recul de l'Histoire, on peut se demander ce qu'elle signifiait exactement. En dehors de ses crises de fureur, parfaitement justifiées, Hitler traitait ceux qui l'approchaient avec une politesse qui se voulait de Cour. Mais elle n'allait pas sans fautes de goût. C'est ainsi que, se voulant aimable et social avec ses secrétaires, il leur baisait un jour la main et leur adressait un autre jour des compliments gentils, tels que: «mon petit oiseau », «ma petite fleur de printemps», mélangeant ainsi les genres, faute de n'avoir pas été élevé à la Cour de Vienne! A travers la phrase qu'il venait de prononcer, traduisait-il simplement la même volonté de courtoisie? En aucune manière, car jamais il ne lia, par diplomatie, la vie privée d'un étranger à la sienne. Nostalgie charnelle d'une hérédité absente, devant ce bel homme encore illuminé par les feux du combat et frappé par les ombres de la mort? Douteux, car si Hitler avait eu envie d'un fils, des millions d'Allemandes, de Suédoises, d'Anglaises et, bien entendu, de Françaises ou de Belges, se fussent offertes à combler son désir avec enthousiasme.

En réalité, si politiquement il n'a pas liberté de le proclamer, si la méfiance de l'Allemand de souche pour l'étranger veille encore en lui et l'empêche d'aller jusqu'au bout de sa conception révolutionnaire pour l'avenir de la race blanche, il a déjà confusément choisi Degrelle pour successeur. Il le désigne comme fils spirituel, par-delà sa nationalité belge, par-delà la langue qu'il parle et que l'Allemand ne parle pas, par-delà son christianisme romain. L'homme de Braunau sur Inn et l'homme de Bouillon se retrouvent brutalement projetés, malgré eux, dans un vitrail du XIVe siècle, rassemblés dans une civilisation qui leur est commune, où le vieil empereur menacé enseigne au jeune saint Georges comment il faut tuer le dragon!

Mais on peut avancer que, sur le moment, ni l'un ni l'autre ne vont au-delà de leurs presciences. Degrelle ne voit pas encore plus loin que la promotion de la petite Belgique aux dimensions de l'ancien duché de Bourgogne; Hitler sait déjà que, pour lui, tombe le crépuscule des dieux et sa volonté surhumaine essaye de l'effacer sans se bercer d'illusions.

Une fois prononcée la fameuse phrase, Hitler entraîne son chevalier de la croix de fer en direction de la cheminée dans laquelle brûle un grand feu de bois. Il lui offre un fauteuil, aussi simple que raide, comme tout le mobilier limité à quelques sièges et deux grandes tables couvertes de canes, éclairées par des lampes à ciseaux qui peuvent être déplacées de l'une à l'autre. Hitler revient à ses cartes sur lesquelles il se courbe chaque nuit, au point d'offrir maintenant la silhouette cassée d'un vieux monsieur. Degrelle, qui l'avait rencontré à Berlin en 1936, débordant d'énergie, prompt comme le feu, plus droit qu'un sapin de la Forêt-Noire, a noté le changement.

Hitler confère maintenant avec les généraux Gille et Liebe. Il ajuste ses lunettes à monture d'écaille en se penchant sur les cartes, puis les retire et les garde dans la main pendant de longues minutes au cours desquelles il ne dit plus un mot, semblant se recueillir. Seules paraissent vivre ses mâchoires animées par un léger mouvement qui peut aussi bien témoigner sur une sénilité précoce qu'une énergie contenue, désireuse de broyer un adversaire désormais trop puissant pour lui. Durant plusieurs heures, il se fait expliquer dans le détail tous les combats qui permirent de préparer et couvrir le décrochage du Dniepr, puis la percée de Komarovka. Degrelle, qui s'intéresse peu à la stratégie et se sent malade, empoisonné par la perfitine qu'il a dû absorber à haute dose pour rester prés de quinze jours sans dormir, contemple la cheminée ornée de croix gammées et d'inscriptions runiques. Autour du baraquement, la grande forêt des Niebelungen observe un silence absolu.

Puis Hitler quitte la table des cartes et, tout en continuant à discuter des opérations de Tcherkassy avec Gille, se met à marcher à travers la pièce, accompagné par son chien Blondi, un berger allemand couleur feu. Il va et vient d'une cloison de bois à l'autre. Blondi marche à ses côtés du même pas que son maître, et Degrelle, amusé,

note qu'il fait demi-tour en même temps que lui, à sa hauteur, et presque dans la forme réglementaire du soldat! Parfois, Hitler s'arrête en passant devant la cheminée et met une bûche dans le feu. Degrelle l'observe, ainsi penché sur la flamme, et reste frappé par la transparence de ses oreilles au cartilage rose ployées

[271]
comme des coquillages. La résine des bûches neuves qui fond ajoute à l'ambiance déjà créée par le parfum des parois de sapin.

Hitler, qui paraissait avoir oublié l'ancien chef de Rex, n'a, en fait, cessé de l'observer du coin de l'œil, comme s'il désirait une fois de plus prendre sa mesure, alors qu'elle le fut dès 1936, quand il avait dit à Von Ribbentrop «j'ai rarement découvert de pareils dons chez un garçon de cet âge». Il s'arrête à sa hauteur et dit :

- Vous portez des bottes bien misérables!

Il sonne une ordonnance et fait apporter des bottes neuves. Puis il reste un long moment immobile; les yeux fichés dans ceux de Léon Degrelle, des yeux qui n'ont rien perdu de leurs feux, tantôt redoutables tantôt envoûteurs, et dit, comme sortant d'un rêve:

- Vous vous êtes battu en vrai soldat. Pour un homme politique, c'est presque unique dans l'Histoire!

- Mon Führer, tous mes Wallons se sont bien battus. Ce sont les hommes du pays de Charlemagne, des ducs de Bourgogne et de Charles Quint.

- Je sais, dit Hitler. Tous vos officiers passent au grade supérieur et j'accorde cent cinquante croix de fer.

- Et une permission?

- Vingt et un jours.

La nuit trame sa maladie de langueur. Hitler a repris son analyse critique des mouvements dans le kessel de Tcherkassy, sans contester la justesse du repli sur Lisjanka. Un chef de guerre qui refuse systématiquement de céder les territoires conquis, comme Hitler, parce que lui y voit, depuis la Première Guerre mondiale. une trahison des bienfaits de Dieu -et cela on ne l'a presque jamais souligné- ne critique cependant pas une stratégie qui vient de sauver quarante mille hommes. Mais il ne confère pas la croix de chevalier à Gille, car il la porte déjà!

Il congédie enfin ses visiteurs, car d'autres invités l'attendent. Il rattrape Degrelle sur le seuil de l'antichambre et lui glisse une bouteille de champagne entre les bras.

*
**

L'avion du grand quartier général, un Junker 52, se posa dès 7 heures du matin, sur l'aéroport de Tempelhof, à Berlin. Le docteur Goebbels attendait Degrelle en compagnie d'une centaine de journalistes.

- Vous allez donner une conférence de presse, dit-il au nouveau chevalier de la croix de fer. Le monde entier doit connaître votre épopée!

Degrelle parla, aussi facilement qu'il se lançait au corps à corps sur les Russes. Puis le petit docteur le prit par le bras

- Maintenant, vous êtes à moi!

Vin d'honneur au ministère de la Propagande. Dîner dans l'appartement privé du ministre. Tout juste sorti de la préhistoire des steppes, le Rexiste admirait avec effarement un ingénieux dispositif qui permettait à une partie du plancher de la salle à manger de disparaître électriquement dans la profondeur des cuisines et de reparaître porteur des plats. Degrelle discuta longuement avec son hôte et, au fur et à mesure que l'heure avançait, Goebbels faisait retarder le départ du train pour Bruxelles. Le

prétendant au duché de Bourgogne n'avait pas eu le temps de revenir sur ses grands projets devant Hitler. Peut-être n'avait-il même pas osé, sentant le chef de guerre entièrement tendu vers le combat, prêt à lui répondre comme il répondra, quelques mois plus tard, à Doriot, Déat, de Brinon; « Pour faire l'Europe, il faut commencer par la soustraire au contrôle de l'Amérique et de l'Asie » (29). Devant Goebbels, il se sent plus à son aise. Maintenant que la Waffen-SS n'est plus une affaire exclusivement allemande, mais prend une dimension internationale, il entrevoit des solutions politiques dominant de très haut celles dont rêvait jadis le petit scout catholique de Rex. Il se fait devant Goebbels l'avocat d'un espace germanique de race et d'expression françaises, qui déborderait les « dix-sept provinces», allant de l'embouchure du Rhin jusqu'aux Pyrénées, appuyé sur une Waffen-SS rassemblant les meilleurs guerriers de l'Occident. Il exhibe une assurance renforcée depuis que le Führer l'a proclamé son fils adoptif Il dit en effet tout de go au ministre :

-- La SS manque de têtes politiques! Quand j'en rencontre les chefs, j'ai l'impression de retrouver les petits dirigeants locaux de Rex en 1936!

On ne saurait se montrer plus insolent, mais Goebbels partage cette opinion. En mars 1944 se dessinent déjà les luttes farouches qui auraient opposé entre elles les factions hitlériennes, dans l'éventualité d'une victoire qu'Hitler lui-même n'aurait pas réussi à dominer. Les deux hommes se quittent bons amis, lourds d'une confiance réciproque, mais Degrelle fait déjà sentir à Goebbels qu'à égalité de talent sur le plan de la propagande, lui possède en outre le prestige guerrier!

Son « ambassadeur» à Berlin, Jean Vermeire, l'accompagne jusqu'à la gare, dans la voiture de service du ministère. Depuis qu'il est arrivé à Tempelhof pour l'accueillir, il n'a pas trouvé un seul instant d'intimité pour poser la question qui lui brûle les lèvres :

- Alors, et le Führer? Comment ça s'est passé?

Devant les journalistes qui, à Tempelhof, lui posaient la même question, Degrelle avait répondu avec le conformisme imposé par les circonstances.

- J'ai trouvé le Führer dans une condition physique et morale excellentes. Il est au faîte de son génie! Nous le suivons fidèlement, car il nous mène à la victoire!

Mais, en présence de Vermeire, militant rexiste de la première heure, camarade de combat sur qui reposent les missions les plus délicates à Berlin, la musique change de ton et Degrelle témoigne en mineur sur le maître du IIIe Reich.

- Le Führer? Mais, c'est un petit vieux! A sa place, nous mènerions toute l'affaire bien mieux que lui!

Puis il donne des détails... Les cheveux grisonnants... Le dos voûté... Les lunettes... La mâchoire qui tremble... L'œil brusquement flou et qui semble se réfugier dans le rêve. Vermeire sait que son chef se faisait d'Hitler une image comparable à ces portraits qu'il a souvent brossés, en réunion publique, de Charlemagne, Charles Quint, Godefroy de Bouillon, Charles le Téméraire. Il le sent maintenant profondément déçu et triste, touché par une sorte de désespoir.

[273]

- Il est usé, reprend-il d'une voix sourde, et qui ne le serait après vingt ans de luttes surhumaines qu'il a livrées. Ah! si je pouvais le remplacer; nous arriverions peut-être encore à gagner la guerre!

Le voici maintenant dans le train de Bruxelles. Il n'a pas un mark en poche, non plus que de billet de chemin de fer. Mais ce n'est pas le contrôleur du train qui l'attend à la frontière pour lui infliger une amende, mais des délégations de rexistes, des notables belges et des troupes d'occupation, pour le couvrir de lauriers.

Les survivants de Tcherkassy ont été d'abord regroupés à Vlodawa, frontière de l'ancienne Pologne, puis rassemblés au camp de Wildflecken. Les voici maintenant à Bourg-Léopold et, le premier avril, à Charleroi, habillés de neuf, épouillés de frais, en vue d'une prise d'armes car «le jour de gloire est arrivé». La manière dont Degrelle raconte ses aventures est toujours assez amusante. Quand il rappelle qu'à Charleroi il décerne cent cinquante croix de fer à ses Wallons, il faut lire que, n'en ayant pas encore le pouvoir, il choisit ceux qui vont recevoir les cent cinquante croix de fer décernées par Hitler lui-même. Cette prérogative compte cependant beaucoup, car elle lui permet de décorer Sapin, qui le' mérite depuis si longtemps, et le faire nommer lieutenant « pour la bravoure ». Dothée reçoit également sa croix avec une grande modestie, et il dira plus tard qu'elle représentait son « prix de régularité ». C'est également Hitler, et non Degrelle, qui décerne à Lucien Lippert la grand-croix allemande du mérite en or, à titre posthume, ce qui fait dérogation à l'usage.

La marche sur Bruxelles commence. Quand Degrelle écrit:

« Notre colonne blindée avait dix-sept kilomètres de long», c'est peut-être exact en raison des intervalles entre véhicules, réellement prévus pour diminuer les effets des attaques d'avion « Tipflieger», mais quand il précise : « nos chars étaient couverts de fleurs», c'est doublement faux car il s'agit seulement d'autos blindées et autres engins pour infanterie motorisée qui, de toute manière, ne sont pas à eux mais prêtés pour la journée par la division SS Hitler Jugend de Sepp Dietrich.

La colonne de la brigade d'assaut SS Wallonie traverse maintenant «Waterloo, Waterloo, morne plaine»! Le gros lion la regarde passer du sommet de sa butte. Depuis les différents quartiers de Bruxelles, la foule se hâte vers le parcours prévu,

partisans ou simples badauds que la radio vient seulement d'alerter, une heure avant l'arrivée de la colonne, pour refuser à la chasse anglo-américaine les délais qui permettraient à ses avions d'intervenir. Annoncé vingt-quatre heures à l'avance, le défilé eût attiré beaucoup plus que les cent mille spectateurs qui furent dénombrés. Les autos blindées de Sepp Dietrich portent gaillardement leur couronnement de fleurs et de feuilles de chêne, des ramures de deux mètres de haut qui se balancent au vent. Temps splendide. Ciel immaculé. Le cortège entre en forêt de Soignes et l'engin de Degrelle s'arrête devant la Drève de Lorraine. Le héros du jour embarque ses enfants dans le véhicule blindé et, désormais Godelibe - petite amie de Dieu- sa délicieuse fillette, devient figure de proue de ces vedettes casquées d'acier.

La foule monte à l'assaut du convoi qui progresse dans le centre de la ville et chante « vers l'avenir». Degrelle vit des heures uniques dans l'existence d'un chef politique et détient le rare privilège de se voir projeté, de son vivant, dans l'époque où il rêve de ressusciter. Ce n'est pas pour le

seul plaisir de se battre qu'il vient de s'engager à fond à Tcherkassy, mais pour revivre un jour et faire revivre au peuple la «joyeuse entrée» des ducs de Bourgogne dans l'une ou l'autre de leurs villes. Voilà, c'est fait!

A bord de sa voiture blindée de commandement, Monseigneur Philippe le Bon, grand duc d'Occident, fait sa «joyeuse entrée » dans Bruxelles! Comme Charles de Charolais, il peut perdre lui aussi des batailles décisives - et il va bien entendu les perdre - mais ni l'adversité ni la fureur de ses adversaires belges de Londres ou de l'intérieur ne pourront jamais effacer ce qui est désormais inscrit dans le grand livre de l'Histoire. Ce romantique, fort cultivé, récite à mi-voix les textes déposés à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Il les connaît par cœur, et d'autant mieux que l'auteur, Paul Collin, fait partie de ses historiens de service...

On voyait à leur tète le prince-évêque de Liège,
Le comte de Saint-Fol, Jehan de Luxembourg
Et une quantité d'autres seigneurs flamands,
Bourguignons et hollandais...

Le soir, grande réception à la Drève de Lorraine. On y rencontre d'abord les quelques officiers qui engagèrent le combat avec la légion Wallonie, dont le capitaine Tchekov. Parmi les généraux allemands présents, on remarque Sepp Dietrich. Les uniformes de la Waffen-SS dominent. C'est une « Kameradschaftabend » à l'échelon le plus élevé. Six mille sandwiches! Il semble que tout le champagne disponible en Belgique soit aujourd'hui réservé aux évadés de Tcherkassy. Après sa joyeuse entrée dans Bruxelles, Léon Degrelle cherche à retrouver la joie « à la grosse morbienne» immortalisée par Brugel.

Dès le début, le lieutenant Kamsky porte un toast au maître de céans, mais « à la russe » en lançant son verre contre un mur.

- Eh là! Ça commence bien! s'écrie Degrelle.

Il a engagé une chanteuse à la mode : Tohama.

- Elle est bien corporée! constate-t-il en l'examinant avec sa solidité de jugement esthétique habituel. Elle chante aussi agréablement... *le Chaland qui passe... Mon ange qui veillez sur moi*...

Tous ces Waffen-SS, de grade élevé ou non, qui sortent de l'enfer et y retournent, ne respirent pas la mélancolie. La plupart sont d'humble origine, comme Sepp Dietrich, ou bourgeoise, comme Degrelle. Ils savent s'amuser sans complexe ni prétention. Ils font beaucoup de chahut. Enormément de chahut. Ils mangent comme des hommes qui, pendant quinze jours, n'ont trouvé dans les kolkhozes que de la cassonade gelée pour survivre. Ils boivent plus volontiers le champagne que l'eau tirée des puits ukrainiens. Vers 3 heures du matin, ils poussent les cris barbares que nourrissent encore la puissante animalité des combats et leur victoire sur la mort. Mais Degrelle n'arrive pas à chasser ces images de bataille et les trouve au premier plan de ses insomnies persistantes. C'est la joie des époques fortes, leur inquiétude aussi.

A l'aube, le général « Panzer» Meyer brise sa coupe de champagne et enlève à bout de bras « Sabine », la femme de Paul Struye, officier à la Langemarck. Il la jette sur son épaule et l'emporte dans la forêt de Soignes, poursuivi par les Feldgendarmes, comme un vulgaire troupier! il est

[275]

rattrapé et les hommes d'armes lui arrachent sa proie, pas spécialement affolée semble-t-il. Pendant ce temps, le capitaine Tchekov a « piqué» toutes les savonnettes qu'il a trouvées dans les salles de bains! Quant à l'oie du Capitole, elle a connu un triste destin. Toujours affamé de résurgences historiques, Degrelle fait garder la grille de la Drève de Lorraine par une oie qui prévient la garde wallonne de toute approche, ce volatile ayant conservé son antique finesse d'ouïe et son cri discordant qui porte loin. Trahie par les militaires qui devraient pourtant se trouver du même côté de la barricade qu'elle, l'oie du Capitole est passée à la casserole. Les Feldgendarmes l'ont mangée pendant la nuit! Degrelle a réussi à dominer son insomnie. Il dort dans son bureau mussolinien, le cou ployé, le front posé sur le livre ouvert de Borgnet: *le sacre de Dinant* par Charles le Téméraire.

*
**

Il est allé donner une conférence sur Tcherkassy, à Paris, au palais de Chaillot. Rarement cette salle ne rassemblera dix mille personnes, comme à la seule annonce de son apparition. Jamais plus lui ne réussira pareille synthèse entre le guerrier et l'orateur. Tous les grands de la collaboration se trouvent à ses pieds: l'ambassadeur de Brinon, Achenbach représentant l'ambassade d'Allemagne, le général Boehmelburg, les SS de l'avenue Foch, Jean Luchaire, Déat, Jean Weyland, du groupe Collaboration, Abel Bonnard, ministre de l'Education nationale, Alphonse de Châteaubriant le prophète français d'un national-socialisme qui ne peut naître avant mille ans! La foule n'est pas uniquement venue pour entendre l'ancien chef de Rex,

mais aussi un artiste, une vedette guerrière qui possède Hitler pour imprésario! Sa gloire efface celle de tous ceux qui naviguent dans le sillage de l'Allemagne, ce lourd vaisseau malmené par la guerre. Succès irrésistible. Présence traumatisante. Autrefois, pour envoûter les foules, il ne possédait, outre sa puissance de conviction, que ses cordes vocales aux vibrations pathétiques et sa science consommée de la réunion publique. Maintenant, il porte la croix de chevalier à son col, sur la poitrine l'insigne des blessés et des corps à corps, deux ferblanteries que nul n'a jamais obtenu en trichant. Les diplomates, politiciens, écrivains, journalistes, accoutumés à la fiction grammaticale dont ils vivent sans grand risque, découvrent à travers Degrelle une authenticité réservée à ceux-là seuls qui jouent avec la mort. Il faut aller à Tcherkassy, où l'on tire à balles réelles, et en revenir! Ces courtisans de la collaboration commencent à comprendre que c'est à ceux qui reviendront des Tcherkassy futurs, et non à ceux qui n'iront point, qu'un jour Hitler ouvrira son cœur, accordera sa confiance.

- Les lèche-culs d'Hitler devraient en prendre de la graine, dit un jeune homme en poussant le coude de son camarade.

De la grande salle du palais de Chaillot, Degrelle a fait un champ clos politique. Tous les auditeurs ne sont pas des collaborateurs, la moitié d'entre eux peut-être est venue là pour entendre une vedette, mais l'autre partage des points de vue très éloignés les uns des autres sous l'apparente unanimité que coiffe le képi du maréchal Pétain. En 1944, personne n'ose

porter la contradiction à l'homme de guerre qui se trouve en scène, mais elle s'exprime à la sortie. On entend :

- Qu'est-ce qu'il veut, ce gars-là?
- Nous envoyer travailler en Allemagne!
- Mais non, lui préférerait nous faire bousiller en Russie!
- Mais qui c'est au juste, ce Degrelle?
- Le champion du rattachement de la Belgique à la France.
- Mais non, pauvre cloche, t'as rien compris. C'est un cinglé qui se prend pour le duc de Bourgogne!
- Et il veut quoi?
- Piquer la Bourgogne et la rattacher à la Belgique!
- Eh bien, qu'il vienne la chercher, on le recevra!

Degrelle, cependant, n'a presque rien révélé de sa conception politique de l'Europe future, mais cela suffit pour dresser contre lui une opposition qui va se révéler tenace et rancunière. Les Français de 1944 se disent collaborateurs ou résistants, mais il est plus exact de les tenir tous pour des Jacobins!

Dans la voiture qui le ramène à son domicile - une curieuse Panhard, dite «panoramique», qu'on pilote par un volant central permettant de loger un passager à droite et un autre à gauche de soi - le ministre de l'Education nationale dit à son chef de cabinet:

- Vous avez entendu Degrelle? Vous avez compris? Le hasard d'une naissance pèse parfois sur le destin des foules. Né Français, Degrelle aurait rêvé de se poser

en héritier de Louis XI, mais comme il est de Bouillon, il brandit l'épée de Charles le Téméraire, son ennemi.

- C'est pourtant un homme qui a la dimension européenne, murmure le chef de cabinet. Comme il doit souffrir! Comment peut-on être Belge!

- Bien sûr, la France pardonne tout, sauf une atteinte à son unité nationale! Hitler n'a pas touché à la Bretagne et je suis persuadé qu'il ne permettra jamais à son enfant chéri d'annexer la Bourgogne!

Le chef de cabinet pousse un soupir.

- L'Europe n'est pas pour demain!

Quelles que soient leur position sociale, leur culture, leurs convictions, les hommes ont admiré Degrelle mais sans lui donner leur cœur. Les femmes n'ont pas marchandé le leur, comme toujours quand il apparaît en public. Certaines ont dit:

- Eh bien, s'il fait l'amour comme il parle, sa femme ne doit pas s'embêter!

Les femmes possèdent peu d'idées politiques, mais une intelligence créatrice de vie que n'ont pas les hommes. Elles voyaient, à travers ce beau garçon, le conquérant des espaces nourriciers, ce qu'on appelle aujourd'hui «le territoire» nécessaire au couple, puis aux enfants et, en un même temps, le saint Georges capable de le conserver en terrassant le dragon. Ajoutez le prestige d'un uniforme à la fois terrible et mystérieux... Pauvre duc de Bourgogne, obligé de mobiliser ses gardes du corps pour défendre ses mains contre les morsures des femmes hystériques en fin de séance! Hystériques ou non, les femmes l'aimaient à travers un élan simple et vital comme les vieilles Espagnoles aimaient le petit Jésus!

[277]

*
**

- Mais votre chef ne correspond pas du tout à sa légende! affirme le Sunderführer Z Marc Augier, qui vient de la L.V.F. et, invité par Degrelle, se retrouve avec Jean Vermeire après le dîner.

- Le chef? répond Vermeire, est une chose. Quand il efface derrière lui l'homme public, il redevient le causeur exquis que vous venez de découvrir. Sa faculté de présence, sa puissance d'évocation dans tous les domaines dépassent l'imagination. Marc Augier et Jean Vermeire marchaient à travers Berlin. Autour d'eux, ce n'étaient que palais éventrés, grands immeubles réduits à leur silhouette de pierre, colonnes traînant sur les bas-côtés des avenues. De part et d'autre surgissaient des pyramides et des portiques merveilleusement sculptés par le feu, ouvragés par les bombes explosives sous des angles imprévus, avec des arrondis suaves; des bas-reliefs profondément fouillés et, sur des tablettes de pierre, les mystérieux hiéroglyphes du phosphore... Pas une mine qui n'eût son caractère particulier, comme si des générations d'artistes avaient oeuvré là, avec un amour de bâtisseurs de cathédrales, comme si le temps avait, ensuite, achevé le chef-d’œuvre, posé sa

patine, apporté l'indispensable travail d'érosion produit par l'eau du ciel et les larmes des femmes en prière... Depuis le début de la guerre, Berlin avait rassemblé la grandeur du Persépolis achéménide, les triomphes de Rome, les conspirations de Florence et les malheurs de Carthage.

Vermeire a longuement parlé de son chef et ami Degrelle. Mais il ne l'a pas découvert entièrement. Il n'a pas démasqué le gamin qui survit au rexiste. Il connaît en effet trop bien la raideur prussienne et la juge incapable de saisir l'esprit de finesse dont se nourrissent les blagues improvisées par son chef. Vermeire est payé pour connaître les voies tortueuses que suivent les nombreuses polices allemandes, l'espionnage interne, tout ce qui nourrit des rivalités parfois féroces, oppose les grands services entre eux. Hitler lit peu les rapports qui les traduisent, mais l'écho peut lui en parvenir et peut-être diminuer l'estime qu'il accorde au héros de Tcherkassy. Il ne révèle pas au Sonderführer Z que, la nuit dernière, une fois de plus, il s'était embusqué avec Degrelle à l'angle d'une rue et du Kurfürstendamm, ou plutôt de ce qu'il en reste...

Enveloppés dans leurs grands imperméables verts, la casquette à tête de mort sur bande noire dégouttante d'eau, ils avaient passionnément attendu leur proie. Ils l'entendirent approcher de loin. Les semelles des misérables souliers de guerre faisaient tap-tap-tap... égrenant le long des façades mortes des pizzicati dont l'écho se grossissait au fur et à mesure de la progression. Quand la fille isolée et attardée apparut à l'angle de l'immeuble en ruine, les deux officiers bondirent et se jetèrent sur elle en poussant un cri:

- Houh... Houh...

Une Allemande, la nuit, ne prend pas la fuite mais fait généralement face. Celle-ci allait peut-être les traiter de voyous, mais Degrelle ouvrant brusquement son grand imperméable vert, elle aperçut à son col, brillant faiblement comme une étoile trop lointaine, la croix de chevalier de la croix de fer. Qu'un Ritterkreuztraeger de grade élevé dans la Waffen-SS s'amuse à faire « Houh... » à l'angle d'une rue sur le coup de 2 heures du

[278]

matin, produisait sur elle plus d'effet qu'un bombardement anglo-américain au phosphore. Elle poussa un cri. Non de peur, mais de désespoir. Car, pour elle, c'était une certaine Allemagne qui s'écroulait!

Plus jamais les choses ne pourraient se retrouver comme elles étaient auparavant. Bien que les femmes allemandes soient les plus courageuses du monde, celle-ci prit la fuite et ses misérables semelles de guerre se remirent à faire tap-tap-tap.. C'en était trop! Elle court sans doute encore aujourd'hui, à travers l'Allemagne d'Adenauer et de Schmitt. comme elle courait dans Berlin, du temps de Hitler, puisque c'est la même quant au fond!

Quelques jours plus tard, alors que basé sur Berlin, Léon Degrelle se rendait chaque jour dans une usine de la banlieue pour rallier ses compatriotes belges à la brigade d'assaut SS (il en entraînera plus d'un millier par la seule magie de son verbe!) les deux compères jouèrent une scène d'autant plus comique qu'elle ne devait rien à leur initiative. Ils déambulaient tous les deux sur la Frederichstrasse, le chef racontant une savoureuse histoire de curé, car cet ancien militant d'action catholique donnait discrètement dans l'anticléricalisme depuis son entrée dans la Waffen-SS. Soudain, le jeune ambassadeur auprès du SS Hauptamt entend un

grincement de freins, aperçoit une Volkswagen militaire qui vient se ranger le long du trottoir en stoppant à leur hauteur.

- Tiens, dit-il à Degrelle, voilà le service en ville!

Puis/

- Je crois que c'est le contrôle pour les officiers!

Pas d'autres officiers en vue, donc c'est à eux qu'ils en veulent. Le jeune lieutenant, chef de la patrouille, descend de sa Volkswagen, s'avance vers eux, tombe au garde-à-vous et débite une longue phrase. Degrelle qui ne comprend rien, demande à son compagnon:

- Qu'est-ce qu'il veut cet oiseau-là?

- Chef, le lieutenant fait remarquer que vous ne portez pas vos gants!

- Encore le coup des gants! Ça recommence comme à Bruxelles!

La presse belge avait en effet reçu, venant de la Propagandastaffel de Bruxelles, l'interdiction de publier une photo du héros de Tcherkassy dressé sur son blindé de commandement, pendant la traversée de Bruxelles, parce qu'il avait oublié de boutonner ses gants! Alors, le sourcil froncé, ouvrant d'un geste brusque son grand imperméable vert pour que resplendisse la croix de chevalier, il se penche vers l'oreille de Vermeire et ordonne:

- Explique-lui que je viens d'oublier mes gants chez le Führer!

Cloué au sol par ce coup de tonnerre, le lieutenant du service en ville garde la bouche ouverte, puis rectifie la position en improvisant des excuses qui ne figurent dans aucun manuel du service en ville. Il fait demi-tour, remonte dans la Volkswagen et disparaît. Lui aussi court encore, à la recherche d'une Wehrmacht frédéricienne qui, depuis Degrelle, n'existe plus!

Mais, cette fois, le rexiste ne plaisantait qu'à moitié. Ce qu'il avait oublié chez le Führer, ce n'était pas ses gants, mais sa retenue, la modestie qui convenait à un Belge vaincu en 1940. Désormais, il entreprenait ce qui restera l'un de ses titres de gloire, le plus important peut-être: la conquête du IIIe Reich par l'intérieur. A défaut de la Russie!...

CHAPITRE XXI

LA PROMOTION «CHOUPINETTES»

Apres la terrible saignée de Tcherkassy et la joyeuse entrée de Modeste 1er dans sa bonne ville de Bruxelles, la brigade d'assaut SS Wallonie s'est rassemblée au camp de Debica, à l'est de Cracovie, au mois de mai 1944. Huit cents volontaires nouveaux ont commencé l'instruction dans le bataillon de dépôt 36. Exploitant à fond sa croix de chevalier de la croix de fer, sa légende déjà profondément implantée de fils adoptif du Führer, Degrelle parcourt l'Allemagne et la Belgique, élargissant les perspectives du recrutement pour sa brigade.

L'optimisme règne au SS Hauptamt devant cet afflux de volontaires et, déjà, les spécialistes créent sur le papier une 28^{e} division SS Wallonie qui comprendra un état-major à trois sections, trois régiments d'infanterie à deux bataillons chacun et deux compagnies d'engins; un groupe de chasseurs de chars, un bataillon cycliste de fusiliers, un régiment d'artillerie à traction mixte, un bataillon de pionniers à deux compagnies, un groupe de transmission, un « tross » supportant l'intendance, le service de santé et le service social.

Bien que réduite, la division sera effectivement constituée au mois d'octobre 1944 mais, déjà, le SS Hauptamt se demande par quel général on la fera commander. Degrelle? Il a terminé la campagne de Tcherkassy comme commandeur à titre provisoire, grâce à la disparition de Lucien Lippert. Officiellement, il n'a pas dépassé le grade de commandant (30). Impossible de placer un commandant à la tête d'une division! Mais, qui? Le grand état-major décide finalement de désigner l'Oberführer allemand Burk. Organisation et nomination restent encore « top secret », mais l'ambassadeur du chef à Berlin, Jean Vermeire, possède d'excellents informateurs. Degrelle entre dans une violente colère en se voyant ainsi contré sur le plan de la politique générale qu'il suit minutieusement, et offensé par la nomination d'un faux général. Le grade d'Oberführer existait en effet dans la SS germanique et politique d'avant-guerre mais,

tombé en désuétude depuis 1939, il ne correspond plus à rien de sérieux, situé entre celui de colonel (*standartenführer*) et général de brigade (*Brigadeführer und General Major des Waffen-SS*). C'est ainsi que les Allemands traiteront Puaud, colonel de l'armée française puis de la L.V.F. nommé Oberführer de la division SS Charlemagne, pour ménager sa susceptibilité, le vrai pouvoir de commandement revenant au Brigadeführer Krukenberg, originaire de Bonn. Ce qui passera par-dessus la tête d'un Puaud ne risque pas de passer par-dessus celle d'un Degrelle. Pour la troisième fois depuis 1941, celui-ci considère la nomination de Burk comme une intolérable tentative de germanisation.

Avec le recul du temps, on peut se demander ce qu'il en est exactement. Wallons et Flamands manquent incontestablement de cadres supérieurs. Les prétentions allemandes apparaissent donc justifiées, mais la bonne foi du Reichführer peut aussi être mise en cause. Une lutte qui ne date pas d'hier, mais de 1934, se livre entre l'armée allemande de tradition prussienne conservatrice et les hitlériens, ce qui n'empêche pas Hitler et Himmler de s'opposer sur bien des points. L'un et l'autre ne se font pas la même idée de Degrelle. De leur côté, Degrelle et la Waffen-SS ne se battent pas pour un roi de Prusse qui transformerait toute l'Europe en Allemagne impériale et impérialiste mais pour un équilibre continental basé sur la reconnaissance de libres ethnies fédérées sous la direction des nouveaux chevaliers de la Toison d'Or. En 1944, la Waffen-SS est déjà organiquement une fédération de guerriers comptant une bonne moitié de non-Allemands qui représente l'impulsion d'un même sang lié à des sols différents. Degrelle ne réagit pas en raciste mais en nationaliste intransigeant. Il adresse un télégramme comminatoire à Himmler « La division SS Wallonie ne montera pas au front sous les ordres de l'Oberführer Burk. » Himmler s'incline, sachant que Degrelle finira par l'emporter s'il se plaint directement auprès d'Hitler. Le ton sur lequel cette affaire se discute, la rapidité de la décision prise, montrent assez la puissance que Degrelle détient maintenant dans ce IIIe Reich dont il réalise la conquête par l'intérieur!

Eh bien! Puisque les Allemands veulent des officiers diplômés, ils les auront! Aussi, après le coup de poing donné sur la table pour faire basculer le général Burk, Degrelle leur propose-t-il le général Chardonne.

Chardonne commandait avant la guerre le neuvième de ligne, comme colonel de l'armée royale belge. Sa popularité en Belgique ne pouvait se comparer à celle du maréchal Pétain en France après la Première Guerre mondial, mais elle y tendait. Il fut le chef des « Chasseurs ardennais » qui, dans l'imagerie populaire tenaient en Belgique la place des «diables bleus » en France. Il possédait la dimension du mythe, car c'était le super-patriote qui, dans les revues, saluait le drapeau noir, jaune et rouge, celui que Degrelle appelait «le drapeau de la patrie étriquée », en mettant le genou en terre. Il dessinait aussi de mémoire, avec une exactitude stupéfiante, tous les ponts de Tournai, ville où il tint garnison et, dans chaque garnison nouvelle, visitait toutes les maisons intéressantes, donnant des numéros à chaque meuble, mais le peuple ignorait bien entendu, ce genre de manie capable d'intéresser seulement les psychopathes. Chardonne représentait donc la figure de proue de l'armée royale belge.

Faire commander les Wallons, qui se battent contre les Russes alliés des démocraties en portant les runes de la SS au col, par Chardonne actuellement prisonnier à l'Oflag de Prenzlau avec tous ses collègues vaincus en 1940. représente une gageure. Degrelle la tient. Les approches viennent de loin. En 1943, déjà, Lucien Lippert s'était rendu à Prenzlau, non pas spécialement pour endoctriner le général Chardonne mais son collègue de l'école de guerre belge, le commandant Hellebaut, brillant officier d'état-major. Hellebaut avait réservé sa réponse dans l'immédiat, mais promis à Lippert de le remplacer s'il lui arrivait malheur. Jean Vermeire, « ambassadeur du duc de Bourgogne auprès du SS Hauptamt» est revenu à Prenzlau après la mort de Lippert, un peu gêné de rappeler la promesse faite à un disparu pour entraîner Hellebaut, Chardonne et un autre officier supérieur surnommé Frankignoul vers le front de l’Est.

Ces hommes avaient beaucoup réfléchi depuis un an et, désireux d'échapper à l'atmosphère déprimante du camp, se montraient maintenant disposés à prendre les commandements qu'on leur proposait, bien que n'étant nullement les uns et les autres, nationaux-socialistes ou rexistes. A la pensée que de vrais soldats belges - car SS ou pas les hommes de la brigade d'assaut étaient des soldats- allaient affronter de nouveau les Russes privés d'officiers experts, Hellebaut et Chardonne engageaient dans l'affaire leur conscience d'homme et d'officier. Ils voulaient répondre selon l'honneur de leur caste.

A Prenzlau, les officiers belges internés mangeaient bien entendu du « Boche », bien que les Allemands fussent étrangers à l'effondrement moral qui menaçait cette communauté rassemblant plusieurs milliers de gradés. Le mal dont ils souffraient provenait paradoxalement de l'abondance. Pris en charge par plusieurs Croix-rouge, celle du Canada en particulier, Prenzlau recevait un ravitaillement si prodigieux que pas un chef allemand, Goering mis à part sans doute, n'aurait pu disposer de l'équivalent pour sa propre table!

A Prenzlau, la vie se partageait entre les « choupinettes » et l'avancement. Chaque général, commandant ou capitaine, disposait sur les marches des escaliers ou dans les couloirs, d'une «choupinette »emplacement de cuisine délimité par un cerne de craie, plus ou moins grand cela va sans dire, selon le grade du bénéficiaire qui apposait son nom sur l'espace réservé. Chacun «choupinait » depuis l'heure du réveil jusqu'au couvre-feu, c'est-à-dire cuisinait les plats les plus divers, grâce aux colis Croix-rouge, base d'échanges fructueux que les Allemands leur transmettaient sans commentaires, mais non sans envie. Les officiers belges connaissaient donc les horreurs d'un camp où s'imposaient huit repas par jour. Si les faméliques civils allemands avaient su qu'à Prenzlau les Belges devenaient plus gras que les millionnaires chinois, ils eussent pris le camp d'assaut. Si Heidrich, puis Kaltenbruner avaient su que la pédérastie triomphait dans ce camp chéri par la démocratie et abandonné de Dieu dans le même temps, ils eussent appliqué la loi et expédié les champions de la pédale dans les camps de concentration où des places réservées

existaient encore! Mais l'Allemagne vivait sous la contrainte du silence de guerre et ne savait pas!

Après les « choupinettes » et les huit repas quotidiens, le calendrier de l'avancement tenait une place de choix. Dès le début, les internés s'étaient

rassemblés dans les dortoirs selon leur grade. Il existait des chambrées de généraux, de colonels ou de commandants. Chaque officier possédait son calendrier et le tenait à jour en fonction de la date de sa nomination au grade dont il était investi le jour de la capitulation. Le temps s'écoulait réglementairement, assurant par conséquent de nouvelles promotions à l'ancienneté. De temps à autre, à l'heure du réveil, les capitaines des chambrées de capitaines voyaient l'un des leurs rassembler son bagage en donnant la raison de son déménagement.

- Messieurs, je viens d'être nommé commandant et vous quitte.

Il emportait son paquetage dans une chambrée de commandants où se trouvait un lit déserté par un commandant promu colonel. Seules les chambrées de généraux restaient figées, aucun calendrier n'accordant une promotion de maréchal pour couronner une défaite démocratique. On comprend aisément pourquoi Chardonne désirait échapper à ce paradis de l'avancement.

Le jeune «ambassadeur» Vermeire accueille les futurs officiers Waffen-SS à Berlin. Ils portent toujours l'uniforme de l'armée belge, un nombre élevé de musettes et cantines que coltinent des ordonnances de la brigade d'assaut. Les Waffen-SS brisent la glace, dans leur style direct et font remarquer:

- C'est lourd, sais-tu! Qu'est-ce que tu portes là-dedans, mon général?

- Des boîtes de conserve.

Les musettes sont gonflées de paquets de Camel, Capstan, Navy cut!

- J'espère, annonce Vermeire en riant. qu'elles n'éclateront pas sur un trottoir ici, à Potsdam! Car si les Berlinois découvraient ce trésor, mon général, en une minute il ne vous resterait plus rien à fumer ou échanger!

- Pourquoi? Les Allemands sont gens honnêtes!

Chardonne, tout comme les autres officiers internés, ignore la grande misère des civils allemands.

Degrelle attend les officiers libérés de Prenzlau à l'hôtel des Quatre-Saisons, établissement de luxe situé non loin de Sans-souci, à Postdam, où il va les héberger à ses frais. Quand les SS de son état-major voient arriver les officiers supérieurs de l'armée royale, une stupéfaction profonde fige leur visage. Eux sont maigres, entièrement convertis en muscles souples et longs, halés par le soleil du Kouban, les blizzards de l'Ukraine, sanglés dans des uniformes aussi ternes que la bure des moines, mais auréolés de décorations, et ils voient s'avancer vers eux ces nouvelles recrues, rondouillardes, blafardes, qui ressemblent à des épaves rejetées par le grand fleuve de l'histoire. Degrelle murmure:

- Je comprends pourquoi nous avons perdu la bataille en 1940! Qu'avons-nous encore de commun avec ces gens-la?

Mieux qu'aucun Allemand, Degrelle incarne l'orgueil de la Waffen-SS. Il se croit chevalier de la nouvelle Toison d'or, appelé à diriger le troupeau humain parce que élu, comme sous Philippe le Bon, en tant que porteur du sang le plus noble et du courage le plus élevé.

Vermeire lui dit :

- Soyons indulgents, Chef! C'est la Waffen-SS qui nous a fait ce que nous sommes devenus. Chardonne peut-être, Hellebaut certainement, ont les mêmes chances que nous!

Il pourrait ajouter: la chair dans laquelle ils sont pétris vaut la nôtre

[283]

puisque nous sommes de la même race. La SS ne réussit la mutation du Bidasse en guerrier qu'en opérant a partir d'un matériel humain de qualité, elle ne transforme pas le vil plomb en or. Mais Vermeire ne dit rien. Les Waffen-SS ne sont pas racistes, car ils n'ont pas a revendiquer ce qu'ils possèdent déjà.

Degrelle serre la main du major Hellebaut avec une retenue qui, déjà, traduit la mésentente cordiale qui ne cessera de régner entre eux jusqu'à la fin. Chardonne examine les meubles anciens qui garnissent l'hôtel des Quatre-Saisons et, en vertu de la douce manie qui ne l'a pas abandonné. les classe mentalement en leur donnant des numéros.

Pendant le déjeuner qui, même a l'hôtel des Quatre-Saisons, ne vaut pas la plus humble des "choupinettes" de Prenzlau, Degrelle dit a Jean Vermeire:

- Je vais tout de même faire plébisciter Chardonne par le peuple belge qui se trouve a Berlin, et en tant que général de la Waffen-SS!

II tiendra cette gageure, comme les autres! On ne voit pas qui, en Europe, a cette époque, dans un tel contexte d'oppositions aussi fondamentales que violentes, aurait été capable de réussir comme lui un coup pareil! En vingt-quatre heures, réquisitionnant a droite, chapardant a gauche, faisant mettre au garde-à-vous devant sa croix de chevalier les hauts fonctionnaires allemands de l'administration et du N.S.D.A.P., il monte une réunion de masse au Reichsportfeld, où se tinrent les Jeux olympiques de 1936. Devant deux mille ouvriers belges, il prononce l'éloge du fameux commandant des "Chasseurs ardennais ", explique pourquoi il prend la tête des forces militaires belges engagées dans la lutte contre le bolchevisme, retourne l'opinion hostile au départ, provoque dans l'auditoire de nouvelles vocations de Waffen-SS Bourguignons, et fait acclamer Chardonne par deux mille prolétaires. Tels étaient sa force de conviction personnelle, la profondeur de sa connaissance des hommes, son habileté, son génie du verbe.

Les officiers libérés de Prenzlau, qui bénéficient d'une permission exceptionnelle, partent pour la Belgique. Longuement chapitré par sa famille et son entourage, après avoir opposé une honorable résistance aux conseils défaitistes, le général Chardonne ne reviendra pas a Berlin. Les Allemands ne prendront aucune sanction contre lui, tenant compte de ses bonnes intentions dont la collaboration, comme

l’enfer, fut pavée. Mais le major Hellebaut reviendra, sachant que, dans la Waffen-SS comme dans toute armée digne de ce nom, l’honneur s’appelle fidélité.

[284]

CHAPITRE XXII

LA MAISON D'ENFANTS ET LE MOULIN DE VALMY

Le 22 juin 1944, jour anniversaire de l'attaque allemande, les Russes jettent sur le front du centre deux cents divisions, soit deux millions cinq cent mille hommes avec six mille chars et canons d'assaut, quarante mille pièces d'artillerie, sept mille avions. Tout s'écroule. Le front de Leningrad, qui se déplace depuis le début de l'année, se rapproche de Narva. Le 3e corps germanique de la Waffen-SS est chargé de défendre l'Estonie sous les ordres du général Steiner. C'est le premier grand chef européen de la Waffen-SS et, à ce titre, l'Histoire lui réservera une place particulière. Sous l'impulsion de Berger, le SS Hauptamt a progressivement groupé autour de lui

de plus en plus d'unités étrangères au IIIe Reich, provenant des pays classés «nordiques», c'est-à-dire, par ordre d'importance Hollande, Flandre, Danemark, Norvège, Suède, Pays Baltes. Comme officier SS, Steiner ne rappelle en rien Sepp Dietrich. Il s'agit d'un homme distingué, toujours vêtu avec une recherche de bon aloi, qui ne laisse jamais la guerre ternir ses cols blancs, et d'où émane un discret parfum d'aristocratie.

Prévu depuis longtemps, le repli de Leningrad vers Narva doit s'appuyer sur deux lignes de résistance établies entre le golfe de Finlande et le lac Peïpous. La ligne avancée s'appelle Panther et la ligne forte Tannenberg. Mais encore faut-il du monde pour les occuper. Découverte par l'écroulement du front central, l'Estonie se trouve gravement menacée et Steiner réclame des troupes pour renforcer le 3e corps germanique très éprouvé.

Les Flamands se trouvent à Knowitz, en pays tchèque, et les Wallons à Debica en Pologne, en train d'incorporer de nouveaux volontaires qui leur permettront peut-être de passer du groupe de combat au stade de la division. Mais rien n'est encore articulé, l'instruction des hommes vient à peine de commencer et ils ne peuvent répondre à l'appel de Steiner qu'en lui dépêchant cinq à six cents Flamands et à peu près autant de Wallons.

Les Flamands partent les premiers de Knowitz le 19 juillet, formant un « groupe de combat Rehmann». Pour la première fois dans l'histoire de cette guerre, mis à part le commandeur allemand Rehmann, tous les

officiers sont d'origine flamande, formés par la célèbre école militaire SS de Tölz.

Entre Reval et le golfe, ils trouvent la ligne Panther faiblement occupée par quelques unités très affaiblies du 3e corps germanique et les relèvent. Le front bouge tellement vite, au centre où, pour la première fois, les armées allemandes connaissent une vraie débâcle, que Steiner replie les Flamands sur la ligne Tannenberg dès le 23 juillet. Dans le malheur qui s'abat sur le IIIe Reich, la dialectique tend, comme en démocratie, à couvrir les choses sérieuses d'un brouillard léger et rassurant. En fait de positions fortifiées, la ligne Tannenberg offre quelques tranchées et trois monts fabuleux, au nord Grenadierhôhe, au centre Kinderheim, au sud Liebeshöhe, qui atteignent respectivement 83, 84 et 79 mètres au-dessus du niveau de la mer! A l'est se développe une plaine légèrement vallonnée ne comptant aucun obstacle naturel. Elle reprend à l'ouest et s'étend jusqu'à la mer. La mer brillait à perte de vue, au loin, et les hommes pouvaient distinguer une île blanche déployée comme une aile de mouette au ras de l'eau, évoquant des paradis perdus...

Le groupe de combat Rehmann occupe maintenant la cote 84 couronnée par une maison d'enfants, déjà malmenée par l'artillerie dans les jours précédents, avec la 3e compagnie d'infanterie Langemarck, une compagnie lourde, une compagnie de P.A.K. équipée de l'excellent canon 7,5. Dès le 25 juillet, des hommes tombent sous les coups de l'artillerie russe. Le lendemain, le déluge d'obus et de torpilles redouble. Ici comme sur les autres fronts, l'ennemi a mis en position une bouche à feu tous les dix mètres! Les commandants de compagnies sont blessés dés le premier jour. Pour

ces remarquables garçons qui sortent de Tôlz la durée de la vie au front ne sera pas de trois mois, comme le prétendent les légendes de l'école, mais d'une semaine!

Ce qui rampe vers eux, à travers la plaine. à la fois de face et de flanc, sortant de l'horizon bleui par la vapeur qui monte du sol sous l'effet d'une chaleur intense, apparaît absolument terrifiant. C'est la vague d'hommes, de bêtes et de machines qui s'est formée à quinze mille kilomètres dans l'est, vers le détroit de Béring; a roulé à travers tout un continent en grossissant, s'enrichissant de nouveaux hommes, de nouvelles machines, chaque fois qu'elle passait par une ville, une usine, une mine, un puits de pétrole, et ils sont innombrables ces puits, ces usines, ces mines, car la patrie des prolétaires est la plus riche du monde! La vague déferle maintenant vers les rivages du golfe de Finlande et il apparaît tout de suite évident que rien ne peut l'arrêter, sauf la mer. Impossible de découvrir une préméditation militaire à travers ces mouvements de la vague. Tout progresse en même temps, chars de combat et canons d'assaut, soldats de la garde et primitifs sibériens, pionniers et paysans, cavaliers supérieurement équipés et partisans montant à cru de minables haridelles, canons et mitrailleuses, tandis que sur les collines tombent du ciel des avions d'assaut américains et les vieilles « machines à coudre » en bois et toile, inlassablement rafistolées et remises en service depuis 1941. Pour stopper ce continent qui s'est mis en marche vers l'Europe, le 3^{e} corps germanique se trouve seul, appuyé par les milices estoniennes. Ce 3^{e} corps est formé par l'élite de la race blanche qui a pris l'habitude de dominer le monde et imposer sa civilisation. Il lui manque les Anglais,

[286]

volontairement absents, brusquement frappés de cécité, incapables de deviner que la débâcle allemande sera aussi la leur dix ans plus tard!

Dans la seule journée du 26 juillet, les Flamands perdent leur commandant Rehmann, son adjudant van Leemputten, les commandants de compagnies van Bokkel et Swinnen. C'est, rajeuni, un épisode des batailles médiévales dans lesquelles, au nom de l'honneur et sous l'impulsion d'un courage irrésistible, les chevaliers de la Toison d'or tombaient par priorité.

Le 26 au soir, le groupe de combat privé de son commandeur que remplace le lieutenant flamand Jos D'hoese, a perdu le home d'enfants qui coiffe le sommet de la colline. Mais il le reprend le lendemain 27, avec l'appui des chars Tigre et T 4 d'un régiment danois. Désormais, ce home d'enfants va faire l'objet d'un combat furieux pendant presque une semaine Il est perdu et repris, reperdu, repris de nouveau. Pourquoi cet acharnement? C'est qu'au furet à mesure que se développent les combats, les blessés flamands s'accumulent dans les caves du Kinderheim. Chaque fois qu'il décroche, le groupe de combat Jos d'Hoese laisse de plus en plus de blessés aux mains des Russes et les anciens du Vollchov, Krasny-Bor, Iampol, savent maintenant que l'ennemi ne fait pas de prisonniers lorsque l'irrite une résistance tenace.

A partir du 27 juillet, les Flamands ne reprennent plus le Kinderheim. La défense russe se montre trop puissante. Ils en approchent parfois à moins de dix mètres, au prix de pertes hallucinantes et, malgré le crépitement de la fusillade nourrie à bout portant, ils entendent les appels des blessés, en aperçoivent les visages collés aux soupiraux des caves, aux trous des murs déchiquetés. Ces appels leur fouaillent le sang, comme ceux des Wallons durant la percée de Tcherkassy:

- Camarades!... Camarades!... Camarades!...

A bout de forces, à court de munitions, ils reculent et les cris vont s'affaiblissant

- Camarades!...

Ils se relancent à l'assaut de la cote 84 et de la maison d'enfants, symbole bien mal placé de l'innocence, le 28 juillet, avec l'appui des Norvégiens du bataillon Scheibe, détaché de la division Norge. Encore une fois, ils parviennent à vingt mètres du Kinderheim. Les plaintes, les cris, les appels de leurs camarades ont cessé. L'assaut ne sera pas renouvelé. Il semblait relever d'un humanisme hors saison et représenter du temps. perdu mais, en fait, pendant une semaine, le groupe de combat flamand avait stoppé l'invasion de l'Estonie du Nord en transformant la cote 84 en place forte autour de laquelle les Russes hésitaient à progresser.

L'affaire a coûté cher en hommes et officiers. Quand le groupe de combat abandonne le flanc ouest de la colline pour se réfugier plus bas, dans les tranchées de la ligne Tannenberg, au soir du 28 juillet, il ne compte plus que quatre officiers, en dehors du commandeur : Utten, Laperre, Bottu, Groemvinck. Tous les autres sont morts, évacués ou disparus. Mais, entre le 23 juillet et le 1er août, cent treize blindés ennemis avaient été détruits dans le secteur tenu par les Flamands, les Danois et les Norvégiens de la SS européenne regroupés là par Steiner.

Un Flamand nommé Schrynen en a pour sa part abattu quatre sur le front de Narva, ce qui porte à sept son tableau de chasse avec les trois

qu'il a supprimés à Iampol, en Ukraine. Berlin homologue seulement les engins détruits et les deux 60 tonnes Staline que Schrynen a seulement mis hors de combat ne comptent pas. La performance atteint cependant le niveau exigé pour obtenir la croix de chevalier de la croix de fer ; sept chars détruits confèrent la Ritter kreuz. Hitler l'accorde. Schrynen est un simple chef de pièce 7,5, pas le moins du monde gradé, ni célèbre comme Degrelle, et le voici hissé sur le pavois qui élève au-dessus de la foule les chevaliers de la nouvelle Toison d'Or. Schrynen dirigera peut-être l'une des « dix-sept provinces » après la victoire, à moins qu'il ne devienne un seigneur de la Mandchourie ou du Kamtchatka. A partir de lui régnera une nouvelle noblesse d'origine populaire destinée à remplacer celle qui, en dérogeant, a laissé le monde blanc sans direction de conscience. Les ennemis du national-socialisme peuvent sourire et tenir pour stupide cette méthode, destinée à renouveler l'élite humaine, prétendre qu'après tout détruire sept chars ne confère pas une aptitude

particulière pour gouverner une province et que Schrynen pouvait n'être qu'un imbécile. Cette position se discute, mais n'efface pas les leçons du passé, maintenant qu'on a mis en lumière le processus de formation de l'aristocratie traditionnelle. C'est en dominant les périls mortels pour la communauté que furent élus les premiers seigneurs, simples paysans comme leurs électeurs, mais dont le caractère et le courage surpassaient le leur. Et il serait bon que les railleurs, avant de juger, essayent d'arrêter un char de 35 tonnes, à la distance moyenne de vingt mètres. sans perdre le nord!

Schrynen. premier Flamand chevalier de la croix de fer... Le groupe de combat Jos d'Hoese deux fois cité dans le communiqué de la Wehrmacht les 30 juillet et 1er août 1944... La Waffen-SS européenne, le IIIe corps germanique en particulier, efface de plus en plus la gloire usée de la Wehrmacht! Mais à quel prix! Quand les Norvégiens relèvent les Flamands, le 1er août, ils ne trouvent plus que cinquante hommes groupés autour d'un seul officier : Laperre. Le commandeur a disparu à son tour. Son chauffeur, Valère Janssens. originaire de Bruges, part à sa recherche. Il porte une toile de tente pour ramener son cadavre. Il parcourt le champ de bataille qui. pour l'instant. sommeille. enjambe un à un des centaines de corps, et finit par découvrir Jos d'Hoese prostré au pied d'un arbre, l'œil fixé sur le Kinderheim. tas de briques roses noircies posé au sommet de la colline. plus inaccessible qu'une étoile flamboyant à mille années-lumière de l'Estonie... Il était parti tout seul à sa reconquête. la mitraillette au poing, hanté par son devoir d'homme et de chef incapable de battre en retraite en abandonnant ses blessés. Momentanément privé de raison sous l'impact d'une peine trop lourde, il s'était laissé tomber au pied de cet arbre décapité par l'artillerie russe et attendait le signe annonciateur de la résurrection. On le ramena à demi inconscient pour le présenter au général Steiner. Décrochant la croix allemande en or qu'il portait sur sa poitrine, Steiner l'accrocha sur la sienne, sans dire un mot. Puis les Flamands furent dirigés vers la Prusse orientale et, le premier soir, ils rencontraient Léon Degrelle au camp de Toila.

*
**

Degrelle est arrivé en Estonie dans le style du général Desaix à la
[288]

bataille de Marengo. Chef de guerre, il marche au bruit du canon. Quand la IVe armée allemande s'est volatilisée sur le front central, laissant en l'air les Pays Baltes, Berlin a tenté de mettre en ligne toutes les troupes fraîches dont il disposait en Prusse et Pologne. Entre l'arrivée du télégramme officiel au camp de Debica et l'embarquement des Wallons touchés par l'appel, le délai n'a pas excédé vingt-quatre heures. Sur les six cents combattants du « Kampfgruppen Wallonie » ainsi improvisé, plus de trois cents jeunes à peine arrivés de Belgique n'ont reçu aucune instruction militaire. Les ouvriers recrutés dans les usines allemandes par Léon le Thaumaturge n'ont jamais touché un fusil. La centaine de vétérans qui partent avec eux leur expliqueront le fonctionnement des armes pendant le voyage!

Quand il apprend ces détails, Degrelle se trouve à Bouillon, en Belgique. Il enterre son frère, honnête et paisible pharmacien de la ville, qu'un politicard vient d'assassiner en lui tirant un coup de revolver dans le dos pendant qu'il recherchait sur une étagère la médecine réclamée par lui. Lorsqu'il apprend la constitution, puis le départ du Kampfgruppen, Degrelle télégraphie au SS Hauptamt pour réclamer l'autorisation de monter au front avec lui. Pas de réponse. Hitler en effet ne lui permet plus de retourner au feu, mesure déjà prise pour les grands héros de l'aviation, tels Rüdell le pilote des Stukas, et quelques autres. Armé de son audace olympienne, Degrelle télégraphie donc à Himmler, comme il en a pris l'habitude

- Avec ou sans autorisation, pars demain au front estonien.

Himmler répond, quelques heures plus tard:

- Cas de conseil de guerre.

Degrelle montre le bout de l'oreille quant à la position qu'il compte occuper dans une Europe remodelée par la victoire. Il réplique:

- Réclame conseil de guerre pour responsable commandement suprême Waffen-SS qui envoie au feu troupe sans qualification militaire.

Une fois de plus, Himmler s'incline et répond :

- Faites ce que vous voudrez.

Immédiatement, Degrelle réquisitionne une automobile. C'est une 11 CV Citroën, traction avant, qui appartenait à un cultivateur du Lot-et-Garonne! Le soir même, il aborde Berlin et le contourne par le « ring», peu désireux de rencontrer Himmler ou Berger qui peuvent avoir changé d'avis. Il passe près de Pennemünde, stoppe devant la barrière qui protège le centre d'essais spatial, la fait lever par la toute-puissance de sa croix de chevalier et, comme midi sonne, se fait inviter à déjeuner par Werner Von Braun, puis repart. Le soir, il est à Dantzig et palabre avec le capitaine d'un ancien cargo bananier de Guinée transformé en patrouilleur. C'est l'un des derniers bateaux à remonter vers la Finlande. Il y charge sa voiture et débarque à Reval. Il visite le gouverneur allemand, juge insultant pour les peuples slaves le vitrail qui orne sa résidence, et le lui dit. Il consacre quelques instants à contempler le vieux burg des chevaliers teutoniques, les églises blanches aux clochers bleus, les fières maisons sculptées comme leurs sœurs de Lübeck ou de Bruges, ces fleurs de l'univers hanséatique. Degrelle veut bien se faire tuer, mais seulement en état de grâce esthétique. Le soir même, il entend le bruit du canon vers lequel il marchait, retrouve ses soldats au camp de Toila et se présente au

général Steiner. Le grand chef porte cravate blanche, comme Pierre Laval et, soigné jusqu'au bout des ongles, concilie à travers lui l'ancienne aristocratie qui fit l'Europe et celle de la Waffen-SS qui, maintenant, prétend la refaire. Il écoute avec attention le duc de Bourgogne qui réclame le maintien de sa troupe dans un camp où elle recevra et assimilera en quinze jours une instruction militaire exigeant ordinairement trois mois. C'est une relativité SS et Steiner l'admet.

Campés à la pointe de l'Estonie, voici les jeunes Wallons en train de jouer à la petite guerre, en attendant d'aborder la grande. Levés à l'aube, ils manœuvrent jusqu'à ce que tombe le crépuscule avec ses prodigieux embrasements, ses soirs qui meurent dans le tumulte des couleurs, sous les pyramides des nuages façonnés en montagnes bleues qui s'écroulent dans des océans rouges, n'en finissent plus de s'effacer, vers minuit, dans une clarté pleuvant des hautes latitudes nordiques. Elle parle de l'extrême pureté du monde, au temps de Thulé, et dure comme les races nobles, qui refusent la loi de dégradation universelle et ne veulent pas mourir. Et pourtant, jeunes Wallons, il va bien falloir mourir...

*
**

Où les Flamands sont passés. passera bien Wallonie. Les Russes, qui ont tardé à percer entre le lac Peïpous et le golfe de Finlande en visant Reval, attaquent maintenant par le sud en direction de la rivière Embach, à partir de Pleskauw, ville frontière. Premier objectif stratégique Dorpat.

Le Kampfgruppen Wallonie se trouve, lui aussi, à disposition du IIIe corps germanique. mais sous les ordres du général Wagner. C'est un colosse qui, chevalier de la croix de fer, figure dans la geste Waffen-SS en silhouette de lansquenet redoutable, puissant, infatigable et joyeux. Il doit tenir un front étendu courant d'est en ouest, du lac Peïpous au lac Wirz posé au centre de l'Estonie. Tenir est un mot privé de sens depuis le début de 1944, mais il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre.

Après quelques jours d'attente dans les délices d'une Capoue estonienne, la petite ville de Maria-Magdalena où tout reste encore ordre et beauté. maisons de poupées rutilantes, filles exquises parées comme des élégantes de la « belle époque », le Kampfgruppen Wallonie est mis en état d'alerte le 19 août 1944. Il lui faut reprendre le village de Patska et le moulin à vent qui le domine, conquis la veille par l'ennemi. C'est là que se cristallisent les jeux de la guerre et du hasard, que les Wallons se démarquent des Flamands sans montrer plus de vertus ni consentir plus de sacrifices qu'eux. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. du moins à son théâtre d'opérations russe, ont entendu parler du moulin de Patska reconquis par la troupe de Léon Degrelle. Mais qui connaissait. avant mon livre. le Kinderheim de la cote 84 vainement attaqué pendant sept jours par les Flamands dans des conditions encore plus terribles?

J'ai une explication à donner. Un moulin représente un point topographique sur les cartes. Jamais un home d'enfants. Un moulin demeure, de siècle en siècle, dans un paysage qu'il marque de sa silhouette, un home d'enfants s'édifie et se voit désaffecté selon les

mouvements de l'économie hospitalière. Qui se fût souvenu de Valmy si une maison d'enfants s'était dressée à la place du fameux moulin? Il est des lieux où souffle l'esprit, d'autres qui captent l'imagination populaire et, de siècle en siècle, font battre le *cœur* des hommes. Ainsi du moulin de Patska, dans quelques décennies, lorsque les « résistants» ruinés, affamés peut-être, colonisés probablement à leur tour par les peuples en voie de développement qu'ils auront imprudemment développés, comprendront que seule la victoire de la Waffen-SS sur l'Asie pouvait maintenir la place privilégiée que l'Europe occupait alors dans le monde!... Et puis, il y avait un Degrelle qui manquait chez les Flamands! Avec le sens élevé de la propagande qui l'anime, tout de suite après 1945, dans la première édition de son livre sur la guerre de Russie, il racontera l'histoire de son moulin de Valmy, la posera en article de foi pour les générations futures qui, niant la version «collaboration criminelle», adopteront fatalement la conclusion «éblouissante épopée (31)»! Je serais même tenté, connaissant Degrelle, de le soupçonner d'avoir choisi le moulin entre plusieurs objectifs possibles, car ce héros romantique vivait ordinairement dans l'Histoire et avait tiré de Don Quichotte la partie la plus noble de son enseignement! Mais c'est impossible, les décisions stratégiques prises par le général Steiner, ou Wagner, passaient pardessus sa tête!

Quoi qu'il en soit, le moulin de Patska est attaqué le 19 août, à 17 heures, par les Bourguignons déchaînés, avec un faible appui de chars allemands. Dés le début, un obus ouvre une large déchirure dans sa carcasse de bois. Impossible de chercher des termes de comparaison avec la bataille de Valmy dont les comptes rendus hautement suspects de l'époque révolutionnaire se voient aujourd'hui niés par des historiens qui prétendent qu'elle n'eut pas lieu, la « victoire» ayant été négociée pacifiquement au pied du moulin!

Celle de Degrelle ne l'est pas. Sur le front de l'Est, à cette époque, le tarif du mètre carré de terrain glorieux coûte un ou plusieurs morts! La plaine rase monte légèrement sur quelque cinq à six cents mètres en direction du moulin. Les Russes l'occupent, et aussi le village et les collines boisées qui le cernent. Progresser sous leurs feux croisés relève de l'hérésie tactique. Don Quichotte ne sort pas d'une école de guerre et ne commande pas directement l'assaut, comme pour l'autre moulin, celui de Tcherkassy, où il retourna la situation. Cette fois, il accompagne les chars allemands qui soutiennent le Kampfgruppen Wallonie. L'image que les survivants de la brève campagne estonienne devaient conserver du moulin de Patska tient en quelques plans... Degrelle jouant les centaures sur un vieux Mark. 4 allemand, croix de chevalier au col... Les petites maisons de Patska sautant l'une après l'autre, à travers les trombes brunes des explosions... Le moulin se décomposant lentement, les ailes d'abord, ensuite les façades de bois, puis les soubassements. Autour de lui, un dernier carré de «pounimailles» hérissés d'armes crachant le feu. Dominant les têtes, un gigantesque officier russe commande la résistance. Il disparaît dans la fumée. Les Wallons, qui progressent par bonds, marquant leurs pauses derrière les meules de foin, le croient mort. Il

reparaît, toujours debout, et sans casque. Son crâne passé à la tondeuse 00 brille au soleil. Quand les premiers Bourguignons de la 2e compagnie prennent pied sur la plate-forme qu'encombrent les ruines du moulin, le géant commande toujours à la vingtaine d'hommes qui lui restent et servent deux canons d'infanterie fort meurtriers...

Toutes les bouches ouvertes hurlent, mais nul n'entend son propre cri effacé par le ricanement des mitraillettes, le « rash-boum » des 75 Russes embusqués dans les bois. Epouvantable mêlée autour du moulin. Les Russes se font massacrer sur place plutôt que d'abandonner un pan de mur. Le lieutenant Willems se fait tuer en arrivant sur la position conquise. Le géant russe domine toujours la masse d'hommes étroitement mêlés - Orient contre Occident - en train de se déchirer au corps à corps. On ne tire plus maintenant que les mitraillettes ne peuvent ajuster leurs rafales, on se bat à la pelle de tranchée, au poignard, à coups de crosse. Le lieutenant Capoen, qui a remplacé le commandant de la 2e compagnie, crie:

- A nous les canons!

Les servants russes tombent sur leurs pièces, le crâne brisé ou étripés, Brandissant un formidable coutelas, l'officier géant qui commande aux « pounimailles» se fraye un passage vers le lieutenant Capoen et le frappe en plein cœur. Un jeune caporal, originaire du Borinage, bondit et, d'un coup de crosse, fracasse la tête de ce Goliath qui paraissait aussi invulnérable que la statue du Commandeur. C'est fini. La position considérée comme imprenable est prise.

Les lansquenets ressuscités des temps où le soleil ne se couchait jamais sur l'empire de Charles Quint viennent d'écrire une nouvelle page glorieuse dans l'histoire de la grande patrie qu'ils prétendent reforger. Parfaitement inutile sous le ciel de l'Estonie. Ni le moulin ni le village de Patska ne seront conservés plus de vingt-quatre heures, sans même que l'armée rouge ait besoin de leur donner l'assaut. Le Kampfgruppen Wallonie occupe maintenant la pointe d'un saillant en forme de V renversé que les divisions blindées et l'infanterie russe débordent largement par le nord et le sud.

La conquête du moulin de Valmy, type Waffen-SS, a coûté sans doute infiniment plus cher que celle du modèle «grande révolution française». Dans l'assaut, les Wallons ont perdu une centaine d'hommes, disons plutôt une centaine d'enfants, car la plupart d'entre eux n avaient pas vingt ans. C'est l'âge où le surhomme qui dort en vous permet d'évoluer sans crainte. Tout de suite après, l'humain trop humain reprend ses droits! Sur les quatre officiers sortis de Tölz, trois sont morts, le dernier grièvement blessé, évacué sur Reval.

Le lendemain, les compagnies du groupe de combat doivent s'accrocher au terrain à l'ouest de Patska et ne le céder que mortes. Pour remplacer ce qui lui manque, les effectifs, les chars, l'artillerie, les avions, le pétrole, le pain et les cigarettes, le haut commandement allemand ne dispose plus que d'un maître mot *: Siege oder Sterben...* Vaincre ou mourir! Les jeunes se montrent prêts à respecter cette fiction grammaticale en un premier temps, puis quand leurs nerfs trop sollicités lâchent, à prendre la poudre d'escampette. Ce sont des hommes, comme Henri Moreau et quelques autres sous-officiers, rodés comme lui par Gromowajabalka, le Caucase,

[292]

Tcherkassy, qui arrivent à tenir une moyenne raisonnable entre l'holocauste et la fuite, défendant ce qui peut l'être, rompant lorsque l'équation entre le terrain et la vie d'un garçon de seize ans apparaît négative. D'ailleurs, les jeunes Siegfried ne se montrent pas toujours aussi efficaces que les humbles qui n'aspirent pas à la Toison d'Or. Ainsi du mitrailleur Gohler, un Français que l'éloquence de Léon Degrelle a extrait de l'usine du Reich dans laquelle il travaillait, et qui a décidé de suivre le chef belge plutôt qu'un autre. On le comprend. Quand Degrelle parle, la raison se tait, la passion l'emporte. Entré dans la légion Wallonie comme garçon d'écurie, devenu champion de tir à la mitrailleuse lourde M.G. 42, il a joué un rôle déterminant dans la conquête du moulin. C'est pratiquement lui qui, durant toute la journée du 21 août, va interdire aux vagues d'assaut russes la moindre progression vers l'ouest, servant sa machine, précis comme un horloger, plus détendu qu'un plombier réalisant une soudure au bord d'un toit.

*
**

Le Kampfgruppen Wallonie se bat devant Noo et Kambia pour contenir les puissantes colonnes russes qui mènent une attaque débordante, de part et d'autre de Dorpat. Il recule peut-être ainsi de vingt-quatre heures la chute du crépuscule des dieux qui s'étend sur l'occident tout entier. Le 21 août, il défend le passage de la rivière Embach au pont de Noella, le perd, se prépare à le reprendre par une contre-attaque improvisée sous la direction de Degrelle.

Saisissons l'occasion d'étudier en cet instant l'une de ses techniques originales. A la veille d'opérer, il ne réunit pas, comme un général allemand, ses commandants de compagnie pour leur communiquer des plans minutés. Il n'y connaît rien et ne sait jamais si la carte sur laquelle les états-majors travaillent est établie au 50 ou 200 millième! Par contre, il a le sens du terrain, une notion aiguë du temps qui passe, apporte ou refuse les victoires, une connaissance profonde de la psychologie du soldat, le don de le politiser. Il représente ce qui n'existe pas dans la Wehrmacht et que je tenterai d'imposer trop tard dans la Waffen-SS: le commissaire politique! A l'échelle la plus élevée. Opérant à ce titre dans l'armée rouge, Staline l'eût proclamé héros de l'U.R.S.S.! Il lui suffisait de changer ce qu'un homme bien né comme lui ne change pas: ses articles de foi.

Le 22 août, au petit matin, il fait rassembler ses compagnies dans une vaste prairie, en lisière de la forêt qu'il s'agit de franchir pour débusquer les Russes maintenant solidement installés au-delà de la rivière Embach. Degrelle monte sur une petite éminence et apostrophe ses hommes d'une voix puissante, rauque et porteuse d'une flamme intérieure qui, quels que soient les échecs, les deuils, les espoirs démentis, ne s'éteint jamais. Dans l'Europe en guerre, il n'existe qu'un seul capital de confiance égal au sien, celui d'Hitler, et c'est peut-être la raison profonde pour laquelle Hitler découvre en lui un Fils, en plus du lien naturel existant entre thaumaturges.

Degrelle crie;
- Bourguignons! L'heure est venue d'attirer à nouveau sur nous l'attention du monde civilisé!

[293]

Le voisin de l'adjudant Moreau, qui rapporte cette harangue dans son livre, ricane et murmure (32):
- Ça commence bien! Il va maintenant nous annoncer une sacrée tuile!
La tuile tombe:
- L'ennemi est parvenu à former par surprise une tête de pont au nord de la rivière Embach! Nous aurons l'honneur de la résorber!
Les empêcheurs de mourir en rond se demandent entre eux:
- Avec quoi?
- Dans le secteur, il existe en tout et pour tout quatre chars allemands!
- Et des vieux! Des Mark 4 démodés depuis 1941!
- Et l'artillerie?
- Un seul Flak de 88! Nous en faudrait dix et une douzaine de Tigre!
Un SS man de Tournai commente, en patois:
- Qu'est-ce qu'on va chi prindr' din l' caleçhon! !!
L'orateur s'adresse directement à ses commandants d'unité, au lieu de leur communiquer des ordres écrits.
- Capelle, vous progressez avec votre compagnie par les bois situés sur la gauche du secteur... S'il y a des tireurs d'élite dans les arbres, vous les abattez, sans plus !... Ou bien vous passez entre les balles, comme moi. Vous prenez le pont et attendez les renforts!
Capelle est arrivé avec les cent dernières jeunes recrues qui se trouvaient encore à l'instruction au camp de Toila. C'est un Ardennais, bâti en athlète, officier exemplaire qui possède une solide réputation d'accrocheur, et Degrelle ne saurait mieux trouver que lui pour lancer vers l'ennemi ces jeunes bourrés de dynamite en raison de leur ignorance totale de ce que représente objectivement la guerre.
- Lobert, vous répartirez vos pelotons de chaque côté de la route qui mène au pont. Vous aurez un appui de chars. Suivez-les, tout simplement.
Tout s'éclaire, devient facile et peu meurtrier, lorsque Degrelle parle :
- Quant à vous, Chapus, comme commandant de compagnie, il vous manque quelque chose sur le côté gauche de votre veste. Je vous offre une belle occasion. Allez! Foncez à tombeau ouvert! Balayez tout! Si vous atteignez le pont, je vous accorde la croix de fer de première classe. En avant Bourguignons!
Qui entendait Degrelle au Palais des sports de Bruxelles s'inscrivait à Rex. Qui l'entend à proximité du pont de Noella va chercher la croix de fer et décroche la croix de bois. Les Bourguignons rouspètent d'abondance, sauf les jeunes qui ne connaissent pas encore les règles du jeu, mais ils marchent, comme les grognards de la Grande armée, et c'est l'essentiel! Les milices estoniennes marchent aussi, mais armées de vieux fusils, se débandent, prennent la fuite vers la mer. Elles couvrent toute l'étendue du pays, suivies par des groupes isolés provenant de régiments décimés, démoralisés, tandis qu'au milieu de cette débâcle, le IIIe corps

germanique, Flamands, Wallons, Danois, Norvégiens, Hollandais, Suédois ne cèdent le terrain que mètre par mètre, rendent coup pour coup, à

[294]

un contre dix, contre vingt dans la situation des Bourguignons devant Kandia, contre cinquante au pont sur la rivière Embach.

Avant de quitter, tôt le matin, Maria Magdalena où cantonnaient les groupes, Degrelle avait accompli une démonstration d'un genre complètement différent;

- C'était qui, cette bonne femme? demanda Eppens.

- La femme du maire.

- Mais pourquoi tout ce cirque?

- C'était une comtesse, ou une duchesse estonienne, quelque chose comme ça!

- T’as vu comment il s'y entend pour baiser la main des comtesses, le Léon?

Degrelle avait pris congé de ses hôtes d'un jour, de la comtesse en particulier, par un baisemain qui entrait dans le style d'une nouvelle cour de Bourgogne, laissant les hommes éblouis, les cœurs des femmes meurtris, puis s'était précipité sur la route menant au pont, afin d'animer le meeting préparant au combat.

Il progresse maintenant avec ses hommes, soudé à eux comme un commissaire du peuple. Les colonnes croisent de temps à autre des petits groupes d'indigènes ou d'Allemands, coupés de leurs unités. Degrelle se voit tout à coup dépassé par un adjudant qui marche dans la même direction que les Bourguignons. L'homme sort visiblement de quelque enfer. Veste couverte de sang figé et bras en écharpe. Degrelle fait stopper sa colonne, arrête l'adjudant et crie, sur ce mode lyrique qui n'appartient qu'à lui;

- Regardez tous ce Bourguignon grièvement blessé, et qui retourne spontanément au combat! Suivez l'exemple de ce héros qui a bien mérité la croix de fer!

Puis, il fait approcher l'adjudant;

- Donnez-moi votre Soldbüch!

Le sous-officier ne réagit pas immédiatement à l'ordre donné en français. Il comprend seulement le mot allemand, se demande s'il doit ou non donner son livret militaire à ce commandant qui le prend peut-être pour un déserteur et va le faire pendre! Il s'exécute enfin, donne le document. Degrelle l'ouvre et y porte : « Croix de fer de première classe », puisque l'adjudant possède déjà le ruban de la seconde classe. Il lui rend son livret, lui tape sur l'épaule comme s'il le sacrait chevalier, et repart en disant à son officier d'ordonnance :

- Vous avez vu ce Bourguignon? Ah! celui-la n'est pas un soldat de la « patrie étriquée » mais bien le représentant d'un peuple d'empire!

L'officier rit sous cape et réplique

- Mais, Chef, ce n'est pas un Bourguignon, cet adjudant fait partie de la Wehrmacht!

Degrelle s'arrête, un peu déconcerté t

- Un Allemand? J'ai décoré un Allemand?

Puis, il hausse les épaules et repart

- Zut! Tant pis! L'Allemagne fera tout de même partie de l'Europe que nous reconstruirons!

L'opération menée contre le pont sur la rivière Embach ne réussit pas, malgré les lourdes pertes consenties par le Kampfgruppen Wallonie. Les

Russes se trouvent déjà en force sur la rive nord et détruire le pont sur leurs arrières se révèle impossible. Dorpat, débordée de toute part, doit être abandonnée. Les Bourguignons se replient lentement dans le nord-ouest de la ville, livrant de brefs et meurtriers combats de fixation et retardement à Keerdu, Lomby, Schüle jusqu'au 30 août. Cité à l'ordre du jour de l'armée, le Kampfgruppen peut confondre cet hommage avec une oraison funèbre prenant acte de sa disparition. La moitié de ses hommes sont morts ou ont disparu, l'autre moitié blessée, épuisée, se rassemble au camp de Toila. Elle échappera au piège estonien par la mer, via Reval et Dantzig, au mois de septembre, suivant deux de ses officiers désormais illustres, ramenés par avion, le commandant Degrelle et le lieutenant Gillis, qu'un télégramme du Führer vient de décorer, l'un des feuilles de chêne accrochées à la croix de chevalier de la croix de fer, que l'autre portera désormais.

Comme le flamand Schrynen utilisant le même matériel que lui, le canon de PAK 75, le chef du peloton antichars Gillis a organisé un grand massacre de T 34. Il en a détruit personnellement plus de sept. Il entre dans l'ordre de la nouvelle Toison d'Or. A partir de cet instant, l'optique entre guerriers diffère suivant leur maturité politique. Degrelle utilise habilement sa croix de chevalier pour conquérir le cœur du peuple allemand et, au-delà, franchir par une ascension fulgurante les degrés de puissance qui conduisent un Belge militairement vaincu en 1940 à s'asseoir dans un fauteuil à la droite d'Adolf Hitler. Schrynen et Gillis en feront un usage radicalement différent dès qu'ils arriveront à Berlin et le prolongeront jusqu'à la fin de la guerre.

D'abord, ni l'un ni l'autre ne portent leur croix de chevalier au col, mais ils la conservent dans leur poche. Bourguignons de Wallonie ou de Flandre, ils ont retrouvé leur «tête de lard » d'artisans gantois ou liégeois du XVe siècle, toujours prêts à battre en brèche l'autorité exercée par leur duc, ou plus tard leur empereur; vivant sur le bord de la révolte armée, comme le pêcheur à la ligne au bord de l'eau. Si, par exemple, ils se trouvent dans une rue de Berlin, disposés à se moquer de la police comme les Français de la L.V.F., ils iront demander au schupo du prochain carrefour:

- Pardon, monsieur l'agent, voulez-vous m'indiquer où se trouve Trou-de-balle strasse?

De deux choses l'une: ou bien l'agent ne comprend pas le français, et il ouvre alors avec une haute conscience germanique son plan directeur sur lequel doit figurer Trou-de-balle strasse, qu'il ne connaît point, et pour cause; ou bien il comprend que ces «Auslanders» en uniforme se moquent de lui et, dans ce cas, il les insulte et les

menace. Aussitôt, Schrynen ou Gillis tire sa croix de chevalier de sa poche et la brandit sous son nez pour lui clore le bec, ce qui ne rate jamais.

Sur les arrières du front de l'Est, autour des camps d'entraînement, dans les trains de permissionnaires, le jeu se durcit car Gillis et Schrynen n'ont pas à faire à des schupos mais aux feldgendarmes que les soldats du Reich ou de l'Europe détestent autant que les « poilus» détestaient les gendarmes de Verdun en 1917, tout en admettant leur caractère irremplaçable en temps de guerre... Gillis et Schrynen peuvent se tromper volontairement d'itinéraire, entrer dans un camp par une porte interdite,

s'installer dans un wagon de Polonais au lieu de se tenir dans un compartiment « nür fur Wehrmacht », refuser de présenter leur ordre de marche. Le feldgendarme tonitrue et menace... Hop! la croix de chevalier jaillit de la poche et se balance sous son nez! C'est là que la séance d'humour noir prend de l'ampleur. Le feldgendarme s'en laisse rarement conter. Qu'un militaire, titulaire d'une croix de chevalier, ose la garder en poche avec son mouchoir, lui semble aussi impossible que d'inverser le mouvement des planètes! Donc, ces hommes sont des usurpateurs, des simulateurs, des déserteurs, des bandits ou des fous. Il leur dit :

- Vous êtes en état d'arrestation!

Il conduit son prisonnier jusqu'à l'officier de police le plus voisin, et c'est là que Gillis ou Schrynen présente son soldbüch sur lequel figure la nomination, certifiée par un cachet à l'effigie de «l'oiseau » tenant en ses serres la croix gammée et la signature d'un grand chef du SS Hauptamt. Fort marri, l'officier s'excuse et demande humblement des explications sur ce comportement unique dans l'histoire du Reich allemand. Flamand ou Wallon répond:

- Moi je ne la porte que pendant la bataille. Quand le pilote du char russe l'aperçoit à vingt mètres, il sait d'avance que, puisque j'ai déjà démoli au moins sept T 34, son compte est bon! Aussitôt, il passe la marche arrière sans débrayer, casse sa transmission, le tireur met son obus à l'envers dans le tube et moi, je n'ai plus qu'à foutre le feu au char avec mon briquet!

Degrelle, chef des «têtes de lard » liégeoises ou malinoises, se doit lui aussi de contester une part du germanisme que les siècles ont développé en dehors de lui. Il ne saurait jouer avec la croix de chevalier, Toison d'Or sur laquelle repose une nouvelle noblesse populaire que lui incarne déjà, mais il se manifeste selon une esthétique oppositionnelle. Il a fait créer par son vieil ami Mathieu, devenu capitaine autant par son courage que son attachement à sa personne, un nouvel uniforme. Quand le télégramme d'Hitler le rappelle à Rastenburg pour y recevoir les feuilles de chêne, il endosse cet uniforme, que je n'ai pas vu mais qu'on m'a certifié sortant de l'ordinaire. J'imagine qu'il le dessina en récitant les statuts de la Toison d'Or et les directives de Philippe le Bon l'habillant, et qu'il connaissait bien entendu par cœur. La

robe des chevaliers était « vermeille, fourrée de gris, longue jusque dessous les genoux, sur laquelle pend un manteau de la même couleur de fine écarlate, bordée de riches orfrois d'or fin, manteau grand et large, ouvré et richement bordé de larges semences de fusils, cailloux, étincelles, toisons et devise du duc « aultre n'auray » fourrés aussi de mesme vair. Les chaperons sont d'écarlate vermeille, de drap pareil à longues coquilles »...

Et quant au collier: « ung collier d'or fait à nostre devise : c'est à savoir par pièces à façon de fusilz touchans à pierres dont partent étincelles ardentes et au boult d'icelui colier pendant semblance d'une thoyson d'or»...

Vêtu d'un uniforme de haute fantaisie, Degrelle arrive au P.C. du général Steiner, afin de prendre congé, et le chef du IIIe corps germanique lui dit:

- Vous comptez vous présenter au Führer dans cette tenue de carnaval? Il ne vous recevra pas!

[297]

Degrelle n'ose pas tenter l'expérience et c'est dommage, car je pense qu'Hitler l'aurait tout de même reçu! Il n'avait rien à refuser au fils qui comblait sa nostalgie de n'avoir pas eu d'enfant selon la chair. Au repaire du loup, après lui avoir remis les feuilles de chêne, il devait lui répéter cette phrase qui assujettissait le peuple allemand au chef d'un autre germanisme, endormi depuis des siècles et brusquement réveillé, et il lui tenait les deux mains, pour qu'une force surnaturelle passât d'un thaumaturge l'autre, avant de s'éloigner, le dos voûté, sous la nef des grands sapins, d'un pas glissé qui ne faisait aucun bruit sur le tapis d'aiguilles mortes.

[298]

CHAPITRE XXIII

LE TROISIÈME SOUFFLE

Pendant la fin de l'été et le début de l'automne 1944, une partie des Belges partent en exode mais, cette fois, en direction de l'Allemagne. Ils ne craignent pas l'arrivée des armées anglo-américaines, mais la guerre civile qui mûrit depuis 1941. En réalité, la

période de carnaval sanglant qui s'ouvre, en Belgique comme en France, opère une synthèse entre les Vêpres siciliennes, la nuit de la Saint-Barthélemy, la croisade contre les Albigeois, la Terreur et les règlements de comptes entre « caïds du milieu ». Seuls les malchanceux, les imbéciles et les candidats au martyre se laisseront prendre au piège. L'honneur autant que l'intérêt bien compris commandent à ceux qui ont opté pour la cause du IIIe Reich de se trouver au côté de ceux qui vont perdre la guerre à l'heure où ils la perdront. Tout le monde ne peut pas devenir SS, mais il existe une manière de conserver, comme le général Steiner, un col de chemise blanc au milieu des ruines fumantes.

Tout compte fait, cela représente beaucoup de monde. La «garde flamande» qui a succédé à la «garde territoriale», formation paramilitaire traditionnelle, se dirige vers l'Allemagne forte de six bataillons. Les milliers de volontaires qui surveillent l'infrastructure de la Luftwaffe suivent. La plupart des militants du V.N.V., de Vlag et les familles des volontaires suivent aussi. Même exode de la Wallonie avec un effectif de gardes wallonnes un peu moins important et les familles du mouvement Rex conduites par Victor Matthys qui, pour son malheur, a remplacé Degrelle au secrétariat général depuis 1941. Il n'existe à notre connaissance, aucune statistique concernant ces mouvements de population, mais certains regroupements permettent de les chiffrer à plus de deux cent mille hommes, femmes, enfants, sans compter les chiens et les chats entrant clandestinement en Allemagne.

Cyriel Verschaeve, qui appartient à la race des curés dont on fait les martyrs, serait peut-être resté dans son presbytère d'Alveringen si Jef van de Wiele n'était venu l'enlever. Ils ont suivi le docteur Borms qui entretient depuis toujours des rapports orageux avec le Deuxième Bureau

français, maître après Dieu en Belgique et n'a pas attendu la visite de ses agents précurseurs pour gagner Berlin. Le docteur Elias a sans doute longtemps hésité avant de franchir le Rubicon allemand, en raison de l'existence d'une garde hitlérienne veillant sur sa rive. Depuis qu'il a succédé à Staf de Clercq à la tête du V.N.V., il a pris ses distances avec le SS Hauptamt et Juttener qui le représente en Flandre. Laissant en lui le chrétien prendre le pas sur le raciste, il se tient sur une réserve de plus en plus sévère. Le V.N.V. a donc perdu tout crédit à Berlin au profit du de Vlag.

Tous les réfugiés, Flamands et Wallons, sont dirigés sur le Hanovre. Aucune autre organisation que l'allemande n'aurait réussi à intégrer un tel afflux de population à cette province déjà surchargée par les évacuations de Berlin et de Hambourg, elles-mêmes cruellement bombardées. Par contre, le IIIe Reich n'allait pas tolérer que les milliers de jeunes réfugiés restent les bras croisés. On leur offre donc de se battre dans les unités SS Langemarck et Wallonie, ou travailler dans les usines pour, dans les deux cas, sauver l'honneur. Les jeunes préfèrent la guerre. A l'exception des milices du V.N.V., cantonnées à Lippstat qui, démobilisées, refusent de rallier la SS, provoquant ainsi logiquement la mise en résidence surveillée du docteur Elias dans le sud de l'Allemagne (avec tous les égards dus et accordés) cet afflux d'effectifs paramilitaires, à Breslau où se reforme la Wallonie et Knowitz où Langemarck soigne ses blessures, permettra à l'une et l'autre de rechercher un troisième souffle après celui, un peu court, des légions, celui des brigades d'assaut SS plus rauque, au profit

des 27e Freiwillige division Langemarck et 28e division Wallonien. Ce sont plus de douze mille hommes qui s'abattent sur Langemarck et un peu moins de dix mille sur Wallonie. S'ils portent témoignage au plan politique, ils vont poser de redoutables problèmes d'organisation et d'équipement.

A Breslau, le major Hellebaut a pris son poste de commandeur adjoint à titre militaire et chef d'état-major de la 28e division Wallonie. Commandeur en titre, Degrelle qui sera nommé lieutenant-colonel le 1er janvier 1945, exerce son pouvoir en marge du sien, situation un peu équivoque tolérée par un IIIe Reich qui ne peut rien refuser au Fils adoptif du Führer, chevalier de la croix de fer et porteur des feuilles de chêne depuis les combats d'Estonie. En fait, il s'occupe et s'occupera de tout en raison de sa vitalité, sous la morsure d'une volonté prétendant refaire l'histoire comme cinquième duc de Bourgogne. Ses ordres, donnés de très haut, produisent parfois une certaine pagaille mais il ne saurait en être autrement dans une Allemagne bouleversée par une triple invasion, l'une venant de l'Atlantique, l'autre des steppes de l'Asie et la troisième, plus cruelle que les deux autres réunies, tombant du ciel. Degrelle se comportera comme le prince d'un peuple en exil, à la fois administrateur et chef de guerre, garant d'un moral qu'il soutient du haut des tribunes occupées par lui ou à travers les journaux créés et bien souvent rédigés par lui.

Il publie en effet *Vers l'avenir* et un hebdomadaire *la Toison d'Or. Vers l'avenir* possède un brillant rédacteur en chef, Serge Döring, coûte un pfennig, tire à cent mille exemplaires et Degrelle éprouve beaucoup de difficultés pour en conserver le contrôle sans cesse revendiqué par

Sundermann, fonctionnaire du ministère de la Propagande. Dans le domaine culturel, comme dans celui du commandement militaire, il se heurte toujours à des Allemands à courte vue qui, confondant collaboration avec domination, n'entendent rien à cette conception supérieure de l'Europe acceptée par leurs chefs. *La Toison d'Or* au format de *Das Reich,* tire en héliogravure et son titre suffit à prévenir de son contenu!

Toujours aussi rusé, le commandeur de la division Wallonie arrive à damer le pion à la presse du docteur Goebbels. Voici comment. Il a formé une équipe de soldats wallons dont il couvre l'activité qui s'exerce dans un véritable climat d'absence illégale. Il les munit d'un ordre de route à objectif fantaisiste mais destination très précise. Chaque homme se charge de vingt kilos de journaux bourguignons, prend l'un des trains rapides strictement réservés à l'armée et, quittant Berlin le soir, dépose la presse wallonne le lendemain à Hambourg, Francfort, Munich, Leipzig, Stettin. Les journaux du docteur Goebbels, empruntant les trains de messageries, arrivent avec deux ou trois jours de retard!

*

**

Sollicité de toute part, Degrelle ne préside que de loin à la formation de la 28e division SS Wallonie. Mais quand il arrive à Breslau, si le major Hellebaut lui dit que le moral des hommes vole très bas, quels que soient sa fatigue, son besoin de sommeil, les doutes personnels qui l'assaillent quant à la victoire de ses armes, il fait aussitôt rassembler les compagnies, monte sur une tribune improvisée ou apparaît à la fenêtre du premier étage et prononce un discours correspondant aux préoccupations de la troupe. En novembre 1944, beaucoup de volontaires éprouvent la nostalgie de leur foyer. Certains ont abandonné leur femme depuis trois ans. Alors Degrelle leur crie:

- Bourguignons, vous vous plaignez parce que vous êtes cocus? Napoléon le fut également! Donc, nous formons un syndicat de cocus L'important ce n'est pas de déplorer l'infidélité de nos femmes, mais de gagner la guerre! Bientôt apparaîtront les armes secrètes et nous repartirons vers le Caucase en chantant:

Nous mettrons les Russes en fuite
Bien loin derrière l'Oural
Si j'y reste, ma petite
Que ton cœur n'ai point mal
Et mets ta robe de bal...

Degrelle assure la promotion de la Wallonie en exil sous les formes les plus diverses et, sans entrer dans le détail, ne renonce pas pour autant à la conduire sur le champ de bataille. Le major Hellebaut en éprouve un certain agacement. Il vient de prendre son poste de chef d'état-major (Ia) à Breslau et demande au commandeur:

- Savez-vous combien d'engagements nous sommes en train de réunir?

- Dix? Quinze mille?

- Plus près de dix que de quinze. C'est de toute manière inexplicable.

- Pourquoi? Les phares captent les oiseaux de nuit. Autrefois, ils venaient y brûler leurs ailes, l'incendie qui flambe à l'est de l'Europe attire ceux qui ont le courage d'affronter les grandes épreuves historiques. Réjouissons-nous!

- C'est-à-dire... eh...

Hellebaut se montre très gêné quand il s'agit d'interpeller Degrelle ou de lui répondre. Il ne saurait lui donner du «Chef» comme la majorité des officiers ou hommes de troupe wallons provenant de Rex. Hellebaut ne fut jamais rexiste. Il ne peut dire, comme un officier allemand:
« Monsieur le commandeur», car il estime que, militairement, c'est lui et non Degrelle qui commande. Le traiter de sturmbahnführer serait s'attirer la réponse «vous en êtes un autre», puisqu'il porte le même grade. Un certain malaise pèse donc sur leurs entretiens.

- Je tiens cet afflux de volontaires pour assez dangereux... reprend Hellebaut.
- Pourquoi?
- L'armement tactique des sturmbrigades, comme celles qu'on vient de dissoudre, ne correspondait plus à la nouvelle phase de la guerre dans laquelle on est entré depuis Stalingrad. Trop d'unités motorisées, pas assez d'hommes pour occuper des positions défensives et répondre à la tactique d'infiltration russe!
- Donc, il nous faut du monde! Ne nous plaignons pas puisque nous l'avons.
- Bien sûr! Mais, dans le cas particulier de la nouvelle division SS Wallonie, c'est une arme à deux tranchants. Avec les cadres sauvés de Tcherkassy et d'Estonie, nous pourrions constituer une troupe d'assaut de deux mille combattants, de tout premier ordre... Comment instruire et encadrer dix mille hommes dans le laps de temps et avec les moyens qui nous restent? Et les Flamands se trouvent dans une situation encore plus difficile que la nôtre pour ce qui est des cadres!
- Bah! Les jeunes apprendront très vite à se battre, et se battre bien. Nous avons fait l'expérience en Estonie.

Avec son optimisme impavide, Degrelle soutient le projet de division ambitieux et le major Hellebaut la solution «raisonnable». Les deux hommes ne cesseront de s'opposer jusqu'à la fin. Hellebaut dit:

- Les Allemands me proposent un matériel d'artillerie de haute efficacité, des engins antichars du dernier modèle, mais en quantité limitée répondant à un encadrement de deux à trois mille hommes. La division de dix mille hommes recevrait donc peu de matériel lourd. Des chevaux et pas de tracteurs, car le carburant manque. Voulez-vous que je commande une petite unité efficace, ou une division modèle 1914, modifiée 1944?
- J'obtiendrai d'Himmler tout le matériel qu'il faudra!

Les Allemands feront l'impossible pour contenter à la fois Degrelle et le major Hellebaut, mais dans la limite de leurs possibilités maintenant réduites. Résultat: la 28^{e} division SS Wallonie rassemblera trois mille cinq cents hommes environ, répartis entre trois régiments d'infanterie, les 69, 70, 71^{e} , deux compagnies d'engins P.A.K. et F.L.A.K., un régiment d'artillerie à traction mixte, un bataillon de pionniers, un groupe de

radiotélégraphistes, un corps de transports, atelier et services d'intendance. En fait, ayant reçu certains équipements encore disponibles pour dix mille hommes, elle partira pour le front de Poméranie fort pauvre en matériel lourd; mais disposant d'une compagnie vétérinaire pour des chevaux n'existant pas, d'une dentisterie et d'un matériel sanitaire formidable prévu pour l'occupation de la Sibérie, non pour la défense de Berlin!

Quand Degrelle quitte la caserne, poursuivant ses rêves, il voit une fille s'approcher de lui. Elle n'a rien d'une putain et lui dit :

- *Mein Mann ist in Osten, mein Bett ist noch frei!* (33)

Il passe outre, mais note qu'un groupe important de femmes stationne devant le portail et que tout Bourguignon qui en sort se voit sollicité dans le même style que lui. Degrelle, qui n'a rien d'un enfant de chœur, hausse les épaules et murmure :

- Si j'arrive à ramener dix mille Bourguignons dans cette caserne, rien ne leur manquera pour le repos du guerrier! Tant mieux!

Il revient le lendemain et un officier de son état-major lui dit :

- Chef, le général commandant la place de Breslau se plaint quant à la conduite de nos hommes et il rappelle que de par les lois raciales en vigueur, un étranger n'a pas le droit de coucher avec une femme allemande! Il dit aussi que les Wallons se comportent comme des tziganes!

Degrelle bondit. Il hèle le capitaine Matthieu qui, depuis le début, le suit comme son ombre. Matthieu est un courtisan épicurien qui a réalisé la conquête du chef par de multiples attentions, la flatterie et une grosse fidélité.

- Matthieu, appelez mon chauffeur! Nous allons dire deux mots à ce rustre de général!

Ils se font recevoir par lui et Degrelle demande tout de go :

- Général, vous auriez, parait-il, fait rappeler à mes soldats qu'il leur est interdit de coucher avec des Allemandes?

- C'est exact!

Il se tient rigide devant le porteur de la croix de chevalier avec feuilles de chêne. Degrelle n'est qu'un simple commandant, mais la « cravate d'étain» qu'il porte au col impose un respect absolu de la part de n'importe quel militaire, quel que soit son grade, ou civil quelle que soit sa position. Degrelle le sait et joue habilement de ce privilège.

- Général, reprend Degrelle, dans un mois mes soldats vont tomber sur le front de l'est, ils ont donc le droit d'honorer toute femme allemande qui le désire tant qu'il en est encore temps!

- *Jawohl, Sturmbahnführer!*

- Vous auriez aussi prétendu que mes soldats se conduisaient aussi mal que des tziganes?

- *Jawohl, Sturmbahnführer!*

- Général, vous êtes un grossier personnage!

- *Jawohl, Sturmbahnführer!*

Le règlement de l'armée allemande ne permet pas à un inférieur de répondre « non » à son supérieur pendant que celui-ci l'engueule, mais s'il

juge la mercuriale injuste ou déplacée, l'engueulé peut réclamer le rapport d'un autre chef pour se faire rendre justice ou réparation. Le règlement ne s'applique pas formellement dans le cas d'un Ritterkreuzträger prétendant tirer de sa décoration le

droit d'insulter un officier supérieur. Mais, écrasé par la réputation de Degrelle et tenant compte de la situation qu'on lui prête auprès du Führer, le général commandant la place de Breslau se soumet spontanément.

- Vous êtes un imbécile! tonne Degrelle. *Jawohl, Sturmbahnführer!*

Satisfait d'avoir reçu réparation de l'injure faite à ses hommes, le commandant des Bourguignons quitte le général sans le saluer. Dans la Volkswagen qui les ramène à la caserne, Matthieu ne dit pas un mot et Degrelle qui perçoit son inquiétude, conclut:

- C'est comme ça qu'il faut les traiter!

Une mauvaise nouvelle l'attend au quartier.

- Chef, l'adjudant Damiani vient de se suicider!

- Comment ça?

- Il s'est fait sauter sur le bord de l'Oder. On n'a retrouvé qu'un morceau de son crâne!

- Par exemple! Un sous-officier de cette valeur! Quelle misère!

Damiani, dit Coco, mineur de Fond du pays borain, s'était engagé le 8 août 1941 et, depuis, suivait la légion puis la brigade, participant à tous les combats. Cet hercule s'était fait une réputation insolite en tirant au mortier tout en marchant. Il en posait la plaque de base sur sa poitrine, tenait le tube d'une main, enfournait la torpille de l'autre. Il fallait disposer d'une carcasse massive et musclée d'une manière peu commune pour étaler l'effet de recul produit par la réaction de la torpille au départ. Cet homme-canon servait le mortier de cette manière originale pour soutenir le moral de ses camarades en les faisant rire pendant les attaques, plus que pour placer ses torpilles avec précision! Il avait ainsi gravi tous les échelons jusqu'à celui d'adjudant. Grièvement blessé à Tcherkassy, pendant l'attaque sur la forêt de Teclino, un éclat d'obus lui déchirant tout le bas-ventre, évacué par l'un des derniers Junker-52, les chirurgiens allemands l'avaient sauvé de justesse, mais en sacrifiant ses parties sexuelles. Il rentrait de convalescence et venait de disparaître du quartier la veille au soir. Il s'était couché au bord de l'Oder, sur un pain de T.N.T., après avoir déposé sur un mouchoir propre et bien déployé, sa croix de fer de première classe, l'insigne des corps à corps, la médaille des blessés, le ruban rouge-noir et blanc du premier hiver, et un morceau de papier sur lequel il avait écrit, en multipliant les fautes d'orthographe «Je ne suis plus un homme. Je m'en vais. Adieu les camarades. Adieu la Wallonie. »Puis il avait sollicité le détonateur. On ne devait retrouver de lui qu'un fragment de son crâne et une partie du sternum.

*

**

Le gros de la 28^{e} division SS Wallonie n'achèvera pas sa formation à Breslau, mais dans le Sud-Hanovre où résident déjà les réfugiés belges. Elle se rapproche, par conséquent, de la 27^{e} division SS Langemarck. L'état-major des Wallons s'installe à Gronau avec son chef Hellebaut,

celui des Flamands à Soltau avec son chef politique Jef van de Wiele et militaire, l'Allemand Schellong. Le gouvernement du IIIe Reich tient la balance égale entre le chef wallon Degrelle et le Flamand van de Wiele qu'il a nommé, lui aussi, Sturmbahnführer. Il commande fort peu dans la cour des casernes, ou des fermes du Lunebürgheide qui en tiennent lieu, bien que parlant admirablement toute la gamme des allemands, depuis le thiois jusqu'au heldendeutsch moderne. Ce n'est pas un guerrier mais un philologue! Un jour, il dit à Schellong:

- Désormais, il s'agira de commander mes Flamands en néerlandais!

Chef de guerre que rien n'étonne, il répond oui.

- Donc, vos officiers doivent l'apprendre! poursuivit van de Wiele.

- Ils l'apprendront!

Dans une Allemagne que toute la planète assaille, on assiste alors au plus étonnant des spectacles: les officiers de la Waffen-SS détachés auprès de la division SS Langemarck, sagement assis sur les bancs d'une petite école de village, recevant de la bouche d'un grand professeur étranger -devenu lui-même Sturmbahnführer, leurs premières leçons de néerlandais! Ce sont les balbutiements d'une Europe qui ne connaîtra pas de lendemains.

Si Blau, le célèbre géographe néerlandais dont Léon Degrelle promène les atlas à travers cette Europe, revenait dans le Hanovre ou le Lüneburgheide qu'occupent des dizaines de milliers de Belges, il appellerait ce pays, comme jadis la côte Est des futurs Etats-Unis d'Amérique: Nova Belgia!

Ces Belges qui vivaient maintenant autour de Hanovre, Hildesheim, Braunschweig, Celle, Lüneburg, se croyaient déjà descendus aux enfers. Car Hambourg venait de monter sur le bûcher de Montségur que servaient des bourreaux navigant à bord de «forteresses volantes». Depuis deux ans, Berlin brûlait à grand feu. Dresde n'allait pas tarder à disparaître corps et biens. Puis Hiroshima. Hanovre sombrait dans une mer de flammes, et les réfugiés belges, la nuit, dans leurs banlieues, y voyaient comme en plein jour. Eux qui n'avaient rien vu de l'enfer moderne du phosphore liquide dans leur petite patrie, découvraient maintenant le feu purificateur du «péché» allemand! (34). Ils ne se sentaient pas plus coupables que la population allemande grillée vive et, cependant, ils l'étaient objectivement selon Iaveh pour avoir suivi « Hitler Führer germanique et réformateur de l'Europe». Les réfugiés belges venaient de connaître la faim chez eux et découvraient maintenant la famine chez les autres. Les rexistes vantaient moins la discipline depuis qu'ils en éprouvaient tout le sérieux en Allemagne. Tous vivaient dans l'attente du miracle que représenterait leur retour en Belgique. Ils l'attendaient des armes secrètes et aucun d'entre eux ne se doutait qu'Hitler l'obtiendrait presque avec les armes conventionnelles par l'offensive des Ardennes. Toute cette population, largement politisée, se demandait ce qu'Hitler allait faire de la Belgique en cas de victoire finale. Degrelle aussi, contrairement à Jef van de Wiele qui, porteur de dix

siècles de germanisme conscient, parce que racialement fondé, se sentait partout chez lui, de l'embouchure de l'Escault jusqu'aux portes de fer sur le Danube!

Degrelle n'avait jamais eu l'occasion d'amener Hitler à se prononcer sur le sort futur de son pays. Ce qu'on connaissait de sa pensée - « je réglerai le sort de la Belgique en cinq minutes quand l'heure sera venue» - tenait plus de la boutade que de la méditation d'un chef d'Etat. Degrelle savait Himmler hostile à son regroupement de l'occident germanique de langue française sous sa direction. Il connaissait la diversité et l'incohérence des conceptions géopolitiques des autres milieux dirigeants du Reich. Le 12 juillet 1944, Hitler avait tenu, à Rastenburg, une sorte de conseil interministériel en vue d'analyser la situation diplomatique et militaire. Lammer, Himmler et Keitel se trouvaient ensemble au « repaire du loup ». Amené à se prononcer sur l'avenir d'une Belgique retombée sous le contrôle de l'Allemagne, Hitler aurait déclaré ce qui fut officieusement rapporté à Degrelle: « Notre objectif en territoire belge reconquis est d'ériger en Gau les pays flamand et wallon. » La chancellerie de Limmer avait désigné Grohé comme futur gauleiter.

Rentrant d'Estonie, Degrelle avait une fois de plus, jeté le duc de Bourgogne dans les jambes du Führer. Revenant sur ses premières décisions, Hitler avait prié von Ribbentrop d'étudier un nouveau projet. Le ministre le mit au point avec son collaborateur Kruk von Nida, créant un « Comité Flandre-Wallonie ». Un projet différent fut élaboré et remis le 10 novembre 1944 au chef de l'Allemagne qui l'approuva sans discuter. Le voici dans ses grandes lignes, tel qu'il a été retrouvé dans les archives de l'Allemagne fédérale. Le Gau « Flandern », avec pour capitale Anvers, et le Gau « Wallonien », capitale Liège, vivront en régime d'autonomie interne et ne dépendront du Reich que pour les relations diplomatiques et la guerre. Il ne s'agit plus de «territoires occupés », mais «libérés », dialectique liée à la future offensive des Ardennes qui se prépare dans le plus grand secret. Les pays libérés seront gouvernés, non par des gauleiters mais des « Volksführers » - chefs de peuple - obligatoirement citoyens de l'ancienne Belgique. C'est le point de départ d'une Europe provinciale, formée de « patries charnelles» donc racialement fondées, gardant leur liberté de vivre chacune selon son génie, mettant en commun leur diplomatie et leur armée, pour défendre le continent, une Europe qu'on pourrait encore faire sur des bases voisines en 1975.

Le 23 novembre 1944, Léon Degrelle signe un accord secret par lequel l'Allemagne le reconnaît comme Volksführer de la Wallonie. Il ne porte pas encore officiellement le titre de chef du peuple wallon, non plus que Jef van de Wiele celui de Volksführer des Flandern, puisque leurs espaces de commandement sont provisoirement perdus, mais les actes ont été dressés à la Chancellerie le 5 décembre 1944. Cette promotion apparaît fort importante. C'est le seul moment des années 1944-1945 qui permet de répondre objectivement à la question angoissée, posée à l'époque et même encore de nos jours, par les milliers de gens qui demandent : « En cas de victoire, qu'est-ce qu'Hitler aurait fait de l'Europe? » et qui concluent à priori s «Il aurait mis les pays vaincus en esclavage. » La vraie réponse est donnée à travers l'exemple wallon, le seul

que nous possédions. On y voit se dessiner une Europe dans laquelle on trouve la part de liberté et la part de contrainte permettant de stopper la décadence biologique de ses peuples et de conserver les inégalités fondamentales imposées par la nature, car elle reste dominée par les nouveaux chevaliers de la Toison d'Or de la Waffen-SS internationale; elle assure au germanisme la première place en donnant à la race la primauté sur le drapeau, politique totalement opposée à celle que l'Europe suit de nos jours (35).

L'accord signé à la Chancellerie doit entrer en vigueur le 13 janvier 1945. D'ici là, on va régler les problèmes financiers car de bonnes intentions, seules, ne sanctionnent pas un contrat. Le Sturmbahnführer Diedrichsen a fait dresser le bilan du « clearing » germano-belge en vigueur depuis le 2 août 1940. Au 3 septembre 1944, il se solde par un avoir de 64 milliards de francs belges en faveur de Bruxelles. Degrelle passe chez un notaire de Hildesheim qui, sur ordre de Ribbentrop, met à sa disposition une première avance de 3 millions de reichsmarks, le 23 novembre 1944. On ne sait pas ce que Jef van de Wiele a touché, et même s'il a touché quelque chose. Le chef flamand ne souffle mot de ce qui se passe, par modestie sans doute et Degrelle parce que cela ne le comble pas, bien au contraire, l'un et l'autre n'imaginant pas qu'il se trouve à la veille de conquérir leurs espaces de commandement respectifs. Ils ont tout ignoré du projet et de la mise au point de l'offensive des Ardennes. Le chef wallon le reconnaît et l'exprime avec une certaine naïveté dans son livre *Front de l'Est* (36). Il raconte que, rentrant de Vienne à Berlin après avoir pris la parole au congrès de la presse européenne, il reçoit à sa table de l'hôtel Adlon un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères qui lui dit:

- Vous ne savez pas? Eh bien nous sommes en pleine offensive!
- A l'Est?
- A l'Ouest. Chez vous! En Belgique! Nos troupes se trouvent déjà au milieu des Ardennes!

Dix lignes plus haut, Degrelle affirme: «J'avais rencontré longuement huit jours plus tôt le ministre von Ribbentrop qui, particulièrement cordial, m'avait confié d'un ton mystérieux: retenez bien ce que je vous dis, jamais nous n'avons été aussi près de la victoire. J'avais cru à une boutade.»

Ceci prouve que Ribbentrop, connaissant naturellement le projet d'offensive à l'Ouest, n'allait pas jusqu'à le révéler au futur chef de peuple, cependant intéressé par l'affaire au premier chef! Notons en passant que le gouvernement allemand ne se conduisait pas autrement vis-à-vis de Degrelle que le gouvernement anglais vis-à-vis de De Gaulle, autre candidat «chef de peuple » dont la légitimité ne valait pas plus cher que celle du Belge en cas de défaite. De Gaulle, en effet, ne connut la date du débarquement en Normandie qu'une fois les troupes d'invasion mises à

[307]
terre. Il revint en France dans les fourgons d'une armée étrangère, comme Degrelle serait revenu dans d'autres selon la juste loi du plus fort; avec cette différence que Degrelle avait librement épousé la future armée d'invasion, risqué sa vie pour acquérir des droits sur elle, tandis que de Gaulle ne représentait qu'un bagage.

[308]

CHAPITRE XXIV

CHEFS DE PEUPLE

Si Jef Van de Wiele se sent maintenant bien à sa place comme volksführer des Flamands, Degrelle étouffe par avance dans le minuscule espace wallon qu'Hitler vient de lui confier. Après avoir adopté la politique de Joris van Severen en 1939 - libération et rassemblement des «dix-sept provinces» - pris la tête d'une nouvelle armée bourguignonne en 1941 avec l'espoir de reconquérir le duché perdu par Charles de Charolais devant Nancy, il simplifie maintenant ses ambitions en ayant l'air de les accroître et se sent responsable d'un grand Occident germanique de langue française où Paris redevient Lutèce. Ainsi comblait-il sa double nostalgie de n'être pas né Flamand ou Français! Il est intéressant d'imaginer la victoire changeant de camp, Degrelle échappant jusqu'à la fin aux balles des Russes comme à celles d'un général allemand fatigué de se voir insulte par lui, donc toujours accompagné de sa chance miraculeuse. Que pouvait-il se passer? Le cinquième duc de Bourgogne serait-il devenu le Louis XI d'un Hitler survivant à la guerre mondiale? L'hypothèse reste douteuse puisque le Führer projetait de s'associer aux immenses deuils et sacrifices de son peuple en disparaissant dans la victoire, comme il devait le faire dans la défaite. Débarrassé d'Hitler, le volksführer Degrelle eut sans doute régné sur l'Europe en exploitant la féminité de l'âme allemande. Il possédait toutes les qualités requises pour se conduire en grand duc d'Occident, y compris la capacité de trahir ceux qui l'avaient porté au pouvoir. Car jamais, à mon sens, il n'aurait réalisé le dessein de, la Waffen-SS internationale, l'Europe des « patries charnelles», resté trop chrétien obscurantiste pour écrire l'histoire selon la race, restaurer dans sa

vérité profonde le paganisme éternel!

Dès l'automne 1944, il prépare son entrée dans Lutèce, Capitale de son futur grand empire d'Occident. Roulant à travers l'Allemagne, en roi fainéant qui ne sait pas conduire son char mais dispose pour ce faire des pilotes les plus audacieux de la SS, il arrive à Wildflecken. Officiellement, il rend visite à la 33e division de grenadiers blindés SS Charlemagne qui s'entraîne là, officieusement il vient en prendre possession.

Il arrive juste le jour où la division française prête son serment de

[309]

fidélité. Il a longuement conféré avec son chef actuel, le général de SS allemand Krukenberg, tôt le matin, et cet entretien n'est peut-être pas étranger à la forme du serment qu'elle prête. Officiellement, le Waffen-SS prononce les mots suivants:

- «Je te jure, Adolf Hitler, Führer germanique et réformateur de l'Europe, d'être fidèle et brave. Je jure de t'obéir, à toi et aux chefs que tu m'auras désignés jusqu'à la mort. Que Dieu me vienne en aide. »

Ce serment engage aussi profondément le Waffen-SS que le Jésuite, devant un Hitler assis à la droite de Dieu. Les soldats français de la SS Charlemagne promettent seulement ceci :

- «Je jure d'obéir fidèlement à Adolf Hitler, chef de la Waffen-SS dans la lutte contre le bolchevisme, en loyal soldat. »

C'est du sacrifice à court terme, qui n'engage en rien l'avenir de l'Europe. La présence de Degrelle à Wildflecken ne peut être étrangère au rétrécissement de la formule. Le commandeur de la division SS Wallonie, chef de peuple, porteur de la croix de chevalier avec les feuilles de chêne, ne peut encore exiger l'allégeance des Français, mais ils ne perdent rien pour attendre! Déjà, en se trouvant à Wildflecken le jour où ils prêtent serment, Degrelle incarne Hitler beaucoup mieux que le demi-général Puaud et le général à part entière Krukenberg. Hitler, c'est lui! Encore faut-il qu'il préside la cérémonie! Il la présidera. Il dit souvent à ses aides de camp wallons:

- Parmi mes ennemis, aussi bien qu'entre les balles russes, je me faufile comme un furet!

Il se faufile et se tient maintenant à la droite de Krukenberg, au centre de la tribune d'honneur, les quatre-vingts officiers français massés derrière lui. Par sa jeunesse, son rayonnement, les décorations qu'il porte, la légende qui déjà l'exhausse, c'est évidemment lui qui reçoit le serment prêté par les Germains de langue française, ceux du pays des Francs qui se survivent. Sept mille Francs (Marseillais et Corses compris) défilent devant lui, dans un ordre contestable étant donné qu'ils n'habitent plus Sparte depuis longtemps et vivent «comme Dieu en France». Le capitaine Fernet se tient non loin de Degrelle et l'entend murmurer une phrase qui en dit long sur ses projets:

- Voilà qui ferait bien chez moi!

Le lendemain, il arrive à Sigmaringen, rencontre de Brinon, Luchaire, Abel Bonnard, Marcel Déat, et mijote avec eux un regroupement des forces occidentales qui s'accomplirait sous sa direction. Son état-major connaît le plan. Un corps d'armée composé des divisions SS Langemarck, Wallonie, Charlemagne. Un front de combat dont Wallonie tient le centre, Langemarck l'aile gauche, Charlemagne l'aile droite. Ce

plan n'est pas irréalisable. Dix mille Wallons, douze mille Flamands et huit mille Français constituent un corps de bataille de trente mille hommes!

*
**

La 28e division SS Wallonie se trouve à l'entraînement dans le Sud du Hanovre, l'état-major à Gronau, le régiment 69 à Bruggen, le 70. à Bensdorf, le bataillon de dépôt à Alfeld, les armes lourdes à Eberholzen. C'est une région agricole, endormie sous la neige. Peu de contacts avec la

population allemande des villes, réfugiée là. Déplacements difficiles pour retrouver les parents ou les amis repliés de Belgique. Les soldats ne touchent que les rations alimentaires accordées aux civils, suffisantes pour des retraités, insuffisantes pour des Waffen-SS. La division Wallonie possède beaucoup d'armes légères et matériel de transmissions. Elle reste pauvre en engins lourds et moyens de transport. Pénurie d'essence et de gas-oil dramatique. Pour animer les cinquante à soixante véhicules employés pendant l'instruction, les Wallons reçoivent huit cents litres d'essence et quatre cents litres de gas-oil... par mois! Les anciens se souviennent avec mélancolie du temps ou, dans une vallée du Caucase, ils chevauchaient le pipe-line Maikop-Touapsé.

Les Flamands de la 27e division SS Langemarck, qui s'entraînent au Lüneburgheide, ne sont pas mieux partagés. Le moral des uns et des autres vole très bas lorsqu'ils apprennent brusquement le départ fulgurant de l'offensive des Ardennes. Toute la population belge en exil semble prendre feu... *Hosanna* et *Heil* Hitler, l'heure de la libération a sonné! L'armée des libérateurs se trouve déjà sur la Meuse!

- Mais non, madame!
- Mais si, monsieur! La radio annonce son entrée à Liège!

Les familles rebouclaient leurs valises, impatientes de retrouver des pères, des mères, des frères disparus, ouvrir les prisons dans lesquelles peut-être vivaient-ils encore, de revoir leurs maisons et d'en expulser les imposteurs, reprendre leurs petites habitudes aux coins des feux d'anthracite boraine rallumés. Berlin confirmait une suite de miracles ésotériques! Les fausses nouvelles qui en provenaient donnaient l'armée blindée pour victorieuse aux portes de Bruxelles, les Américains en train de s'embarquer d'Anvers à Ostende!

Cuirassés par leur entraînement contre l'hystérie populaire, les volontaires se demandent ce qu'il faut penser de ce miracle à l'Ouest qui ne peut durer sans un autre miracle intervenant à l'Est. On ne leur laisse pas le temps de réfléchir. Le 15 décembre, un ordre de marche touche la 28e division SS Wallonie. Direction le Rhin. Départ à effectifs complets. Mêmes instructions pour la 27e division SS Langemarck, mais seulement pour un détachement qui s'installera dans le camp de Wahm, près de Cologne, sous la direction de l'inamovible lieutenant-colonel SS Schellong. Le

volksführer Jef van de Wiele est prié de quitter la petite baronne chez qui il loge à Soltau et de le rejoindre à Wahm, accompagné de son gouvernement, composé de Borms, Cyriel Verschaeve et Jacobs, réalisation difficile, le vieux séparatiste flamand de la Première Guerre mondiale, gravement blessé dans un accident en quittant la Belgique, se trouvant encore hospitalisé à Berlin.

Pendant que les unités de la 28e division SS Wallonie se rassemblent pour s'embarquer dans les sept convois qui assureront son transport, Degrelle constitue un détachement motorisé rapide avec les 1re et 5e compagnies du régiment 69. Sur le point de prendre le départ, il a reçu des témoignages de confiance bouleversants. Un vieil homme est venu lui remettre un lingot d'or de 331 grammes - toutes ses économies- en lui disant :

- Chef, les Belges aiment l'argent, n'oubliez pas d'en distribuer autour de vous!

[311]

Il a reçu des images de vierges considérées comme miraculeuses et des pull-overs tricotés en exil, pour n'avoir point froid en traversant les Ardennes. Toutes ces femmes, tous ces hommes, qui se pressent autour de sa voiture avant le départ, le reconnaissent comme porteur de la Toison d'Or! C'est l'instant fugitif où une population désemparée, menacée par la faim et la peur originelles, se rallie aux saints Georges qui vont combattre les dragons. L'aristocratie du sang, reconnue par le peuple, repart vers l'avenir, et selon Hitler, pour mille ans. En cette minute, Degrelle se trouve élu par des forces autrement profondes que celles des majorités démocratiques. Depuis toujours, c'est dans les moments de grande détresse que les peuples ont trouvé leurs dieux!

Il prend le départ le 22 décembre et atteint Cologne avant tout le monde. Sa démarche apparaît déjà parfaitement explicite. Il n'agit pas en volksführer de la Wallonie, alors que Jef van de Wiele prend très au sérieux son rôle de volksführer des Flandres. Celui-ci a même un vrai gouvernement, dont il se sent solidaire, celui-là une équipe de journalistes P.K., destinée à chanter uniquement sa gloire!

Avec une discipline hautement flamande, les compagnons de Jef van de Wiele s'installent au camp de Wahm et attendent les ordres, tandis que le « furet» Degrelle se glisse dans le bunker occupé à Cologne par le fameux gauleiter Grohé qui, selon le plan initial adopté par Hitler, devait diriger la Wallonie. Degrelle ne vient pas rechercher près de lui le plaisir de savourer la victoire qu'il remporte en le culbutant, après avoir culbuté tous les officiers allemands qui prétendaient coiffer la brigade à sa place, mais pour s'informer aux meilleures sources.

Il demande tout de suite:

- Alors, où sont les Anglo-Américains?
- A trente kilomètres d'ici!
- Comment?

- La poche formée au début de décembre touche presque au Rhin et n'a pas été résorbée.
- Mais à Berlin, on dit que...
- A Berlin, on dit beaucoup de bêtises!
- Mais... notre offensive...
- Elle marche. Nos blindés ont atteint Libramont et Saint-Hubert d'un seul élan, comme en 1940. Ils se trouvent à quelques kilomètres de Dinant et Namur. La poussée vers Liège n'a pas connu le même succès, la route Liège-Aix-la-Chapelle n'est pas franchie. Et maintenant que l'aviation ennemie a retrouvé de bonnes conditions atmosphériques, Sepp Dietrich rencontre de grosses difficultés.
- où se trouve-t-il?

Grohé déploie une carte, pose son doigt sur les espaces rouges, blancs et verts.

- Là... Tout près de la frontière.
- Je vais le rejoindre!

Degrelle quitte Cologne, champ de ruines encore fumantes, à bord d'une énorme torpédo Steyr de fabrication autrichienne, véritable voiture pour conte des mille et une nuits, et qu'il a dénichée on ne sait où. Une petite escorte le suit. Il roule maintenant à toute vitesse. La route se glisse entre les collines de l'Eifel enneigées, des bourgades que ni le temps ni les

aviateurs iconoclastes n'ont endommagées et qui conservent leurs vieilles maisons, leur enceinte moyenâgeuse, leurs portes massives et tours de guet. Il remonte les interminables colonnes de camions qui nourrissent l'offensive des Ardennes. il entre bientôt dans l'espace soumis au tapis de bombes que l'aviation américaine va poser sur lui.

Sepp Dietrich l'accueille à son P.C. avec sa truculence habituelle. Depuis la fameuse soirée à la Drève de Lorraine où « Panzer » Meyer avait rapté la femme de Paul Struye en l'emportant sur ses épaules dans la forêt de Soignes, poursuivi par les feldgendarmcs, le rude général tutoie le fils du Führer.

- Alors, der Chef, qu'est-ce que tu viens foutre dans ce merdier? Lui demande-t-il.

Les hauts-gradés de l'armée et de l'administration appellent Degrelle « der Chef», le traitant ainsi comme Hitler ses familiers au repaire du loup. Ils mettent dans cette assimilation un peu de malice et, entre eux, se moquent parfois du duc de Bourgogne, mais lorsqu'il apparaît, tout le monde tombe au garde-à-vous. Degrelle précise :

- Je prends le contrôle de la Belgique dans la foulée de tes Panzers!

Sepp Dietrich le présente au feld-maréchal Mödel qui dirige l'offensive. C'est un petit homme rougeaud, vif, à l'œil guilleret. Il maintiendra haut son courage légendaire en se suicidant en mai 1945 pour s'épargner tout contact avec l'ennemi victorieux. Degrelle se fait confirmer par lui ses pouvoirs de volksführer, ce qui lui permettra de prendre le contrôle de toute la Belgique dès que sa libération l'autorisera (37)! La Flandre, après la Wallonie, ne représente qu'une étape de sa marche alexandrine et il tient Jef van de Wiele pour un rival négligeable.

Deux hommes. Deux peuples. Deux méthodes. En Belgique, aussi bien qu'en Estonie, Degrelle marche au bruit du canon et non à l'aide de ces cartes et de ces dictats allemands qu'il ne sait pas lire! Il a décidé une fois pour toutes de mettre Hitler devant le fait accompli! Germains de stricte obédience, Jef van de Wiele et son gouvernement attendent au camp de Wahm, près de Cologne, de recevoir leurs ordres de route par voie administrative. Degrelle, lui, exploite les siens, tire d'une demi-autorisation des pouvoirs régaliens. Il sait que Berlin ne lancera son rival vers les Flandres qu'une fois la Wallonie libérée. La manœuvre est géopolitiquement inscrite sur la carte! Mais lui sera déjà passé par Anvers pour y introniser ses partisans flamands (car il en a!), par Dunkerque pour libérer la Flandre française, et en route vers l'Artois, la Picardie, l'Ile-de-France, Paris où, tout en visitant les antiquaires, il attendra tranquillement les reproches qu'Hitler n'osera pas lui faire!

- C'est comme çà qu'il faut les traiter! répétera-t-il au chambellan Matthieu en train de faire nettoyer pour lui le château de Versailles.

Le jour de Noël, Sepp Dietrich transporte son P.C. entre Malmédy et Saint-Vith. Degrelle le suit avec sa petite cour dans laquelle figure le nouvel aumônier de la 28^{e} division SS Wallonie, le Révérend Père Stockmans, trappiste à l'abbaye de Forges-lez-Chimay. Par sa haute spiritualité et son comportement généreux, jamais démentis jusqu'à la fin des hostilités, celui-ci va racheter les insuffisances, pour ne pas dire plus,

de ses prédécesseurs. Degrelle finira par le tenir pour un saint, alors que l'Ordre Noir ne reconnaît que des hommes!

«Der Chef» dépasse le P.C. de Sepp Dietrich qui commence à vitupérer la «grosse Cheize» qui, du haut du ciel, pleut sur ses armées avec le retour du soleil rendant l'espace à la toute-puissante aviation américaine.

- Grande merde! Grande merde!

Désormais, les bombardiers écrasaient tous les carrefours, les passages obligatoires, les villages dont les maisons fermaient l'étroite rue principale en s'écroulant sur elle. Les tipfligers pourchassaient tout ce qui bougeait. L'essence qui ne manquait pas, contrairement aux affirmations des journalistes occidentaux, ne suivait plus les chars. Alimentés, rien ou presque ne s'opposait à leur chevauchée vers Anvers et Dunkerque, mais les appels radio qu'ils lançaient maintenant, ne suffisaient pas à déblayer les routes, remettre en marche les camions-citernes incendiés, culbutés dans les ravins. Les colonnes intactes devaient emprunter des chemins de débardage forestiers et ne progressaient guère plus de cinq à six kilomètres chaque nuit.

Maintenant, Degrelle roule dans la foulée immédiate des Tigres et Panthers. au milieu du tapis de bombes. Comme à GromowajaBalka, sur les pentes du Caucase, à Tcherkassy ou en Estonie, il se glisse entre les mauvais coups avec l'aisance d'un furet. Il arrive devant Saint-Vith avec un retard de cinq minutes qui lui sauve la vie. Il

aperçoit la rue principale, qu'il devrait logiquement être en train de suivre, se soulever brusquement sous ses yeux, sauter en l'air tout d'une pièce et retomber dans un fracas de fin de monde. Plus loin, il échappe aux attaques répétées d'un tipfliger qui loge plusieurs balles de gros calibre dans la caisse de la Steyr sans atteindre ses oeuvres vives, raye le casque du duc de Bourgogne, crève le dossier du siège sur lequel il s'appuie.

Il roule maintenant dans son « duché», au-delà de l'ancienne frontière belge. Il atteint Steinbach, à quelques kilomètres d'Houffalize. Il loge dans un vieux château désert avec son escorte. Le lendemain, ils visitaient les fermes environnantes, chaudes, pleines d'ombres près du feu de bois qui chantait. Les Ardennais les accueillaient avec leur bonhomie habituelle, en gens du pays retrouvant d'autres gens du pays, mais sans enthousiasme politique ou haine pour les uniformes qu'ils portaient. Ils passèrent la nuit du nouvel an à Steinbach et, pour ainsi dire, en famille. Degrelle reçut les baisers des rudes paysans aux visages boucanés et des paysannes à moustaches, et mangea des gaufres avec eux. Tout le monde le connaissait par ouï-dire. Sur les murs des villages, s'étalaient encore les graffiti du vieux combat politique; « Rex vaincra », que les émigrés de Londres n'avaient pas eu le temps de faire effacer et qui laissaient les soldats américains parfaitement indifférents, eux faisant cette guerre sur ordre et sans enthousiasme, et ne connaissant pas le français.

*
**

Degrelle vient d'être nommé SS Obersturmbahnführer. c'est-à-dire lieutenant-colonel. On a beaucoup discuté de cet avancement et, dans les cercles des états-majors wallons ou flamands, prétendu qu'il ne le devait

qu'à lui-même, ayant procédé d'initiative à sa promotion pour devancer celle qui devait toucher Jef van de Wiele! L'affaire aurait donné lieu à la scène suivante qui se passe au P.C. d'Hitler sur le front de l'Ouest.

Hitler lisant un rapport établi par la 28e division SS Wallonie, demande à Keitel :

- C'est vous qui avez nommé Degrelle Obersturmbahnführer?

- Non mon Führer, Degrelle est toujours Sturmbahnführer.

- Pourtant, il a signé ce rapport: l'Obersturmbahnführer Degrelle. Voyez vous-même!...

Hitler lui transmet le document.

- Alors, il s'est nommé sans passer par le SS Hauptamt ou l'O.K.W. !

Hitler se tait pendant quelques secondes, réfléchit et conclut:

- Vous ferez enregistrer cette nomination antidatée de huit jours.

Tout cela me paraît trop beau pour être vrai. Que Degrelle s'attribue un grade supérieur, afin de ne pas se laisser damer le pion par son rival flamand, apparaît tout

à fait naturel quand on connaît le personnage, l'aplomb avec lequel il évolue dans les arcanes supérieurs du IIIe Reich; qu'Hitler entre dans son jeu, aussi! Le Führer ne saurait rien refuser au fils adoptif qu'il aime et admire, surtout quand, une fois de plus, par cette initiative, il affirme ne jamais trembler devant lui. Mais l'histoire ne tient pas, ou tient difficilement, dès qu'on se demande qui pouvait se trouver entre Hitler et Keitel pour enregistrer la scène, puis la transmettre sans qu'elle s'altère avant d'atteindre l'historien trente ans plus tard! Tout ce que l'historien peut certifier, c'est l'authenticité de la nomination, telle qu'elle figure aujourd'hui sur le livret militaire de Léon Degrelle.

L'aumônier SS et trappiste R.P. Stockmans célèbre la messe le 1er janvier 1945, dans une église encore intacte, mais désertée depuis bien des semaines par les paysans et villageois qui ne croyaient plus à Dieu ni au diable, mais surtout à leurs champs, leurs bois, leur rude labeur, tout ce qui n'a jamais trahi l'homme quand, de son côté il ne les trahit point. Ainsi, Degrelle répondait aux questions que se posaient Himmler au nom de l'Allemagne, Cyriel Verschaeve au nom de la Flandre: quelle était la croix qu'il implanterait par priorité en terre recouvrée? C'était important car, de sa forme, dépendraient la renaissance ou la mort de deux civilisations opposées. Le nouvel homme du duché de Bourgogne ou de la Germanie francophone dépendrait-il des lois de la vie, bien connues dans leur terrible rigueur, ou d'un ciel charitable mais très hypothétiquement fondé? Ce nouvel homme serait-il à l'image de Dieu ou d'Hitler? Degrelle honorait par priorité la croix de Christ en faisant célébrer la messe à Steinbach mais ne rejetait pas pour autant la svastika et les runes qu'il portait sur lui durant cette messe, par laquelle il répondait à l'appel de Philippe le Bon, fondateur de la Toison d'Or: «Chevaliers, n'oubliez pas le Très saint sacrifice.» Comme SS, s'il ne comprenait guère le caractère révisionniste de l'homme revu et corrigé par l'Ordre Noir, il se comportait cependant en chevalier armé en guerre par lui, très pointilleux sur le respect de sa règle : mon honneur s'appelle fidélité!

Il pensait donc, comme Cyriel Verschaeve, que l'église catholique finirait par trouver un terrain d'entente avec l'église hitlérienne, fort mollement combattue par le Pape Pie XII dans l'encyclique *Mit brennender Sorge*, que Jésus serait proclamé « aryen d'honneur », comme

engendré par un légionnaire romain des troupes d'occupation en Palestine; grâce à un « Vatican Zwei » réuni en temps utile par le Pape ou par les Jésuites!

Réclamé par le service de santé pour y loger un hôpital de campagne, le château de Steinbach fut évacué par le volksführer qui se replia trois kilomètres plus loin sur un village cossu: Limerlé. A partir de là, il régnera pendant plus d'une semaine sur le petit territoire wallon qu'il a reconquis. Himmler l'a réduit à la portion congrue en lui refusant les Flandres, mais il connaît mal, ou trop bien, son enfant terrible. Au fur et à mesure que l'avance militaire se développera, si elle se développe, Degrelle prendra possession de tout le pays, de manière irrésistible, grâce à son prestige, sa parole, son sens politique. Sa diplomatie également, car il sait tourner les obstacles.

Réaliste, il ne tente rien à Limerlé, conscient de la fragilité de son pouvoir. Il détient cependant dans ses bagages tout ce qui lui permettrait de le proclamer: Sa nomination comme volksführer, confirmée par les ordres du feld-maréchal Mödel qui le tient pour responsable de tout ce qui peut se passer sur les arrières de l'armée allemande, trois millions de reichsmarks en liquide, une lettre de crédit sur le clearing germano-belge, les nominations des futurs responsables de sa politique, parmi lesquels figure le prince de Ligne, comme gouverneur de la province de Namur, des projets de lois et le texte d'un tract que la Luftwaffe jettera sur les territoires occupés et à occuper, par lequel il proclame une amnistie générale. Sur ce plan, Modeste 1er se montre très grand, car avec ses compagnons, il vient d'apprendre dans le détail les formes de la répression exercée contre ses partisans par une Inquisition qui ne le cède en rien à celle que connut l'Espagne! Elle justifierait, et au-delà, les pires vengeances. Rien de tout cela ne se discute à Limerlé, et nulle part Degrelle ne se présente en chef de peuple.

Chaque jour, il bavarde avec les uns et les autres, caresse la joue des enfants, serre des mains, comme s'il participait à une campagne électorale. Il prend le vent avec sa finesse habituelle. Il a compris qu'à ce stade évolutif de la guerre, la politique n'est plus de saison. Les populations qu'il pourrait contrôler ont dépassé l'heure des options... Que les Allemands remplacent les Américains, peu importe! Les Américains n'ont laissé que le souvenir de leur sans-gêne, voire leur grossièreté. Que les Allemands repartent avec Degrelle, peu importe encore! Que les émigrés de Londres, dont presque tous les Belges ignoraient jusqu'à l'existence, gouvernent la Belgique, ça n'a toujours pas plus d'importance pour eux. Que ce soit l'ancien chef de Rex également. Ou le Pape. Ou les Chinois. Les Ardennais ont vu passer tant de soldats chez eux, depuis 1940, qu'ils ne croient plus à l'efficacité des soldats, à ce qu'on dit de leur comportement. On présentait les Allemands de la Wehrmacht comme très corrects en 1940, et c'était vrai, mais cette attitude générale n'avait tout de même pas empêché l'officier qui logeait chez l'hôtesse actuelle de Léon Degrelle, à Limerlé, de violer la fille de la maison! Peut-être l'officier américain qui lui succéda la viola-t-il aussi, certaines filles recevant à leur naissance une vocation pour le viol, comme d'autres la musique ou la broderie! Degrelle ne pleure pas sur cette vertu effacée, et attend durant une longue semaine, sans violer et sans régner. Pas une fois il ne crie à ces Ardennais: Peuple d'empire, réveille-toi!

S'il s'y risquait, s'il leur disait qu'il régnera sur eux comme Charles le Téméraire, ils hocheraient la tête, car ils n'ont jamais entendu parler de Charles le Téméraire! Cependant, durant le bref séjour qu'il accomplit sur ses terres, il se comporte en très

grand duc d'Occident, d'abord en témoignant d'une modestie qu'il n'affiche pas d'ordinaire, ensuite en apportant le principe du pardon.

Quelques jours avant l'évacuation, il sort vers midi de chez son hôtesse et, clignant des yeux sous l'intense réverbération du soleil qui fouette la neige, aperçoit deux vieux soldats allemands du landsturm qui traînent derrière eux deux civils enchaînés. Il les arrête, mobilise son interprète et demande des explications. Les civils ont coupé des câbles de transmission militaires pendant la nuit. Arrêtés alors qu'ils se cachaient dans un bois voisin, on a trouvé sur eux des cartes de « résistants » et des plans de destruction. Degrelle fait venir le major de la Wehrmacht qui représente le Sichereitdienst (service de sécurité) et vient de condamner à mort les deux « résistants». Degrelle minimise toute l'affaire, assimile l'acte à une gaminerie de très jeunes gens. Impressionné par la croix de chevalier ornée des feuilles de chêne qui brille sous ses yeux, le major accepte de punir les coupables par une simple déportation en Allemagne (38).

Devançant cet acte qui relevait du fait du prince dans le style des grandes époques, le gouvernement belge a condamné Léon Degrelle à la peine de mort le 27 septembre 1944. Cette condamnation qui révèle avec naïveté son caractère exclusivement politique, la seule qui fut jamais lancée contre Degrelle, vaut la peine d'être rapportée... «Avoir pris les armes contre la Belgique - Avoir aidé l'ennemi en lui procurant du personnel - Avoir participé à la transformation de nos institutions légales - Complot pour instaurer la guerre civile en Belgique - Avoir mis sur pied des troupes armées sans autorisation de l'Etat - S'être mis à la tète de bandes armées pour s'emparer des finances de l'Etat et des propriétés, villes et localités de l'Etat - Avoir créé des milices privées aux fins de remplacer l'autorité de l'armée et de la police.»

Les faits sont têtus si la vérité tarde à sortir de son puits. Il a fallu deux siècles pour prouver que le peuple de Paris n'avait pas pris la Bastille. L'histoire aura oublié depuis longtemps le nom des politiciens qui firent juger Léon Degrelle en cette forme prudhommesque alors qu'elle se rappellera sans doute le sien. Elle reconnaîtra que cet ambitieux personnage, ce romantique courageux, fut pendant une semaine au moins le prince qu'il prétendait devenir!

Maintenant, les chars américains approchaient sous leur terrible couverture aérienne. Le feld-maréchal Mödel avait regagné l'Allemagne qui venait de se battre à l'Ouest pour desserrer le poing de fer qui l'étranglait avec un courage, une constance que jamais aucun peuple n'avait dépassés dans l'histoire de l'humanité. Il fallait partir. Reprendre le chemin de l'exil ou de la mort, fins dernières aussi peu impressionnantes

[317]

que possible pour des hommes comme Degrelle, qui se battaient en Russie depuis trois ans. Mais il n'arrivait pas à se décider. Il tournait mélancoliquement autour de la maison de son hôtesse, ses yeux à jamais mariés avec les champs endormis sous la neige, les toits des petites fermes qui fumaient au loin, le clocher d'ardoises pareil au clocher bleu de son enfance...

CHAPITRE XXV

LA REVANCHE DU DRAPEAU

Tandis que Degrelle vivait son royaume pendant quelques jours, Johannès Thomasset ne connaissait rien d'autre que sa haine pour tout ce qui offensait le passé burgonde et le mépris dans lequel il tenait sa propre personne. Degrelle, Staf de Clercq, Tollenaere, Jef van de Wiele avaient saisi la chance offerte par Hitler : combattre pour remodeler l'histoire de leur pays. Sans doute, plus clairvoyant qu'eux, le professeur bourguignon n'avait pas jugé bon d'engager un doigt dans l'engrenage d'une guerre perdue d'avance. Mais même en réalisant seulement une infime partie de leur rêve, les hommes des grands Pays-Bas avaient vécu ou étaient morts dans la joie, et lui basculait dans une solitude désespérée. Il inquiétait de plus en plus son entourage, incapable de le déchiffrer. Ses voisins le tenaient pour un vieil original peu dangereux, ou très dangereux selon l'importance qu'ils accordaient aux visites qu'il recevait, car les Allemands, affamés de culture, tenaient à rencontrer ce professeur qui revendiquait pour les Bourguignons de France l'épopée des Niebelungen.

Jour après jour, Johannès Thomasset se dépersonnalisait, tuait l'homme à travers le vin chaleureux du pays. En esprit, déjà, il n'était plus de ce monde et, de lui, subsistait seulement ce qu'il avait écrit. Quand on lui parlait, il répondait par l'un de ses textes et si, rarement, sa mémoire le trahissait, il ouvrait sa bible, ses *Pages bourguignonnes* que les professeurs hitlériens avaient fait éditer à Bruxelles bien avant la guerre.

Au cours de l'été 1944, il avait entrepris quelques promenades à travers le pays comme s'il cherchait à confirmer ses nostalgies ou ses haines par de nouvelles prises de contact avec le réel. Il fortifiait les premières en errant sur le Beuvray, à la recherche de Bibracte, la plus grande ville de la Gaule indépendante, et la seconde en parcourant Roanne. Jadis professeur à Roanne, il détestait cette ville et y redevenait agressif. Il abordait parfois un passant quelconque dans la rue et, sans même le saluer, se mettait à marcher à ses côtés, lui débitant tout de go un texte de sa bible.

- On pourrait faire de Roanne, comme du Creusot ou de Montceau-les-Mines, une fresque pour le purgatoire. Ville démocratique où sévit,

non point la laideur, mais la médiocrité. Aucun monument n'y connaît la vertu périmée d'être beau. C'est la cité telle que l'a modelée la centralisation républicaine; elle représente ce que l'on nomme la province. Le style uniforme et la laideur équivalente des édifices traduisent à Roanne le règne du nombre, l'égalité.

De deux choses l'une: ou Johannès Thomasset tombait sur un quidam fruste qui se contentait de le dévisager avec beaucoup d'étonnement, allongeait le pas, se frappait le front d'une main éloquente; ou bien l'homme possédait quelque culture et tentait de défendre sa ville avec plus ou moins de hargne. Peine perdue. Thomasset ne répondait pas directement, mais lui opposait un autre verset de sa bible.

- La Loire, fleuve barbare, limite occidentale des désirs de notre race, roule ici des eaux lourdes, salies. L'homme a marqué la terre et les eaux. Nous glissons éperdument, comme ces flots souillés, vers on ne sait quel abîme et nous n'avons pas même à notre décharge la splendeur morbide des anciennes décadences... Cette cité est l'image de l'avenir, sans doute. Les églises elles-mêmes, bâties sans foi, s'y élèvent sans grâce. L'uniformité fait du meilleur granit un sable. Bientôt on ne discernera plus en France provinces et races.

Quelquefois, il tombait sur un homme chatouilleux qui protestait en disant:

- Mais vous êtes fou, monsieur, la Bourgogne, c'est le paradis de la France!

Un jour, Thomasset s'était réfugié dans une église et mis à prier d'une voix éclatante:

- Seigneur mon Dieu, donnez-moi la pierre de Sisyphe à rouler sur le mont Afrique ou le tonneau des Danaïdes à remplir avec les eaux de la Saône, mais ne m'obligez pas à peindre cette ville! Est-elle un de nos châtiments? Avez-vous, à défaut de sauterelles ou de peste noire et pour raffiner votre vengeance, envoyé sur nous les architectes de telles cités? Avez-vous, dans votre colère, étalé Vous-même sur la Loire coupable ces noirs lacis de rues, ces hurlantes toitures, ces interminables fumées, ces choses sans nom qui se croient les demeures des hommes et se disent des maisons? Ou bien avez-vous, dans votre magnanimité souvent incompréhensible, tout simplement laissé faire le Diable? Et vous m'avez envoyé cette vision, ô Seigneur mon Dieu, pour être le plus amer de mes souvenirs. Et vous m'avez fait vivre dans cet enfer pour me détacher peut-être d'une Patrie indigne et pour inciter mon âme à cette nostalgie où s épurent le concept de la race et l'amour des dieux.

Le sacristain l'avait gentiment poussé vers la sortie de l'église car cet ancien professeur, bien connu d'élèves devenus des hommes, inspirait surtout de la pitié. Sortant de l'église, il se postait devant le lycée et reprenait pour les jeunes garçons, un cours d'histoire qui ressemblait peu à celui qu'ils venaient d'écouter intra-muros.

- En les temps d'opprobre, il sied de se tourner vers les saints et les héros. Pour nous, habitants de la Bourgogne aimée des dieux, il faut songer parfois au dernier souverain. Oublié des uns, maudit des autres, M. Charles de Bourgogne, dit le Hardi, plus tard le Téméraire n'a point eu bonne part à la justice de l'histoire.

Puis il rentrait à Sain-Gilles, ne disait mot à sa famille et s'enfermait

dans sa chambre où il buvait le vin de ses vignes pendant une partie de la nuit.

*
**

Le 28 septembre 1944, Johannès Thomasset se trouvait encore dans sa chambre, vers midi, quand le maire de Saint-Gilles se présenta au château. il attendit longtemps puis, une fois le professeur réveillé, lui dit :

- Voulez-vous me suivre à la mairie, il y a là des messieurs qui désirent faire votre connaissance. Et, cette fois, ce ne sont pas des Boches!

C'était la police. Depuis le retrait de la Wehrmacht, une moitié du département de la Saône-et-Loire embastillait l'autre. Thomasset le fut à Chalon. Ici, la prison jouxte le palais de justice. Cellules surpeuplées de citoyens effarés, ne comprenant rien à ce qui justifiait leur arrestation. Bien que réfugié dans le silence agressif dont il ne sortait jamais, sauf pour lire ses propres textes, Johannès Thomasset lui, savait parfaitement pourquoi il se trouvait là. Jouant la Bourgogne contre la France, il avait pris rendez-vous avec la justice des Jacobins en perdant ce combat entamé par d'autres que lui, mené par d'autres que lui : Hitler, Joris van Severen, Jef van de Wiele, Degrelle, etc.

Il donnait l'exemple de la sagesse à ses voisins de cellule en leur lisant des textes empreints de sa lucidité.

- Il se soumit, sachant que s'il est dans l'hérésie un recours contre Dieu, il n'en est pas contre l'Etat ni contre les ancêtres. Il se soumit et se souvint. Il comprit que son pays était la terre classique de la haine, celle qui a mis le feu à cette partie du monde où la colère d'Odin l'avait appelé.

A l'avocat qui voulut bien se charger de plaider sa cause devant la Cour de justice de Chalon, Maître Barrault l'un des plus célèbres de la ville, il disait:

- Vers le milieu de ses épreuves, il était comme un mort au large et libre dans un grand tombeau...

Pour la Cour de justice, l'affaire Thomasset présentait peu d'intérêt. Impossible, à son propos, de brosser de grandes fresques résistancialistes, avec maquisards trahis, autodafés d'héroïques et blondes patriotes, lampes à souder, magnétos, fluide glacial dans les baignoires de la Gestapo. Aux inquisiteurs locaux, manquait le sens de l'épopée, sinon ils eussent évoqué, abandonnée par la Bretagne, la Bourgogne, la Corse, le pays Basque, la Catalogne, la Flandre, l'Alsace, une France réduite à sa plus simple expression d'Île-de-France, toujours une et indivisible, bien entendu!

Johannès Thomasset ne répondait pas aux questions, sinon en citant ce qui était tombé de sa plume, comme à l'accoutumée.

- Accusé, on vous a vu à Berlin pendant la guerre!

- Un trait distinctif entre la rue de Paris et celle de Berlin est qu'ici, on ne voit pas de nègres ni de prostituées. Le nègre, ornement du quartier Latin, gloire de Montmartre et de Montparnasse, fait défaut dans les villes allemandes. Les doctrines racistes sont amies de l'ordre établi par la nature. Elles jugent que le nègre a sa place

marquée sur le Niger et non pas sur la Sprée, que c'est donc une injure inoubliable que de l'avoir

[321]

amené sur le Rhin. Ce fut aussi une erreur dont les conséquences ne sont pas épuisées.

- Accusé, votre admiration pour nos ennemis est indécente, voire criminelle en ces jours sombres que nous vivons!

- L'Allemand ne parle pas de Berlin comme le Français parle de Paris. On peut être un Allemand de valeur sans avoir été à Berlin. Le Français qui n'a pas été à Paris n'ose l'avouer. Berlin ne suce pas le meilleur du sang allemand, n'accapare point tous les talents, n'est point l'ambition suprême de toutes les carrières. Le Reich ne connaît de la centralisation que ce qui est nécessaire pour assurer la coordination des forces. Nous connaissons une surcentralisation qui est la pire des faiblesses, qui nous livrera, nous, Bourguignons, pieds et poings liés, au désordre et à la ruine.

Maître Barrault faisait citer des témoins, la plupart provenant de Saint-Gilles et des environs. Aucun ne chargeait Jobannès Thomasset, sinon en reprenant des ragots du village. peu dangereux.

- Le 18 juin, il a embrassé un officier allemand!

Maître Barrault explique:

- C'était un ami d'avant-guerre, un grand professeur, comme lui.

- Le jour de l'accord russo-soviétique (*sic !*) M. Thomasset a hissé le drapeau hitlérien!

- Monsieur le Président, Messieurs de la Cour, permettez-moi seulement de souligner l'ignorance du témoin qui prétend évoquer l'accord germano-soviétique de 1939 et aussi sa mauvaise mémoire car il confond les couleurs et les symboles! Mon client a hissé ce jour-là le pavillon des anciens ducs de Bourgogne à la croix de Saint-André, rouge sur fond or. C'est le seul drapeau qui existe au château de Saint-Gilles. J'ai vérifié. Je puis même préciser pour le Tribunal, que c'est Mme Thomasset elle-même qui l'a brodé.

Le Fouquier-Tinville de service prés le Tribunal utilisait comme il le pouvait les minces rapports de police figurant dans le dossier.

- Au mois d'octobre 1941, l'accusé s'est rendu à Paris où il a rencontré des autonomistes bretons et flamands, en particulier le sieur Mordrel et l'abbé Gantois. En 1942, à Strasbourg, il a rencontré le Kreisleiter Bickler. le Gauleiter Wagner et le maire de la ville, Robert Ernst. A Berlin, on l'a reçu à la Ahnenerbe, institut de recherche pour la préhistoire germanique fondé par Himmler!

Maître Barrault explique :

- Mon client est un régionaliste, connu comme tel depuis 1930. Ces prises de contact avec d'autres régionalistes me paraissent tout à fait normales.

Fouquier-Tinville cria :

- Il ne s'agît pas là de régionalisme, Messieurs, mais de séparatisme! A travers l'accusé, je proclame la patrie en danger! Cet homme déteste la France et adore l'Allemagne! C'est un traître!

Johannès Thomasset ouvrit tranquillement sa « bible ».

- Les Allemands étudient dés l'école le Niebelungen-Lied et savent que les Burgondes sont une des plus nobles tribus germaniques. Mais peut-être ne savent-ils pas ensuite que leurs descendants vivent en Gaule? De même que nous ne voulons pas savoir que nos pères vécurent en Germanie.

[322]
L'histoire officielle suit une ligne brisée; elle est territoriale et non raciale.

Maître Barrault plaida et réclama l'acquittement pur et simple... Il présenta l'accusé comme un doux rêveur, un homme de cabinet parfaitement velléitaire, ennemi de la centralisation parisienne certes, comme tant d'autres Français, mais nullement au service de l'Allemagne ainsi que le prouvait son attitude pendant la guerre... Une justice saine ne pouvait lui faire un procès d'intention et le condamner sans violer le principe de la liberté d'expression, retrouvée grâce à la prochaine victoire des démocraties. Maître Barrault oubliait seulement - ou s'il le savait déjà, il ne pouvait le dire - que le Tribunal devant lequel il plaidait n'exerçait en aucune manière une justice saine, mais seulement la loi du plus fort. A l'échelle de l'histoire, telle qu'il la revendiquait, le professeur Thomasset se trouvait devant un tribunal de l'Inquisition. Quand le grand Inquisiteur provincial lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter pour sa défense, il relut le verset qui résumait toute l'affaire, non pour le public, mais les initiés :

- Il avait dépassé la patrie et retrouvé la race. Mais il garda en lui ce songe inévitable. Car les patries sont encore inscrites dans les frontières et il est téméraire de suivre son sang plutôt que son drapeau!

Par cette proclamation, Johannés Thomasset plaidait coupable, en appelant la revanche du drapeau. La Cour de justice de Chalon en prit acte, car elle siégeait idéologiquement à Paris. Cinq ans de prison ferme. Indignité nationale à vie. Verdict modéré. Pour avoir, comme Johannès Thomasset, tenté de s'approprier «tout ou partie du territoire national», Degrelle se voyait condamné à mort. Entre les deux hommes existait cependant une différence de niveau dans la culpabilité; Thomasset en était resté aux intentions, Degrelle était passé à l'action, et l'action continuait...

[323]

CHAPITRE XXVI

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Pendant que Degrelle allait de l'avant, doublant sur le poteau Jef van de Wiele, celui-ci attendait les ordres du SS Hauptamt au camp de Wahm avec le personnel de son gouvernement. Ces Flamands ne restaient pas inactifs et ne perdaient pas de vue le caractère militaire de l'ordre nouveau. Le commandant François avait eu l'idée de former une petite compagnie avec ces hommes d'âge et d'origine très divers. Les autres volontaires de Langemarck l'appelaient « la compagnie des ministres », parfois avec un certain sourire. François lui demandait de s'entraîner, comme les Dinasos qu'il avait créés bien avant la guerre avec Joris van Severen! Secrétaires, juristes, futurs diplomates, professeurs et le volksführer lui-même n'y manquaient pas. Chaque matin, on pouvait les voir plonger, ramper, bondir, sur les terrains enneigés du camp, sous les ordres du plus jeune officier flamand de la division: Franz Delepeire.

Originaire de Louvain, Delepeire était entré à Tölz pour suivre le stage réservé aux grands mutilés, après avoir perdu ses deux pieds en Russie. Il en était sorti premier lieutenant, après un entraînement physique et moral qui lui permettait d'accéder à presque toutes les performances d'un homme normal. Et il disait aux sportifs de la «compagnie des ministres »

- Si vous utilisez bien vos deux pieds pour reproduire ce que je réalise avec des prothèses, alors je serai content!

Content, il ne l'était pas toujours car ces intellectuels piétinaient parfois loin derrière lui. Ce stage, connu par ouï-dire, provoquait l'admiration des Wallons. La 28e division SS Wallonie avait d'abord occupé Lechenich, Poll, Disternich, Bliesheim. Les Bourguignons s'imaginèrent au début que le SS Hauptamt allait les engager dans l'offensive des Ardennes. Un ordre du Grand Quartier Général de la VIe armée (A.O.K.6) avait rassuré ceux qui redoutaient de se battre Belges contre Belges. Il n'en était pas question. Depuis le début de la guerre, la Waffen-SS, comme la Wehrmacht, refusait de légaliser la guerre civile. La formation et l'entraînement de la 28e division continuaient. Le 12 janvier, elle faisait mutation et occupait Nieder, Oberaussen, Huchelhove, avec le Grand
[324]
Quartier Général à Avenheim. Le détachement motorisé qui accompagnait Degrelle y rentra le 15 janvier.

*
**

Lorsqu'il avait formé son peloton cycliste à Alfeld, selon les instructions du commandement et dans l'esprit de la nouvelle organisation des «Infanterie Divisionen 45 », l'adjudant Dothée partageait sans le dire l'opinion de son ami Charbonnier qui affirmait en contemplant les vélos:

- Mieux vaut rire que pleurer, la grimace est plus belle!

Avec ses « rois de la pédale », Dothée venait de stationner à Niederhausen pendant l'offensive des Ardennes. Toujours en compagnie de Charbonnier, il s'était penché sur la radio de sa logeuse pendant l'allocution qu'Hitler adressait au peuple dans la nuit du 31 décembre, disant: «Si chaque homme, chaque femme allemande, fait son devoir jusqu'au bout, alors nous serons vainqueurs. Que les dieux me pardonnent les cinq dernières minutes de cette guerre. »

- Cause toujours, tu m'intéresses! commenta Charbonnier.

Pas plus que Dothée, il ne croyait aux armes secrètes, malgré les V2 qui, se dirigeant vers le port d'Anvers, déployaient clans le ciel nocturne leur chevelure de comète rouge et verte. Tout le monde en Allemagne ignorant les recherches poursuivies sur la désintégration de l'atome et l'antigravitation, croire dans les armes miraculeuses ne relevait pas de la stratégie mais de la foi. Déjà, Hitler n'était plus de ce monde, vaincu par le Kalyuga, l'âge sombre de l'humanité. Charbonnier et Dothée ne croyaient pas, comme certains nationaux-socialistes peu nombreux, ou quelques Indiens méditant dans les ermitages de l'Himalaya, que le millénaire ouvert par l'assomption d'Hitler allait, à son terme, après de longues épreuves, renouer avec l'âge d'or! Eux ne pensaient plus qu'à tirer leur épingle du jeu sans déroger toutefois aux règles de l'honneur et de la fidélité imposées par la croix de fer de première classe, cette nouvelle Toison d'or que l'adjudant Dothée portait depuis Patska. Toute la difficulté relevait d'un problème de choix. Ne pas laisser ses os dans un combat maintenant perdu, tout en restant fidèle à l'esprit qui le nourrissait, réclamait plus de chance et d'imagination que d'enfiler une paire de gants blancs et foncer sur les mitrailleuses de l'ennemi, comme les cadets de 1914 à Langemarck!

- C'est foutu! dit Charbonnier.

- Moi je le sais depuis 1942, répliqua Dothée.
- Et tu n'as pas dételé? Les occasions n'ont pas manqué!
- Quand on a choisi librement un camp, on s'y tient! Mais j'aimerais quand même sauver ma peau! C'est pas interdit, non?

Dairin, dit « Gros Ziz » qui, à dix-sept ans, avait choisi son camp sur un coup de tête, soldat de premier ordre cependant, décoré de la croix de fer, raisonnait en ouvrier boulanger provisoirement muté dans l'héroïsme. Lui ne savait rien des « dix-sept provinces », des ducs de Bourgogne, du grand Occident germanique de langue française, de la mystique SS du sang et du sol, bien qu'il en illustrât personnellement les valeurs, mais il aimait le travail bien fait, détestait les boulots inutilement commandés! Cette guerre représentait maintenant une pâte qui ne lèverait plus, quels que

soient les efforts déployés par le mitron en la pétrissant. Donc, il prétendait mettre la clé sous la porte du fournil, sans plus attendre !

Le peloton cycliste s'est déplacé et cantonne maintenant à Werthoven, une charmante bourgade où tout parlerait de paix, bon vin, filles chaleureuses, si le rationnement et les avions d'assaut américains n'y rendaient la vie âpre et dangereuse. La 1re compagnie du 70e vient de perdre dix-huit hommes par une seule bombe d'avion, dans un cantonnement voisin! Un soir, donc, Dairin se présente chez Dothée et lui dit:

- Mon adjudant, je viens vous demander de me rendre un service.
- Vas-y!

Et, comme l'homme hésite :

- C'est quoi? Une permission exceptionnelle pour la Belgique?
- Vous avez presque deviné!... Voilà... Est-ce que vous accepteriez, demain soir, de ne pas me porter manquant à l'appel?

L'officier de jour parcourt les cantonnements vers 22 heures, pour relever les absences illégales ou autres.

- Que se passe-t-il, Gros Ziz ?
- Eh bien, je fous le camp!

Dothée accuse le choc par un haut-le-corps et réplique sèchement:

- Si tu désertes à l'ennemi, je te signale immédiatement!

L'homme proteste avec véhémence.

- Pas question, mon adjudant! Plus souvent, que j'irais rejoindre ces salauds! Non. Mais c'est fini. Alors, je vais me planquer quelque part en Allemagne... Peut-être chez des paysans, peut-être comme ouvrier en usine... j'sais pas encore. Je me débrouillerai. L'important c'est de disparaître sans qu'on me lance les feldgendarmes aux trousses avant deux ou trois jours. Alors, je serai loin!

Dothée hésite, puis absout Gros Ziz dans le secret de sa conscience, en se disant : celui-là a bien fait sa part de travail!

Il décide de couvrir son vieux camarade de combat:

- Tu ne m'as rien dit, je n'aurai rien vu! Débrouille-toi!

Le lendemain, Gros Ziz s'est particulièrement bien débrouillé aux dépens du vélo personnel de l'adjudant-chef du peloton, qu'il a « emprunté». Il pédale en direction de

Berlin. Et, comme si cette porte de sortie choisie par le fils du boulanger en ouvrait une autre, le soir-même, Charbonnier dit à l'adjudant:

- J'ai bien réfléchi à notre discussion sur la fin de la guerre et trouvé un moyen de la terminer en beauté.

- Et comment?

- Mais. comme officier, tout simplement!

Dothée pousse un sifflement d'admiration.

- Pour une idée, ça, c'est une idée! Sous nos ordres, la Waffen-SS va gagner la guerre et nos galons nous vaudront dix ans de prison supplémentaires devant les tribunaux belges, si la guerre est tout de même perdue!

Puis l'adjudant réfléchit longuement et avance une autre hypothèse.

- L'histoire est pleine de guerres gagnées ou perdues. Celle-ci est cuite mais, comme officier de Waffen-SS, nous jouerons peut-être un rôle

important dans la prochaine!

- Tout cela est très joli, mais comment devenir officier?

- Voilà trois fois que le capitaine Matthieu nous demande de poser nos candidatures au prochain stage d'élève Junker à Tölz!

- Alors, posons!

La demande était formulée et acceptée quelques jours plus tard.

*

**

Pendant que la VIe armée frappait l'ennemi dans les Ardennes, les Russes développaient une offensive irrésistible, que rien désormais ne pouvait contenir avant Berlin. L'Oder est atteint entre Francfort et Kustrin, le front allemand acculé à la mer du Niemen à la Vistule. La VIe armée soviétique de la garde a dépassé Posen et marche vers Stettin, sans rencontrer de résistance. Le haut commandement de la Waffen-SS rappelle d'urgence ses divisions engagées à l'Ouest.

Le 27 janvier, Langernarck et Wallonie, qui poursuivaient leur entraînement dans de fort mauvaises conditions, reçoivent l'ordre d'embarquer par chemin de fer, avec sept jours de vivres. Destination inconnue. Les convois se dirigent d'abord vers la Bohème, par Cologne et Noroît. A Leipzig, dans la nuit du 31 janvier au 1er février, ils rebroussent chemin vers Berlin et le contournent, évitant le fantastique bombardement du 3 février. Du 4 au 5, les bataillons flamand et wallon débarquent dans la confusion entre Stettin sur l'Oder et la petite ville de Stargard. Région submergée par les réfugiés venant de l'Est. Voies ferrées engorgées par les évacuations économiques, les transports stratégiques. L'Europe de l'Est reflue vers ses antiques bases de départ, d'où elle exporta la civilisation vers l'Asie, avec les Teutoniques, ces conquérants et mainteneurs qui, brusquement, perdent pied, poignardés dans le dos par ceux qui, dans cette guerre décisive, auraient dû les aider en frères liés non seulement par la race mais encore par l'instinct de conservation.

Les commandeurs de Langemarck et Wallonie, lieutenant-colonel Schellong pour l'une, Degrelle et son adjoint Hellebaut pour l'autre, se présentent au Grand Quartier du général Münzel et, dans la nuit du 5 au 6, étudient avec lui et son jeune chef d'état-major von Bismark, une situation stratégique angoissante. Il s'agit de maintenir à tout prix, au moins pendant une semaine, le trafic routier et ferroviaire dont le cœur se trouve à Stargard. Cette petite ville de vingt mille habitants représente la plaque tournante sur laquelle passent les dernières liaisons avec les armées qui fixent l'ennemi à Koenigsberg et Dantzig, les renforts permettant d'improviser une défense de la Poméranie du Nord. Les Russes se trouvent à vingt kilomètres au sud-est de Stargard, encerclent Arnswalde qui se défend courageusement. Pour leur résister dans ce secteur, Münzel ne disposait avant l'arrivée de Langemarck et Wallonie que des compagnies de « Volksturm » formées à Stettin, un train blindé de la Luftwaffe établi à la hauteur de Kollin, une compagnie de marche formée par des permissionnaires hâtivement regroupés à Repplin, c'est-à-dire rien.

Les deux divisions de volontaires ne représentent en réalité que deux groupes de combat comptant chacun entre dix-huit cents et deux mille

hommes. Le reste des effectifs, bien plus important, se trouve encore dispersé dans les camps d'instruction, en missions diverses, et restera indisponible jusqu'à la fin. La fantastique organisation allemande qui, depuis cinq ans, multiplie les miracles, se trouve à bout de souffle. Désormais, les compagnies ne rejoindront pas les bataillons, les chasseurs de chars ne toucheront pas leurs canons mobiles, les compagnies cyclistes leurs vélos, les bandes de cartouches n'arriveront plus jusqu'aux culasses des mitrailleuses.

Langemarck s'engage dans la bataille pour Stargard avec les bataillons Riehmann (II/66) et Oehms (I/67), une compagnie Wangemann de canons antichars et antiaériens, une compagnie artillerie-infanterie et un peloton de radios-téléphonistes. Même indigence à Wallonie qui compte un bataillon Derriks (I /69), un bataillon Lakaie (II/69) un bataillon Ruelle avec trois compagnies du I/70, deux compagnies PAK et FLAK II, une compagnie de radios-télépbonistes. Les numéros 66, 67, 69, 70, désignent des régiments qui n'existent que théoriquement. Les pelotons d'engins régimentaires IG et Panzerschreks n'ont pas été constitués, non plus que les bataillons cyclistes, non plus que les pelotons de défense spéciaux, avec leurs canons blindés. Bref, c'est l'indigence.

- Pousse fainéant!

Le cri, lancé sur un ton mi-rieur mi-sérieux, descend le long des colonnes de fantassins qui poussèrent ces petits canons d'infanterie qu'on tractait avec des chenillettes à l'époque faste de la brigade d'assaut, avant Tcherkassy. Maintenant, on les pousse à bras, on les tire avec des cordes le long des routes sablonneuses mais enneigées vers les positions de défense prévues. Une bise coupante, parfois chargée de lourds flocons gris souffle sur la Poméranie. Les bataillons Lakaie et Ruelle, débarqués par erreur à Stettin, le 2 février, rejoignent à marche forcée. Ils ont ainsi tout le temps de se réchauffer en traînant leurs canons IG. Le premier prend

position à Strebelow. La 7e compagnie occupe Kollin avec des Volksturm armés de vieux fusils français. Le bataillon Ruelle défendra la route vers Schneidemühl et les marécages au sud-est de Schöneberg. Le bataillon Derriks se trouve déjà à Kremzov. Son comandant, le « Boss» ou le «capitaine Conan», se prépare à mener un combat personnel que les survivants de la division Wallonie n'oublieront jamais et qui fera de lui, après Lippert tombé à Tcherkassy, l'un de ses héros de légende. Les Russes ne sont pas encore au contact, mais la rumeur des combats qu'ils livrent autour de Arnswalde, quinze kilomètres plus loin, parvient jusqu'aux positions maintenant tenues par les Wallons.

En attendant d'ouvrir le feu, ils s'organisent et « organisent» dans le sens que les Allemands donnent parfois à ce verbe. Ils «organisent» d'abord, très officiellement, trois cents carabines automatiques « MK »stockées à Stargard par des gardes-mites qui attendaient sans doute l'heure d'en faire cadeau aux Russes, puis vingt canons antiaériens de 2 cm sur affût de position. Bricolés avec le génie que les Liégeois possèdent dans chaque main, ils deviendront de bons outils antichars et rendront de grands services dans les combats qui mûrissent sous l'horizon bruni par la neige au crépuscule, incendié par elle quand vient le jour.

Le lieutenant Lambert, officier de l'état-major de Degrelle, «organise» deux fûts d'essence qui seront mieux à leur place dans la

voiture du patron que dans le dépôt d'où il les extrait. Mais les sentinelles l'ont repéré, l'officier d'intendance responsable l'identifie et se plaint chez le général Mûnzel. Lambert reçoit aussitôt un ordre comminatoire : se présenter sans délai devant l'officier de justice pour répondre du délit de pillage! Au mois de février 1945, sur le front de l'Est, être accusé et convaincu de pillage revient à se balancer tout de suite au bout d'une corde avec un écriteau sur la poitrine: «je suis un pillard.» Les Bourguignons viennent d'apercevoir un soldat de la Wehrmacht exposé dans cet appareil sur un pilori en traversant Stargard.

Degrelle hausse les épaules et couvre son officier. Il fait élever un tumulus dont l'éloquence se suffit à elle-même. On le coiffe du casque qui porte le matricule de Lambert. L'aumônier murmure une prière, plante une croix, dépose un panneau de bois *in memoriam:* Lieutenant Lambert. Tué pour l'Europe et la Belgique. puis on raye Lambert des contrôles de la 28e division SS Wallonie et Degrelle télégraphie à Münzel « Lieutenant Lambert tué en patrouille au contact de l'ennemi. » C'est terminé. On n'en parle plus.

Toutes les affaires de pillage ne se développent pas sur le mode léger de celle-ci. L'adjudant-chef Müller est appelé à en vivre une et lui donner un style inattendu. C'est un Liégeois, très fin et pince-sans-rire, national-socialiste convaincu. Il est sorti de Tcherkassy en y perdant l'articulation du bras gauche au niveau du coude et une partie du pied droit. Son état ne l'a pas autorisé à dépasser le grade de Hauptscharführer et lui a fourni une place de tout repos « Meldeführer», chef des

estafettes au bataillon Denie. Il se tient maintenant au village de Kremzov dont il occupe une maison. Il est en train de déjeuner, vers midi, quand son ordonnance Codina le dérange. Mi-français, mi-espagnol, Codina dépend de la 3/70 où servent les volontaires de la division Azul qui, lors de sa dissolution officielle, n'ont pas voulu rentrer en Espagne et se sont incorporés un peu partout dans les divisions Waffen-SS. Le lieutenant Valdajos, qui la commande habituellement, se trouve en mission et ses hommes à Kremzov. Codina dit à Müller:

- *Hauptscharführer, muchos hombres de la Wehrmacht* sur la place! Ils vont pendre *tres mujeres!...*

- De quoi? De quoi? Les schleuhs vont pendre trois bonnes femmes?... On va voir ça, et si tu me racontes des bobards, sac à brosses, je te botte les fesses.

Müller sort et, presque devant sa porte, découvre un tableau inquiétant. Sous un énorme tilleul, on a poussé un camion-cuisine à toit plat. Appuyée au flanc de l'engin, se trouve une échelle. Au-dessus du toit, trois cordes munies chacune d'un nœud coulant, pendent à la maîtresse branche. A terre, tout à côté, placées sous la surveillance de plusieurs feldgendarmes, trois Ukrainiennes, mi-russes mi-polonaises, se lamentent à grands cris. Autour, un cercle de Bourguignons s'est formé, immobile et silencieux. Müller comprend tout de suite ce qui va se passer... Les femmes emprunteront l'échelle pour monter sur le toit du camion... On leur passera la corde au cou... Le camion démarre. Elles perdent pied et tombent à bout de corde. Couic! Comme à la tour de Londres!

Müller s'avance vers les Wallons et demande:

- Qu'est-ce qu'elles ont fait ces « pounimailles »?

[329]

On lui montre un paquet de hardes et quelques boites de conserve posées près d'elles. Ce sont les pièces à conviction. Acte de pillage en zone d'opérations. La mort par strangulation. C'est prévu. Annoncé. Réglementaire. Un Wallon s'approche de Müller et lui dit:

- C'est de la carabistouille cette histoire! Les « pounimailles» n'ont rien volé du tout. C'est des schleuhs qui leur ont passé ces nippes et cette bouffe pour qu'elles se laissent baiser! Eux-mêmes ont dû faucher les conserves à leur unité!

Autour de Kremzov un régiment d'artillerie dépendant de la Wehrmacht s'est établi en soutien.

- Ça change tout! affirme Müller.

Il se tourne vers les Wallons et leur crie :

- Alors, vous les moutons de service, vous vous croyez au guignol? Vous regardez ça, ces bonnes femmes qu'on va brancher pour rien, et ça vous laisse froids?

Dés qu'un homme résolu s'adresse à une foule, il l'entraîne dans la direction qu'il lui plaît, la chose est bien connue. Les Bourguignons commencent à rouspéter. Müller attise le feu.

- Alors, vous allez laisser pendre des femmes en sachant qu'elles sont innocentes? Et par des schleuhs de la Wehrmacht, par-dessus le marché? Vous n'avez pas honte?

Cris et protestations montent de ton. A cet instant, surgit un capitaine dépendant du régiment d'artillerie. Il demande à Müller:

- *Und Sie was haben Sic zu mechern?*

- Moi? Ce que j'ai à rouspéter?

Müller dévide les écheveaux de sa colère... Pendre trois femmes innocentes, Russes ou non... Les laisser une heure sous les cordes... Immonde!... C'est de la pure *tierquälerei* et la cruauté envers les animaux est sévèrement condamnée en Allemagne! Sidéré, le capitaine n'arrive pas à placer un mot avant que Müller n'ait conclu:

- Eh bien, ça ne se fera pas tant que les Wallons occuperont ce patelin!

- C'est de la pure mutinerie! clame l'artilleur. Vous allez voir, je reviens tout de suite!

Le capitaine s'éclipse. Müller dit à l'un des volontaires espagnols qui se rapproche lentement:

- Codina, monte sur le toit du camion et coupe les cordes!

L'adjudant commandant les feldgendarmes, resté jusqu'ici passif, dégaine son pistolet et dit à Codina qu'il ouvre le feu s'il coupe les cordes. Müller dégaine à son tour, et on parlemente.

FELDGENDARME : - Vous risquez la peine de mort pour mutinerie en zone d'opérations.

HAUPTSCHARFÜHRER MÜLLER : - Vous commettez un crime en pendant ces femmes sans avoir mené une enquête sérieuse!

FELDGENDARME : - Je fais respecter l'ordre et les lois de la guerre!

HAUPTSCHARFÜHRER MÜLLER : - Nous aussi! Laissez-nous couper ces cordes!

Les feldgendarmes se résignent et transigent, car les Espagnols de Valdajos ont mis en batterie deux mitrailleuses et demandent à Mûller, en se passant la langue sur les lèvres :

[330]

- *Vamos à disparar?... Vamos?...*

Une base d'accord est trouvée entre policiers et soldats. Couper les cordes reste interdit, car on ne saurait endommager le matériel du Grand Reich, mais les enlever reste possible! Les Wallons enlèvent les cordes juste comme revient le capitaine allemand qui a repris du poil de la bête.

Il crie:

- Suivez-moi, vous allez passer en conseil de guerre!!!

Müller cligne de l’œil.

- Plus souvent que je vous suivrai, comme ça, les mains dans les poches, et tout seul! Mais je vous accompagne volontiers, avec deux Wallons armés!

Le capitaine n'insiste pas et se replie, tandis que le lieutenant qui l'accompagne grince:

- Et c'est avec des gens pareils qu'on doit gagner la guerre!

Le sergent Gillet, qui parle très bien l'allemand, lui répond du tac au tac:

- Heureusement, car avec vous elle était perdue depuis longtemps!

Puis, tourné vers Müller, il lui dit:

- Ces artilleurs s'en foutent! Eux vont se tirer pendant la nuit! Mais si les Ivans se ramènent demain matin, et trouvent trois Ukrainiennes pendues, c'est nous qui prendrons la sauce! Ivan est assez vache comme ça, faut pas l'exciter davantage.

Müller réplique :

- Et ces salauds d'artilleurs iront clamer partout les mérites de la Wehrmacht, sa justice, son humanisme, pour mieux traîner la Waffen-SS dans la boue!

Le soir tombait. De bleue, la neige se faisait noire. Les canons qui grondaient dans le Sud-Est paraissaient fatigués et ne tiraient plus que coup par coup. Les feldgendarmes interrogeaient de nouveau, et sérieusement cette fois, les Ukrainiennes sur l'origine des hardes et boites de conserve saisies. Finalement, ils les prièrent d'aller se faire pendre - ou baiser- ailleurs!

Le lendemain, une jeune et jolie Polonaise se présentait chez Müller. Elle venait remercier le Hauptscharführer de son intervention qui avait sauvé ses amies. Elle n'avait pas besoin de faire un petit dessin pour désigner l'endroit où gîtait l'âme de sa reconnaissance. Tout en brûlant à petit feu, l'adjudant-chef balayait fermement la perspective entrouverte. La fille était vraiment très jolie. Il lui dit en sabir liégeois-front de l'Est

- Contrairement à ce que ta religion chrétienne essaye de faire croire, ce ne sont pas les fautes que nous pourrions commettre, mais les meilleurs de nos actes qui nous lient et nous obligent!

Elle ne comprenait pas et s'éloignait, l'œil triste, la tête basse. Elle croyait que Müller ne voulait pas d'elle parce que SS, méprisant une fille de race inférieure! Si elle avait su!

Le capitaine Denie, commandeur de la 3/70 le fit appeler dans l'après-midi. Il venait de recevoir des Allemands la demande de passage en conseil de guerre « Tatbericht». Il la déchira en petits morceaux, tout en l'engueulant copieusement, pour finir par lui dire:

- A ta place, j'en aurais fait tout autant!

Les deux hommes s'étaient battus ensemble à Tcherkassy. Puis, il lui

[331]

donna une mission. Envoyer dans les bataillons dispersés des estafettes pour retrouver Jean Charbonnier, Robert Denis, Léon Werelds, Dothée qui, désignés pour suivre un stage d'élèves officiers à Tölz, transportés réglementairement jusqu'à Stettin où ils n'avaient rien à faire, devaient repartir d'urgence, de manière non moins réglementaire, pour Munich et la fameuse école de la Waffen-SS.

*

**

La neige couvrait la terre jusqu'aux Alpes de Bavière lorsque les quatre voyageurs rencontrèrent la Junkerschule de Tölz qui s'offrait à eux avec une soudaineté un peu théâtrale. Formé en carré, comme une troupe en position désespérée, un immense bâtiment à quatre côtés et un seul étage coiffait un mouvement du terrain dominant la petite ville. Rien ne troublait l'unité de ces façades de pierre grise, constellées de fenêtres toutes égales, sauf le porche d'entrée monumental encadré par deux tours en poivrière. Les bâtisseurs de Tölz l'avaient calquée sur l'antique architecture militaire, puis stylisée dans une perspective moderne. L'ensemble suggérait un « krak des chevaliers » ou un « burg des Teutoniques», transformé en monastère.

Tölz voulait être autre chose qu'une simple école de guerre ou une maison de prière mais, pour le comprendre, il fallait d'abord se soumettre à sa loi. Soumission ou rejet demandait à peine vingt-quatre heures pour s'accomplir. Les quatre Bourguignons, en rupture de front, le devinent déjà en quittant les bureaux administratifs qui se trouvent en entrant, à gauche du porche monumental. L'instructeur qui les prend en charge leur dit, sans aucune raideur, plutôt sur le ton d'une camaraderie qui existerait depuis toujours;

- Ici, vous perdez vos grades en entrant. Même si vous arriviez comme commandant de la Wehrmacht. Tout le monde repart avec la simple barrette d'aspirant-sergent.

Il jette un coup d'œil sur la tunique de Dothée et ajoute:

- Moi je n'ai pas tout ça! Mais ça ne fait rien. Jusqu'à nouvel ordre, j'en sais plus long que vous et suis plus capable que vous. C'est la règle du jeu.

Après trois ans de guerre, Dothée porte en effet à la boutonnière les rubans de la médaille de l'Est et croix de fer de seconde classe; sur la poche la croix de fer de première classe encadrée par l'insigne des trois corps à corps et celui des blessés; au-dessus de la poche le large sautoir en bronze témoignant sur quinze jours de combats rapprochés.

Tout cela n'impressionne pas l'instructeur. Contrairement au chrétien, le SS a droit à l'orgueil mais passe d'abord, comme lui, par l'humilité Dothée la possède déjà et quand ses camarades lui demandent comment il a obtenu la croix de fer de première classe, par quels dépassements, il répond d'emblée;

- Je n'ai rien fait de spécial. Simplement tenu ma place dans la bagarre. C'est ma prime de régularité!

Après la leçon d'humilité qui remet tout le monde dans le rang confère l'égalité des chances, voici la première d'une longue série de «Mutprüfung», épreuves de courage. Celle-ci se donne sous la forme

anodine d'une leçon de natation. Tölz possède la plus belle piscine chauffée de toute l'Allemagne. Faïence bleue. Chromes. Eau filtrée. La SS ignorant les petites pudeurs

qui prétendent dissimuler les inégalités biologiques, tout le monde s'y plonge nu. Le maître nageur reçoit les élèves avec bonhomie et, tout de suite, sépare le bon grain de l'ivraie.

- Ceux qui savent nager, par ici. Les autres, par là!

En 1945, beaucoup de jeunes gens ne savent pas encore nager. Dothée se retrouve avec une quinzaine de néophytes et regarde. Le moniteur a regroupé les nageurs. Il leur donne des instructions sur un ton confidentiel qui surprend un peu et, hop! les voici à l'eau.

- Les non-nageurs, en colonne par un derrière moi!

Tour de bassin au pas de course sur les talons du moniteur qui, brusquement, s'engage sur la planche du plongeoir de cinq mètres et saute à l'eau. Plouff!... Plouff!... Plouff!.. Les yeux fermés, lourd d'angoisse, Dothée saute à son tour. Que faire d'autre, sinon quitter l'école? Qui, même sans refuser de sauter, hésite, quitte l'école le lendemain et regagne son unité. Deux nageurs saisissent Dotée qui barbote misérablement et le ramènent au bord. Vite, on reforme les rangs pour repartir du pied gauche. Gauche. Droite. Une... Deux... Tour de bassin. Cette fois, le maître nageur s'engage sur le plongeoir intermédiaire et saute, mais en arrière! C'est beaucoup plus impressionnant. Qui hésite quitte l'école. La Junkerschule de Tölz ne réclame pas le courage réfléchi, obtenu par une approche plus ou moins longue, un effort de volonté plus ou moins intense, mais un courage biologiquement fondé, et non obtenu selon l'esprit. La sélection se fait sur un réflexe, décisif, au dixième de seconde. Tout retard est entaché d'intellectualisme, donc éliminatoire. Les instructeurs possèdent ainsi, dés le départ, le spectre animal du futur officier SS. Il doit rappeler celui du lion ou de tout autre bête qui se montre aussi naturellement courageuse qu'elle respire.

Le soir, les quatre Bourguignons regagnent Sacksenkamp, à neuf kilomètres de Tölz, car les premières semaines du stage se passent dans la nature.

- Alors, qu'est-ce que t'en penses? demande Robert Denis.
- Eh bien, ça m'a traumatisé, avoue Dothée.
- Comment? Toi qui as fait Tcherkassy? s'étonne Werelds.
- Toi qui as passé la rivière Gniloï-Tikitch par 15° sous zéro, appuie Charbonnier.

Dotée hausse les épaules.

- D'abord, j'ai eu la trouille en traversant la Gniloï-Tikitch, ensuite je n'ai pas plongé dedans, je l'ai franchie sur un tronc d'arbre, sinon je me serais noyé puisque je ne savais pas nager! Et puis, voyez-vous, c'est autre chose!
- Bien sûr, approuve Robert Denis. Tout devient facile dés que tu as les Russes aux fesses. C'est toi ou le « pounimaille »! Le terrible, c'est l'acte gratuit! Perdre son grade le matin, sauter d'un plongeoir de cinq mètres quand on ne sait pas nager c'est aller au-devant des emmerdements! Et là, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même! Nous sommes vo-lon-tai-res ne l'oubliez pas!

Charbonnier, déjà, fermait un oeil, allongé sur sa paillasse.

- Tölz? Ce n'était peut-être pas la vraie solution pour terminer tranquillement la guerre!

- Au fond, conclut Dothée en bâillant, je commence à comprendre que, depuis deux ans, nous jouons au SS sans savoir exactement de quoi il s'agit. J'ai dans l'idée qu'à Tölz, pour devenir un vrai officier SS, il faut en baver comme un Russe!

- Ou comme un moine! ajoute Denis.

Ils remontèrent la mince couverture de leur lit jusqu'aux yeux et s'endormirent, fatigués par cette première journée d'initiation.

*
**

La 27e division SS Langernarck n'a déployé en Poméranie que le quart de ses effectifs, le reste se trouvant encore à l'instruction dans les écoles spécialisées de Bohême, Bavière, Italie du Nord. Au-delà de l'oder, sur les bords de la rivière Ihna, les Flamands se retrouvent, dans une certaine mesure, en terre ancestrale. Comme leurs prédécesseurs, ils chantent:

Vers les pays de l'Est,
Nous voulons marcher...

Certains, nés à Damme, près de Bruges, arrivent à Damme, près de Stargard. Beaucoup de villages plantés sur les bords de l'Oder portent le même nom que ceux qui se reflètent dans l'Escault: Naar, Oostland, Willen, Wy Rÿden... Ce furent des Flamands qui fondèrent ou baptisèrent ces bourgs dressés par eux ou les marchands de la Hanse, sur les arrières des Teutoniques. L'unité germanique s'était créée avec le duc de Brabant associé au duc de Souabe, le petit-fils de Barberousse. Elle se réveillait avec Hitler.

Cette continuité s'exprime par le retour de Langemarck dans le IIIe corps blindé germanique, sous les ordres du général Steiner.

Rattachés à la division SS Viking, le bataillon Oehms occupe Zadlow, le poste de commandement du lieutenant-colonel Schellong s'implante à Zachan, l'autre bataillon à Reichenbach.

Langemarck et Wallonie sont chargés de freiner l'avance de l'ennemi vers Stargard, tandis que se prépare une contre-offensive allemande, la dernière de la Seconde Guerre mondiale. Les stratèges ont noté que, dans sa marche forcée de la Vistule à la mer Baltique, l'armée rouge présentait d'interminables flancs exposés aux coups venant de l'ouest. Couper ces armées par une offensive d'ouest en est, et qui se rabattrait ensuite vers le nord, permettrait d'encercler et détruire un bon million d'hommes et, en atteignant au sud Kustrin, Landsberg, Ponian peut-être, écarter la menace qui pèse sur Berlin. Himmler coiffe cette opération, présence peu rassurante, car jamais jusqu'ici le Reichsführer n'a commandé en chef devant l'ennemi.

Le 8 février, le bataillon Lakaie s'empare du nœud routier de Lindenberg et l'ex-ambassadeur de Léon Degrelle à Berlin, le capitaine Vermeire, occupe Müscherin. Le 9 février, combats de patrouilles devant Repplin, Kollin et dans les marais de l'Ihna, vers Zadlow, secteur des Langemarck. Grosse attaque russe le 10, en direction de Stargard,

laborieusement stoppée et rejetée aux abords de la sucrerie de Klüzow, grâce aux canons d'assaut mis en ligne par la division de grenadiers blindés SS Frundsberg. Le 12 février, les Russes reprennent Krussov mettant les Wallons en situation difficile en cas de retraite, car elle devrait s'opérer par l'étroit couloir de Wittichov. Partant de Strebelov, une contre-attaque lancée sans préparation, échoue. Le lieutenant Rue est tué en entraînant la 5e compagnie. Le lendemain, une nouvelle contre-attaque de la Frundsberg vers Krussov échoue également, malgré. l'intervention de ses chars Panthers. Wallonie se voit contrainte d'étendre son dispositif vers le nord. Les 1 et 3 du 79e prennent position dans les fonds marécageux au sud de Stressen. Le 1 /69, le bataillon du « capitaine Conan » déloge les Russes du village de Repplin.

Toutes ces opérations de détails, demi-victoires, demi-défaites, ont permis de conserver le terrain entre Stargard qu'il s'agit de défendre à tout prix, et Arnswalde, qu'on doit occuper dans le cadre de l'offensive en préparation. La tenace résistance de Langemarck et Wallonie, du 7 au 14 février, a permis à Himmler de regrouper des forces relativement importantes sur le front de l'Oder. Le IIIe corps germanique a récupéré ses unités en cours de rapatriement de l'Estonie. La division Nordland regroupe ses régiments Norge, Dänmark, Westland. SS Polîzei Division et Nederland arrivent. L'Allemagne anime encore les derniers grands combats qui se préparent à l'est, mais ses troupes ne sont plus majoritaires sur le terrain. C'est l'Europe germanique et nordique, avec les Estoniens, les Lettons vers Dantzig, les Français de la 33e division SS Charlemagne devant Hammerstein, les Danois, Suédois, Norvégiens, Hollandais, Flamands et Wallons en Poméranie occidentale. La Wehrmacht a presque disparu de la scène, seule la Waffen-SS demeure et, si des unités comme la SS Polizei Division ou la SS Frundsberg comptent encore une majorité de citoyens allemands, mêlés à des volontaires étrangers, ils ont perdu le vieil esprit orgueilleux et dominateur. L'armée qui va tenter de défendre la dernière position défendable contre l'Asie en marche, l'Oder et ses glacis, ne ressemble plus du tout à l'armée allemande de 1914, ou même celle de 1940. C'est celle d'une Europe devenue lucide. Elle se sent menacée par les cavaliers qui, motorisés cette fois, jaillissent de nouveau des plaines de l'Asie centrale, et à juste titre, il faut bien le dire, Hitler ayant réveillé en 1941 le géant qui dormait, sans disposer des forces nécessaires pour le faire passer directement du sommeil dans la mort! Hitler et les hitlériens tentent, en 1945, de réparer cette faute, mais il est trop tard!

*
**

L'offensive est lancée par surprise à l'aube du 16 février. Froid vif, neige grinçante, ciel livide. Langemarck attaque avec sa vigueur traditionnelle, franchit la rivière Ihna, progresse jusqu'à Petznick, Mariamühl, Arnswalde que libèrent les chars du régiment danois. Assiégée depuis trois semaines, Arnswalde évacue immédiatement la

population civile surprise en ses murs au début de l'année. Langemarck s'installe en position de couverture, au nord-est du couloir désormais ouvert entre Stargard et Arnswalde, tandis que les Wallons défendent sa

rive sud. Quelques noms de Wallons et de Flamands vont émerger de cette bataille, pour témoigner sur un style qui, des Teutoniques aux Waffen-SS se portait garant des chances d'une Europe conquérante, apte à régner et régnant sur le monde avant de se convertir en ghetto ouvert à tous les joueurs de guitare apatrides.

Originaires du Limbourg, Fons Bollen et son père ont participé à tous les coups durs depuis la SS Nordwest, dans laquelle l'un et l'autre s'étaient engagés en 1940. Le père et le fils ont pris réciproquement leurs distances. Le père, resté simple soldat, fut un jour amené à présenter les armes à son fils sorti lieutenant de Tölz, au cours d'une cérémonie commandée par le lieutenant-colonel Schellong. Fons Bollen avait tout juste vingt ans quand il commandait une compagnie à l'instruction en Bohême. Il possédait le tempérament de ses ancêtres, brûleurs de loups ou lansquenets, au service des ducs. Il forçait l'ennemi, le gros gibier ou les femmes, selon les circonstances. Un jour, dans la forêt de Bohême proche du camp, allant à cheval, ardent et solitaire, il aperçut une amazone. C'était une petite baronne tchèque. Il la prit en chasse, la força, en fit sa maîtresse, la promena entre Beneschau et Prague dans la Volkswagen du lieutenant-colonel Schellong qu'il avait « piquée». Il aplatit la Volkswagen contre une vache, se réveilla à l'hôpital, puis comparut devant son chef. Un officier Waffen-SS de vingt ans, couchant avec une baronne tchèque, la race inférieure par excellence, fi! quelle horreur Untersturmführer Bollen! Mais Schellong savait arranger les affaires délicates. Il arrangea celle du brûleur de loups. Maintenant, juché sur une autre Volkswagen, il est en train de chasser, non plus les loups ou les petites baronnes, mais un T 34 russe qui, aux abords d'Amswalde canonne copieusement sa compagnie. Il crie à son chauffeur:

- *Schnell..* Plus vite... *Schnell!*

Debout, cramponné d'une main au pare-brise, un Panzerfaust sous le bras, le lansquenet flamand pousse des cris de guerre qui s'en viennent du fond des âges. A quinze mètres de la bête, Bollen lâche la charge creuse. Le T 34 explose. Immédiatement, l'officier se lance à la poursuite d'un autre, le rattrape, tire. La charge creuse fait long feu. Brûlé au bras et au visage, Bollen abandonne la poursuite, rejoint sa compagnie qui se bat rudement. Blessé à midi, blessé de nouveau le soir, on l'évacue sur l'hôpital d'Amswalde.

Quand les Russes reprendront la ville, les soldats de la IIe armée polonaise qui marche avec Tchukov envahiront l'hôpital et abattront tout ce qui, de prés ou de loin, ressemble à un blessé Waffen-SS. Caché sous le plâtre qui enferme le bras de Bollen depuis le poignet jusqu'à l'épaule, le tatouage du groupe sanguin échappe à leur contrôle. Il s'agit de le faire disparaître au plus tôt. Tous les SS connaissent la ténacité de cette prudente et meurtrière inscription. Une petite infirmière flamande qui sert à l'hôpital dans la Croix-Rouge allemande et a refusé d'abandonner ses blessés, tente d'y parvenir en versant du vitriol entre le plâtre et la peau. Bollen souffre le

martyre et le médecin, complice, arrête l'opération. Il ne reste qu'une voie de salut : quitter la ville. Sous prétexte de faire soigner ses yeux brûlés par la flamme du Panzerfaust, la petite D.R.K. flamande le sort de l'hôpital, l'entraîne à la recherche d'un soi-disant oculiste qui se trouve, bien entendu au-delà des lignes russes, et le

ramène dans les positions de Langemarck. Puis, elle fait demi-tour, regagne son poste, rentre en enfer.

Le lieutenant Laporte s'y trouve et ne le quittera plus jamais. Dès le 16 février, il a marché sur Arnswalde avec sa compagnie faiblement armée, pris le moulin de Petznich, trouvé le meunier et sa famille égorgés, corps alignés devant la porte, les caves du moulin pleines de femmes raflées dans les environs, violées et mortes; puis le château de Marienberg et le village de Schwanebeck.

Quand l'offensive s'est enlisée, les Russes ont repris du poil de la bête, retourné la situation. Placé sous une cloche de feu nourrie comme d'habitude par un canon en batterie tous les dix mètres, dès le 17 février, il ne pouvait plus quitter le village mais repoussait les assauts, empêchait l'ennemi de briser la frontière nord du couloir qui va permettre le repli des divisions Nordland et Frundsberg qui, après avoir reconquis Brallantin et Arnswalde, vont les reperdre. Trop peu d'hommes, trop peu de chars, d'essence et d'obus; certaines pièces n'arrivant pas à tirer plus de six coups par vingt-quatre heures, et il en sera ainsi jusqu'à la fin.

La fin, pour le lieutenant Laporte, c'est une petite carrière de sable dans laquelle il résiste encore le 20 février, à la tête d'une poignée d'hommes qui, par leur ténacité, en sauve des milliers. C'était la mort pour le double mariage que le lieutenant venait de contracter avec l'Allemagne. Quelques semaines avant la montée en Poméranie, à Soltau, le commandant François l'avait uni à une petite Allemande selon le rituel païen remis en honneur par Himmler et l'Ordre noir. L'ancien Dinaso devenait, malgré lui, un spécialiste de ce retour au paganisme éternel. Au mois de septembre 1944, à Tabor, petite ville endormie au bord de la Moldau, en Bohème, il avait déjà marié Demees, un camarade originaire de Dendermonde, sorti officier de Tölz (39)... Le commandant se débrouillait assez bien maintenant avec le rituel oublié... Le serment de fidélité réciproque prononcé sur l'épée tendue par l'un des camarades témoins... Le sel et le pain présentés sur la planche de bois... les libations... la mairie ornée des drapeaux noirs aux runes d'argent. A Tabor, ils avaient bu pendant trois jours et trois nuits et, naturellement, pas seulement de l'eau!

Le sacrifice du lieutenant Laporte devait provoquer un miracle comparable à celui de la multiplication des pains. Son frère, replié de Belgique avec le service du travail, s'engagea aussitôt dans Langemarck pour le remplacer et cinq cents de ses camarades de l'Arbeitdienst suivirent immédiatement son exemple. Ainsi, comme l'armée rouge dont les effectifs croissaient au fur et à mesure de son avance, Langemarck se renforçait dans son mouvement de retraite!

*
**

Dès le 18 février, l'offensive « Solstice» est stoppée presque partout. La reconnaissance aérienne signale la présence de forces énormes sur les arrières de l'ennemi. Il ne faut plus songer à le dominer mais le contenir,

si possible. Les Wallons placés en flanc-garde sur la rive sud-ouest du couloir ouvert entre Starngard et Arnswalde, occupent des positions aussi stratégiquement importantes que celles tenues par les Flamands au nord-est. Débouchant par surprise de Kollin, au travers des marais, la 7e compagnie renforcée par un peloton de mitrailleuses lourdes de la 8e, s'est de nouveau emparée de Lindenberg, déjà occupée en un premier temps et perdue. Le chef d'état-major Hellebaut a reçu l'ordre de tenir à tout prix ce nœud routier d'une importance capitale. il reste en liaison radiophonique permanente avec le commandant de l'unité, Cappelle, qu'assistent deux autres lieutenants Poels et Lovinfosse. Le dialogue s'établit entre eux vers 6 heures du malin

CHEF D''ÉTAT-MAJOR. - Le général Münzel nous demande de conserver Lindenberg au moins jusqu'à midi. Vous couvrez les Allemands qui tiennent Madüsee à votre droite.

CAPPELLE. - La 7e compagnie fera son devoir... Fusiliers enterrés... Mitrailleuses en position... Faibles mouvements de l'ennemi à la limite de la visibilité un kilomètre.

La neige tombe en effet, malgré le froid toujours vif. Degrelle arrive au poste de commandement vers 8 heures du matin. Il échange quelques brèves paroles avec Hellebaut. A la réserve habituelle que les deux hommes maintiennent entre eux, s'ajoute le poids de l'incident survenu quelques jours plus tôt, Le commandeur de la Wallonie et son chef d'état-major se trouvaient dans un village pris sous une cloche de feu. La maison qui les abritait tremblait sur ses bases. Dans le sous-sol où ils s'abritent existait un important matériel de peinture et ravalement. Posé sur une solive, juste au-dessus de la tête du major Hellebaut, un grand pot de peinture oscille dangereusement. Degrelle l'aperçoit et dit :

- Au prochain coup, vous allez le recevoir sur la tête. Ne bougez pas, je vais l'enlever!

Le chef tente de repousser le pot vers une position moins menaçante mais, assez maladroit de ses mains, il lui fait perdre l'équilibre et, plouff! le récipient se retourne et se vide sur la tête du chef d'état-major! Hellebaut ne manque pas de se demander s'il s'agit ou non d'une mauvaise plaisanterie. Les deux hommes ne s'aiment pas et se heurtent plus ou moins discrètement dans la perspective de l'ambition qui les sépare. Degrelle, qui entra dans la guerre sans rien connaître du métier des armes, s'est pris

d'un goût très vif pour lui et, au cours des rudes combats qu'il livre depuis trois ans, a beaucoup appris. Commandeur en titre de la division SS Wallonie, poste qu'il mérite par sa lucidité politique et son courage, il prétend maintenant en assurer la direction militaire (40). Or, il a fait monter Hellebaut sur sa galère pour tenir le poste de chef d'état-major, et comme Hellebaut représente le plus célèbre des lauréats de l'école de guerre royale belge, il n'a pas l'intention de s'effacer devant ce « ramoneur » (41). Il grince des dents quand il voit Degrelle accueillir un lieutenant qui se présente aux ordres pour recevoir une mission. Car, une fois au moins, planté devant la carte au 200^{e} , posant sur elle un doigt

ganté d'une énorme fourrure qui multiplie son diamètre par dix, il lui a dit:

- Vous attaquez là!

A l'échelle de la carte, étant donné l'épaisseur de l'index fourré, le point désigné devait facilement couvrir cinquante kilomètres carrés! Hellebaut a repêché le lieutenant à la sortie du bureau et lui a dit:

- Vous attaquez la cote 74 du plan directeur que je vais vous remettre! Le destin allait d'ailleurs renvoyer dos à dos le constructeur d'épopée et le lauréat de l'école de guerre, puisque le lieutenant ne rentra pas de mission! Cappelle ne rentrera pas non plus.

CAPELLE : - L'ennemi progresse en élargissant son attaque sur nos ailes... Forces estimées deux bataillons avec appui de blindés... Quatre chars lourds... Je demande soutien d'artillerie ou mortiers...

HELLEBAUT : - Je transmets demande d'appui.

Il ne l'obtiendra pas, car tout le matériel lourd se trouve encore engagé autour d'Amswalde et Reetz. A 10 heures du matin, le dialogue radio reprend:

CAPPELLE : - Nous sommes matraqués par les chars qui tirent à quatre cents mètres... J'évacue mon trentième blessé.

Hellebaut réfléchit rapidement. Trente blessés, déjà, sans compter les morts, sur un effectif engagé d'environ soixante-dix combattants... C'est le désastre! Position perdue à brève échéance.

HELLEBAUT : - Je vous envoie le peloton du lieutenant Robert Jourdain, en le faisant couvrir par les S.M.G. d'une section qui se porte à Karlsburg. Tenez bon!

CAPPELLE : - On tiendra. Mais je viens de perdre le lieutenant Poels. Tombé en attaquant au Panzerfaust un T 34 trop audacieux. La fusée de l'engin a fait long feu.

Sabotés par des ouvriers étrangers en usine, un certain nombre de Panzerfausts n'éjectent plus la torpille, condamnant à mort celui qui tire. Une partie de l'Europe poignarde ainsi l'autre dans le dos. A 11 heures, nouvel appel de:

CAPPELLE : - Le peloton Jourdain a rallié avant l'encerclement... Je commence à manquer de bandes pour les M G...

HEELEBAUT *:* - Pouvez-vous tenir encore une heure?

CAPPELLE : - Les Russes sont à cent mètres et par haut-parleurs nous invitent à capituler... Nous ne capitulerons jamais.

Repris en langue française, c'est ce que Hitler affirmait en langue allemande au début de la guerre et qui sera rigoureusement tenu jusqu'à la fin (42).

Assis dans un coin de la salle à manger de cette villa qui sert de P.C., Degrelle couvre fiévreusement de sa large écriture, une série de pages blanches. Hellebaut lui demande:

- Vous préparez un rapport pour Münzel?

- Non. Je décris la mort de Cappelle.

Un peu interloqué, Hellebaut proteste:

- Mais, Cappelle n'est pas mort? Il vient d'appeler voici quelques minutes!

- Mon article pour le quotidien *Vers l'avenir* doit partir par la liaison de midi trente avec Berlin. Ne me dérangez pas!

Hellebaut se tait et refait ses comptes. Comment dégager la position de Lindenberg encerclée? Il faudrait lancer au moins un bataillon avec un appui de blindés et, même si on en disposait, ce qui entre dans le domaine du rêve, Hellebaut pense qu'il n'aurait pas le droit de le faire décimer pour ramener quelques survivants. De toute manière, la mission est remplie puisque Lindenberg devait être tenue jusqu'à midi, il est 2 heures de l'après-midi et la radio marche encore.

CAPELLE : - Bandes de mitrailleuses épuisées... Sommes au contact... Début de corps à corps...

A 3 heures de l'après-midi, le radio-téléphoniste capte encore un message de Lindenberg. Une voix très faible annonce: lieutenant Cappelle au corps à corps... Position tenue... Adieu à tous... Au Chef quand même...

Le chef Degrelle ne se trouve plus au P.C. Il emporte vers le service d'estafettes le cadavre du lieutenant Cappelle soigneusement enveloppé dans sa tenue mortuaire, dialectique et historique. Il est somptueusement vêtu, puisque le 27 février, entrant dans le détail, ce qui n'est pas dans ses habitudes, le Wehrmachtberich, parlant au nom d'une Allemagne qui s'y connaît en matière de courage, annonce: « En Poméranie, un groupe de combat de la SS Freiwilliger grenadier division Wallonien sous le commandement du premier lieutenant Cappelle, engagé comme couverture de flanquement, s est battu avec une ténacité exemplaire et une combativité fanatique. »

Ainsi, une fois de plus, parce que possédant un «chargé des relations extérieures» manquant à l'autre, la division SS Wallonie prendra le pas sur la division SS

Langemarck, à propos d'un exploit guerrier de même valeur, de deux officiers, Laporte et Cappelle, animés du même esprit de sacrifice. Pour l'un c'est l'oubli, pour l'autre la gloire posthume.

Mais on ne connaît rien du calvaire que durent monter, en fin d'après-midi, les quatre ou cinq rescapés de Lindenberg, tous blessés, qui rampant à travers les marécages occupés par les Russes victorieux, ramenèrent tard dans la nuit les lieutenants Lovinfosse et Jourdain à moitié morts. Rien ne se montre plus capricieux que la gloire, sinon le sort des armes lui-même!

L'offensive « Solstice » n'avait fait que devancer de quelques jours celle que préparaient les Russes selon le plan pot de fer contre pot de terre. Les forces européennes passent du repli tactique au repli stratégique. Mais la résistance de la Waffen-SS se révèle tellement acharnée, chaque mètre de terrain est si âprement défendu, que les Russes ne réussissent pas l'encerclement de Stargard, médité puis entrepris. Après une cascade de retraites partielles, méthodiquement opérées, la ville ne sera définitivement abandonnée que le 4 mars.

Au cours de ces opérations, le groupe de combat Wallonie a fait merveille sous la direction du chef d'état-major Hellebaut, sous l'impulsion du commandeur Degrelle. Hellebaut a manœuvré comme un instructeur à la «caisse à sable» avec une économie d'hommes et une absence de moyens tout à fait extraordinaires, soustrayant ses groupes à la

[340]

dernière minute, désorientant les Russes par de mini-offensives lancées par surprise, utilisant le plus infime mouvement de terrain. Venu sur le front de l'Est sans convictions politiques autres qu'un anti-bolchevisme de principe, uniquement pour commander des soldats de son pays, défendre la réputation de son école de guerre, Hellebaut a parfaitement rempli la mission qu'il s'était fixée. Au cours de ces opérations, la division SS Wallonie a perdu un garçon de grande valeur. Mezetta, qui succédait comme prévôt de la Jeunesse rexiste à l'inoubliable Hagemans tombé au Caucase, vient de disparaître à son tour, grièvement blessé et mort en cours d'évacuation. Ainsi, les donneurs d'exemples de cette génération, allaient-ils jusqu'au bout de leurs desseins. Mais, à partir d'un certain déséquilibre, tout sacrifice héroïque finissait par paraître vain.

*
**

Pourquoi, dans ces conditions, préparer des officiers pour une Waffen-SS qui, d'ici quelques semaines, aura cessé d'exister? C'est la question que Dothée et Charbonnier se posent parfois au terme d'une journée épuisante en regagnant Tölz. Ils ne se la poseront peut-être plus, s'ils arrivent à comprendre ce que leur professeur de « Devenir» (Weltanschaung), le lieutenant Bender, tente assez maladroitement de leur expliquer... Un officier Waffen-SS est fait pour mourir dans cette guerre ou vivre mille ans, s'il la gagne et lui survit... A travers ses enfants et les

arrière-petits de ses enfants bien entendu!... Il ne s'agit pas d'une guerre comme les autres, mais d'un affrontement entre deux conceptions de l'homme... A l'homme créé à l'image de Dieu des religions déréalisations, la SS substitue le concept moins prétentieux mais plus solide d'un bomme n'ayant pas encore réussi à percer le mystère de ses origines mais sachant qu'il doit se plier au processus évolutif des espèces vivantes dont il fait partie... Depuis l'aube de l'Histoire, c'est l'homme blanc qui tient la tête de cette évolution, et sa variété la plus douée, le germanisme, en porte presque tout le poids... Le germanisme, ce n'est pas l'Allemagne... La race germanique est actuellement fractionnée entre nations issues des innombrables incohérences de l'Histoire... Au début, les Celtes occupaient toute l'Europe. Ils sont devenus Anglais à travers l'Irlande et le Pays de Galle, Français à travers la Bretagne. Il existe un germanisme français, anglais, belge, suisse, slovène, piémontais qui doit se dénationaliser, s'articuler sur une base raciale, jouer l'unité du sang contre la disparité des drapeaux... Le IIIe Reich n'a pas la prétention de dominer mais d'unifier le germanisme dont les fils oeuvrent en ordre dispersé à travers l'Europe, voire contre elle sur les conseils de races inférieures qui l'exploitent... Le Reichsführer a plusieurs fois déclaré qu'il lui importait peu de voir l'Europe future dirigée par un ancien belge, français ou allemand... pourvu qu'il soit élu par l'Ordre SS...

Une fois, Charbonnier a posé une colle à l'instructeur de « Devenir» en lui demandant:

- Untersturmführer, est-il exact, qu'en 1942, les douze ou quatorze drapeaux des nations qui envoient ici des élèves Junkers, se trouvaient bien groupés autour du drapeau allemand, mais placés au-dessous de lui? N'était-ce pas le symbole d'une hégémonie que vous niez maintenant?

[341]

- C'est vrai! Quand le Reichsführer a créé Tölz, le pavillon allemand se trouvait évidemment tout seul. Les autres sont venus se grouper autour de lui, au-dessous de lui. Et savez-vous qui, le premier, a fait remarquer ce contresens au commandant de l'école qui était alors l'Obersturmbannführer Fritz Klingenberg?... Eh bien, c'est un Junker norvégien! Le drapeau allemand est aussitôt rentré dans le rang, et il y reste, voyez!

Il tendit le bras. A travers la fenêtre de la salle de cours, laissée ouverte malgré le froid rigoureux qui régnait à l'extérieur, les auditeurs de Bender pouvaient apercevoir les drapeaux alignés sur un même plan et au même niveau, y compris le drapeau allemand qui occupait seulement le centre. Mais, flambant au sommet d'un mât de quinze mètres, lui-même immense, car ne mesurant pas moins de soixante mètres carrés, le pavillon noir aux runes d'argent de la SS dominait tous les autres, en attendant l'heure de les engloutir dans ses plis, façonnés par le vent de la montagne qui tombait des Alpes de Baviére. Le bruit qu'il produisait en faseyant retentissait comme des coups de canon. Bender ajouta:

- Et n'oubliez pas que si nous donnons ici les cours en langue allemande, simple contrainte technique, le mot « Auslander» reste prohibe depuis qu'un camarade flamand nous a fait remarquer qu'à Tölz il ne pouvait pas exister d'étranger parmi les Junkers qui sont les membres d'une même famille, issue de l'Europe!

En dehors des cours de « Devenir » et de tactique, Dothée et Charbonnier, qui avaient retrouvé à Tölz des camarades wallons et flamands achevant le stage précédent, menaient une existence qu'on pouvait, au choix, trouver infernale ou sublime... Réveil au sifflet avant le jour. Course dans les couloirs ripolinés blancs comme un hôtel de luxe. Rassemblement dans l'immense cour sur laquelle ouvraient les deux mille sept cents chambres du burg qui pouvait recevoir dix mille Junkers... Les instructeurs font aligner les hommes, rigoureusement. Ils se placent à l'extrémité de chaque rang et crient;

- Je ne veux voir qu'un seul nez!

Quand il s'agit d'une présentation d'armes:

- Je ne veux pas entendre le bruit des mains sur les crosses, mais le bruit des os!

L'instructeur chef du Lehrergang se présente; il crie:

- *Heil Kompanie!*

Réplique:

- *Heil Obersturmführer!*

Le salut a sonné clair et synchronisé. On n'a entendu qu'une seule voix, mais le chef laisse les hommes au garde-à-vous au lieu d'annoncer: Repos! Il consulte sa montre et dit :

- Le rassemblement était prévu pour 7 heures. Avec le temps perdu pour vous aligner, il est 7 h 2. Il va donc falloir que nous exécutions quelques exercices pour remédier à cet état de chose. Vous allez regagner vos chambres. Nouveau rassemblement dans cinq minutes en tenue de combat!

La fête commence. Les rassemblements se succèdent de cinq en cinq minutes... En tenue de combat... Avec havresac... Sans havresac... En tenue de sortie avec capote... En tenue de sortie, sans capote... Avec

armes… Sans armes... Pendant ce temps, les instructeurs fouillent les chambres qui sont de charmantes pièces, lumineuses et ripolinées. prévues pour quatre ou six Junkers! Ils inspectent les armoires, essuient la poussière d'un revers de doigt sur les frontons, examinent les tenues que les Junkers viennent d'enlever, éparpillent sur les lits tout ce qui n'a pas été remis parfaitement a sa place et en ordre. Le cirque dure jusqu'à midi.

Réfectoires. Chacun est une pièce luxueuse, inondée de lumière par d'immenses baies vitrées. Tables immaculées. Sièges confortables. Dans chaque verre, une serviette blanche pliée selon les règles de l'école hôtelière et, l'été, une fleur. Service assuré par des Ukrainiennes qui disposent les plats en tête des tables de huit. La plupart sont belles, habillées avec des jupes et corsages bavarois échancrés,

exhibant presque des seins éclatants de jeunesse. Toucher à ces filles est rigoureusement interdit. Qui se laisse surprendre avec l'une des Ukrainiennes est rejeté dans les ténèbres extérieures, quitte l'école, même s'il possède d'excellentes notes. Festin. Presque chaque jour, il se compose de trois pommes de terre en robe des champs assorties d'un morceau de viande microscopique. Une tranche de pain diaphane. Eau claire à discrétion. Pas de café, même ersatz. C'est la famine élevée à la hauteur d'une institution. Voulue. Organisée. Le Junker SS doit devenir prodigue de lui-même et recevoir peu. Une morale qui couvre tous les aspects de la vie familiale et sociale. Planifiée pour mille ans. Le système en appelle à beaucoup d'astuces. Les plats déposés en tête de table en représentent une. Un goinfre ou un égoïste se servant le premier, ne restent au dernier de la table que ses doigts à sucer. Tout se passe en général entre garçons bien élevés. Cependant, il s'agit de tenir compte des tendances nationales que l'unification du germanisme n'a pas encore abolies. Impossible, par exemple, de laisser un Hollandais en tête de table. Il rafle tout et ne restent aux autres que leurs yeux pour pleurer. Les Norvégiens sont, de beaucoup, les plus affables et courtois. Les Allemands suivent, pénétrés par le sentiment d'appartenir à la puissance invitante. Pour les Danois, Suédois, Lettons, Estoniens, la question de personne joue plus que la nationalité.

Ainsi, la famine planifiée, alignée sur un minimum vital qui laisse un renard vous ronger l'estomac à longueur de jour et de nuit, représente-t-elle un test, comme le saut depuis le plongeoir de cinq mètres. Elle permet de définir ce qu'on appelle la « classe » d'un individu, son aptitude à faire face à des conditions d'existence difficiles. Un officier SS doit dominer tous les obstacles qui se dressent dans la vie des hommes, comme au XVe siècle un chevalier de la Toison d'Or. Le SS doit savoir également commander sans le choquer celui qui tient un poste inférieur au sien et recevoir aussi aisément le grand duc, d'Occident qui l'honore d'une visite. A Tölz, le Junker suit par conséquent des cours de maître de maison. En même temps que le maniement des soldats de plomb dans la «caisse à sable», il apprend l'art de composer un bouquet de fleurs selon la tradition japonaise!

Pour devenir officier SS il ne suffit pas de se montrer téméraire à la piscine, endurant sur le terrain, patient pendant les rassemblements, délicat dans l'appropriation des biens de ce monde, encore faut-il avoir oublié d'être bête. Au mois de mars 1945, proposer à un élève Junker comme sujet de dissertation « L'Allemagne à votre avis, peut-elle encore

aujourd'hui gagner la guerre», représente un sondage en profondeur sur le niveau de foi qui l'anime, en même temps qu'un fameux piége où s'opposent le rêve et le bon sens. Dothée y répond par une cote mal taillée entre l'un et l'autre, avec un esprit de finesse dont le germanisme inférieur n'est guère prodigue. Il répond oui du bout de la plume par une brève allusion aux « armes secrètes » (mais il n'y croit pas), rappelle

le discours du Führer du premier janvier qui confirme leur existence sans que lui ait à prendre parti et, hop! exécute un virage savant en affirmant que la guerre est déjà gagnée par la révolution nationale-socialiste, chaque nation devant la réaliser pour son compte, même au-delà d'une possible défaite des armes allemandes, si l'Europe a la prétention de survivre à sa contrefaçon, celle du marxisme dialectique! C'est gagné! Le piège est surmonté! Dothée se classe parmi les futurs officiers SS.

Puis, la machine à écraser les faibles se remet aussitôt en marche. Direction : le manége. A l'entrée du manège, une pancarte annonce « Qui n'est pas tombé au moins vingt fois ne peut se dire cavalier». Saut d'obstacle sans selle et sans étriers. A qui hésite, l'écuyer-chef annonce:

- Eh bien! Puisque le cavalier n'arrive pas à sauter, je vais essayer de faire sauter le cheval!

Et il cingle la bête pour qu'elle emporte le cavalier par-dessus l'obstacle jusqu'à ce qu'il apprenne à la lancer sur lui sans intervention extérieure... Direction : le parc des motos qui se trouve derrière le burg... En selle! Terrain varié. Parcours contre la montre en prairie, sous bois. A flanc de colline. Plus vite; Messieurs! Plus vite! L'instructeur crie avant de lancer une nouvelle équipe:

- Nous avons à Tölz de délicieuses infirmières qui n'ont rien à faire en ce moment! N'hésitez pas à ouvrir les gaz en grand!

Mais ce sont là intermèdes dans une vie de mortifications réglées sur la marche à pied. Les Junkers s'éloignent sur la route encore verglacée:

- *Ein lied!*

Garder l'équilibre avec des souliers cloutés sur le verglas exige tellement d'attention que chanter juste ou en mesure reste impossible. L'instructeur réagit.

- Ah, c'est comme ça? Vous ne voulez pas chanter juste? A gauche, gauche! *Hinlegen! Auf! Hinlegen!* A terre! Debout! Rampez! Debout! Assis!

C'est le comble. Progresser en se jetant au sol, ramper, se lever, ramper de nouveau, leur est devenu familier. Mais, pour s'asseoir tout en marchant, il s'agit de se laisser tomber en arrière. C'est plus douloureux, pour se relever sans l'aide des bras, c'est beaucoup plus dur.

- Rassemblement!

Ils reviennent sur la route.

- *Ein lied!*

Ils repartent en chantant et, plus mal qu'avant bien entendu! Ils ont déjà parcouru plusieurs kilomètres en écorchant les oreilles délicates des instructeurs.

- Alors, vous ne voulez pas chanter correctement? Alerte aux gaz!

Il faut mettre les masques à gaz et, déjà essoufflé, repartir avec le groin de toile caoutchoutée sur la bouche.

- *Ein lied!*

[344]

On entend des borborygmes étranges qui, à travers les masques, essayent de rappeler les chants bien connus de la Waffen-SS. Ça ne marche pas!

- *Hinlegen! Auf!*

Avec les masques! A bout de souffle, on quitte les champs pour revenir sur la route.

- *Ein lied!*

Les voix semblent se dissoudre dans les lointains d'une agonie collective.

- Plus fort, je n'entends rien!

Les instructeurs savent que l'homme qui croit avoir atteint ses propres limites se trouve en réalité toujours en deçà d'elles. Plus la bête humaine se dépasse plus ses frontières reculent. Quand les élèves Junkers rentrent à la nuit noire, après avoir couvert vingt, trente, quarante kilomètres parfois dans ces conditions, les instructeurs savent qu'ils pourraient repartir et couvrir la même distance, dans les mêmes conditions, sans perdre les sens ou la vie. Mais les jeunes, eux, ne le savent pas encore! Lavigne, un Wallon, laisse éclater sa colère

- Ah! J'en ai marre de leurs jeux de con! Moi, je fous le camp! Je vais me planquer!

- Où ça? demande Charbonnier.

- Au front, parbleu!

- Tu as peut-être raison, risque Dothée, qui porte trois ans de campagnes sur ses épaules... Une journée de combat, c'est sans doute plus dur qu'une journée à Tölz. Et encore! Mais on ne se bat pas tous les jours, tandis qu'ici...

A Tölz, sauf la nuit, et encore pas toujours, car deux fois par semaine au moins, les exercices de nuit s'enchaînent à ceux de jour, le Junker ne connaît pas une minute de répit. Il est poussé dans ses derniers retranchements physiques et moraux par une action calculée qui vise non seulement à le décupler physiquement, mais encore à confisquer l'âme entière qu'il croyait porter en arrivant, pour faire lever, comme graine en lui, une âme nouvelle qui est la prise de conscience de la race vue de l'intérieur. Si la race n'est pas de qualité assez élevée, la prise de conscience ne peut s'accomplir. C'est ce qui se produit pour Lavigne. Il vient à Dothée, comme Gros Ziz venait à lui, au bord du Rhin et, une heure avant l'appel de 22 heures, lui souffle :

- Je fous le camp cette nuit! Je vais rejoindre les camarades sur le front.

- Tu es fou? Il faut traverser toute l'Allemagne! Impossible sans papiers militaires! C'est même peut-être déjà irréalisable à cause des bombardements!

- T'occupe pas! L'essentiel c'est de me couvrir à l'appel du matin! Fais ça pour moi!

Dothée hésite plus longuement qu'il n'avait hésité lorsque Gros Ziz était venu réclamer de lui le même service. Il se trouve pris entre la perspective de la fidélité SS qu'il entrevoit, bien que faiblement, et la solidarité qui le lie au vieux camarade, aux souvenirs du pays natal. Une fois de plus, la patrie charnelle et les hommes qui s'en nourrissent l'emportent. Lavigne s'éclipse pendant la nuit, laissant son lit bourré de

vêtements pour simuler la présence d'un homme sous le drap. L'Obershartführer passe sans déceler la supercherie. Dothée ne dit rien. Il ne dit encore rien dans l'après-midi devant le commandeur de Tölz qui mène personnellement l'enquête sur cette disparition. Dothée n'a rien vu, rien entendu. Mais le grand chef qui le fixe de ses yeux noirs, très doux, lourds de tristesse et d'étonnement, semble lire en lui à

livre ouvert. Il doit penser: un jésuite qui se trouverait dans la situation de ce Junker préférerait trahir son camarade plutôt que l'Ordre... Tölz n'est pas encore devenu le monastère de guerriers qu'il sera si nous remportons la victoire, et le Reichsführer SS ne sait pas confisquer les âmes aussi bien qu'Ignace de Loyola...

Ayant tout deviné sur les dessous de cette désertion, presque unique dans l'histoire de l'école, le commandeur Schülze-Kossens ne prend aucune sanction. Il congédie simplement l'homme qui se tient au garde-a-vous devant lui, se lève et, posant un doigt sur la panoplie de décorations qui orne sa veste, lui dit :

- N'oubliez pas qu'un SS n'a rien donné tant qu'il n'a pas tout donné!

*
**

La bataille pour Stargard a duré trente-deux jours. Les divisions européennes Nordland, et Nederland ont perdu presque tout leur matériel. Elles ne représentent plus, ensemble, que deux à trois bataillons d'infanterie. La 322^{e} division allemande se trouve réduite à quelques centaines d'hommes. Sa Panzer Jäger Abteilung mise à part, Langemarck a laissé entre Amswalde et Stargard cinquante pour cent de son effectif. Repassant l'Oder dans une grande confusion, le 6 mars au soir, les rescapés cantonnent à Karow, faubourg sud de Stettin. Le groupe de combat Wallonie, avec une centaine de morts et trois cents blessés, a perdu toute valeur combative quand il atteint Scheune, autre faubourg de Stettin. L'armée des volontaires SS européens a combattu en Poméranie avec des effectifs squelettiques au départ, et se retrouve sur l'Oder en voie de disparition. Moral exécrable, sauf rares exceptions chez les hommes et les officiers. On ne saurait faire comprendre à des soldats en retraite qu'ils ont tout de même remporté quelques succès stratégiques, sauvé des centaines de milliers de femmes et d'enfants, protégeant ainsi le capital génétique de l'Europe en permettant son repli hors d'atteinte des Kirghizes profanateurs. C'est le seul aspect positif de cette résistance qui, militairement, relevait de l'absurde. Acculés à l'Oder, ultime barrage que la géographie oppose à l'invasion, ces volontaires paraissent incapables de l'utiliser.

Il n'en est rien! Une dizaine de jours suffisent pour que Flamands, Wallons, Hollandais, Danois, Norvégiens, redeviennent des soldats de choc, grâce au soleil printanier qui réchauffe la terre, aux magasins de ravitaillement qui ouvrent leurs portes toutes grandes, à la paix des cantonnements qui berce les hommes. Grâce surtout aux officiers qui vont se dépasser au cours de ces ultimes semaines de guerre. La proportion de ceux qui tomberont battra des records. Entre 1941 et 1945 la légion, puis brigade, puis division SS Wallonie aura perdu vingt-six officiers tués à l'ennemi. dont sept entre le 6 mars et le 27 avril 1945: donc en un peu

plus d'un mois le tiers de la perte totale en quatre ans! C'est une élite qui se sacrifie volontairement. Elle a reçu la révélation de cette guerre, sait qu'il s'agit d'une guerre de religion, atteint au dépouillement des «Parfaits» cathares et monte comme eux, avec enthousiasme, sur les bûchers de Montségur. Les noms de ces « Crémans» doivent être cités. A partir du 6 mars 1945, il s'agit de Désiré lecocq, Rudi Bal, René Serlet, Daniel Wouters, José Görts, Henri Thyssens, Albert Verpoorten, comte Pierre de Backer de Réville, sous-lieutenants, lieutenants, capitaine de la 28e division de volontaires SS Wallonie. L'autodafé des élites s'accomplit aussi à la 27e division de volontaires SS Langemarck.

Le 15 mars au soir, reconstitué, remanié, et - comment peut-on imaginer cela? - enthousiaste, le groupe de combat Wallonie, fort de 625 hommes que commandent 23 officiers, remonte en ligne vers Altdamm, dernière position de défense en avant de l'Oder, avec Langemarck forte de deux compagnies d'infanterie redoutablement silencieuses, totalement encadrées pour la première fois depuis le début de la guerre, par des sous-officiers et officiers flamands Jacobs et Gheysen.

L'homme qui va paradoxalement survivre à cette hécatombe d'officiers sera le « capitaine Conan », le légendaire major Derriks, commandant du bataillon. Il marchera en tête dans toutes les offensives, à l'arrière-garde dans toutes les retraites. La petite armée de «Gueux »bourguignons, qui va résister sur l'Oder dans des conditions d'affrontement invraisemblables, pour sauver l'honneur de l'Europe, lui devra une bonne partie de sa résolution. Une autre revient à Léon Degrelle.

A peine arrivé sur les positions d'Altdamm, il reçoit une équipe de journalistes « PK » de la SS Kurt Eggers, qui désirent visiter le front. Il les entraîne à découvert, suivi de son lieutenant E.M. Roger de Goy, ancien Junker de Tölz, récemment marié à une militante de la Jeunesse rexiste, venue à lui malgré les avertissements du Chef qui lui a dit: « N'oubliez pas que Roger m'appartient avant d'être à vous! » De Goy le met en garde.

- Attention, Chef! Vous entrez dans un secteur matraqué par l'artillerie russe! Ils ont encore tiré à 7 h 30. On va sûrement faire tuer quelque P.K. Man.

- Les Russes ne tirent pas quand je passe!

Effectivement, les artilleurs ennemis attendent que Degrelle et son escorte aient regagné les positions pour ouvrir de nouveau le feu.

A la tombée de la nuit, il se trouve en conférence avec son chef d'état-major Hellebaut qui se plaint.

- Impossible d'établir le moindre schéma sur les concentrations ennemies! L'aviation n'est pas sortie ce matin en raison du brouillard et aucune patrouille n'a ramené même un seul prisonnier!

Roger de Goy dit

- C'est vrai, il était plus facile de conquérir une province russe en 1941 que de faire un prisonnier devant l'Oder en 1945!

Degrelle lève la tête.

- Vous n'avez pas de prisonniers? Attendez un moment, je vais en faire quelques-uns!

Il sort du P.C., fait rassembler une vingtaine d'hommes et leur crie:

- Une demi-douzaine de volontaires pour m'accompagner!

Et, d'un doigt impérieux, il désigne les volontaires.

- Untel... Untel... Untel...

Comme tout vrai chef de guerre, il connaît la plupart de ses hommes par leur nom et, s'il ne leur tire pas l'oreille, c'est qu'il a horreur des familiarités.

Il part avec son escorte vers minuit, s'enfonce dans les lignes russes et rentre vers 3 heures du matin avec deux prisonniers qui parlent d'autant plus volontiers qu'ils n'ont rien à dire d'intéressant.

Wallonie et Langemarck se battent en avant de l'Oder, sur la tête de pont d'Altdamm, jusqu'au 19 mars. Elle est évacuée par toute l'armée (Pz, AOK 3) général von Manteuffel, à partir de 23 h 30. Le « capitaine Conan» a perdu trente-cinq pour cent de ses effectifs, le groupe de combat Wallonie tout entier, cent dix tués, blessés ou disparus, et Langemarck ramène à peine une centaine d'hommes de cet affrontement qui a duré soixante-douze heures. Jamais infanterie ne s'est fait autant décimer depuis le début de la guerre.

Une fois de plus, Wallons et Flamands tentent de se reconstituer en formation d'assaut. Le 23 mars, Wallonie se regroupe à Schmagerow, Langemarck à Löcknitz, Redzin. Le 1er avril, le révérend père Gérard, aumônier de la division Wallonie, qui s'est comporté héroïquement en Poméranie, évacuant des blessés, absolvant les agonisants sous le feu de l'ennemi jusqu'à la dernière minute, célèbre la fête de Pâques dans une atmosphère de camaraderie et de ferveur. A Schmagerow. à l'occasion d'une prise d'armes en l'honneur des Flamands tombés en Poméranie et sur l'Oder, apparaît le chef de peuple Jef van de Wiele, que Degrelle n'a cessé de combattre sur le front intérieur. Symboliquement, le dernier mot appartiendra au duc de Bourgogne, puisqu'un bataillon flamand finira par se trouver sous ses ordres au cours des combats qui se préparent.

Comme si les prières du révérend père Gérard avaient fléchi le ciel chrétien, depuis si longtemps hostile aux armées païennes, un miracle se produit. Le gros de la division Langemarck, resté à l'instruction à Soltau, trois bataillons d'infanterie, deux groupes d'artillerie, un bataillon de pionniers, arrive dans la région de Potzlov. Un fort détachement wallon provenant de l'école d'artillerie de Seltchon, c'est-à-dire... de Bohême, se présente comme renfort d'infanterie. Puis les pionniers « Wallonie » partis de Radisko, donc également de Bohême. Puis - miracle des miracles -un contingent de recrues sous la conduite du lieutenant Closset! Ainsi, à la fin du mois d'avril 1945, existaient encore de jeunes Belges assez fous ou courageux pour rallier le front de l'Est! Ces hasards ou ces volontés n'auront aucune prise sur l'événement. Les directives, le matériel et le temps manquent pour armer ces troupes. Hitler a déjà dépassé le seuil de folie permis à Frédéric Nietzsche et commencé son assomption qui l'élève parmi les dieux du paganisme éternel. Berlin ne répond plus, ou mal. Même la Waffen-SS se croise les bras, ou joint les mains sur sa poitrine et se couche pour mourir.

Les Russes, qui occupent déjà certaines îles de l'Oder, accablent la rive gauche sous une pluie d'obus qui doit atteindre la plus forte densité de toute la guerre le 20 avril, à 5 h 30, puis traversent le fleuve. Le SS Polizei Régiment, maintenant formé d'hommes mal instruits, d'anciens SS peu

convaincus, se terre dans ses abris au lieu d'en sortir quand les Russes se présentent, puis abandonne la position et se replie dans la confusion derrière le Hüneberg, ouvrant par sa faute une large brèche dans laquelle s'engouffre l'ennemi. Ce régiment sera dissous et son commandeur fusillé quelques jours plus tard. Mais l'exécution d'un officier responsable ne répare pas un désastre. L'armée rouge possède maintenant une petite, mais solide, tête de pont, accrochée au village de Schillesdorf et une position dominante, le Hüneberg, alors que sur la rive droite du fleuve, elle se trouvait en position dominée.

Plusieurs contre-attaques sont décidées, mais bien tardivement. Le II/66 Langemarck reçoit l'ordre de reprendre le Hüneberg, le major Derriks de se porter vers Neu-Rosow pour contenir les troupes débouchant de Schillesdorf, avec le I/69 Wallon.

A 16 heures, les 1re et 2e compagnies s'élancent à la rencontre de l'ennemi, déployées sur un front de quatre cents mètres. Les avant-gardes russes hésitent alors et font demi-tour en catastrophe. La poursuite s'organise dans un enthousiasme indescriptible. L'ennemi abandonne des armes, du matériel et une cinquantaine de prisonniers qui seront, fort probablement, les derniers de la guerre! Après trois kilomètres de progression, la 1re compagnie a perdu la liaison avec la 2e mais solide, tête de pont, accrochée au village de Schillersdorf et une de Schillersdorf. Elle est rapidement décimée dans un corps à corps inégal et confus. Regibeau tombe, gravement blessé, pour la troisième fois depuis six semaines. Le lieutenant Wouters et l'adjudant Havet sont tués avec une vingtaine d'hommes. Engagé à l'aile droite des Wallons, le bataillon Kolberg remonte aussi vers Schillersdorf mais n'arrive pas à l'atteindre avant la nuit. Les Flamands n'ont pas réussi à déloger les Russes du Hüneberg.

Les 21 et 22 avril, Flamands et Wallons, presque toujours étroitement mêlés, réalisant ainsi dans la défaite le rêve de Degrelle qui ne s'était pas réalisé dans la victoire, vont encore combattre avec acharnement dans la profondeur des défenses de l'Oder. En vain. La disproportion des effectifs qui s'opposent, du matériel mis en jeu, est hallucinante. Les pertes consenties également. Les blessés graves doivent être abandonnés à l'ennemi. Les autres s'amoncellent au poste de secours de Neu-Rosow. C'est là que Mme Neuteleers, infirmière volontaire qui subit le feu de l'ennemi avec un sang-froid égal à celui des hommes, apprend la mort du dernier de ses quatre fils engagés dans la légion Wallonie, tous maintenant tombés sur le front de l'Est. En passant, Degrelle la décore de la croix de fer. Quatre fois morte pendant cette guerre, mais plus forte que la mort, comme toutes les femmes, Mme Neuteleers ressuscite pour l'édification des générations futures, en chevalier de la Toison d'Or.

[349]

CHAPITRE XXVII

LA FIN EST-ELLE UN COMMENCEMENT?

Presque toutes les jeunes Allemandes, en exode devant la ruée des Yacoutes et des Samoyèdes, répondent oui à cette question posée par le destin. A partir de Prenzlau, où chaque général belge prisonnier depuis 1940 cuisine toujours dans sa « choupinette» privée, en attendant l'arrivée des « libérateurs », sans trop se demander s'il ne risque pas de tomber d'un barbare l'autre, et infiniment plus redoutable, Wallons et Flamands en retraite restent stupéfaits.

- Et toi? demande le Flamand à son camarade.

- Et toi? demande le Wallon.

- Moi, une hier au soir et une ce matin!

- Moi, deux.

Il y a des réponses honnêtes, comme celle-ci et d'autres qui relèvent de la mythomanie.

- Moi, cinq!

Et pourquoi pas dix? Encore faut-il annoncer la couleur.

- Hier, c'était une blonde.

- Moi, une brune.

- Une rousse.

- Moi, j'ai tiré cinq coups depuis l'Oder.

- Moi, vingt.

Toujours le mythomane qui se vante! On reste plus discret à l'échelle des états-majors, mais quand on loge dans un château menacé par la grande vague qui

déferle, on tire sans ménagement les petites baronnes de leur lit. On les chasse vers l'ouest, ces innocentes, à coups de... pieds dans les fesses. Degrelle collectionne-t-il ces bonnes fortunes de l'apocalypse? Je n'ai pas eu l'indiscrétion de lui poser la question. Je crois qu'il s'intéresse plutôt aux oeuvres d'art et les soustrait à leur déportation vers le musée de l'Ermitage, chaque fois que le sauvetage de ses hommes lui en laisse le temps. Au château de von Mackensen, où ne restait qu'un chambellan, il avisa deux tableaux.

- Ce sont des Corot! dit-il... Embarquez-moi ça dans la Volkswagen. Le chambellan pousse des cris de détresse et affirme.

[350]

- *Das ist deutsch!*

- Idiot, ils sont *franzosen !* réplique le chauffeur du commandeur.

Il emporte les Corot et les fourre dans la Volkswagen. Le chambellan les en retire :

- *Das ist deutsch!*

Le chauffeur les reprend.

- C'est français!

Le chambellan sort les tableaux de la voiture.

- *Das ist deutsch!*

Le chauffeur de Degrelle les y remet.

- Corot, c'est français!

- *Deutsch...*

- *Franzosen...*

- *Deutsch...*

Le manège se poursuit jusqu'à ce que Degrelle, énervé, ordonne:

- Laissez-lui ses toiles. Nous n'avons pas le temps de jouer à qui-perd-gagne.

Le chambellan de von Mackensen gardera ses Corot pour le musée de Leningrad! Mais, entre l'Est et l'Ouest, les femmes allemandes, françaises (car il y en a dans les camps de travailleurs qui se vident), même les Polonaises, ont choisi. Elles savent que. tôt ou tard, les Huns motorisés les rejoindront. Elles seront donc violées. Mais si une demi-douzaine de brutes peuvent toujours violer une femme, jamais l'une d'entre elles ne lui fera un enfant à son image si elle est déjà enceinte, ne fusse que de vingt-quatre heures! C'est ainsi que d'immenses foules de femelles blanches ont choisi, bon gré mal gré, de donner à l'éternité qu'elles sont chargées d'assurer la couleur de leur race.

- Soldat allemand, fais-moi un enfant à l'image de Frédéric le Grand!

- Soldat wallon, fais-moi un enfant à l'image du gentil commandeur qui passe dans sa Volkswagen percée de balles comme une écumoire!

- Soldat français, fais-moi un enfant à l'image de Charlemagne, que tu as choisi pour chef de guerre!

Bien entendu, l'appel n'est jamais lancé dans cette forme. Les femmes sont bien trop malignes pour réclamer un enfant! C'est plutôt :

- Tu viens, beau blond?

- Tu me plais, beau soldat!

Bêtement faraud, le Flamand, le Wallon, le Français ou l'Allemand suit la fille dans une maison abandonnée, une cave, une grange, un bois, un fossé au bord de la route. Entre deux étapes à marche forcée. Pendant l'étape. Entre deux attaques aériennes. Les bonnes fortunes, si on peut appeler ainsi cette forme de réponse au

malheur, se multiplient sur l'itinéraire que suit la division SS Wallonie, ou plutôt ce qu'il en reste, par Woddeck, Neu-Brandeburg, Zahren, Krakow, Damorow, Klein Poserin, Krivitz.

- Même chose pour les Flamands! annonce une voix d'outre-tombe qui remonte en écho des tranchées de l'Yser tenues par eux de 1915 à 1918... Amour à Neu-Strelitz, Malchow-Zee, Waren, Goldberg, Gross-Poserin, Krivitz.

- Ma parole, gronde un officier vertueux, les Allemandes sont toutes devenues des putains!

[351]

Voire! Les Allemandes ne seraient-elles pas devenues plutôt des saintes biologiquement inspirées. A partir du plus effrayant malheur qui se soit jamais abattu sur un peuple civilisé, ne remportaient-elles pas une victoire selon leur race? Face à l'Asie qui avançait et violait, ne dressaient-elles pas la muraille des ventres fécondés? Infranchissable!

*
**

Dans la nuit du 26 au 27 avril, la SS Wallonie a commencé son « baroud d'honneur». Brefs et violents combats dans Prenzlau. La résistance se prolonge dans les faubourgs. Puis le bataillon II/69 du capitaine Bonnivert s'accroche au village de Schönwerder avec un bataillon de la Wehrmacht. A midi, un T 34 débouchant de la grand-route Prenzlau-Neu-Brandeburg est détruit au Panzerfaust. En début d'après-midi, l'infanterie russe attaque, à la fois par le sud et par le nord. La Wehrmacht abandonne ses positions et l'ennemi prend pied dans Schönwerder. Deux compagnies wallonnes contre-attaquent. Un vif combat de maison à maison s'engage. Les Wallons dominent les Russes pour la première fois depuis bien longtemps. Village nettoyé à coups de grenades, mais très vite bombardé par les « orgues de Staline ». Morts et blessés qu'on évacue à grand-peine. A 18 heures, un ordre de décrochage met fin au combat. Au cours des violents corps à corps qui ont permis cette mini-victoire, est tombé le lieutenant comte de Backer de Reville. C'est lui qui referme le grand livre des sacrifices d'officiers wallons et la partition du Crépuscule des dieux écrite par eux.

*
**

A Tölz, le stage des Junkers,. qui se trouvait déjà très avancé quand Dothée et Charbonnier sont arrivés, est terminé depuis quelques jours. Une dernière manœuvre sur le terrain a permis de désigner ceux qui sortiront avec le grade

d'Untersturmführer, ceux qui conserveront encore pendant quelque temps celui d'Oberjunker. Les épreuves n'ont fait qu'un seul mort; alors que, d'ordinaire, on en compte facilement trois ou quatre. Elles ne comportent en effet que des tirs réels, à balles de guerre. Tout est mis en oeuvre pour détacher le futur officier SS de la fiction, lui faire préférer le réel, quel qu'en soit le prix. Ne restent à l'école que les trois Wallons, quelques Flamands, des Lettons, une douzaine de jeunes Allemands, et la masse des mutilés qui suivent un stage spécial de réadaptation. Reste aussi le chef cuisinier qui ne laisse pas d'intriguer Dothée.

- As-tu remarqué...
- Qu'il est gras à lard?
- Bien sûr, voilà un déporté qui n'osera pas dire qu'il a crevé de faim chez Hitler!

- Sais-tu qu'il doit être belge? Je l'ai entendu parler français avec l'accent de Bruxelles!
- Pourquoi n'essayes-tu pas de lui demander du rabiot?
- Il ne marchera pas! Tu penses qu'il tient à sa place, et il doit être plus à cheval sur la consigne qu'un officier prussien!

[352]

Le rabiot, mirage de la vie infernale qu'ils mènent comme devant, restera mirage!, Dés le lendemain, tous les Junkers sont convoqués dans la salle des concerts. L'orchestre officiel de Bayreuth est venu quelques jours plus tôt donner des extraits de *Parifal*. Chaque semaine, à Tölz, même encore en avril 1945, des formations célèbres versent leurs accords dans l'âme des Junkers. Mais, aujourd'hui, aucun orchestre ne souligne l'appel wagnérien que Bender, le professeur de « Devenir », leur lance. C'est lui qui possède le grade le plus élevé depuis le départ de Schülze-Kossens, chargé de former la nouvelle division « Junkershule Tölz » qui deviendra la Niebelungen. Il annonce sans émotion ou grandiloquence:

- Camarades, l'ennemi progresse sur tous les fronts. L'heure est venue de faire appel aux dernières forces qui permettront de le tenir en échec. Nous avons obtenu du Führer l'honneur de pouvoir engager les élèves officiers de Tölz dans les combats. Vous irez donc prendre le commandement des petites unités que le SS Hauptamt rassemble à l'Ouest. Vos instructeurs vous communiqueront les détails. Nous partirons demain. *Heil* Hitler!

Les deux Wallons se regardent, un peu surpris et, en traversant la cour de l'école, Dothée dit à son camarade:

- Après tout, pourquoi pas? En quelque sorte, Bender nous offre des vacances?
- Tu parles! Comment peux-tu parler de vacances après ce que tu as fait en Russie?
- Bah! Par comparaison, je trouve que Tölz était à peu près aussi coriace que Tcherkassy!
- Oui, mais ici on ne risquait pas de se faire trouer la peau, comme là-bas!
- D'accord! Enfin, on verra bien!

Ils partent le lendemain. Quand ils arrivent dans le petit village qu'on leur a désigné, à l'est de la Forêt-Noire, ils découvrent, rassemblés sur la place, sous les grands sapins qui chantent dans le vent, deux douzaines de garçons appartenant à la «

Hayot », la «Jeunesse hitlérienne ». Ils leur présentent les armes, fusils dépareillés aussi grands qu'eux et Panzerfausts. Ils se tiennent rigides, rigoureusement alignés, et leurs yeux étincellent sous le casque d'acier trop grand pour leur tête. Charbonnier et Dothée sentent qu'à travers ces regards, ils se livrent entièrement et répondent positivement à la remarque formulée par le commandeur de Tölz: un SS qui n'a pas tout donné n'a rien donné. A travers ces regards, on lit aussi l'envie et l'admiration qu'ils portent à la panoplie de décorations accrochées à la veste de Dothée.

Bouleversés par ce contact, les deux Junkers font semblant de passer en revue les « Hayot » et Charbonnier commande.

- Repos!

Réfugiés à l'auberge du village, après avoir ordonné la dispersion de cette section d'assaut dont la moyenne d'âge tourne autour de quinze ans, les deux hommes se regardent avec gêne et annoncent presque en même temps:

- Non, ce n'est pas possible!

Charbonnier précise:

- Faire tuer ces petits gars? Et les faire tuer pour rien, maintenant? Moi, je ne m'en ressens pas!

- Moi non plus!

Ils absorbent rapidement un « Stamgericht » de misère, puis Charbonnier demande:

- Tu as toujours envie de devenir officier SS?

- Plus que jamais, mais pas sur les bases d'une guerre perdue! A Tölz, vois-tu, j'ai compris le fond du problème. Ce que j'ignorais en entrant chez Degrelle, maintenant je le sais. Tout ce qu on nous vante dans l'abstrait, à travers les doctrines et les religions, c'est-à-dire la culture, le progrès, la civilisation, dépend de la race qui en est porteuse. Que la race blanche disparaisse, la culture, le progrès, la civilisation disparaissent aussi. Il n'y a pas de progrès noir. Il n'y a pas de civilisation canaque. Il n'y a pas de culture brésilienne. Ce ne sont pas des frontières géographiques qu'il s'agit de défendre en sacrifiant ces « Hayot» qu'on nous jette dans les bras, mais les frontières biologiques qui protègent nos libertés, nos possibilités de dépassement qui ne sont pas celles des autres races. Il s'agit de rester nous-mêmes, comprends-tu? Et ça va devenir foutrement difficile avec cette guerre perdue! Tous les métèques du monde vont se jeter sur l'Europe pour en vivre en la bouffant jusqu'au trognon, et ensuite l'abolir! Le vrai combat de l'officier SS commence au-delà de la défaite. Voilà ce que j'ai compris à Tölz!

Les « Hayots » avaient maintenant envahi la salle de l'auberge et réclamaient des pots de cette bière si pauvre en alcool maintenant qu'elle n'avait pas plus de corps

que l'eau de la montagne. Presque tous exhibaient des cheveux blonds coupés court. Charbonnier les contempla et dit:

- Ils sont fiers comme de petits chevaliers de la Toison d'Or!

- C'est pour ça qu'il ne faut pas les faire tuer. Ils sont porteurs de ce que nous sommes, avec ou sans cheveux blonds! C'est le meilleur du capital génétique de l'Europe. Il faut les sauver comme nous allons nous sauver. Pour mieux nous faire tuer demain, si la défense du monde blanc l'exige! Je n'ai pas d'enfants, toi non plus. Nous ne prendrons par conséquent aucun risque avant d'avoir construit notre éternité. De celle-là, mon vieux, nous sommes sûrs!

- Alors, qu'est-ce qu'on fait? On laisse tomber les « Hayots »?

- Parfaitement!

- Refus d'obéissance?

- Pas du tout... Discipline supérieure et clairvoyance SS!

- On fout le camp?

- Oui.

- Où ça?

- On rentre à Tölz!

Ils rentrèrent le lendemain et trouvèrent presque vide le grand monastère de guerriers. Seuls, s'entraînaient toujours les volontaires du Lehergang de mutilés, dans une quête pour le surhumain qui devait bien faire rire les générations futures! Bender était descendu à Munich et ils ne trouvèrent personne pour expliquer les raisons de leur retour. Sauf le déporté aux cuisines qui s'en moquait!

[354]

*

**

Quand l'ancien commandant des Dinasos était venu le chercher, au mois de janvier, pour le conduire en lieu sûr, le père de la Langemarck et président du conseil culturel des Flandres, Cyriel Verschaeve l'avait pris de haut en lui disant :

- Qui est-ce qui prétend disposer de ma personne? Je rédige un très important rapport pour les Allemands. Je ne bouge pas!

Le précurseur du nationalisme flamand et qui va en devenir l'un des martyrs, Borms, répondait avec la même assurance: je ne bouge pas, prétendant que l'arrivée des Russes, qu'il ne connaissait pas encore, le dérangerait moins que celle des démocrates qu'il ne connaissait que trop depuis 1914! Réfugiés depuis l'automne 1944 à Aussig, en Saxe, ils n'avaient pas bougé jusqu'à ce que deux fonctionnaires du Reichssicherheit Hauptamt viennent les prendre par la peau du cou pour les occulter comme prévu. La vingt-cinquième heure sonnait, mais le IIIe Reich n'abandonnait pas ses amis.

Cyriel Verschaeve a été placé dans une communauté religieuse, à Sollbad-Hale, au Tyrol. Il a maintenant soixante-douze ans et sait qu'il n'en sortira plus vivant. Alors, il prend congé de ses enfants, les SS de la Langemarck, et rédige son dernier

message. On le retrouvera, daté du 9 mai 1945, mais il ne touchera les intéressés que beaucoup plus tard, dans les prisons belges ou les exils au bout du monde:

« Voilà donc la fin! Un rêve grandiose est anéanti. Une tour orgueilleusement dressée vers le ciel s'écroule. Soldats flamands, mes chers garçons, je veux vous saluer une dernière fois, maintenant qu'un avenir sombre et menaçant vous guette!...

« Soldats flamands! Hommes de la légion! Hommes de Langemarck! Hommes du front de l'Est! Vous étiez des soldats flamands et devant mes yeux surgit la gloire impérissable acquise par vos ancêtres à Groeninge, Pevele, Kassel et sur des centaines de champs de bataille différents. Cet héritage de la Flandre, vous l'avez restitué, enrichi et anobli.

« Nous savons que le silence des espaces infinis et des nuits russes ont été marqués par les actes de courage silencieux mais éblouissants des flamands. Sur le Volkov, devant Leningrad, en Ukraine, à Narva, ils ont couvert les étendues russes de leurs corps et de leur gloire. Honneur et gloire dans l'avenir, comme dans le passé. Gloire d'autant plus pure que vous n'avez pas ébruité vos actes d'héroïsme. Il n'est pas de meilleur guerrier, de héros plus grand que ceux qui taisent leurs actes. Ils cultivent le silence comme chant suprême. Les Langemarck de 1914 chantaient pendant leur assaut, vous vous taisiez et les dépassiez par votre silence.

«Dans son *Duc de Brabant,* en voyant le garçon mobilisé pour rejoindre l'armée belge de 1914, rouspéteur, vilipendant un combat parce qu'il n'est pas le sien, Rodenbach s'écrie: « Si j'avais seulement une patrie, quelle joie de pouvoir lutter et mourir pour elle.» Vous, mes garçons flamands, vous avez combattu pour cette patrie!

«Soldats de mon peuple, image suprême de mon peuple, dans la défaite comme dans la victoire, je vous salue avec tout mon respect et mon amour...»

Le curé national-socialiste et dépositaire de la patrie charnelle retrouvée

[355]

écrit longtemps, dans son monastère qu'il sait être l'antichambre de sa tombe, tandis que, des sommets encore tapis sous la neige, tombe la nuit...

*

**

La 27^{e} division SS Langemarck représente encore beaucoup de monde avec ses unités revenant des écoles et camps lointains et qui n'ont pas été engagées. Elle marche vers l'ouest, mêlée aux divisions allemandes et ukrainiennes, engluée dans la masse énorme des populations civiles évacuant la Poméranie et le Mecklenbourg. On ne saurait affirmer que l'Allemagne de l'Est se replie en bon ordre, mais nulle part et à aucun moment, elle ne connaît la panique qui souleva l'Europe de l'Ouest en 1940. Les arrière-gardes flamande et wallonne, souvent unifiées, livrent de petits combats retardateurs contre les pointes blindées de l'armée rouge qui arrivent au contact avec une audace extrême. Les Wallons, réputés débrouillards, démontrent qu'ils n'usurpent pas cette réputation. La où la foule des réfugiés stagne, eux

progressent. Une partie de la troupe, évacuée par le port de Rostock, atteindra bientôt Copenhague. Les autres formations tentent de s'engouffrer dans le couloir encore libre qui, entre Kiel et Lübeck, permettrait de gagner le Danemark.

Roulant dans sa Volkswagen qui marche à l'alcool de pommes de terre, sur route quand c'est possible, à travers champs si nécessaire, Degrelle avance plus vite que tout le monde. Il pourchasse Himmler et espère l'atteindre en temps utile, officiellement pour lui faire signer l'ordre de démobilisation de son unité, mais avec l'arrière-pensée contradictoire de continuer la lutte en Norvège. Le 19 avril, il était encore allé à Berlin, appelé par Berger devenu la personnalité la plus importante du SS Hauptamt après l'éclipse du Reichsführer. A l'hôtel Adlon, il avait occupé l'appartement de von Bülow. Dans la salle du restaurant, brillamment éclairée, les garçons en smoking, les maîtres d'hôtel en habit, solennels, impassibles, continuaient de servir des tranches mauves de «kolrabi» dans les grands plats d'argent de la « belle époque». Un calme olympien régnait, non dans les rues déjà bombardées, mais dans les caves et l'équipe des journalistes P.K. de la Wallonie publiait toujours le quotidien de langue française *Vers l'Avenir.* L'Allemagne et ses alliés s'étaient élevés à des altitudes de pureté sacrificielle presque ésotériques où, comme dans les cinq cents derniers mètres de l'Everest, seuls les surhommes arrivent à progresser sans le secours de l'oxygène. A Potsdam, le commandeur de Wallonie avait écouté les propositions du général Steiner... Pour requérir les conditions d'un renversement des alliances avec les Anglo-Saxons, il proposait un nouveau gouvernement, avec Goering chancelier et Léon Degrelle aux Affaires étrangères. C'était à la fois absurde et génial car Degrelle, capable de confisquer Hitler à son profit, pouvait peut-être rallier Eisenhower et Churchill à une lutte antibolchevique enfin unifiée. Mais il avait doucement haussé les épaules car, bien que catholique romain, il ne croyait plus aux miracles!

Un grand mutilé wallon était venu le saluer à l'instant où il s'apprêtait à quitter Berlin. Il amenait avec lui une équipe de jolies Berlinoises. Couvrant sa voiture de violettes au cœur d'or et de tulipes rouges, - car il y avait encore des fleurs à Berlin, on en vendait même dans le hall de

l'hôtel Adlon! - elles s'étaient prises par la main pour improviser une ronde autour de la Volkswagen en chantant, non pas des marches de la Waffen-SS, mais de vieux lieds dans lesquels l'Allemagne mettait tout son cœur pour saluer l'un des derniers héros qui restait à ses côtés.

Si Degrelle ne croyait pas aux miracles, les derniers chefs de l'Allemagne, civils ou militaires, eux y croyaient encore. Le général Steiner, dont Wallons et Flamands dépendaient de nouveau, va faire transmettre ses instructions à la « Hayot» de la SS Langemarck, environ cent vingt garçons de quatorze à dix-sept ans qui, bien entendu, brûlent de se battre:

« Eviter à tout prix que les jeunes Flamands soient sacrifiés, engagés dans les derniers combats ou faits prisonniers par les Russes.

« Rejoindre avec eux les lignes anglo-américaines où ils seraient regroupés et rééquipés pour continuer la lutte au côté des alliés contre le bolchevisme. »

Degrelle réussit à franchir le formidable barrage qui se dresse à Schwering, édifié par le choc du fleuve humain qui, descendant de Waren, fuyant les chars russes, se heurte à celui qui reflue depuis l'Elbe, fuyant les Anglais. En fin d'après-midi, il arrive à Lübeck et prend contact avec l'état-major du grand amiral Doenitz. Silence sur le Reichsführer qu'on y déteste et tient pour un homme du passé, dépouillé de tout pouvoir. Quelques indications au bureau de l'état-major de la Waffen-SS.

- Le Reichsführer se trouve dans la région de Kladow. Hâtez-vous de le voir. Ce n'est plus qu'une question d'heures!

A 2 heures du matin, Degrelle découvre le château qui abrite son P.C. C'est un bâtiment sinistre en faux gothique du XIXe siècle, vrai décor pour film d'épouvante. Couloirs sombres. Escaliers menaçants. Il entre dans une pièce où veille un colonel aux yeux las.

- *Heil* Hitler!

Pas de réponse. Pas de Reichsführer. Il vole quelque part dans la nuit. Mais il atterrit au lever du jour, accorde deux minutes au commandeur de la Wallonie, lui donne rendez-vous à Malente et repart. Degrelle va dormir quelques heures dans la maison voisine d'un forgeron. Mais bientôt un coup frappé à la porte le réveille. Un jeune colonel de SS se tient devant lui, au garde-à-vous, rigide, les traits tirés. Avant même qu'il n'ait ouvert la bouche, le chevalier de la Toison d'Or a compris.

- Le Führer est mort!

Silence. Le vieux forgeron, lui aussi, se tait, puis deux larmes glissent sur ses joues tannées. C'est l'adieu de toute l'Allemagne. Pas un Allemand ne songe à maudire celui qui les a engagés et maintenus dans la voie terrible du surhumain mais, au contraire, c'est lui qu'ils plaignent et prennent en grande pitié. Degrelle aussi, et il dit à Generet qui l’accompagne :

- S'en aller ainsi, c'est déjà ressusciter avec une intensité surhumaine dans l'imagination des peuples, et se voir projeté dans une épopée qui ne s'éteindra plus!

Il se lance de nouveau vers Lübeck qu'il traverse avec des difficultés prodigieuses, laissant derrière lui des ordres pour que la SS Wallonie se rassemble à Bad Sedeberg pour, ensuite, passer au Danemark ou, si impossible, former sur place un dernier carré. Degrelle n'est pas Doenitz

et, comme Hitler, il ne capitulera jamais. Mais, le lendemain, Lübeck se déclare ville ouverte et Bad Sedeberg tombe. C'est fini. Voici le commandeur de la division SS Wallonie, définitivement ou presque, coupé de sa troupe. Sauf, peut-être, avec quelques unités évacuées par mer et qui doivent rallier Copenhague.

*

**

Le 2 mai, à 13 heures, à la suite d'un armistice local, les Anglo-Américains entraient à Hambourg. Entre-temps, les colonnes sans fin de l'armée de Poméranie déposaient les armes, au fur et à mesure qu'elles atteignaient les avant-postes américains, sur le méridien des lacs de Schwering. Le 3 mai, vers 10 h 30, quatre cents vétérans du dernier groupe de combat Wallonie se présentaient devant Schwering avec de nombreux blessés. On les interna. Avant de suivre la même voie, un officier rassembla le bataillon des jeunes Flamands et, après avoir procédé à l'appel réglementaire, leur lut, dans leur langue, le dernier ordre du jour de Langemarck:

«Après cinq années de lutte impitoyable contre une coalition écrasante, l'Allemagne est contrainte de capituler. Le Führer est mort. Nous avons reçu l'ordre de continuer la lutte contre le bolchevisme, probablement au côté des Anglo-Américains, nos ennemis d'hier.

«Vous avez participé volontairement à ce combat gigantesque pour sauver l'Occident, l'Europe et votre patrie, la Flandre. Avec vos camarades de la division Flandern et de la division Langemarck, vous avez assuré la présence des guerriers de la Flandre dans la croisade pour la civilisation. N'oubliez jamais les heures exaltantes des combats et des Sacrifices. Continuez la lutte toute votre vie, sous n'importe quelle forme que ce soit. Cultivez et conservez votre fierté d'avoir servi votre idéal jusqu'au bout avec une fidélité exemplaire.

Heil Hitler!

Heil Vlaanderen!

Degrelle parvient à Malente sous un déluge de torpilles, une frénésie d'attaques aériennes par les Tipfliegers anglais, au milieu des incendies, des agonies de femmes mitraillées, dans un océan de fumée sombre. Il recherche Himmler et finit par le rencontrer, sortant d'un petit chemin de traverse avec sa Mercédès verte. Le Reichführer lui dit :

- Gagnez immédiatement Copenhague. Je vous présente le docteur Best qui vous aidera d'autant mieux que je vous nomme Brigadeführer (43). Himmler présente à Degrelle le gouverneur du Danemark et lui dit ensuite:

- Vous devez vivre six mois de plus! Tout changera très vite. On aura fatalement besoin de vous!

Ses petits yeux vifs clignotent derrière les lunettes dans la demi-lumière du crépuscule qui tombé. Au moment de remonter en voiture, il s'arrête, revient vers Degrelle et cet homme réputé pour sa froideur saisit les deux

mains du nouveau Brigadeführer, comme Hitler jadis, les serre et, d'une voix étranglée, dit:

- Vous et vos hommes, les Wallons fidèles, êtes restés avec nous jusqu'à la fin du combat et dans le malheur. Un jour l'Allemagne s'en souviendra.

Puis il remonte dans sa voiture qui démarre suivie par les Mercédés de l'escorte. Degrelle tente de garder le contact, mais la Volkswagen, qui marche à l'alcool de pommes de terre, le perd très vite.

*
**

Alors commence une fantastique odyssée. Rigoureusement fermée, la frontière danoise s'ouvre sur un coup de téléphone du maréchal Keitel. Le moteur de la Volkswagen vient d'exploser à Flensburg et un général de la Wehrmacht a fourni une autre voiture au nouveau Brigadeführer. Il franchit le grand Belt sur un ferry-boat qui charge aussi deux camions de la Croix-Rouge suédoise transportant les hôtes politiques d'un camp de concentration libéré la veille. Degrelle partage avec eux les folles acclamations d'une foule installée dans le délire de la victoire. L'île de Seeland est infestée de maquisards. Ils n'attaquent pas. A Copenhague, la foule chante des hymnes et, quand les Danoises aperçoivent cet officier supérieur SS qui passe, elles ne s'intéressent pas, comme les femmes-soldats russes, à son « petit-quelque-chose-qui-leur-manque » et se contentent de lui montrer leurs fesses!

- D'ailleurs charmantes! dit-il à Generet.

Ils sont logés à la Haus Viking, qui est la propre villa du général de la SS quand la capitulation du Danemark entre en vigueur. La foule assiège les immeubles occupés par les services allemands, défenestre les collaborateurs. Les voitures de maquisards armés passent devant la grille du parc. L'officier wallon, envoyé à la recherche d'un état-major responsable, ne revient pas, englouti par la foule. Tout semble perdu quand arrive une grande limousine, pilotée par un officier allemand en civil et envoyée par le docteur Best. Traversée de Copenhague épique. Les barrages de « résistants » sont franchis au bluff. Pour atteindre le port, il s'agit de traverser une longue passerelle qui domine les voies ferrées de la gare centrale. Elle est étroitement contrôlée. Juste comme la voiture s'engage, une fusillade éclate sur le port. La garde du pont rallie les combattants. Communistes contre sociaux-démocrates. Degrelle et Generet passent. Entrée du port. Libérateurs et Allemands sont encore étroitement mêlés sur cette frontière. Une croix de chevalier de la croix de fer, discrètement exhibée dans le creux de la main représente le sésame qui ouvre le passage. Le commandant du port dit au Brigadeführer:

- Tous mes bateaux sont bloqués par la capitulation. Les Anglais arrivent. Voyez!

Une armada d'avions-cargos se pose sur l'aérodrome de Copenhague. Des motocyclistes s'en échappent et foncent vers les bateaux.

- Tant pis! Il ne sera pas dit que l'Allemagne vous aura abandonné au dernier moment!

Un quart d'heure plus tard, à bord d'un destroyer, les deux Wallons appareillent pour Oslo. Franchissement clandestin du Skagerak de nuit,

avec les avions qui viennent raser les mâts de ce bateau-fantôme qui fonce à trente nœuds tous feux éteints. Oslo. Château du prince héritier Olaf, au sommet d'une

montagne dominant la ville. Degrelle annonce au gouverneur de la Norvège, le docteur Terboven:

- Avec mes SS Wallons, je voudrais partir pour le front du cercle polaire!

Terboven hoche la tête et répond:

- La reddition hors du Reich est complète: en Bohème, en Lituanie, en Crète, aux ports français de l'océan Atlantique et les trois cent mille hommes de Norvège se rendent, comme les autres, à partir de demain!

Degrelle loge dans le meilleur hôtel d'Oslo, déguste une excellente bouteille de bourgogne, rend visite au chef nationaliste norvégien promis à la mort, Quisling.

Le lendemain, Degrelle retrouve le docteur Terboven et le général commandant l'armée Reedis qui, refusant l'un et l'autre de remettre la Norvège aux alliés, vont se suicider le soir même. Terboven lui dit :

- J'ai demandé à la Suède de faire jouer pour vous le droit d'asile. Elle a refusé. Un sous-marin aurait pu vous conduire au Japon, mais ils sont maintenant bloqués dans le port. Il reste sur l'aérodrome un avion privé, le Heinkel 111 du ministre Speers. Voulez-vous tenter de gagner l'Espagne avec ?

Degrelle tente, avec son dernier compagnon Generet. Il est général honoraire de la Phalange, et connaît le mental « hidalgo » des Espagnols. S'il reste une possibilité de doubler le cap de la défaite, c'est là et là seulement qu'elle existe. Mais le vol lui-même représente un défi technique. Le Heinkel 111 de Speers possède un rayon d'action de deux mille à deux mille cent kilomètres, et le premier terrain d'atterrissage espagnol se trouve à deux mille deux cents. Ce hiatus promet une plongée dans le golfe de Gascogne ou un atterrissage de fortune au pied des Pyrénées, avec retour vers Paris entre deux gendarmes. Merci. Depuis 1940, les prisons françaises, ça le connaît!

Le Heinkel 111 décolle d'Oslo le 8 mai 1945, aux environs de minuit, vole d'abord vers la côte anglaise pour, venant ensuite du nord en abordant la France, donner le change au repérage aérien. Mais les armées occidentales fêtent leur victoire et bien des guetteurs cuvent déjà leur champagne ou leur whisky. Cependant, des projecteurs s'allument et fouillent le ciel, des radios s'inquiètent.

- Qui êtes-vous?... D'où venez-vous?

Si elles savaient, les escadres de chasse de nuit décolleraient immédiatement pour abattre cet avion mystérieux. Avec ses ailes et son fuselage chargés de croix gammées, par son vol insolite, il est en train de sauver Degrelle et, sauver Degrelle c'est admettre que la victoire n'est plus absolue. Le dernier grand chef du camp écrasé sous le pied de Iavhe-le-terrible est en train de passer à travers les mailles du filet tendu par la plus gigantesque opération policière que le monde ait jamais connu. Qu'il passe, et une redoutable maxime s'inscrira au fronton du temple de la paix (qui se montrera moins temple que lupanar)... «celui qui prend le pouvoir et qui ne tue pas Brutus, celui-là ne régnera que peu de temps».

Le Heinkel 111 de Speers devait être sans doute construit par « Nietzsche-aeronautic corporation » car il se dépasse, et dépasse son

rayon d'action de cent kilomètres au moins. Il se pose en catastrophe sur la plage de San Sebastien, entre dans la mer, se brise, chance pour Degrelle qui termine son vol d'aigle royal avec cinq fractures. Impossible d'expulser d'Espagne ce grand blessé, intransportable. Indemne, Generet sera reconduit jusqu'à la frontière, s'engagera dans la Légion étrangère et s'en ira mourir en Indochine, pour le compte de la France!

*
**

A Tölz, les belles Ukrainiennes déguisées en Bavaroises avaient disparu. Dothée et Charbonnier allaient chercher leurs repas jusqu'aux cuisines et faisaient la paix avec le déporté belge qui se trouvait mieux là que dans son faubourg de Bruxelles. Il semblait, comme eux, tombé en servitude d'un silence que rien ne viendrait désormais troubler pendant mille ans. En contraste avec la prodigieuse animation qui, depuis si longtemps, harcelait l'esplanade, les chambres, réfectoires, manège, piscine, les commandements gutturaux qui claquaient, ces réponses collectives au salut matinal des instructeurs où cent voix se fondaient en une seule, ces crosses de fusil qui rendaient non pas le bruit des mains, mais des os; le silence avait acquis la puissance d'un fracas de fin de monde. Pourtant, le gigantesque pavillon noir de la SS, amené comme les drapeaux des nations, ne tirait plus ses coups de canon au sommet de sa hampe de quinze mètres. Une tristesse calme, presque bienveillante, accompagnait le silence. Les derniers Junkers se croisaient les bras, stupéfaits de se trouver encore à Tölz sans rien faire. Ils sentaient parfaitement que ce nouvel état de choses dépendait de la disparition d'un seul homme. Le géant qui, depuis douze ans, portait tout le système à bras tendus, s'était couché pour mourir, choisissant l'heure et le visage de sa mort, donc plus fort qu'elle. Le lieutenant Bender, retour de Munich, les avait rassemblés dans un coin de l'esplanade et prévenus en toute simplicité

- Messieurs, le Führer est mort. La guerre est finie. Nous vous remercions pour tout ce que vous avez accompli à nos côtés. L'Allemagne s'en souviendra...

En traversant la cour, gamelles fumantes au bout des doigts, les deux Junkers n'osaient pas troubler ce silence qui les écrasait. Mais, une fois réfugiés dans leur chambre, Dothée dit à son camarade:

- Sais-tu à quoi Tölz me fait penser maintenant?... A un monastère que menacerait une troupe de routiers. Désarmés, les moines attendent l'assaut et savent qu'ils seront massacrés. Ils prient en silence.

- Ce refuge nous manque! répliqua Charbonnier. Qu'est-ce qu'on fait? On attend les Américains?

- Malsain! Derrière les Américains, il y a les Belges! Essayons plutôt de nous dissoudre dans la nature.

- Alors, fichons le camp tout de suite!

- Non. Demain. Je ne veux pas quitter la Junkerschule à la cloche de bois, comme Lavigne. Je respecte trop maintenant une institution qui m'a ouvert les yeux sur toutes choses.

Charbonnier approuva discrètement du chef et dit, sur le mode léger:

- Bender répétait souvent: une fois devenu SS, on reste SS pour la vie!
- Ce n'est pas tellement le problème! Ici, on nous a fait l'honneur de vouloir transformer deux minables en seigneurs. Il faut leur montrer que nous en avons acquis au moins la politesse... Prenons congé, monsieur le Maître de maison!
- Avec des fleurs? Ici, je n'ai jamais réussi à composer un bouquet dans la tradition japonaise!

Le lendemain, le soleil s'épanouissait au fond d'un ciel tendu de soie bleue. Le printemps éclatait sur les prairies voisines. Un vent tiède descendait des Alpes de Bavière qui tendaient sur l'horizon la fine dentelle de leurs crêtes encore enneigées. Au-delà de la petite ville étalée au pied du Burg, brillait le clocher à bulbe de l'église de Gailach. Dans l'air, dansait une allégresse irrésistible, car la nature ne voulait rien connaître du grand malheur de l'Allemagne.

- On y va? demanda Charbonnier.

Ils se dirigèrent vers la sortie, prirent à main droite, montèrent au premier étage où officiaient encore les bureaucrates de l'administration. Ils les démobilisèrent en forme réglementaire. Contemplant la fiche qu'on venait de lui délivrer, ornée du cachet à l'image de l'aigle tenant la croix gammée dans ses serres, Charbonnier dit:

- Avec ça, je suis sûr de ramasser vingt ans de tôle supplémentaires en Belgique, voire d'être flingué!

Avant de quitter le bureau, il déposa discrètement sur une console le bouquet de violettes qu'il avait cueillies tôt le matin, en se promenant hors les murs, puis dit, une fois la poterne franchie:

- Et maintenant?
- On va se mettre en civil.
- Tu as des fringues?
- Les moines qui laissent leur couvent derrière eux pour errer à travers le monde demandent la charité!

Ils s'engagèrent dans le quartier des villas construites pour les instructeurs, leurs familles et le personnel administratif. Beaucoup se trouvaient déjà vides. Ils finirent par découvrir, dans l'une d'elles, la veuve d'un officier SS. Elle leur donna les vêtements civils de son mari. Dothée repartit vêtu d'un pantalon de golf style anglais et d'une veste pied-de-poule, Charbonnier d'un complet-veston noir.

- Tu as tout à fait l'air d'un agent de l'Intelligence Service chargé de repérer les anciens SS! dit Charbonnier.
- Et toi, d'un garçon de café en goguette!

Ils se dirigèrent vers la ville, prirent la route qui mène à Gailach. Ils se sentaient gênés, un peu perdus dans ces vêtements de «ramoneur» et croyaient que tous les regards des passants convergeaient vers eux. Mais les Bavarois se contentaient de les saluer:

- *Gruss Got!*

Plusieurs fois, ils se trouvèrent sur le point de répondre:

- *Heil* Hitler!

La force de l'habitude. Une certaine forme de fidélité qui n'était plus de saison. Déjà, les Allemands n'avaient jamais entendu parler d'Hitler! Au bout d'un moment, Charbonnier demanda:

[362]

- Qu'est-ce que tu as fait de ta panoplie?
- Mes décorations? Elles sont dans mon sac.

Ils portaient le havresac de l'armée qui ne risquait pas de les dénoncer, tous les civils, ou presque, en possédant un.

Il faut jeter ta batterie de cuisine, mon vieux! Si les Belges te piquent avec une croix de fer de première classe, l'auditeur militaire demandera une rallonge de dix ans au tribunal, ou un treizième fusil pour le peloton!

- Je vais les enterrer par ici, pas trop loin de la Junkerschule.
- Pourquoi? Maintenant, ce n'est plus que de la ferraille. Et encore, de la plus mauvaise qualité... Comme les diamants de la croix de chevalier, qui sont de simples cailloux du Rhin! Jette ça!

Ils avisèrent une cabane de jardinier dont seul un loquet fermait la porte. Dothée y prit une bêche et s'approcha d'un orme dressé tout prés de la route.

- J'ai mis ma ferblanterie dans une boîte étanche piquée à l'infirmerie, dit-il... Je vais l'enterrer au pied de cet arbre.

- Drôle d'idée! Ça t'avance à quoi?

Dothée hocha la tête et dit :

- Tu ne connais pas la prophétie qui prétendait que la Toison d'Or, la vraie, pas le hochet de la vanité que les Maisons d'Espagne et d'Autriche décernaient encore au début du siècle, mais celle qui disparut à la fin du Moyen Age, devait réapparaître dans sept cents ans (44)?
- Et alors? Je ne vois pas le rapport?
- Léon a dit que croix de fer et Toison d'Or, c'était la même chose. Elles définissent les mêmes valeurs. Les arrière-petits-enfants de mes enfants viendront chercher la mienne, quand les temps seront venus!
- La retrouveront pas!
- Je laisserai un plan.
- Tu es fou! Faut jeter tout ça dans la première bouche d'égout venue.
- Jamais!
- Ça va te servir à quoi, tout ce travail?

Déjà Dothée piochait la terre.

- Service inutile. Le seul qui compte!

Il plaça la boite étanche contenant ses décorations au fond du trou creusé à cinquante centimètres de profondeur, rejeta et tassa la terre, leva un plan sommaire du terrain qui localisait le grand arbre. Puis les deux hommes se remirent en marche en direction de la Forêt-Noire.

[363]

CHAPITRE XXVIII

VINGT ANS APRÈS...
COMME IL SE DOIT

Depuis la fin de la guerre, Léon Degrelle vit en Espagne. Comme s'il entrait dans le processus d'évolution entraînant jadis les «dix-sept provinces» vers l'empire, il est même devenu Espagnol! A travers lui, le gouvernement de Madrid a démontré que, ruiné par une guerre civile, menacé par des Etats puissants soumettant le droit international à la dictature de la politique, une nation pouvait honorer le vieux droit d'asile lorsqu'elle possédait une âme chevaleresque.

Il a connu des hauts et des bas, manqué de se voir enlevé par un commando israélien lancé contre lui on ne sait vraiment pourquoi, Degrelle n'ayant jamais causé le moindre tort aux juifs. Mais il n'a pas fini comme Eichmann et c'est le commando qui s'est retrouvé en prison! L'Opus Dei ayant poussé ses hommes au pouvoir, l'Église de la trahison a tenté de donner à ce catholique exemplaire le coup de pied de l'âne en essayant de négocier son expulsion contre une admission de l'Espagne dans le Marché commun. Mais c'est le ministre qui s'est effondré sous le poids d'énormes scandales financiers! Les mauvais coups ne peuvent pas plus atteindre Degrelle que les balles russes.

Ce facteur chance, première qualité d'un général selon Napoléon, ne serait-il pas une affaire pour un continent qui prendrait Degrelle pour conducteur? L'Europe, par exemple? Rien ne s'y opposerait en principe, que les souvenirs falsifiés du passé et les Etats, pas plus que les hommes, ne vivent uniquement de souvenirs. Seules, aujourd'hui, l'ignorance et la bêtise humaine tiennent Degrelle pour un criminel de guerre, notion déjà absurde en soi. Où commence le crime, où finit la guerre? La Russie qui, seule, eut à connaître de son comportement, ne l'a jamais accusé de quoi que ce soit. Aucun juriste, aucune commission d'enquête sur les crimes de guerre n'a retenu son nom. Les politiciens de Bruxelles l'ont déchu de la nationalité belge et lui interdisent l'entrée du pays. Ils se donnent beaucoup de mal pour rien. Comme « chef de peuple», Degrelle se serait servi de la Belgique pour bondir aussitôt plus loin et plus haut. Il est aujourd'hui exclu qu'il essaye de redevenir l'agitateur de Rex.

Depuis Tcherkassy, il évolue sur un autre plan. Il sait que jamais une

[364]

Europe cohérente ne sortira des délibérations d'assemblées, que seul un homme de dimensions exceptionnelles pourrait devenir son fédérateur. Serait-il cet homme? Son délégué à la propagande, que je ne suis pas, pourrait répondre oui. Mais, ce que le lecteur de ce livre sait maintenant de Léon Degrelle lui permet de le situer au-dessus des personnalités qui s'agitent autour du Marché commun. On peut affirmer que ce créateur d'épopées, ce prince du rêve historique, proposerait une Europe de l'aventure capable de tirer les jeunes de leur marasme. Ne réveillerait-il pas le germanisme, celui de la Mitteleuropa et celui de l'Occident, trouvant entre les deux le point d'équilibre qu'Hitler ne sut pas découvrir? Homme de Bouillon, donc d'un pays d'entre-deux, la géopolitique semble le désigner pour cela.

Mais l'Europe bien nourrie d'aujourd'hui, déboussolée par les psychanalystes, avilie par les marchands de sexe, chloroformée par les joueurs de guitare apatrides, n'a pas besoin de Degrelle. Ou plutôt, elle en a tellement besoin, qu'elle se voilerait la face s'il lui disait ; lève-toi et marche. Il le sait et ne la fréquente guère. Il maintient des relations plus sérieuses. On le voit passer, le dimanche, dans les cours sévères de l'Escorial, accompagné par le fantôme de Charles Quint.

*
**

Le « chef de peuple » Jef van de Wiele, condamné à mort mais plus heureux que Borms, gracié, vit toujours dans un petit village des Flandres. Il a repris ses chères études dont l'ouragan l'avait distrait. Il a dû se lier avec les philologues de la République fédérale allemande qui, effaçant la croix gammée inscrite dans le filigrane de la science de leurs prédécesseurs, poursuivent les mêmes recherches sur les Goths, Saxons, Burgondes, Flamands et Francs. Quand on l'interroge, Jef van de Wiele répète toujours, comme Galilée :

- Et pourtant, la Flandre était et reste un pays germanique!

*
**

Un soir du mois de janvier 1973, trois jeunes Flamands se trouvent réunis dans un café d'Anvers. Ils boivent et bavardent dans une salle du premier étage qu'en souriant ils appellent entre eux la salle des chevaliers. Elle est, en principe, réservée aux militants du V.M.O. Cet « Ordre des militants flamands» a succédé au «Mouvement du front» de Borms, condamné à mort pour trahison au lendemain de la Première Guerre mondiale, fusillé au lendemain de la Seconde, malgré ses infirmités et son grand âge; au Dinaso de bris van Severen, exécuté par des soldats français en 1940, au V.N.V. de Raymond Tollenaere tué à l'ennemi en 1942; et de Staf Declerq décédé en 1943; au « De Vlag » de Jef van de Wiele, condamné à mort puis gracié. Cette chaîne de fidélité à la patrie flamande possède des maillons différents les uns des autres. Elle peut tantôt passer par Rome, tantôt par Berlin, s'appuyer sur l'Eglise ou sur la SS, mais sans jamais se briser et ceux qui la portent, opposés parfois les uns aux autres sur les doctrines, les méthodes, le style d'action, ressentent unanimement la Flandre en patrie charnelle à soustraire aux dominations étrangères,

[365]

comme les Irlandais, les Tyroliens du Sud, les Basques, les Corses ou les Bretons.

Les trois hommes, réunis dans la «salle des chevaliers » d'Anvers, reprennent une discussion qui, partie de Bruges, dure depuis des années dans les milieux nationalistes flamands: est-il impératif d'exécuter les dernières volontés de Cyriel Verschaeve, mort en Autriche en 1947, à Sollbad-Hale et, si oui, comment doit-on opérer? Les trois hommes n'ont pas sous les yeux le texte du dernier message du prêtre national-socialiste, mais ils le connaissent par cœur:

- Dans ma si longue existence combien de fois n'ai-je pas rêvé d'habiter, vivre et mourir en Flandre, et de me reposer là-bas, dans cette terre. Ce vœu se réalisera-t-il? Je suis si vieux et la Flandre est si loin... »

Depuis des années, les nationalistes flamands ressentent cet exil comme une publicité donnée à leur pusillanimité. Mais, que faire?

- J'ai déjà dit que les Belges ne pouvaient pas nous inculper pour «viol de sépulture » puisque la tombe serait ouverte en Autriche, affirme Xavier Buissere (45).

- Mais combien ça va chercher, pour un mort qui passe clandestinement la frontière? demande Bert Erickson.

- Est-ce prévu par le code pénal? Peu probable!

Debaets, le Brugeois, lance une pointe d'humour noir.

- Tout ce qu'ils peuvent, c'est nous coller une amende à la douane pour non-déclaration d'objet périssable à la frontière!

Les trois hommes qui discutent autour de la table, en vidant quelques pots de « gueuze», elle aussi génératrice d'humour noir car de la marque «Mort subite», ont des visages graves, des carrures imposantes, des cheveux clairs et portent des noms terriblement nordiques. Ce pourraient être des «Gueux » servant de modèle à van der Stockt, le « primitif» flamand qui ornait de svastikas l'écharpe de son ange annonciateur penché sur la Vierge Marie (46). Ou des lansquenets. La faible lumière

de la salle, parcimonieusement éclairée pour seulement trois clients, noie la chair de ces hommes dans une ambiance d'aurore boréale. Ils n'ont cependant servi ni dans la légion SS Flandern, ni dans la brigade SS Langemarck. Ils avaient huit ans au début de la Seconde Guerre mondiale! Mais les races, comme les faits, sont têtues. Où le père a passé, passera bien l'enfant! Eux aussi ne peuvent vivre sans risques ni sacrifices, même inutiles!

- Depuis le temps qu'on discute, il faut en finir! annonce Bert Erickson d'une voix dure. Etes-vous d'accord pour tenter le coup?

Les camarades donnent leur accord.

- Bon. J'ai bien étudié l'affaire. Il faut être huit pour la mener à bien. Van den Duessene marche lui aussi.

- C'est un Anversois?

- Oui.

Les autres sont à recruter en Flandre occidentale, car c'est tout le pays qui doit assurer le retour des cendres de Verschaeve.

- Je trouverai quelqu'un à Bruges, assure Xavier Buissere.

- Attention! Il ne faut s'ouvrir qu'à des camarades absolument sûrs. La police belge possède des yeux et des oreilles partout! On ne parlera donc jamais de l'affaire autrement que sous une couverture.

- Je propose opération Bréviaire.

Allons-y pour Bréviaire! Et n'oublions pas qu'au premier procès Borms, après 1918, Verschaeve avait déclaré au tribunal : « La trahison est la vente d'un idéal supérieur pour un but inférieur.» Ce n'est pas sans raison que tous les nationalistes flamands connaissent cette phrase par cœur! Maintenant, il faut envoyer très vite une patrouille de reconnaissance en Autriche. Qui prend la direction?

- Eh bien, toi, Erickson, tu es chauffeur de taxi, et la route, ça te connaît!

Tous les hommes qui vont travailler au retour des cendres du prêtre national-socialiste sont de condition modeste. C'est le peuple flamand qui se met en marche contre l'iniquité et il en appelle même à plusieurs générations. Car le conspirateur numéro huit, Jim Spinnewyn, suivra le numéro sept, Roger, son père!

*
**

La patrouille arrive à Sollbad-Hale au mois de février 1973. Quatre hommes à bord d'une camionnette. Le cimetière dans lequel repose Verschaeve se trouve assez loin

de la ville. Il est nuit quand les Flamands y pénètrent pour rechercher la tombe, grâce à une porte de service qui paraît ouverte en permanence. Un cierge brûle sur chaque tombe. En ce début d'année, cette touchante coutume des Autrichiens révèle que le paganisme éternel règne encore ici dans toute sa force. La patrouille avance à travers des centaines d'étoiles.

- On dirait des feux follets... C'est terrible, tous ces morts qui ressuscitent en même temps! murmure le jeune Jim Spinnewyn en frissonnant.

Les quatre hommes vont et viennent, marchent en évitant de faire grincer le gravier, très impressionnés par ces feux qui les signaleraient à l'attention d'un gardien s'il n'était 2 heures du matin. Cyriel Verschaeve est enterré dans l'un des trois caveaux disposés en demi-cercle autour d'une chapelle appartenant au clergé. Chacune renferme dix-huit corps de prêtres. Il s'agit de trouver le bon. A la lueur d'une torche électrique ils déchiffrent les noms gravés dans la pierre et le faisceau de lumière qui se déplace en sautillant ajoute son feu follet à ceux qui brillent déjà sur le champ des morts. Il erre comme l'âme de celui qu'il recherche parmi ces morts étrangers, âme en peine tant qu'elle n'a pas retrouvé la terre natale. Verschaeve se trouve dans le caveau central qui est fermé par une dalle.

Les joints sont faits au ciment rose, constate l'un des conjurés, maçon de son état. Je les referai au rose, pour ne pas éveiller l'attention des gardiens.

- Il ne faut pas que l'alerte parte d'ici avant que le corps n'arrive en

Flandre. Nous aurions les plus grandes chances d'échouer! confirme Bert Erickson qui semble avoir pris la direction des opérations.

- Il faut un ciseau à froid, une masse, des cordes, le ciment rose, murmure le camarade maçon.

- Des sifflets pour les trois sentinelles qu'on va poster, suggère Debaets, l'un des deux militants des Flandres occidentales.

- Et un message, pour remercier les autorités autrichiennes d'avoir veillé sur le corps du plus grand des patriotes flamands! propose Erickson.

- On le portera directement au Bourgmestre?

- Tu es fou? On le laissera dans la tombe, à la place du cercueil!

Les quatre hommes ne s'attardent pas, quittent le cimetière, regagnent leur véhicule, reprennent la route d'Anvers.

*
**

Quinze jours plus tard, les huit conspirateurs dont les noms sont maintenant connus, se réunissent chez l'entrepreneur de transports internationaux dont le nom ne peut être révélé. Ils décident des itinéraires, rendez-vous routiers, horaires et chacun choisit le rôle qu'il préfère tenir dans l'expédition. Ils répètent plusieurs fois l'opération plombage du camion TIR avec une pince copiée sur celles de la douane.

L'équipe prend le départ d'Anvers le 9 mai 1973 à bord d'une vaste station-wagon de marque Ford Taunus et roule. Après douze heures de voyage, elle arrive à

Innsbruck. Il est 22 h 30. Les conjurés grignotent quelques sandwichs. Le caractère aventureux de l'opération, la conscience qu'ils ont d'inscrire un grand geste dans l'histoire des Flandres, la perspective de contrer les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale qui prétendent dire le droit, revendiquer la justice, décider du bien ou du mal iusqu'à la fin des temps, ne leur ont pas spécialement ouvert l'appétit.

Vers minuit, ils arrivent à Sollbad-Hale, dépassent la ville, stoppent la Ford Taunus à quelque distance du cimetière. Le convoi se forme et y pénètre. Trois guetteurs se postent derrière ses murs, non loin de la chapelle. L'équipe de travail l'aborde et le maçon attaque le scellement de la dalle. La masse, enveloppée de chiffons et la chute des gravats sur une couverture, ne font presque pas de bruit. Nuit douce et belle. Le clair de lune fait planer sur le cimetière sa lumière morte, plus discrète cependant que celle des milliers de cierges allumés lors de la première visite et maintenant disparus.

Un escalier conduit à la galerie qui, située à trois mètres sous terre, protégée par une grille non verrouillée, abrite les cercueils des dix-huit prêtres, chacun placé dans une niche qu'une cloison de brique ferme. En quelques minutes le maçon l'abat, et le cercueil de Cyriel Verschaeve apparaît. Le bois rongé par places laisse voir le coffre de zinc soudé qui recèle le corps. On le retire de la niche, les trois hommes le hissent sur l'escalier à l'aide des cordes. Une fois parvenu à l'air libre, il est enveloppé dans une grande bâche. Les trois guetteurs abandonnent leur faction désormais inutile, prennent le fardeau sur leurs épaules et l'emportent vers la voiture, tandis que Bert Erickson redescend dans la tombe et dépose

dans l'alvéole vide le message destiné à l'Autriche et qui dit, calligraphié sur une feuille de vrai parchemin. à l'aide d'une encre indélébile

« Le 10 mai 1973, une équipe de la V.M.O. - Ordre des militants flamands - spécialement entraînée pour la mission envisagée, a enlevé la dépouille mortelle du prêtre Cyriel Verschaeve, mort en exil, enterré à Sollbad-Hale pour la ramener en Flandre, selon son espérance dernière: (la Flandre est si éloignée et la reverrai-je encore?). Remerciements aux autorités autrichiennes pour l'hospitalité accordée et pour l'entretien de la tombe.)

Derrière Erickson, le maçon remet la dalle en place et la scelle au ciment rose. Menée de main de maître, l'opération a duré exactement une heure.

*
**

Dissimulé sous sa bâche, le cercueil de Cyriel Verschaeve était resté dans la Ford Taunus stoppée sur le parking de l'Université à Innsbruck jusqu'à la fin de la nuit. Au lever du soleil, à travers la cité encore endormie, ils prirent l'autoroute en direction de l'Allemagne. Ils roulaient lentement, parce que très chargés et peu pressés. Le rendez-vous avec le camion TIR venant d'Italie était fixé à 8 heures, sur une aire de repos voisine de la frontière austro-allemande. A 8 heures du matin, pas de camion.

A midi non plus. Les visages devenaient sombres. Que se passait-il? Le camarade transporteur X connaissait-il des ennuis routiers? S'était-il trahi par quelque bavardage? Avait-il renoncé à une entreprise qui pouvait lui coûter non seulement sa liberté, mais encore son capital? Le temps passait et n'apportait pas de réponse. La tentation de repartir pour la Belgique directement avec la Ford Taunus grandissait. Après tout, il ne s'agissait que de franchir deux frontières, au petit bonheur la chance. Mais ces hommes qui s'étaient lancés dans l'aventure avec la même décision que leurs camarades de la génération précédente dans les batailles du Volkhov, Krasny-Bor, Ukraine, Estonie, Poméranie, Oder, ne pouvaient prendre le risque de faire saisir en douane le plus grand poète moderne des Flandres dont l'histoire, les mythes et légendes allaient fatalement s'emparer. Il fallait attendre le camion avec une angoisse qui, d'heure en heure, croissait.

Il se présenta vers minuit.

- Alors? demanda Erickson au numéro 9... Tu n'avais pas de roue de secours?

Le chauffeur haussa les épaules.

- Les douaniers italiens étaient en grève!

Ainsi, il était resté bloqué douze heures à la frontière autrichienne. Ils ne perdirent pas une seconde de plus, firent sauter les plombs de douane qui rendaient le camion inviolable jusqu'à son terminus, chargèrent le cercueil et replombérent les verrous avec les fausses pinces fabriquées quelques semaines plus tôt.

Sauf accident ou extra-lucidité d'un douanier, la partie était gagnée! Le camion et la Taunus roulaient maintenant sur les autoroutes. Les passagers de la station-wagon se renvoyaient de temps à autre un certain sourire qui signifiait: on les a bien eus!... Ils pensaient au personnel

politique belge, aux résistants de la dernière heure, aux hypergauchistes qui prétendaient s'opposer à toute résurrection, y compris celle de la Flandre historique et de la Toison d'Or, toutes deux prises en charge par Langemarck et ce curé national-socialiste qui rentrait chez lui, mort, mais aussi plus fort que la mort!

*
**

Le 12 mai au matin, le cercueil était déposé en Flandre, dans un lieu qui devait être tenu secret par les conspirateurs et ne le fut point. L'un d'entre eux eut besoin d'argent, et parla. Depuis la chambre transformée en chapelle ardente dans laquelle il reposait sous les plis du drapeau national au lion rugissant, rouge et noir, Cyriel Verschaeve lui répéta: « La trahison est la vente d'un idéal supérieur pour un but inférieur. » C'était inévitable! Depuis longtemps, le parti communiste a démontré que seuls trois hommes gardent un secret, d'où sa technique d'action clandestine presque parfaite de la « troïka ».

La justice belge dressa l'oreille. Mais avant que la lourde machine administrative ne démarre, Cyriel Verschaeve avait déjà quitté sa chapelle ardente et dormait dans une

ferme, sous le foin d'un grenier. Il y resta huit jours. Mais l'Eglise ne pouvait oublier que le cadavre traqué était celui d'un prêtre. Un commando, sur lequel on ne sait absolument rien, transporta le cercueil dans l'abbaye cistercienne de West Vleteren. Le curé national-socialiste aurait dû logiquement vivre là son éternité. Impossible, car il devenait maintenant un atout politique! Le gouvernement se souvenait de Borms qu'il avait dû gracier après 1918, puis libérer de prison ensuite, pour éviter une révolte du peuple flamand et, qui sait, l'éclatement de la Belgique. Voilà que Cyriel Verschaeve prenait la relève! Impossible de le fusiller, même à retardement comme Borms, encore qu'au sommet des guerres de religion - et la dernière guerre mondiale en était une qui n'avait pas encore osé dire son nom - on ait déterré des « parfaits» cathares pour disperser leurs restes au vent. Il fallait essayer de régler cette question du retour des cendres avec la plus grande discrétion. Car, de leur côté, les nationalistes flamands projetaient de reprendre le corps et l'inhumer au pied de la Tour de l'Yser, le jour même du pèlerinage annuel qui, au mois de juillet, rassemble toujours au moins cent mille Flamands. Les anciens de la SS Langemarck s'opposaient à ce projet, rappelant que ce pèlerinage et ce monument exaltaient l'esprit pacifiste des Flandres, difficilement déracinable depuis qu'entre 1914 et 1918 le peuple avait pris l'armée belge en haine, étendant cette haine à toutes les formations militaires. Ensevelir Verschaeve au pied de la Tour de l'Yser, alors qu'il avait lié la renaissance du peuple flamand à celle de l'esprit guerrier qui l'animait à la grande époque du duché de Bourgogne, qu'il avait nourri de la même éthique le conseil culturel des Flandres dépendant de lui pendant la dernière guerre, qu'il était devenu le père spirituel des volontaires SS de Flandern et de Langemarck, n'était-ce pas le trahir *post mortem?*

Un nationaliste flamand imagina un compromis. Il se mit en rapport avec les députés van Steenkiste et van Aekere, du parti national chrétien, et leur suggéra de faire enterrer officiellement Verschaeve au cimetière

d'Alveringen. Il en avait desservi l'église pendant presque toute sa vie, avait écrit dans sa cure presque toute son oeuvre littéraire et critique et la population l'aimait comme un père. Le ministre de la Justice van der Poorten, un libéral, écouta d'une oreille favorable les deux députés et accéda à leur demande: Verschaeve reposerait à Alveringen et le commando qui venait de déchaîner cette tempête politique sur la Belgique ne serait pas inquiété!

Avant l'inhumation eut lieu l'autopsie obligatoire et réglementairement ignoble. Quand les préposés à l'opération découpèrent le cercueil de zinc soudé, le visage du prêtre apparut intact. Plus fort que la mort. Ossements et chairs découpés furent jetés dans une nouvelle caisse, pêle-mêle avec le crucifix de cuivre qu'il portait sur sa poitrine, les deux mains refermées sur lui.

On l'inhuma très tôt le matin, et presque clandestinement, dans le cimetière d'Alveringen. Mais l'affaire n'était pas terminée. Bien des chacals courraient à travers la Belgique, glapissant, à la recherche de nazis même en état de décomposition avancée. Très vite, les J.B.M. firent savoir qu'eux aussi préparaient un commando pour, cette fois, ramener les restes de Verschaeve en Autriche! Le Bourgmestre

d'Alveringen s'émut et décida de concrétiser l'idée géniale qui lui venait. Convoquant une entreprise de travaux publics, il fit ouvrir le caveau et couler trois tonnes de béton sur le cercueil! Impossible désormais de transférer Verschaeve au pied de la Tour de l'Yser ou de le ramener à Sollbad-Hale.

L'hérésie cathare, pourchassée par le bras séculier, est restée célèbre grâce au bûcher de Montségur et aux «emmurés» de Carcassonne. L'hérésie hitlérienne le restera-t-elle grâce à Cyriel Verschaeve, l'emmuré d'Alveringen? Les nouveaux inquisiteurs ne l'oublient pas et, dans leur presse ou leurs discours, le condamnent avec une patience obstinée. Les hérétiques non plus. Presque chaque jour, on voit quelque homme solitaire, ou quelque petit groupe, pénétrer dans le cimetière d'Alveringen et s'immobiliser devant la tombe du prêtre. Ce sont les survivants de Flandern, les rescapés de Langemarck. Les uns arrivent à pied, modestement vêtus, maintenus dans la pauvreté par la pression de l'environnement résistancialiste qu'ils n'ont pas réussi à dominer. Mais d'autres descendent des grandes Mercédés neuves qui témoignent sur leur réussite sociale. Comme au front de l'Est, ils se rassemblent au pied de la tombe de Cyriel Verschaeve dans la stricte égalité matérielle de la Waffen-SS, et se taisent; comme s'ils écoutaient encore la fin de son dernier message dont la partie testamentaire vient d'être exécutée par les nationalistes de la jeune génération : « En ces heures douloureuses de la défaite et de l'adieu, je vois déjà poindre l'auréole du renouveau et de la victoire pour vous et pour la Flandre.

« Et la Flandre, par-dessus tout! »

*
**

Depuis sa mise en liberté, trois ans après le jugement qui le déclarait coupable de conspiration contre l'intégrité du territoire, Johannès Thomasset s'est retiré en son château de Saint-Gilles. Pendant plus d'un quart de siècle, il s'est enfermé dans un silence devenu total, ayant sans

doute perdu le goût de s'exprimer en citant ses livres. Il est mort au mois de juillet 1974, dans l'état de Frédéric Nietzsche et pour les mêmes raisons. Il avait, lui aussi, deviné que le coup d'arrêt porté par Hitler au métissage universel ne pouvait pas réussir. Que les Burgondes, devenus des Bourguignons, n'essayeraient pas de revenir aux sources de la race une fois le prophète du racisme disparu. Que ses compatriotes ne rêveraient plus jamais des chevaliers de la Toison d'Or et se contenteraient de lever béatement le coude avec les chevaliers du Taste-vin. Le désespoir infini qui abat un homme parvenu au niveau de la conscience biologique, lorsqu'il sait que les générations futures lui deviendront complètement étrangères, explique à lui seul son silence. Il avait achevé sa vie sur le plan d'une raison supérieure qui n'était plus celle de ses contemporains, mais l'adieu du dernier des Burgondes.

Seulement, les faits sont têtus et tout chromosome se veut immortel! Thomasset a

peine disparu, naissait la même année, à Lyon, une sorte de comité pour l'étude de la personnalité bourguignonne (47). Une fois encore, le germanisme allait peut-être essayer de rendre aux paysans du Charolais, aux bourgeois de Dijon, aux bûcherons de la Franche-Comté, leur épopée nationale amarrée sur les bords du Rhin, celle des Niebelungen.

*
**

Dothée et Charbonnier repassèrent à Bad Tölz dix ans après leur sortie de prison. En touristes. Le nouveau commandant de l'école, un colonel américain qui avait sérieusement étudié la pédagogie de ses prédécesseurs SS les accueillit cordialement et leur permit de visiter la nouvelle Junkerschule lorsqu'ils se réclamèrent de l'ancienne. Aussitôt, les souvenirs se bousculèrent.

- Tu te rappelles... cette fenêtre... c'était notre chambre?

- Et la piscine... Qu'est-ce que j'ai eu la trouille en sautant du tremplin pour la première fois!

- La Salle de cours n'a pas changé... Comment s'appelait le prof de « Devenir»?

- Bender.

- C'est ça, Bender! Je me demande si les Ricains donnent des cours de « Devenir »?

- Penses-tu! Les Etats-Unis n'ont pas d'avenir. Ils seront bientôt bouffés par leurs négros!

- Tu as vu? Ils ont accroché leur drapeau au mât qui portait celui de la SS!

- Ils n'ont rien esquinté. Tout est repeint, propre, organisé.

- Parbleu! Ce sont des schleuhs! Ils s'appellent tous Gunter, Eisenhower...! L'armée U.S., c'est l'armée allemande devenue très riche!

- En 1945, elle a poignardé sa mère dans le dos. N'oublions pas!

Ils quittèrent l'école, traversèrent la petite ville, prirent la direction de Gailach.

- Je sais ce que tu vas chercher, dit charbonnier.

[372]

- Ma croix de fer!

Le printemps de l'an 1945 semblait renaître. Avec le même soleil épanoui, dans un ciel tendu de soie bleue, les violettes toutes neuves sur les prairies, le vent léger qui gardait la saveur de la neige en train de fondre sur les Alpes de Bavière. Dothée avait tiré de son portefeuille le plan qui devait lui permettre de retrouver l'arbre protecteur.

- C'est celui-là! dit-il brusquement.

- Mais non! Ça, c'est un orme. Tu avais creusé le trou au pied d'un chêne.

- Non. C'était un orme.

- Un chêne, je te dis.

- Un orme!

- Un chêne!

Ils ne reconnaissaient plus le terrain. Ni les arbres. Tout avait changé. Une sapinière s'était dressée au bord de la route. Elle n'existait pas en 1945, du moins c'est ce qui leur semblait. Les arbres devenus majeurs se confondaient presque avec ceux que la vieillesse courbait déjà lorsqu'ils avaient creusé le trou.

- Ils ont peut-être abattu ton chêne, risqua Charbonnier.

- Mon orme?

- Ton chêne. L'Allemagne a consommé beaucoup de bois pour reconstruire ses villes!

Ils restaient perplexes, désorientés, au bord de la route. Au bout d'un moment, Charbonnier demanda:

- Tu veux absolument récupérer ta croix de fer?

- Je ne sais pas, peut-être!

Le camarade de Dothée sourit.

- Alors, tu crois que les temps sont venus? Que la prophétie se trouve sur le point de s'accomplir?

Dothée sourit à son tour.

- La prophétie? Quelle prophétie?

Il avait sincèrement oublié la vieille légende de la Toison d'Or occultée par les derniers chevaliers du Moyen Age et qui devait réapparaître sept siècles plus tard. Ainsi que cette assimilation Toison d'Or-croix de fer que Degrelle le portait au crédit d'Hitler. Tout ce qui paraissait évident et lumineux dans l'exaltation désespérée de la défaite s'était effacé derrière les murs des prisons, puis sous le poids de l'effort quotidien. Ils s'étaient retrouves dépouillés de tout par la nouvelle Inquisition et il leur avait fallu tout reconstruire, apprendre un métier et l'exercer, fonder une famille, élever des enfants ils avaient serré les dents, faisant face en bons Junkers de Tölz... A terre! Debout!... Un bond en avant vers l'avenir! Mais, en cours de progression, ils avaient oublié derrière eux les rêves exaltants. Dothée gronda:

- Ces salauds nous ont tout pris, même nos rêves!

Pour le consoler, Charbonnier lui conseilla de ne pas se fatiguer en recherchant l'emplacement de la boîte enfouie en 1945 et d'acheter tout simplement une croix de fer en repassant par Munich.

- On en trouve partout, même en France, aux Puces de Saint-Ouen!

- Non. Du point de vue de la Toison d'Or, la croix de fer amputée de la croix gammée, la seule qu'on est autorisé à porter en République

[373]

fédérale allemande n'a plus aucune valeur. Je ne veux que la mienne, parce qu'elle passe par Tcherkassy!

- Alors, on la recherche?

- Pas maintenant. Ce serait trop long, on doit coucher à Munich ce soir.

Charbonnier sourit.

- Et les temps ne sont pas venus?

- Les temps ne sont pas venus, admit Dothée en lui rendant son sourire.

*
**

Dothée était revenu à Tölz le 20 septembre 1974. Seul cette fois. Il tourna longtemps autour de la Junkerschule, comme un oiseau de mer attiré par un phare. Il éprouva une vive contrariété en constatant que les Américains venaient d'édifier un mur devant la poterne médiévale, laissée intacte d'ailleurs. Pourquoi ce mur? Il aurait aimé demander une explication au commandant de l'école, mais c'était un nouveau colonel qui, lui, n'autorisait pas les visites.

Il allait repartir quand il aperçut, venant d'accomplir le tour de la Junkerschule, mais en sens inverse de lui, un homme qu'il reconnut tout de suite, mais dont il ne retrouvait pas le nom. Il s'en approcha et, d'emblée, le tutoya.

- Tu es un ancien Junker, n'est-ce pas?
- Oui.
- Tu n'étais pas dans l'état-major de Léon?
- Oui. Roger de Goy.
- Dothée, du peloton cycliste.

Ils se prirent par le bras et descendirent vers la petite ville.

- Qu'est-ce que tu fais là? demanda Roger de Goy.
- Tourisme. Et toi?
- Moi, je viens au rassemblement.
- Quel rassemblement?
- Tu n'es pas au courant[7]
- Non. Tu sais, moi je ne fais pas de politique!
- Il ne s'agit pas de politique, mais demain les anciens Junkers se rassemblent pour fêter les soixante ans du dernier commandeur.
- Schülze-Kossens?
- Oui.
- Par exemple! Et où ça se passe? A la Junkerschule? avec la bénédiction des Américains?
- Ça serait possible si l'armée U.S. était libre. Mais, il y a toujours les traîtres de Washington. Ça se passe à Gailach.

Dothée allait dire donc : tout près de ma croix de fer... Mais il resta sur sa réserve.

Le lendemain, il arrivait à Gailach. Autour de la grande auberge, une centaine de voitures convertissaient les espaces verts en parkings. C'était celles des anciens Junkers qui avaient doublé le cap de la défaite comme lieutenants, capitaines ou colonels. Le Wallon remarqua sans déplaisir qu'il existait là une majorité de Mercédès, de B.M.W., de Porsche neuves,

même une Rolls-Royce, témoignant sur la réussite sociale des maudits. Il se présenta à l'ancien commandeur Schülze-Kossens, réprima le réflexe qui manqua le faire tomber au garde-à-vous, car l'accueil de l'homme, grand, toujours droit comme un peuplier, le chef à peine grisonnant, relevait de la pure camaraderie, rappelait la fameuse égalité SS obligatoire en dehors du service.

Divers orateurs, dont un colonel de la Bundeswehr et le maire de Tölz occupèrent la tribune pendant près d'une heure, sagement écoutés par quelque trois cents personnes, les anciens Junkers et leur famille, qui occupaient l'immense salle. Il y avait là une majorité d'Allemands, mais aussi des Flamands, Wallons, Français et Norvégiens, Danois et Croates, plusieurs Italiens, un Suédois, quelques Baltes réfugiés, des Suisses et même un Anglais, arrivé en Rolls-Royce. L'Europe SS, du moins ce qui en restait, se trouvait rassemblée à Gailach, le 21 septembre 1974, lorsque à 17 heures, le dernier prieur du grand monastère de guerriers escalada la tribune et dit (48)

- Je ne veux pas manquer de respect pour le corps d'officiers issus de la Première Guerre mondiale, mais citer un nom qui sera lié pour longtemps à l'histoire de Tölz, celui de Fritz Klingenberg qui, sorti de la Junkerschule comme lieutenant, revint la commander pendant deux ans pour lui donner son originalité pédagogique et l'esprit européen qu'elle a gardé jusqu'à la fin.

Un silence pesa sur l'assemblée pendant quelques secondes. Le nom de Klingenberg jeté sur elle semblait faire lever les héros d'entre les morts. En 1941, Klingenberg avait conquis la ville de Belgrade avec deux Volkswagen et neuf hommes. Revenu commander la Junkerschule, il l'avait quittée pour aller se faire tuer à la tête de ses hommes, le 22 mars 1945. Modeste, Schülze-Kossens oubliait de dire qu'avant de prendre sa succession, lui avait servi comme adjoint militaire d'Adolf Hitler.

- Ceux qui se sont improvisés historiens et critiques de l'histoire contemporaine mentent grossièrement en prétendant que notre école enseignait le dédain de la vie, aussi bien pour soi que pour les autres. Ils mentent en disant que notre pédagogie se basait sur le principe fondamental du «donner et accepter la mort ». Bien au contraire, nous avons toujours enseigné à nos futurs officiers à ménager le sang de leurs hommes et à traiter correctement l'ennemi dans toute action de combat. Même un écrivain juif, comme l'Anglais Reitlinger l'a reconnu dans son livre sur la SS en écrivant « Sous l'influence des cadets de Hausser, la Waffen-SS avait développé le plus efficace de tous les systèmes d'instruction de la Seconde Guerre mondiale».

Notre colonel général Hausser avait déclaré devant la cour de justice internationale de Nüremberg, le 5 août 1946: « Les Verfugengstruppe n'avaient aucune mission policière ou politique. Elles se transformaient progressivement en une troupe expérimentale qui cherchait à concilier les anciennes vertus militaires avec les exigences d'une époque socialiste. »

Schülze-Kossens rappela ce que Dothée savait déjà et qui n'avait pas laissé de l'étonner:

- Les grands esprits de tous les pays européens sont venus à Tölz pour rappeler aux Junkers la vie spirituelle des différents peuples. Nous y avons donné des concerts, dirigés par des chefs de réputation mondiale. Quelle autre école d'officiers aurait aussi enseigné les beaux-arts, les devoirs d'un maître de maison, l'élaboration d'un bouquet de fleurs? A Tölz, nous avons mis en discussion ouverte le programme même du parti national-socialiste, et il est arrivé souvent que des Scandinaves ou des Français l'aient rejeté. Jamais notre bibliothécaire n'a refusé de communiquer les livres d'un émigré allemand, comme ceux de Konrad Heiden, adversaire d'Hitler. On se donnait la peine d'en discuter en débat ouvert. Les aspirants provenant de pays catholiques allaient à la messe en uniforme s'ils le désiraient. Nous ne voulions donc, en aucune manière, former des criminels ou de simples bagarreurs, comme on le prétend aujourd'hui.

Un léger frisson passa sur l'assemblée quand il rappela ce genre d'accusation, tenu par elle pour article de propagande prétendant s'imposer jusqu'à la fin des temps. Il ajouta:

- C'est notre troupe qui a dû subir tout le poids de la défaite. Ceux qui nous soumettent encore aujourd'hui à des lois spéciales, qu'ils soient allemands, belges, français ou autres, doivent pourtant savoir que les souffrances endurées au service de la communauté, le sacrifice, la fidélité, l'amour de la patrie, ne peuvent être jetés aux chiens sans risques, car ils seront peut-être obligés de faire un jour appel à ces vertus!

- La Waffen-SS fut la plus grande armée multinationale de toute l'Histoire ayant combattu sous les plis d'un même drapeau. Et je tiens à rappeler ici que ce furent des volontaires européens, en particulier les Français de la division SS Charlemagne qui défendirent Berlin jusqu'au bout, aux côtés d'une poignée d'Allemands, Danois, Norvégiens, Suédois, Lettons et deux compagnies espagnoles de la division Bleue. Nous nous sentons particulièrement fiers de rappeler ceci: c'est en défendant Berlin que le Français Henri Fernet, un ancien Junker de Tölz, a reçu la croix de chevalier de la croix de fer, le 29 avril 1945.

Des applaudissements soulignèrent cette évocation, car Fernet se trouvait dans la salle. Il rougit comme une jeune fille d'autrefois, parce que Tölz lui avait enseigné la modestie et il ne parlait jamais de sa croix de chevalier de la croix de fer. Schülze-Kossens reprit :

- Nous étions fort jeunes en entrant dans la Waffen-SS. Les vainqueurs de cette guerre ont coupé la génération qui nous succéda de ses racines, de son peuple, son histoire, et de toute autorité, que ce soit celle de la maison paternelle, de l'école et même de la patrie. Ils ont édifié devant ses yeux une pyramide de culpabilité qui écrase leurs pères. Attitude à courte vue et lourde de conséquences lorsqu'un vainqueur ne peut justifier sa politique qu'en traitant le vaincu en ennemi de l'humanité. Nous devons entendre, indéfiniment répété, le mensonge de notre cruauté. Depuis Nuremberg, nous subissons la damnation de Caïn. Pas un jour ne se passe sans que nous en fassions l'expérience. Et nous devons souffrir ce traitement devant les yeux de nos propres enfants, qui se remplissent de doute et de questions. Se rendent-ils compte de l'effort exigé de nous pour continuer à vivre sans aucun moyen de défense contre cette agression? Certes, nous voulions faire l'Europe en accélérant une évolution, inévitable pourtant, mais qui n'était pas alors

réalisable car les

[376]
temps de la compréhension n'étaient pas encore venus, pas plus qu'ils ne le sont aujourd'hui. Mais un jour viendra où les efforts d'intégration que poursuit l'Europe et que nous appuyons, conformément à la loi que nous avons toujours suivie, porteront leurs fruits, même s'il nous faut encore marcher en première ligne. Le résultat de l'énorme saignée que nous avons subie, de nos peines et de nos larmes, ne peut aller que dans le sens de nos rêves, de nos espoirs. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait alors reprendre la parole que Goethe rappelait à son ami Eckermann: «Il voyait venir le moment où Dieu ne trouverait plus de joie à contempler le monde. »

« S'il nous fallait disparaître dans cette fin de monde, nous emporterions avec nous la conviction d'avoir bien compris la mission que l'Histoire nous avait confiée. Cette fin appellerait un jugement sur la Waffen-SS qui ne serait pas celui de Nuremberg. Ce serait le jugement de l'Histoire. Et, tôt ou tard, l'Histoire rendra justice à la Waffen-SS.

Ainsi parla le dernier prieur du grand monastère de guerriers. Il venait de fêter ses soixante ans. C'est l'âge exigé, à minima, d'un cardinal que le Sacré collège s'apprête à se donner comme pape.

1970-1975

FIN

Notes

(1) Lorsque le nom de van Severen tombera sous sa plume, l'ancien ministre d'État belge Théo Lefèvre ajoutera toujours «Ce grand seigneur. »

(2) Avant de juger des « atrocités nazies», il est bon de lire ou relire le livre: de Francis Pichon, *Histoire barbare des Français*, éditions Seghers, 1954.

(3) Les Allemands réussirent à identifier Joris Van Severen quelques jours plus tard. Traduit devant l'un de leurs tribunaux de guerre, le chef des assassins fut condamné à mort et exécuté.

(4) La notion d'espace vital, dont se gaussèrent les ennemis de l'Allemagne, est reparue sous la désignation de «territoire » et reconnue comme donnée écologique trente ans plus tard.

(5) Salaud!

(6) Ça sent le brûlé par ici.

(7) Nom de Dieu.

(8) Le Reichmark valait officiellement 20 francs français.

(9) Pense une fois, ça se passera autrement.

(10) Maintenant, tu n'as plus de pommes de terre.

(11) On m'a piqué mes pommes de terre.

(12) Jacob viendra mourir en Andalousie longtemps après la fin de la guerre. Il repose aujourd'hui auprès du fils de Léon Degrelle victime d'un accident de scooter à Séville. En 1946. prisonnier en Belgique, ce grand bourgeois riche et cultivé fut frappé d'une amende de trois millions qu'il ne put solder intégralement malgré la vente de tous ses biens. Malade, presque mourant a l'infirmerie de la prison Saint-Gilles, il vit arriver un huissier qui, dans l'espoir de parfaire la somme due à l'Etat, pratiqua la saisie des biens encore disponibles, c'est-à-dire une paire de chaussettes de rechange et s'en fut avec. C'est tout !

(13) Si la Seconde Guerre mondiale, sous sa forme d'explication décisive entre Hitler et la diaspora juive a souvent revêtu l'aspect d'un pogrome, au lieu d'en tenir l'Allemagne pour exclusivement responsable à travers des chiffres extravagants, il serait intéressant d'établir la part qui en revient aux Russes, Baltes et Polonais. Au cours de mes enquêtes, j'ai constaté la disparition de nombreux ghettos, celui de Borissov sur la Berezina en particulier où la population civile russe égorgea la totalité des Juifs avant l'arrivée de la Wehrmacht.

(14) injure bruxelloise: chien bâtard.

(15) Durant la dernière semaine de la guerre. Degrelle les cacha à Hambourg. Il put les récupérer cinq ans plus tard. Ils sont aujourd'hui conservés par lui dans son appartement de Madrid.

(16) A.C.T., sorte de scoutisme crée par John Hagemans.

(17) Technique utilisée sur certaines autoroutes Italiennes trente ans plus tard.

(18) Cette scène, scrupuleusement rapportée à travers des témoignages de première main, parfaitement scandaleuse pour un catholique de l'époque, perd toute agressivité avec le recul du temps et après Vatican II. En cas de victoire hitlérienne, l'Eglise, puissance temporelle parfaitement malléable et obligée de l'être pour assurer sa survie, aurait organisé un « Vatican zwei » lui permettant de hisser la croix gammée sur l'église de Cyriel Verschaeve, avec la même aisance qui lui fait hisser aujourd'hui le drapeau rouge sur l'ordinaire de la messe.

(19) Il s'appelait Antonio Ponte. L'Espagne lui décernera à titre posthume la plus haute décoration qu'elle réserve aux braves : la laureada San Fernando.

(20) A ne pas *confondre* avec les unités chargées de garder les camps d'internement et qui, parfois, comptaient quelques hommes en provenance de la Waffen SS par suite, semble-t-il, de confusions administratives. La SS Polizei Division représentait une unité combattante au même titre que les autres. Cette appellation fâcheuse provenait de ce que les premiers frais de son équipement avaient été supportés par le ministère de la Police; chaque unité des Waffen SS étant matériellement parrainée par une collectivité officielle ou privée.

(21) Samtal med Himmler.

(22) Pour les preuves, se reporter aux pages d'illustration.

(23) Tu es trop bête, je ne te parle plus.

(24) Vatoutine fut exécuté par les partisans Ukrainiens anti-communistes, au nom de la liberté d'assassiner reconnue par le nouveau droit soviétique!

(25) Rampes de lancement à vingt-huit ou trente-deux glissières montées sur camion et baptisées« orgues de Staline».

(26) Cette histoire effroyable eut un témoin, Moreau, qui l'a rapportée dans *la Neige et le Sang.* Bien que presque incroyable nous la reprenons, connaissant Moreau et sa probité intellectuelle, qui garantit son authenticité.

(27) A boulevue : à la vue de l'ennemi.

(28) Cette réflexion n'a rien perdu de son actualité trente-cinq ans plus tard.

(29) Nommé Sturmbahnführer le 20 avril 1944. d'après son livret militaire que l'auteur a vérifié et photocopié à Fuengirola en 1971.

(30) Edition du « Cheval ailé ». Histoire reprise dans l'édition Table ronde, puis par l'adjudant Moreau dans son livre *la Neige et le Sang,* édition de la Pensée moderne. L'auteur menait l'attaque sur le terrain, donc il s'agit d'un témoin on ne peut plus sérieux.

(31) *La Neige et le Sang*, H. Moreau, La Pensée moderne.

(32) Mon mari est dans l'est, mon lit est encore libre…

(33) Si on parlait moins de fours crématoires et un peu plus de villes allemandes crémant femmes et enfants, peut-être arriverait-on à l'objectivité permettant de rétablir une paix idéologique indispensable a la survie de l'Europe.

(34) Le germanisme reprendra cette première place au plan de l'économie trente ans plus Lard.

(35) La Table ronde. Réédition de l'ouvrage paru après la guerre au Cheval ailé, Suisse.

(36) Pouvoirs approuvés par Hitler et enregistrés par le feld-maréchal Mödel.

(37) Ils furent tout de même fusilles, car identifiés comme saboteurs, dénoncés par une superbe photo de la propagande résistancialiste! Des chasseurs retrouvèrent au printemps leurs corps dans les bois. L'impossible fut tenté peur mettre cette exécution militairement légale sur le dos de Degrelle. Plusieurs commissions spéciales, dites des « crimes de guerre» s'y employèrent pour, finalement, le mettre hors de cause sans toutefois rapporter son intervention charitable de Limerlé. Oubli maintenant réparé.

(38) Mme Demees (Asta) vécut pendant cinq ans loin de son époux prisonnier mais le serment de fidélité SS tint bon. Signe particulier : Asta est la seule Allemande vivant aujourd'hui en Flandre capable de parler à la perfection le dialecte local!

(39) Voir son livre *Front de l'Est* dans lequel on notera l'abus de la première personne du singulier à l'occasion des mouvements tactiques ou stratégiques.

(40) En argot militaire allemand, un « ramoneur » désigne un civil récemment incorporé.

(41) La capitulation de l'amiral Doenitz fut allemande et pas nationale-socialiste, de même que la demande d'armistice italienne fut « royale » et non point fasciste.

(42) Exclu du pouvoir par Hitler, le Reichsführer SS n'avait plus qualité pour conférer des grades, mais celui-ci fut entériné par le SS Hauptamt car la nomination figure en bonne et due forme dans le livret militaire du commandeur de la 28^{e} division SS Wallonie.

(43) Dernier chapitre tenu à Bruges en 1559.

(44) Nous sommes autorisés à révéler l'identité exacte des hommes qui réalisèrent l'opération « Bréviaire ». Seul Le nom du transporteur TIR ne peut être communiqué en clair.

(45) Tableau encore visible au musée de Dijon, son auteur n'étant pas inculpé pour exhibition publique de croix gammées, ni excommunié pour avoir enrôlé un ange annonciateur dans la Waffen-SS !

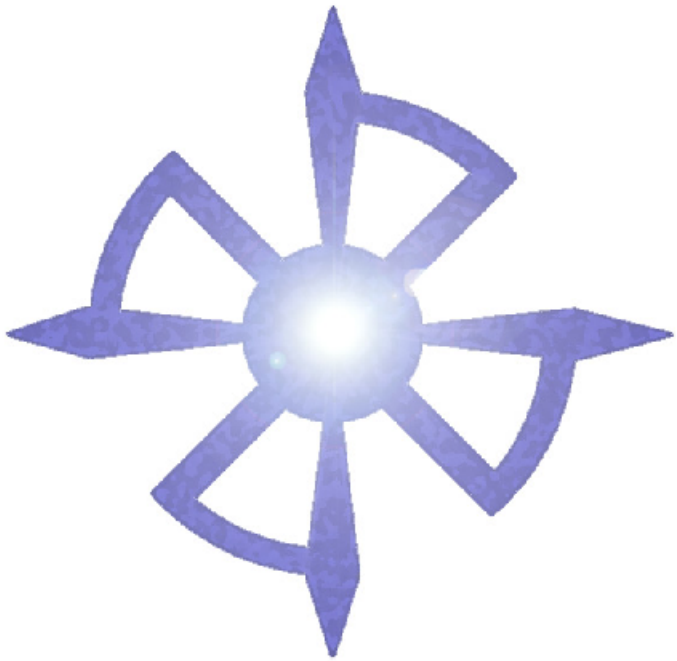
(46) Le mouvement Jeune Bourgogne.

(47) Le texte complet a été enregistré sur bande magnétique par l'auteur le 25 septembre 1974.

TABLE

Chapitre premier. Les trois orphelins burgondes……..13
- II. Les assassins sont dans la rue…… ……..27
- III. Les « fillettes » de Louis XI……..38
- IV. Le camp du Vernet……45
- V. Une ambassade SS en Bourgogne……52
- VI. Les Flamands se réveillent……56
- VII. Option secrète sur Hitler……..63
- VIII. Les places seront chères……..74
- IX. Bons baisers de Moscou……85
- X. La bataille de Volkhov ……106
- XI. Un combat de fous……129
- XII. Sur les traces d'Alexandre le Grand……140
- XIII. La Roche Tarpéienne……159
- XIV. A désert de neige, lions des Flandres……...181
- XV. La Burgondie ne répond plus……200
- XVI. Les Bourguignons à l'assaut du IIIe Reich……..206
- XVII. Sur la montagne sauvage……218
- XVIII. Mort à crédit en Ukraine……230

- XIX. Tcherkassy contre Stalingrad……..239
- XX. Allons enfants de la Bourgogne, le jour de gloire est arrivé !……269
- XXI. La promotion « Choupinettes »…….. 280
- XXII. La maison d'enfants et le moulin de Valmy……285
- XXIII. Le troisième souffle…… 299
- XXIV. Chefs de peuple…….. 309
- XXV. La revanche du drapeau…….. 319
- XXVI. Le commencement de la fin…….... 324
- XXVII. La fin est-elle un commencement?…… 350
- XXVIII. Vingt ans après... comme il se doit……. 364



This document was created with Win2PDF available at http://www.daneprairie.com.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.